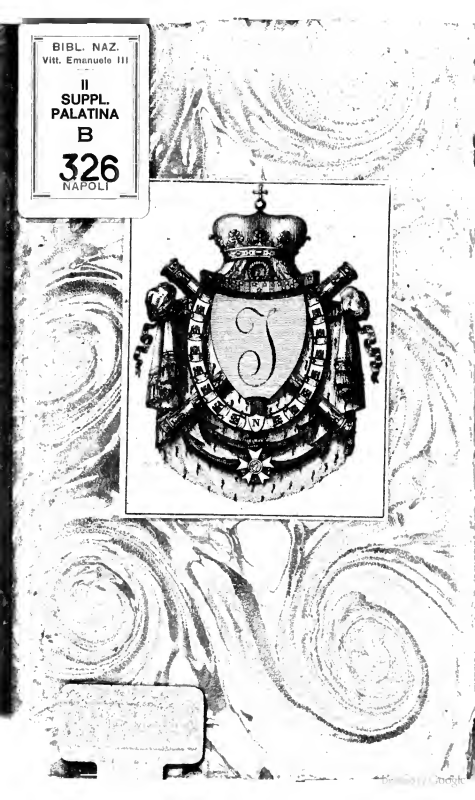



N



ŒUVRES DE LUCIEN.

TOME TROISIÈME.

CE VOLUME CONTIENT :

ŒUVRES DE LUCIEN,

TRADUITES DU GREC;

D'après une copie vérifiée et revue sur six Manuscrits de la Bibliothèque du Roi ;

Avec des Notes historiques et littéraires, et des Remarques critiques sur le texte de cet Auteur.

TOME TROISIÈME.





A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXVIII.

ALEXANDRE
OU
LE FAUX PROPHÈTE.

Tu t'imagines peut-être, mon cher Celsus (1), m'avoir imposé une tâche légère, quand tu m'as ordonné d'écrire la vie d'Alexandre d'Abonotéchie (2), d'y exposer ses différentes impostures, ses entreprises audacieuses et ses prestiges, d'en composer un livre et de te l'envoyer : mais si l'on vouloit suivre avec exactitude toutes ses actions, ce seroit un ouvrage aussi considérable que de raconter les exploits du fils de Philippe. On trouveroit dans l'un autant de scélératesse que de magnanimité dans l'autre. Cependant si tu veux me lire avec indulgence, suppléer aux faits que je rapporterai, ceux qui m'auront

(1) Ce Celsus est le fameux philosophe Epicurien qui avoit composé un ouvrage contre le Christianisme, intitulé : *λόγος ἀληθής*, *discours véritable*, ou *de la vérité*, divisé en huit livres, lequel a été réfuté par Origène, qui nous en a conservé quelques fragmens. Il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques savans, ce philosophe avec A. Cornelius Celsus, duquel il nous reste un ouvrage latin sur la médecine. *Voyez* la bibliothèque latine de Fabricius, *tome 2*, *page 36*, et la remarque d'Ernesti ; la bibliothèque grecque, *tome 2*, *page 809*.

(2) Petite ville de Paphlagonie, située sur les bords du Pont-Euxin. *Voyez* Cellarius, de Geogr. Ant. *tome 2*, *page 265*.

échappé, j'entreprendrai ce travail pour te plaire. Ce sont de nouvelles écuries d'Augias (1) que je vais nettoyer, autant du moins que mes forces me le permettront, car je désespère de le faire totalement, et tu pourras juger par quelques paniers d'ordure que j'en aurai tirés, quelle énorme quantité de fumier trois mille bœufs ont pu produire depuis plusieurs années.

Je rougis cependant pour nous deux, je l'avoue : pour toi, de croire que la mémoire d'un homme aussi exécrable, n'est pas indigne d'être transmise à la postérité; et pour moi, d'employer mon travail et ma peine à écrire une pareille histoire, et à perpétuer les actions d'un scélérat, qui loin d'occuper le loisir des honnêtes gens (2), eût mérité d'être exposé sur un théatre, pour y être déchiré par les singes et les renards. Si toutefois on vouloit m'en faire un crime, j'aurois, pour me justifier, un assez bel exemple à citer. Arrien (3), le

(1) Allusion à l'un des travaux d'Hercule.

(2) Le grec dit: *loin de mériter d'être lu par les gens instruits.*

(3) C'est l'Arrien, dont il nous reste un commentaire sur le manuel d'Epictète ; cet ouvrage, divisé en quatre livres, respire la morale la plus parfaite, et mériteroit d'être traduit en notre langue. On attribue encore à cet Arrien, qui vivoit sous l'empereur Adrien, une histoire des guerres d'Alexandre, une description de l'Inde, une tactique, le périple ou voyage autour du Pont-Euxin, et le long des bords de la mer rouge ; mais ces ouvrages ne paroissent point être sortis de la même main : leurs auteurs n'ont rien de commun

disciple d'Epictète, qui tenoit un rang distingué chez les Romains, et dont la vie a été, pour ainsi dire, totalement employée à l'étude de la philosophie, a fait un ouvrage semblable, et sa conduite peut servir d'excuse à la mienne. En effet, il n'a pas dédaigné d'écrire la vie d'un fameux brigand nommé Tilliborus. Pour moi je fais l'histoire d'un brigand encore plus cruel. Ce n'étoit pas (1) au milieu des forêts, et sur les montagnes, qu'il exerçoit sa scélératesse, mais dans l'enceinte même des villes. Il ne parcouroit pas seulement la Mysie (2), le Mont-Ida, ou quelques déserts de l'Asie; c'est l'empire romain entier qu'il a rempli de ses brigandages et de ses impostures.

Avant de t'entretenir de sa personne, je veux

que le nom. La description de l'Inde, qui est écrite en Ionien, ne peut être de l'historien d'Alexandre, qui a écrit en langue Attique. Je ne parle pas du traité de la chasse, qui porte le nom d'Arrien, puisqu'il est constant d'après ce traité même, qu'il est de Xénophon le jeune, auteur contemporain, qui n'est connu que par cet ouvrage, à moins qu'on ne veuille aussi lui attribuer les différens extraits qui portent son nom dans le recueil des Géoponiques de Cassianus Bassus. La vie de Tilliborus, qu'Arrien avoit composée, n'est pas venue jusqu'à nous.

(1) Le grec dit: *et d'autant plus que ce n'est pas.*

(2) Le texte porte: *la Minye*, plaine de Béotie, où étoit située Orchomène: mais cette contrée est si éloignée du mont Ida et des déserts de l'Asie, théatre des exploits de Tilliborus, que Paulmier de Grentmenil a cru qu'il falloit lire Μυσίαν, au lieu de Μινύαν, et j'ai adopté sa conjecture. La Mysie est une province voisine du Mont-Ida.

te tracer son portrait ; je ne suis pas un excellent peintre, mais je le ferai aussi ressemblant qu'il me sera possible. Sa taille haute et bien proportionnée lui donnoit un port majestueux et un air de divinité. Il avoit le visage blanc et le menton peu fourni de barbe ; une chevelure empruntée étoit mêlée avec tant d'art à ses cheveux naturels, que peu de personnes pouvoient s'appercevoir de cette fraude ; ses yeux pleins de vivacité, brilloient d'un éclat divin ; le son de sa voix étoit agréable et sonore ; en un mot, il étoit difficile de lui trouver aucun défaut corporel : tel étoit son extérieur. A l'égard de son ame et de son caractère, par Hercule qui détourne les malheurs ! par Jupiter et les Dioscures ! j'aimerois mieux tomber au pouvoir de mes ennemis que rencontrer un pareil homme. C'étoit bien le plus rusé de tous les mortels ; nul n'eut jamais plus de pénétration et d'intelligence. Plein de curiosité, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une extrême facilité pour apprendre, les plus heureuses dispositions pour toutes les sciences brilloient en lui à un point incroyable. Il est vrai qu'il abusa étrangement de ces rares avantages, et les nobles instrumens qu'il avoit entre les mains, ne servirent qu'à lui faire surpasser les scélérats les plus célèbres. Il effaça les Cercopes, les Eurybates, les Phrynondas, les Aristodêmes, les Sostrates. Lui-même écrivant un jour à Rutilianus, son gendre, se comparoit modestement à Pythagore. J'en demande

pardon à ce grand philosophe, à ce sage dont la morale étoit toute divine ; mais s'il eût vécu du temps de mon héros, Pythagore, j'en suis sûr, n'eût paru qu'un enfant. Au nom des Graces, ne pense pas que je dise ceci pour insulter au sage de Samos, ni que je prétende faire quelque parallèle entre ces deux hommes, en comparant leurs actions. Mais quand on rassembleroit toutes les calomnies odieuses que l'on a semées contre Pythagore, et auxquelles je ne crois nullement, on n'auroit pas la plus légère idée de la fourberie d'Alexandre. Figures-toi le caractère le plus versatile, le plus fécond en mensonges, en ruses, en parjures ; un génie ardent, toujours occupé de mauvais desseins, qui se ploie à tout, audacieux dans ses entreprises, patient dans les travaux et capable de tout supporter pour les faire réussir. Il avoit l'art de persuader et de s'attirer la confiance. Imitateur hypocrite de la vertu, il feignoit d'avoir des vues contraires à ses véritables desseins, et quiconque le voyoit pour la première fois, le croyoit le meilleur, le plus doux, le plus véridique, le plus modeste de tous les hommes. Il joignoit à tous ces talens, un air de grandeur qui donnoit à penser qu'il ne s'occupoit que des plus vastes projets.

Dans sa jeunesse, il eut une fort belle figure ; on pouvoit en juger par les restes (1)

(1) Le grec dit : *on pouvoit en juger par la paille.* *ἀπὸ τῆς καλάμης*, c'est une allusion au vers 214 du XIV[e] livre de l'Odyssée. Cette métaphore est tirée de

qu'il en conservoit dans un âge avancé, et je l'ai souvent entendu dire : mais il abusoit tellement de sa beauté, qu'il se prostituoit sans pudeur, et se vendoit à quiconque le vouloit avoir. Parmi ces infames amoureux, il se trouva un de ces fourbes qui se disent magiciens, et qui promettent aux gens crédules des enchantemens, aux amans des faveurs, aux autres les moyens d'attirer leurs ennemis dans un piège, de trouver des trésors, d'obtenir des successions. Cet homme voyant les heureuses dispositions du jeune Alexandre pour son art imposteur, non moins épris de son penchant à la scélératesse, que des charmes de sa beauté, il se chargea de son éducation, l'instruisit à travailler sous ses ordres, et en fit son élève : ce charlatan exerçoit, je crois, la médecine, et savoit, aussi-bien que la femme de l'Égyptien Thoon,

Mêler à des poisons des plantes salutaires (1).

Il avoit sans doute hérité de tous ses secrets. Ce maître d'Alexandre, en même temps son amoureux, étoit originaire de Thyane. Il se disoit ami du fameux Apollonius (2) ; il con-

l'agriculture. Comme on connoît, par le chaume, la beauté de la moisson qu'il a produit, on voit aux traits de la vieillesse, quels étoient dans un âge plus tendre, les agrémens du visage. C'est ainsi que le scholiaste d'Homère explique le vers que nous avons cité.

(1) Homère, *Odyssée, liv. 4, v. 252.*

(2) Apollonius de Thyane, fameux imposteur, dont Philostrate a écrit la vie.

noissoit toutes les aventures de ce personnage extraordinaire. Tu vois déja à quelle école a étudié mon héros.

Cependant le menton d'Alexandre commençoit à se couvrir de barbe, lorsque son maître mourut et le laissa dans la pauvreté. La fleur de sa jeunesse se fanoit et ne pouvoit plus fournir à sa subsistance. Aussi de ce moment il commence à former de vastes projets. Il s'associe avec un chorographe (1) de Bysance, nommé Cocconas, le plus infame de ceux qui se donnent en spectacle dans les jeux publics, et tous deux courant le pays, exercent leurs talens imposteurs, et vivent aux dépens des *gens gras* (c'est ainsi qu'en langage du métier on appelle les hommes du vulgaire). Dans ces circonstances ils rencontrent une femme de Macédoine, assez riche, et qui, devenue vieille, vouloit encore se faire aimer. Ils vécurent quelque temps à ses dépens, et la suivirent de Bithynie jusqu'à Pella sa patrie. Cette ville autrefois florissante et célèbre, du temps des rois de Macédoine, ne compte plus aujour-

(1) Le texte porte: *Chronographe*, qui me semble ne faire aucun sens en cet endroit. J'ai préféré χορογράφῳ, que porte l'édition de Florence, et le manuscrit du roi, 2954. J'entends ce mot d'un *homme qui compose des Danses*, que nous appellons *maître de Ballets*. Ces sortes de gens se donnent en spectacle, et peuvent mériter les épithètes dont Lucien charge Cocconas: autrement je ne vois pas comment elles pourroient convenir à un *Chronographe*, qui écrit des annales; mais peut-être Lucien avoit-il écrit πορνοτρόφῳ.

d'hui qu'un petit nombre de citoyens peu fortunés.

Nos deux aventuriers virent en ce pays des serpens d'une grandeur considérable ; mais en même temps si doux et si privés, que les femmes les nourrissent dans leur sein. Ils dorment avec les enfans, tettent comme eux à la mamelle, se laissent presser dans les mains, et fouler aux pieds sans témoigner la moindre colère : cette espèce est fort multipliée en ce pays, et c'est elle sans doute qui a donné lieu à la fable d'Olympias : c'étoit avec un de ces serpens qu'elle couchoit lorsqu'elle étoit enceinte d'Alexandre. Mon héros et son compagnon achetèrent, pour quelques oboles, un des plus gros de ces reptiles. Ce fut là, comme le dit Thucydide, l'origine de la guerre (1). Ces deux fripons, ou plutôt ces deux fourbes, disposés à toute sorte de crimes, en s'associant, avoient remarqué que la vie des humains est soumise à deux tyrans impérieux, l'espérance et la crainte, et qu'un homme qui sauroit les employer à propos, s'enrichiroit en peu de temps. Ils savoient que l'homme qui craint, et celui qui espère, desirent nécessairement tous deux, et avec une égale ardeur, de connoître l'avenir. C'est par-là qu'autrefois Delphes amassa tant de trésors, que Délos, Clare et les Branchides (2) devinrent célèbres et fréquentées

(1) Thucydide, *liv. 2, c. 1.*

(2) Les Branchides étoient une famille sacerdotale, qui desservoit le temple d'Apollon, situé à Millet,

par une foule innombrable d'humains, que ces deux tyrans, dont je parlois tout-à-l'heure, la crainte et l'espérance, amenoient sans cesse dans leurs temples, où, pour apprendre l'avenir, ils sacrifioient des hécatombes entières, et consacroient au dieu des briques d'or. Occupés de ces pensées, et roulant dans leur esprit mille projets d'imposture, ils s'arrêtèrent à celui d'établir un oracle; ils espéroient que pour peu qu'il eût de succès, ils deviendroient bientôt riches et fortunés. Ils réussirent, en effet, au gré de leur attente, et l'oracle s'accrédita bien plus qu'ils n'avoient osé l'espérer.

Dès qu'ils eurent pris ce parti, ils examinèrent premiérement quel pays il falloit choisir pour leur théatre; en second lieu, de quelle manière ils commenceroient cette belle entreprise. Cocconas fut d'avis de s'établir en Calcédoine. Cette ville lui paroissoit d'autant plus favorable à ses desseins, qu'elle étoit le centre d'un commerce considérable, située aux confins de la Thrace et de la Bithynie, et peu distante

ville de Carie, dans un lieu qu'on nommoit Didymes. Lors de l'expédition de Xerxès en Grèce, les Branchides lui livrèrent par trahison, le temple et les trésors qu'il contenoit; et pour éviter la punition de leur perfidie, ils transportèrent leur demeure en Bactriane, où ils croyoient que la vengeance des Grecs ne les atteindroit jamais. Mais Alexandre ayant vaincu Darius, devenu maître de la Perse, fit expier aux Branchides la perfidie de leurs ancêtres, les fit tous égorger et renversa de fond en comble la ville qu'ils avoient fondée. *Voyez* Suidas, au mot βραγχίδαι, et Strabon, *liv. 11, page 356, lin. 54*; et *liv. 14, page 436, lin. 42.*

de l'Asie mineure, de la Galatie, et des peuples supérieurs. Alexandre, au contraire, donnoit la préférence à sa patrie; il soutenoit, et avec raison, que pour commencer avec succès une pareille entreprise, il faut s'adresser à des hommes d'un esprit épais et grossiers, et tels sont, disoit-il, tous les Paphlagoniens qui habitent au-dessus de la ville d'Abon, si imbécilles et si superstitieux, que le moindre charlatan qui vient à paroître, traînant à sa suite un joueur de flûte, de tambour ou de crotalle, quand il ne prédiroit l'avenir qu'avec un crible, comme on dit communément, ils s'assemblent autour de lui, l'écoutent la bouche ouverte, et le regardent comme un dieu.

Après une légère altercation, l'avis d'Alexandre l'emporta. Arrivés à Calcédoine (car ils pensoient que cette ville leur seroit aussi de quelque utilité), ils enfouirent dans le temple d'Apollon, le plus ancien du pays, des tablettes d'airain, qui portoient que bientôt Esculape, accompagné de son père Apollon, se feroit voir dans le royaume de Pont, et fixeroit son séjour dans la ville d'Abon. On eut soin de faire trouver ces tablettes, et leur inscription fut promptement divulguée dans le Pont et la Bithynie; mais avant tout dans Abonotéchie. Les habitans de cette ville résolurent aussi-tôt d'élever un temple au dieu qui devoit venir les visiter, et de ce moment ils commencèrent à en creuser les fondemens. Cocconas étoit alors retourné à Calcédoine, pour y répandre

des oracles douteux ou menteurs ; mais peu de temps après il mourut, et ce fut, je crois, de la morsure d'une vipère.

Cependant Alexandre s'avance sur la scène, les cheveux flottans sur les épaules, revêtu d'une longue robe, moitié blanche, moitié couleur de pourpre, tenant à la main une faux (1), à l'imitation de Persée, dont il se vantoit de descendre par sa mère. Les stupides Paphlagoniens, qui connoissoient toute l'obscurité de sa naissance, ajoutoient cependant foi à cet oracle qu'il débitoit :

Issu du sang de Podalire,
Descendant de Persée et l'ami d'Apollon,
Alexandre, des Dieux a partagé l'empire ;
Il connoît l'avenir et l'annonce en mon nom (2).

Or, ce Podalire étoit un homme perdu de débauches, et tellement transporté d'amour pour les femmes, qu'il étoit venu de Tricca (3) jusqu'en Paphlagonie, pour jouir de la mère d'Alexandre. Celui-ci fit encore paroître un nouvel oracle, par lequel la Sybille annonçoit, que *sur les bords du Pont-Euxin, près de Sinope, un Prophète naîtroit dans une citadelle, sous l'empire des peuples de l'Ausonie. La première lettre de son nom désigne une unité; la seconde, trois*

(1) C'est une épée recourbée, que les Romains appelloient *falcata ensis*, et les Grecs δρέπανον.

(2) Ce dernier vers n'est point dans le texte.

(3) Ville de Thessalie, patrie d'Héliodore, auteur du charmant roman de Théagène et Cariclée.

dixaines ; la troisième, cinq unités ; et la quatrième, trois vingtaines. Du cercle de ces quatre lettres se forme le nom d'un homme protecteur (1).

Quelque temps après avoir joué cette farce, Alexandre arriva dans sa patrie, où il obtint la plus haute considération. Pour l'augmenter encore, il faisoit semblant d'être agité d'une fureur divine ; sa bouche se remplissoit d'écume, et cela fort aisément ; car il mâchoit de la racine de struthium, herbe qui sert à la teinture. Cette écume effrayoit les spectateurs, et leur paroissoit l'effet de la présence d'un dieu. Depuis long-temps aussi il avoit fabriqué, avec de la toile, une tête de serpent qui ressembloit assez à une figure humaine : cette tête étoit peinte d'une manière très-naturelle : la bouche s'ouvroit et se fermoit à volonté, par le moyen de quelques crins de cheval : il en sortoit une langue semblable à celle des reptiles, noire, armée d'un double dard, et qui s'avançoit et se retiroit à l'aide de ces crins.

(1) Cet oracle est en vers dans le texte ; mais il m'a été impossible de le traduire en vers françois. Notre poésie n'admet pas volontiers les termes arithmétiques : au contraire, ces mêmes expressions sont très-poétiques en grec, et nous avons en cette langue des problêmes de mathématique très-heureusement versifiés. Au surplus, le sens de cet oracle, ou plutôt de ce logogriphe, consiste dans la valeur numéraire des quatre premières lettres du mot *ἀλεξανδρος*. L'A, vaut 1, l'Λ, 30, l'E, 5, le Ξ, 60 ; et le mot entier signifie *protecteur de l'homme*. Le mot de *citadelle* fait allusion à la ville d'Abonoteichie, patrie d'Alexandre, qui signifie *la muraille*, ou la *fortification d'Abon*.

Ils avoient en outre le serpent de Pella. On le nourrissoit soigneusement à la maison, en attendant le moment où il devoit paroître sur la scène; car c'étoit lui qui devoit jouer le premier rôle de la pièce.

Quand il fallut la commencer, voici la ruse que mit en œuvre Alexandre. Il descend la nuit dans les fondemens nouvellement creusés pour la construction du temple: l'eau s'y étoit amassée, soit qu'elle eût filtré à travers les terres, soit qu'elle fût tombée du ciel. Alexandre y dépose un œuf d'oie, qu'il avoit auparavant vuidé, et dans lequel il avoit renfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naître : il enfonce cet œuf et le cache dans la boue, puis il retourne chez lui. Le lendemain, dès la pointe du jour, il accourt dans la place publique, n'ayant d'autre vêtement qu'une ceinture brodée d'or qui lui couvroit les parties honteuses: il tenoit sa faux à la main, et secouoit sa chevelure comme ces fanatiques qui célèbrent les orgies de la mère des dieux. Il y avoit dans la place un autel un peu élevé: Alexandre s'élance dessus, et se met à haranguer le peuple : il félicite la ville de ce qu'elle va bientôt recevoir dans ses murs Esculape, qui se rendra visible à tous les yeux. A ces mots les assistans, femmes, enfans, vieillards (la ville entière étoit accourue), remplis d'admiration et de respect, se mettoient en prières, adoroient déja le dieu et lui adressoient des vœux. Alors notre fourbe mêlant à ses discours des mots

inintelligibles, hébreux (1) ou phéniciens peut-être, acheva d'en imposer à ces hommes crédules qui ne comprenoient point ce qu'il disoit : il mêloit néanmoins à ce langage obscur les noms d'Apollon et d'Esculape.

Un instant après il court à l'endroit où l'on devoit bâtir le temple ; il descend dans la tranchée qui receloit la fourbe (2) qu'il avoit préparée la veille ; il entre dans l'eau en chantant un hymne en l'honneur d'Esculape et d'Apollon ; il appelle le dieu et l'invite à venir dans la ville sous d'heureux auspices : ensuite il demande une coupe ; on la lui donne ; il la plonge à l'instant dans l'eau, et tire du milieu de la vase l'œuf dans lequel Esculape étoit renfermé, et dont il avoit eu soin de fermer l'ouverture avec de la cire blanche et de la céruse : il le prend dans ses mains et s'écrie qu'il tient Esculape. Les spectateurs qui regardoient fort attentivement ce qu'il alloit faire, furent très-étonnés de voir qu'il avoit trouvé un œuf dans un bourbier (3) : alors Alexandre l'ayant cassé dans le creux de sa main, leur montra (4) l'embryon du serpent. Ceux qui étoient près de lui, voyant ce petit reptile se remuer et se rouler autour de ses doigts,

(1) Remarquez que Lucien distingue le Phénicien de l'Hébreux, contre le sentiment de Bochart.

(2) Le grec dit: *la source de l'oracle préparée d'avance.*

(3) *Dans l'eau.*

(4) Je lis ὑπεδείξατο, au lieu d'ὑπεδέξατο, *il reçut.*

poussèrent de grands cris, saluèrent le dieu, et félicitèrent la ville de son bonheur ; tous se mirent à former des vœux (1), à demander au dieu des trésors et des richesses, la santé et tous les biens. Alexandre regagna précipitamment sa demeure, emportant avec lui le petit Esculape qui venoit de naître pour la seconde fois, à la différence des hommes qui ne sortent qu'une fois du sein de leur mère ; et ce n'étoit point à Coronis (2), ni même à une corneille qu'il devoit le jour, mais à une oie : cependant tout le peuple suivoit notre imposteur, et rempli d'une fureur fanatique, se livroit aux plus folles espérances.

Durant plusieurs jours, Alexandre ne sortit point de chez lui : il espéroit que cette nouvelle ne seroit pas plutôt répandue, qu'il verroit accourir toute la Paphlagonie. L'événement justifia son attente. Bientôt la ville fut remplie d'hommes insensés, dépourvus (3)

(1) Le grec : *chacun la bouche ouverte, se remplissoit de vœux.*

(2) Jeu de mots entre Coronis, mère d'Esculape, et *Κορωνη, Corneille.*

(3) L'expression grecque est singulière : *fut remplie d'hommes depuis long-temps rasés par le cœur et par la cervelle, qui ne ressembloient en rien aux hommes qui mangent du pain, et ne différoient des moutons que par la forme.* Sans doute il est impossible de traduire fidellement de semblables passages ; mais ce seroit trahir, et le génie de l'écrivain, et la confiance du lecteur, que de garder un silence absolu sur ces manières de parler, propres à faire connoître le caractère d'une langue, et ses différences avec la nôtre. Remarquez encore que le peuple,

depuis long-tems de cœur et de cervelle, qui n'avoient tout au plus que la forme humaine, du reste absolument semblables aux plus stupides animaux. Que fait alors mon héros? Placé dans une petite chambre, sur un lit, vêtu comme un pontife, il met dans son sein l'Esculape de Pella, dont nous avons déja remarqué la grandeur et la beauté, il le roule autour de son col, et lui laisse sortir la queue. Ce serpent étoit si long, qu'il descendoit sur son sein, et traînoit jusqu'à terre. Il lui tenoit la tête cachée sous son aisselle, ce que l'animal souffroit avec une patience admirable, et faisoit voir, par l'ouverture de sa tunique, la tête de toile qu'il avoit fabriquée, comme si c'eût été celle du serpent.

Imagine à présent dans une petite chambre mal éclairée, une multitude qui se presse et s'agite comme les flots de la mer, et qui, prévenue d'une sotte admiration, a la tête exaltée par les plus chimériques espérances. Le premier prodige qu'ils admiroient en entrant, c'étoit la taille énorme qu'avoit acquise en peu de jours ce serpent qu'ils avoient vu si petit. Sa douceur et sa forme humaine les frappoient encore davantage. Mais, bientôt obligés de sortir sans avoir pu rien examiner avec attention, ils étoient poussés dehors par l'affluence

toujours plus voisin de la nature que les gens du monde, emploie chez nous cette expression; il dit : *c'est un homme rasé*, pour dire, *c'est un homme perdu.*

continuelle

continuelle de ceux qui entroient. On avoit pratiqué une issue en face de la porte : comme on le fit à Babylone, lorsque les Macédoniens voulurent voir Alexandre malade, et lui dire le dernier adieu. Cette représentation ne fût pas la seule que donna notre détestable imposteur. Il la répéta, dit-on, plusieurs fois, surtout en faveur des gens riches.

Cependant, mon cher Celsus, s'il faut dire la vérité, on doit pardonner leur erreur aux épais Paphlagoniens, et aux ignorans habitans du Pont. En vain ils touchoient le serpent (Alexandre le permettoit à tous ceux qui le desiroient); ils ne voyoient, qu'à l'aide d'un jour obscur, une tête qui s'ouvroit et se fermoit par un mécanisme si secret, qu'il eût fallu un Démocrite, un Épicure, un Métrodore, ou quelque autre philosophe dont la raison inflexible à la crédulité, pût deviner ce prestige; ou qui du moins, s'il ne le concevoit pas, fût parfaitement convaincu que ce n'étoit qu'une imposture, et qu'un tel prodige étoit physiquement impossible.

En peu de tems toute la Bithynie, la Galatie, la Thrace accoururent chez Alexandre. Chacun des spectateurs, en retournant dans son pays, disoit qu'il avoit vu le Dieu au moment de sa naissance, que peu de jours après il l'avoit touché, et s'étoit convaincu qu'il avoit pris subitement une croissance considérable. On fit en outre des tableaux et des figures qui représentoient le Dieu : on le grava sur l'airain

et sur l'argent (1) : on l'appella Glycon, d'après un oracle en vers, par lequel il ordonnoit lui-même qu'on lui donnât ce nom ; car Alexandre s'étoit écrié :

Je suis Glycon, le sang du souverain des Dieux (2).

Bientôt arriva le moment d'exécuter le projet pour lequel il avoit mis toutes ces machines en jeu ; il fallut rendre des oracles et prédire l'avenir à ceux qui venoient interroger le Dieu. Alors, à l'exemple (3) d'Amphiloque, qui chassé de sa patrie après la mort de son père Amphiaraüs, disparut de Thebes et se retira en Cilicie, où il fit assez bien ses affaires, en s'érigeant en prophète, et rendant des oracles qui ne coûtoient chacun que deux oboles ; à son exemple, dis-je, Alexandre annonça à tous ceux qui venoient le voir, qu'Esculape alloit incessamment rendre des oracles ; il indiqua même le jour auquel le Dieu devoit parler, et recommanda aux personnes qui vou-

(1) Il nous reste encore des médailles, sur lesquelles est représenté un serpent avec le mot ΓΛΥΚΩΝ. Le savant baron de *Spanheim* les a expliquées fort heureusement d'après ce passage de Lucien. *Voyez, De usu et præstantia numism., page 213 & 721.*

(2) Le texte dit : *le troisième sang*, c'est-à-dire, *la troisième postérité*, ou *le petit-fils de Jupiter*. Ensuite le grec ajoute : *et la lumière des hommes*. J'ai omis ces derniers mots pour ne pas faire un second vers.

(3) Le grec : *ἐνδόσιμον λαβὼν*, *prenant le mouvement*, c'est une métaphore tirée de la musique : *ἐνδόσιμος* répond à ce que nous appellons *le mouvement* que le maitre de musique donne à l'orchestre.

droient apprendre leur destin, d'avoir soin d'écrire leur demande sur un papier, de le coudre et de le cacheter avec de la cire, de l'argille, ou quelque autre matière semblable. Il recevoit les billets lui-même, puis il entroit dans le sanctuaire (le temple étoit déja construit et le théatre préparé); un instant après il faisoit appeler l'un après l'autre, et par héraut accompagné d'un prêtre, tous ceux qui lui avoient remis des lettres; et, comme s'il eût appris de la bouche du Dieu ce qu'il falloit répondre, il remettoit à chacun son billet cacheté et tel qu'il l'avoit reçu; la réponse s'y trouvoit écrite en vers.

Un homme tel que toi, et, si j'ose le dire, tel que moi, eût aisément pénétré ce mystère; mais, aux yeux des imbécilles (1) Paphlagoniens, c'étoit un prodige incroyable. Notre imposteur connoissoit différentes manières d'enlever les cachets; il ouvroit les lettres, lisoit les demandes, y répondoit ce qu'il jugeoit le plus convenable; puis il rouloit de nouveau les billets, les recachetoit et les rendoit. Ceux qui les recevoient étoient saisis d'admiration, et se disoient à tout moment les uns aux autres: comment cet homme a-t-il pu connoître ce que je ne lui ai donné que dans une lettre soigneusement fermée, et dont il est très-difficile d'imiter le cachet? sans doute c'est un Dieu

(1) Le texte ajoute, *qui avoient le nez rempli de morve.* Cette expression révoltante en françois, a beaucoup de grace en grec, et Lucien l'emploie plus d'une fois.

à qui rien n'est inconnu. Mais enfin, quels sont ces secrets (1), me demanderas-tu, peut-être? Je vais te le dire, afin qu'une autre fois tu puisses dévoiler de semblables impostures. Premiérement, avec une aiguille chauffée, il faisoit fondre la cire qui étoit sous le cachet, le levoit et lisoit la lettre, ensuite il la refermoit par le même moyen (2). Il en est encore un autre : on se sert pour celui-là de ce que l'on appelle le collyre : c'est une composition faite de poix de Brytie, d'Asphalte, et d'une pierre transparente réduite en poudre, et mêlée avec de la cire et du mastic. De tous ces ingrédiens Alexandre formoit le collyre; il le faisoit chauffer au feu, et l'appuyoit sur le cachet qu'il avoit soin auparavant d'humecter de salive; il en prenoit ainsi l'empreinte; puis quand le collyre étoit sec, il ouvroit la lettre, la lisoit, y remettoit de nouvelle cire, et apposoit un cachet aussi semblable au premier, que s'il eût été frappé avec un sceau de pierre. Voici une troisième manière. Avec de la chaux jettée dans de la colle dont on se sert pour coller les livres, il formoit une espèce de cire qu'il appliquoit sur le cachet lorsqu'elle étoit encore

(1) Le texte : *ces inventions.*

(2) Le grec : *il réchauffoit l'aiguille, faisoit fondre de nouveau la cire qui étoit sous le lin*, c'est-à-dire, *sous le billet, et celle qui portoit l'empreinte du cachet, et la recolloit aisément.* Cette répétition peut plaire en grec; elle seroit fastidieuse en françois, qui peut dire tout autant en moins de mots.

molle. Cette pâte qui se sèche promptement, devient plus dure que la corne, et même que le fer; elle lui servoit à prendre les empreintes, et à recacheter les lettres. Il est encore beaucoup d'autres inventions semblables; mais il n'est pas nécessaire de les rappeler toutes ici: ce seroit m'exposer à passer pour un homme sans goût et sans politesse, si je faisois parade de cette connoissance vis-à-vis de toi qui as suffisamment traité de ces matières, et plus amplement que je ne le fais ici, dans ton livre contre les magiciens, ouvrage aussi beau qu'utile, fait pour inspirer la sagesse et la prudence à tous ceux qui le liront.

Alexandre dans ses oracles et dans ses prophéties, signaloit son esprit et sa prudence, joignoit à la finesse de ses réponses toutes les apparences de la probabilité; tantôt elles étoient obscures ou susceptibles d'un double sens; tantôt elles étoient absolument inintelligibles, et n'en paroissoient que plus divines. Il détournoit ceux-ci de leurs entreprises, il y excitoit ceux-là selon ce qu'il jugeoit leur être plus avantageux. Il ordonnoit aux uns d'user de certains remèdes, aux autres de suivre un certain régime, connoissant, comme je l'ai déja dit plus haut, l'emploi de plusieurs drogues bénignes. Celles dont il faisoit le plus de cas, étoient les *cytmides*, nom d'une composition propre à guérir de la fatigue, et formée avec de la graisse de chèvre. A l'égard des espérances, des succès, des héritages, il les remet-

toit toujours à une autrefois, ajoutant : *cela viendra quand je le voudrai, lorsque Alexandre, mon prophète, me l'aura demandé, et qu'il aura fait des vœux pour vous.*

Le prix de chaque oracle étoit fixé à une drachme et deux oboles. Ne vas pas en conclure, mon cher, que cette légère rétribution devoit peu l'enrichir : il en tiroit chaque année plus de sept ou huit myriades (1), et rendoit dix et même quinze oracles par jour a une même personne, tant est insatiable le desir qui tourmente les humains de connoître l'avenir. Cette somme considérable n'étoit pas pour lui seul ; il ne thésaurisoit pas ; il avoit des associés, des ministres, des espions, des compositeurs d'oracles, des écrivains, des faiseurs de cachets, des interprètes ; il leur donnoit à chacun des gages proportionnés à leurs talens. Bien plus, il avoit envoyé des émissaires dans les pays étrangers, pour y semer chez les différens peuples des bruits avantageux à la gloire de son oracle ; ils répandoient par-tout qu'Alexandre découvroit les esclaves fugitifs, et indiquoit leur retraite ; qu'il faisoit connoître les voleurs et les brigands, révéloit les trésors cachés, guérissoit toutes les maladies, avoit même ressuscité des morts. En conséquence, on accouroit en foule de tous côtés, on se pressoit, on se cou-

(1) C'est quatre-vingt mille drachmes, qui valent quarante mille livres, à ne mettre la drachme qu'à dix sols ; mais elle en valoit bien douze de notre monnoie actuelle.

doyoit, on offroit des sacrifices, on consacroit des offrandes, on doubloit le salaire du prophète, disciple d'un dieu si puissant; car celui-ci avoit tout exprès rendu cet oracle :

Je vous ordonne à tous d'honorer mon prophète,
Bien plus que vos présens, j'aime mon interprète.

Déja cependant plus d'un homme sensé, se réveillant comme d'une profonde ivresse, commençoit à s'élever contre l'imposteur. Les amis d'Épicure se faisoient sur-tout remarquer. Insensiblement la fourbe se dévoiloit dans les villes : on perçoit le masque (1). Alors, pour intimider ses ennemis, il s'écria dans un oracle, que le Pont se remplissoit d'athées et de chrétiens qui osoient blasphémer contre lui ; il ordonnoit de les chasser à coups de pierres, à tous ceux qui vouloient se rendre son Dieu favorable. Il rendit, au sujet d'Épicure, un oracle assez plaisant. Quelqu'un lui ayant demandé ce que ce philosophe faisoit dans les enfers, il répondit : *chargé de chaînes de plomb, il est assis dans un bourbier.* Sois étonné, d'après des questions aussi spirituelles ; du crédit prodigieux auquel son oracle s'est élevé. En général, il avoit juré une haine implacable à Épicure; il l'attaquoit en toute occasion, et ce n'étoit pas sans motif. A quel autre, un fourbe qui veut en imposer par ses prestiges, et qui hait la lumière de la philosophie, peut-il déclarer la

(1) Le grec dit : *le costume de la pièce*, *σκευὴ τῦ δράματος.*

guerre à plus juste titre qu'à Épicure, dont l'œil perçant pénétroit la nature de toutes choses, et qui seul connoissoit réellement la vérité. A l'égard des disciples de Platon, de Chrysippe ou de Pythagore, Alexandre vivoit avec eux dans une paix profonde. Mais l'inflexible (1) Épicure (c'est ainsi qu'il le nommoit) étoit son ennemi, parce qu'il apprend à ses disciples à se moquer de tous les sortilèges. Par la même raison, de toutes les villes du Pont, Amastris étoit celle qu'il haïssoit le plus; car il savoit que Lépidus (2), et un grand nombre de semblables personnes y faisoient leur séjour. Jamais, en conséquence, il ne voulut rendre d'oracle pour aucun habitant de cette ville. Un jour qu'il entreprit de donner un oracle au frère d'un sénateur, il fut obligé de se retirer honteusement, n'ayant pu fabriquer lui-même une réponse adroite, et ne trouvant personne en état de lui en faire une. Cet homme se plaignoit d'un mal d'estomac; et Alexandre voulant lui ordonner de manger un pied de cochon, préparé avec de la mauve, lui dit:

Que la mauve d'un porc dans un vase soit cuite (3).

Souvent, comme je l'ai déja dit, il faisoit voir le serpent à tous ceux qui le desiroient, mais non pas tout entier; il n'en montroit ordinai-

(1) Le grec: ἀτέγκτος, signifie, *qui ne peut être mouillé, amolli.*

(2) On ignore quel étoit ce Lépidus, apparemment un philosophe Epicurien.

(3) Ce vers est un galimathias dans le texte.

rement que la queue; le reste du corps étoit recouvert de sa robe, et il gardoit soigneusement la tête dans son sein, sans la laisser appercevoir. Pour frapper la multitude d'une admiration plus profonde, il annonça qu'il feroit voir le Dieu parlant lui-même, et rendant des oracles sans le ministère de son interprète. Il vint aisément à bout de remplir sa promesse, en attachant ensemble des artères (1) de grues qui aboutissoient à cette tête de serpent faite à la ressemblance d'une tête humaine. Quelqu'un, dans une pièce voisine, parloit avec force dans ces artères, et quand il répondoit aux différentes questions, sa voix passoit à travers l'Esculape de toile. Ces oracles s'appelloient *Autophônes* (2); ils ne se rendoient point indifféremment pour tout le monde; ils étoient réservés aux nobles, aux riches, ou à ceux qui offroient de grands présens. Du nombre de ces oracles étoit celui qui fut donné à Sévérien, lors de son expédition en Arménie (3). Pour l'engager à faire une irruption, Esculape avoit parlé en ces termes :

L'Arménien, le Parthe abattus à tes pieds,
D'un triomphe certain te promettent la gloire;
Tu reviendras à Rome (4), où bientôt la victoire
Va te ceindre le front des plus brillans lauriers.

(1) Ce que Lucien appelle ici des *artères*, sont des *trachées artères*, ou *conduits de la respiration.*

(2) C'est-à-dire : *sortis de la bouche même du Dieu.*

(3) Le même Sévérien, dont il est parlé dans *la manière dont on doit écrire l'histoire, tom. 2, page 384.*

(4) Le grec ajoute : *et sur les bords agréables du Tibre.*

Le Gaulois fut assez simple pour le croire ; il attaqua les ennemis, et fut taillé en pièces, avec son armée, par Othryades. Alors Alexandre ota cet oracle de son recueil, et lui substitua cet autre :

Garde-toi d'attaquer les guerriers d'Arménie,
De peur que sous leurs coups tu ne perdes la vie (1).

Ainsi tout ce qu'il put imaginer de plus ingénieux pour remédier à ses fausses prédictions, ce fut de fabriquer des oracles postérieurs aux événemens. Souvent il lui est arrivé de promettre la santé à des malades ; et, quand ils étoient morts, il avoit un oracle tout prêt, dans lequel il chantoit la palinodie. Témoin celui-ci :

En vain contre tes maux tu cherches du secours ;
Le trépas te menace et va trancher tes jours.

Comme il savoit que les oracles de Claros, de Didyme et de Mallé (2), jouissoient d'une grande réputation, pour se les rendre favorable et leur faire la cour, il y renvoyoit

(1) Le texte dit à la lettre : *de peur qu'un de ces hommes qui portent la tunique des femmes, ne te décoche le trépas de son arc, et ne te fasse perdre la lumière et la vie.*

(2) Le même que celui des Branchides à Milet. *Voyez* la note 2 de la page 8, après la retraite de Xerxès, qui avoit ruiné le temple de Didyme, par la trahison des Branchides, les Milésiens rétablirent leur oracle, qui recouvra sa première gloire. Strabon, *liv. XIV*, *page 436*.

plusieurs de ceux qui venoient l'interroger, disant à celui-ci :

De mon père, à Claros, vas entendre la voix.

A celui-là :

Au temple de Branchis interroges le sort.

A un autre :

Amphiloque, à Mallé, te dira l'avenir.

Tout ceci se passoit entre les confins de l'Asie mineure : l'Ionie, la Cilicie, la Paphlagonie, la Galatie étoient le théatre de ses exploits ; mais dès que la réputation du nouvel oracle se fut répandue en Italie, et qu'elle eut pénétré dans la ville des Romains, le concours devint alors universel. Il n'étoit personne qui ne craignît d'être devancé par son voisin ; les uns alloient le trouver eux-mêmes ; d'autres y envoyoient. Les citoyens les plus puissans, les plus élevés en dignité étoient les premiers à signaler leur empressement. A la tête de ceux-ci parut Rutilianus, homme d'ailleurs estimable à bien des égards, et qui avoit rempli avec honneur des charges importantes, mais superstitieux à l'excès, disposé à croire les choses du monde les plus étranges. Au seul aspect d'une pierre arrosée d'huile et couronnée de fleurs, on l'auroit vu se prosterner, l'adorer avec respect, y rester un tems considérable, lui adresser des vœux, et lui demander tous les biens. Quant il eut entendu parler de l'ora-

cle, peu s'en fallut qu'il n'abandonnât le poste qui lui étoit confié pour voler aussi-tôt à la ville d'Abon; il envoya du moins courriers sur courriers. C'étoit, pour la plupart, des valets d'un esprit borné, qui furent aisément dupes de l'erreur. A leur retour ils racontèrent toutes les merveilles qu'ils avoient vues, toutes celles qu'ils avoient entendu dire, et à force d'en augmenter le nombre, pour plaire à leur maître, ils enflammèrent l'imagination de ce pauvre vieillard, et le rendirent totalement insensé. Comme il étoit lié d'affaire et d'amitié avec les principaux citoyens de Rome, il alloit fréquemment chez eux; là il racontoit, avec enthousiasme, tous les prodiges qu'il avoit appris de ses envoyés; souvent même il en ajoutoit de son chef; ensorte que bientôt il remplit la ville de curiosités et de superstitions, et fit tourner la tête à la plupart des courtisans, qui s'empressèrent d'aller à l'instant même apprendre leurs destins. Alexandre recevoit, avec beaucoup de politesse, tous ceux de ces grands qui venoient le voir, et, par des présens magnifiques, il se concilioit leur amitié: ceux-ci retournoient enchantés, publioient les réponses du prophète, chantoient les louanges du Dieu, et augmentoient encore, par des mensonges, les prodiges de son oracle.

Ce détestable imposteur employoit encore une autre ruse assez adroite et digne d'un scélérat consommé. Si en ouvrant les billets il y trouvoit des demandes auxquelles il étoit diffi-

cile de répondre sans compromettre sa réputation, il n'y répondoit point. Par ce moyen il se rendoit le maître des esprits, subjuguoit par la crainte ceux qui le consultoient et qui se souvenoient sans cesse de ce qu'ils avoient demandé (1). Or, tu peux t'imaginer quelles étoient les demandes des riches et des hommes puissans ; en conséquence ils l'accabloient de présens, parce qu'ils sentoient bien qu'ils étoient pris dans ses filets.

Je veux te rapporter ici quelques-uns des oracles qu'il donna à Rutilianus. Ce vieillard lui demandant quel précepteur il donneroit, pour l'instruire dans les sciences, à un fils qu'il avoit eu d'une première femme, et qui déja touchoit à l'âge de recevoir de l'éducation, le prophète répondit :

Pythagore et le chantre immortel des combats.

Quelques jours après l'enfant mourut, et Alexandre étoit fort embarrassé pour justifier un oracle que l'on pouvoit si facilement convaincre de fausseté ; mais le bon Rutilianus vint de lui-même au secours du Prophète, et justifia l'oracle, en disant que le Dieu lui avoit assez clairement prédit le sort de cet enfant, en ordonnant qu'on ne lui choisît point un précepteur parmi les vivans, mais qu'on le

(1) En effet, si on avoit consulté l'oracle sur les moyens de commettre un crime, le silence du prophète faisoit craindre continuellement que le secret ne fût divulgué.

remît entre les mains de Pythagore et d'Homère, qui étoient morts depuis long-tems, et avec lesquels il alloit désormais habiter le royaume de Pluton. Pourroit-on blâmer Alexandre d'avoir recherché la société de pareils hommes ? Une autre fois le même Rutilianus lui demanda de quel héros il avoit reçu l'ame (1). L'imposteur lui répondit : *tu fus autrefois le fils de Pelée ; tu devins ensuite Ménandre ; tu es à présent celui que nous voyons ; tu seras un jour un des rayons du soleil, et tu vivras cent quatre-vingt ans.* Toutefois il ne mourut que septuagénaire, d'une bile exaltée, et ne put jamais attendre l'effet des promesses de l'oracle, qui cependant étoit un de ceux que le Dieu proféroit lui-même. Ce vieillard songeant à contracter un nouveau mariage, consulta le prophète qui lui répondit sans hésiter : *épouse la fille d'Alexandre et de la Lune.* Il avoit effectivement une fille, sur la naissance de laquelle il avoit semé depuis peu des bruits singuliers. Elle étoit née, disoit-il, de la Lune ; cette déesse étoit devenue amoureuse de lui en le voyant dormir : c'est, comme on sait, son usage d'aimer les beaux dormeurs (2). Rutilianus, à cette réponse, envoya sans balancer demander cette fille en mariage. Cet époux sexagénaire célébra de nouvelles noces, et

(1) Rutilianus étoit apparemment Pythagoricien, et croyoit à la métempsycose.

(2) Allusion à la fable d'Endymion.

les consomma sans doute. Pour se rendre propice la Lune, sa belle-mère, il lui offrit une hécatombe entière en sacrifice, s'imaginant être déja lui-même un des habitans de l'Olympe.

Dès qu'une fois sa réputation eut pénétré (1) en Italie, il imagina de nouvelles ruses encore plus puissantes. Des émissaires répandus dans tout l'empire romain, alloient de ville en ville porter des oracles, dans lesquels il annonçoit des incendies, des tremblemens de terre, et promettoit en même tems de détourner ces malheurs. Parmi ces oracles il y en avoit un sur la peste, prononcé par le Dieu lui-même. Alexandre l'envoya dans toutes les provinces : il étoit ainsi conçu :

Apollon loin de vous détournera la peste.

En peu de tems on vit par-tout ce vers écrit sur les portes, comme un remède à la contagion dont on étoit menacé ; mais il arriva précisément le contraire de ce qu'il sembloit promettre. Par un malheur singulier, les maisons sur lesquelles l'oracle étoit écrit, furent les premières à perdre leurs habitans. Ne crois pas que je veuille dire par-là que ce fut ce vers qui les fit périr : le hasard seul en fut la cause, et peut-être que la plupart, trop remplis de confiance en l'oracle, négligèrent un régime salutaire, ne prirent aucune précaution, et ne voulurent aider en rien l'oracle à les préserver de la ma-

(1) Le grec : *dès qu'une fois il eut mis la main sur les affaires d'Italie.*

ladie, ayant pour protecteurs des Syllabès, et Phœbus aux longs cheveux, qui leur avoit promis d'écarter la contagion à coups de traits.

Cependant il entretenoit à Rome un nombre considérable d'espions, tous complices de son imposture, et qui l'instruisoient du caractère de chaque citoyen, des questions qu'on devoit faire à l'oracle, des goûts et des desirs des grands: ensorte qu'on le trouvoit toujours prêt à répondre; et, avant que les envoyés arrivassent, il savoit tout ce qu'ils devoient lui demander. Telles étoient les machines qu'il faisoit jouer pour subjuguer tous les esprits en Italie. Ce n'est pas tout: il institua des mystères qui se célébroient à la lueur des flambeaux, et dont il étoit l'Hiérophante; ils duroient trois jours: le premier on faisoit la proclamation, comme à Athènes; elle étoit conçue en ces termes: *loin d'ici tout Chrétien ou tout Epicurien qui viendroit espionner nos mystères; mais que les vrais fidèles soient initiés sous d'heureux auspices.* Ensuite commençoit l'expulsion. Alexandre menoit le chœur, et s'écrioit le premier: *loin d'ici Chrétiens.* Le peuple lui répondoit: *loin d'ici Epicuriens.* Après cette cérémonie, on représentoit les couches de Latone, la naissance d'Apollon, son hymen avec Coronis, qui devenoit mère d'Esculape. Le second jour on célébroit l'apparition de Glycon, et la nativité de ce Dieu. Le troisième étoit consacré par le mariage de Podalyre avec la mère d'Alexandre; elle s'appelloit Dadis, et pour l'honorer on allumoit des flambeaux.

Enfin,

Enfin, on représentoit les amours de la Lune avec Alexandre, et la naissance de la femme de Rutilianus. Notre prophète, un flambeau à la main, jouoit le rôle d'Hiérophante. Nouvel Endymion, il se couchoit au milieu du temple, et s'endormoit. Du haut de la voûte, comme du haut du ciel, la Lune descendoit vers lui. Ce rôle étoit joué par une certaine Rutilie, assez belle femme, épouse d'un intendant de l'Empereur. Elle avoit l'air d'être réellement amoureuse d'Alexandre, et d'en être aimée ; car, sous les yeux même de son mari, et en présence de l'assemblée, ils se baisoient tendrement, se tenoient embrassés : peut-être même, s'il n'y avoit pas eu tant de lumières, se seroit-il passé quelque chose de plus sérieux. Un instant après, Alexandre rentroit en habits d'hiérophante, gardant un profond silence : puis il s'écrioit tout-à-coup, *Io Glycon !* et le chœur répétoit, *Io Alexandre !* Ses Eumolpides (1) et ses hérauts étoient de gros Paphlagoniens, rustiquement chaussés, qui exhaloient une forte odeur d'ail.

Souvent, pendant la dadouchie (2), et les danses mystérieuses, il faisoit voir à dessein sa

(1) Les Eumolpides étoient une famille sacerdotale, dépositaire des mystères de Cérès à Eleusis. Ils descendoient d'Eumolpe, fils de Musée, qui avoit apporté ces mystères de Thrace en Attique. C'est par ironie que Lucien appelle *Eumolpides*, les ministres grossiers des fourberies d'Alexandre.

(2) Cérémonie où l'on portoit des flambeaux, espèce de procession qui faisoit partie des mystères.

cuisse qui paroissoit d'or ; il l'avoit apparemment couverte d'une peau dorée (1), que faisoit briller l'éclat des flambeaux.

L'effet que produisit la vue de cette cuisse d'or, fut que deux fous, qui se prétendoient philosophes, agitèrent la question de savoir si Alexandre avoit l'ame de Pythagore, comme il en avoit la cuisse. En conséquence ils soumirent leur doute à la décision du Prophète, et le roi Glycon le résolut par cet oracle :

L'ame de Pythagore est sujette au trépas ;
Quelquefois, cependant, on la voit reparoître.
Celle de mon prophète à Jupiter doit l'être,
Pour le bien des mortels il l'envoie ici bas.
Mais rappellée un jour dans le sein de son père,
Les cieux la reprendront par un coup de tonnerre (2).

Il défendoit expressément à tout le monde l'amour des garçons, comme un crime abominable ; et cependant voici la ruse que cet homme vertueux employoit pour s'en procurer. Il avoit ordonné à toutes les villes de Pont et de Paphlagonie, d'envoyer à ses fêtes triennales (3) des ministres pour chanter les

(1) Lisez ἐπίχρυσος, d'un seul mot.

(2) J'ose assurer le lecteur, que ces vers sont une traduction très-fidèle de ceux de l'original.

(3) Les fêtes de Bacchus se célébroient tous les trois ans, et étoient appellées *fêtes triennales*. Alexandre, à leur imitation, avoit établi de pareilles fêtes en l'honneur de son Glycon. *Voyez* la raison de l'institution des fêtes triennales de l'antiquité, dans *Censorinus de Die natali*, *chap. XVIII*. *Voyez* aussi Oppien, *de venatione*, *lib. 1*, *v. 24*, et la remarque du nouvel éditeur.

louanges du Dieu. Ces ministres, soumis, avant d'être envoyés, au plus sévère examen, choisis dans les plus nobles familles, devoient être d'une beauté parfaite. L'infame s'enfermoit avec eux, et les traitoit comme il eut fait des esclaves achetés à prix d'argent. Il avoit encore porté une loi, par laquelle il étoit défendu à tous ceux qui avoient plus de seize ans, de le baiser sur la bouche en le saluant; il donnoit sa main à baiser à tous les autres; les beaux garçons avoient seuls le privilège de l'embrasser, et on les appelloit, par cette raison, les enfans du baiser. C'est ainsi qu'il se jouoit, avec insolence, de ses imbécilles adorateurs, qu'il corrompoit, sans pudeur, leurs enfans et leurs femmes. Bien plus, l'objet de tous leurs vœux étoit que le prophète laissât tomber sur leurs épouses un regard de protection : s'il en jugeoit quelqu'une digne de son baiser, l'époux croyoit aussi-tôt que la fortune alloit verser sur lui tous ses trésors. Plusieurs de ces femmes se vantoient hautement d'être enceintes par le fait d'Alexandre; et leurs maris ne rougissoient pas d'assurer, avec serment, qu'elles disoient la vérité.

Je veux à présent te rapporter une conversation que Glycon eut un jour avec un prêtre de Tio (1); tu jugeras par les questions de cet homme, à quel point il étoit spirituel. J'ai lu moi-même ce beau dialogue écrit en

(1) Ville de Paphlagonie.

lettres d'or, dans la maison de ce prêtre. « Dites-moi, je vous prie, seigneur Glycon, » qui vous êtes. — Je suis le nouvel Esculape. » — Êtes-vous autre que le premier (1)? — Que » dis-tu? Il ne t'est pas permis de le savoir. » — Combien de temps resterez-vous parmi nous » à rendre des oracles? — Mille trois ans. — En- » suite de quel côté tournerez-vous vos pas? » — Vers la Bactriane et les pays voisins; car » il faut bien que les Barbares jouissent aussi » de ma présence. Les Grecs ont assez d'autres » oracles, et mon aïeul Apollon leur prédit » l'avenir à Didyme, à Claros et à Delphes. » — Les réponses qui sortent de ces temples, » disent-elles la vérité? — Ne cherche point » à savoir ce qu'il ne t'est pas permis d'ap- » prendre. — Que deviendrai-je après cette » vie? — Tu seras chameau, puis cheval, en- » suite philosophe, enfin prophète aussi illustre » qu'Alexandre ». Telle fut la conversation du Prêtre et de Glycon. Celui-ci la termina par un oracle en vers : comme il savoit que l'autre étoit ami de Lépidus, il lui dit :

Ne (2) crois point Lépidus, un triste sort l'attend.

Il craignoit singuliérement ce disciple d'Epicure, comme un homme ennemi de toute fourberie, et capable de dévoiler ses prestiges.

(1) C'est ainsi qu'il faut ponctuer cet endroit, et mettre un point d'interrogation après πρότερον; πῶς λέγεις, appartient à la réponse de Glycon.

(2) Lisez μὴ, au lieu de με.

Un philosophe de la même secte, ayant un jour osé le convaincre d'imposture, en présence d'un assez grand nombre de personnes, courut le plus grand danger. En effet, s'étant avancé vers le prophète, il lui dit à haute voix : « c'est donc vous, Alexandre, qui avez » persuadé à un tel, de Paphlagonie, de livrer » ses esclaves au gouverneur de Galatie pour » les faire mourir (1), comme meurtriers de » son fils, qui étudioit dans Alexandrie ? Sachez » que ce jeune homme est vivant, qu'il est » revenu plein de santé, lorsque les mal» heureux esclaves n'étoient plus, et avoient » péri dévorés par les bêtes féroces, aux» quelles, suivant vos conseils, ils ont été » exposés ».

Voici comme la chose s'étoit passée. Ce jeune homme ayant remonté le Nil, et traversé l'Egypte jusqu'à Clysma (2), il y avoit trouvé un vaisseau prêt à faire voile pour l'Inde, et s'étoit laissé engager à pousser jusqu'à ce pays.

(1) Effacez *τὴν* dans ces mots *τὴν ἐπὶ θανάθῳ*. Ce n'est pas le cas de sous-entendre *ὁδόν*.

(2) Port d'Egypte, sur les bords de la mer rouge. Il communiquoit au Nil par un canal que Trajan avoit fait rétablir. Quant à la manière dont je traduis *πλοίυ ἀναγομένυ*, c'est la seule dont le grec soit susceptible. La traduction latine est obscure, et Gesner n'a point du tout entendu ce passage, que voici à la lettre : *ce jeune homme ayant remonté en Egypte jusqu'à Clysma, un vaisseau partant, il se laissa persuader d'aller aussi lui-même jusqu'aux Indes.* Ces mots *καὶ αὐτὸς*, *aussi lui-même*, prouvent que le vaisseau alloit partir pour les Indes.

Comme il tardoit long-temps à revenir, ses esclaves crurent qu'il avoit été attaqué sur le Nil par des brigands, et qu'il avoit péri. Ils retournèrent chez le père, et lui apprirent que son fils avoit disparu. L'oracle avoit été consulté, il avoit prononcé la condamnation des esclaves. Le jeune homme étoit revenu peu de temps après, avoit instruit son père de la cause de son absence. Tels furent les reproches de l'Epicurien. Alexandre, n'en pouvant supporter la vérité, et outré de se voir convaincu d'imposture, ordonna à tous ceux qui étoient présens de le lapider, s'ils ne vouloient eux-mêmes se rendre coupables d'impiété, et passer pour Epicuriens. Déja les pierres commençoient à voler sur le philosophe, lorsqu'un certain Démostrate, qui se trouvoit alors en voyage dans le Pont courut à lui, et l'embrassant, lui sauva la vie au moment où il alloit être lapidé. En vérité il le méritoit bien : qu'avoit-il besoin de vouloir paroître seul raisonnable au milieu d'une foule d'insensés, et de s'exposer à recueillir les tristes fruits de la folie des Paphlagoniens ?

La veille du jour auquel il devoit rendre ses oracles (1), il faisoit appeller l'un après

(1) J'ai été obligé de renverser l'ordre de cette phrase pour éviter une parenthèse, qui seroit devenue désagréable en françois. Le grec dit à la lettre : *si à quelqu'un de ceux qui avoient été appellés suivant l'ordre des oracles (et cela arrivoit un jour avant de prophétiser), lorsque le héraut lui demandoit s'il prédiroit l'avenir, s'il eût dit*, &c.

l'autre, ceux qui lui avoient fait quelque demande, et un héraut lui demandoit de leur part s'il prophétiseroit. Celui qu'il renvoyoit, en répondant du fonds de son sanctuaire, *vas aux corbeaux* (1), devenoit à l'instant un homme exécrable, toutes les maisons lui étoient fermées, on lui interdisoit le feu et l'eau, il se voyoit obligé de fuir de contrées en contrées, comme un impie, un athée, un épicurien. Ce dernier nom étoit sa plus forte injure.

Voici encore un trait assez risible de notre prophète. Ayant trouvé le livre des pensées d'Epicure, un des plus beaux ouvrages de ce philosophe, et qui contient l'abrégé de ses dogmes, il le porta dans la place publique, le brûla sur un bûcher de bois de figuier, et jetta les cendres à la mer. Il justifia cette conduite en rendant un oracle qui disoit :

Détruisez par le feu les dogmes d'Epicure (2).

(1) Cette invective grecque, répond à celle que nous employons si élégamment en françois : *va te faire.... pendre.*

(2) Au lieu d'Epicure, le grec dit *du vieillard aveugle.* Il n'étoit point aveugle, il avoit seulement la vue foible et délicate. *Voyez* Suidas, au mot Επίκουρος. Diogène de Laërce a oublié cette circonstance dans la vie d'Epicure ; mais il nous a conservé le livre dont il s'agit ici, intitulé Κυρίαι δόξαι. Ce sont XLIV maximes qui se trouvent à la fin de la vie du philosophe. Toutefois il y a lieu de croire que ces maximes, qui portent presque toutes sur la morale et sur la nature de la volupté, ne nous sont parvenues que mutilées, puisqu'on n'y trouve plus aujourd'hui certaines propositions hardies sur la providence et sur la formation de l'univers par les

Le scélérat ignoroit sans doute quels avantages ce livre procure à ceux qui le lisent, en établissant dans leur cœur la paix et la tranquillité, en les délivrant des frayeurs qu'inspirent les prodiges et les fantômes, en bannissant de leur esprit les espérances chimériques et les desirs insensés; il éclaire (1), il purifie l'ame, non avec un flambeau et de la squille, ni par de vaines et ridicules cérémonies, mais par la saine raison, par la vérité, par une philosophie (2) qui nous affranchit de nos passions.

Entre mille traits d'impudence qui caractérisent ce détestable imposteur, écoute, je te prie, celui-ci. Son alliance avec Rutilianus (3), qui jouissoit alors d'un grand crédit, lui avoit ouvert un accès facile auprès de l'empereur et de la cour; il en profita pour lui envoyer un oracle, dans le temps où la guerre étoit allumée en Germanie, et que le divin (4) Marc-Aurelle

atômes, lesquelles se lisent dans Suidas, qui les rapporte d'après Ælien, comme extraites du livre dont il est ici question.

(1) A la lettre : *inspirant l'intelligence et la vérité.*

(2) Le grec dit simplement : *par la vérité et la franchise.*

(3) Si au lieu de *καὶ τὸν Ρουτιλλιανὸν*, on lisoit *διὰ τὸν Ρουτιλλιανὸν*, *par le moyen de Rutilianus*, il me semble que le sens seroit plus clair.

(4) C'est le titre que les Romains donnoient à leurs empereurs. *Voyez* les remarques du nouvel éditeur d'Oppien, sur le *v. 1* du premier chant de la chasse. La guerre dont il est ici question, eut lieu vers l'an de

alloit en venir aux mains avec les Quades et les Marcomans. Cet oracle ordonnoit que l'on jettât dans l'Ister (1) deux lions vivans, une grande quantité d'aromates, et que l'on offrît le plus magnifique sacrifice. Mais il vaut mieux rapporter l'oracle même.

Dans les flots de l'Ister, ce fleuve impétueux,
Jettez deux serviteurs de la mère des Dieux,
Deux terribles lions nourris dans les montagnes:
Joignez-y ce que l'Inde en ces riches campagnes
Fait croître de parfums, fait éclorre de fleurs.
Bientôt des ennemis vous reviendrez vainqueurs,
Et la paix couronnant le succès de vos armes,
D'un triomphe éclatant vous goûterez les charmes.

On observa de point en point ce qu'il avoit ordonné. Les lions furent lancés dans le fleuve; mais à peine ils eurent passé à l'autre rivage, occupé par l'armée ennemie, que les Barbares les prenant pour des chiens ou des loups d'une espèce étrangère, les assommèrent à coups de bâton. Bientôt après, nous reçûmes un échec considérable, et près de vingt mille de nos soldats restèrent sur la place. Ce désastre fut

Rome 925. La Marcomanie est la province d'Allemagne que l'on nomme aujourd'hui la Bohême. Les Quades sont les peuples de la Moravie; ces barbares firent trembler long-temps l'empire Romain. On ne sait que très-peu de détails de cette guerre : sur laquelle on peut consulter Xiphilin, abréviateur de Dion Cassius, *liv. LXXI*, *page 1178*, édition de Reimare, et J. Capitolinus, *chap. 13, 14, 22*.

(1) Cette cérémonie est représentée sur la colonne trajane.

suivi de la malheureuse journée d'Aquillée (1), et peu s'en fallut que cette ville ne fût prise. Pour justifier sa prédiction, notre prophète eut recours à la ridicule défaite de l'oracle de Delphes (2), disant que son dieu avoit bien promis une victoire, mais qu'il n'avoit point dit, si elle seroit remportée par les Romains, ou par leurs ennemis.

Cependant la multitude accouroit de toutes parts, la ville n'étoit plus assez grande pour contenir la foule immense de ceux qui venoient consulter l'oracle, et ne pouvoit fournir à leurs besoins. Alors Alexandre imagina des oracles nocturnes. Il prenoit les billets, se couchoit dessus, du moins il le disoit, et faisoit le matin la réponse que le dieu lui avoit inspirée en songe. Ces réponses étoient presque toutes obscures et à doubles sens, sur-tout quand il voyoit que le billet étoit cacheté avec précaution ; alors il n'osoit pas l'ouvrir, et il écrivoit tout ce qui lui venoit dans l'esprit, s'imaginant que ses réponses, quelles qu'elles fussent, seroient toujours prises pour des oracles. Il avoit, en outre, établi des interprètes, qui gagnoient considérablement à expliquer et à traduire les réponses du dieu à ceux qui lui avoient fait quelque demande. Le prophète

(1) Macrinus Vindex, Préfet du Prétoire, fut tué dans l'action. Dion Cass., *page 1179*. Selon Capitolin, ce fut Furius Victorinus, lequel avoit la même qualité, et qui périt avec la plus grande partie de l'armée.

(2) Celui qui fut rendu à Crœsus.

affermoit ces places d'interprète, et chacun d'eux lui rendoit un talent attique.

Quelquefois, sans qu'on l'eût interrogé, sans qu'on eût envoyé personne pour consulter Esculape, sans aucun sujet, et seulement pour étonner les sots, il rendoit des oracles. Tel est celui-ci :

Tu cherches à savoir quel adultère infame,
Se glissant dans ton lit, a corrompu ta femme;
Protogène, celui dont tu cueillis la fleur,
Pour venger son affront t'a fait ce déshonneur.
Tous deux veulent ta mort, et par leur perfidie,
Un poison préparé doit t'arracher la vie.
Sous ton lit, près du mur, tu pourras le trouver.
La jeune Calypso va tout te révéler.

Quel Démocrite n'eût été troublé, en entendant des circonstances aussi précises, les noms des complices, celui des lieux ? Mais quel mépris n'auroit-il pas eu après pour ces vaines prédictions, dès qu'il en auroit compris le sens !

Souvent il répondoit aux Barbares en leur propre langage, en Scythe par exemple, ou en Celte ; car il trouvoit (1) facilement des hommes du même pays que ceux qui l'avoient interrogé. Mais pour le faire plus sûrement, il mettoit un long intervalle entre les demandes et ses réponses, afin d'avoir le temps de déployer les billets, et de chercher des hommes

(1) Retranchez la négation de cette phrase, elle nuit au sens et ne se trouve ni dans l'édition de Florence, ni dans le Mss. du roi 2954.

de ces nations qui pussent les lui expliquer. C'est par ce moyen qu'il rendit cet oracle à un Scythe :

Morphi ébargoulis eis scien chnegchicrangk Leipsei phaos (1).

Une autre fois ne trouvant point d'interprète, il dit en prose à quelqu'un de retourner sur ses pas. *Celui qui t'a envoyé est mort aujourd'hui, il a été tué par son voisin Dioclès, accompagné des voleurs Mangus, Celer, Bubalus, qui déja sont pris et mis dans les fers.*

Il faut à présent que je t'apprenne quelques oracles qu'il m'a rendus. Je demandai un jour au dieu, si Alexandre étoit chauve ; mon billet étoit bien cacheté. Le prophète écrivit dessus cet oracle nocturne : *Malach, fils de Sabardalach, étoit un autre Atis.* Une autre fois je lui fis cette demande, écrite dans deux billets séparés : *Quelle est la patrie d'Homère ?* Je les lui fis présenter sous des noms différens et par diverses personnes. Trompé par mon valet, qui lui avoit dit que je demandois un

(2) Je laisse aux savans en langue scythe à expliquer cet oracle. Je les préviens seulement que les mots *εἰς σκιὴν λείψει φάος*, sont grecs, et peuvent signifier, *il laissera la lumière pour aller dans les ténèbres*, c'est-à-dire, *il mourra.* Peut-être même ces mots grecs sont-ils la traduction des mots scythes, *μόρφι ἐβάργουλις χνέγχικραγκ*, qui se lisent un peu différemment dans le Mss. du roi, *μορφὴν εὐβάργουλις εἰς κακίαν χνέγχι κραγὼ λ. φ.*

remède pour le mal de côté, il écrivit sur l'un de ces billets :

Oignez-vous Cytmis et des pleurs de l'aurore.

Et sur l'autre (on lui avoit dit exprès que je voulois savoir si je devois retourner en Italie par mer ou par terre) :

N'allez point de Neptune affronter le courroux.

Mais à l'égard d'Homère, il n'en dit pas un mot.

J'ai souvent employé plusieurs ruses de ce genre pour découvrir son imposture. Par exemple, je fis un jour une seule demande par un billet cacheté suivant l'usage, et j'écrivis sur les revers, *huit oracles pour un tel :* j'inventai un nom ; je lui envoyai en même temps huit drachmes et le surplus (1). Ce prix et l'inscription du billet lui firent croire qu'il contenoit huit demandes, tandis qu'il n'y en avoit qu'une, et c'étoit celle-ci : *Par quel moyen peut-on convaincre Alexandre de fourberie ?* Le prophète ne manqua pas de me répondre huit oracles, tous aussi ridicules, aussi obscurs les uns que les autres, et qui ne touchoient, comme on le dit communément, ni au ciel ni à la terre (2). Il apprit, par la suite, le tour que je lui avois joué, et sachant que j'avois essayé de détourner

(1) C'est-à-dire, seize oboles, puisque le prix de chaque oracle, comme on l'a vu plus haut, étoit d'une dragme et deux oboles.

(2) Qui n'avoient aucun rapport à ce dont il s'agissoit.

Rutilianus de son alliance, et de le faire renoncer aux folles espérances que l'oracle lui avoit données, il me jura la haine la plus complette, et me regarda, avec raison, comme son ennemi capital. Un jour que Rutilianus lui demanda ce qu'il pensoit de moi, il lui répondit : *il aime les aventures nocturnes, et se plaît à souiller la couche d'autrui.*

Voici quelle fut la principale cause de cette inimitié. Lorsqu'il sut que j'étois arrivé dans sa ville, et qu'il eut apprit quel étoit ce Lucien qui venoit accompagné de deux soldats (1) (le gouverneur de Cappadoce, qui alors étoit mon ami, me les avoit donnés pour me servir d'escorte jusqu'aux bords de la mer), il envoya sur le champ m'inviter, avec beaucoup de politesse et d'amitié, à le venir voir. J'allai chez lui, et je le trouvai environné d'une multitude considérable. Heureusement je m'étois fait suivre de mes soldats. Alexandre, selon sa coutume, me présenta sa main à baiser, mais au lieu d'y appliquer mes lèvres, je la lui mordis si vigoureusement, que je pensai l'estropier pour le reste de sa vie. Les assistans crièrent aussi-tôt au sacrilège, et vouloient m'étrangler. Peu auparavant, ils avoient été scandalisés de ce que j'avois appellé Alexandre par son nom, sans lui donner le titre de prophète. Pour lui il supporta courageusement cette insulte,

(1) Le texte ajoute : *dont l'un portoit un javelot, et l'autre une lance.*

appaisa la multitude, et lui promit qu'il trouveroit facilement les moyens de m'adoucir, en me faisant connoître la puissance de Glycon, qui souvent lui avoit fait des amis de ceux qui sembloient lui être le plus opposés. En effet, il se mit à causer avec moi, et me dit qu'il me connoissoit parfaitement, et n'ignoroit pas quels conseils j'avois donnés à Rutilianus. Que vous ai-je fait, ajouta-t-il, pour traiter de la sorte un homme qui peut vous pousser au plus haut degré de la fortune? Quand je vis à quel péril je m'étois exposé, je fis semblant de recevoir avec plaisir ce témoignage de bienveillance. Un instant après, je reparus avec les dehors de l'amitié; et la multitude fut singuliérement étonnée d'un changement si subit.

Quelques temps après, quand j'eus pris la résolution de m'embarquer, il m'envoya les présens de l'hospitalité, et comme je me trouvois seul en voyage avec Xénophon (1) (j'avois déja fait partir mon père et mes domestiques pour Amastris), Alexandre me promit de me fournir un vaisseau et des rameurs. Je crus que cette offre étoit de sa part une marque d'amitié, je l'acceptai: mais quand je fus en pleine mer, voyant le pilote qui pleuroit et contestoit avec les matelots, je

(1) Quel est ce Xénophon? Il vaut mieux dire qu'on n'en sait rien, que de soutenir, avec Gesner, que c'est le même que l'auteur du traité de la chasse, connu sous le nom d'Arrien. Assertion destituée de preuves.

commençai à soupçonner quelque mauvais dessein, et j'appris qu'ils étoient convenus avec le prophète de se saisir de nous et de nous jetter à la mer. C'étoit un moyen sûr et facile de se défaire d'un ennemi; mais le pilote, par ses larmes et ses prières, parvint à fléchir ses compagnons, et à les engager à ne nous faire aucun mal. Puis m'adressant la parole: « Je » suis vieux, me dit-il, et j'ai mené jusqu'ici » une vie irréprochable: je ne veux point à » mon âge, ayant une femme et des enfans, » me souiller par un crime ». Ce fut alors qu'il nous révéla les ordres qu'il avoit reçus d'Alexandre. Sur cet avis, je me fis descendre à Ægiale (1), dont Homère a parlé; j'y trouvai des ambassadeurs du Bosphore, qui alloient en Bythinie de la part du roi Eupator, porter le tribut annuel qu'il paie à l'empereur. Je leur appris le danger que j'avois couru; ils me reçurent avec politesse sur leur bord, et me transportèrent à Amastris, où j'arrivai sain et sauf, après avoir été sur le point de perdre la vie. Depuis ce moment, je déclarai une guerre ouverte à Alexandre, je mis tout en œuvre (2) pour me venger de lui. Je le haïssois

(1) Homère, *Iliade*, *liv. 2*, *v. 855.*

(2) Le grec dit à la lettre: *je remuai toute corde*, *πάντα κάλων ἐκίνουν*; c'est un idiotisme, ou manière de parler particulière aux Grecs, tirée de la navigation, pour déployer la voile on lâchoit tous les cordages. *Voyez* Suidas au mot *κάλως*; on dit aussi dans le même sens *πάντα κάλων σείειν*. *ἐξιέναι πάντα κάλων*. Aristo-

déja

déja avant sa perfidie; ses mœurs corrompues me le faisoient regarder comme un homme détestable, et j'étois déterminé à me porter son accusateur. Un nombre considérable d'honnêtes gens me secondoient, sur-tout les disciples du philosophe Timocrates d'Héraclée (1): mais le gouverneur de la Bithynie et du Pont, m'en empêcha; il employa presque les prières et supplications pour me détourner de ce dessein, et me dit que l'amitié qu'il avoit vouée à Rutilianus, ne lui permettroit jamais de punir Alexandre, quand on parviendroit à le convaincre d'imposture. Ainsi je fus arrêté dans mon entreprise, et obligé de cesser mes poursuites, voyant que ce seroit témérité (2) d'attaquer un coupable pour lequel son juge étoit si favorablement disposé.

Parmi plusieurs traits d'impudence, n'en n'est-ce pas un de la première force, d'avoir osé demander à l'empereur de changer le nom d'Abonoteichie en celui d'Ionopolis, et d'avoir fait frapper une médaille, qui d'un côté portoit l'image de Glycon, et de l'autre représentoit Alexandre couronné des bandelettes de son aïeul Esculape, et tenant à la main la faux

phane, *Chevaliers*, *v. 753*; et Euripide, *Médée*, *v. 278*, *Troyennes*, *v. 94*. Il est étonnant que cet idiotisme, très-remarquable, ait été oublié par Viger et par son docte commentateur Hoogeveen.

(1) Je ne connois point ce philosophe.

(2) A la lettre: *être hardi quand il ne le faut pas.*

de Persée, duquel il prétendoit descendre par sa mère?

Ce beau prophète avoit annoncé dans un oracle, que les destins lui avoient accordé cent cinquante ans de vie, et qu'il mourroit par un coup de foudre: cependant il ne devint pas même septuagénaire. Il périt misérablement rongé par les vers, et par un ulcère gangréneux qui s'ouvrit à sa jambe et s'étendit jusqu'à l'aine: digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il étoit chauve; la douleur qu'il éprouvoit à la tête, l'obligea de la confier aux médecins, pour la lui arroser, et cela ne put se faire sans enlever sa fausse chevelure.

Telle fut la catastrophe qui termina la tragédie, ou plutôt la farce dont Alexandre avoit joué le principal personnage. Cet événement, quoiqu'il n'ait été produit que par le hasard, semble néanmoins être l'ouvrage d'une providence. Il ne manquoit plus qu'à faire au défunt des obsèques dignes de sa vie, à ouvrir un concours dont l'oracle devoit être le prix. Plusieurs de ses complices, et quelques fourbes qui tenoient parmi eux le premier rang, vinrent trouver Rutilianus, et le prièrent de nommer celui qu'il falloit élire pour successeur du prophète, couronner de bandelettes sacrées, et revêtir d'habits pontificaux. Parmi les prétendans, il y avoit un certain Pœtus, médecin, qui en cela jouoit un rôle indigne de sa profession et de sa vieillesse: mais Rutilianus

l'agonothète (1) renvoya tous ces athlètes sans en couronner aucun, et conserva à son beau-père (2) le droit de rendre des oracles, même après sa mort.

D'une foule de traits qui caractérisent cet imposteur, j'ai choisi ce petit nombre, pour en composer cette histoire, entreprise à ta considération. Je te l'envoie comme un témoignage de mon amitié pour toi, comme une preuve de l'admiration que m'inspirent ta sagesse, ton amour pour la vérité, la douceur de ton caractère, la modération et l'égalité de ta conduite, et ta politesse envers ceux qui partagent ta société. De plus, ce qui, sans doute, ne pourra te déplaire, j'ai voulu venger Epicure, ce philosophe vraiment sublime (3), ce génie divin, qui seul a connu les charmes de la vérité, les a transmis à ses disciples dont il est devenu le libérateur. Peut-être aussi, ceux qui liront cet écrit, trouveront-ils qu'on en peut tirer quelque utilité, puisqu'il dévoile les mystères de l'imsposture, et confirme (4) dans leur opinion, ceux qui pensent d'une manière conforme à la raison.

(1) Ironie; c'est ainsi qu'on nommoit le magistrat qui présidoit aux jeux publics et décernoit les couronnes.

(2) Ἀυτῷ, doit s'entendre d'Alexandre.

(3) Le grec: *cet homme vraiment sacré*; cet éloge d'Epicure fait croire que Lucien avoit adopté sa doctrine: cependant il paroît, par l'Hermotime, qu'il ne tenoit à aucune secte.

(4) Lisez *βεϐαιῶσαι*, au lieu de *βεϐαιῶσι*, que porte l'édition de Reitz.

DE LA DANSE (1).

LYCINUS ET CRATON.

LYCINUS.

ET bien, mon cher Craton, après toutes tes invectives contre l'art de la danse et contre la danse elle-même, après cette grave accusation que tu sembles avoir méditée depuis longtems, et par laquelle tu me fais un crime du goût que j'ai pour ce spectacle, que puis-je faire de mieux, sinon de te découvrir ton erreur, et de te prouver que cet amusement qui te paroît si méprisable et si peu digne d'un homme vertueux, est un des plus doux plaisirs de la vie? Toutefois je pardonne à ta sévé-

(1) Ce mot avoit chez les Grecs une signification bien plus étendue que celle que nous lui donnons aujourd'hui. La Danse n'est presque pour nous que l'art de remuer les pieds en cadence; c'étoit pour les anciens la science de tous les mouvemens du corps; elle exprimoit par le geste, toutes les passions de l'ame, énonçoit jusques aux pensées les plus compliquées, tenoit lieu de langage, et parloit à l'esprit en amusant les yeux. L'on a cherché depuis quelques années à renouveller cette danse dans des ballets pantomimes; mais que nous sommes encore éloignés de produire des effets merveilleux que la Danse produisoit chez les anciens! Ce traité est un des plus importans pour la connoissance de cet art, et des usages du théâtre antique. Je me suis attaché en conséquence à le traduire avec une fidélité scrupuleuse, qui, peut-être, a quelquefois nui aux agrémens du style.

rité ; je ne suis pas surpris qu'accoutumé à une vie triste et chagrine, tu ne regardes comme honnête que ce qui s'accorde avec la rudesse de tes mœurs, et que tu condamnes des plaisirs que tu n'as jamais goûtés.

CRATON.

Quel homme es-tu donc, mon ami ? Elevé dans les sciences et dans le commerce de la philosophie, tu oublies tout-à-coup l'empressement que tu montrois pour la vertu, tu abandonnes l'étude des anciens, pour t'aller divertir à entendre le son des flûtes, à voir un homme efféminé, amolli par le luxe de ses habits, corrompu par des chants voluptueux, représenter, au bruit des instrumens, les amours lascives de l'antiquité, imiter les impudiques Phèdres, les Parthénopes, les Rhodopes. Certes ! rien n'est plus ridicule : rien ne convient moins à un homme aussi-bien né que tu l'es ; et lorsque j'ai su que tu employois ton tems à assister à un pareil spectacle, j'en ai rougi pour toi ; j'ai même été vivement fâché de ce qu'oubliant Platon, Chrysippe et Aristote, tu restois dans l'oisiveté, semblable à ces gens qui, pour se désennuyer, se chatouillent l'oreille avec une plume. N'est-il pas mille autres moyens de divertir nos oreilles et nos yeux ? et quand nous manquerions de ces joueurs de flûtes, qui parcourent les places publiques (1), de ces

(1) Dans les grandes villes de la Grèce, il y avoit des musiciens publics, qui, pour une légère rétribution ;

musiciens qui chantent au son de la cithare ; dans un mode honnête, n'avons-nous pas ces graves tragédies, ces comédies divertissantes, qui ont mérité d'être admises dans nos jeux publics. Tu auras besoin d'une longue apologie, si tu veux te justifier auprès des honnêtes gens, et ne pas te voir retranché de la société des hommes vertueux. En attendant tu feras bien, pour couvrir ta conduite, de ne jamais avouer une pareille faute ; mais prends garde que par la suite tu ne sois insensiblement métamorphosé en Lydienne ou en Bacchante. Ce ne seroit pas seulement ta faute ; je me croirois également coupable, si, comme Ulysse, je ne t'arrachois au Lotos (1), pour te ramener à tes études accoutumées, avant que les Sirènes du théatre se soient emparées de toi. Celles du poëte ne dressoient des embûches qu'aux oreilles, et l'on n'avoit besoin que d'un peu de cire pour passer outre ; mais il me semble que

jouoient des flûtes ou chantoient des morceaux de poésie tirés des plus fameux poëtes, des chansons d'Anacréon, des odes de Pindare, &c. Ceux de ces rapsodes qui avoient le plus de talens, se rendoient aux jeux sacrés, où ils disputoient le prix en récitant les tirades les plus intéressantes des grands poëmes. C'est ce qu'on peut voir dans le dialogue de *Platon*, intitulé *Ion* ou *de la poésie*.

(1) Odyssée, *liv.* 9, *v.* 94 : *quiconque mangeoit du lotos*, dit Ulysse, *ne vouloit plus revenir me rendre compte de son message ; mais il vouloit rester avec les Lotophages pour se nourrir de lotos, je les forçai cependant à rentrer dans mes vaisseaux.*

c'est par les yeux que celles-ci t'ont rendu leur esclave.

LYCINUS.

Que le chien que tu viens de lâcher sur moi est mordant, mon cher Craton (1)! Cependant l'exemple des Lotophages, et le tableau des Sirènes, ne me paroissent avoir aucune ressemblance avec les plaisirs que je goûte. En effet, la mort étoit la punition de ceux qui mangeoient du lotos, ou qui écoutoient le chant des Sirènes; mais moi, pour avoir eu encore plus de plaisir, il ne m'est rien arrivé que d'heureux. Je n'ai point négligé mes affaires domestiques; je n'ai rien oublié de mes devoirs; je te dirai même hardiment que je suis revenu du théatre plus prudent et meilleur observateur; et celui qui a assisté à ce spectacle, peut s'appliquer ce vers d'Homère :

Il retourne chez lui plus instruit et plus gai (2).

CRATON.

O ciel! Lycinus, quels sentimens! Quoi! loin

(1) En traduisant Lucien, je n'ai pas eu dessein d'en faire un écrivain du dix-huitième siècle, ni de lui faire quitter son costume, pour prendre l'habit et les manières d'un françois. Que les critiques ne me fassent donc point un crime d'avoir conservé cette singulière métaphore; car je sens que je ne pourrai jamais me résoudre à effacer ou à diminuer les traits qui caractérisent un auteur étranger. Craton est un philosophe cynique; c'est ce qui fonde la plaisanterie de son adversaire.

(2) Odyssée, *liv. 12, v. 188.*

de rougir de ta conduite, tu sembles en faire gloire? Cela est affreux! Il n'y a plus aucune espérance de parvenir à ta guérison, puisque tu loues sans pudeur des choses si honteuses et si méprisables (1).

LYCINUS.

Craton, dis-moi; je te prie, as-tu souvent assisté au spectacle? Est-ce pour avoir vu tout ce qui se passe sur le théatre, que tu blâmes la danse? ou, sans l'avoir jamais vu, la regardes-tu néanmoins comme une chose honteuse et méprisable, ainsi que tu viens de le dire? Dans le premier cas, nous sommes égaux; mais dans le second, prends garde que l'on ne puisse te reprocher de blâmer sans raison et avec témérité ce que tu ne connois pas.

CRATON.

Il ne me manqueroit plus, avec cette large barbe et ces cheveux blancs, que d'aller m'asseoir au milieu de ces efféminés, parmi ces spectateurs insensés, et d'applaudir, comme eux, par des acclamations outrées à un misérable qui se fend d'une manière indécente (2).

LYCINUS.

Je te pardonne, mon cher, car je sais bien que, si je pouvois t'engager à faire l'épreuve

(1) Le grec: *sur lesquelles on doit cracher.*

(2) Ceci prouve que les tours de force, les sauts périlleux, faisoient une grande partie de la danse des anciens.

de ce plaisir, du moment que tu aurois ouvert les yeux, tu ne pourrois plus t'empêcher de venir avant tout le monde, t'emparer de la place la plus favorable et la plus commode.

CRATON.

Que je n'arrive jamais aux heures (1), plutôt que de me résoudre à pareille infamie! Puissai-je auparavant perdre le poil de mes jambes (2), et avoir la barbe arrachée! Cependant j'ai pitié de te voir ainsi livré à une fureur bachique.

LYCINUS.

Crois-moi, mon ami, laissons-là les injures. Veux-tu que je te fasse connoître en quoi la danse peut être honnête, ce qu'elle a non-seulement d'agréable, mais encore de vraiment utile pour les spectateurs? Veux-tu que je te

(1) Ce proverbe signifie, selon le scholiaste de Lucien, *que je n'aille jamais dans le ciel*, c'est-à-dire, dans la demeure des bienheureux. Les heures, chez les anciens, étoient les portières du ciel: Homère, *Il. liv. 5, v. 749.* Aristophane se sert de ce proverbe dans sa Lysistrate, *v. 1036.* Le chœur des vieillards y dit aux femmes:

Ἀλλὰ μὴ ὥρας, ἵκοιθε ὡς ἐςὲ θωπικαὶ φύσει;
Δός δ' ἡμᾶς χαίροντας ἐς ὥρας αὖθις ἱκέσθαι,
Ἐκ δ' αὖθ ὠράων εἰς τοὺς πολλοὺς ἐνιαυτούς.

Voyez encore dans Homère l'hymne à Bacchus, *v. 12.*

(2) Cette pensée paroîtra choquante; mais je la dois conserver, parce qu'elle tient au costume. Les grecs alloient nues jambes; les petits-maîtres et les efféminés avoient soin de se faire épiler; les Stoïciens, au contraire, et ceux qui affectoient une vie mâle, conservoient leurs poils avec soin.

montre à quoi elle nous forme, ce qu'elle nous enseigne, comment son rythme règle l'ame de ceux qui la voient, l'exerce par d'agréables spectacles, et l'occupe par d'excellens concerts, comment elle nous découvre les rapports qui existent entre la beauté de l'ame et celle du corps? car, loin de lui faire un crime d'employer pour cet effet la musique et le rhytme, on doit au contraire lui en savoir gré.

CRATON.

Je n'ai pas le tems d'entendre un insensé faire l'éloge de sa folie. Cependant, puisque tu veux m'entretenir de ces bagatelles, j'aurai la complaisance de t'entendre, et je n'aurai pas besoin de cire (1), pour ne pas faire attention à tes inepties. Je me tais donc, parle tant que tu voudras, et comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS.

Fort bien : voilà justement ce qu'il me falloit. Tu jugeras, dans un instant, si ce que je vais dire mérite le nom d'inepties. D'abord tu me sembles ignorer absolument que l'art de la danse n'est point nouveau. Ce n'est pas depuis deux jours (2) qu'il a pris naissance; il est plus ancien que nos ancêtres et que les leurs. Les

(1) Allusion à Ulysse, qui se boucha les oreilles avec de la cire, pour ne pas entendre le chant des Sirènes.

(2) Le grec : *ce n'est ni d'hier, ni d'avant-hier*; formule de langage qui se trouve dans plusieurs auteurs, notamment dans *Longus*, amours de Daphné et Cloé, *page 70*, édition de M. de Villoison, *ὅτιν δέομαι. καὶ μὴν χθὲς καὶ πρώην ἐτρύγησας.*

auteurs qui nous donnent la généalogie la plus véritable de la Danse, te diront qu'elle prend son origine à la naissance de l'univers, et qu'elle est aussi ancienne que l'Amour le plus ancien des Dieux. L'assemblée des astres, la conjonction des planètes et des étoiles fixes, leur harmonies, sont les préceptes de cette première danse. Peu-à-peu cet art s'est augmenté, et de progrès en progrès, il semble être arrivé aujourd'hui à sa plus haute perfection ; il forme un plaisir varié, animé par la musique : c'est l'ouvrage de plusieurs Muses réunies.

Rhéa fut, dit-on, la première (1) qui, charmée de la danse, l'enseigna en Phrygie aux Corybantes, et aux Curètes en Crète. Cet art leur procura de grands avantages : ce fut par lui qu'ils sauvèrent Jupiter (qui sans doute leur a depuis avoué lui-même, que c'est à la faveur de leur danse qu'il échappa à la voracité de son père) (2). Leur danse s'exécutoit les

(1) Tous les anciens ne reconnoissent pas également Rhéa pour l'institutrice de la danse. Théophraste, cité par Athenée, *liv. 1, page 22*, prétend qu'un certain joueur de flûte, natif de Catane en Sicile, et nommé *Andron*, fut le premier qui s'avisa d'accompagner les sons de sa flûte des divers mouvemens de son corps, qui marquoient une espèce de cadence. C'est pour cela que les anciens Grecs exprimoient le mot danser, par celui de Σικελίζειν, voulant faire connoître par-là que la danse leur venoit de Sicile. Après Andron, Cléophante de Thèbes cultiva cet art avec succès.

(2) Callimaque, *hym. 1, v. 52 et 53 ;* et Oppien, *de Ven, liv. 2, v. 10.* Ceci est ironique, il n'est pas besoin de le remarquer. Le grec dit à la lettre : *aux dents paternelles.*

armes à la main; ils frappoient les boucliers avec des épées, et sautoient avec un enthousiasme guerrier. Par la suite les plus illustres Crétois s'appliquèrent fortement à cet exercice, et devinrent d'excellens danseurs; les princes aussi-bien que les particuliers, et tous ceux qui aspiroient au commandement, cultivèrent cet art. Homère, qui, sans doute, ne vouloit pas déshonorer Mérion, mais en faire un héros (1), lui donne le nom de *danseur*. En effet ses talens pour cet art étoient si distingués et si connus, que les Grecs n'étoient pas les seuls qui en fussent instruits: les Troyens, quoique leurs ennemis, ne les ignoroient pas; et je pense que son agilité dans les combats, et son aplomb, leur fit connoître que c'étoit à la danse qu'il en étoit redevable. Voici ce que dit le poëte:

Mérion, quel que soit ton talent pour la danse,
Ce fer t'auroit percé.... (2).

Cependant il ne le perça point. *Mérion* exercé dans l'art de sauter, n'eut pas je crois beaucoup de peine à éviter les javelots qu'on lui lançoit.

Je pourrois te citer encore beaucoup d'autres héros qui se sont plu à cet exercice, et qui l'ont regardé comme un art; mais je me bornerai à Néoptolême, le fils d'Achille, qui s'illustra par la danse, et y ajouta ce beau

(1) Le grec dit: *mais l'honorer*, *ἀλλὰ κοσμῆσαι*.

(2) Iliade, *liv. 16*, *v. 617*; c'est Ænée qui adresse ces vers à Mérion.

genre, que de son nom (1) on a appellé la *Pyrrhique.* Je suis persuadé qu'Achille, en apprenant quels étoient les talens de son fils, fut plus flatté de son adresse à danser, que de sa beauté et des ses vertus militaires (2). En effet, ce fut l'habileté de *Pyrrhus* dans la danse, qui prit cette Troie, jusqu'alors imprenable, et la renversa de fond en comble (3).

Depuis, les Lacédémoniens, qui passent pour le plus vaillant peuple de la Grèce, ont appris

(1) Il se nommoit aussi *Pyrrhus*, parce qu'il étoit roux, couleur fort estimée chez les anciens. Nous allons tout-à-l'heure indiquer une autre étymologie du nom de Pyrrhique, donné à cette danse. Voici ce qu'en dit Athenée, *liv. 14, page 630; il y a trois sortes de danse qui s'adaptent à la poésie théatrale; la comique, la tragique et la satyrique. La poésie lyrique en reçoit également trois, la pyrrhique, la gymnopædie* (qui se danse nud), *l'hyporchématique* (qui se danse aux chansons); *la pyrrhique est assez semblable à la satyrique, toutes deux s'exécutent avec beaucoup de vivacité; mais la pyrrhique paroît être militaire. Ce sont des jeunes gens armés qui la dansent..... Aristoxène a écrit que la pyrrhique tiroit son nom d'un certain Pyrrhicus Lacédémonien; et jusqu'au nom, tout en est Lacédémonien. Or, comme cette danse est toute militaire, elle pourroit bien avoir été inventée par ce peuple.* Cependant du temps d'Athenée, la pyrrhique avoit changé de caractère et étoit consacrée à Bacchus. On peut encore consulter sur cette danse, ce qu'en dit Apulée, *liv. 10, page 889;* et le commentaire de *Béroalde.*

(2) Le grec porte: *et de son autre force;* mais ἀλκῆ, signifie ici *courage et vertu guerrière.*

(3) Autre ironie; ce traité ne m'a jamais paru être une apologie sérieuse de la danse. Ce n'est, à mon avis, qu'un cadre ingénieux que Lucien a formé pour y étaler ses connoissances sur la mythologie, et sur les usages du théatre de l'antiquité.

de Castor et de Pollux à danser la *Caryatique* (genre de danse qui s'apprend à Carye dans la Laconie (1). Ils ne font rien sans l'assistance des Muses, jusques-là qu'ils combattent au son de la flûte (2) et en mesure, et qu'ils marchent d'un pas réglé. Chez ces peuples la flûte donne le premier signal du combat, aussi ont-ils toujours été vainqueurs tant qu'ils ont été conduits par la musique et le rythme. Tu sais que leurs jeunes gens n'apprennent pas moins à danser qu'à faire des armes. Lorsqu'ils ont cessé de s'exercer au Pancrace, et de se frapper les uns les autres, le combat se termine par une danse; le joueur de flûte se met au milieu d'eux, joue de son instrument et frappe avec son pied (3). Les jeunes gens se suivent avec ordre, et prenent, en observant la mesure (4), toutes sortes d'attitudes : tantôt ce sont celles de la guerre, tantôt celles qui conviennent à la danse, et qui plaisent à Bacchus

(1) Il ne faut pas confondre ce bourg avec la province de *Carie*, située dans l'Asie mineure. La danse caryatique étoit consacrée à Diane. *Voyez* Pollux, *liv. 4, chap. 14* de son *Onomasticon*.

(2) Athenée dit la même chose, *liv. 14, chap. 627 : les braves Lacédémoniens combattent au son de la flûte, les Crétois au son de la lyre, les Lydiens au son des fiffres et des flûtes, comme le témoigne Hérodote. Voyez-en* la raison dans Thucydide, *liv. 5, n°. 70*.

(3) Le joueur d'instrument pour la danse, et le maître de musique dans les orchestres, avoient une crotale attachée sous le pied, avec laquelle il battoit la mesure.

(4) Le grec dit : *allant suivant le rythme*, qui n'est autre chose que ce que nous appelons *la mesure*.

ou à Vénus. En effet, la chanson qu'ils chantent en dansant, est une invitation à l'amour et à Vénus, de se divertir et de danser avec eux; et l'une de ces chansons (car on en chante deux), contient une leçon de danse : *en avant jeunes gens*, disent-ils, *passez les pieds l'un après l'autre*, *divertissez-vous bien*, c'est-à-dire, *dansez le mieux que vous pourrez*. On fait la même chose dans la danse appellée *hormus* (1). Ce genre est commun aux jeunes garçons et aux jeunes filles, qui l'exécutent l'un à côté de l'autre, en formant la figure d'un *collier*. Le chœur est conduit, d'un côté, par un jeune homme, qui danse avec la vigueur de son sexe, et comme il doit le faire par la suite à la guerre; de l'autre, une jeune fille le suit en formant des pas modestes, et montre par-là comment les femmes doivent danser. On diroit que l'*hormus* représente l'union de la force et de la modestie.

Les gymnopædies (2) sont une autre danse

(1) Ce mot signifie *collier*. Cette espèce de danse n'étoit autre chose qu'une *ronde* mêlée d'homme et de femmes. Elle fut inventée par Dédale, et exécutée par les jeunes gens que Thésée avoit délivrés du labyrinthe de Crète. Alors, comme le remarque Eustate, sur le dix-huitième livre de l'Iliade, l'*hormus* étoit exécuté par des hommes et des femmes qui dansoient séparément. Cette danse subsistoit encore du temps de l'archevêque de Thessalonique; les matelots la dansoient fréquemment: c'est, dit-il, un exercice vigoureux. *Meursius, de orchestra, page 56.*

(2) La gymnopædique, dit Athenée, *liv. 14, page 630*, est assez semblable à la danse tragique nommée ἐμμέλεια,

des Lacédémoniens, assez semblable à la première. Je ne te citerai pas les vers d'Homère (1) dans le bouclier d'Achille, où le poëte parle d'Ariadne, et de la danse que Dœdale avoit représenté pour elle. Tu dois les avoir lus; je ne te parlerai pas non plus de ces deux danseurs, qu'il appelle κυβιστῆρας (2) (*qui se tiennent sur la tête*), et dont il fait les conducteurs du chœur; je passe également sous silence ce qu'il dit au même endroit, que des jeunes gens tournoient avec rapidité; il semble que Vulcain ait voulu dessiner sur ce bouclier tout ce qui se peut concevoir de plus beau. Il étoit encore tout naturel qu'Homère

c'est-à-dire, noble et décente: on remarque dans toutes deux beaucoup de gravité et de noblesse. La gymnopædique se dansoit par deux chœurs ou deux troupes de danseurs, dont l'une étoit composée de jeunes garçons, et l'autre d'hommes faits. Ils étoient tous nuds; ceux qui menoient la danse portoient sur leur tête des couronnes de palmier, auxquelles on donnoit le nom de *Thyrréatiques*; parce que cette danse étoit employée à célébrer une fête instituée en mémoire de la victoire que les Lacédémoniens avoient remportée contre les Argiens à Tyrrhée, ville située dans la Cynourie.

(1) Iliade, *liv. 18, v. 590.*

(2) Ce sont nos faiseurs de tours de force. Voici le passage d'Homère:

Δοιὼ δὲ κυβιστῆρε κατ' αὐτοὺς
Μολπῆς ἐξάρχοντες ἐδίνευον κατὰ μέσσους.

Deux caprioleurs parmi eux, commencèrent avec le chant à tourner en tourbillon au milieu de l'assemblée. Le même tableau, les mêmes vers se retrouvent au commencement du quatrième livre de l'Odyssée.

représentât

représentât les Phéaciens passionnés pour la danse, puisque c'étoit un peuple heureux, qui vivoit dans la délicatesse et dans les plaisirs. Aussi le poëte dit-il qu'Ulysse admira principalement la vivacité prodigieuse de leurs pieds (1).

Chez les Thessaliens la danse étoit si estimée, qu'ils donnoient à leurs magistrats et à leurs généraux d'armée, le nom de *Proorchestres* (2). Cela est prouvé par les inscriptions des statues qu'ils ont élevées à leurs grands hommes. *La ville*, dit l'une de ces inscriptions, *a choisi un tel pour son Proorchestre;* et une autre, *le peuple a élevé cette statue à Elation, pour avoir bien dansé dans le combat.*

J'oubliois de te dire qu'on ne sauroit trouver d'anciennes imitations, qui n'aient été accompagnées de danse. Orphée et Musée, les plus excellens danseurs qui fussent alors, en instituant les mystères, ont regardé la danse comme ce qu'il y avoit de plus beau, et ils ont ordonné qu'on ne pût expliquer les choses saintes sans la danse et le rhytme. C'est ainsi que cela se pratique; mais il ne faut pas révéler ces secrets aux profanes. Cependant tout le monde sait qu'on dit communément de ceux qui en parlent en public, *qu'ils dansent hors du lieu sacré.*

A Délos on ne faisoit point de sacrifices sans danser, tous se célébroient avec de la

(1) Odyssée, *liv. 8, v. 264.*
(2) Ce nom signifie, *qui danse à la tête des autres.*

musique et de la danse. Des jeunes gens se réunissoient en chœur, les uns dansoient (ensemble) au son de la flûte et de la cithare; et les plus habiles, séparés des autres, dansoient (seuls) aux chansons. Or, les chansons composées pour ces chœurs, s'appelloient ὑπορχήματα (1), c'est-à-dire, *danse aux chansons.*

Mais pourquoi te parler des Grecs, puisque les Indiens, se levant avec l'aurore, adorent le soleil, non pas, comme nous, en baisant la main, adoration que nous croyons la meilleure; mais, se tenant tournés vers l'Orient, ils saluent le soleil en dansant, et se conforment au silence du Dieu et à sa danse (2). Voilà en quoi consistent les prières, les chœurs et les sacrifices des Indiens : et c'est ainsi que deux fois le jour, ils invoquent la protection de ce Dieu, à son lever et à son coucher.

(1) ὑπορχεῖσθαι, d'où vient ὑπορχήματα, signifie *danser aux chansons;* sur quoi, *voyez* Budée, *comm. page 787*, où cette phrase est citée. Gesner ne me paroît pas avoir senti la différence essentielle qui se trouve entre χορεύω et ὀρχέομαι; le premier signifie toujours *danser en chœur;* le second *danser seul*, ou simplement *danser;* c'est pour mieux faire sentir cette différence, que j'ajoute les mots *ensemble* et *seuls.*

(2) Lucien se sert ici du terme de χορεία, ce qui confirme la remarque précédente loin de la détruire; car le soleil exécute cette danse en chœur avec les autres astres. Un commentateur prétend que cette danse des Indiens, imitative de celle du soleil, consistoit à s'élever peu-à-peu de terre, comme le soleil s'élève de l'horizon. Cette explication est ingénieuse, mais destituée de preuves.

D'un autre côté, les Ethiopiens font la guerre en dansant, et aucun d'eux ne lanceroit une flèche, après l'avoir tirée de sa tête (elle sert de carquois à ces peuples, et ils attachent leurs traits autour de leur chevelure, comme autant de rayons), qu'auparavant il n'eût dansé, fait des gestes menaçans, et cherché à effrayer son ennemi par la danse.

Mais puisque nous avons parcouru l'Inde et l'Ethiopie, il me paroît à propos de faire aussi une descente en Egypte, qui en est si voisine. L'ancienne fable du Protée (1) Egyptien, ne me paroît être autre chose que l'emblême d'un danseur fort habile dans la pantomime, lequel avoit l'art de s'assimiler à tout, et de prendre, pour ainsi dire, toutes sortes de forme: ensorte que par la rapidité de ses mouvemens, il imitoit la fluidité de l'eau, la vivacité de la flamme, la férocité d'un lion, la colère d'un léopard, l'agitation d'un arbre, en un mot tout ce qu'il vouloit. Mais la fable, qui ne reçoit que des choses merveilleuses, publia bientôt qu'il devenoit effectivement, ce qu'il ne faisoit qu'imiter (2). Nos danseurs font encore la

(1) Odyssée, *liv.* 4, *v.* 417; et Virgile, *Géorg. liv.* 4.

(2) Diodore de Sicile donne une autre explication de cette fable, *page* 56: *c'est*, dit-il, *que dans ce temps les rois d'Egypte avoient coutume de porter sur leur tête des figures de lion, de léopard ou de loup, et même d'arbres.* Polyénus, dans la préface de ses *Stratagêmes*, explique les métamorphoses de Protée des différentes ruses par lesquelles il trompoit ses ennemis.

même chose, et on les voit changer en un instant de figure, à l'exemple de Protée. Il est vraisemblable que cette Empouse, qui prenoit successivement mille formes différentes, étoit aussi une danseuse, dont la fable a défiguré l'histoire (1).

Parmi tant d'exemples, il ne faut pas oublier la danse des Romains, consacrée au dieu Mars, et exécutée par les citoyens les plus distingués, qui s'appellent *Saliens* (2), du nom de

(1) Le grec dit: *étoit une pareille femme qui a été trahie par la fable.* Empouse étoit un spectre horrible, que la terrible Hécate faisoit voir aux infortunés. Ce fantôme changeoit à tout moment de forme. L'un de ses pieds étoit d'airain, et l'autre celui d'un âne, d'où elle est appellée *ὀνοσκέλη* et *ὀνοσκέλις*, c'est-à-dire, *qui a la jambe d'un âne.* Le portrait qu'en fait Aristophane dans *les grenouilles*, acte premier, scène quatrième, est fort plaisant. *Voyez* le Scholiaste sur cet endroit. La manière de conjurer ce spectre, c'étoit de lui dire des injures. Philostrate, vie d'Apollonius, *liv. 2, chap. 2.*

(2) Les *Saliens* étoient des prêtres de Mars, institués par Numa, pour garder le bouclier sacré qui étoit tombé du ciel, et qui servoit de Palladium aux Romains. Ces prêtres étoient originairement au nombre de douze; mais ce nombre fut considérablement augmenté par la suite, et comme ils étoient tirés des plus nobles familles de Rome, c'étoit un honneur singulier que d'être agrégé au collège des Saliens. Leurs fonctions consistoient à promener, tous les ans au mois de Mars, en chantant et dansant au son des flûtes, les boucliers qu'ils gardoient dans le temple de Minerve. C'est de leur danse que leur est venu le nom de *Saliens*, du mot *salire*, *sauter*, et non pas, comme quelques auteurs l'ont enseigné, d'un certain *Salius* Arcadien, qu'ils regardent comme l'instituteur de ces prêtres, et qu'ils prétendent avoir été amené de Mantinée en Italie par *Enée.* Les

leur sacerdoce. Cette danse est pleine de noblesse et de sainteté.

Les Bithyniens ont une fable assez semblable à celles qui se débitent en Italie. La voici: Priape, que je crois être un des Titans ou l'un des Dactyles Idéens (1), faisoit profession

Saliens étoient vêtus d'une tunique de diverses couleurs; pardessus laquelle ils portoient une ceinture d'airain, et pardessus encore une toge retroussée avec des agraffes, et ornés de bandes rouges, habit particulier des Romains, et qu'ils appellent *trabea*. Leur tête étoit couverte d'une espèce de chapeau, qui s'élevoit en cône. Ainsi vêtus, et tenant de la main gauche un bouclier semblable à celui des Thraces, et de la droite une lance ou un bâton, ou quelque autre chose semblable, avec quoi ils frappoient sur le bouclier, l'épée au côté, les *Saliens* parcouroient les rues et les places publiques de Rome, dansant au son des flûtes, et chantant des hymnes ou *péans* en l'honneur des Dieux, dont ces vers portoient le nom, ou des odes morales qu'on appelloit *examenta*. Il semble à Denys d'Halicarnasse, de qui nous avons tiré la meilleure partie de ceci, que les *Saliens* sont une imitation des Curètes grecs. Il y eut aussi un autre collège de Saliens, qu'on appelloit *Agonales*, et qui fut fondé par le roi Tullus, d'après un vœu qu'il avoit fait; ils s'appelloient aussi *Salii Collini*, parce qu'il habitoient sur le mont *Quirinal;* mais ils n'ont rien de commun avec ceux-ci, qui se nommoient *Salii Palatini*, comme habitant le mont Palatin. L'objet de leur institution étoit le culte d'Ops et de Saturne. *Voyez* Denys d'Halicarnasse, *liv. 2, page 96*, édition de R. Etienne, 1546; les Antiquités romaines de Dempster, *liv. 3, chap. 20;* Plutarque, vie de Numa, *pages 68 et 69.*

(1) Les Dactyles Idéens, ainsi nommés, parce qu'ils habitoient le mont Ida en Crète, furent, dit-on, les premiers inventeurs de l'art de la forge. On les regardoit aussi comme des magiciens. *Voyez* le Scholiaste

d'enseigner à manier les armes. Ayant reçu de Junon, Mars encore enfant, mais singulièrement fort et robuste, il ne lui enseigna point à manier les armes qu'il n'en eût fait auparavant un excellent danseur. Pour son salaire, Junon lui accorda le droit de recevoir de Mars, la dixième partie de tout ce qui reviendroit à ce dieu par le droit de la guerre.

Tu n'attends pas de moi, je pense, que je te dise que les fêtes de Bacchus se passoient toutes en danses. Il y avoit trois genres principaux de ces danses, le Cordace, la Sicinnis, et l'Emmélie, inventées toutes trois par les ministres de Bacchus et les Satyres qui leur ont donné leurs propres noms. Ce fut en employant cet art que Bacchus se soumit les Thyrréniens, les habitans de l'Inde et de la Lydie, et par des chœurs de danse, il dompta ces peuples belliqueux (1).

Prends garde à présent, mon cher, qu'il n'y ait à toi de l'impiété à blâmer un art tout divin, consacré aux mystères, cultivé par de tels Dieux, institué en leur honneur, et qui offre une instruction utile, jointe à un grand plaisir. Je suis d'ailleurs surpris de ce que, amoureux comme tu l'es d'Homère, et surtout d'Hésiode (2) (car je reviens encore à

d'Apollonius de Rhodes, sur le vers 1129 du premier livre des Argonautes.

(1) *Voyez* le morceau de Lucien, intitulé : *Préface* ou *Bacchus*.

(2) Ce *sur-tout d'Hésiode* paroîtra surprenant à ceux

ces poëtes), tu oses, lorsqu'ils ont loué la danse au-dessus toute chose, tenir un langage si contraire au leur. En effet, Homère, en parlant des plaisirs les plus honnêtes, nomme le sommeil, l'amour et la danse; mais c'est elle seule qu'il appelle *irréprochable* (1): d'après son propre témoignage, le plaisir naît de la musique, et tous deux sont joints à l'art de la danse; mais si la musique est agréable, le nom d'*irréprochable* n'appartient qu'à la danse, que tu cherches à présent à rendre ridicule. Dans son second poëme, il dit:

Jupiter donne à l'un la force militaire,
L'art de danser à l'autre, et le chant qui sait plaire (2).

Et véritablement le chant mêlé à la danse est fort agréable, c'est le plus beau présent que nous aient jamais fait les Dieux. Homère semble avoir voulu diviser en deux classes toutes les actions des hommes, la guerre et la paix, et n'opposer au courage guerrier que ces deux talens, comme ce qu'il y a de plus beau.

Hésiode ne l'avoit point appris d'un autre, mais il avoit vu lui-même les Muses danser au lever de l'aurore, et le principal éloge qu'il

qui ne savent pas que ce poëte est rempli de sentences et de maximes morales parfaitement convenables au caractère grave et stoïque de Craton.

(1) Iliade, *liv. 13, v. 636;* et Odyssée, *liv. 18, v. 303.*

(2) Odyssée, *liv. 1, v. 421.*

leur donne en commençant son poëme (1); est de dire, que leurs pieds délicats foulent en cadence les bords semés de violettes (2) de la fontaine d'*Hippocrène*, et qu'elles dansent en chœur autour de l'autel de leur père. Tu vois par-là, mon cher, que tu attaques les Dieux, en insultant à la danse.

Socrate, le plus sage des hommes, s'il en faut croire Apollon, qui le déclara tel, non content de donner des éloges à la danse, voulut encore l'apprendre. Il faisoit le plus grand cas de la précision et des charmes de la musique, des mouvemens cadencés et de la bonne grace d'un danseur. Ce vieillard ne rougissoit pas de mettre cet art au nombre des sciences, qui méritent le plus d'être étudiées. Il devoit en effet être très-curieux de la danse, lui qui s'empressoit à apprendre les plus petites choses, qui fréquentoit les écoles des joueurs de flûte, et ne dédaignoit pas d'aller s'instruire chez la courtisanne Aspasie (3). Cependant Socrate ne

(1) La Théogonie.

(2) Le grec dit : *la fontaine couleur de violette.* Pour exprimer la couleur d'une eau profonde, j'ai préféré changer un peu la pensée.

(3) Xénophon, dans son banquet, expose le sentiment de Socrate sur la danse, *page 511*, édition d'Henri Etienne. On trouve dans le même traité la description d'une danse singulière et intéressante, exécutée par un danseur Syracusain et une jeune fille. Ce morceau figureroit à merveilles dans un traité sur la danse; mais outre que d'autres s'en sont emparés avant moi, je ne crois pas qu'il faille donner trop d'étendue à de simples notes.

vit la danse que lorsqu'elle commençoit à naître; jamais il n'a connu cette beauté qu'elle a acquise depuis. Ah! s'il voyoit à présent ceux qui l'ont amenée à sa perfection, je suis sûr, qu'abandonnant tout le reste, il ne s'adonneroit qu'à ce spectacle, et voudroit qu'on enseignât la danse aux enfans avant toute autre chose.

Il me semble que, dans l'éloge que tu as fait de la tragédie et de la comédie, tu as oublié de dire que chacune d'elles a un genre de danse particulier. Par exemple, que l'*Emmélie* (1) se danse dans la tragédie, et le *Cordace* dans la comédie, qui reçoit aussi le troisième genre, la *Sicinnis*. Mais puisqu'au commencement de cet entretien, tu as préféré à la danse, la tragédie, la comédie, les joueurs de flûte des places publiques, les vers chantés au son de la cithare, et tous nos spectacles, que, pour cela même, tu as déclarés honnêtes et respectables, permets-moi maintenant de les comparer chacun avec la danse. Cependant, si tu le trouves bon, nous ne parlerons point de la flûte*, ni de la cithare; car toutes deux prêtent leur ministère au danseur.

Examinons d'abord la tragédie par son costume. N'est-ce pas un spectacle effrayant et hideux, que de voir un personnage d'une grandeur démesurée, monté sur des cothurnes d'une hauteur excessive, dont le masque,

(1) Genre de danse noble et décent, comme son nom l'exprime.

placé au-dessus de la tête, ouvre la bouche d'une manière effroyable, et semble vouloir avaler tous les spectateurs. Je ne parle pas de ces plastrons qui couvrent le ventre et la poitrine de l'acteur, et servent à lui donner une grosseur factice et artificielle, qui empêchent que sa maigreur ne rende ridicule sa taille disproportionnée. Mais lorsqu'enfermé dans ses habits, il vient à déclamer, sa voix est repoussée et interrompue, les vers ïambiques résonnent autour de lui (1); et ce

(1) Cet endroit m'a paru singulièrement difficile. Je me suis attaché à lui donner le sens le plus exact possible, attendu qu'il s'agit d'usages et de mœurs, objets sacrés pour un vrai traducteur. La version de Gesner est inintelligible; la difficulté consiste dans les mots *ἑαυτὸν ἀνακλῶν καὶ κατακλῶν*, qui signifient à la lettre *se repoussant et se brisant lui-même.* Il est faux qu'*ἀνακλᾷν ἑαυτὸν* puisse signifier, comme l'enseigne Gesner, *pousser sa voix en haut plus que ne le comporte la nature.* Aucun lexicographe, ni Henri Etienne dans son Trésor, ni Budée en ses Commentaires, ni Pollux en son *Onomasticon*, ne donnent à *ἀνακλᾷν* une signification qui puisse seulement approcher, de loin, de celle du traducteur latin. Il falloit donc qu'il en apportât quelque exemple s'il vouloit se faire croire. Henri Etienne, *tome 2, page 223*, au mot *ἀνακλάω*, l'interprète par *refringo*, *reflecto*, et cite tout de suite cette phrase de Lucien, sans aucune explication. Mais ce qui prouve qu'il ne donne point à *ἀνακλᾷν* la signification *d'élever la voix avec effort*, c'est qu'à la *page 226*, sur *ἀνακλαζω*, qui signifie *crier*, il dit qu'il y a quelques gens qui prétendent qu'on l'emploie pour *ἀνακλάω*, mais qu'ils se trompent. En voilà plus qu'il ne faut pour faire voir que le sens de Gesner n'est pas soutenable. Celui que je donne a l'avantage d'être clair, et d'exprimer tous les mots selon leur véritable signification.

qu'il y a de plus ridicule, c'est que, chantant des infortunes, il n'est responsable que de sa voix : les anciens poëtes ont songé au reste (1). Tant que c'est une Andromaque, ou une Hécube qui paroît sur la scène, le chant est supportable ; mais lorsque c'est Hercule qui chante seul, et que s'oubliant lui-même, il n'a aucun respect pour la peau de lion dont il est revêtu, et pour sa massue, il n'est personne de sensé à qui cela ne paroisse une faute grossière (2).

Le crime que tu fais à la danse, de ce que des hommes y font les rôles de femmes, lui est commun avec la tragédie et la comédie ; il y a même dans celles-ci plus de (rôles de) femmes que d'hommes.

La comédie regarde le ridicule de ses personnages, comme la partie principale du plaisir qu'elle procure. Les rôles des *Daves*, des *Tibius* et des cuisiniers en sont la preuve.

Quant au costume du danseur, je n'ai pas besoin de te dire combien il est propre et décent ; il suffit de le voir pour s'en convaincre. Le masque même en est fort beau, et tel qu'il convient à une action théatrale du second ordre. Il ne bâille pas comme les autres ; il

(1) Comment cela ? Je l'ignore ; et j'aurai sur les commentateurs l'avantage d'avouer mon ignorance, car ils sont muets ici. Peut-être que dans l'origine un acteur chantoit, tandis que le poëte ou quelque autre faisoit les gestes.

(2) Le grec dit : *un solécisme.*

est fermé ; en effet beaucoup (d'instrumens) font du bruit à sa place.

Anciennement les mêmes acteurs chantoient et dansoient en même temps ; mais par la suite on s'apperçut que, pour respirer, les danseurs interrompoient leur chant, et l'on crut qu'il seroit plus à propos que d'autres chantassent pendant qu'on danseroit. Au reste, les sujets sont communs entre ces deux spectacles, et ceux de la danse ne diffèrent point de ceux de la tragédie ; si ce n'est que les premiers sont plus variés, plus savans, et offrent mille changemens divers.

Si l'on n'a point admis la danse dans les jeux publics, je crois que la raison est, que les Agonothètes (1) ont regardé la danse comme une chose trop belle et trop respectable, pour être soumise à un examen. J'omets de dire qu'une ville d'Italie (2), la principale de celles qui tirent leur origine de Calcis, l'a ajoutée à ses jeux, comme pour leur donner un nouveau lustre.

A présent, je veux me justifier à tes yeux, de ce que je n'ai pas parlé d'un plus grand nombre de genres de danse, afin que tu n'ima-

(1) Magistrats qui présidoient aux jeux publics ; veilloient à l'observation des réglemens faits à cet égard, examinoient les Athlètes et les Pièces de théâtre qui concouroient pour le prix.

(2) Néapolis, fondée par les habitans de Cumes, qui reconnoissent pour métropole Calcis en Œubée. Tel est du moins le sentiment de Paulmier.

gines pas que ce soit par ignorance que je ne l'ai pas fait. Je sais que plusieurs, avant moi, ont écrit sur cette matière, qu'ils en ont fait l'objet le plus important de leurs travaux littéraires, qu'ils ont parcouru tous les différens genres, en ont rapporté tous les noms, dit ce qu'étoit chaque danse, par qui elle fut inventée, s'imaginant montrer par-là beaucoup d'érudition (1). Pour moi je pense qu'une pareille ambition est une ineptie, et sent son éducation tardive. Je crois qu'elle ne me conviendroit pas, et c'est pour cela que je passe ces détails sous silence : d'ailleurs, je te prie de réfléchir et de te rappeller que je ne me suis point proposé d'écrire l'histoire généalogique de la danse, et que le but de cet ouvrage n'est point de faire un catalogue des noms des différentes danses, quoiqu'en commençant j'en aie cité quelques-uns, comme les genres les plus distingués. Mon objet principal, à présent, est de faire l'éloge de la danse, telle qu'elle est aujourd'hui, de montrer combien elle réunit de plaisirs et d'utilité, n'ayant pas eu autrefois, dans ses commencemens, cette perfection qu'elle n'a acquise que sous le règne d'Auguste (2). En effet, ces

(1) Ceci est un petit trait de satyre contre Julius Pollux, qui au *liv. 4*, *chap. 14*, de son *Onomasticon*, fait une espèce de catalogue de toutes les danses.

(2) Ce fut sous Auguste que la pantomime fut introduite à Rome, par Bathylle et Pilade, fameux danseurs, ainsi que le témoigne Zozime, *page 4*, édition

premières danses n'étoient, pour ainsi dire, que les racines et les fondemens de la nôtre; et c'est sa fleur et son fruit le plus parfait, parvenu aujourd'hui à son plus haut degré de maturité, qu'expose actuellement mon discours. Je ne m'arrête ni à la *Thermaïstris* (1), ni *au saut de grue* (2), ni aux autres genres,

d'Henri Etienne. Athenée, *liv. 1, page 20*, dit aussi la même chose à-peu-près. Voici comme il s'exprime, ou plutôt son abréviateur: *à l'égard de la danse tragique qui florissoit du temps d'Athenée, ce fut Bathylle, natif d'Alexandrie, qui l'introduisit. Seleucus dit qu'il dansoit selon toutes les règles; et Aristonicus, qui a composé un traité sur la danse, a écrit que Bathylle et Pylade avoient composé cette danse italique de la danse comique appellée* Cordace, *de la tragique nommée* Emmelie, *et de la satyrique, qui porte le nom de* Sicinnis, *et dont un certain Sicinnus est l'inventeur.* Selon le même Athenée, la danse de Pylade étoit *magnifique* (c'est ainsi, je crois, qu'il faut rendre ὀγκώδης), *pathétique, et propre à exciter les larmes et les sanglots. Celle de Bathylle étoit gaie et gracieuse.* Si vous desirez savoir l'histoire de ces deux danseurs, et celle de ceux qui leur ont succédé, et se sont quelquefois parés de ces deux noms fameux, consultez *les recherches historiques sur la danse des anciens, par M. de Rivery.*

(1) La Thermaïstris étoit un genre de danse où l'on employoit les mouvemens les plus violens du corps, Athenée, *liv. 14, page 629*, caractérise cette danse de furieuse; et si l'on en croit Eustathe sur le huitième livre de l'Odyssée, on y battoit beaucoup d'entrechats.

(2) *Cette danse*, dit Pollux, *liv. 4, chap. 14, s'exécute par plusieurs personnes qui marchent à la suite l'une de l'autre, et tiennent de chaque côté et à chaque bout, ceux qui conduisent la danse.* Elle fut instituée par Thésée, qui s'étant sauvé de Crète, et ayant abordé à Délos, après avoir offert au Dieu de cette isle un sacrifice d'action de graces, et l'avoir remercié des faveurs qu'il

qui n'ont aucun rapport avec la danse actuelle. Ce n'est pas non plus par ignorance que j'ai omis le genre Phrygien, fait pour l'ivresse, et qui s'exécute au milieu des pots et des excès de la table, souvent par des gens grossiers, qui sautent avec violence et d'une manière fatigante, au bruit d'une chanson lascive, accompagnée de la flûte. Il est encore en usage dans les campagnes (et si je n'en parle pas), c'est parce qu'il n'a rien de commun avec la danse qu'on cultive à présent. En effet, Platon dans ses loix, a donné des éloges à certains genres de danse, et en a condamné formellement d'autres; il distingue en eux ce qui est d'agrément et ce qui est d'utilité, rejette tous ceux qui pourroient être contraires à la décence, admire et fait le plus grand cas des autres.

Mais en voilà assez sur la danse; il seroit ridicule de pousser plus loin ce discours, et de faire de plus longues recherches. Il est temps à présent de parler des talens nécessaires à un danseur, des exercices qui lui conviennent, de ce qu'il doit savoir, et des moyens par lesquels il peut perfectionner son art. Par-là

avoit reçues d'Ariane, forma avec la jeunesse qu'il avoit délivrée du labyrinthe, une danse qui est encore en usage parmi les habitans de Délos, et dont les tours et détours sont une image de ceux qu'il fut obligé de faire pour sortir du labyrinthe. Voilà ce que dit Plutarque, vie de Thésée, *page 17;* et il ajoute que l'autel autour duquel dansa Thésée, se nommoit l'autel des cornes, et qu'il étoit fait avec des cornes gauches.

tu sauras que la danse n'est pas un de ces arts faciles, que l'on puisse apprendre aisément, mais qu'elle est au contraire le complément de toutes les sciences, de la musique, du rhytme, de la géométrie, et sur-tout de ta chère philosophie, de la physique même et de la morale; il est vrai qu'elle a regardé la dialectique comme assez inutile; mais loin d'être étrangère à la rhétorique, elle a cela de commun avec elle, qu'elle peint les mœurs et les passions: voilà le but où tendent tous les orateurs. Elle a encore beaucoup d'affinité avec la peinture et la sculpture, dont elle paroît imiter l'aplomb et les belles attitudes; et à cet égard, ni Phidias, ni Apelle ne lui sont supérieurs.

Le premier devoir d'un danseur est de se rendre propices Mnémosine et Polymnie sa sœur; de cultiver sa mémoire, et de s'efforcer à la rendre universelle; car, tel que le Calcas d'Homère (1), il faut qu'il connoisse le passé, le présent et l'avenir, afin que rien ne lui échappe, et que sa mémoire le serve à sa volonté. Le but principal de la danse est l'imitation, l'art de démontrer, d'énoncer les pensées, et d'exposer avec clarté les choses les plus obscures. Le plus bel éloge que l'on pût faire d'un danseur, seroit de pouvoir louer en lui ce que Thucydide loue dans Périclès (2),

(1) Iliade, *liv. 1, v. 71.*
(2) Thucydide, *liv. 1.*

de

de connoître ce qu'il est à propos de faire, et de l'énoncer avec grace. L'énonciation dont je parle, est celle qui doit se faire par des gestes clairs et significatifs.

Les anciennes histoires, comme je l'ai déja dit, fournissent à la danse ses sujets et sa matière. Le danseur doit se les rappeller avec facilité, et les représenter avec noblesse. Il faut en conséquence qu'il connoisse parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos et la naissance du monde, jusqu'à Cléopâtre, reine d'Egypte. La science du danseur embrasse chez nous cet intervalle. Il doit, à plus forte raison, savoir tout ce qui est arrivé entre ces deux époques; la mutilation de Saturne (1), la naissance de Vénus, le combat des Titans, la naissance de Jupiter, la tromperie de Rhéa, la supposition de la pierre, la prison de Saturne, le partage des trois frères; ensuite, et par ordre, la révolte des Géans, le feu dérobé, la formation de l'homme, la punition de Prométhée, la force des deux Amours (2), l'isle de Délos flottante,

(1) Le plaisant sujet pour une danse pantomine! Qui croira, d'après cela, que Lucien a composé ce traité dans l'intention de faire une apologie sérieuse de la danse?

(2) Eros et Antéros: le premier, selon Platon, *banquet, page 178*, n'a ni père ni mère; selon l'opinion vulgaire, il est fils de Vénus et de Mars. Le second est également leur fils. Il dut sa naissance au conseil que donna Thémis à Vénus; elle dit à cette déesse, que Cupidon ne croîtroit jamais bien qu'elle n'eût enfanté un autre

les couches de Latone, la mort du serpent Python, les embûches de Titye (1), et le milieu de la Terre trouvé par le vol des aigles (2).

fils. Vénus donna un second rendez-vous à Mars, et en eut encore un fils, qu'elle nomma Antéros, c'est-à-dire, Anticupidon. On le prend communément pour l'amour mutuel et réciproque; mais Servius, sur le quatrième livre de Virgile, semble le prendre comme opposé à l'amour, comme le remède à cette passion. Les Athéniens, selon Pausanias, *Attiques*, *liv. 1*, *page 29*, *lig. 39*, avoient élevé un autel dans la ville à Antéros, en mémoire de la mort tragique d'un certain Mélès, qui se précipita du haut d'un rocher, sur l'ordre que lui en donna Timagoras, jeune Athénien dont il étoit amoureux. Timagoras, pénétré de regret d'avoir exigé de son amant cette cruelle preuve d'amour, se précipita aussi et se tua. Les nouveaux citoyens, qu'on distinguoit à Athènes sous le nom de *μέτοικοι*, et dont Mélès étoit du nombre, firent ériger cét autel à Antéros. On voyoit la statue d'Antéros dans le Gymnase d'Elide, selon le même Pausanias, *Eliaques*, *liv. 2*, *page 202*, *lig. 9*; et le P. Montfaucon dans son antiquité expl., *tom. 1*, *p. 1re*, *page 194*, en a produit un bas-relief, où l'on voit Eros et Antéros qui se disputent une palme; d'où il résulte qu'Antéros est l'amour rival.

(1) Titye voulut faire violence à Latone, dont il étoit amoureux, et l'empêcher d'entrer dans l'isle de Délos, où elle devoit trouver un asyle contre les persécutions de Junon, et faire tranquillement ses couches. *Voyez* le Scholiaste d'Apollonius, sur le v. 181 du premier livre des Argonautes; et Q. Calaber, *liv. 3*, *v. 391 et suivans.*

(2) Jupiter voulant connoître le milieu de la terre, fit partir en même temps deux aigles, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident; ils se rencontrèrent à Delphes. *Voyez* Plutarque, *des oracles qui ont cessé*, au commencement; et le Scholiaste d'Euripide, sur le vers 331e de l'Oreste.

On trouve ensuite Deucalion et le grand naufrage qui survint de son temps, l'arche unique qui sauva les restes de la race humaine, les pierres transformées en hommes, Bacchus mis en pièces (1), la fourberie de Junon, l'embrâsement de Sémélé et la double naissance de Bacchus, l'histoire de Minerve, l'aventure de Vulcain, celle d'Erichton, la dispute excitée au sujet de l'Attique, Halirrhotion (2), le premier jugement rendu dans l'Aréopage, enfin toute l'histoire fabuleuse de l'Attique. Mais sur-tout qu'il sache l'enlévement de Proserpine, les courses errantes de Cérès, l'agriculture trouvée par Triptolême, la culture de la vigne par Icare (3), les malheurs d'Erigone,

(1) Il y eut deux Bacchus, l'un plus ancien, dont il est ici question, naquit de Jupiter et de Proserpine, comme l'enseigne le poëte Nonnus dans ses Dionysiaques, *liv. 5, v. 570.* Il fut surnommé *Zagrœus.* Nonnus, *liv. 6, v. 164 et suivans*, fait son histoire, et dit comment il fut massacré par les Titans, qui le tuèrent pour servir la colère jalouse de Junon, et comment Jupiter lui donna la puissance de se transformer en toutes sortes de figures. L'autre Bacchus, fils de Sémélé, est connu.

(2) Halirrhotion, fils de Neptune et de la nymphe Euryte, ayant violé Alcippe, fille de Mars, ce Dieu le tua pour venger l'honneur de sa fille. Neptune accusa Mars de ce meurtre devant l'Aréopage, en présence des douze Dieux, qui renvoyèrent Mars absous. Pausanias, *Attiques, page 19, lig. 19;* et Apollodore, *liv. 3, page 239.*

(3) Cet Icare n'est pas le fils de Dédale, ni le père de Pénélope, mais un paysan de l'Attique, qui donna l'hospitalité à Bacchus, et en reçut pour récompense un outre plein de vin, et la science de cultiver la vigne.

les aventures de Borée et d'Orithye, celles de Thésée et d'Ægée. De plus, qu'il connoisse la réception de Médée, sa fuite chez les Perses; ce qui arriva aux filles d'Erechtée et à celles de Pandion, mortes en Thessalie, théatre de leurs malheurs. Qu'il y ajoute Acamas et Phyllis (1), le premier enlévement d'Hélène, l'expédition de Castor et de Pollux contre la ville (2), le malheur d'Hyppolite, et le retour des Héraclides; car on peut regarder tous ces traits comme appartenans à l'Attique. Je n'ai parcouru ce petit nombre de fables Athéniennes, que comme un échantillon de celles dont je n'ai pu parler.

Mais ensuite on trouve Mégare et Nisus, Scylla et le cheveu rouge, le voyage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaitrice (3):

Son vin fut la cause de sa mort, il en fit boire à ses compagnons, qui le tuèrent transportés d'une fureur Bacchique, et croyant qu'il les avoit empoisonnés. *Voyez* Nonnus, *liv. 47*, *v. 116 et suivans.*

(1) Acamas étoit frère de Démophoon, et fils de Thésée et de Phèdre. Ovide a composé une épître de Phyllis à Démophoon, où elle se plaint de l'ingratitude de ce dernier, qui étoit son amant.

(2) Athènes: c'est ainsi qu'on l'appelloit par excellence, comme les Romains disoient *la ville*, au lieu de *Rome*. Castor et Pollux allèrent assiéger Athènes pour recouvrer leur sœur Hélène, que Thésée avoit enlevée et qu'il gardoit dans cette ville; mais les Athéniens s'étant formalisés de cet enlévement, Thésée transporta sa maîtresse dans Aphidna. Apollodore, *liv. 3*; et Diodore, *liv. 4*.

(3) Minos ayant appris la mort de son fils Androgée, dans le moment où il offroit à Paros un sacrifice aux

puis le Citheron, l'histoire des Thébains, celle des Lambdacides, le voyage de Cadmus, le repos du bœuf (1), les dents du serpent, la naissance des hommes semés, la métamorphose de Cadmus en serpent : de plus, les murs bâtis au son de la lyre (d'Amphyon), la fureur de l'architecte, la vanité de Niobé et son silence, causé par la douleur : Penthée, Actéon, Œdipe, Hercule, ses travaux, et le massacre de ses enfans.

Corinthe fournit aussi un grand nombre d'histoires ; elle a Glaucus et Créon : avant eux Bellerophon, Sténobée (2), la dispute du Soleil et de Neptune (3) ; ensuite la fureur d'Athamas, les enfans de Néphélée fuyant à

Grâces, partit de-là avec une flotte formidable, pour faire la guerre aux Athéniens, qu'il croyoit coupables de la mort de son fils. Il mit le siège devant Mégare, où régnoit Nisus, fils de Pandion, prit la ville, et le roi fut tué par la trahison de Scylla sa fille, laquelle étoit devenue amoureuse de Minos. Celui-ci, au lieu de la récompenser, la punit d'avoir trahi son père, en la faisant précipiter, les pieds liés, de la poupe de son vaisseau dans la mer. Apollodore, *liv. 3, page 253.*

(1) Ovide, *Métamorphoses, liv. 3, v. 10 et suivans.*

(2) Femme de Prœtus, qui accusa Bellerophon auprès de son mari, du même crime dont Phèdre noircit Hyppolite auprès de Thésée. Homère, *Iliade, liv. 6, v. 161*, appelle la femme de Prœtus *Anteia*, et non pas *Sténobée.*

(3) Le Soleil et Neptune se disputèrent la souveraineté de Corinthe, comme Neptune et Pallas s'étoient disputés celle de l'Attique. Ils prirent pour juge de leur différend le Cyclope Briarée, qui adjugea l'Isthme à Neptune, et le promontoire qui commande la ville au Soleil. Pausanias, *Corinthiaques, page 45.*

travers les airs sur un belier (1), Ino et Mélicertes reçus au nombre des Dieux marins ; après cela l'histoire des Pélopides, ce qui est arrivé dans Mycène, même avant sa fondation ; Inachus, Io et son gardien Argus, Atrée et Thyeste, Æropée, la toison d'or ; le mariage de Pélops, le meurtre d'Agamemnon, la punition de Clytemnestre, et long-temps avant l'expédition des sept chefs (2), la réception des gendres d'Adraste exilés de leur patrie, l'oracle rendu à leur sujet (3), leur mort, leurs corps privés de sépulture, et le trépas qu'Antigone et Menœcée subissent à cette occasion (4).

(1) *Voyez* le Scholiaste d'Aristophane, comédie des *Nuées*, acte premier, scène troisième, *page 138*, où cette fable est racontée avec un détail capable de satisfaire les plus curieux.

(2) Devant Thèbes. La réception des gendres d'Adraste doit s'entendre de Tydée et de Polynice, qui tous deux bannis de leur pays, arrivèrent une même nuit au palais d'Adraste, pour lui demander l'hospitalité. Celui-ci n'avoit qu'un lit à leur donner ; ils se le disputèrent avec chaleur, et en vinrent à un combat. Adraste, admirant la valeur de ses deux hôtes, et remarquant qu'ils portoient sur leur bouclier, Polynice un lion, et Tydée un sanglier, il leur donna à chacun une de ses filles en mariage, pour obéir à l'oracle qui lui avoit ordonné de les marier, l'une à un lion, et l'autre à un sanglier. Euripide et son Scholiaste, *Phéniciennes*, *v. 411 et suivans.*

(3) Cet oracle est celui dont nous venons de parler, qui ordonnoit à Adraste de marier ses filles à un lion et à un sanglier. On le trouve imprimé à la tête des *Phéniciennes* d'Euripide.

(4) Les corps des gendres d'Adraste, et des autres chefs privés de sépulture, ont fourni à Euripide le

Le danseur doit encore nécessairement se souvenir de ce qui s'est passé à Nemée, d'Hypsipyle et d'Archemore (1); mais il saura préférablement qu'une prison gardoit la virginité de Danaé, qu'elle y devint mère de Persée. Le combat proposé à celui-ci contre la Gorgone, son aventure en Ethiopie, se joignent assez naturellement à l'histoire de Cassiope, d'Andromède, de Céphée, que notre crédulité a mis au nombre des astres; qu'il sache aussi l'ancienne histoire d'Ægyptus et de Danaüs, et les noces perfides de leurs enfans.

Lacédémone nous offre encore beaucoup de traits semblables : Hyacinthe, le Zéphyr rival d'Apollon, la mort du bel Hyacinthe tué d'un coup de disque, la fleur née de son sang et l'inscription douloureuse qu'elle porte, la résurrection de Tyndare, et la colère que Jupiter conçut à cette occasion contre Esculape; de plus, le jugement de Pâris au sujet de la pomme, l'hospitalité qu'il reçoit à Sparte, l'enlévement d'Hélène.

L'histoire de Sparte paroît dépendre de celle

sujet de sa tragédie des *Suppliantes*. Menæcée, fils de Créon, se donna la mort, pour sauver Thèbes sa patrie, et accomplir la prédiction de Tirésias, comme on le voit dans les *Phéniciennes*, acte quatrième, scène première, *v. 1097*. Antigone l'aimoit et se tua de désespoir. Quelques auteurs cependant n'en conviennent pas, principalement Euripide, qui lui fait dire, à la fin des Phéniciennes, qu'elle se consacre à servir de guide à son malheureux père Œdipe.

(1) *Voyez* Hygin. *fab. 14*; et Apollodore, *liv. 3*, *page 189*.

d'Ilion, qui présente un nombre infini de tableaux et de personnages. Chacun des guerriers morts devant Troye, fournit un sujet à la scène. Le danseur doit toujours avoir ces événemens présens à la mémoire, sur-tout depuis l'enlévement (d'Hélène) jusqu'au retour (des héros dans la Grèce), les courses errantes d'Ænée et les amours de Didon, les aventures d'Oreste; le courage que ce héros a fait éclater en Scythie ne sont point étrangers à la scène. Les événemens antérieurs à ceux-ci sont intimément liés à la guerre de Troye, loin d'en différer : tels sont le déguisement d'Achille en fille dans Scyros, la folie d'Ulysse, Philoctète abandonné (dans Lemnos), les voyages d'Ulysse, Circé, Télégon, Œole roi des vents, et tout le reste de l'Odyssée, jusqu'à la punition des prétendans; et avant cela, les embûches dressées contre Palamède (1), la colère de

(1) Palamède, fut celui qui découvrit le premier que la folie d'Ulysse, qui labouroit avec un âne sur le bord de la mer, n'étoit que feinte; et il le découvrit en mettant Télémaque, encore enfant, devant la charrue, Ulysse n'osa la faire passer pardessus son fils; mais pour se venger de Palamède, lorsque les Grecs eurent ouvert le siége d'Ilion, il l'accusa de trahison et d'entretenir avec Priam et les Troyens de secrètes liaisons: pour appuyer son accusation, Ulysse fit cacher une somme d'argent dans la tente de Palamède, et fit fabriquer des lettres prétendues adressées par Priam à Palamèdes, et qui prouvoient que ce dernier avoit reçu de l'argent des Troyens pour leur livrer le camp des Grecs. Il n'en fallut pas davantage pour perdre le malheureux Palamède, chez qui on trouva la somme indiquée, et qui fut lapidé à la tête du camp. Nauplias

Nauplias, la fureur de l'un des Ajax et la mort de l'autre, *tué d'un coup de foudre* sur les rochers (des Gyres).

Les danseurs puisent aussi beaucoup de sujets dans l'Elide, Œnomaüs, Myrtilon, Saturne, Jupiter, et les premiers Athlètes des jeux olympiques.

L'Arcadie est pleine de Mythologie, la fuite de Daphné, la métamorphose de Calisto en ourse, la fureur bacchique des Centaures, la naissance de Pan, l'amour d'Alphée, et son voyage sous la mer.

Mais si nous nous transportons en Crète, c'est-là que nous verrons la danse faire une moisson considérable; elle y trouvera Europe, Pasiphaë, les deux Taureaux (1), le Labyrinthe, Ariane, Phèdre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus (2), la prophétie de Polyidus,

son père, ayant appris sa mort, entra dans une grande colère, et résolut de la venger en attaquant les Grecs. Mais il n'étoit pas assez puissant, il ne régnoit que sur le territoire d'Argos.

(1) Celui qui enleva Europe et la transporta en Crète, et celui dont Pasiphaë fut amoureuse.

(2) Il y eut plusieurs Glaucus; celui dont il est ici question, étoit fils de Minos et de Pasiphaë. Voici son histoire tirée d'Hygin, *fab. 136*; et d'Apollodore, *liv. 3, page 167*. Un jour, dit Hygin, qu'il jouoit à la balle, étant encore enfant, il tomba dans un tonneau rempli de miel. Ses père et mère l'ayant cherché long-temps sans pouvoir le trouver, furent interroger Apollon sur le sort de leur fils. Ce dieu leur répondit: *il est né un prodige chez vous, celui qui pourra l'expliquer vous rendra votre fils.* Minos, à son retour, interroge ses valets, et apprend qu'il est né un veau qui change de couleur trois fois le jour, et de quatre heures en quatre heures,

et Talus cet homme d'airain (1), qui faisoit le tour de la Crète.

Si l'on passe en Ætolie, la danse y trouve Althée, Méléagre, Atalante et le fatal tison, la lutte d'Hercule et du fleuve (Achéloüs), la naissance des Sirènes, l'apparition des Æchina-

devient successivement blanc, rouge et noir. Minos demanda aux devins ce que cela signifioit; ils ne purent lui répondre : mais Polyidus (ce nom signifie *très-savant*), fils de Caranus, expliqua le prodige, en disant que ce veau étoit l'emblème du mûrier, qui d'abord est blanc lorsqu'il est en fleurs, rouge ensuite, et noir quand ses fruits sont mûrs. Minos voyant que cet homme avoit deviné juste, lui demanda son fils, qu'il devoit lui rendre suivant l'oracle. Polyidus se trouva d'abord fort embarrassé; mais à force de chercher, et d'observer une chouette qui se perchoit sur un cellier, d'où elle poursuivoit des mouches à miel, il trouva le petit Glaucus noyé dans le miel, et le rendit à son père. Celui-ci exigea encore de Polyidus, qu'il le rappellât à la vie; et comme Polyidus alléguoit l'impossibilité, il le fit enfermer dans le tombeau de son fils avec une épée. Alors un serpent s'étant approché du corps de l'enfant, Polyidus, qui crut que c'étoit pour le dévorer, frappa le reptile de son épée. Un autre serpent qui venoit chercher son camarade, le voyant mort, courut cueillir une certaine herbe, dont il le frotta et le rendit à la vie. Polyidus prit l'herbe, fit la même opération sur Glaucus, le ressuscita et le remit à Minos, cette herbe s'appelle *Polyidos.*

(1) Ce Talus étoit celui que Minos avoit chargé de faire observer ses loix dans la Crète; et pour me servir de l'expression de Platon, Minos en avoit fait son Νομόφυλαξ. Talus, dit-il, parcouroit la Crète trois fois l'année, portant avec lui les loix de Minos, gravées sur des tables d'airain : ce qui lui fit donner le surnom *d'homme d'airain.* Platon, *Minos*, *page 510.*

des (1), et l'établissement qu'y forma Alcméon après sa fureur ; ensuite Nessus, la jalousie de Déjanire, qui fut cause qu'Hercule se brûla sur le mont Œta.

La Thrace fut le théatre d'une multitude de faits qu'un danseur ne peut se dispenser de savoir (2) ; tels sont la vie d'Orphée, ses membres déchirés (par les Mœnades), sa tête qui parle en nageant sur sa lyre, les monts Hœmus et Rhodope, et le supplice de Licurgue. Mais la Thessalie en offre bien davantage, Pélias, Jason, Alceste, l'expédition des cinquante Argonautes (3), le navire Argo et sa babillarde quille (4), tout ce qui s'est passé dans Lemnos, Æéta (5), le songe de Midas (6),

(1) Alcméon tua Eriphile sa mère par ordre d'Apollon, et pour venger son père Amphiaraus qu'elle avoit trahi, en découvrant la retraite où il s'étoit caché, afin de ne point aller au siège de Thèbes, dans lequel il savoit bien, étant devin, qu'il devoit périr. Alcméon, après ce meurtre, fut agité par les furies ; et après avoir erré long-temps, il fixa sa demeure dans les Œchinades, isles situées au-dessous d'Itaque, et qui alors ne faisoient que de sortir de dessous la mer. Apollodore, *liv. 3, page 197.*

(2) Le grec dit : *la Thrace a beaucoup de choses nécessaires à un danseur.*

(3) Leurs noms ont été recueillis par Burman, dans la préface de son édition du poëme de Valerius Flaccus.

(4) Apollonius, *liv. 4.*

(5) Fils du Soleil, roi de Colchide, père de Médée et possesseur de la toison d'or.

(6) Apsyrtys étoit fils d'Æéta, et frère de Médée ; il la poursuivit par l'ordre de son père, lorsqu'elle s'enfuyoit avec Jason. Celui-ci le tua dans le temple

Apsyrtys mis en pièces, puis Protésilas et Laodamie.

En traversant de nouveau l'Asie, on y trouvera beaucoup d'autres sujets : d'abord à Samos, le supplice de Polycrate, la fuite de sa fille chez les Perses, l'indiscrétion de Tantale (1), le repas que font chez lui les Dieux, Pélops préparé comme un mets, et son épaule d'ivoire.

En Italie l'Eridan, Phaéton et ses sœurs changées en peupliers, et versant des larmes d'ambre, fournissent des sujets à la scène.

Le danseur doit connoître encore les Hespérides et le Dragon gardien des pommes d'or, les travaux d'Atlas, Géryon et les bœufs enlevés d'Erythie. Il n'ignorera pas non plus toutes les métamorphoses fabuleuses qui se sont faites, tant en arbres, qu'en bêtes, ou en oiseaux ; les hommes qui ont été changés en femmes, telles que Cénée, Tyrésias et plusieurs autres.

La Phénicie possède Myrrha, et le double deuil d'Assyrie (2). Le danseur doit savoir

de Minerve, et dispersa ses membres ; le lieu où se passa cette horrible scène, fut depuis appellé *Tomes*, du mot τομὴ, *coupure* ; c'est-là qu'Ovide fut exilé, comme il le dit lui-même dans la neuvième Elégie du troisième livre des Tristes. *v. 6.*

(1) Qui révéla les mystères d'Eleusis, ce que Pindare, ode première des Olympiques, exprime poétiquement, en disant qu'*il déroba aux dieux le nectar et l'ambroisie, auxquels ils avoient donné la vertu de rendre immortel, et qu'il en fit part à ses égaux.*

(2) Celui de Memnon, fils de l'Aurore, et celui d'Adonis. *Voyez* Oppien, de la Chasse, *liv. 2, v. 152.*

tous ces événemens, ainsi que les histoires plus récentes; tout ce qu'Antipater entreprit sur la monarchie des Macédoniens, et tout ce que l'amour inspira à Séleucus pour Stratonice. Qu'il sache encore les mystères les plus secrets des Egyptiens, et qu'il cherche à les expliquer par des gestes: je parle d'Epaphus, d'Osiris, et de la métamorphose des Dieux en animaux, sur-tout de leurs amours, même de celles de Jupiter, et de toutes les différentes formes dont ce dieu s'est revêtu.

Qu'il sache aussi toute la fable effrayante des enfers, les crimes et les supplices dont ils sont punis; l'amitié qui unit Thésée et Pirithoüs jusques chez Pluton; en un mot, il ne doit rien ignorer de tout ce qu'ont écrit Homère, Hésiode, et sur-tout les poëtes tragiques.

D'une multitude infinie de traits de cette espèce, je n'ai choisi qu'un petit nombre, et je n'ai rapporté que les plus remarquables; c'est aux poëtes à chanter les autres, aux danseurs à nous les exposer sur la scène. Tu pourras aisément les trouver, guidé par ceux dont j'ai parlé. Le danseur doit les avoir tous présens à la mémoire, et les y conserver soigneusement pour en faire usage dans l'occasion.

Mais puisque son talent est d'imiter, et qu'il s'engage à exprimer ce que disent les chanteurs, il faut qu'à l'exemple des orateurs, il s'exerce à se rendre clair et intelligible, afin que l'on

puisse comprendre tout ce qu'il veut exprimer, et qu'on n'ait pas besoin d'un interprète. Il est nécessaire que celui qui voit danser, puisse, comme le dit l'oracle d'Apollon (1), *entendre le muet*, et comprendre le danseur qui garde le silence.

C'est ce qui arriva, dit-on, à Démétrius le cynique. Comme toi, il blâmoit la danse, disoit que ce n'étoit qu'une addition inutile faite au son des flûtes, des fifres et des cymbales; que le danseur n'ajoutoit rien à la perfection du drame, et que ses mouvemens, faits au hasard et sans règle, étoient inutiles et ne pouvoient avoir aucun sens; il prétendoit que les hommes avoient les yeux fascinés par les accessoires de la danse, par la richesse de l'habit, par la beauté du masque, par l'harmonie agréable des voix, des flûtes, et des autres instrumens, et que l'art du danseur leur devoit tout ce qu'il avoit de beau. Alors, un célèbre danseur, qui vivoit sous le règne de Néron, qui avoit, dit-on, beaucoup de bon sens, et excelloit dans son art par la beauté de ses mouvemens, fit à Démétrius une demande que je juge fort équitable. C'étoit de le voir danser, avant de le condamner. Il s'engagea même à représenter devant lui, sans être

(1) Hérodote Clio rapporte l'oracle d'Apollon, donné à Crésus. En voici le commencement: *je connois le nombre des grains de sable de la mer, et je mesure son étendue, j'entends le muet et celui qui ne peut s'exprimer.* C'est à ces dernières paroles que Lucien fait allusion.

accompagné, ni par les flûtes, ni par les voix : il tint sa promesse. Il fit taire les joueurs de flûte, ceux qui frappoient les cymbales, le chœur même, et tout seul il représenta l'adultère de Mars et de Vénus. On voyoit le soleil avertissant Vulcain, celui-ci dressant un piège aux deux amans, et les enveloppant sous un filet de fer, tous les dieux arrivoient l'un après l'autre, la honte de Vénus, sa crainte secrette, et les prières qu'elle adressoit à Mars (1), enfin toutes les circonstances de cette histoire étoient exprimées. Démétrius, à ce spectacle, éprouva un plaisir si vif, qu'il ne put s'empêcher de donner au danseur le plus grand des éloges, en s'écriant avec enthousiasme : *Je comprends tout ce que tu fais, homme admirable ! et mon plaisir ne se borne pas à la vue, tu me sembles encore parler avec les mains* (2).

Mais puisque nous parlons de choses arrivées sous Néron, je veux aussi te raconter ce qui arriva à un barbare, au sujet de ce même

(1) Vraisemblablement afin qu'il la cachât aux yeux de tant de témoins.

(2) C'est ainsi que Nonnus, au cinquième livre des Dionysiaques, dit en parlant de Polymnie, qui dansoit aux noces de Cadmus et d'Harmonie :

> *Μιμηλὴν δ' ἐχάραξεν ἀναυδέος εἰκόνα φωνῆς*
> *Φθεγγομένη παλάμῃσι σοφὸν τύπον ἔμφρονι σιγῇ.*
>
> *V. 105.*

C'est-à-dire, *parlant avec ses mains, elle décrit l'image imitative de paroles qu'on n'entend point, et par un silence plein de sens elle exprime une savante idée.*

danseur. Ce fait est tout à la gloire de la danse. Un de ces princes barbares, qui règnent sur le Pont, étant venu, pour quelques affaires, à la cour de Néron, vit cet acteur réprésenter en public, avec tant de clarté, que sans pouvoir comprendre ce que l'on chantoit (il n'étoit grec qu'à moitié), il entendoit cependant tous les gestes; comme il étoit sur le point de retourner en son pays, l'Empereur, en lui serrant la main, l'engagea à demander ce qui lui plairoit davantage, lui promettant de le lui accorder aussi-tôt. « *Donne-moi le danseur*, lui répondit le barbare, *tu me feras grand plaisir.* Néron lui demanda de quelle utilité cet homme lui seroit dans son pays. *J'ai*, lui dit-il, *pour voisins*, *des barbares qui parlent une autre langue que la mienne*, *et je ne saurois trouver d'interprètes pour traiter avec eux ; lorsque j'aurai besoin de leur faire dire quelque chose*, *celui-ci*, *par ses gestes*, *me servira de truchement.* Telle étoit l'impression que l'imitation de la danse avoit faite sur l'esprit de cet homme, qu'elle lui paroissoit on ne peut pas plus claire et plus significative.

Le but que se propose la danse est l'imitation : je l'ai déja dit. C'est à cela qu'elle doit principalement s'appliquer ; et par-là même, elle convient aux orateurs, sur-tout à ceux qui s'exercent dans ce que nous appellons *déclamations.* En effet, on ne la loue qu'autant qu'elle sait s'assimiler aux personnages qu'elle se propose de représenter, et

que

que son expression est conforme au caractère des héros qu'elle introduit sur la scène ; soit qu'elle nous fasse voir le meurtrier d'un tyran, un pauvre, ou un laboureur.

Je veux encore te raconter le mot d'un autre Barbare à ce sujet. Il voyoit cinq masques que l'on avoit préparés pour un danseur, car la pièce avoit autant de parties différentes, et comme il n'appercevoit qu'un seul danseur, il demanda quels étoient ceux qui devoient danser et représenter les autres personnages ; mais quand il eut appris que c'étoit le même homme qui devoit seul faire tous les rôles : *je ne savois pas, mon ami*, lui dit-il, *que tu eusses plusieurs ames dans un seul corps.* Cette réflexion est cependant celle d'un Barbare.

Ce n'est pas sans raison que les habitans de l'Italie ont appellé la danse *Pantomime* (1), nom tiré de ses effets. J'aime cette exhortation d'un poëte : *ô mon fils ! rends-toi semblable à cet animal qui s'attache aux rochers de la mer, et fréquentes après cela les peuples et les villes* (2).

(1) C'est-à-dire : *qui imite tout.*

(2) Pindare, cité par Plutarque, au traité : *quels animaux sont les plus rusés, les terrestres, ou les aquatiques.* Antigonus Carystius, *de Mirab. chap. 29*, cite deux vers d'un poëte qui renferment la même pensée :

> Πωλύποδος ὥς, τέχνον, ἔχων ἐνστήθεσι θυμὸν
> Τοῖσιν ἐφαρμόζειν.

Le Polype, l'animal dont il est ici question, est un insecte diaphane, et qui paroît prendre, comme le

C'est en effet une chose indispensable à un danseur, qui doit se rendre familier, et s'attacher à représenter toutes les actions de la vie.

En général la danse permet d'exprimer et de représenter les mœurs et les passions, en introduisant sur la scène tantôt l'amour, tantôt la colère, la fureur, la tristesse et toutes les affections de l'ame suivant leurs différens degrés. Et ce qu'il y a de plus surprenant est de voir en un seul jour tantôt Athamas en fureur, tantôt Ino frappée de crainte, un instant après, Thieste, Ægisthe, Ærope, et que ce soit un seul homme qui prenne tous ces divers caractères.

Les autres arts faits pour le plaisir des yeux, ou des oreilles, n'ont chacun qu'un objet unique à représenter; la flûte, la cithare où la voix produit la mélodie; la tragédie représente les actions dramatiques; la comédie se charge d'exciter le rire: mais la danse réunit et embrasse tous les genres; l'on voit entrer dans sa composition le mêlange diversifié de tous les arts, la flûte, le chalumeau, le bruit des pieds (1), celui des cymbales, la voix

Caméléon, la couleur des corps auxquels il s'attache. La physique moderne a découvert sur cet animal des phénomènes prodigieux.

(1) Le maître de l'orchestre avoit sous le pied une sandale de fer ou de bois appellée κρούπεζια, dans laquelle étoit une paire de *crotalles* ou *castagnettes* à ressort. C'étoit avec cette sandale qu'il battoit la mesure, ce qui étoit fort nécessaire à cause de l'étendue prodigieuse des théatres.

sonore de l'acteur, et le concert de plusieurs voix réunies. Bien plus, les opérations des deux parties dont l'homme est composé, sont ordinairement distinguées en celles de l'ame et celles du corps; mais dans la danse, elles sont confondues : car les actions y servent à faire comprendre les pensées, et montrent l'énergie de la science des mouvemens du corps, dont la perfection consiste dans la sagesse des gestes, et à n'en faire aucun sans raison. Lesbonax de Mitylène (1), homme d'esprit et de mérite, appelloit les danseurs χειροσόφυς (*hommes à mains savantes*), il fréquentoit leur théatre dans le dessein d'en revenir plus vertueux ; et Timocrate son maître ayant vu une fois, par hasard, un danseur jouer son rôle, s'écria : *de quel spectacle m'avoit privé le respect de la philosophie !*

Si ce que Platon dit de l'ame est vrai, le danseur nous développe habilement ses trois facultés ; l'*irascible*, lorsqu'il représente un homme en colère ; le *concupiscible*, lorsqu'il joue des rôles d'amoureux ; et le *raisonnable*, lorsqu'il modère et refrène chaque passion: or, cette dernière qualité est répandue dans toutes les parties de la danse, comme le tact

(1) Lucien blâme cette expression dans le Lexiphanes. Ce n'est pas une contradiction ; elle convient à la poésie, et non à la prose dans laquelle Lexiphanes a écrit son mauvais banquet hérissé de termes ridicules, et qui avoient vieilli, ou qui n'étoient usités que dans la poésie dithyrambique.

l'est dans tous les sens. Le danseur, en se proposant pour but la beauté et la grace dans ses mouvemens, ne fait rien autre chose que prouver la vérité de l'opinion d'Aristote, qui loue la beauté et la regarde comme l'un des trois avantages dont la possession rend heureux (1) : j'ai même entendu dire à quelqu'un, pour exalter avec plus d'emphase le silence des personnages de la danse, que c'étoit un symbole du dogme de Pythagore (2).

Toutes les autres sciences nous promettent, les unes l'utilité, les autres l'agrément ; la danse est la seule qui réunisse ces deux avantages, et son utilité est d'autant plus grande, qu'elle est unie au plaisir. Combien, en effet, n'est-il pas plus agréable d'assister à ce spectacle, que de voir des jeunes gens se donner des coups de poing, s'ensanglanter, lutter l'un contre l'autre, et se rouler dans la poussière ; souvent la danse les représente, mais c'est avec moins de danger, plus de grace et plus d'agrémens. D'ailleurs, les mouvemens continuels des danseurs, leurs pirouettes, leurs circonvolutions, leurs sauts, leurs renversemens sur le dos (3) réjouissent tous ceux qui

(1) Ce trait est extrêmement satyrique. Aristote faisoit consister le bonheur dans la possession de trois choses : les talens de l'esprit, la beauté du corps et les avantages de la fortune. Arist., *Eth. ad Nicom. liv. 1, chap. 5.*

(2) Tout le monde sait que Pythagore obligeoit ses disciples à cinq années de silence.

(3) Voilà nos danseurs de corde.

les voient, et sont très-salubres à ceux qui les font. Je puis donc dire que la danse est le plus beau, le plus honnête de tous les exercices, puisqu'il procure au corps, la souplesse, la légéreté, la flexibilité, qu'elle lui enseigne à changer facilement d'attitude, et lui fait acquérir une force considérable.

Eh! comment la danse ne seroit-elle pas un spectacle parfait? elle aiguise toutes les facultés de l'ame, exerce le corps, divertit les spectateurs par le son des flûtes et des cymbales, par des chants bien modulés, par un charme attrayant qui captive nos yeux et nos oreilles; elle nous instruit des plus beaux faits de l'antiquité. Êtes-vous avide (1) du plaisir d'entendre une belle voix? dans quel autre spectacle pourriez-vous le trouver? quel concert plus nombreux et mieux composé pourriez-vous entendre? Si le son éclatant des flûtes et des fifres vous plaît davantage, vous trouverez dans la danse de quoi vous satisfaire: je ne parle pas de vos mœurs, qui s'épureront en fréquentant ce théatre, lorsque vous y verrez la haine que l'on témoigne aux mauvaises actions, les pleurs que l'on répand sur les héros que l'injustice opprime; en un mot, les leçons de morale que l'on y donne aux spectateurs.

Mais ce que je trouve de plus digne de louange dans les danseurs, c'est de s'appliquer

(1) Le grec: *car si vous êtes avide*. Tournure languissante pour notre langue.

à donner à leurs membres autant de graces que de forces, et il me paroît également étonnant de voir dans une même pièce un même acteur déployer la vigueur d'Hercule, et la molle délicatesse de Vénus.

Je veux à présent te tracer le portrait auquel un danseur doit ressembler, et par l'esprit et par le corps, quoique auparavant j'aie déja parlé des qualités de l'esprit. Je dis donc qu'il doit avoir une excellente mémoire, être spirituel et intelligent, prompt à comprendre, et sur-tout adroit à saisir les à-propos. Je veux de plus, qu'il soit en état de juger des poëmes et des chants, de distinguer les meilleurs airs, et de corriger ceux qui sont mal faits.

Quant à son corps, il me semble que je dois le représenter conforme au modèle de Polyclète (1) : en conséquence qu'il ne soit pas trop grand, qu'il n'ait rien de gigantesque, qu'il ne soit pas non plus trop petit; que sa taille ne soit pas celle d'un nain ; mais qu'il soit bien proportionné, point trop gras, car il ne produiroit aucune illusion, ni trop maigre, cela ressemble à un squelette.

Je veux t'apprendre quelles clameurs ces défauts excitèrent chez un peuple capable de les remarquer. Antioche est une ville dont les

(1) Cet habile sculpteur avoit fait une statue qu'on appelloit *le modèle*, à cause de la proportion parfaite qui régnoit dans toutes ses parties. Lucien y fait encore allusion en plusieurs autres endroits, et notamment dans le traité *de la mort de Pérégrinus*.

habitans spirituels font un cas particulier de la danse. Ils observent tout ce qui se dit ou se fait chez eux, avec tant d'attention, que rien ne leur échappe. Un danseur de taille fort exiguë, s'étant un jour présenté sur le théatre de cette ville, pour y jouer le rôle d'Hector, tous les spectateurs s'écrièrent d'une voix, *où donc est Hector? ce n'est-là qu'Astyanax.* Une autre fois, un acteur d'une grandeur énorme ayant commencé à danser le rôle de Capanée, dans le moment où il donnoit l'assaut à la muraille des Thébains, on lui cria : *enjambes pardessus, tu n'as pas besoin d'échelle.* A un autre dont l'embonpoint étoit excessif, et qui s'efforcoit de faire de grands sauts: *de graces*, lui dirent-ils, *épargnes le Thymélé* (1): au contraire, ils prièrent un acteur de taille fort menue de ménager sa santé, comme s'il eût été malade. Ce n'est pas dans l'intention de dire des plaisanteries que j'ai rapporté ces traits, mais pour

(1) Les théatres grecs étoient divisés en trois parties; la première, la plus éloignée des spectateurs, s'appelloit *προσκήνιον*, *avant-scène*; c'étoit-là que les principaux acteurs représentoient. On descendoit un ou deux degrés pour arriver à la seconde partie appellée *θύμελη*, *l'autel*, parce qu'elle étoit quarrée et avoit la forme d'un autel. C'étoit sur le *Thymélé* que se faisoient les danses, et qu'on chantoit les chœurs. Enfin la troisième partie, moins élevée que les autres, mais plus étendue, servoit à placer les musiciens, les danseurs et acteurs subalternes qui jouoient dans les entre-actes. Cette dernière partie se nommoit l'orchestre, qui, chez les Romains, étoit la place assignée aux Sénateurs et aux Vestales. *Boindin, discours sur la construction des théatres.*

te faire voir que des peuples entiers ont cultivé la danse, au point de savoir juger, suivant les règles, de ses perfections, et de ses défauts.

Il est nécessaire en outre, que le danseur soit doué d'une grande facilité à se mouvoir. Son corps doit être à la fois délié et robuste, afin de se ployer comme un ozier, lorsque la circonstance l'exige, et de prendre des attitudes vigoureuses, lorsqu'il le faut.

La danse, loin de rejetter la chironomie (1) employée dans les jeux sacrés, adopte au contraire les plus beaux gestes dont usoient dans les combats, Mercure, Hercule et Pollux : c'est ce qu'on peut voir dans chaque espèce de pantomime, pour peu qu'on y fasse attention. Hérodote pensoit que les yeux étoient des témoins plus fidèles que les oreilles ; mais dans la danse, les oreilles et les yeux sont également nécessaires pour le plaisir.

La danse adoucit tellement nos mœurs, que si un homme tourmenté par l'amour, fréquente le théatre, il y prend des sentimens plus modérés, en voyant tous les maux que cette passion entraîne après elle ; si le chagrin l'accable, il en sort plus gai, comme s'il

(1) La chironomie est l'art de faire des gestes, et de régler le mouvement des mains. Nos danseurs actuels l'emploient avec un très-grand succès dans les ballets-pantomimes. C'est même dans cette partie de la danse, encore plus que dans le mouvement des pieds, que consiste la grace et la beauté de cet art. C'est par la chironomie seule qu'il peut exprimer quelque chose.

avoit bu quelque potion qui lui eût procuré l'oubli de ses maux, ou, selon le poëte, un breuvage qui guérit la douleur et la colère (1). La preuve que la danse représente nos sentimens naturels, et que les spectateurs reconnoissent ce que l'acteur exprime, c'est que souvent ils versent des larmes, lorsqu'il se passe sous leurs yeux une scène attendrissante et digne de compassion.

La danse Bacchique, quoiqu'elle ne soit que du genre satyrique (2), est extrêmement recherchée en Ionie et dans le Pont: elle en a tellement subjugué tous les habitans, que dans le temps fixé pour ses représentations, ils abandonnent toute autre affaire, et passent des journées entières assis et occupés à voir danser des Titans, des Corybantes, des Satyres et des Bergers. Les citoyens les plus distingués, et les premiers magistrats de chaque ville dansent eux-mêmes des *Satyriques*, et loin d'en avoir quelque honte, ils sont plus glorieux de ces divertissemens que de leur noblesse, de leurs charges municipales, ou de la vertu de leurs ancêtres.

Après avoir parlé des perfections des danseurs,

(1) Homère, *Odyssée, liv. 4, v. 221*, à l'occasion du breuvage qu'Hélène présente à Télémaque et à Pisistrate.

(2) La danse satyrique étoit la moins estimée des trois; elle consistoit en sauts ridicules, en postures indécentes et lubriques, plus propres à divertir la populace, qu'à fixer l'attention des honnêtes gens.

disons un mot de leurs défauts: j'ai déja indiqué ceux du corps; on pourroit, je pense, désigner de la même manière ceux de l'esprit. Plusieurs danseurs par ignorance (car il n'est pas possible que tous soient savans) commettent en dansant d'énormes solécismes (1). Les uns font des mouvemens faux et qui n'ont, comme dit le proverbe, *aucun rapport avec la corde* (2), car leur pied marque un temps de mesure, tandis que le rythme (3) en marque un autre: d'autres observent à la vérité la mesure; mais dans leurs actions, ils confondent les époques et représentent des faits postérieurs, ou antérieurs à leur sujet, comme je l'ai vu moi-même un jour: un acteur qui dansoit la naissance de Jupiter et représentoit Saturne dévorant ses enfans, dansa par erreur, les malheurs de

(1) C'est-à-dire, *font des contre-sens dans leur geste.* Tels qu'un certain acteur dont parle Philostrate, *vie du sophiste Polémon*, qui, déclamant dans une tragédie qu'on représentoit à Smyrne, pendant les fêtes de Jupiter Olympien, s'écrioit, *ô Jupiter!* et montroit la terre: *ô terre!* et levoit les yeux au ciel. Polémon qui étoit le président des jeux, le fit chasser du théatre, en disant *qu'il faisoit des solécismes avec la main.*

(2) Proverbe tiré de la musique. Il se disoit proprement de ceux qui touchoient une corde pour une autre; parce qu'alors leur chant n'avoit aucun rapport avec la corde pincée. De-là cette locution s'est étendue à tout faux rapport.

(3) Le rythme de la musique ancienne, n'est autre chose que la mesure dans la musique moderne. Ce rythme étoit marqué par le croupézia, à chaque temps frappé, ce qui rendoit plus sensible la faute du danseur.

Thyeste (1), trompé par la ressemblance des sujets : un autre représentant Sémélé frappée de la foudre, la confondit avec Glaucé, qui lui est bien postérieure. Mais il ne faut pas faire un crime à la danse des fautes des danseurs, ni la blâmer de ses effets ; il faut au contraire les regarder comme des ignorans (ils le sont effectivement), et louer ceux qui se règlent en tout sur les loix et le rythme de leur art.

En général il faut qu'un danseur réunisse toutes les perfections, afin que son jeu ait toute la précision possible, qu'il soit rempli de graces, proportionné à son sujet, conséquent à lui même, exempt de toute explication maligne (2) et de tout reproche, qu'il n'ait rien de défectueux, qu'il soit composé du mêlange des plus beaux mouvemens. Le danseur doit être prompt à concevoir, d'une érudition profonde dans son art, et sur-tout ne doit rien imaginer que de très-conforme (3) aux mœurs

(1) L'horrible festin de Thyeste pouvoit en effet s'assimiler à celui de Saturne ; de même que la mort de Sémélé ressemble assez à celle de Glaucé, fille de Créon, roi de Corinthe, qui fut dévorée par le feu secret d'une robe empoisonnée, dont Médée lui fit présent, pour se venger de Jason, qui l'avoit quittée pour épouser Glaucé.

(2) Le grec porte : *exempt de calomnie*, *ἀσυκοφάντητον*. Qu'est-ce qu'un jeu de théatre exempt de calomnie, sinon celui auquel on ne peut donner une interprétation maligne et calomnieuse ?

(3) Le grec porte : *τὰς ἐννοίας ἀνθρώπινον μάλιστα*, que le traducteur latin rend par ces mots *humanissimum presertim animo* ; traduction plus obscure que le texte

et aux caractères des hommes. L'éloge le plus complet qu'il puisse obtenir des spectateurs, est que chacun d'eux, en le voyant jouer, reconnoisse ses propres sentimens, voie dans le danseur comme dans un miroir, et soi-même, et ses passions et ses actions les plus ordinaires : c'est alors que les hommes ne peuvent se contenir de plaisir, et qu'ils se répandent en applaudissemens continuels, quand ils se reconnoissent eux-mêmes, et que chacun d'eux voit l'image parfaite de son caractère. C'est par cette sorte de danse que s'accomplit le précepte écrit sur la porte du temple de Delphes : *connois-toi toi-même.* Alors on sort du théatre, instruit de ce qu'il convient de faire ou d'éviter, et connoissant ce qu'on ignoroit auparavant.

Dans la danse, ainsi que dans le discours,

même, et qui n'étant accompagnée d'aucune note, n'explique rien. D'ailleurs, cette interprétation n'est point exacte, *ἔννοια* ne signifie pas ici *animus ;* mais *cogitatio*, *invention.* Or un homme *très-humain par son invention*, est celui qui n'imagine rien que de conforme au caractère et aux mœurs des hommes. Cela n'exclut point la mythologie, source féconde de pantomimes et de sujets de danse. Elle formoit la principale partie de la religion des Grecs, et étoit conforme à leurs mœurs et à leurs opinions. On peut juger par-là, à quel point est abusif le ridicule usage où sont nos savans, de traduire les auteurs étrangers Grecs, Arabes et autres en latin. Ces sortes de versions traduisent tout et n'expliquent rien. Je n'insiste pas davantage sur cette réflexion, qui auroit pu être placée en mille autres endroits, et dont tout le monde, je pense, sent la vérité.

on peut tomber dans un défaut, qu'on appelle ordinairement κακοζηλία, *imitation vicieuse*. Il consiste à passer les bornes de l'imitation, et à vouloir exprimer plus qu'on ne doit, à représenter sous des traits gigantesques ce qui n'est que grand, à efféminer (1) ce qui n'est que délicat, à pousser jusqu'à la rudesse et la férocité ce qui ne doit avoir qu'un caractère mâle. Je me rappelle d'avoir vu un jour donner dans cet excès, un danseur qui avoit joui jusques-là d'une grande célébrité, qui étoit d'ailleurs fort intelligent, et méritoit à tous égards qu'on admirât ses talens. Je ne sais par quel hasard il se laissa emporter à un jeu de théatre indécent, pour avoir voulu passer les bornes de l'imitation. Il représentoit Ajax furieux d'avoir été vaincu par Ulysse; il força tellement son rôle, qu'il paroissoit moins représenter la fureur, qu'être lui-même véritablement furieux; car il déchira l'habit de l'un de ceux qui frappent la mesure avec une sandale de fer: puis arrachant à un flûteur son instrument, il en frappa Ulysse, qui étoit près de lui tout fier de sa victoire, de manière à lui fendre la tête: si le casque (2) par sa résistance, n'eût rompu la violence du coup, c'en étoit fait du pauvre Ulysse,

(1) Je ne crois pas ce mot françois; mais comme il manque à notre langue, et que d'ailleurs on dit *efféminé*, adjectif, j'ai osé l'hasarder.

(2) Πιλος signifie moins un *casque* qu'une espèce de chapeau à petits bords, et tel que les portoient les Macédoniens.

et cela pour avoir eu affaire à un danseur extravagant. Cependant tout le théâtre sembloit partager la fureur d'Ajax, les spectateurs sautoient, crioient, jettoient leurs habits bas; mais c'étoit les gens du peuple, des hommes d'un esprit borné, qui, par-là même, faisoient voir qu'ils ne savoient pas juger de la décence, ni distinguer ce qui peut être vicieux d'avec ce qui est parfait, et qui croyoient qu'une imitation excessive étoit la passion même. Les personnes, au contraire, dont le goût étoit plus délicat, sentoient la faute de l'acteur et en avoient honte; ils ne le blâmoient cependant pas en gardant le silence; mais ils cherchoient à déguiser par leurs applaudissemens l'extravagance d'une danse de cette nature, quoique d'ailleurs ils vissent bien que la scène représentoit moins la fureur d'Ajax que celle du danseur même. Celui-ci, non content de tout ce qu'il venoit de faire, fit encore quelque chose de plus ridicule; car étant descendu sur le milieu du (1) théatre, il alla s'asseoir dans l'endroit destiné aux Sénateurs, entre deux personnages consulaires qui craignoient violemment d'être flagellés par lui, comme certain belier (2)

(1) Sur le *thymelée* ou *l'autel*, duquel on descendoit dans l'enceinte réservée aux Sénateurs.

(2) Dans la tragédie de Sophocle, intitulée : *Ajax porte-fouet;* ce modèle de don Quichote, maltraite à coups de fouet un troupeau de moutons qu'il prend pour les Grecs; mais c'est principalement sur un certain belier, qu'il croit être Ulysse, qu'il décharge sa colère avec plus de furie.

le fut par Ajax. Cependant cela fut admiré par quelques personnes ; d'autres en rioient ; d'autres avoient peur que d'une imitation extrême, l'acteur ne fût tombé dans une fureur véritable.

On dit même que lorsqu'il revint en son bon sens, il fut si fâché de toutes les folies qu'il avoit faites, qu'il tomba malade de chagrin, comme s'il se fût jugé coupable d'une véritable démence. Par la suite il fit bien voir que son repentir étoit sincère ; car plusieurs de ses partisans lui demandant de danser la pantomime d'Ajax, il présenta un autre danseur, en disant aux spectateurs : *c'est bien assez d'avoir été fou une seule fois ;* mais ce qui lui fit le plus de peine, c'est qu'un de ses rivaux, auquel on avoit assigné le même rôle, joua la fureur avec tant de décence et de sagesse, qu'il fut loué par tout le monde, de s'être contenu dans les bornes de la danse, et de n'avoir pas violé, par une fureur déplacée, les règles de l'action théatrale.

D'une foule considérable d'objets dont la danse s'occupe, je t'ai mis ce petit nombre sous les yeux, afin que tu ne sois plus scandalisé de l'amour que j'ai pour elle. Si tu voulois partager ce divertissement avec moi, je suis sûr que tu te passionnerois pour la danse au point que je ne serois pas dans le cas de te dire, comme Circé : *je m'étonne de ce qu'ayant bu ce poison, tu n'en ressentes pas les effets.* A coup sûr, tu ressentirois promptement ceux de la danse ;

mais je te jure que tu ne prendrois pas pour cela la forme des compagnons d'Ulysse (1). Ton esprit au contraire en deviendroit plus solide, et le plaisir te feroit partager avec un autre une bonne partie de la coupe. Ces merveilleux effets qu'Homère attribue à la verge de Mercure, par laquelle ce dieu charme, quand il lui plaît, les yeux des mortels, et éveille les plus endormis, la danse les opère : elle charme également les yeux, les tient éveillés, et rend l'esprit attentif à tout ce qui se passe sur la scène.

CRATON.

En vérité, mon cher Lycinus, tes discours me persuadent ; ils m'ouvrent les oreilles et les yeux. Souviens-toi donc, lorsque tu iras au spectacle, d'y retenir une place pour moi à côté de la tienne, afin que tu ne reviennes pas du théatre plus sage que nous.

(1) Le grec dit : *tu n'aurois pas la tête d'un âne ni le cœur d'un cochon.*

TOXARIS

TOXARIS

OU

DE L'AMITIÉ.

MNÉSIPPE ET TOXARIS.

MNÉSIPPE.

QUE dis-tu, Toxaris? Vous êtes Scythes, et vous sacrifiez à Oreste et à Pylade! Vous les regardez donc comme des dieux?

TOXARIS.

Il est vrai, Mnésippe, nous leur sacrifions; non pas, à la vérité, comme à des Dieux, mais comme à de grands hommes.

MNÉSIPPE.

Est-ce donc chez vous un usage de sacrifier aux grands hommes après leur mort, comme à des Dieux?

TOXARIS.

Non-seulement nous leur sacrifions, mais nous les honorons encore par des fêtes publiques et des éloges funèbres.

MNÉSIPPE.

Et quel est votre but? Ce n'est pas, sans

doute, de vous les rendre favorables, puisque vous savez qu'ils sont morts.

TOXARIS.

C'est toujours un avantage de se rendre les morts favorables; mais ce n'est pas-là le motif de notre culte. Nous croyons faire une chose très-utile aux vivans, en leur rappellant le souvenir des grands hommes qui ne sont plus; et lorsque nous honorons ces morts célèbres, nous espérons que plusieurs de nos citoyens voudront imiter leurs vertus.

MNÉSIPPE.

C'est penser très-solidement. Mais, dites-moi ce que vous admirez tant dans Oreste et dans Pylade. Pourquoi avez-vous mis au rang des dieux des hommes qui vous étoient étrangers, et même se sont montrés vos ennemis? Tu sais que la tempête les avoit jettés sur vos côtes; les Scythes les emmenèrent captifs, et les destinoient à être sacrifiés à Diane; mais ils rompirent leurs fers, renversèrent la garde du roi, le tuèrent, et se rembarquant malgré tous les Scythes, et en dépit de leurs loix barbares, emportèrent avec eux Diane et sa prêtresse (1). Si c'est pour de pareilles actions que vous les honorez, vous ne manquerez pas de gens qui les imiteront (2). Prenez garde

(1) La phrase grecque est ainsi construite: *emmenant la prêtresse, et dérobant Diane elle-même, ils s'enfuirent en se rembarquant et se moquant de la loi commune des Scythes.*

(2) A la lettre: *vous ne tarderez pas à rendre beaucoup*

que ces anciens exemples, qui vous paroissent si beaux, n'attirent en Scythie beaucoup d'Oreste et de Pylade. Vous ne tarderez pas, ce me semble, à n'avoir ni religion, ni dieux, si ceux qui vous restent sont enlevés de la même manière. Il est vrai qu'à la place de ces dieux, vous honorerez leurs ravisseurs, et que vous offrirez des sacrifices à ceux qui auront dépouillé vos temples. Mais si ce n'est pas pour ces actions que vous rendez un culte à Oreste et à Pylade, qu'ont-ils donc fait qui mérite votre reconnoissance? Autrefois vous ne les regardiez pas comme des Dieux, et à présent vous leur sacrifiez, vous les mettez au rang des divinités, et vous immolez des victimes à des hommes qui ont manqué eux-mêmes d'en servir. Cela paroît ridicule et contraire à vos anciens usages.

TOXARIS.

Tout ce que tu viens de rapporter de ces grands hommes, Mnésippe, ne doit-il pas être regardé comme une suite de belles actions? En effet, ils n'étoient que deux, et ils ont osé former l'entreprise la plus hardie; ils ont quitté leur patrie pour s'embarquer sur le Pont-Euxin, voyage qu'aucun Grec n'avoit osé tenter depuis les Argonautes. Ils ne furent effrayés, ni du nom d'inhospitalière que l'on donnoit à

de gens semblables à ceux-là; et en conséquence voyez, d'après ces anciens traits d'histoire, s'il vous est avantageux que beaucoup d'Oreste et de Pylade abordent en Scythie.

cette mer (1), ni de la cruauté des peuples qui en habitoient les bords, ni de tout ce qu'on en racontoit de terrible; et lorsqu'ils furent faits prisonniers, ils se conduisirent avec tant de bravoure, qu'après avoir brisé leurs fers, ils vengèrent sur le roi l'outrage qu'ils en avoient reçu, et s'en retournèrent dans leur pays après avoir enlevé la Déesse. Comment de telles actions ne paroîtroient-elles pas admirables et dignes des honneurs divins, à tous ceux qui rendent hommage à la vertu? Ce n'est cependant pas-là ce que nous considérons dans Oreste et dans Pylade, ni ce qui nous les fait regarder comme des héros.

MNÉSIPPE.

Tu me diras au moins ce qu'ils ont fait de si grand et de si divin. Si c'est leur voyage ou leur navigation que tu admires, je pourrois te montrer beaucoup de gens qui mériteroient mieux d'avoir des autels: sur-tout les Phéniciens, qui ne naviguent pas seulement sur l'Euxin, jusques aux Mœotides ou au Bosphore, mais qui parcourent toutes les mers grecques et barbares, visitent pendant l'été tous les ports et tous les rivages, et ne retournent chez eux que sur la fin de l'automne. Tu les regarderas donc aussi comme des dieux.

(1) On lui a donné depuis un nom, dont la signification est diamétralement opposée à celle du premier, en l'appellant *Euxin.*

Cependant la plupart ne sont que des marchands de poisson salé.

TOXARIS.

Apprends, mon cher, que les Scythes, que vous appellez barbares, ont conçu des grands hommes une plus haute idée que les Grecs. On ne pourroit pas trouver à Mycènes ou dans Argos, un tombeau remarquable d'Oreste ou de Pylade ; et chez nous ils ont un temple. Un même culte les honore tous les deux à la fois, en mémoire de l'amitié qui les unissoit. Nous leur offrons des victimes, nous leur rendons toutes sortes d'honneurs, et leur qualité d'étrangers n'empêche pas les Scythes de les regarder comme des grands hommes. On ne s'informe pas chez nous de quel pays sont les gens vertueux ; et nous ne sommes point jaloux des belles actions de ces héros, quoiqu'ils aient été nos ennemis. En louant Oreste et Pylade, nous les mettons au rang de nos citoyens ; mais ce qui excite le plus notre admiration, c'est leur amitié. On peut la proposer comme le modèle le plus accompli ; c'est de ces deux illustres amis que les autres doivent apprendre comme il faut partager la bonne et la mauvaise fortune, (et mériter par-là) d'être recherchés par les plus vertueux des Scythes (1). Nos ancêtres ont gravé sur une

(1) Cet endroit étoit un peu obscur, la parenthèse que j'ai ajoutée plus haut l'a, je crois, bien éclairci.

colonne d'airain qu'ils ont élevée dans le temple d'Oreste, l'histoire des malheurs que ces amis ont éprouvés ensemble, ou l'un pour l'autre ; et ils ont ordonné par une loi que l'inscription de cette colonne fût la première instruction de leurs enfans, la base de leur éducation, et qu'ils l'apprissent par cœur. Aussi, un enfant oublieroit plutôt le nom de son père, que d'ignorer les actions d'Oreste et de Pylade. Tout ce qui est écrit sur la colonne, est représenté sur l'enceinte intérieure du temple, dans des peintures qu'ont fait faire nos ancêtres. On voit, d'un côté, Oreste navigeant avec son ami. Ensuite leur vaisseau fracassé contre les écueils, Oreste fait prisonnier et préparé pour servir de victime. Iphigénie a déja commencé le sacrifice. Vis-à-vis, et sur la muraille parallèle, on voit qu'il a rompu ses chaînes, et qu'il immole à sa vengeance Thoas et une foule de Scythes qui l'accompagnoient. Enfin, les deux amis se rembarquent, emmenant avec eux Iphigénie et la Déesse. Les Scythes veulent en vain arrêter le vaisseau qui fend déja les flots, vainement ils se suspendent aux gouvernails (1), et s'efforcent de monter dans le navire ; tout cède au courage des deux amis ; et les Scythes, blessés ou craignant de l'être,

(1) Les vaisseaux des anciens avoient plusieurs gouvernails, une infinité de monumens le prouvent, et il n'est pas besoin de citer aucune autorité sur une chose si connue.

regagnent, en nageant, le rivage. C'est ici sur-tout qu'on peut voir quelle tendresse ces deux Grecs montrèrent l'un pour l'autre dans ce combat contre les Scythes. Le peintre les a représentés tous deux, négligeant le soin de leur propre vie, pour repousser les ennemis qui attaquent l'autre. Chacun cherche à s'avancer au-devant des traits dirigés contre son ami, et compte la mort pour rien, s'il le sauve, et lui dérobe, pour ainsi dire, les coups portés contre lui, en s'y présentant lui-même. C'est cette amitié, cette tendresse qui leur a fait partager également tous les périls, qui les faisoit voler au-devant des coups destinés à l'un d'eux, enfin, cette confiance et cet amour vertueux qu'ils ont eu l'un pour l'autre, que nous avons cru au-dessus du commun des hommes, et devoir être le partage d'intelligences supérieures à l'humanité.

Les hommes, en effet, sont amis tant qu'un vent favorable enfle les voiles de leur navire; ils se plaignent alors de leurs amis, s'ils ne partagent pas avec eux leurs plaisirs; mais le vent devient-il un peu contraire, ils fuient et les abandonnent au milieu du danger. Apprends donc par-là, mon cher, que les Scythes n'ont rien de plus cher que l'amitié; qu'ils n'estiment rien tant que de partager les travaux et les dangers d'un ami, et que c'est chez nous une chose honteuse que de trahir les devoirs de l'amitié. Voilà pourquoi nous rendons de si grands honneurs à Oreste et à Pylade; et

c'est parce qu'ils ont surpassé tous les autres en amitié, que nous sommes remplis d'admiration pour eux. Nous les appellons *Koracoi*, ce qui, dans notre langue, signifie, *les génies tutélaires de l'amitié.*

MNÉSIPPE.

Je vois bien, Toxaris, que les Scythes ne sont pas seulement habiles à lancer un trait, ou à bien combattre leurs ennemis : tu me fais assez connoître qu'ils excellent à parler avec éloquence. Tu as bien changé ma façon de penser, et je crois à présent que vous pouvez avoir raison de sacrifier à Oreste et à Pylade. Je ne savois pas encore que tu fusses un si bon peintre; il m'a semblé pendant ton récit, que je voyois les tableaux du temple d'Oreste, et que j'étois spectateur du combat (1). Je ne croyois pas, il le faut avouer, que les Scythes fissent tant de cas de l'amitié. Je pensois, au contraire, qu'étant peu civilisés, leurs sentimens ordinaires étoient ceux de la colère et de l'emportement, et j'en jugeois sur ce que disent les voyageurs, qu'ils mangent leur père après sa mort (2).

(1) Le grec ajoute : *et que je comptois les blessures.* Détail trop minutieux.

(2) Hérodote, *Clio, chap. 216;* mais selon cet auteur, ce sont plutôt les Massagètes que les Scythes qui en usent ainsi ; car il dit plus haut, que *ce que les Grecs attribuent généralement aux Scythes, n'est vrai que des Massagètes.* Eusèbe de Pamphilie, dans sa préparation évangélique, *liv. 1, page 11, D.* édition de Viger, dit:

TOXARIS.

Ce n'est pas ici le moment d'examiner si les Scythes savent mieux que les Grecs remplir les devoirs d'enfans tendres et respectueux, toujours est-il vrai qu'ils sont plus que vous amis tendres et fidèles. Il me seroit facile de montrer que les Scythes font bien plus de cas de l'amitié que les Grecs ; et certes, si je ne craignois de te fâcher, je te dirois l'idée que j'ai prise des Grecs, pendant le long séjour que j'ai fait avec eux. Vous parlez de l'amitié avec plus d'éloquence que personne ; mais loin que vos actions répondent à vos discours, vous en restez à ces éloges ; et lorsqu'il faut agir comme le doit un véritable ami, vous fuyez et n'osez consommer votre ouvrage.

Lorsque vos poëtes tragiques exposent sur la scène des exemples d'une amitié parfaite, vous les louez, vos mains les applaudissent, vous partagez les dangers des héros, leurs malheurs vous arrachent des larmes. Cependant vous n'osez rien faire pour vos amis, qui

ἱστοροῦνται Μασσαγέται καὶ Δέρβικες ἀθλιωτάτους ἡγεῖσθαι τῶν οἰκείων τοὺς αὐτομάτως τελευτήσαντας· διὸ καὶ φθάσαντες κατέθυον καὶ εἱστιῶντο τῶν φιλτάτων τοὺς παρακμάσαντας. Les Indiens nommés *Calatics*, avoient aussi l'usage de manger les corps de leurs pères et mères. Hérodote, *Thalie*, *chap. 38*, et les peuples de la Sogdiane et de la Bactriane croyoient honorer leurs vieillards et rendre service à leurs malades, en les donnant à dévorer à des chiens qu'ils élevoient pour cette fonction, et qu'ils nommoient ἐνταφιαστὰς, *enterreurs* ; Strabon, *liv. XI*, *page 356*.

méritent ces louanges que vous prodiguez à des héros imaginaires. Si quelqu'un de ceux que vous assurez de votre amitié vient à tomber dans l'infortune, le héros de la tragédie disparoît, et vous restez semblables à ces masques de théatre, dont la bouche, prodigieusement ouverte, ne profère pas une seule parole.

Quant à nous, autant nous vous sommes inférieurs en discours, autant nous l'emportons par les actions. Faisons une chose. Rapportons chacun des exemples d'amitié. Ecartons cependant toutes ces anciennes amitiés qu'ont célébrées vos poëtes ; vous auriez trop d'avantage si l'on s'en rapportoit au témoignage véridique de ces vers harmonieux, dans lesquels ils chantent l'amitié d'Achille et de Patrocle, celle de Thésée et de Pirithoüs, et de tant d'autres. Prenons seulement un petit nombre de faits arrivés de notre temps. Rapporte les actions des amis Grecs ; moi je dirai celles des amis Scythes ; et celui qui aura produit les amis les plus généreux, remportera la victoire, et proclamera son pays vainqueur dans un si beau genre de combat. Pour moi, j'aimerois mieux avoir la main droite coupée, ce qui est chez les Scythes une punition déshonorante, que d'être vaincu par un Grec, et lui céder en amitié.

MNÉSIPPE.

Ce n'est pas peu de chose, que d'oser com-

battre seul à seul avec un homme armé, comme tu l'es, de traits (1) bien aiguisés, et toujours sûrs de leurs coups. Cependant je ne trahirai point lâchement les intérêts de la Grèce. J'accepte le combat. Il seroit honteux que, faute de défenseur, tant de nations, dont la Grèce est composée, fussent vaincues par les Scythes, qui, selon le témoignage de leur histoire, et de ces tableaux dont tu m'as fait un si beau récit, n'ont pu résister à deux Grecs. Si cela arrivoit, il faudroit me couper la langue, et non pas la main. Mais d'abord il faut, en commençant, fixer le nombre des exemples que nous rapporterons; à moins que le vainqueur ne soit celui qui en rapportera davantage.

TOXARIS.

Nullement : le nombre ne doit point déterminer la victoire. Mais si tes traits, aussi nombreux que les miens, paroissent plus vifs et plus perçans, ils me feront des blessures mortelles, et je céderai à leurs coups (2).

MNÉSIPPE.

Fort bien. Mais encore convient-il d'en fixer le nombre. Il suffira, ce me semble, d'en rapporter chacun cinq.

(1) Le grec porte: *de discours*; la métaphore est trop hardie pour notre langue.

(2) Autre métaphore assez violente; mais il faut bien conserver quelques traits de l'original, si l'on veut que la traduction lui ressemble.

TOXARIS.

J'y consens. Commence donc. Mais auparavant, jure-moi de ne rien dire que de vrai; autrement il ne seroit pas difficile de forger quelque histoire de ce genre, dont la preuve seroit assez difficile à acquérir; néanmoins, si tu jures, je te croirai.

MNÉSIPPE.

Et bien! je jurerai, si tu le crois nécessaire. Lequel de nos Dieux veux-tu que j'atteste? Sera-ce celui qui préside à l'amitié?

TOXARIS.

Oui, et moi je jurerai celui de mon pays; qui lui répond, lorsque ce sera mon tour de parler.

MNÉSIPPE.

Jupiter, protecteur de l'amitié, sois témoin que je n'avancerai rien que de vrai (1), rien que je n'aie appris par moi-même ou par des témoins dignes de foi, rien dont je ne sois exactement instruit, et que je n'ajouterai aucune circonstance tragique capable d'exciter la pitié. Je commence par l'histoire de Dinias et d'Agathocle, dont l'amitié a long-temps été célèbre dans toute l'Ionie.

(1) Ceci me porte à croire que ces histoires d'amitié ne sont pas absolument fabuleuses, et de purs fruits de l'imagination de Lucien.

Agathocle étoit de Samos ; il n'y a pas long-temps qu'il vivoit encore. Sa naissance et sa fortune n'avoient rien de considérable, mais l'amitié qu'il a montrée pour Dinias l'a rendu justement illustre. Ce Dinias, dont il étoit l'ami depuis l'enfance, étoit fils de Lysion d'Ephèse. Ses richesses immenses attirèrent autour de lui, comme il arrive d'ordinaire aux jeunes gens (1) fortunés une foule d'autres jeunes gens, toujours disposés à faire avec lui la débauche et à vivre dans les plaisirs, et par-là même d'autant plus éloignés d'avoir pour lui une amitié véritable. D'abord, Agathocle se trouvoit avec eux, il partageoit leur société et leurs divertissemens ; mais c'étoit sans trouver aucun plaisir dans un pareil genre de vie. Bientôt Dinias n'eut pas pour lui plus d'égards que pour ses flatteurs ; enfin Agathocle lui devint tout à fait insupportable, parce qu'il osoit blâmer sa conduite, qu'il lui rappelloit le souvenir de ses ancêtres, et l'avertissoit de conserver l'héritage que son père lui avoit amassé avec tant de peines ; ensorte que Dinias, choqué de ces reproches, cessa de l'inviter à ses parties de plaisir : il cherchoit même à se cacher de lui, et ne faisoit plus la débauche qu'avec ses flatteurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à persuader à ce malheureux jeune homme, qu'une certaine

(1) On traduit ordinairement *νεοπλουτος*, par *nouveau riche*, *riche depuis peu*.

Chariclée, femme de Démonax, homme de considération et le premier magistrat d'Éphèse, étoit amoureuse de lui. D'abord les billets-doux commencèrent à marcher de la part de Chariclée, ensuite vinrent des guirlandes de fleurs à demi-flétries, des fruits qui portoient l'empreinte de ses dents (1), et toutes les galanteries que les femmes voluptueuses savent si bien mettre en usage pour séduire les jeunes gens qu'elles veulent engager insensiblement dans une passion, et qu'elles enflamment en leur faisant croire qu'ils sont leur première

(1) La manière dont les Grecs faisoient l'amour avoit quelque chose de singulier. L'amant, la déclaration faite, portoit à sa maîtresse, outre des fleurs, des pommes (que les poëtes appellent presque toujours *pommes de Bacchus*, Théoc. *Id. 2, v. 120;* par la raison, dit Athenée, *liv. 3, chap. 7*, que Bacchus est celui auquel on doit les pommes). Ce présent étoit le plus agréable qu'on pût faire à la personne qu'on aimoit, et lorsqu'elle vouloit répondre à la galanterie de son amant, elle lui envoyoit à son tour des fleurs qu'elle avoit portées la veille, et des fruits sur lesquels elle imprimoit la trace de ses dents; ce qui a fait dire à Horace, *Ep. 1, liv. 1, sunt qui frustis et pomis viduas venantur avaras.* Atalante, cette belle coureuse, fut vaincue par des pommes; Properce, *liv. 2, el. dernière, v. 69, ut que decem possint, &c.* Athenée, *liv. 15, chap. 3, page 370*, nous apprend encore, que non-seulement les amans couronnoient de guirlandes de fleurs la porte de la maison où demeuroit leur maîtresse, mais encore qu'ils y sacrifioient quelquefois. Quand on alloit en bonne fortune, il étoit de la galanterie, en cas que la porte du logis de sa maîtresse refusât de s'ouvrir, de l'enfoncer et de mettre le feu à la maison. Théoc. *Idylle 2, v. 127.*

amour (1). Rien n'est en effet plus attrayant, sur-tout pour ceux qui se croient fort aimables, et ils ne tardent pas à tomber, sans s'en appercevoir, dans les filets de ces coquettes.

Chariclée étoit jolie, mais vraie courtisanne, elle se livroit au premier qui la vouloit avoir, pour peu qu'il la payât. Si quelqu'un, en passant, la fixoit, elle lui faisoit connoître par un signe de tête, qu'il pouvoit venir avec elle: il n'y avoit pas lieu de craindre qu'on se fût trompé (2). C'étoit d'ailleurs une femme rusée, et de toutes les courtisannes la plus habile, la plus expérimentée dans l'art de s'attirer un amant, ou de le fixer s'il paroissoit incertain de son choix; nulle ne savoit mieux le subjuguer, l'asservir ou l'enflammer peu-à-peu, tantôt par une feinte colère, ou par des caresses trompeuses, tantôt par un mépris affecté, ou bien en feignant d'avoir du penchant pour un autre. Enfin c'étoit, dans son genre, une femme accomplie, qui faisoit jouer mille ressorts pour ruiner ses amans.

Tel fut l'instrument dont les flatteurs de Dinias se servirent pour le perdre. Ils secondèrent si bien les desseins de Chariclée (3), qu'ils entraînèrent le malheureux jeune homme dans une passion extrême pour elle. Cette

(1) On pourroit encore traduire, *en leur faisant croire qu'elles ont été les premières à s'enflammer.*

(2) Le grec : *que Chariclée contredise.*

(3) Le grec dit à la lettre : *et jouèrent les seconds rôles de la pièce.*

femme féconde et exercée en méchancetés ; qui avoit dejà joué mille amours, perdu un grand nombre de jeunes gens et renversé des fortunes immenses (telle qu'un oiseau de proie), se saisit de ce jeune homme simple et sans expérience, et le retint dans ses serres jusqu'à ce qu'elle l'eût percé d'outre en outre ; mais lorsqu'elle s'en étoit rendue absolument maîtresse, sa proie devint la cause de sa perte, et l'infortuné Dinias se vit précipiter par elle dans un abyme de malheurs.

D'abord, comme je l'ai dit, elle lui envoyoit des billets-doux, et sa suivante alloit tous les jours chez Dinias, pour lui dire que Chariclée avoit versé un torrent de larmes, que l'amour l'empêchoit de prendre aucun repos, et qu'elle s'étrangleroit, l'infortunée ! s'il ne devenoit sensible à sa tendresse. Dinias se crut bientôt le jeune homme le plus beau, le plus heureux d'Ephèse, et l'objet des desirs de toutes les femmes. Enfin, après s'être bien fait prier, il se rendit aux vœux de Chariclée. Depuis ce moment, il ne fut, comme on peut croire, que plus facile à subjuguer par une femme, qui joignoit à la beauté l'art de parler le langage de la tendresse et de la volupté, qui savoit pleurer à propos, entrecouper ses discours de soupirs, retenir son amant lorsqu'il s'en alloit, courir au-devant de lui quand il entroit, se parer pour lui plaire davantage, et quelquefois chanter et jouer de la cithare. Elle employa toutes ces ruses contre Dinias ; et lorsqu'elle

lorsqu'elle connut que sa passion étoit extrême, que l'amour l'enivroit entiérement (1), elle mit le comble à ses perfidies, et acheva de perdre ce malheureux jeune homme en feignant qu'elle étoit enceinte de lui. Rien n'est plus capable d'enflammer un amoureux imbécille (2). De ce moment, Chariclée cessa d'aller chez Dinias, et lui fit dire que son mari ayant découvert leur intrigue, la faisoit observer. Dinias n'étoit plus en état de recevoir cette nouvelle : il ne pouvoit supporter de ne plus voir sa maîtresse, il pleuroit, envoyoit chez elle ses flatteurs, appelloit par ses cris sa chère Chariclée, embrassoit avec transport la statue de marbre blanc qu'il en avoit fait faire ; enfin il se jettoit à terre, et se rouloit sur le plancher ; son désespoir étoit une rage véritable.

Les présens qu'il avoit faits à Chariclée étoient un peu différens des guirlandes et des fruits mordus qu'elle lui avoit donnés ; c'étoit des maisons de campagne, des terres, des esclaves, des habits brodés de fleurs, et de l'or tant qu'elle en avoit voulu : en un mot, la maison de Lysion, autrefois la plus illustre de l'Ionie, étoit épuisée et ruinée totalement. Chariclée, qui voyoit que

(1) Le grec : *διάβροχον*, *humide*, *trempé* ; ce terme s'emploie aussi pour marquer l'effet de l'ivresse.

(2) Je ne suis pas de l'avis de Lucien. Un tel sentiment est plutôt le propre d'une ame bien née, que celui d'un imbécille ; car *βλὰξ* ne peut signifier que *lâche* ou *imbécille*.

Dinias n'avoit plus rien, l'abandonna et se mit à pourchasser un jeune Crétois assez riche ; déja même elle l'aimoit ou du moins celui-ci le croyoit. Dinias abandonné non-seulement de sa maîtresse, mais encore de ses flatteurs, qui étoient passés du côté du Crétois amant de Chariclée, se ressouvint d'Agathocle et fut le trouver. Celui-ci savoit déja depuis long-temps les malheurs de son ami. Dinias rougit en l'abordant, et lui raconta néanmoins toutes ses infortunes, lui parla de son amour, de sa pauvreté, des mépris de sa maîtresse et du Crétois son rival : enfin il lui dit qu'il ne pouvoit plus vivre s'il ne jouissoit de Chariclée. Agathocle crut qu'il n'étoit pas encore temps de le faire souvenir que de tous ses amis il étoit le seul qu'il eût éloigné de chez lui ; et qu'il lui avoit préféré de vils flatteurs. Mais il vendit sa maison paternelle, la seule qu'il possedât, et en donna à son ami le prix qui se montoit à trois talens.

Alors Dinias reparut aux yeux de Chariclée, qui le trouva plus aimable encore. Elle lui fit des reproches d'avoir été si long-temps sans la venir voir. Les lettres et la messagère rentrèrent en campagne, et les flatteurs voyant que Dinias étoit encore bon à gruger (1), accoururent autour de lui dans l'espoir de faire une nouvelle moisson.

(1) Ce mot n'est pas fort noble ; mais il exprime merveilleusement celui du texte qui lui répond.

Un jour il avoit promis à Chariclée d'aller chez elle ; il s'y rendit pendant la nuit, au moment du premier sommeil ; il venoit d'entrer, lorsque Démonax, époux de Chariclée, soit qu'il eût des soupçons, soit que ce fût convention faite avec sa femme, car on dit l'un et l'autre, sort tout-à-coup, comme d'une embuscade, ordonne à ses valets de fermer la cour, et de se saisir du jeune homme, qu'il menace de coups de fouet et du feu, et tire contre lui son épée, comme pour punir un adultère. Dinias voyant à quel péril il étoit exposé, s'empare d'un levier qui se trouvoit par hasard près de lui, il en frappe Démonax à la tempe, et le tue. Portant ensuite sa vengeance sur Chariclée, il l'assomme à coups redoublés de ce même levier, et achève, avec l'épée de Démonax, de lui arracher la vie. Cependant les esclaves, frappés d'effroi par cette action hardie, restoient debout en silence ; lorsqu'ils voulurent s'emparer de Dinias, il les écarta à coups d'épée, et les obligea de prendre la fuite. Il sortit après avoir commis ce meurtre, et fut passer le reste de la nuit chez Agathocle : ils examinèrent ensemble le parti qu'il falloit prendre sur ce qui s'étoit passé et ce qui pourroit en résulter. Mais dès la pointe du jour, des satellites se présentèrent et arrêtèrent Dinias ; son affaire avoit déja fait beaucoup de bruit ; et comme il ne nioit pas qu'il eût commis le meurtre, on le conduisit au gouverneur d'Asie. Celui-ci le renvoya devant l'empe-

reur, qui peu après le fit conduire en exil dans l'isle de Gyare, l'une des Cyclades.

Agathocle le suivit par-tout, il s'embarqua avec lui pour l'Italie; et seul de ses amis, l'accompagna au tribunal. Lorsque Dinias partit pour son exil, s'y condamnant aussi lui-même, il partit avec lui. Etant venus par la suite à manquer de toutes les choses nécessaires à la vie, Agathocle se louoit à des pêcheurs de pourpre (1), plongeoit avec eux, et du salaire qu'il en retiroit, nourrissoit Dinias. Ce dernier eut une longue maladie, pendant laquelle Agathocle lui prodigua tous ses soins; et quand son ami fut mort, ayant honte d'abandonner son tombeau, il resta dans la même isle, et ne voulut jamais retourner dans sa patrie. Voilà, Toxaris, un bel exemple d'amitié, et c'est un Grec qui l'a donné depuis peu. Je ne crois pas qu'il se soit écoulé plus de cinq ans; depuis qu'Agathocle est mort à Gyare.

TOXARIS.

Je voudrois bien, Mnésippe, que tu n'eusses pas fait de serment avant de me conter cette histoire, il m'auroit été permis de ne pas y ajouter foi. Cet Agathocle ressemble bien à un ami Scythe, et je crains que tu ne puisses m'en citer un autre qui lui ressemble.

(1) On sait que les anciens tiroient leur belle couleur de pourpre, d'un petit coquillage qu'ils appelloient *Murex*.

MNÉSIPPE.

Tu vas en trouver un dans Euthydique de Chalcis. Ecoute son histoire, je la tiens de Simyle de Mégare, patron de vaisseau; il m'a juré qu'il en avoit été témoin oculaire. Il faisoit voile, à ce qu'il m'a dit, d'Italie à Athènes, à-peu-près vers le coucher des Pléïades (1). Son vaisseau portoit différens passagers qu'il avoit recueillis sur la côte, parmi lesquels se trouvèrent Euthydique et Damon. Tous deux étoient de même âge. Euthydique avoit l'air fort et vigoureux; Damon au contraire, foible et pâle, sembloit sortir d'une longue maladie.

La navigation fut assez heureuse jusqu'en Sicile; mais quand ils eurent traversé le détroit, et se furent avancés dans la mer d'Ionie, une violente tempête les accueillit. Il n'est pas besoin de te peindre l'élévation des flots, les gouffres d'eau, la grêle, le sifflement des vents et tout ce qui accompagne ordinairement une tempête. Ils étoient arrivés à la hauteur de Zacynthe naviguant la voile ployée, et ayant entouré le vaisseau de cordages (2) pour rompre l'impé-

(1) C'est-à-dire, vers la fin de Novembre.

(2) Ces cordages s'appelloient σπεῖραι, et les Romains, qui en adoptèrent l'usage des Grecs, les nommoient *spiræ*. *Voyez* sur ce passage l'observation de M. de Grandmaison, dans son troisième volume des *mêlanges de littérature étrangère*. Les Grecs, pour adoucir la violence du roulis et calmer les flots agités par la tempête, employoient encore un autre moyen; c'étoit de verser de l'huile dans la mer. Plutarque, *Questions nat.*, *page 622*, *tom. IV*, examine quelles sont les causes

tuosité de la vague, lorsque vers le milieu de la nuit, Damon, incommodé par le mouvement du vaisseau, se pencha sur le bord pour vomir; mais le navire, frappé violemment par un flot, fut penché du côté où étoit l'infortuné Damon, qui tomba dans la mer la tête la première. Il étoit habillé, pour son malheur, et ne pouvoit facilement nager : on comprit à ses cris que l'eau le suffoquoit, et qu'il ne se soutenoit qu'à peine sur les flots. Si-tôt qu'Euthydique, qui venoit de se coucher et qui étoit nud, l'eut entendu, il se précipita dans la mer; et saisit son ami qui n'en pouvoit déja plus. Simyle m'a dit qu'on avoit pu les observer long-temps, parce qu'il faisoit un beau clair de lune; et qu'il avoit vu Euthydique soulever Damon sur les flots, et l'aider à nager. Les passagers, touchés du malheur de ces deux jeunes gens, auroient bien voulu les secourir, mais un vent violent emporta le vaisseau; et tout ce qu'on put faire, fut de leur jetter des morceaux de liége et des cordages, pour qu'ils s'en aidassent à nager, s'ils avoient le bonheur de les rencontrer. On leur envoya aussi l'échelle du vaisseau, qui n'étoit pas petite.

qui peuvent faire produire à l'huile cet effet, il cite Aristote; et S. Jean Climaque, dans son vingt-quatrième degré, dit : *de même que l'huile appaise les tempêtes, de même le jeûne et la pénitence calment les passions.* Ainsi cet expédient qu'on a proposé depuis quelques années à nos navigateurs, n'est *qu'un renouvellé des Grecs.*

Que penses-tu, Toxaris, de ce trait d'amitié? Est-il possible de donner une plus forte preuve de tendresse à un ami, qui tombe ainsi la nuit dans la mer irritée, que de vouloir mourir avec lui? Représente-toi, d'un côté, la hauteur et le bruit des vagues qui viennent en bouillonnant se briser contre le navire, et l'environnent d'écume la nuit, et le désespoir; de l'autre, Damon suffoqué par les flots, pouvant à peine lever la tête et tendant les bras à son ami. Vois Euthydique qui s'élance aussi-tôt dans la mer, aide son ami à nager, et craint de le voir périr avant lui; et sache que je ne t'offre point en Euthydique, un ami commun et ordinaire.

TOXARIS.

Eh bien, Mnésippe, ces braves amis ont-ils péri, ou leur est-il arrivé quelque secours inattendu? Je tremble sur leur sort.

MNÉSIPPE.

Rassure-toi: tous deux ont été sauvés, et sont maintenant à Athènes, où ils s'occupent tranquillement de la philosophie. Simyle n'a pas pu m'en dire davantage; mais Euthydique lui-même m'a instruit du reste: d'abord ils rencontrèrent les morceaux de liège dont ils s'emparèrent et à l'aide desquels ils nagèrent avec assez de difficulté; mais à la pointe du jour ayant apperçu l'échelle du vaisseau, ils s'avancèrent vers elle, montèrent dessus, et furent facilement portés vers les bords de

Zacynthe. Après ces deux exemples qui ne méritent pas d'être méprisés, écoute le troisième qui ne leur est point inférieur.

Eudamidas de Corinthe avoit pour amis Arétée de Corinthe et Charixêne de Sicyone. Il étoit pauvre, mais ses amis étoient à leur aise. En mourant il fit un testament, qui paroîtroit ridicule aux yeux de bien des gens; mais que tu admireras sans doute, puisque tu combats en ce moment pour le prix de l'amitié. Ce testament étoit conçu en ces termes :

« Je lègue à Arétée, ma mère à nourrir, et je » le prie d'avoir soin de sa vieillesse; je lègue » à Charixêne ma fille à marier, et à doter le » mieux qu'il pourra (or sa mère étoit vieille » et sa fille très-nubile); si l'un des deux » vient à mourir, que l'autre prenne la part » du défunt ».

Lorsqu'on en fit lecture (1), tous ceux qui connoissoient la pauvreté d'Eudamidas, mais ignoroient l'amitié qui le lioit avec ces deux hommes, tournèrent ce testament en plaisanteries, et il n'y avoit personne qui ne s'en allât en riant, et en disant : « Arétée et Charixêne » seront fort heureux, s'ils acceptent leurs » legs, et font honneur au testament d'Eudamidas. Celui-ci a trouvé le moyen d'hériter » d'eux, quoiqu'ils soient encore en vie (2) ».

(1) Cette lecture se faisoit juridiquement en place publique.

(2) Le grec dit : *ce sont à présent les morts qui héritent des vivans.*

Mais ces honnêtes légataires, dès qu'ils eurent connoissance du legs qui leur avoit été fait, accoururent sur le champ, et en demandèrent la délivrance.

Charixêne ne survécut que de cinq jours à Eudamidas, et Arétée se montrant le plus généreux de tous les légataires, prit la part léguée à Charixêne. Il nourrit la mère d'Eudamidas, et quelque temps après il maria la fille de son ami. De cinq talens qu'il possédoit, il lui en donna deux, et deux autres à sa propre fille, et voulut que leur mariage fût célébré le même jour.

Que te semble, Toxaris, de cet Arétée ? A-t-il donné un foible exemple d'amitié en acceptant son legs, et ne trahissant point les dispositions de son ami ? Ou bien, le mettrons-nous au rang de ces suffrages parfaits dont on trouve un sur cinq (1) ?

TOXARIS.

J'avoue qu'il s'est conduit bien généreusement; mais Eudamidas me paroît encore plus admirable. La confiance qu'il a montrée en ses amis, prouve qu'il auroit agi comme eux quand il n'en auroit pas été prié par un testament, et qu'il se seroit présenté avant tous autres

(1) C'est-à-dire, au rang des choses rares. Un suffrage parfait est un suffrage univoque : c'est un proverbe qui a échappé aux recherches d'Erasme, et sur lequel les commentateurs de Lucien gardent le plus profond silence.

pour recueillir un pareil héritage, sans avoir été nommé légataire.

MNÉSIPPE.

Tu as raison. Je vais te raconter la quatrième histoire : c'est celle de Zénothémis de Marseille, fils de Charmolée. On me le montra, il y a quelque temps, en Italie, où j'étois en députation pour ma patrie. C'étoit un bel homme, d'une taille avantageuse, et riche, à ce qu'il paroissoit. A côté de lui, étoit assis sur son char une femme d'une laideur amère. La moitié droite de son corps étoit desséchée; elle avoit un œil éraillé : en un mot, c'étoit un monstre difforme, un spectre effrayant. Je m'étonnois de ce qu'un si bel homme avoit épousé une femme si laide ; mais celui qui m'avoit fait remarquer Zénothémis, m'apprit comment il avoit contracté ce mariage ; il en étoit lui-même fort instruit, étant de Marseille.

Zénothémis, me dit-il, étoit l'ami de Ménécrates, père de ce laideron. Ménécrates étoit fort riche et possédoit une charge considérable; mais il se vit privé de tout son bien par une condamnation du conseil des Six-cent, pour avoir proposé un décret contraire aux loix : c'est ainsi, ajouta-t-il, que nous autres Marseillois, nous punissons les magistrats iniques. Ménécrates fut sensible à cette condamnation ; la perte de son bien, et plus encore celle des honneurs dont il jouissoit, lui causoit une douleur profonde; mais son chagrin le plus

vif, étoit de ne pouvoir marier sa fille, déja nubile. Elle avoit atteint sa dix-huitième année, et sa figure étoit si rebutante, que personne n'auroit voulu d'elle, quand son père auroit encore possédé toutes les richesses qu'il avoit perdues. On disoit de plus, qu'elle tomboit en épilepsie au croissant de la lune.

Ménécrates se plaignoit un jour à Zénothémis de ses malheurs. « Console-toi, cher Ménécrates, lui dit ce dernier, tu ne manqueras » jamais du nécessaire, et ta fille trouvera un » époux digne de sa naissance ». En disant cela il le prit par la main, et le conduisit dans sa maison où il lui fit présent d'une partie de ses richesses. Quelque temps après, il fit préparer un grand festin auquel il invita plusieurs de ses amis avec Ménécrates et sa fille, feignant de connoître quelqu'un qui la vouloit épouser. A la fin du repas, après les libations, il remplit sa coupe, et la présentant à Ménécrates : « reçois, lui dit-il, cette coupe de la main de ton » gendre, j'épouse en ce jour ta fille Cydimaque, » et il y a déja long-temps que j'ai reçu de toi » vingt-cinq talens (1) pour lui servir de dot ». « Que faites-vous, Zénothémis ? reprit Ménécrates, vous n'y pensez pas : je ne souffrirai » jamais qu'un aussi beau jeune homme épouse » une fille laide et contrefaite comme est la

(1) Soixante-quinze mille livres de notre monnoie, à n'estimer le talent que trois mille livres ; mais aujourd'hui, il vaut plus de quatre mille livres, et vingt-cinq talens font au moins cent mille francs.

» mienne ». Zénothémis à ces paroles se saisit de Cydimaque, l'emporte dans une chambre voisine où il consomme son mariage: puis il la ramène et la présente à l'assemblée, en qualité de son épouse. Depuis ce temps il n'a cessé d'habiter avec elle, il l'aime au-delà de ce qu'on peut dire; et comme tu vois, il la mène par-tout avec lui. Non-seulement il ne rougit pas de l'avoir épousée, il s'en fait même un honneur, et montre par-là qu'il ne fait cas ni de la beauté, ni des richesses, ni de l'opinion publique, et que la condamnation que Ménécrates a essuyée, n'a rien diminué de son amitié pour lui. Aussi la fortune l'a-t-elle récompensé de ces sentimens généreux; et de cette femme si laide il a eu un enfant d'une figure charmante. Lorsque cet enfant fut devenu un peu grand, son père le conduisit au sénat, revêtu d'une robe noire et couronné d'olivier, afin qu'il inspirât plus de compassion pour son aïeul. Il sourit aux Sénateurs, il frappa dans ses mains. Le Sénat attendri par cette naïveté, remit à Ménécrates sa condamnation, et le rétablit dans tous ses honneurs. Il jouit à présent auprès de ce tribunal de sa première considération.

Voilà ce que le Marseillois me raconta de la générosité de Zénothémis pour son ami. Cette action ne mérite pas d'être méprisée, et je doute qu'il y eût beaucoup de Scythes qui la voulussent imiter; car on dit qu'ils se choisissent toujours de jolies maîtresses.

La cinquième histoire me reste encore, et

je ne crois pas devoir t'en raconter une autre que celle de Démétrius de Sunium, qui m'étoit échappée.

Démétrius voyageoit par eau en Egypte avec Antiphile d'Alopèce (1); la plus tendre amitié les unissoit depuis l'enfance : leur âge étoit le même, ils avoient été élevés ensemble. L'un avoit étudié la philosophie cynique sous le Sophiste de Rhodes (2); l'autre s'appliquoit à la médecine. Le desir de voir les Pyramides et la statue de Memnon, attiroit Démétrius en Egypte. Il avoit entendu dire que les Pyramides étoient si élevées, qu'elles ne donnoient pas d'ombre (3), et que la statue de Memnon rendoit un son lorsqu'elle étoit frappée des premiers rayons du soleil levant (4). Démétrius desirant

(1) Sunium et Alopèce sont deux bourgades de l'Attique.

(2) On ignore quel est ce sophiste de Rhodes.

(3) Ce n'est point à cause de leur élévation que ces pyramides ne donnoient pas d'ombre, mais parce que le soleil frappoit dessus d'à-plomb. Ce qui ne pouvoit être, vu la position de l'Egypte, qui n'est pas sous la ligne, que dans l'été, à un certain jour et à une certaine heure, vraisemblablement à midi.

(4) Cette statue merveilleuse est décrite par Pausanias en ses attiques, *page 40;* et Strabon, *liv. 17, page 561:* ce dernier dit l'avoir vu, et avoir, en effet, entendu sortir un son de la partie inférieure de ce colosse, dont il ne restoit plus que la moitié, du temps de Strabon. La partie supérieure avoit été précédemment rompue et détachée par un tremblement de terre. Le reste assis sur un trône, n'en rendoit pas moins le son; mais le géographe philosophe dit *qu'il ne sait si ce fut de la statue ou de quelqu'un des assistans que*

donc de voir les Pyramides et d'entendre Memnon, s'embarqua sur le Nil avec son ami. On étoit déja au sixième mois de l'année, la fatigue et la chaleur empêchèrent Antiphile de pouvoir aller plus loin. Démétrius remonta le fleuve. Il ne prévoyoit pas que son ami alloit éprouver un malheur dans lequel il auroit besoin de la présence et des secours d'un ami généreux. En effet, Syrus, esclave d'Antiphile (1), s'étant associé avec des voleurs, se glissa avec eux dans un temple d'Anubis. Ces scélérats enlevèrent le Dieu et deux vases d'or, prirent aussi un caducée d'or et un cynocéphale (2) d'argent, et déposèrent leur vol chez Syrus. Quelques-uns d'eux ayant été pris comme ils vendoient une partie des effets qu'ils avoient volés, furent tourmentés sur la roue, et confessèrent leur crime. On les mena aussi-tôt dans la maison d'Antiphile, où ils découvrirent les vases qu'ils avoient dérobés, cachés dans un endroit obscur, sous un lit. On s'empare à l'instant de Syrus et d'Antiphile. Celui-ci étoit

provint le son, qui d'ailleurs étoit assez foible; mais que l'on étoit d'abord tenté de croire qu'il provenoit de la statue.

(1) Le grec dit: *l'esclave d'Antiphile, Syrien de nom et de nation.*

(2) Le Cynocéphale est une statue d'Anubis. On en voit un fort remarquable dans le premier volume du *musæum Florent.* Il représente un homme ayant une tête de chien. Il est assis comme cet animal sur le derrière, les genoux élevés et les mains posées sur les genoux. Il a les oreilles coupées, et est vêtu, depuis le col jusqu'au coude, d'une casaque qui paroit d'écaille.

alors chez son maître de philosophie à écouter la leçon ; on vient l'en arracher, en vain il crie qu'il est innocent; ses compagnons l'abandonnent et s'éloignent de lui comme d'un sacrilège ; ils auroient cru se souiller, s'ils eussent jamais bu ou mangé avec lui. Deux autres esclaves qu'il possédoit, pillèrent sa maison et prirent la fuite.

Déja depuis long-temps le malheureux Antiphile languissoit dans les fers ; on le traitoit comme le plus criminel de tous les prisonniers : et le geolier, homme fort superstitieux, pensoit venger son dieu, et mériter ses faveurs, en tourmentant ce jeune homme. S'il vouloit se justifier et alléguer son innocence, on le regardoit comme un impudent, il s'attiroit par-là une plus grande indignation. Bientôt il tomba malade ; il n'étoit guère possible qu'il ne le fût pas, puisqu'il n'avoit point d'autre lit que la terre, et ne pouvoit, pendant la nuit, étendre ses jambes resserrées dans des ceps de bois. Le jour on se contentoit de lui mettre un collier de fer attaché à une chaîne (1), et de lui lier une main à la muraille ; mais la nuit on l'enchaînoit par le milieu du corps. De plus, la puanteur du cachot échauffé par le grand nombre de prisonniers qu'on y avoit renfermés, permettoit à peine de respirer. Le bruit continuel des fers rendoit le sommeil impossible.

(1) Cette chaîne, ainsi qu'il paroît par la suite, régnoit autour du cachot, et tous les prisonniers y étoient attachés par un collier.

Tant de maux réunis étoient insupportables à un homme qui n'étoit point accoutumé à mener un genre de vie si rude.

Abattu par l'excès de ses malheurs, Antiphile avoit résolu de ne plus prendre de nourriture, lorsque Démétrius arriva dans la ville. Il ignoroit le sort de son ami; dès qu'il en fut instruit, il courut à la prison. Mais il ne put y entrer; il étoit tard, et le geolier avoit fermé les portes et s'étoit allé coucher, après avoir recommandé à ses esclaves de faire exactement la garde. Le lendemain Démétrius se présente à la porte de la prison, et parvient à force de pierres à se la faire ouvrir. Lorsqu'il fut entré, il chercha long-temps son ami, que ses malheurs avoient rendu méconnoissable. Il examinoit tous les prisonniers l'un après l'autre, de la même manière que le lendemain d'une bataille, chaque parti va faire la recherche de ses citoyens, qui sont morts en combattant; et peut-être n'auroit-il jamais pu le reconnoître, s'il n'eût appellé à haute voix, *Antiphile, fils de Dinomène.*

Antiphile entendant prononcer son nom, et voyant un homme s'avancer vers lui, sépara la chevelure sale et hérissée dont son visage étoit couvert, et qui étoit collée sur sa peau. Il se fait voir à Démétrius dans l'état affreux auquel il étoit réduit; tous les deux se reconnurent et s'évanouirent. Démétrius revenu à lui le premier, aida son ami à se remettre, et après avoir appris de lui le détail de toutes ses

ses infortunes, il l'exhorta à prendre confiance. Puis arrachant les haillons sales et pourris qui couvroient Antiphile, il déchire en deux son manteau et revêt son ami de la moitié. Depuis ce moment il demeuroit auprès de lui autant de temps qu'il lui étoit permis, en prenoit le plus grand soin, et lui fournissoit tout ce dont il pouvoit avoir besoin. Il se louoit sur le port à des marchands, et ne gagnoit pas peu à porter des fardeaux depuis le matin jusqu'à la moitié du jour. Revenu de son travail, il donnoit au geolier une partie de son salaire, pour l'engager à traiter Antiphile avec plus de douceur, et il employoit le reste a subvenir à ses propres besoins et à ceux de son ami, qu'il consoloit, en passant avec lui la journée. Quand la nuit étoit venue, il couchoit près de la porte de la prison sur un lit de feuilles qu'il s'étoit préparé. Quelque temps s'écoula de la sorte. Démétrius pénétroit sans difficulté auprès d'Antiphile, et celui-ci supportoit plus facilement son malheur depuis que son ami le partageoit.

Mais peu après, un des voleurs qui étoient renfermés dans la même prison étant mort, on crut que c'étoit de poison ; la garde devint plus sévère, et il ne fut plus permis d'aller visiter les prisonniers. Démétrius, pénétré de douleur d'être privé de la consolation de voir son ami, alla se dénôncer au gouverneur comme complice du vol fait dans le temple d'Anubis. Aussi-tôt on le charge de chaînes ; on le

conduit dans le cachot qui renfermoit Antiphile. Il supplia le geolier de l'attacher à côté de son ami ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint cette faveur. Ce fut alors qu'il fit éclater la tendresse qu'il avoit pour lui. Insensible à ses propres maux, et quoique malade, il employoit tous ses soins pour procurer à son ami un sommeil tranquille, et quelque relâche à sa douleur. Réunis ils supportoient tous deux plus aisément leurs souffrances. Enfin un événement imprévu en hâta le terme. Un prisonnier parvint, je ne sais trop comment, à se procurer une lime ; il rompit la chaîne à laquelle tous les autres étoient attachés, et les délivra. Ces malheureux se jettant en foule sur les gardes qui étoient peu nombreux, les tuèrent, sortirent de la prison, et se dispersant s'enfuirent où ils purent. Le plus grand nombre fut repris le lendemain. Pour nos deux amis, non-seulement ils restèrent à leur place, mais encore empêchèrent Syrus de s'échapper. Dès que le jour parut, le gouverneur, informé de ce qui venoit d'arriver, fit courir après les voleurs ; et ayant fait venir Démétrius et Antiphile, il brisa leurs fers, et les loua beaucoup de ce qu'ils étoient les seuls qui n'eussent pas pris la fuite. Mais ceux-ci ne se contentèrent pas de recouvrer la liberté sans l'honneur. Démétrius lui dit d'une voix ferme, qu'il leur faisoit trop d'injustice, s'il les croyoit coupables, et s'il ne les renvoyoit libres que par compassion, ou pour les récompenser de ne

s'être point enfuis. Enfin ils obligèrent le juge (1) à examiner soigneusement leur affaire. Celui-ci voyant qu'ils étoient innocens, les combla d'éloges. Il admira sur-tout Démétrius, rendit la liberté à ces deux amis, et les consola de la punition injuste qu'ils avoient subie, en leur faisant à chacun un présent considérable, de ses propres deniers; il donna dix mille dragmes à Antiphile, et le double à Démétrius.

Antiphile est encore à présent en Egypte. Démétrius lui a laissé ses vingt mille pièces, et s'en est allé dans les Indes pour étudier chez les Brachmanes, priant son ami de l'excuser s'il le quittoit, et l'assurant qu'il n'avoit nul besoin de cet argent, qu'il savoit se contenter de peu, et que sa présence ne lui étoit plus nécessaire, ses affaires ayant pris une face très-heureuse.

Voilà, Toxaris, les amis que produit la Grèce. Si tu ne nous avois pas reproché déja de mettre trop d'importance dans les mots, je n'aurois pas manqué de te rapporter les discours pleins de grandeur d'ame que prononça Démétrius au tribunal; tu l'aurois vu, négligeant sa propre justification, ne s'occuper que de celle d'Antiphile, et joindre les larmes aux supplications: Syrus mis à la question, et déchargeant les deux amis, auroit terminé cette scène attendrissante.

D'une foule d'exemples de cette sorte, je t'en

(1) C'est le gouverneur même.

ai raconté ce petit nombre, comme les premiers que m'a fournis ma mémoire, et qui caractérisent des amis vertueux et constans. A présent que ma tâche est finie, je cesse de parler ; c'est à toi de prendre la parole. Il faut, si tu ne veux pas avoir la main droite coupée, nous prouver que les Scythes, loin d'être inférieurs aux Grecs, les surpassent de beaucoup en amitié : fais pour cela tous tes efforts, car il seroit ridicule qu'ayant fait un si bel éloge d'Oreste et de Pylade, tu ne fusses qu'un mauvais panégyriste de tes concitoyens.

TOXARIS.

Tu as raison, Mnésippe, de m'exciter à bien défendre ma cause; comme si tu t'inquiétois peu d'être vaincu, et d'avoir la langue coupée. Toutefois je vais commencer, non pas en tenant comme toi de beaux discours ; ce n'est pas le fait des Scythes, sur-tout lorsque les actions sont plus éloquentes que les paroles. Ne t'attends pas à des traits d'amitié semblables aux tiens, ni à voir un homme épouser sans dot une femme laide; un autre, marier la fille de son ami avec deux talens ; ni quelque Démétrius se faire mettre en prison, dans la certitude d'être délivré un instant après. Tout cela est fort aisé, et je n'y vois rien de magnanime. Pour moi, je te raconterai des massacres nombreux, des guerres, des morts que des amis ont souffertes les uns pour les autres ; et tu sauras par-là, que vos preuves d'amitié sont

des jeux d'enfans, en comparaison de celles des Scythes. Toutefois ce n'est pas sans raison que vous agissez ainsi, et il est juste de louer vos efforts, malgré leur foiblesse. La profonde paix dans laquelle vous vivez ne vous offre aucune occasion de signaler votre amitié par des actions courageuses. Ce n'est pas dans le calme qu'on peut connoître l'habileté d'un pilote : pour en juger, il faut attendre la tempête. Chez nous, au contraire, règnent des guerres continuelles; nous faisons ou souffrons des irruptions ; nous avons de fréquens combats à livrer, soit pour les pâturages, soit pour la chasse. C'est alors sur-tout qu'il est besoin de braves amis. Aussi regardons-nous l'amitié comme une arme invincible, et qui nous rend redoutables à la guerre.

Mais je veux d'abord t'apprendre de quelle manière nous faisons des amis. Ce n'est point, comme vous, dans les festins que nous les choisissons; nous ne prenons pas pour amis nos voisins, ou des jeunes gens de notre âge. Mais lorsqu'un homme vertueux se distingue par de belles actions, nous nous empressons autour de lui; nous lui faisons notre cour, comme vous la faites aux jeunes filles que vous voulez épouser; et nous mettons tout en œuvre pour ne pas manquer la conquête de cette amitié, et ne pas en paroître indignes. Lorsque quelqu'un a été préféré pour ami, de ce moment il se forme entre eux deux une alliance appuyée d'un serment redoutable, de vivre toujours

ensemble, et de mourir, s'il le faut, l'un pour l'autre. Voici la forme de ce serment. Après s'être incisé ensemble le bout (1) des doigts, on en fait couler le sang dans un vase; chacun y trempe la pointe de son épée, et tous deux penchés sur le vase boivent le sang qu'il contient. De ce moment rien ne peut plus les séparer. Il n'est pas permis d'être plus de trois à former cette alliance, et quiconque auroit un plus grand nombre d'amis seroit à nos yeux semblable à ces femmes publiques et adultères. Nous pensons en effet que l'amitié perd sa force à être divisée. Je vais commencer par l'histoire toute récente de Dandamis.

Amizoque, ami de Dandamis, avoit été fait prisonnier dans un combat par les Sarmates... Mais il faut auparavant que je fasse le serment dont nous sommes convenus. Non, par le Vent et par le Cimeterre, je ne dirai rien que de vrai des amis Scythes.

MNÉSIPPE.

Je n'avois pas besoin que tu jurasses; cependant tu as bien fait de ne jurer par aucun dieu.

TOXARIS.

Que dis-tu là, Mnésippe? le Vent et le Cimeterre ne te semblent-ils pas des dieux? Ne sais-tu pas qu'il n'y a chez les humains rien de plus

(1) Hérodote atteste aussi cet usage, *Melpomène*, *chap. 70*.

puissant que la vie et la mort? Et bien, lorsque nous jurons par le Vent et par le Cimeterre, nous jurons par l'un, comme la cause de la vie, et par l'autre, comme celle de la mort.

MNÉSIPPE.

Cela étant, vous pouvez encore jurer par beaucoup d'autres dieux semblables au Cimeterre, tels que la Flèche, la Lance, le Poison, la Corde, et mille autres de cette espèce; car la mort est un dieu qui se présente à nous sous bien des faces, et il y a une infinité de chemins qui y conduisent.

TOXARIS.

Il faut que tu aimes bien la dispute pour m'interrompre aussi mal-à-propos, et prêter un aussi mauvais sens à mon discours. Cependant j'ai gardé le silence tandis que tu parlois.

MNÉSIPPE.

Cela ne m'arrivera plus, Toxaris : tu as eu raison de me reprendre, et je te promets désormais de garder un silence aussi profond que si j'étois absent.

TOXARIS.

Il y avoit quatre jours qu'Amizoque et Dandamis s'étoient juré une amitié réciproque, et qu'ils avoient bu le sang l'un de l'autre, lorsque les Sarmates vinrent fondre sur nos cam-

pagnes avec une armée qu'on disoit être de trente mille hommes de pied, et de dix mille chevaux. Comme nous n'avions pas prévu leur irruption, les ennemis renversoient tout ce qui se rencontroit sur leur passage, tuoient ou faisoient prisonniers la plupart de ceux qui vouloient les combattre. Le seul moyen de leur échapper étoit de passer à la nage de l'autre côté du fleuve où se trouvoit la moitié de notre armée et de nos charriots. En effet, nos chefs, je ne sais par quelle raison, nous avoient fait camper sur les deux rives du Tanaïs. Cependant les Sarmates ravageoient la campagne, pilloient nos tentes, enlevoient nos chars, et ceux qui étoient dedans, outrageoient à nos yeux nos femmes et nos concubines (1). Nous étions au désespoir de ne pouvoir leur porter aucun secours. Amizoque entraîné par les ennemis qui l'avoient fait prisonnier, et le maltraitoient, appelle à grands cris Dandamis, et lui renou-

(1) La polygamie et le concubinage n'étoient pas seulement tolérés chez les Scythes, ils y étoient en honneur, comme le prouve ce fragment de Ménandre, cité par Strabon, *liv. 7, page 205.* « Aucun de nous » (c'est un Gète qui parle) ne se marie, qu'il n'épouse » dix ou onze femmes. Celui qui n'en a que quatre » ou cinq, passe, aux yeux du peuple, pour un homme » peu favorisé de Vénus et de l'Hymen, pour un » malheureux qui n'a point d'épouses ». Cette passion extrême pour les femmes, explique d'une manière assez naturelle, ce me semble, cette *maladie féminine*, dont Hérodote, dans le premier livre de son histoire, parle comme d'une vengeance de Vénus Ascalonite, dont les Scythes avoient pillé le temple.

velle le souvenir de la coupe. A peine celui-ci l'eut entendu, que se précipitant dans le fleuve à la vue de tous les Scythes, il gagne en nageant le bord occupé par les ennemis, qui levoient déja leurs traits, et s'élançoient sur lui tout prêts à le percer. Mais il cria *Ziris*. Celui qui prononce ce mot a la vie sauve; on le reçoit avec égards, comme apportant la rançon de quelque prisonnier. Dandamis amené devant le chef des Sarmates, lui demanda la liberté de son ami. L'autre lui demanda une rançon, et lui dit qu'il ne rendroit point Amizoque, s'il ne lui en donnoit une considérable. « Vous avez pillé » tout ce que je possédois, répondit Dandamis; » mais si tout dépouillé que je suis, je puis » encore quelque chose, parlez, me voilà prêt » à vous obéir; commandez ce qu'il vous plaira. » Prenez-moi à la place de mon ami, et me » traitez avec telle rigueur que vous vou- » drez (1) ». Non, lui dit le Sarmate, puisque tu es venu sous les auspices de *Ziris*, il n'est pas juste que tu demeures tout entier en notre puissance. Laisse-nous une partie de toi-même, et emmène ton ami. Laquelle veux-tu, lui dit Dandamis? L'autre lui ayant demandé ses yeux, ce brave ami se présenta sans hésiter pour qu'on les lui arrachât. Après cette opération douloureuse, les Sarmates, possesseurs de la rançon qu'ils avoient desirée, lui remirent Amizoque qui servant de guide à son ami, traversa le

(1) Le grec dit: *abusez de moi.*

fleuve avec lui, et tous les deux vinrent se refugier auprès de nous.

Cette action généreuse consola les Scythes de leur défaite; ils ne crurent point avoir été vaincus, puisque les ennemis n'avoient pas enlevé la plus précieuse de leurs richesses, et qu'il existoit encore parmi eux une haute idée de l'amitié, et une grande fidélité entre les amis. Les Sarmates eux-mêmes en furent vivement effrayés, et firent réflexion à quels hommes ils auroient à faire, lorsque les Scythes seroient préparés au combat, puisqu'ils s'étoient montrés tels, après avoir été vaincus par surprise; ensorte que la nuit étant survenue, ils mirent le feu aux charriots, laissèrent une bonne partie du bétail, et prirent la fuite.

Cependant Amizoque ne put supporter de jouir de la lumière dont s'étoit privé pour lui Dandamis; il s'aveugla volontairement, et ces deux illustres amis sont aujourd'hui nourris avec honneur aux dépens de la république des Scythes.

Quel exemple d'amitié comparable à celui-là, Mnésippe, pourriez-vous fournir vous autres Grecs? Quand, au lieu de cinq histoires, tu en aurois quinze à compter; que dégagé de ton serment, tu pourrois inventer à ton gré, jamais tu ne trouverois rien de semblable. J'ai cependant raconté le fait dans la plus grande simplicité. Pour toi, si tu en eusses eu de pareils à me rapporter, combien aurois-tu ajouté d'ornemens à ton récit! Quelles supplications tou-

chantes auroit employé Dandamis ! Quel courage il eût montré en se faisant aveugler ! Sans parler de ses discours, et des louanges que les Scythes lui auroient données à son retour, et tout ce que vous autres Grecs savez si bien mettre en usage pour vous faire écouter avec plaisir.

Écoute à présent une autre histoire qui vaut bien la première : c'est celle de Belitte, cousin d'Amizoque. Il étoit un jour à la chasse avec Basthès son ami. Un lion qu'ils poursuivoient se jetta sur Basthès, et le renversa de cheval, puis le serrant à la gorge, il se mit à le déchirer avec ses ongles. Belitte saute promptement à terre, frappe la bête, la tire en arrière, et cherche à l'irriter contre lui-même, pour lui faire quitter prise ; il va même jusqu'à lui fourrer les doigts entre les dents, afin de soustraire son ami à la morsure du lion, jusqu'à ce que cet animal quittant Basthès à demi-mort, s'élança sur Belitte et le tua. Mais celui-ci, avant de mourir, se vengea du lion, et lui passa son cimeterre à travers la poitrine. Tous les trois expirèrent en même tems, et nous avons rendu à tous les trois les honneurs de la sépulture. Ils reposent dans deux tombeaux voisins ; l'un renferme les deux amis ; l'autre contient le lion.

Je vais te raconter pour troisieme exemple l'amitié de Macentas, de Lonchate et d'Arsacomas.

Arsacomas étoit amoureux de Mazaïa, fille de Leucanor, roi du Bosphore, auprès duquel

il avoit été député par les Scythes ; pour demander le tribut que les habitans de ce pays ont coutume de leur payer, et dont ils avoient laissé passer le terme de trois mois. Ce fut dans un festin qu'il vit la jeune et belle Mazaïa, et qu'il en devint éperdument amoureux. L'affaire du tribut étoit déja terminée, le Roi lui avoit donné sa réponse; et sur le point de le renvoyer en Scythie il voulut le régaler. Il est d'usage au Bosphore, de faire pendant le repas, la demande des filles que l'on veut épouser, et de dire quel on est, et sur quel titre on se juge digne d'obtenir l'alliance qu'on recherche. Or, à ce festin il se trouva un grand nombre de jeunes gens qui prétendoient à la main de Mazaïa; les uns étoient fils de Rois, d'autres étoient Rois eux-mêmes, tels que Tigrapate, souverain des Laziens, et Adyrmaque, chef des Macluyéens, et plusieurs autres. L'usage veut aussi que chacun des prétendans annonce, avant de se mettre à table, qu'il est venu dans l'intention de demander une épouse. Ensuite il s'assied avec les autres, et soupe tranquillement. Sur la fin du repas, il prend une coupe, répand du vin sur la table et demande en mariage celle qu'il veut épouser, en vantant beaucoup sa naissance, ses richesses et son pouvoir. Plusieurs ayant fait, suivant la coutume, la libation et leur demande accompagnée du dénombrement de leurs richesses et de leurs royaumes, Arsacomas le dernier demanda la coupe ; il ne fit point de libation, ce n'est pas notre usage

de répandre le vin, nous croirions faire injure au Dieu de la vigne), mais avalant la coupe d'une haleine : « donne-moi ta fille Mazaïa » pour épouse, dit-il à Leucanor, je lui con» viens mieux que tous ceux qui sont ici, » puisque je possède de plus grandes richesses ». Leucanor qui savoit bien qu'Arsacomas étoit pauvre, fut étonné de ce discours, et lui dit: « combien, Arsacomas, possèdes-tu de chars » et de troupeaux? car ce sont-là vos richesses. » Je n'ai ni troupeaux, ni chars, reprit Arsa» comas, mais je possède deux amis les plus » vertueux et les plus braves de la Scythie ». A ce discours les convives éclatèrent de rire; on le regarda avec mépris, et l'on crut qu'il étoit ivre.

Le lendemain, Adyrmaque qui avoit été préféré à tous ses rivaux, se disposa à emmener sa nouvelle épouse aux Mœotides près Macluyes. Arsacomas partit pour retourner en Scythie. A son arrivée, il apprend à ses amis le mépris qu'il avoit essuyé de la part du Roi et les ris que son discours avoit excités dans le festin. « Il me croit pauvre, leur dit-il; je me suis » cependant vanté de posséder en votre amitié, » cher Lonchate, et cher Macentas, des » richesses plus précieuses que toutes celles du » Bosphore. A peine ai-je eu dit cela, qu'il s'est » mis à rire et à me traiter avec mépris. Il a » donné sa fille à Adyrmaque de Macluyes » parce qu'il a dix vases d'or, quatre-vingt » charriots à quatre lits, et de nombreux

» troupeaux de brebis et de bœufs. Ainsi il
» préfère à des hommes vertueux, des vases
» inutiles, des troupeaux et des charriots pesans.
» Cependant, mes amis, j'éprouve un double
» chagrin. Je suis amoureux de Mazaïa, et je
» suis vivement touché de l'injure qu'on fait
» à des hommes aussi braves que vous l'êtes.
» Je pense en effet que vous êtes insultés autant
» que moi : car chacun de nous a un tiers dans
» cet affront, puisque du moment où nous avons
» formé notre union, nous ne sommes plus qu'un
» seul homme, et que nos plaisirs et nos peines
» sont en commun ». Que dis-tu, reprit Lonchate? Chacun de nous est outragé tout entier, lorsqu'on te fait injure. Que ferons-nous dans cette circonstance, dit Macentas : il faut, dit Lonchate, que nous partagions l'ouvrage. Moi, je promets à Arsacomas de lui apporter la tête de Leucanor; et toi, tu lui ameneras sa maîtresse. Macentas y consentit. Pour toi, Arsacomas, reprit Lonchate, tu resteras ici, pendant notre absence, pour rassembler des armes, des chevaux et le plus de troupes que tu pourras. Tu en engageras facilement un grand nombre, car tu es connu pour brave, et nous avons beaucoup de parens; d'ailleurs il faudra t'asseoir sur la peau de bœuf. Cela fut resolu : Lonchate partit en toute diligence pour le Bosphore, et Macentas pour Macluyes, chacun à cheval. Arsacomas resté en Scythie, fit part de son aventure aux jeunes gens de son âge, leva chez ses parens des forces assez considérables, et finit par s'asseoir sur la

peau. Voici en quoi consiste cet usage : lorsque quelqu'un veut tirer vengeance d'une insulte, s'il sent qu'il n'est pas assez fort pour combattre son ennemi, il sacrifie un bœuf (1), en fait bouillir la viande qu'il coupe par morceaux, étend la peau par terre et s'assied dessus, les mains derrière le dos, comme si ses bras étoient attachés par les coudes. C'est la Supplique la plus forte que nous puissions faire. Ceux de sa famille et les étrangers qui le veulent, s'en approchent, prennent un morceau de viande, et mettant le pied droit sur la peau, ils promettent, chacun selon son pouvoir, de fournir l'un cinq cavaliers, un autre dix, un autre davantage, auxquels on ne donnera ni solde, ni nourriture ; un autre promet des fantassins, ou, s'il est extrêmement pauvre, il ne promet que lui-même. Quelquefois on rassemble sur la peau des forces considérables, et cette manière de lever des troupes est excellente ; elle rend les soldats invincibles, parce qu'ils sont engagés sous la foi du serment, qui consiste à marcher sur la peau.

Par ce moyen Arsacomas rassembla environ cinq mille cavaliers, et vingt-mille fantassins ou soldats pesamment armés.

Cependant Lonchate, arrivé inconnu au Bosphore, fut trouver le Roi. Il étoit alors renfermé dans son palais, occupé des affaires

(1) Suidas a copié tout ce passage de Lucien au mot ἐπὶ τῆς βύρσης.

du gouvernement. Lonchate s'annonça comme un ambassadeur envoyé par la république des Scythes pour des affaires de conséquence, et dit qu'il étoit chargé de donner au Roi, des avis particuliers de la plus grande importance. Leucanor lui ayant ordonné de parler : « Les Scy-
» thes, lui dit-il, demandent, que vos pasteurs
» ne passent pas la plaine, et qu'ils ne fassent
» paître leurs troupeaux que jusqu'aux bords
» du Trachon. S'il est quelques voleurs qui
» fassent des incursions sur votre pays, vous
» devez être persuadés qu'ils ne sont point
» envoyés par la république, et que ce sont des
» particuliers que l'avidité du gain entraîne :
» vous êtes les maîtres de punir ceux que vous
» prendrez. Voilà ce que les Scythes m'ont
» chargé de te dire ; mais je t'avertis en parti-
» culier qu'Arsacomas, fils de Marias, qui vint
» ici en ambassade, il y a peu de temps, médite
» contre toi une puissante irruption. Je le crois
» irrité du refus que tu lui as fait de ta fille
» qu'il t'avoit demandée en mariage. Il y a
» sept jours qu'il est assis sur la peau de bœuf
» et qu'il assemble une armée considérable. Je
» savois bien, répondit Leucanor, que quel-
» qu'un levoit des troupes, sur la peau, mais
» j'ignorois qu'elles fussent destinées contre
» moi et qu'Arsacomas en fût le chef. Ces
» préparatifs te menacent, lui dit Lonchate ;
» mais Arsacomas est mon secret ennemi, il
» me hait depuis long-temps parce que les
» grands m'honorent plus que lui et m'esti-
» ment

» ment comme plus brave. Si donc tu veux me » promettre en mariage ton autre fille Barcetis, » je t'apporterai bientôt ici la tête d'Arsaco- » mas. « Je te la promets, reprit le Roi trem- » blant de crainte ». Il savoit bien que son refus avoit causé la colère d'Arsacomas, et il redoutoit toujours les Scythes. « Jure-moi » donc, lui dit Lonchate, de garder nos con- » ventions et de ne point me refuser (pour » gendre). Alors comme le Roi étendoit la » main pour prendre le ciel à témoin, ce n'est » pas ici qu'il faut prononcer ton serment, » lui dit Lonchate, ceux qui nous voient pour- » roient soupçonner l'objet pour lequel nous » jurons; mais allons dans le temple de Mars. » Là, après avoir fermé les portes et écarté les » témoins, nous ferons notre serment. Je crains » qu'Arsacomas, s'il étoit instruit de tout ceci, » ne me sacrifiât avant la guerre, il est déja » puissant et tient une grande multitude sous » ses ordres. Allons-y, dit Leucanor: « vous » (*à ses gardes*), tenez-vous éloignés et que » personne n'approche du temple que je ne » l'aie appellé ». Lorsqu'ils furent entrés et que les gardes se furent retirés, Lonchate, mettant sa main sur la bouche du Roi, de peur qu'il ne criât, et tirant en même temps son cimeterre, il l'en frappa au-dessous de la mamelle; ensuite il lui coupa la tête, la mit sous son manteau, et sortit en feignant de s'entretenir encore avec lui de loin, et lui disant, comme s'il sortoit par son ordre, qu'il alloit

bientôt revenir. Lorsqu'il fut parvenu à l'endroit où il avoit laissé son cheval attaché, il monta dessus, et retourna promptement en Scythie. On ne le poursuivit point, parce qu'on ignora quelque temps le meurtre du Roi; et lorsqu'il fut connu, les Bosphoraniens entrèrent en sédition pour nommer un nouveau monarque.

Voilà ce que fit Lonchate, comme il parvint à remplir sa promesse, et à livrer à Arsacomas la tête de Leucanor.

Macentas avoit appris, en allant à Macluyes, ce qui s'étoit passé au Bosphore: à son arrivée il annonça la mort du Roi à Adyrmaque. « L'état, » lui dit-il, vous appelle à la royauté, comme » le gendre de son dernier monarque: partez » donc à l'instant pour le Bosphore; emparez-» vous du trône, et montrez-vous pendant » le tumulte des affaires; mais sur-tout que » votre épouse vous suive sur un char. Aussi-tôt » que l'on verra la fille de Leucanor, la mul-» titude se rangera d'elle-même sous vos ordres. » Pour moi, ajouta-t-il, je suis Alain (1), » et parent maternel de Mazaïa, car Leucanor » avoit épousé Mastirée qui étoit de ma famille.

(1) Les Alains étoient Scythes et habitoient vers le Tanaïs. Ils s'établirent depuis vers le Danube, et partirent de-là lorsqu'ils se jettèrent dans les Gaules, avec les Suèves et les Vandales. La plus grande partie des Alains passa en Espagne. Quelques-uns se fixèrent dans les Gaules, sur les bords de la Loire. Nous pouvons les regarder comme faisant partie de nos ancêtres. *Voyez* Valesius, *Rer. franc. liv. 4, page 172.*

» Ce sont les frères de Mastirée qui m'envoient » ici; ils vous engagent à partir sans différer » pour le Bosphore, afin d'empêcher que la » royauté ne soit déférée à Eubiote, frère na- » turel de Leucanor, et qui fut toujours l'ami » des Scythes, et l'ennemi juré des Alains ».

L'extérieur de Macentas s'accordoit parfaitement avec ses discours. A son habillement, à son langage, on l'auroit pris pour un véritable Alain. Ce peuple et les Scythes parlent et s'habillent de même, excepté que les Scythes portent de plus longs cheveux; mais Macentas, pour ressembler davantage aux autres, avoit coupé les siens. Adyrmaque trompé par-là, le crut parent de Mastirée et de Mazaïa. « Je » suis disposé, Adyrmaque, dit-il encore au » prince de Macluyes, ou à partir avec vous » pour le Bosphore, ou, si vous l'aimez mieux, » et que cela soit nécessaire, à rester pour » accompagner la princesse. Je préfère ce der- » nier parti, lui répondit Adyrmaque, il con- » vient que tu conduises Mazaïa, puisque tu es » son parent; si tu venois avec moi dans le » Bosphore, je n'aurois qu'un cavalier de plus; » mais si tu sers de conducteur à mon épouse, » tu me tiendras lieu de plusieurs hommes.

Adyrmaque remit en effet à Macentas, Mazaïa qui étoit encore vierge, pour la conduire, et partit aussi-tôt pour le Bosphore. Ce jour même, Macentas conduisit Mazaïa dans un char. Mais lorsque la nuit fut venue, il la fit monter à cheval; il avoit eu soin de se faire

accompagner d'un autre cavalier, et sautant lui-même en croupe, il se détourna tout-à-coup du chemin des Mæotides, et gagna à travers champs, laissant les montagnes de Mytrée à sa droite. Il ne s'arrêta que le tems nécessaire pour faire reposer la jeune fille, et arriva en trois jours chez les Scythes. Son cheval après avoir achevé cette course, étant resté quelque moment dans l'inaction, mourut. Macentas, en remettant Mazaïa entre les mains d'Arsacomas, lui dit : « reçois l'effet de » ma promesse ». Celui-ci surpris de voir sa maîtresse au moment où il s'y attendoit le moins, voulut remercier son ami. Cesse, lui dit Macentas, de me traiter comme un autre que toi-même. Me remercier de ce que j'ai fait pour toi, est la même chose que si la main gauche savoit quelque gré à la droite, des services qu'elle en auroit reçus lorsqu'elle étoit blessée et ne pouvoit agir. Il seroit ridicule, ne faisant qu'un depuis long-temps, que nous regardassions comme un service important, ce qu'une partie de nous-mêmes auroit fait d'avantageux pour tout le corps. En effet, elle travailloit pour elle-même, puisqu'elle fait partie du tout qu'elle a obligé. C'est ainsi que Macentas répondit aux remercîmens d'Arsacomas.

Si-tôt que Adyrmaque eut appris l'embûche qu'on lui avoit dressée, il quitta le chemin du Bosphore. Déja Eubiote avoit été proclamé Roi par les Sarmates, chez lesquels il vivoit. Le prince de Macluyes, revenu chez lui, leva une

puissante armée, et marcha droit contre les Scythes, passant à travers les montagnes. Eubiote ne tarda guère à se joindre à lui, à la tête de soixante mille hommes, Grecs, Alains et Sarmates, qu'il avoit appellés à son secours. Leurs forces réunies se trouvèrent monter à quatre-vingt-dix mille hommes, dont un tiers formoit la cavalerie, qui combattoit à coups de trait.

Pour nous (car j'étois de cette expédition, et j'avois donné sur la peau de bœuf à ces amis, cent cavaliers qui faisoient la guerre à leurs propres frais), nous soutînmes leur irruption avec un peu moins de trente mille hommes, y compris les cavaliers. Arsacomas commandoit l'armée. Lorsque nous vîmes les ennemis s'approcher, nous marchâmes à leur rencontre en détachant notre cavalerie pour commencer le combat; mais l'action étant devenue tout-à-coup très-chaude, nos troupes ployèrent, notre phalange fut rompue, et toute l'armée des Scythes fut séparée en deux parties, dont l'une lâchoit insensiblement pied, sans cependant qu'on pût la juger vaincue; c'étoit plutôt une retraite qu'une fuite, et les Alains n'osèrent pas la poursuivre bien loin. Mais les Macluyens et les Alains, ayant enveloppé l'autre moitié de notre armée, qui étoit la plus foible, la tailloient en pièces, et faisoient pleuvoir sur elle une grêle de flèches et de traits; ensorte qu'elle en étoit très-incommodée, et que plusieurs des nôtres jettoient déja leurs armes.

Lonchate et Macentas se trouvoient dans cette partie, tous les deux étoient blessés, et en danger de perdre la vie. Le premier avoit la cuisse brûlée (1), et l'autre avoit reçu un coup de hache sur la tête et un coup de javelot sur l'épaule. Arsacomas, qui étoit dans l'autre corps d'armée, s'apperçut du péril que couroient ses amis, et regardant comme le comble de la honte de les abandonner, il pique aussi-tôt son cheval, il se jette au milieu des ennemis, l'épée haute et poussant de grands cris. Les Macluyens ne purent soutenir l'impétuosité de son courage, et se séparèrent pour lui livrer le passage. Il vole aussi-tôt au secours de ses amis, encourage par ses cris le reste des troupes; puis fondant tout-à-coup sur Adyrmaque, il le frappe d'un coup de sabre derrière la tête, et le pourfend jusqu'à la ceinture. La chûte du Roi de Macluyes entraîna la déroute de son armée. Les Grecs et les Alains ne firent pas après cela une longue résistance, et devenus vainqueurs, nous les aurions poursuivis et nous en aurions fait un horrible carnage, si la nuit n'étoit survenue. Les ennemis en profitèrent pour nous envoyer demander la paix et notre amitié; les Bosphoraniens promirent de nous payer un double tribut; et les Alains, pour nous dédommager du dégât qu'avoit fait leur irruption, s'offrirent à réduire sous

(1) Apparemment qu'ils combattoient avec des torches ardentes.

notre obéissance les Sindians, qui s'en étoient éloignés depuis fort long-temps. Nous acceptâmes ces propositions, après avoir avant tout pris l'avis d'Arsacomas et de ses amis. La paix se fit, et ce fut eux qui en réglèrent les conditions.

Voilà, Mnésippe, ce que les Scythes osent entreprendre pour leurs amis.

MNÉSIPPE.

En vérité, cela est tout-à-fait tragique, et ressemble parfaitement à des fables; sauf le respect dû au Vent et au Cimeterre que tu as pris à témoins, il me semble que l'on pourroit, sans être fort répréhensible, ne pas ajouter beaucoup de foi à cette histoire.

TOXARIS.

Prends garde que ton incrédulité ne soit l'effet de ta jalousie. Toutefois le refus que tu fais de me croire, ne m'empêchera pas de te rapporter les traits d'amitié que je sais s'être passés chez les Scythes.

MNÉSIPPE.

Abrège tes discours, je te prie, ne t'arrête pas à chaque circonstance, comme tu viens de le faire tout-à-l'heure, en nous faisant voyager en Scythie, au Bosphore, ou à Macluyes. Tu as un peu abusé de mon silence.

Toxaris.

Il faut obéir à la loi que tu m'imposes. Je vais parler en peu de mots, de peur que tes oreilles ne soient fatiguées de me suivre dans mes digressions. Ecoute cependant avec patience ce qu'a fait pour moi un de mes amis nommé Sisinnès.

J'avois quitté ma patrie pour aller à Athènes, poussé à ce voyage par le desir de m'instruire dans les sciences de la Grèce, et j'étois abordé à Amastris, ville située sur le Pont-Euxin. Elle se présente en face à ceux qui arrivent par mer de Scythie, et n'est pas fort éloignée de Carambe (1). Sisinnès, qui est mon ami depuis l'enfance, voyageoit avec moi. Après avoir choisi une hôtellerie sur le port, et y avoir fait transporter notre bagage, nous fûmes nous promener dans la place publique, sans prévoir le malheur qui alloit nous arriver. Pendant notre absence, des voleurs forcèrent la serrure de notre chambre, et emportèrent tous nos effets, au point de ne pas nous laisser de quoi vivre ce jour-là. De retour, nous apprenons ce qui vient de nous arriver. Citer en justice notre hôte et les voisins, nous paroissoit une chose peu praticable; d'ailleurs nous craignions de passer pour imposteurs, si nous eussions déclaré qu'on nous avoit volé

(1) Promontoire d'Asie.

quatre cent dariques (1), des habits en grand nombre, et beaucoup d'étoffes précieuses, enfin tout ce que nous avions. Nous examinâmes le parti qui nous restoit à prendre dans une pareille conjoncture : nous étions sans ressource dans un pays étranger. J'étois résolu, dans le désespoir qui me possédoit, de me plonger mon cimeterre dans le flanc, et de sortir de la vie, avant que la faim et la soif me contraignissent à souffrir quelque chose de honteux. Sisinnès me consoloit et m'exhortoit à n'en rien faire, m'assurant qu'il imagineroit bientôt un moyen de subsister. En effet, il alla sur le port, s'offrit à porter du bois, et revint en nous apportant du prix de son travail de quoi nous nourrir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, il vit en se promenant sur la place publique, une troupe de jeunes gens braves et bien faits. On les avoit enrôlés, moyennant un salaire, pour combattre dans les jeux qu'on devoit célébrer le troisième jour. Sisinnès instruit par eux de tout ce qui devoit s'y passer, revint me trouver, et me dit, ô Toxaris, ne dis plus que tu es pauvre, dans trois jours je te rendrai riche. Pendant cet intervalle nous vécûmes assez misérablement. Le moment du spectacle étant arrivé, nous allâmes le voir ; Sisinnès m'y conduisit comme à un divertissement curieux et extraordinaire

(1) L'estimation commune de la darique, est d'un louis de vingt-quatre livres.

des Grecs, il me fit entrer au théatre. Lorsque nous fûmes assis nous vîmes d'abord des bêtes sauvages que l'on frappoit à coup de traits, d'autres que des chiens poursuivoient, d'autres qu'on lâchoit sur des hommes enchaînés qui nous parurent être des criminels. Ensuite ceux qui devoient combattre seul à seul, s'étant avancés, un héraut qui conduisoit au milieu de l'arêne un grand jeune homme, se mit à crier : *Si quelqu'un veut combattre contre ce jeune homme, qu'il se présente, il recevra dix mille dragmes pour le prix du combat.* Sisinnès se lève à l'instant et s'élançant d'un saut dans l'arêne, il s'offre à combattre, et demande des armes; puis prenant les dix mille dragmes, il me les apporte et me les met dans les mains en me disant : « O Toxaris! nous aurons de quoi continuer » ensemble notre voyage, si je suis vainqueur; » si au contraire je succombe, rends-moi les » honneurs de la sépulture et retourne en » Scythie ». A ces mots, je jettai des cris de douleur. Cependant il prend des armes; il s'en revêt; et dédaignant de se couvrir d'un casque, il se présente au combat la tête nue (1).

Dans le premier moment il fut blessé d'un coup de cimeterre, qui lui entama le genou, le sang couloit avec abondance, et j'en fus glacé de frayeur; mais Sisinnès observant son ennemi qui s'abandonnoit avec trop de

(1) On peut receuillir de ce passage, que c'étoit l'usage des Scythes.

confiance, le frappa droit à la poitrine et le renversa mort à ses pieds ; bientôt affoibli par sa blessure il s'assit sur celui qu'il venoit de tuer, et peu s'en fallut qu'il n'expirât lui-même. J'accourus à son secours, je le relevai, le consolai, et quand il eut été déclaré vainqueur, je le pris et le portai à notre logis. Il se rétablit peu-à-peu par mes soins; mais il est resté boiteux de sa blessure. Il est à présent en Scythie où il a épousé ma sœur.

Ceci, Mnésippe, ne s'est pas passé chez les Macluyens ou les Alains, et tu ne peux refuser de le croire, sous prétexte qu'il n'y a pas de témoins ; toute Amastris y étoit, et se souvient encore du combat de Sisinnès.

Quand je t'aurai raconté pour le cinquième exemple, la belle action d'Abauchas, j'aurai fini. Abauchas étoit venu dans une ville des Borysthéniens; il avoit avec lui sa femme qu'il aimoit beaucoup et deux enfans, dont l'un étoit un garçon encore à la mamelle, l'autre une fille âgée de sept ans. Gyndanès son ami l'avoit accompagné dans ce voyage, et il étoit malade d'une blessure qu'il avoit reçue en les défendant contre des voleurs qui les avoient attaqués pendant la route; dans le combat qu'il avoit soutenu, il avoit été frappé à la cuisse si violemment, que la douleur l'empêchoit de pouvoir se tenir debout. La nuit, pendant leur sommeil, le feu prit à la maison dans laquelle ils logeoient et dont ils occupoient le faîte. L'incendie s'accrut en un instant, et la flamme environnoit déja

tout le bâtiment. Alors Abauchas se réveille, et au lieu de secourir ses enfans qui crioient, s'arrachant même des bras de sa femme qui s'attachoit à lui, il se lève, lui ordonne de se sauver, court à son ami, l'emporte dans ses bras, descend, et s'élance hors de la maison par un endroit que la flamme n'avoit pas encore embrasé. Sa femme le suivoit accompagnée de sa fille, et tenant son enfant dans ses bras; mais la violence du feu lui fit lâcher son enfant. Elle put à peine se sauver elle-même avec sa fille, en s'élançant à travers la flamme, et peu s'en fallut que celle-ci n'y pérît. Quelque temps après, comme on reprochoit à Abauchas d'avoir trahi sa femme et ses enfans pour emporter Gyndanès: il me sera aisé, répondit-il, d'avoir d'autres enfans, et je ne sais s'ils doivent être vertueux, mais je ne pourrois de long-temps retrouver un autre ami, tel que Gyndanès et qui m'eût donné autant de preuves de son attachement.

A présent, Mnésippe, j'ai rempli ma tâche. Il est temps que l'on prononce qui de nous deux a mérité de perdre la main ou la langue. Qui nous jugera?

MNÉSIPPE.

Personne, je pense; nous n'avons point établi de juge: mais sais-tu ce qu'il faut faire? Puisqu'aujourd'hui nous avons lancé nos traits en l'air sans avoir aucun but, nous choisirons une autre fois un arbitre, devant qui nous rapporte-

rons de nouveaux exemples d'amitié. Alors celui qui sera vaincu perdra ou la langue ou la main. Mais non, cela seroit trop cruel : puisque tu as une si haute opinion de l'amitié, et que moi je la regarde comme le bien le plus précieux que puissent posséder les hommes, qui nous empêche de nous unir par un pacte sacré, d'être amis de ce moment même, et de nous faire un devoir de l'être pour toujours ? Nous sommes tous les deux vainqueurs, et nous remportons un noble prix de notre victoire : car au lieu d'une langue, et d'une main droite chacun en aura deux, et qui plus est, quatre yeux et quatre pieds. En un mot nous serons absolument doubles. Deux ou trois amis qui s'unissent ne produisent-ils pas quelque chose de semblable à ce Gérion que les peintres représentent avec trois têtes et six bras ? C'est, à mon avis, l'emblême de trois amis qui agissoient toujours ensemble, comme le doivent ceux qui s'aiment.

TOXARIS.

Tu as raison, unissons-nous de même.

MNÉSIPPE.

Nous n'avons pas besoin, Toxaris, de répandre de sang, ni de jurer sur le cimeterre pour affermir notre amitié. L'entretien que nous venons d'avoir, et la conformité des sentimens que nous avons montrés, seront des garans plus certains de notre fidélité que cette coupe

que vous buvez ; car, en ceci, la disposition du cœur me paroît plus nécessaire que l'obligation d'un serment.

TOXARIS.

Je t'approuve. Soyons donc amis de ce moment. Unissons-nous encore par le lien de l'hospitalité. Tu seras mon hôte en Grèce, et moi le tien en Scythie, si tu y viens jamais.

MNÉSIPPE.

Oui, Toxaris ; saches que je ne balancerois pas à aller encore plus loin, si je devois y trouver des amis tels que tu m'as paru l'être par tes discours.

LUCIUS
OU
L'ASNE (1).

JE m'en allois un jour en Thessalie, où j'avois

(1) L'invention de cette fable charmante est due à Lucius de Patras ; c'est de lui que Lucien paroît l'avoir empruntée. Cependant Photius, dans sa *bibliothèque*, *Cod. CXXIX, page 310*, doute si ce n'est pas au contraire Lucius qui a pris de Lucien le sujet de ses *Métamorphoses ;* car on ne sait lequel de ces deux écrivains a vécu le premier ; mais il y a lieu de croire, ainsi que l'observe le savant patriarche, que Lucien n'a fait qu'abréger le récit élégant, mais souvent trop diffus de Lucius. Que seroit-ce, si ni l'un ni l'autre n'étoit le véritable auteur de cette fiction, et que nous eussions, sous le titre de *l'âne*, une de ces agréables fables milésiennes, dont la lecture avoit tant d'attraits pour Aristide, et qui étoient estimées des anciens, comme un chef-d'œuvre de narration. Deux réflexions pourroient rendre cette opinion probable. Apulée, au commencement de son *âne d'or*, insinue que ce sujet est une fable milésienne ; et si l'on considère le style dont la fable attribuée à Lucien est écrite, on sentira qu'il diffère essentiellement de celui de cet auteur par une simplicité touchante, une naïveté qui décèle plutôt les premiers siècles littéraires de la Grèce, que celui des Antonins. Quoi qu'il en soit, ce sujet a paru si heureux, que depuis Lucien d'autres auteurs l'ont encore employé avec succès. Apulée en a fait la base de son Roman, et sans parler des Italiens et de l'*Asino d'Oro de Machiavel ;* chez nous l'ingénieux auteur de *Gilblas*, en a tiré l'épisode de la caverne des voleurs, qui n'est pas la moins piquante de son ouvrage.

quelques affaires de famille (1) à terminer avec un homme du pays. Un assez bon cheval portoit ma personne et mon bagage ; j'étois suivi d'un valet. Après avoir fait quelque chemin sur la route ordinaire, je rencontrai plusieurs personnes qui alloient à Hypate, et qui m'apprirent qu'elles étoient de cette ville. Je me joignis à elles ; nous mangeâmes ensemble et à frais communs (2) pendant le reste de la route, que nous achevâmes fort heureusement. Arrivé près de la ville, je demandai à ces Thessaliens s'ils connoissoient un homme nommé Hipparque, qui demeuroit à Hypate. Je dis que j'avois des lettres à lui remettre, et que je comptois loger chez lui. « Nous le connoissons, me répondirent-ils, en me nommant le quartier de » la ville où il demeuroit : c'est un homme très-» riche et très-avare ; sa femme et sa servante » composent tout son domestique ». Quand nous fûmes sous les murs de la ville, j'apperçus un jardin et une petite maison assez propre. J'appris que c'étoit la demeure d'Hipparque. Mes compagnons de voyage me saluèrent, et continuèrent leur route : pour moi je vais à la maison de mon hôte ; je frappe, et après avoir eu bien de la peine à me faire entendre, une femme me vient ouvrir. Je lui demande si Hipparque est chez lui : « il y est, me répond-elle ; mais, » qui êtes-vous, et que lui voulez-vous » ?

(1) Le grec : *paternelles.*
(2) Le texte dit : *nous mîmes notre sel en commun.*

J'ai,

J'ai, lui dis-je, des lettres à lui remettre de la part de Décrien, Sophiste de Patare (1). Attendez ici, me dit-elle. Aussi-tôt elle rentre, ferme la porte, et me laisse dehors; mais un instant après elle revient, et me prie d'entrer. J'obéis, je salue Hipparque, et lui présente les lettres dont j'étois chargé. Il alloit commencer à souper; je le trouvai couché sur un petit lit assez étroit, sa femme étoit à côté de lui, et devant eux une table où rien encore n'avoit été servi. A peine eut-il pris lecture de la lettre, qu'il me dit : » Décrien est mon intime » ami, et celui des Grecs que je considère le » plus. Je lui sais gré de m'envoyer ainsi ses » amis avec confiance. La maison est petite, » Lucius, ajouta-t-il, mais votre présence la » rend plus considérable; et si vous voulez » avoir quelque indulgence, j'espère que vous » y serez logé commodément ». Alors il appelle sa petite servante nommée Palæstre, et lui dit : » conduisez cet étranger dans une chambre; » portez-y son bagage, s'il en a apporté, et » menez-le ensuite au bain, car il a fait aujour» d'hui une assez longue route ».

Palæstre me conduisit aussi-tôt dans un joli petit appartement. Voilà, me dit-elle, le lit où vous reposerez; je vais en dresser un autre à côté pour votre valet, et j'y mettrai un oreiller. De-là j'allai me baigner, et je

(1) Lisez *παρὰ* au lieu de *περὶ*, faute d'impression dans l'édition de Reitz.

donnai à Palæstre de quoi acheter une mesure d'orge pour mon cheval. Cependant elle apporta mon bagage dans ma chambre. Au sortir du bain, je rentrai dans la salle où étoit Hipparque qui, me tendant la main, m'invita à m'asseoir à côté de lui. Le repas fut bon; le vin sur-tout étoit vieux et agréable. Après le souper, l'on but et l'on causa long-tems, comme il est d'usage lorsqu'on reçoit un étranger. Enfin, ayant employé toute la soirée à bien boire, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain Hipparque me demanda quelle route je comptois suivre, et si mon dessein étoit de fixer mon séjour (1) dans sa ville. Je vais à Larisse, lui répondis-je, et je ne crois pas pouvoir passer ici plus de trois ou quatre (2) jours. Cette réponse étoit une feinte de ma part, mon intention étoit de rester à Hypate, jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelqu'une de ces femmes habiles dans l'art des enchantemens, qui me fît voir quelque chose d'extraordinaire, telle qu'un homme changé en oiseau, ou en statue. Entiérement occupé du desir de voir un pareil spectacle, je parcourois un jour la ville, ne sachant trop à qui m'adresser; je marchois cependant, lorsque

(1) Dusoul prétend que cet endroit est corrompu dans le texte; mais il se trompe, *εἰ πάσαις ταῖς ἡμέραις αὐτοῦ προσμενῶ*, signifie *si je resterois ici tous les jours*, c'est-à-dire, *toujours*.

(2) Le texte dit: *trois ou cinq*. Les Grecs aiment à exprimer les nombres indéfinis par les impairs.

je vois venir à moi une femme qui paroissoit encore jeune. Sa démarche et son cortège annonçoient une condition relevée (1); elle portoit des habits brodés en fleurs, quantité de bijoux d'or (2), et plusieurs esclaves la suivoient. Quand je fus près d'elle, elle m'adressa la parole; je lui répondis, et nous liâmes conversation. Je m'appelle Abroia, me dit-elle; je suis une des meilleures amies de votre mère, et je vous aime comme si vous étiez mon fils. Pourquoi n'êtes-vous pas venu loger chez moi? Je vous rends mille graces, lui répondis-je, je ne puis quitter la maison de l'ami qui m'a reçu, n'ayant aucun reproche à lui faire; mais mon cœur habitera toujours où vous serez. « Et chez qui êtes-vous descendu, me » dit-elle? » Chez Hipparque, lui répondis-je. — Quoi! chez cet avare? — Ne lui donnez pas ce nom, ma belle maman, lui dis-je, il m'a reçu avec une générosité et un luxe qui pourroient le faire taxer de prodigalité. Elle se mit à rire, et me prenant par la main, elle me tira à l'écart, et me dit: « Méfiez-vous bien » de la femme d'Hipparque; c'est une terrible » magicienne, une femme libertine qui jette un » œil lascif sur tous les jeunes gens; et quand » il s'en trouve quelqu'un qui se refuse à ses

(1) A la lettre: *autant qu'on en pouvoit juger par le chemin.*

(2) χρυσίον, en parlant de la toilette des femmes, se prend pour le *mundum muliebre*, les bijoux, les pendans d'oreilles, les bracelets, &c. *Voyez* le quatrième Dialogue des Courtisannes.

» desirs, elle s'en venge aussi-tôt par la ma-
» gie. Elle en a déja métamorphosé un grand
» nombre en animaux, et en a fait périr beau-
» coup d'autres. Pour vous, mon fils, votre
» jeunesse et votre beauté sont capables d'en-
» flammer promptement une femme, et l'on
» se joue facilement d'un étranger ».

Ce discours me fit comprendre que ce que je cherchois depuis si long-temps étoit à la maison ; je ne fis plus attention à ce qu'on me disoit. Je quittai Abroia, et je retournai au logis, en me disant à moi-même : « cou-
» rage, Lucius, voilà le moment de jouir de
» ce spectacle dont tu te dis si curieux ; ré-
» veille-toi, cherche les moyens d'apprendre
» cet art admirable, qui doit te faire voir ce
» que tu desires depuis si long-temps. Fais ta
» cour à Palæstre, cette jolie petite servante,
» mais abstiens-toi de la femme de ton hôte
» et de ton ami. En caressant la suivante, et
» en lui faisant goûter les plaisirs de l'amour,
» tu sauras aisément tout ce que tu veux savoir,
» car les valets connoissent à merveilles les
» bonnes et les mauvaises qualités de leurs
» maîtres ».

En m'entretenant ainsi tout seul, j'arrivai au logis ; je n'y trouvai ni Hipparque, ni sa femme ; mais Palæstre, assise auprès du foyer et occupée à préparer le souper. Je m'approchai d'elle, et je lui dis : comment ! belle Palæstre, vous tournez la casserole et le derrière avec une grace merveilleuse. Vraiment,

me dit-elle, mes reins ne sont pas sans souplesse. Heureux, lui répondis-je, celui pour lequel ils s'agitent. Palestre étoit un peu libertine, et d'une espiéglerie charmante : « Eloi-» gnez-vous, jeune homme, me dit-elle, éloi-» gnez-vous si vous en avez encore la force, » et si vous aimez la vie. Je suis plus brûlante » qu'un charbon ardent; si vous me touchiez » seulement une fois, vous vous feriez une » brûlure mortelle, dont le dieu de la méde-» cine ne pourroit lui-même vous guérir; celle » qui auroit fait le mal pourroit seule vous » donner du soulagement; et ce qui doit vous » paroître étrange, je pourrois augmenter votre » douleur en cherchant à la soulager (1) : ce-» pendant vous la supporteriez, elle vous tour-» menteroit sans cesse, et quand même je vous » chasserois à coups de pierres, vous ne pourriez » vous détacher de moi, tant le mal vous sem-» bleroit doux. Ne riez pas, j'ai déja fricassé » bien des hommes (2) ; ma science ne se » borne pas à préparer ces mets communs et » ordinaires; mais ce qui est vraiment admi-» rable, je sais à merveille égorger un homme, » l'écorcher, le mettre en capilotade, je rôtis

(1) A la lettre: *arrosé*, c'est-à-dire, *pénétré par la douleur que vous causeroit le remède, vous supporteriez toujours, vous tiendriez toujours bon.* Cette phrase est un peu obscure, mais n'est pas corrompue.

(2) Le grec dit : *vous voyez une terrible cuisinière d'hommes.* Les termes σφάττειν et δέρειν, outre leur signification ordinaire, ont ici un sens particulier, que je laisse deviner au lecteur intelligent.

» au mieux ses entrailles et son cœur. Je m'en » apperçois bien, lui dis-je, et quoique je me » sois toujours tenu éloigné de toi, tu m'as » déja embrasé tout entier; mes yeux ont puisé » dans les tiens un feu secret, qui pénètre mes » entrailles et les brûle. Cependant je n'ai rien » fait pour être si cruellement puni; de grace » emploie à me guérir ces remèdes mêlés » d'amertume et de douceur, dont tu viens » de parler. Je m'abandonne à toi, écorche- » moi, égorge-moi, fais de moi tout ce qu'il » te plaira. Palestre, à ce propos, fit un grand » éclat de rire, et me promit de travailler à » ma guérison (1); nous convînmes que le » soir même, lorsqu'elle auroit mis ses maîtres » au lit, elle viendroit passer la nuit avec » moi ».

Un instant après Hypparque arriva; nous allâmes au bain, ensuite nous nous mîmes à table. Le vin ne fut point épargné, et soutint la conversation; mais à la fin du repas, je feignis d'être accablé de sommeil et de fatigue, et je me retirai dans ma chambre. J'y trouvai tout disposé pour le rendez-vous. Le lit de mon valet avoit été transporté ailleurs; auprès du mien on avoit dressé une table couverte d'une collation (2); on n'avoit point oublié

(1) Le texte porte : *du reste elle étoit tout à moi.*

(2) Ποτήριον ne signifie qu'*un vase;* mais il y en avoit plusieurs, comme la suite le fait connoître, et c'est plutôt ici un assemblage de vases à boire, que nous nommons *cabaret.* Le mot *colation*, dont je me

le vin, ni l'eau, il y en avoit de froide et de chaude. Ces préparatifs étoient l'ouvrage de Palæstre : elle avoit répandu des roses sur mon lit, les unes étoient entières, et formoient des guirlandes, les autres effeuillées étoient semées sans ordre. Charmé de trouver ce petit festin, j'attendois avec impatience mon convive. Il arriva : Palæstre, après avoir couché sa maîtresse, se rendit aussi-tôt dans ma chambre : alors nous nous livrâmes aux plaisirs de l'amour et de la table, et nous nous enivrions tour à tour d'un vin excellent et de baisers délicieux. Quand nous nous fûmes ainsi préparés à passer agréablement la nuit, Palæstre me dit : « jeune » homme, songez que c'est à Palæstre (1) elle- » même, à qui vous allez avoir affaire. C'est » à présent qu'il faut montrer si vous avez » quelque vigueur, et si vous savez plus d'un » genre d'escrime ». Je lui répondis qu'elle ne me verroit refuser aucune épreuve ; qu'elle n'avoit qu'à se dépouiller et à se présenter au combat. « Allons, me dit-elle, il est temps » de faire vos preuves : je suis aujourd'hui » votre maître de Gymnase ; je vais vous » prescrire les différentes espèces de luttes :

sers, feroit entendre qu'il y avoit aussi sur la table de quoi manger ; ce qui n'est pas sans vraisemblance.

(1) Palæstre, fille de Mercure, avoit inventé la lutte et les exercices du Gymnase. On donnoit aussi le nom de Palæstre aux lieux où l'on s'exerçoit à la lutte, et à la lutte même. *Voyez* Philostrate, *tableaux*, *page 857*.

» apprêtez-vous à être docile, et à m'obéir
» ponctuellement ». Ordonnez, lui dis-je, vous verrez avec quelle force et quelle grace je sais combattre.

A l'instant elle se déshabille, et se tenant debout, elle commence à me donner ses ordres. « Allons, jeune homme, me dit-elle,
» quittez votre robe, oignez-vous de parfums,
» embrassez votre adversaire. . . . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

J'eus bientôt satisfait à ses ordres, et notre lutte cessa. Je dis alors à Palæstre : et bien, mon maître, vous voyez avec quelle souplesse et quelle docilité j'ai combattu. Mais, de grace, observez quelqu'ordre dans vos commandemens, et ne me les donnez pas ainsi coup sur coup.

Alors, me donnant un petit soufflet : il faut avouer, dit-elle, que j'ai là un écolier bien polisson ; qu'il prenne garde de s'attirer quelque bonne pénitence, s'il ne remplit pas bien tous

Tome III, page 184, *ajoutez après* adversaire : « *Femora ejus distringens supinam reclina. Deinde superior ipse subjice te inter femora, et immitte, tolle ejus crura et sursum tende. Ea aperiens ad ipsum membrum accommodans, intromitte, feri, vulnera, fode undique dum fatigeris. Robusti sint tui lumbi : deinde extrahens telum secundum latitudinem, per ipsum inguem adige, vim ostende, et rursus ad parietem impelle, deinde percute. Cum verò senties seminis emissionem proximam esse, tunc insurgens, et circa lumbos meos te constringens contine; eniteris ne festines, sed pauxillum te continens concurre, jam dimissus es* ».

Ibid. page 185, *ajoutez après* d'escrime; « *et geniculatum opus edere : atque in lecto concidens in genu, age sane, ait, luctator, habes media. Quatiens ergo acutam protrude intro et profundè. Nudum vides hic expositumque jacere, hoc utere. Primò autem ut ratio postulat velut nodum stringe, deinde reflexum impelle, et contine, et cave concedas intervallum : si verò laxetur celerius instans transfer altius et impulsum occulta, et cave ne celerius imperato retrahas, sed multum incurvans te ipsum; subtrahe; ac infra rursus irruptionem subjiciens contine, teque move.*

Tome III, page 184 *bis*.

» *Deinde illum demitte. Cecidit enim et solutus » est, et aqua totus est tuus adversarius* ».

Ibid. page 185, *après* séant, « *deinde manu » præbens tracta cæterum et subige, et me per » herculem complexa, jam sopi* ».

Page 226, *après* ânesse : Ma plus grande crainte étoit de déchirer cette femme par l'énorme disproportion qui se trouvoit entre nous deux.

Ibid. *après* desirs. Se couche sous moi comme sous un homme, m'embrasse, et élevant les reins, elle me reçoit tout entier. J'en fus tout-à-fait effrayé, et je me retirois tout doucement, mais elle s'attacha si fortement à moi, poursuivant toujours le fugitif, qu'il ne fut plus possible de me soustraire.

Ibid. *après* Vénus. Etoit si insatiable de volupté, qu'elle employa la nuit toute entière à mes dépens.

Page 230, je pensois que tu en avois conservé quelque bel échantillon, mais je vois bien qu'au lieu de ce bel et utile animal, tu, &c. *et plus bas*, parfumé, et dans les plus belles dispositions, réduit à embrasser la terre et à dormir, &c.

les ordres de son maître. A ces mots elle se lève, fait sa toilette, et me dit : « c'est à » présent qu'il faut nous faire voir si vous êtes » jeune et vigoureux lutteur, si vous savez » plus d'un genre d'escrime. . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . Je me mis à rire, et je dis à mon maître : « c'est à moi maintenant à vous » donner mes ordres, ayez soin de m'obéir, » levez-vous, mettez-vous à votre séant,
. . . .
. . . .

C'est ainsi que nous passions des nuits délicieuses dans les bras des plaisirs, et que la volupté nous couronnoit vainqueurs dans ces luttes charmantes. J'oubliai totalement d'aller à Larisse ; mais je me rappellai le motif et l'objet de mon voyage. « Ma chère amie, » dis-je un jour à Palæstre, fais-moi voir ta » maîtresse au milieu de quelque opération

» magique, ou dans une métamorphose ; il y » a bien long-temps que je desire voir un spec» tacle aussi singulier. Mais plutôt, fais toi» même de la magie, et transforme-toi à mes » yeux. Je ne puis croire que tu ne sois fort » habile dans cet art ; je le sais par moi-même, » et par le changement que tu viens d'opérer » sur mon cœur. Jusqu'à ce moment les femmes » m'ont reproché d'être aussi peu sensible qu'un » diamant : jamais je n'avois jetté sur elles un re» gard passionné, mais tes enchantemens m'ont » livré une guerre amoureuse dans laquelle tu » m'as vaincu ; je suis ton prisonnier, et tu es » la maîtresse de mon ame. Cesse, me répondit » Palæstre, de te moquer de moi. Quelle puis» sance la magie peut-elle avoir sur l'amour, » lui qui est le maître de tous les enchantemens ? » Je jure, ô mon ami, par ta tête, et par ce » bienheureux lit, témoin de nos plaisirs (1), » que j'ignore ce dont tu veux parler ; je n'ai » pas même appris à lire. Il est vrai que ma » maîtresse passe pour une grande magicienne, » et si-tôt qu'elle m'en donnera l'occasion, » je tâcherai de te la faire voir dans ses méta» morphoses ». Satisfait de cette promesse, je m'endormis.

Quelques jours après Palæstre vint m'annoncer que sa maîtresse devoit bientôt se changer en oiseau, pour aller trouver son amant. Voilà,

(1) Allusion au serment que Junon fait à Jupiter, au quatorzième livre de l'Iliade, *v. 39*.

lui dis-je, ma chère Palæstre, une belle occasion de me rendre le service que je t'ai demandé, et de satisfaire ma curiosité. Soyez tranquille, me dit-elle. En effet, si-tôt que le soir fut venu, elle me mène à la porte de la chambre où couchoient ses maîtres, et me dit de regarder, à travers une fente de la porte, ce qui se faisoit dans la chambre. Je vis alors une femme qui se déshabilloit; lorsqu'elle fut nue, elle s'approcha d'une lampe, y mit deux grains d'encens, et se tenant debout, elle marmota plusieurs paroles qu'elle adressoit à la lampe; ensuite elle ouvrit un petit coffre où étoient plusieurs boëtes, et en prit une. J'ignore ce que cette boëte contenoit; mais il me parut que c'étoit de l'huile, dont elle se frotta tout le corps. Aussi-tôt il lui pousse des aîles; son nez se recourbe et devient une corne solide; enfin elle a tout ce qui caractérise un oiseau; c'est un hibou parfait. Quand elle se vit couverte de plumes, elle commença à croacer d'une manière aussi effrayante que les hiboux, s'élança, et prit sa volée par la fenêtre.

Je crus que tout ceci n'étoit qu'un songe: je portai plusieurs fois mes mains sur mes paupières; je ne pouvois en croire mes yeux; j'imaginois qu'ils n'avoient pas bien vu, ou qu'ils n'étoient pas éveillés. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je fus persuadé que je ne dormois point. Alors je priai Palæstre de me donner aussi des aîles, de me frotter avec

cette drogue merveilleuse, et de me faire voler. Je voulois éprouver si étant changé en oiseau, la métamorphose s'étendroit jusqu'à l'ame. Elle ouvre à l'instant la chambre et prend une des petites boëtes. Je me hâte de me déshabiller; je me frotte d'huile depuis les pieds jusqu'à la tête. Hélas! ce ne fut pas en oiseau que je me vis changé; une longue queue me pousse par derrière; mes ongles disparoissent, je ne sais comment, il ne m'en reste que quatre, et ce sont quatre cornes; mes mains, mes pieds deviennent les pieds d'une bête de somme; j'ai de grandes oreilles, ma physionomie s'alonge; enfin, en jettant un coup-d'œil autour de moi, je vois que je suis un âne. Je voulus faire des reproches à Palæstre, mais je ne retrouvai plus ma voix. J'alongeois ma lèvre inférieure, et regardant en dessus, comme peut faire un âne, j'accusois Palæstre de m'avoir métamorphosé en un si vilain animal, au lieu de me changer en oiseau.

Palæstre se frappant à l'instant le visage avec ses mains, s'écrie: ah! malheureuse, je viens de commettre une grande étourderie; mon trop d'empressement est cause que la ressemblance des boëtes m'a trompée, j'ai mis la main sur une autre que celle qui fait pousser des plumes. Au surplus console-toi, mon ami, le remède à ce malheur n'est pas bien difficile; car si tu mangeois une fois des roses, l'âne s'évanouiroit, et tu me rendrois mon amant. Demeure encore sous cette peau seulement pendant une

nuit, demain, dès la pointe du jour, j'irai te cueillir des roses, tu en mangeras, et tu reprendras ta première forme (1). En disant cela elle me passoit la main sur les oreilles et sur le dos.

J'avois bien, à la vérité, toute l'encolure d'un âne; mais, quant à l'esprit, j'étois encore homme; c'étoit le même Lucius, à la parole près. Cependant, tout en mordant mes lèvres, et faisant au dedans de moi-même mille reproches à Palæstre sur son étourderie, je gagnai l'écurie où je savois qu'étoit mon cheval, et un autre âne véritable qui étoit celui d'Hipparque. Quand ils m'eurent apperçu, ils craignirent que je ne vinsse partager leur foin; et baissant les oreilles, ils s'apprêtèrent à venger, à grands coups de pied, les intérêts de leur estomac. Prudemment je me retirai dans un coin de l'écurie, où je riois de bon cœur; mais mon rire étoit un véritable braire. Je réfléchissois à tout ceci, et je disois en moi-même: voilà une curiosité bien déplacée. Et que ferois-je, si un loup, ou quelque autre bête carnassière venoit à entrer ici. Je cours risque de me voir mis en pièces, sans cependant avoir fait aucun mal. Telles étoient mes réflexions; et, pauvre infortuné! je ne prévoyois pas le malheur qui me menaçoit.

La nuit étoit fort avancée, le silence le plus profond régnoit, et le sommeil faisoit sentir ses charmes les plus puissans, lorsque tout-à-coup la muraille retentit au dehors, comme si l'on

(1) Le grec: *et tu seras guéri.*

travailloit à l'enfoncer : on l'enfonçoit effectivement. Déja un trou capable de recevoir un homme s'étoit ouvert. Un homme y passe à l'instant ; un autre l'imite, et plusieurs entrent successivement. Tous avoient l'épée à la main ; ils pénètrent dans les appartemens, mettent aux fers Hipparque, Palæstre et mon valet, pillent à leur aise toute la maison, et emportent l'argent, les meubles et les vases ; ils ne laissèrent rien. Ensuite s'emparant de moi, de l'autre âne et de mon cheval, ils commencent à nous charger, et à lier sur nous tout ce qu'ils avoient emporté de la maison. Quoique nous ployassions presque sous le poids, ils nous chassèrent devant eux à coups de bâton par un chemin impraticable, vers une montagne où ils tâchoient de se refugier. Il ne me seroit guère possible de dire ce que souffrirent les autres bêtes de somme ; mais pour moi, qui n'étois point accoutumé à aller nuds pieds, j'étois abîmé par les cailloux pointus sur lesquels je marchois ; et accablé par le bagage dont on m'avoit chargé, à tout moment le pied me manquoit ; je n'avois pas la liberté de me laisser tomber, car sur le champ un de mes voleurs me frappoit sans relâche sur les cuisses à coups de bâton. Je voulus plusieurs fois m'écrier *ô César !* mais je ne faisois autre chose que braire. Je faisois bien entendre un grand *ô*, César ne pouvoit jamais venir. Cela m'attiroit encore plus de coups, parce que mon cri les trahissoit. Enfin, m'apper-

cevant que je disois tout autre chose que ce que je voulois, je résolus de continuer la route sans rien dire, et de m'épargner le plus de coups que je pourrois.

Déja le jour commençoit à paroître : nous avions franchi plusieurs montagnes. On avoit eu soin de nous lier la bouche afin que pendant le chemin nous ne nous amusassions point à paître. Je me vis donc forcé à prendre patience (1), et à demeurer encore sous la forme d'un âne. Mais lorsque la moitié du jour fut venue, nous nous arrêtâmes à une petite métairie habitée par des amis de nos voleurs : c'est du moins ce que je conjecturai par tout ce dont je fus témoin, car ils s'embrassèrent réciproquement. Ils engagèrent nos maîtres à se reposer chez eux, leur servirent à dîner, et nous apportèrent de l'orge. Mes compagnons mangèrent de fort bon appétit; mais pour moi je mourois de faim auprès

(1) Ceci a embarrassé plusieurs commentateurs. Il y a dans le texte *ὥςε ἔςην τότε καὶ ἔμεινα ὄνος*, ce qui signifie littéralement, *ensorte que je m'arrêtai et je demeurai âne*. Comment, dit *Grævius*, Lucius peut-il dire qu'il *s'arrêta*, puisqu'il vient de dire, au contraire, qu'il marchoit avec tant de fatigue, et qu'on le faisoit avancer à grands coups de bâton. De-là ce savant conclut qu'il faut lire *ἔβην*, *je marchai*. Pour moi, je pense qu'il ne faut rien changer, et qu'on peut prendre ici *ἔςην* dans un sens métaphorique, *je me contins*, *je pris patience*, ou *je restai âne*; *ἔςην* et *ἔμεινα*, sont un pléonasme. Gisbert Koen, sur Grégorius, *de Dialectis*, *page 13*, propose de lire *ὥςε ἐς τὴν τότε*, sous-entendu *ἡμέραν*, *ensorte que pour ce jour là*. Cette correction est ingénieuse.

d'un pareil mets ; je n'avois jamais fait mon dîner d'orge crud. Je cherchois par-tout de quoi appaiser ma faim ; lorsque j'apperçus, au bout de la cour, un jardin où croissoient en grande quantité d'excellens légumes, et plus loin je découvris des roses. Alors profitant de ce que mes maîtres étoient occupés à dîner, je courus au jardin sans qu'ils s'en apperçussent, autant pour me repaître abondamment de ces légumes cruds, que pour dévorer les roses. J'étois persuadé que du moment ou j'aurois mangé de ces fleurs, je reprendrois ma première forme. J'entrai donc dans le jardin, et je me remplis de laitues, de raves, de persil, tous légumes que les hommes mangent sans les faire cuire ; quant aux roses, ce n'en étoit point de véritables, elles avoient été produites par un laurier sauvage, que les hommes appellent laurier rose. C'eût été un fort mauvais dîner pour un âne, ou pour un cheval ; on prétend même que s'ils en mangeoient, ils mourroient sur le champ..

Cependant le jardinier m'apperçoit ; il prend un bâton, et entrant dans le jardin, il reconnoît l'ennemi, et voit ses légumes ravagées. Alors, tel qu'un possesseur impitoyable qui surprend un voleur, il fait pleuvoir sur moi une grêle de coups. Sans pitié pour mes flancs et pour mes cuisses, il me brisoit encore la face et les oreilles. Indigné de tant d'outrages, je lui lâchai une ruade qui l'étendit à la renverse sur ses légumes, et je pris aussi-tôt la fuite

fuite vers une montagne voisine. Quand il vit que je m'échappois, il cria qu'il falloit lâcher les chiens après moi. Ces chiens étoient en grand nombre, robustes, et de taille à combattre des ours. Je vis bien que si une fois ils m'attrapoient, ils me mettroient en pièces. Je jugeai qu'il étoit plus à propos, comme le dit le proverbe, de revenir sur mes pas, que de courir quelque mauvaise fortune. Je retournai donc à la métairie. Ceux qui avoient lâché les chiens pour me poursuivre, les remirent à la chaîne, et ne cessèrent de me battre que lorsque la douleur m'eut fait rendre par en bas tous les légumes dont je m'étois régalé.

Quand il fut temps de se remettre en route, on me chargea d'une grande partie des meubles les plus lourds, et nous partîmes. Cependant je n'en pouvois plus, je succombois sous le fardeau et sous les coups. J'étois résolu de m'abattre, et de ne point me relever, dussai-je expirer sous le bâton. Je me flattois que ce projet pourroit m'être d'une grande utilité; car je croyois que, rebutés de mon entêtement, ils partageroient ma charge entre le cheval et l'autre âne, et qu'ils m'abandonneroient à la voracité des loups. Mais un démon jaloux découvrit mon projet, et lui donna une issue bien contraire. L'autre âne, qui sans doute avoit conçu quelque dessein pareil, s'abat au milieu du chemin : d'abord les voleurs le frappant avec leurs bâtons, veulent obliger cet infortuné à se relever; mais il étoit insen-

sible à leurs coups. Ils le prennent ensuite, les uns par les oreilles, les autres par la queue, et s'efforcent de le remettre sur ses pieds. Voyant qu'ils n'en pouvoient venir à bout, et qu'il restoit couché au milieu du chemin, accablé de fatigue, et aussi immobile qu'une pierre, ils résolurent entre eux de ne point perdre leur peine et leur temps à rester auprès d'un âne mort, et partagèrent entre le cheval et moi le bagage dont il étoit chargé : prenant ensuite ce malheureux compagnon de mon esclavage et de mes fatigues, ils lui coupèrent les jarrets avec une épée, et le poussèrent encore tout palpitant dans un précipice, où, sautant de rochers en rochers, il trouva la mort (1).

Quand je vis, par le sort de mon compagnon, quel auroit été le fruit de mes projets, je résolus de supporter patiemment mon mauvais sort actuel, et de marcher avec courage, espérant que bientôt je trouverois des roses qui me rendroient à ma première forme; d'ailleurs, j'entendois dire à mes voleurs qu'il ne restoit pas encore beaucoup de chemin à faire, et qu'avant la fin du jour ils seroient parvenus à leur habitation. En conséquence nous hâtâmes le pas, et le soir même nous arrivâmes où ils demeuroient. Une vieille femme les attendoit assise auprès d'un bon feu. Ils déposèrent dans l'intérieur tout le bagage

(1) Le grec dit : *il descendit en bas en dansant la mort.*

que nous avions apporté, et demandèrent à la vieille pourquoi elle restoit ainsi sans rien faire, plutôt que de préparer le souper. Tout est prêt, leur répondit-elle, j'ai eu soin de vous avoir du pain, du vin vieux et du gibier. Alors ils louèrent la vieille de son exactitude, et mettant leurs habits bas, ils se parfumèrent auprès du feu, prirent dans une chaudière de l'eau tiède, s'en servirent pour se laver (1).

Un instant après des jeunes gens arrivèrent; ils apportoient des vases dont la plupart étoit d'or et d'argent, des habits, beaucoup d'ornemens et de bijoux d'homme et de femme. Ils étoient de la société des autres (2). Ils déposèrent leur bagage dans l'intérieur, et prirent le bain comme avoient fait les premiers. Bientôt on leur servit un repas magnifique, et la conversation de ces scélérats devint fort tumultueuse. Cependant la vieille apporta de l'orge pour le cheval et pour moi. Celui-ci, craignant peut-être que je ne partageasse son souper, mangeoit précipitamment; mais pour moi, quand je vis la vieille sortie, je dérobai un des pains qui étoient dans la chambre.

Trois jours après, les voleurs sortirent pour quelque expédition, ne laissant au logis qu'un

(1) A la lettre: *prirent un bain à la hâte.*

(2) Je crois la traduction latine *hi in commune conferunt*, fautive en cet endroit. Le terme grec *ἐκοινώνυν* est à l'imparfait, temps qui marque habitude dans l'action. C'est pourquoi j'ai préféré traduire, *ils étoient de la société.*

jeune homme et la vieille. J'étois désespéré de la garde vigilante que l'on faisoit sur moi ; je serois aisément venu à bout de la vieille ; d'ailleurs, j'aurois pu m'échapper sans qu'elle s'en fût apperçue ; mais le jeune homme étoit robuste ; il lançoit des regards terribles, tenoit toujours une épée à la main, et avoit grand soin que la porte fût bien fermée. Trois jours ne s'étoient pas encore écoulés, qu'au milieu de la nuit les voleurs revinrent. Ils ne rapportoient ni or, ni argent ; mais ils amenoient une jeune fille d'âge nubile, et d'une beauté parfaite. Elle se désoloit, déchiroit ses habits, s'arrachoit la chevelure. Ils la firent asseoir sur un tapis, l'engagèrent à se rassurer, et ordonnèrent à la vieille de rester auprès d'elle, et de la prendre sous sa garde. La jeune fille ne voulut prendre aucune nourriture, elle pleuroit sans cesse, et s'arrachoit les cheveux ; ensorte que moi-même qui étois près d'elle au ratelier, j'en fus ému, et je me mis à pleurer avec elle. Cependant les voleurs se mirent à table dans le vestibule. Le lendemain un de leurs espions vint leur dire qu'un étranger, qui portoit avec lui beaucoup d'argent, devoit passer par la route voisine. Aussi-tôt ils se lèvent, prennent leurs armes ; et nous mettant un bât au cheval et à moi, ils nous emmenèrent avec eux. Pour moi, pauvre infortuné ! qui sentois qu'on nous menoit au combat, je ne marchois que lentement, et les drôles, qui étoient pressés d'arriver, me donnoient force

coups de bâton. Enfin, quand nous fûmes parvenus au chemin où devoit passer cet étranger, les voleurs tombant tout-à-coup sur ses chars, le tuèrent, avec tous ses valets, prirent ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, m'en chargèrent, ainsi que le cheval, et cachèrent dans le bois le reste de son bagage; ensuite ils nous ramènent à leur demeure. Pressé par le bâton dont on me frappoit sans cesse, je heurtai le pied si violemment contre une pierre aiguë, que je me fis une blessure très-douloureuse. Je boitai tout le reste de la route. Alors ils se dirent les uns aux autres: « pourquoi nourrir encore un méchant âne qui ne » peut faire un pas sans tomber; jettons dans » un précipice cet oiseau de mauvais augure. » Sans doute, reprit un autre, il faut le précipiter, et en faire pour la troupe une victime expiatoire ». Déja ils se disposoient à m'expédier; mais quand j'eus entendu leur résolution, j'oubliai ma blessure (1), et la crainte de la mort me rendit insensible à la douleur.

Arrivés à notre demeure, les voleurs enlevèrent le bagage de dessus nos épaules, le posèrent à terre et se mirent à table. Quand la nuit fut venue, ils allèrent recueillir le reste de leur butin: « et notre pauvre âne, dit l'un » d'eux, pourquoi l'emmener avec nous? Il est

(1) A la lettre: *je marchai le reste du chemin, comme sur une blessure étrangère.*

» impotent d'une jambe ; d'ailleurs le cheval » peut nous suffire pour porter une partie du » bagage et nous nous chargerons aisément du » reste ». Ils partirent donc, et n'emmenèrent que le cheval.

La lune avoit rendu la nuit brillante, et je me disois à moi-même, infortuné ! pourquoi rester ici plus long-temps ? Les vautours et leur dévorante famille vont incessamment souper à tes dépens. N'as-tu pas entendu les cruels desseins de tes tyrans ? Veux-tu donc attendre qu'ils te précipitent au fond de quelque abîme. Allons, la nuit est avancée, la lune te favorise, tes voleurs sont absens, fuis et dérobe-toi à la tyrannie de ces assassins. En faisant ces réflexions, je m'apperçus que je n'étois point attaché, et que la courroie, dont on me conduisoit, étoit suspendue à la muraille. Cela me détermina à consommer ma résolution ; je sortis en courant, et déja je partois lorsque la vieille, qui vit que j'allois m'évader, accourt et me saisit par la queue. J'aurois cru mériter d'être précipité mille fois, si je me fusse laissé prendre par une vieille ; je me mis donc à l'entraîner. Elle cria, appella la jeune fille à son secours ; cette belle prisonnière voyant une nouvelle Dircé (1) suspendue à

(1) Je suis l'excellente correction de Gesner, qui lit *δίρκην* au lieu de *δίκην*. Antiope, fille de Myrtée, femme de Lycus, ayant été surprise et violée par Epaphus, son mari la renvoya, et épousa Dircé. Jupiter amoureux d'Antiope, la rendit enceinte ; Dircé s'ap-

la queue d'un âne, osa former une résolution vraiment héroïque, et digne du jeune homme le plus courageux. Elle saute, s'assied sur moi, et m'excite à partir; alors également pressé par mon propre desir, et par l'empressement de la jeune fille, je m'enfuis aussi vîte qu'un cheval. Nous laissâmes la vieille bien loin derrière nous. Ma belle cavalière prioit tous les Dieux de favoriser son évasion, et me disoit: « ô mon cher ami, si tu me ramènes chez mon » père, je te donnerai ta liberté, tu seras exempt » de travail, et l'on te donnera tous les jours » une médimne (1) d'orge pour ton dîner ». Pour moi, fuyant mes propres assassins, et espérant que la jeune fille me sauroit quelque gré de lui avoir sauvé la vie, je courois sans

perçut de cette grossesse, et craignant que Lycus n'eût eu quelque retour de tendresse pour sa première femme, persécuta Antiope et la fit enfermer; mais Jupiter délivra son amante, la conduisit sur le mont Cythéron, où elle accoucha de deux beaux enfans mâles, dont les bergers prirent soin, et qu'ils appelèrent *Zéthus* et *Amphion*. Ceux-ci devenus grands, pour venger l'affront qu'avoit reçu leur mère, attachèrent Dircé à la queue d'un taureau furieux, et la firent ainsi périr. Bacchus fit naître du corps de Dircé une fontaine située près de Thèbes. C'est ainsi qu'Hygin, *chap. 7*, rapporte cette fable, indiquée par Pausanias, Bœotiques, *page 300*. C'est le sujet d'un des plus beaux grouppes de l'antiquité; lequel existe encore aujourd'hui dans le palais Farnèse. Les artistes le connoissent sous le nom du *taureau Farnèse*. On en voit la figure dans l'antiquité expliquée du P. Montfaucon, à la fin du tome II.

(1) Six boisseaux.

m'embarrasser de ma blessure. Arrivés à un endroit où le chemin se partageoit en deux (1), nous rencontrâmes nos mortels ennemis qui retournoient chez eux, et qui reconnurent au clair de la lune leurs malheureux captifs. Ils accourent aussi-tôt et m'arrêtent, en disant : « ah, ah ! la belle fille, où courez-vous donc » ainsi à heure indue ? Ne craignez-vous » pas de rencontrer des esprits ? Venez avec » nous, venez ; c'est nous qui vous remettrons » entre les mains de vos parens ». Ils accompagnèrent ces plaisanteries d'un rire sardonique (2), et me firent promptement rebrousser chemin. Je me souvins alors de la blessure que je m'étois faite au pied, et je me mis à boiter ; mais ils se moquèrent de moi. « Ah ! » tu boites à présent, que tu te vois pris au » milieu de la fuite ; mais lorsqu'il s'agit de » t'échapper tu n'as plus de mal, tu cours plus » légérement qu'un cheval ; on diroit que tu as » des aîles ». Le bâton marchoit après ces beaux propos, et une large blessure à la cuisse me servit de leçon.

(1) Ἔνθα ἐσχίζετο διπλῆ ὁδὸς. On trouve dans Virgile la traduction exacte de ces mots : *partes ubi se via findit in ambas. Virg. Enéide liv. 8.*

(2) Sardo est une isle située près des colonnes d'Hercule. Il y croît un herbe semblable à l'ache ; ceux qui en mangent, sont surpris d'un rire spasmodique, qui leur cause la mort. Suivant l'historien Timée, les habitans de cette isle sacrifient les vieillards à Saturne, les font mourir en les frappant à coups de bâton, et rient de toute leur force pendant ce sacrifice. De-là est venu l'expression de *rire sardonique. Scholie gr.*

Quand nous fûmes de retour, nous trouvâmes que la vieille s'étoit pendue au rocher, avec une corde. Sans doute que la frayeur qu'elle avoit eue de ses maîtres, quand elle avoit vu la jeune fille s'échapper, l'avoit portée à s'étrangler. Ces scélérats admirèrent son attachement pour eux, et ayant rompu la corde, ils jettèrent la vieille dans un précipice, la corde encore passée au col. Ils enchaînèrent la jeune fille dans le fond de leur demeure, et se mirent ensuite à table, où ils burent largement. Tout en buvant, la conversation tomba sur leur prisonnière. « Que ferons-nous, dit l'un » d'eux, de cette fugitive : et quelle autre » chose en pouvons-nous faire, reprit un autre, » sinon de la jetter dans le précipice où est » la vieille, pour la punir de nous avoir volé » autant qu'il étoit en elle, et d'avoir voulu » nous trahir en découvrant notre retraite : » car sachez, mes amis, que si elle fût retournée » chez elle, pas un de nous ne seroit resté » vivant. L'on seroit tombé sur nous à main » armée, et nous aurions tous été pris. Vengeons-nous donc de cette ennemie ; cependant qu'elle ne perde pas promptement la » vie ; inventons pour elle le supplice le » plus long, le plus douloureux ; qu'elle ne » meure qu'après avoir éprouvé pendant long- » temps les tourmens les plus horribles ». Alors ils se mirent à chercher un genre de mort extraordinaire. L'un d'eux prenant tout-à-coup la parole : « je suis sûr, dit-il, que

» vous allez applaudir à mon invention. Il faut » tuer notre âne, qui, par paresse, fait semblant » de boiter, et qui d'ailleurs s'est rendu le » complice et le ministre de la fuite de la jeune » fille ; que dès demain matin on l'égorge, » ouvrons-lui le ventre, vuidons ses entrailles, » et enfermons à leur place cette fille si cou- » rageuse. Cependant laissons-lui sortir la tête, » de peur qu'elle ne soit trop tôt étouffée, » cachons-lui tout le corps dans celui de l'animal, » cousons-en exactement la peau, et préparons » aux vautours un festin d'une nouvelle espèce. » Remarquez, mes amis, l'horreur de ce sup- » plice ; premiérement, être incorporée au ca- » davre d'un âne, brûlée par l'ardeur du soleil, » au milieu de l'été, éprouver à tout moment » les aiguillons déchirans de la faim, sans » pouvoir se procurer la mort. Je ne parle pas » de tout ce qu'elle aura à souffrir de l'odeur » insupportable qu'exhalera l'âne en pourris- » sant, ni des vers dont elle se sentira dévorée ; » enfin, les vautours survenans pour se repaître » de l'âne, qui ne fera plus qu'un avec elle, » la déchireront toute vivante ». Ces scélérats applaudirent à grands cris, cette abominable invention, comme la plus belle idée du monde. Pour moi, quel étoit mon chagrin ? Je devois être bientôt égorgé, sans avoir la consolation de reposer après ma mort dans un tombeau, condamné à recevoir dans mon sein cette malheureuse fille, et servir de sépulcre à une jeune innocente.

Le lendemain, le jour commençoit à peine à paroître, qu'une troupe de soldats se présenta tout-à-coup. Ils avoient été envoyés contre ces brigands, qu'ils mirent aussi-tôt dans les fers, et les amenèrent au gouverneur de la province. Avec ces soldats, étoit venu le prétendu de la jeune fille; c'étoit lui qui avoit indiqué la retraite des voleurs; il reprit sa maîtresse, et la faisant asseoir sur mon dos, il la reconduisit chez elle. Du plus loin que les paysans nous apperçurent, ils connurent à mon braire que nous revenions sains et saufs, ils accoururent au-devant de nous, nous saluèrent et nous conduisirent au logis.

La jeune fille eut pour moi des égards; elle n'oublia pas le compagnon de ses fers, qui s'étoit enfui avec elle, et qui avoit couru comme elle le danger d'une mort commune. Mes nouveaux maîtres me faisoient servir pour mon dîner une médimne d'orge, et autant de foin qu'il en auroit fallu pour un chameau. Ce fut alors que je maudis Palæstre de m'avoir, par son art, métamorphosé en âne, et non pas en chien; car je voyois ces animaux entrer dans la sale du festin, se régaler amplement à la noce des jeunes époux.

Quelques jours après, ma jeune maîtresse représentant à son père toutes les obligations qu'elle m'avoit, lui dit qu'il étoit juste de me rendre la pareille. Le père ordonna sur le champ qu'on me mit en liberté, et qu'on me menât paître avec les jumens. Puisqu'il est libre,

dit-il, il passera sa vie dans les plaisirs, et il caressera les jumens. La récompense étoit honnête ; un âne lui-même n'auroit pas mieux prononcé. On appelle aussi-tôt un palefrenier, et l'on me remet entre ses mains. Je me réjouissois déja de ce que je ne porterois plus de fardeaux. Nous arrivons dans la prairie ; il me lâche avec les cavales, et nous conduit en troupeau au pâturage.

Mais il falloit, hélas ! qu'il m'arrivât quelque malheur aussi bien qu'à Candaule (1). En effet, celui qui gouvernoit les chevaux, m'ayant abandonné à Mégapole son épouse, je fus attaché à une meule, et réduit à moudre l'orge et le froment. C'étoit cependant un petit malheur pour un âne reconnoissant, que de travailler pour ses maîtres ; mais cette femme intéressée me louoit (2) aux habitans de la campagne, qui n'étoient pas en petit nombre ; on la payoit avec de la farine, dont elle faisoit des gâteaux ; elle les mangeoit, et ne me laissoit que le son. Si quelquefois celui qui me menoit paître me lâchoit parmi les cavales, les mâles me mordoient ou m'abîmoient de coups. Ils me soupçonnoient épris pour leurs femelles d'un amour adultère, et me renvoyoient à grands coups de pied ; ensorte que j'eus beaucoup à souffrir de cette jalousie

(1) Parodie fort plaisante de ce passage d'Hérodote, χρῆν γὰρ Κανδαύλῃ γενέσθαι κακῶς. Je suis étonné que Gesner ait blâmé cette plaisanterie.

(2) A la lettre : *louoit mon col.*

chevaline (1). Aussi je devins maigre, et je perdis toute ma beauté en fort peu de temps. A la maison, je ne goûtois pas beaucoup de plaisir à tourner la meule : dans la prairie, j'éprouvois encore plus de désagrément par la guerre continuelle que me livroient mes commensaux.

Souvent aussi l'on m'envoyoit au haut d'une montagne pour en rapporter du bois. Ce fut-là le plus violent de tous mes malheurs ; car il falloit gravir cette montagne par un chemin très-escarpé, marcher nuds pieds sur les cailloux dont il étoit hérissé. On m'avoit donné pour conducteur un méchant petit garçon, qui mettoit son plaisir à me tourmenter de mille façons différentes (2). J'avois beau courir de tout mon pouvoir, il me frappoit sans relâche avec un bâton rempli de nœuds pointus, et c'étoit toujours sur le même endroit de la cuisse ; ensorte qu'il me fit bientôt une blessure considérable. Le petit drôle y dirigeoit toujours ses coups. S'il me chargeoit, il m'imposoit un fardeau qu'un éléphant eût eu de la peine à porter ; et quoique la descente de la montagne fût rapide, il ne me battoit pas moins. Voyoit-il ma charge prête à tomber, ou pencher trop d'un côté, au lieu d'ôter du bois, et de le mettre du côté le plus

(1) Je risque cette expression, pour rendre plus exactement la plaisanterie de Lucien.

(2) Le grec : *qui me faisoit mourir chaque fois d'une manière nouvelle.*

léger, afin de rendre le poids égal, il prenoit des pierres, les plaçoit où le poids étoit le plus foible, et m'obligeoit à porter avec le bois des pierres inutiles. Le chemin étoit traversé par un ruisseau, en tout temps rempli d'eau; mon conducteur, pour épargner sa chaussure, se mettoit en croupe sur moi, derrière le bois, et passoit ainsi le ruisseau. Si quelquefois la fatigue me faisoit succomber sous le poids qui m'accabloit, alors mon malheur devenoit insupportable. Au lieu de descendre, de me prêter la main, de m'aider à me relever, et de diminuer mon fardeau, comme il auroit dû le faire, sans mettre le pied à terre, sans m'aider de la main, il me saisissoit par les oreilles, et me frappoit jusqu'à ce que la violence des coups m'eussent fait relever. Il se divertissoit encore à me faire souffrir quelque chose de plus cruel; il arrachoit les chardons les plus piquans, en faisoit un faisceau qu'il me suspendoit sous la queue. A chaque pas que je faisois, les chardons me piquoient et me blessoient le derrière. Je ne pouvois m'en débarrasser, ces aiguillons me suivoient par-tout; je servois moi-même à les porter, et si pour éviter leurs piqûres, je marchois lentement, alors j'étois roué de coups; si pour éviter les coups, je hâtois le pas, les chardons me piquoient avec plus de force. Enfin mon conducteur faisoit tout son possible pour me faire périr.

Cependant un jour, impatienté des mauvais

traitemens qu'il me faisoit essuyer, je lui donnai un coup de pied; mais il ne me le pardonna jamais (1). Quelque temps après, on lui ordonna de transporter de l'étoupe d'un village à un autre; il me fait venir, me charge d'étoupe le plus qu'il peut, et attache fortement le fardeau sur mon dos, machinant contre moi le dessein le plus abominable. Lorsqu'il fallut partir, il va dérober au foyer un tison ardent, et à quelque distance de la maison, il l'enfonce dans l'étoupe. Elle s'allume en un instant, il n'étoit pas possible que cela n'arrivât pas; et bientôt, au lieu d'étoupe, je ne portai plus qu'un brâsier immense. J'allois être grillé, si je n'eusse couru me précipiter dans un bourbier que j'apperçus au milieu du chemin. Je me plongeai dans l'endroit le plus humide, et à force de tremper l'étoupe, de me rouler sur tous les sens, je parvins à éteindre dans la boue mon fardeau enflammé. Je fis par ce moyen le reste de la route sans danger, et le petit drôle ne put jamais rallumer l'étoupe remplie d'une boue humide; mais à son arrivée, il eut l'impudence de m'accuser de m'être approché volontairement du foyer. Toutefois j'échappai à ce péril contre toute espérance.

Une autre fois, ce petit scélérat imagina contre moi quelque chose de plus cruel; il me conduit sur la montagne, me charge de

(1) A la lettre: *il eut toujours ce coup de pied dans la mémoire.*

bois, qu'il va vendre à un paysan, dont la demeure étoit peu éloignée ; il me ramène ensuite à la maison sans fardeau, et m'accuse devant son maître d'un crime abominable. « Je ne vois pas, dit-il, mon maître, pourquoi » nous nourrissons cet âne : c'est l'animal le » plus lourd et le plus paresseux qu'il y ait ; » mais il a encore un défaut bien plus con- » sidérable. Dès qu'il apperçoit une femme, » une jeune fille nubile, ou même quelque » beau garçon, il se met à ruer, il s'élance » sur eux, et comme un homme transporté » d'amour, il court après l'objet de sa passion, » le mord en voulant le baiser, et s'efforce d'en » venir au fait. Cela pourroit vous attirer de » fâcheuses affaires ; il insulte tout le monde, » renverse les passans ; et tout-à-l'heure, qu'il » portoit une charge de bois, à peine a-t-il » apperçu une femme qui marchoit dans la » campagne, qu'il a jetté tout le bois à terre » à force de s'agiter et de courir. Il a renversé » la femme au milieu du chemin, et il l'auroit » épousée, si quelqu'un n'étant survenu, nous » n'eussions empêché que cette femme ne fût » déchirée par ce bel amoureux ».

A ce récit, le maître lui dit : eh bien, s'il ne veut point marcher, ni porter des fardeaux, si l'amour des femmes et des enfans le transporte à ce point, égorgez-le, donnez ses entrailles aux chiens, et gardez sa chair pour en nourrir les ouvriers : si on demande comment il est mort, vous direz qu'un loup l'a dévoré. Déja mon

mon petit scélérat tout joyeux, vouloit m'égorger : mais un paysan voisin étant survenu, me préserva de la mort, en leur donnant un conseil qui n'étoit pas moins terrible. « Gardez-» vous, leur dit-il, de tuer cet âne, qui peut » encore tourner la meule et porter des far-» deaux. L'amour, dites-vous, le rend furieux » au point de s'élancer sur les hommes ; mais » vous pouvez aisément le guérir. Liez-le, et » le coupez ; dès que vous aurez détruit la » cause de sa passion amoureuse, il sera doux » et tranquille, il s'engraissera en peu de temps, » et portera de gros fardeaux sans être fa-» tigué. Si vous ne savez pas faire cette opé-» ration, je reviendrai dans trois ou quatre » jours, et je le rendrai, par cette amputation, » plus paisible qu'un agneau ». Tout le monde approuva son conseil, et promit de s'y conformer. Pour moi, je me désolois d'être sur le point de perdre ma virilité (1). Je résolus de cesser de vivre plutôt que d'être eunuque. Je formai le projet de me laisser mourir de faim, ou de me précipiter du haut de la montagne ; et quoique j'y dusse trouver une fin déplorable, du moins je serois mort sans avoir éprouvé un retranchement déshonorant.

Vers le milieu de la nuit, quelqu'un vint du village voisin à la maison de campagne et à la métairie, annoncer que la nouvelle mariée, qui avoit été la captive des voleurs, et son

(1) A la lettre : *l'homme qui étoit dans l'âne.*

jeune époux, ayant été tous les deux se promener l'après-dîner, sur le rivage de la mer, avoient été engloutis sous les flots, qui s'étoient gonflés tout-à-coup; qu'ils étoient disparus, et qu'ils y avoient terminé leurs jours. Les valets voyant que la maison n'avoit plus de maîtres, résolurent de secouer le joug de l'esclavage; et après avoir pillé tout ce qu'ils purent trouver dans les appartemens, ils prirent la fuite. Celui qui avoit soin des chevaux, s'étant emparé de moi, et de tout ce dont il put se rendre maître, partagea ses fardeaux entre les cavales et moi. Quelque fatigue que j'éprouvasse à porter le fardeau d'un âne véritable, cependant j'étois charmé que cette circonstance eût empêché ma castration. Nous voyageâmes toute la nuit par un chemin difficile; et au bout de trois jours de marche, nous arrivâmes à Béroë, ville considérable et très-peuplée de la Macédoine. Mes conducteurs jugèrent à propos de nous y faire reposer et de s'y arrêter eux-mêmes. Quelques jours après on nous exposa en vente: un héraut à voix bruyante nous proclama dans la place publique. On s'approche, on nous examine, on nous ouvre la bouche, et l'on juge de notre âge par nos dents. Mes compagnons furent bientôt vendus, et le héraut voyant que je restois, et que personne ne vouloit de moi, ordonne qu'on me remène à la maison: « vous voyez, » disoit-il, qu'il est le seul qui n'ait point trouvé » de maître ». Mais la cruelle Némésis, qui

s'étoit si souvent jouée de mon sort, prit soin de me donner pour maître, celui que je pouvois le moins desirer. C'étoit un de ces impudiques vieillards, qui, promenant de village en village la déesse de Syrie, forcent la mère des dieux à demander l'aumône. C'est à lui que je fus vendu pour un prix considérable (1), pour trente dragmes. Mon nouveau maître m'emmena, et je le suivis en gémissant. Lorsque je fus arrivé à la demeure de Philèbe (c'étoit le nom de celui qui m'avoit acheté), il se mit à crier devant la porte : voilà, mes filles, un esclave dont je viens de vous faire emplette, il est vigoureux et de belle taille, c'est un Cappadocien. Ses filles n'étoient autres qu'une troupe d'eunuques (2) associés à Philèbe. Ils se mirent aussi-tôt à faire beaucoup de bruit, pensant qu'il leur avoit effectivement acheté un esclave. Quand ils virent que ce n'étoit qu'un âne, ils se moquèrent de Philèbe. Où avez-vous trouvé ce beau fils ! il n'est pas fait pour être esclave. Vous feriez bien de l'épouser au plutôt, et de nous donner de sa postérité. C'est ainsi qu'ils plaisantoient.

Le lendemain ils se préparèrent à ce qu'ils appelloient l'ouvrage ; et après avoir paré la déesse, ils la mirent sur mon dos. Nous sortîmes ensuite de la ville et parcourûmes le

(1) Ironie. Trente dragmes valent à-peu-près dix-huit livres de notre monnoie actuelle.

(2) Κιναίδος ne signifie point *eunuque*, mais *complaisant infame*.

pays. Toutes les fois que nous arrivions à un village, je m'arrêtois avec la déesse : alors un troupe de flûteurs souffloit à perdre haleine, et les prêtres jettant leurs mitres à terre, et roulant la tête sur leurs épaules, se faisoient, avec des épées, des incisions aux bras et à la langue, qu'ils tiroient pardessus leurs dents : en un instant ces hommes efféminés étoient couvert de sang (1). A cette vue, je craignis vivement que le sang d'un âne ne fût agréable à la déesse. Quand ils se furent suffisamment cicatrisés, ils firent la quête, recueillirent des spectateurs des oboles et des dragmes. L'un apportoit des figues et du fromage, un autre un petit baril de vin, une médimne de froment et même de l'orge pour l'âne. Toutes ces choses servoient à leur nourriture, et au culte de la déesse.

Un jour qu'ils s'étoient arrêtés dans un village, ils prirent un jeune paysan, le conduisirent à leur demeure, et l'engagèrent à se livrer avec eux à toutes les abominations que pratiquent les plus infames libertins. Certes ! ce fut alors que ma métamorphose me parut bien insupportable. J'avois jusques ici souffert patiemment mes malheurs; cette fois je voulus m'écrier, *ô cruel Jupiter!* mais ma voix ne put sortir de mon gosier, ce ne fut que celle d'un âne. Je ne pus que braire de toute ma force. Quelques paysans, qui cherchoient un âne

(1) A la lettre : *tout étoit rempli d'un sang efféminé.*

qu'ils avoient perdu, accourent à mon cri. Ils entrent sans rien dire, pensant que j'étois leur bête, et ils surprennent ces infames. Ce spectacle les fit rire à gorge déployée; ils coururent répandre dans tout le bourg ce qu'ils avoient découvert de l'impudence de ces prêtres. Ceux-ci craignant qu'on ne leur reprochât leur infamie, s'évadèrent la nuit même. Lorsqu'ils furent arrivés dans un endroit où le chemin étoit peu fréquenté, ils se mirent en colère contre moi, et me punirent d'avoir, par mon indiscrétion, révélé leurs mystères. Leurs reproches et leurs injures étoient un malheur assez tolérable; mais le traitement qui les suivit ne le fut plus. Ils enlevèrent la déesse de dessus mon dos, la mirent à terre, et ayant retiré le tapis dont j'étois couvert, ils m'attachèrent tout nud à un arbre, et me frappèrent avec un fouet rempli de nœuds. Peu s'en fallut qu'ils me fissent expirer sous les coups; ensuite ils m'ordonnèrent d'être désormais un Théophore silencieux. Ils avoient sans doute résolu de m'égorger après cette punition, pour se venger pleinement, et d'avoir révélé leur turpitude, et de les avoir obligés à quitter le bourg, sans qu'ils eussent eu le temps de recueillir aucune aumône; mais par respect pour la Déesse, qui étoit gissante à terre, et qui n'auroit plus eu personne pour la porter pendant la route, ils n'osèrent accomplir leur dessein.

Quand j'eus été suffisamment corrigé, je

repris la Déesse sur mon dos, et je continuai ma route. Sur le soir, nous arrivâmes à la maison de campagne d'un riche particulier; il se trouva chez lui, et reçut la Déesse avec beaucoup de dévotion : il lui offrit même des sacrifices. Je n'oublierai jamais le péril que je courus dans ce logis. Un ami de cet homme lui fit présent d'une cuisse d'âne sauvage: le cuisinier, après l'avoir reçue pour l'accommoder, la perdit par sa négligence. Des chiens, qui s'étoient glissés dans la cuisine à son insu, l'avoient dévorée. Dans la crainte d'être maltraité, et de subir peut-être quelque supplice, pour avoir laissé perdre cette cuisse, il résolut de se pendre. Sa femme, qui avoit juré ma perte, lui conseilla de n'en rien faire, et lui dit: « mon bon » ami, ne te livre point ainsi au désespoir, » si tu veux m'écouter, tu peux tout réparer. » Prend l'âne de ces prêtres, conduis-le dans » quelque endroit écarté, et là tu l'égorgeras, » tu lui couperas la cuisse, que tu apporteras » ici pour la servir à ton maître : le reste de » l'âne, tu le jetteras dans quelque précipice; » on croira qu'il aura pris la fuite, et qu'il a » disparu. Tu vois comme il est en embonpoint; » crois-moi, il sera encore meilleur que l'âne » sauvage ». A ces mots, le cuisinier admirant l'expédient de sa femme: « tu as raison, lui » dit-il; c'est le seul moyen qui me reste » d'échapper à la punition; je vais sur le champ » le mettre en usage ». Déja ce cuisinier impie et sa femme s'approchoient de moi, en

délibérant sur leur dessein. Je découvris heureusement leur complot, et je résolus d'éviter la mort par quelque action de vigueur. Je romps la courroie qui servoit à me conduire, je saute en bondissant, je cours à la maison, et je pénètre dans la chambre où soupoient les prêtres avec le maître de la campagne. Dans l'impétuosité de ma course, je renverse la table et la lampe. Je croyois avoir trouvé un merveilleux expédient pour mettre ma vie en sûreté ; je pensois que le maître, voyant en moi un âne courageux, ordonneroit sur le champ qu'on m'enfermât, et que l'on me gardât soigneusement: mais ce bel expédient me précipita dans un péril extrême. On crut que j'étois enragé ; déja l'on s'armoit contre moi d'épées, de lances, de bâtons, et l'on s'apprêtoit à me tuer ; quand je vis toute la grandeur du danger, je courus à la chambre où mes maîtres devoient passer la nuit. Ils m'y virent entrer, et fermèrent promptement la porte. Le lendemain dès la pointe du jour, je repris la Déesse sur mon dos, et je partis avec mes charlatans.

Nous arrivâmes dans une autre bourgade assez considérable, et bien peuplée ; ils en imposèrent tellement aux habitans par leurs prestiges, qu'ils leur persuadèrent de ne pas laisser la Déesse habiter la maison d'un particulier ; mais de la loger dans le temple de la principale divinité du pays. Le peuple reçut avec joie la Déesse étrangère, et la conduisit à la demeure de sa divinité. Après un assez

long séjour, mes maîtres résolurent d'aller à la ville prochaine. Ils redemandèrent leur Déesse aux habitans; et étant entrés eux-mêmes dans le temple, ils l'enlevèrent, la posèrent sur moi, et partirent. Mais ces scélérats, en entrant dans le temple, avoient dérobé une coupe d'or, et l'emportoient cachée sous leur Déesse. Les habitans ne tardèrent pas à s'en appercevoir, et coururent après les voleurs : ils les eurent bientôt joints; ils descendirent de leurs chevaux, arrêtèrent les fuyards au milieu du chemin, les nommant *impies* et *sacrilèges*, et redemandèrent le vase qu'ils avoient dérobé. Après une exacte perquisition, la coupe fut trouvée dans le sein de la Déesse. Alors on garotte mes efféminés, on les reconduit à la bourgade, où ils sont jettés en prison. La Déesse, dont j'étois le porteur, est déposée dans un autre temple, et le vase d'or rendu à la divinité protectrice du pays.

Le jour suivant on résolut de me vendre avec tout ce qui pouvoit appartenir à mes maîtres. Je fus livré à un habitant d'un village voisin, dont le métier étoit de faire du pain. Mon nouveau tyran me chargea de dix médimnes de froment, dont il venoit de faire emplette, et me chassa devant lui par un chemin très-raboteux. Quand nous fûmes arrivés chez lui, il me conduisit au moulin, où je vis une multitude d'ânes et de chevaux, tristes compagnons de mon esclavage, occupés à faire tourner plusieurs meules, et tous poudrés de farine.

D'abord on me permit de me reposer, comme étant un nouvel esclave, et venant de porter un grand fardeau par un chemin difficile. Mais le lendemain on m'étend un voile sur les yeux, on m'attache au timon de la meule, et l'on m'excite à partir. Je savois moudre à merveilles, je l'avois appris plus d'une fois; cependant je voulus faire semblant de l'ignorer. Mes espérances furent trompées; une troupe de valets armés de bâtons, se tenoient à mes côtés, et faisoient pleuvoir sur mon dos une grêle de coups que je n'avois pu prévoir, n'ayant pas l'usage de mes yeux. Bientôt je tournai avec la rapidité d'un tourbillon, et j'appris, à mes dépens, qu'*il ne faut pas qu'un esclave, pour faire son devoir, attende la main du maître.*

En peu de temps je perdis mon embonpoint et ma vigueur: mon maître, résolu de se défaire de moi, je fus vendu à un jardinier qui cultivoit un verger qu'il avoit loué. Tout mon travail consistoit à porter au marché une somme de légumes dont mon maître me chargeoit tous les matins, et quand ils étoient vendus, il me ramenoit au jardin, bêchoit, plantoit, labouroit, arrosoit; j'étois-là debout sans rien faire; malgré cela ma nouvelle condition me paroissoit insupportable. L'hiver commençoit à se faire sentir, et la pauvreté de mon maître ne lui permettoit pas de m'acheter, non plus qu'à lui, de quoi nous couvrir; il me falloit marcher nuds pieds dans la boue froide, qui,

durcie par la gelée, présentoit souvent une surface aiguë. D'ailleurs, nous n'avions tous deux pour nourriture, que des laitues coriaces et amères.

Un jour que nous sortions pour aller au jardin, un homme revêtu d'un habit de soldat se présente à nous, et demande à mon maître, en langue italique, où il menoit cet âne. Mon maître, qui, sans doute, ignoroit ce langage, ne lui répondit rien. L'autre, se croyant méprisé, se met en colère et frappe le jardinier de plusieurs coups de fouet. Celui-ci saisit son homme au corps, lui donne un croc-en-jambe, et le renverse à terre, où il le maltraite à coups de pieds, à coups de poing, l'accable de pierres qu'il ramasse sur le chemin. Le soldat se défendoit de son mieux, et le menaçoit, s'il pouvoit se relever, de lui passer son épée au travers du corps. Mon maître, instruit par son adversaire de ce qui pouvoit le mettre plus en sûreté, tire l'épée du soldat, la jette loin de lui, et continue à le frapper. Le brave, cédant à la violence des coups, feint d'être mort. L'autre se retire tout tremblant, ramasse l'épée, monte sur moi, et me pousse vers la ville.

Quand nous y fûmes arrivés, il confia la culture de son jardin à un de ses camarades, et craignant que les suites de la querelle qu'il avoit eue sur le chemin, ne lui fissent courir quelque danger, il alla se cacher avec moi, chez un de ses amis qui demeuroit dans la ville. Le lendemain ils tinrent conseil, et

résolurent de cacher mon maître dans un coffre. Pour moi on me suspendit par les pieds, et au moyen d'une échelle, on me porta dans le grenier. Cependant le soldat s'étoit relevé, quoique avec peine, et la tête appesantie par les coups qu'il avoit reçus : il vint à la ville, où rencontrant plusieurs de ses camarades, il leur raconta l'insulte que lui avoit fait le jardinier. Ceux-ci embrassèrent sa querelle, et apprenant que nous étions cachés dans la ville, ils prennent avec eux des magistrats, qui envoient un de leurs satellites dans la maison, avec ordre de faire sortir tous ceux qui y seroient. Cela fut exécuté ; mais le jardinier ne parut point. Les soldats insistèrent, et dirent qu'il étoit dans la maison ; et que moi, son âne, j'y étois aussi. On leur répondit qu'il n'y avoit rien été laissé, ni homme ni âne. Cette aventure excita beaucoup de tumulte dans la rue, qui étoit étroite. Je voulus savoir d'où pouvoient venir les cris que j'entendois ; et plein de courage, et sur-tout de curiosité, je mis la tête à la fenêtre, pour regarder en bas. La populace, en me voyant, se mit à crier, et les gens de la maison furent convaincus de mensonge. Les magistrats entrent aussi-tôt dans la maison, et après avoir cherché de tous côtés, ils trouvèrent mon maître couché dans le coffre. Ils le firent prendre, et l'envoyèrent en prison, pour y rendre raison de sa témérité. On me fit descendre, et l'on me donna aux soldats. Cependant un

rire inextinguible (1) s'étoit emparé de tout le monde quand on m'avoit vu paroître à la fenêtre et déceler mon maître : et c'est à mon sujet qu'est venu ce proverbe, *reconnoître quelqu'un à son âne.*

Je ne sais ce qui arriva à mon jardinier ; mais le lendemain le soldat résolut de me vendre, et je fus acheté vingt-cinq dragmes attiques (2). Mon nouveau maître, esclave d'un homme fort riche de Thessalonique, l'une des plus grandes villes de la Macédoine, étoit cuisinier ; il avoit un frère, esclave comme lui, dont le talent étoit de paitrir le pain, et de faire des gâteaux de miel. Ces deux frères habitoient ensemble, reposoient dans la même chambre, et avoient tout mis en commun, jusques aux instrumens de leur métier. Ils me logèrent dans l'endroit même où ils couchoient. Après le souper de leur maître, ils apportoient tous deux les restes du repas ; l'un de la viande et du poisson, l'autre du pain et des gâteaux. Ils m'enfermoient ensuite avec ces provisions, dont, à mon grand plaisir, ils m'établissoient le gardien, et s'en alloient prendre le bain. J'oubliai bientôt l'orge qu'ils m'avoient présentée pour mon souper ; je ne songeai qu'à jouir des talens et des profits de mes maîtres, et je me rassasiai de

(1) Parodie d'Homère, *Iliade, liv. 1, v. 599.*
(2) Quinze livres de notre monnoie.

cette nourriture succulente (1), dont j'étois privé depuis si long-temps. De retour à la maison, ils ne s'apperçurent point du repas que j'avois pris; la provision étoit abondante; d'ailleurs, je n'avois dérobé ce souper qu'avec beaucoup de crainte et d'économie. Mais lorsque, par la suite, j'eus réfléchi à leur imprudence, je dévorai sans scrupule les plus gros et les meilleurs morceaux. Bientôt cependant, ils s'apperçurent que quelqu'un leur faisoit tort; ils commençoient à concevoir des soupçons l'un contre l'autre, s'accusoient réciproquement de dérober et de voler, sans honte, ce qui leur appartenoit en commun. Enfin, pleins de défiance, ils comptèrent exactement les morceaux.

Cependant je menois une vie voluptueuse et délicate. Mon corps, remis à sa première nourriture, reprit bientôt sa première beauté, ma peau devint luisante et mon poil fleurissant. Mes maîtres me voyant gros et gras, et remarquant que je ne consommois point mon orge, qu'elle restoit toujours à la même mesure, soupçonnèrent que je pouvois bien être leur voleur. Ils sortirent comme pour aller au bain, et fermant la porte, ils regardèrent par la fente ce qui se passoit au-dedans. Moi, qui ne me doutois point de cette ruse, je m'approchai pour prendre mon repas. Quand ils

(1) Le grec dit: *de cette nourriture humaine, propre aux hommes.*

virent ce souper incroyable, ils ne purent s'empêcher de rire. Ils appellèrent leurs camarades pour en être témoins; les ris redoublèrent; leurs éclats et le bruit qui se faisoit en-dehors, ayant été entendus du maître, il demanda quel en étoit le sujet. Quand on le lui eut dit, il se leva de table, vint regarder lui-même au travers de la porte, et me vit dévorer un morceau de sanglier; il ne put s'empêcher lui-même de rire à gorge déployée, et entra précipitamment. Je fus vivement fâché de me voir convaincu, par le maître, de vol et de gourmandise: mais il ne fit que s'en divertir. A l'instant, il ordonne qu'on me conduise dans l'appartement où il soupoit, me fait dresser une table, et servir dessus plusieurs mets dont il savoit bien qu'un âne ne peut pas manger, de la viande, des huîtres, des sauces, du poisson, dont une partie étoit préparée dans la saumure, l'autre dans l'huile ou dans la moutarde. Quand je vis que la fortune commençoit à me sourire, et que cette plaisanterie pourroit me conduire à recouvrer ma première forme, je me mis à table, et quoique j'eusse déja pris un bon repas, je mangeai de fort bon appétit. La salle du festin retentissoit des ris des spectateurs; quelqu'un se mit à dire: cet âne boiroit aussi du vin, si on lui en versoit; le maître ordonna que l'on m'en présenta, et je l'avalai aussi-tôt qu'il me fut offert.

Le patron jugeant, avec raison, que j'étois

un animal extraordinaire, ordonna à l'un de ses intendans, de donner à l'esclave qui m'avoit acheté, la somme que je lui avois coûtée, et d'en donner autant à son frère. Il me confia ensuite à un jeune affranchi, en lui recommandant de m'enseigner tout ce que je pourrois apprendre, afin de lui servir de divertissement. La chose ne fut pas difficile à mon gouverneur; j'obéissois aussi-tôt qu'il me commandoit. D'abord il me fit coucher sur un lit, et m'apprit à m'appuyer sur le coude comme un homme; ensuite à lutter avec lui, à danser, à me tenir droit sur les pieds de derrière, à approuver par un signe de tête et à refuser selon ce que l'on me demandoit; enfin tout ce que je savois déja faire sans qu'il me l'eût appris. Cependant tout le monde parloit de mes talens; il n'étoit question que de l'âne qui buvoit du vin, luttoit, dansoit, et ce qui paroissoit le plus admirable, qui approuvoit ou refusoit à propos. Si quelquefois j'avois envie de boire, j'en demandois à l'échanson par un coup-d'œil. On étoit émerveillé et l'on me regardoit comme un prodige; ils ne savoient pas qu'un homme étoit enfermé sous la peau de l'âne, leur ignorance m'amusoit beaucoup. On m'apprenoit encore à marcher, à porter le maître sur mon dos, et à courir de la manière la plus commode et la moins sensible pour le cavalier. Mon harnois étoit magnifique; j'étois couvert d'un tapis de pourpre; on m'avoit mis un frein

damasquiné d'or et d'argent, et l'on m'avoit attaché plusieurs petites clochettes, qui rendoient un son tout-à-fait harmonieux.

Ménéclès, mon maître, étoit venu, comme je l'ai déja dit, de Thessalonique en cette ville. Voici pour quel motif : il avoit promis à ses concitoyens de leur donner un spectacle de gladiateurs. Déja les combattans étoient parés, et le moment du départ approchoit ; nous partîmes le lendemain. Je portai mon maître dans les endroits où le chemin étoit difficile, et où il auroit été incommode de voyager dans un char. Quand nous fûmes arrivés à Thessalonique, on ne montra pas moins d'empressement à me venir voir, qu'à jouir du spectacle. Ma réputation m'avoit déja devancé depuis long-temps ; on savoit combien je représentois de personnages différens ; on connoissoit mes talens pour la danse et pour la lutte. Mon maître me fit voir à table aux plus distingués de ses concitoyens, me fit boire devant eux, et représenter toutes les actions étonnantes qui l'avoient déja tant diverti.

Cependant l'affranchi auquel j'avois été confié, tiroit de moi beaucoup d'argent. Il m'avoit enfermé dans une chambre, dont il ouvroit la porte, moyennant un certain prix, à ceux qui vouloient me voir et être témoin de tout ce que je faisois d'extraordinaire. Chacun m'apportoit quelque chose à manger ; on choisissoit tout ce que l'on savoit de plus ennemi de l'estomac

l'estomac de l'âne, et je le mangeois. Souvent à table avec mon maître et avec ses concitoyens, ma force et mon embonpoint s'accrurent en très-peu de temps d'une manière considérable. Alors une femme étrangère, fort riche et fort belle, étant entrée dans mon appartement pour me voir dîner, tomba violemment amoureuse de ma personne. Ma beauté et mes talens la charmèrent au point qu'elle desira de passer une nuit avec moi. Elle entretint en particulier mon gouverneur, et lui promit une grosse récompense, s'il vouloit lui procurer un tête-à-tête avec son âne. Cet homme peu scrupuleux sur ce qu'elle exigeroit de moi, accepta la somme.

Lorsque le soir fut venu, et que le maître nous eut renvoyés du festin, nous revînmes à notre logis, où nous trouvâmes la dame qui étoit depuis long-temps arrivée au rendez-vous. Elle avoit fait apporter avec elle des coussins et des tapis, elle les fit étendre à terre pour nous servir de lit. Ses valets se retirèrent et allèrent passer la nuit dans une chambre voisine. Alors elle allume une grande lampe, qui jettoit beaucoup de clarté, elle se déshabille, et se tenant toute nue devant la lampe, elle verse du parfum d'un vase d'albâtre, s'en frotte, m'en frotte aussi, et m'en remplit principalement le nez. Ensuite elle me baise et me parle comme elle eut fait à son amant, me prenant ensuite par le licol, elle m'attire sur le lit. Je n'avois pas besoin d'y être engagé par un tiers, le vin

vieux dont j'avois arrosé mon estomac, l'odeur du parfum et la vue d'une si belle femme, suffisoient pour m'exciter. Je me penchai vers elle, mais j'étois fort embarrassé, car depuis que j'étois âne, je n'avois jamais fait l'amour, ni même caressé d'ânesse. . . . .
. . . .
. . . .
et de me voir ensuite puni comme un homicide. J'ignorois combien peu ma crainte étoit fondée: en effet, cette femme, après m'avoir engagé par mille baisers amoureux, voyant que je ne contentois pas ses desirs, ...
. . . . m'embrasse, ...
. . . . J'en fus tout-à-fait effrayé, ...
. . . .
. . . . qu'il ne fut plus possible de me soustraire. Voyant donc qu'il manquoit encore quelque chose à ses plaisirs, je travaillai sans crainte à la satisfaire. Cependant je me regardois comme un incestueux, aussi coupable que celui de Pasiphaé; cette femme avoit de telles dispositions aux plaisirs de Vénus, ...
. . . .
. . . . .

Quand le jour fut venu, elle se leva; mais avant de s'en aller, elle convint avec mon gouverneur de lui donner encore une pareille somme aux mêmes conditions. Lui qui s'enrichissoit à mes dépens, et qui vouloit découvrir

à mon maître mes nouveaux talens, m'enferma encore une fois avec cette femme, qui abusa cruellement de moi. Cependant mon gouverneur avertit le patron de tout ce qui se passoit, il l'amène, à mon insu, à la chambre où je couchois, et à travers les fentes de la porte, il me fait voir *cum puellâ coeuntem*. Ce spectacle le divertit beaucoup, et lui fit naître l'idée de me faire voir en public dans cette attitude. Il défend en même temps d'en rien dire à personne, afin, dit-il, que le jour du spectacle, on l'amène sur le théatre avec quelques-unes de ces femmes condamnées à mort, et que là, aux yeux de tout le peuple, *mulierem inscendat*. Aussi-tôt on m'amène une femme qui avoit été condamnée aux bêtes; on m'ordonne de l'approcher, et à elle de me caresser.

Déja le jour qui devoit procurer tant de gloire à mon maître étoit arrivé; on résolut de me produire en plein théatre. Voici comme j'y fis mon entrée: on me coucha sur un grand lit fait d'écailles de tortues des indes, et orné de clous d'or; on y fit aussi coucher une femme auprès de moi; quand nous fûmes bien arrangés sur cette machine, on la porta sur le théatre, et on la posa au milieu de l'arène. A ce spectacle, des cris de surprise et de nombreux applaudissemens s'élevèrent de toutes parts. On nous apporta bientôt une table servie de tous les mets dont les hommes voluptueux se régalent dans les festins. Debout, à nos côtés,

de beaux esclaves nous servoient d'échansons ; et nous versoient du vin dans des coupes d'or ; mon gouverneur, debout derrière moi, m'ordonnoit de manger ; mais j'étois trop honteux de paroître en plein théatre dans cette attitude ; d'ailleurs je craignois que quelque ours ou quelque lion ne vînt s'élancer subitement sur moi.

Dans ce moment, un homme qui portoit des fleurs vint à passer, je m'apperçus que parmi ces fleurs il y avoit des roses fraîchement cueillies ; aussi-tôt, sans balancer un instant, je saute à bas du lit ; on s'imagina que je me levois pour danser, mais parcourant promptement les bouquets, je choisis les roses au milieu des autres fleurs, et je les dévorai. Alors, au grand étonnement des spectateurs, la figure de l'animal s'évanouit, et celui qui auparavant étoit un âne, redevint Lucius nud et debout au milieu du théatre. Tout le monde fut frappé de cette métamorphose prodigieuse et inattendue. Le théatre retentit d'un bruit confus, et deux sentimens partagèrent tous les spectateurs ; les uns vouloient que l'on me brûlât comme un homme versé dans la science des maléfices, et qui changeoit de figure à son gré ; d'autres disoient qu'il falloit auparavant m'entendre, et ne me juger qu'après m'avoir connu. Pour moi je courus au gouverneur de la province, qui étoit présent à ce spectacle, et d'en bas, je lui dis qu'une femme de Thessalie, esclave d'une Thessalienne, m'avoit transformé

en âne, en me frottant d'un onguent magique; je le suppliai même de me faire mettre en prison, jusqu'à ce que je puisse lui faire connoître que je ne lui en imposois point.

Alors le gouverneur me demanda mon nom, quels étoient mes parens, mes amis, ma naissance et ma patrie. Mon père, lui répondis-je, s'appelle *Lucius;* j'ai un frère, dont le prénom est *Caius*, nous nous appellons tous deux de même; je suis auteur de plusieurs histoires; mon frère est un poëte élégiaque, et un excellent devin; je suis né à Patras, ville d'Achaie. A peine le gouverneur m'eut-il entendu, qu'il me dit: vous appartenez aux meilleurs de mes amis et de mes hôtes, qui m'ont reçu plusieurs fois dans leurs maisons, et m'ont honoré de leurs présens; je vois à présent que vous ne dites rien de faux en vous disant leur parent. Il descend aussi-tôt de sa place, m'embrasse, me fait mille amitiés, et me conduit ensuite chez lui. Mon frère arriva sur ces entrefaites; il m'apportoit de l'argent et toutes les différentes choses dont je pouvois avoir besoin. Le gouverneur me déclara libre devant tout le monde. Nous allâmes ensuite sur le rivage, où ayant trouvé un vaisseau, nous y déposâmes notre bagage.

Cependant je crus qu'il étoit de mon devoir d'aller rendre une visite à cette belle femme qui avoit été amoureuse de l'âne: je pensois qu'elle me trouveroit encore bien plus beau à présent que j'étois homme. En effet, elle

parut me recevoir avec plaisir, et se divertir beaucoup d'une aventure aussi singulière; elle m'invita même à souper, et à passer la nuit avec elle. Je l'acceptai, et je me serois cru digne de blâme, si, étant homme, j'eusse dédaigné celle qui m'avoit aimé sous la figure d'un animal. Je soupai donc avec elle; je me frottai de parfums, et me couronnai de cette fleur chérie à laquelle je devois mon salut. Quand la nuit fut avancée, et que le temps de se mettre au lit fut venu, je me levai de table, et croyant faire quelque chose de beau, je me dépouillai et me montrai tout nud, pensant que je lui plairois davantage, par la comparaison qu'elle feroit avec l'âne; mais à peine elle vit que je n'étois qu'un homme, que me regardant d'un air dédaigneux, elle me dit: allez vous morfondre loin de moi et de ma maison; retirez-vous et couchez ailleurs. Je lui demandai pour quel crime elle me traitoit de la sorte. Vraiment, me dit-elle, ce n'étoit point de toi, mais de l'âne dont j'étois amoureuse; c'est avec lui, et non pas avec toi que j'ai si bien passé la nuit; je pensois que tu

. . . .

. . . .

tu n'es plus qu'un singe ridicule. Elle appelle aussi-tôt ses esclaves, et leur ordonne de me prendre par les épaules et de me mettre à la porte. Me voilà donc dans la rue, nud, couronné, parfumé, ... réduit à . . . . et à dormir

sur son sein. Dès la pointe du jour, je courus au vaisseau, où je racontai en riant mon infortune à mon frère. Comme le vent favorable vint à souffler, nous partîmes; en peu de jours j'arrivai dans ma patrie, où je ne manquai pas de sacrifier aux dieux libérateurs, et de leur consacrer des offrandes pour m'avoir ramené sain et sauf dans ma maison, et m'avoir sauvé, non pas *du cul du chien* (1), comme dit le proverbe, mais de la dangereuse curiosité qui m'avoit fait devenir âne.

(1) Ce proverbe, qui choquera la délicatesse de bien des gens, et que cependant je n'ai voulu ni retrancher ni changer, signifie *sortir d'une affaire difficile et pleine de dangers.* Il fait allusion à la difficulté avec laquelle les chiens font leurs excrémens. *Voyez* les adages d'Erasme, *Chil. 4, cent. 2, page 864.*

JUPITER CONFONDU.

LE CYNIQUE ET JUPITER.

LE CYNIQUE.

Je ne viens point ici, Jupiter, t'importuner par des vœux indiscrets; je ne te demande ni trésors, ni puissance, ni grandeurs: tels sont cependant les souhaits de la plupart des hommes; mais, sans doute, il n'est pas en ton pouvoir de les exaucer, car je te vois souvent faire semblant de ne pas les entendre. Pour moi, je ne desire de toi qu'une seule chose, encore est-elle bien aisée.

JUPITER.

Qu'est-ce que c'est, Cynique? Tu n'éprouveras pas de refus: sur-tout si ta demande est aussi modeste que tu le dis.

LE CYNIQUE.

Réponds-moi, je te prie, à une question peu difficile.

JUPITER.

Vraiment! tes vœux sont modérés, et l'on peut aisément les satisfaire. Fais-moi toutes les questions qu'il te plaira.

LE CYNIQUE.

Voici ce dont il s'agit. Tu as lu, sans doute les poésies d'Homère et d'Hésiode ; dis-moi si l'on doit croire ce qu'ils chantent dans leurs vers des Parques et du Destin. Est-il vrai que nul mortel ne peut éviter le sort qu'elles lui ont filé au moment de sa naissance ?

JUPITER.

Cela est très-véritable. Il n'est rien qui ne soit ordonné par les Parques ; tout ce qui arrive est l'ouvrage de leur fuseau, et l'événement est toujours tel qu'elles l'ont arrêté dès l'origine : il n'est pas possible qu'il soit différent.

LE CYNIQUE.

Par conséquent, ce qu'Homère dit dans l'un de ses deux poëmes :

> De peur que du Destin, franchissant les décrets,
> Tu ne puisses descendre aux infernales rives (1),

n'est qu'un radotage ridicule.

JUPITER.

Certainement. Rien de semblable ne peut arriver sans l'ordre des Parques, ou contre leurs arrêts (2). A l'égard des poëtes, tout ce qu'ils chantent par l'inspiration des Muses, est conforme à la vérité ; mais lorsque ces déesses les abandonnent, et qu'ils n'écrivent que d'après

(1) Iliade, v. 336 du XX[e] livre.
(2) Le grec dit : *contre leur fil.*

leur propre génie, alors ils peuvent se tromper et tomber quelquefois en contradiction avec eux-mêmes. Cependant on ne sauroit leur en faire un crime : ils sont hommes, et ils ignorent la vérité ; d'ailleurs ils ne sont plus secondés de la divinité qui chantoit par leur organe.

LE CYNIQUE.

Et bien, supposons qu'il en soit ainsi. Réponds donc encore, je te prie, à cette question. Les Parques ne sont-elles pas trois, Clothon, Lachésis et Atropos ?

JUPITER.

Sans doute.

LE CYNIQUE.

Qu'est-ce donc que le Destin et la Fortune dont on parle tant ? Quelle est leur puissance ? Est-elle égale ou supérieure à celle des Parques ? J'entends dire à tous les hommes que rien n'est plus puissant que la Fortune et le Destin.

JUPITER.

Il ne t'est pas permis de tout savoir, Cynique. Mais pour quel motif me fais-tu cette question sur les Parques ?

LE CYNIQUE.

Je te le dirai quand tu auras répondu à ceci. Ces trois sœurs vous commandent-elles aussi, et est-ce une nécessité que vous soyez suspendus à leur fuseau ?

JUPITER.

C'est une nécessité, Cynique. Qu'as-tu donc à rire ?

LE CYNIQUE.

C'est que je me rappelle certains vers d'Homère, où ce poëte te représente haranguant dans l'assemblée des Dieux, et les menaçant de suspendre l'univers à une chaîne d'or (1). Tu dis dans ces vers, que tu jetteras du haut du ciel une chaîne, à laquelle tous les Dieux attachés s'efforceroient en vain de t'entraîner en bas : mais que toi, quand tu le voudras, il te sera facile de les enlever tous, et avec eux la terre entière et les mers. Tu me parus alors d'une force étonnante, je frissonnois au seul récit de ces vers : maintenant, au contraire, je te vois avec ta chaîne et tes menaces orgueilleuses, suspendu, comme tu l'avoues toi-même, à un fil très-délié. C'est à Clothon, je pense, plutôt qu'à toi de s'enorgueillir de son pouvoir, puisqu'elle t'enlève et te tient suspendu au bout de son fuseau, comme les pêcheurs avec leur ligne enlèvent les petits poissons.

JUPITER.

Je ne vois pas où tendent ces questions.

LE CYNIQUE.

Le voici, Jupiter, et je te supplie par les Parques et par le Destin, de m'entendre sans

(1) Iliade, *liv. 8, v. 18.*

humeur et sans colère, te dire franchement la vérité. Si les choses sont telles que nous avons dit, si les Parques sont tellement nos souveraines, que l'on ne puisse rien changer à ce qu'elles ont une fois résolu, pourquoi donc les hommes vous offrent-ils des hécatombes? Pourquoi vous adressent-ils des vœux, vous demandent-ils toute sorte de biens? Je ne vois pas quel avantage ils peuvent retirer de ce culte, si leurs prières ne sauroient obtenir l'éloignement des maux, ni les faveurs que les Dieux dispensent.

JUPITER.

Je vois où tu puises toutes ces belles interrogations: c'est à l'école de ces philosophes détestables, qui nient notre providence sur les hommes. Leur impiété leur inspire aussi de pareils raisonnemens, et ils cherchent à détourner les autres hommes de nous offrir des sacrifices et des prières, comme si tout cela étoit inutile, comme si nous ne prenions nul soin de ce qui se passe chez vous, ou que nous n'eussions aucune influence sur les choses de la terre. Mais, patience, ils se repentiront de leur témérité.

LE CYNIQUE.

Non, Jupiter, je te le jure par le fuseau de Clothon, ce ne sont point les philosophes qui m'ont appris à te faire ces questions;

c'est notre conversation (1), qui, sans nous en appercevoir, dit elle-même que les sacrifices ne sont d'aucune utilité : et si tu veux le permettre, je vais encore te faire en peu de mots quelques petites questions, auxquelles tu répondras le plus succintement et le mieux qu'il te sera possible.

JUPITER.

Interroge donc, puisque tu as du temps à perdre en de semblables bagatelles.

LE CYNIQUE.

Ne dis-tu pas que tout arrive par l'ordre des Parques ?

JUPITER.

Oui.

LE CYNIQUE.

Et qu'il est impossible de changer leurs décrets et de dérouler leur fuseau ?

JUPITER.

Certainement.

LE CYNIQUE.

Veux-tu que je tire la conséquence qui suit de tes aveux, ou te paroît-elle assez claire pour que je n'aie pas besoin de la dire ?

JUPITER.

Elle est claire : mais ceux qui nous sacrifient,

(1) Le grec ajoute en parenthèse : *qui, je ne sais comment en est venue à ce point.*

le font moins par besoin que par reconnoissance, et pour acheter les biens de notre libéralité. D'ailleurs, c'est pour honorer l'excellence de notre être.

LE CYNIQUE.

C'en est assez, puisque tu avoues toi-même que les sacrifices n'ont aucun but utile, et que c'est par bonté d'ame que les hommes honorent votre nature excellente. Cependant si quelqu'un de nos sophistes étoit ici, et qu'il te demandât sur quoi fondé tu prétends que les dieux sont d'une nature supérieure à celle des humains, puisqu'ils partagent l'esclavage de ceux-ci et sont soumis aux mêmes maîtresses, aux Parques, il ne suffiroit pas d'alléguer, comme une preuve de l'excellence des dieux, l'immortalité dont ils jouissent, car c'est cela même qui rend votre condition inférieure à la nôtre. La mort, au défaut de tout autre moyen, nous rend à la liberté; pour vous, au contraire, vous ne sauriez mettre des bornes à votre malheur, votre esclavage est éternel, et le fuseau tourne pour vous sans cesse.

JUPITER.

Cependant, Cynique, cette immortalité fait elle-même notre bonheur, puisque nous vivons éternellement au sein des plaisirs.

LE CYNIQUE.

Vous n'y vivez pas tous; le sort des uns est bien différent de celui des autres; il règne

parmi vous une terrible inégalité. Pour toi la royauté assure ton bonheur, tu peux enlever et la terre et les mers avec une corde à puits; mais Vulcain, il est boiteux, c'est un artisan que son métier expose continuellement à l'ardeur du feu. Prométhée fut autrefois crucifié sur le Caucase. Que dirai-je de ton propre père, qui est encore enchaîné au fonds du Tartare? On prétend que vous êtes amoureux, sujets à recevoir des blessures, et réduits quelquefois à subir chez les humains le joug de l'esclavage; c'est ainsi que ton frère servit Laomédon, et Apollon, Admète. Tout cela n'annonce pas une grande félicité: quelques-uns de vous paroissent, à la vérité, plus heureux; ils sont assez bien partagés; mais il n'en est pas de même des autres. Je ne parle point encore des voleurs auxquels vous êtes exposés aussi bien que nous, ni des sacrilèges qui vous dépouillent, et vous réduisent souvent, du comble des richesses, à la plus extrême pauvreté. Ajoutons que plusieurs de vous étant d'or et d'argent, sont fondus au creuset en conséquence des ordres du Destin.

JUPITER.

Cynique, tes discours deviennent insolens, et tu pourrois bien t'en repentir un jour.

LE CYNIQUE.

Trèves de menaces, Jupiter, tu sais bien qu'il ne peut m'arriver que ce que les Parques

auront ordonné avant toi : et puis je vois que les sacrilèges mêmes, loin d'être punis, vous échappent presque tous. Sans doute que le Destin n'a point arrêté qu'ils fussent pris.

JUPITER.

Ne le disois-je pas, que tu es un de ces impies, qui, par leurs raisonnemens, cherchent à détruire la Providence ?

LE CYNIQUE.

Tu as furieusement peur de ces gens-là, et en vérité, je ne sais pas pourquoi : tout ce que je te dis te paroît appartenir à leur doctrine. Mais de quel autre, que de toi-même, pourrois-je apprendre la vérité ? Je voudrois bien encore te demander ceci. Qu'est-ce que cette Providence ? Est-ce une des Parques, ou une divinité supérieure qui ait sur elle quelque autorité ?

JUPITER.

Je t'ai déja dit, Cynique, qu'il ne t'étoit pas permis de tout savoir. Au commencement de notre conversation, tu prétendois n'avoir qu'une seule chose à me demander, et tu ne cesses de me tourmenter par une foule de questions ridicules. Je vois que ton but principal est de prouver que notre providence ne règle point les affaires humaines.

LE CYNIQUE.

Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est toi-même qui

qui viens d'avouer, il n'y a qu'un instant, que les Parques étoient les souveraines de l'univers, et régloient tous les événemens. Peut-être te repens-tu d'avoir tenu ce langage, et veux-tu le rétracter : ou peut-être veux-tu disputer au Destin le soin des choses d'ici-bas, et le bannir de cet emploi.

JUPITER.

Point du tout. Mais c'est par nos mains que la Parque accomplit ses décrets.

LE CYNIQUE.

Ah ! j'entends. Vous êtes les serviteurs et les ministres des Parques. En ce cas, ce seroit elles qui exerceroient la providence ; vous ne seriez que leurs outils et leurs instrumens.

JUPITER.

Que dis-tu ?

LE CYNIQUE.

Que vous êtes au Destin, ce que la scie et la tarrière sont au charpentier, des instrumens avec lesquels il exerce son art. Or, de même que personne ne pourroit dire de ces instrumens qu'ils sont l'ouvrier même, ni qu'un vaisseau soit l'ouvrage de la tarrière et de la scie, mais bien de l'architecte ; de même aussi le Destin est l'architecte de tous les événemens, vous, vous n'êtes que les scies et les tarrières des Parques. Il me semble, d'après

cela, que c'est au Destin que les hommes doivent offrir leurs sacrifices, et demander les biens, au lieu de s'adresser à vous, de vous honorer par des processions et des victimes. Cependant quand ils honoreroient le Destin, ce seroit toujours sans y être obligés, puisqu'il est impossible aux Parques d'apporter le plus léger changement à ce qu'elles ont ordonné de chaque individu depuis son origine. Atropos ne souffriroit pas, je pense, que l'on voulût tourner son fuseau dans un sens contraire, et détruire l'ouvrage de Clothon.

JUPITER.

Tu prétends donc, Cynique, que les Parques n'ont aucun droit à recevoir les hommages des hommes, et tu prends le parti de confondre tous les Dieux ensemble. Mais nous mériterions du moins l'encens des mortels, quand nous n'aurions d'autre titre que le pouvoir de prédire l'avenir et de leur annoncer les décrets des Parques.

LE CYNIQUE.

Il est bien inutile de prévoir l'avenir, quand on ne peut l'éviter, à moins que tu ne veuilles dire par-là, que celui qui sait d'avance qu'il doit mourir par le fer d'une lance, peut se soustraire à la mort en s'enfermant dans une prison. Mais cela est impossible : la Destinée l'en fera sortir pour aller à la chasse, et le livrera au fer meurtrier. Adraste, en lançant

son javelot contre un sanglier (1), manquera l'animal, et tuera le fils de Crésus; car l'arrêt inévitable des Parques dirige le fer contre ce jeune homme. Et cet oracle donné à Laïus, n'est-il pas risible ?

Garde-toi d'entendrer malgré l'ordre des Dieux :
Tes jours seroient tranchés par un fils odieux (2).

Il étoit, ce me semble, assez inutile de lui donner cet avis, puisque l'événement devoit absolument s'accomplir. En effet, malgré cet oracle, il engendra, et fut tué par son fils. D'après cela, je ne vois pas sous quel prétexte vous pouvez exiger le salaire de vos prophéties. Je pourrois ajouter que vous avez coutume de donner au vulgaire des oracles ambigus et douteux, qui n'expliquent pas nettement, si celui qui traversera l'Alys (3), détruira son propre empire ou celui de Cyrus; l'oracle comporte ces deux sens.

JUPITER.

Cynique, Apollon avoit un motif d'être en colère contre le roi de Lydie, qui l'avoit tenté en faisant cuire dans un même vase des chairs de mouton et de tortue.

LE CYNIQUE.

Un Dieu ne devoit pas se fâcher. Je crois

(1) *Voyez* cette histoire dans Hérodote, *Clio, page 16*, édition de P. Etienne.

(2) Euripide, *Phœniciennes, v. 18*.

(3) *Voyez* le Jupiter tragique, discours de Momus.

plutôt que le Destin avoit arrêté que Crésus seroit trompé par un oracle, dont il ne devoit pas comprendre le sens; et je conclus de-là, que cette divination dont vous vous vantez, appartient encore au Destin.

JUPITER.

Mais tu ne nous laisseras rien. C'est vainement que nous sommes des Dieux, si notre providence n'agit plus sur les affaires humaines, et si, réduits à n'être regardés que comme des scies et des tarrières, nous ne devons plus prétendre aux sacrifices. Je pense, en vérité, que tu te moques de moi, en me voyant prêt à lancer la foudre, supporter avec patience tes discours insolens.

LE CYNIQUE.

Frappe, Jupiter, si le Destin a ordonné que je sois frappé de la foudre. Je ne t'accuserai point d'être l'auteur du coup: c'est Clothon qui m'aura blessé par toi; car je ne pourrois pas m'en prendre à la foudre même. Cependant, il faut que je vous demande, à toi et au Destin, pour lequel je te prie de répondre, une chose dont tes menaces me font souvenir. Pourquoi, laissant en paix les sacrilèges et les brigands, tant de scélérats, de parjures et d'impies, lancez vous le plus souvent la foudre sur un chêne, sur une pierre, ou sur le mât d'un vaisseau qui n'a fait aucun mal, quelquefois même sur un voyageur honnête homme et de

mœurs pures? Qu'est-ce? Tu te tais, Jupiter: est-ce qu'il ne m'est pas permis de savoir cela?

JUPITER.

Non, Cynique; tu es bien curieux. Je ne sais pourquoi tu viens ici me faire une foule d'imputations.

LE CYNIQUE.

Et bien, je ne vous demanderai point, ni à toi, ni à la Providence, ni au Destin, pour quelle raison l'honnête Phocion est mort dans une si grande pauvreté, dans une disette absolue des choses les plus nécessaires, comme, avant lui, mourut Aristide; tandis que Callias et Alcibiades, jeunes débauchés, furent comblés de richesses, ainsi que l'insolent Midias et l'infame Charops d'Ægine, qui fit mourir de faim sa propre mère. Je ne vous demanderai point non plus, pourquoi ce fut Socrate qui fut livré aux Onze (1), et non pas Mélitus; pourquoi l'efféminé Sardanapale fut roi, et que tant de braves Perses, qui blâmoient sa conduite, périrent en croix par ses ordres; en un mot, pourquoi les méchans et les avares sont heureux, tandis que les honnêtes gens sont tourmentés par la pauvreté, les maladies et une foule de maux.

JUPITER.

Tu ne sais donc pas, Cynique, quelles

(1) Magistrats d'Athènes, chargés de faire exécuter les sentences de mort.

punitions terribles attendent les scélérats après leur vie, et de quelle félicité les justes jouiront ?

LE CYNIQUE.

Tu veux parler des Enfers, des Tityes, des Tantales : je saurai la vérité de tout cela, quand je serai mort. A présent, quel que soit le peu de temps qui me reste à vivre, je voudrois le passer agréablement, au risque d'avoir le foie déchiré par seize vautours après ma mort. Mais je ne voudrois point éprouver durant ma vie la soif de Tantale, dussai-je boire un jour tant qu'il me plaira, avec les héros, dans les isles fortunées, couché sur les prairies de l'Elysée.

JUPITER.

Que dis-tu ? Tu doutes peut-être qu'il existe des supplices et des récompenses, un tribunal où chacun rend compte de ses actions ?

LE CYNIQUE.

On parle d'un certain Minos de Crète, qui juge là-bas les humains. Tu peux m'en dire des nouvelles, car on prétend qu'il est ton fils.

JUPITER.

Qu'en veux-tu savoir, Cynique ?

LE CYNIQUE.

Quels sont ceux qu'il punit le plus sévérement ?

JUPITER.

Les scélérats sans doute, tels que les homicides et les sacrilèges.

LE CYNIQUE.

Et quels sont ceux qu'il envoie dans le séjour des héros ?

JUPITER.

Les honnêtes gens, ceux qui ont les mœurs pures, qui ont pratiqué la vertu pendant toute leur vie.

LE CYNIQUE.

Et pourquoi cela, Jupiter ?

JUPITER.

C'est que les uns ont mérité des récompenses, et les autres des châtimens.

LE CYNIQUE.

Et si quelqu'un a commis un crime involontaire, est-il juste de le punir ?

JUPITER.

Non.

LE CYNIQUE.

Et si, sans le vouloir, on a fait une bonne action, mérite-t-on d'être récompensé ?

JUPITER.

Nullement.

LE CYNIQUE.

Par conséquent, Minos ne doit punir ni récompenser personne.

JUPITER.

Comment, personne !

LE CYNIQUE.

Non : étant hommes, nous ne faisons rien par notre propre volonté. Nous sommes soumis aux ordres d'une nécessité inévitable, si du moins le principe dont nous sommes convenus tout-à-l'heure est vrai, que le Destin est la cause universelle ; car, si quelqu'un commet un crime, c'est le Destin qui le commet. Si l'on est sacrilège, on a fait ce que le Destin avoit ordonné ; d'où il suit que si Minos veut juger avec équité, c'est le Destin qu'il doit punir au lieu de Sisyphe, et la Parque à la place de Tantale. Quel mal ces hommes ont-ils commis ? Ils n'ont fait que suivre les ordres qui leur ont été donnés.

JUPITER.

Tu ne mérites pas que je réponde à de pareilles questions. Tu es un impudent sophiste. Je te laisse, et je m'en vais.

LE CYNIQUE.

J'avois pourtant encore une petite question à te faire. Où demeurent les Parques ? Par quel moyen, n'étant que trois, peuvent-elles suffire au détail immense des soins qu'exige l'univers ? Il me semble qu'elles doivent mener une vie bien occupée et bien malheureuse, ayant tant d'affaires sur les bras. Elles ne paroissent pas

nées sous un Destin propice. Pour moi, si le choix m'en étoit donné, je ne changerois pas ma vie contre la leur. J'aimerois encore mieux être plus pauvre que je ne suis, que de vivre assis et occupé à tourner avec une attention minutieuse, un fuseau, dont les fils sont si brouillés. Si tu ne veux point satisfaire à mes questions, Jupiter, je me contenterai de ce que tu m'as déja répondu. Cela me suffit pour éclaircir la question de la Providence et du Destin, qui, sans doute, n'a pas voulu que j'en susse davantage.

JUPITER LE TRAGIQUE.

MERCURE, MINERVE, JUPITER, JUNON, NEPTUNE, VÉNUS, LE COLOSSE DE RHODES, MOMUS, APOLLON, HERCULE, HERMAGORE, TIMOCLÈS ET DAMIS.

MERCURE.

D'OU te vient, Jupiter, cet air rêveur et sombre (1)?
Quelle frayeur te rend aussi pâle qu'une ombre?
Tu te promènes seul et murmures tout bas:
Te voilà philosophe et je n'en doute pas.
Mais, dis-moi ce qui peut exciter ta tristesse;
Confie à ton ami la douleur qui te presse:
De son zèle pour toi, tu peux tout exiger;
Peut-être ses conseils pourront te soulager,
Et ne méprise pas, dans ton chagrin extrême,
Les discours enjoués d'un serviteur qui t'aime.

(1) Parodie de plusieurs vers d'Euripide, pris de différens endroits. Comme il est difficile de rendre exactement des vers grecs en vers françois, voici la traduction littérale de ce morceau, en faveur de ceux qui voudroient étudier l'original: *ô Jupiter! pourquoi es-tu rêveur? D'où vient que tu te parles tout bas, et que tu te promène tristement, pâle, ayant la couleur d'un philosophe. Confie-moi ton chagrin, prends-moi pour le conseiller de tes peines, et ne méprise point les discours enjoués de ton serviteur.*

MINERVE.

Puissant fils de Saturne, ô roi de l'univers (1)!
Tu vois à tes genoux la déesse aux yeux pers.
Parle, et ne cache rien à mon ame inquiète;
Que je sache à l'instant cette peine secrète,
Ce chagrin inconnu, cet étrange dépit
Qui déchire ton cœur et trouble ton esprit.
De tes fréquens soupirs dis-moi quelle est la cause;
Dans un calme profond tout l'univers repose,
Cependant je te vois en proie à la douleur,
Et sur ton front divin réside la pâleur.

JUPITER, *d'un ton tragique.*

Non, il n'est point, je crois, de passion terrible (2),
De malheur effrayant, de désespoir horrible,
Qui ne puisse accabler la nature des Dieux.

MINERVE.

Apollon, quel début! seroit-il sérieux?

JUPITER.

Race de scélérats par la terre enfantée!
Que de maux tu m'as faits, perfide Prométhée!

(1) Parodie d'Homère, *Odyssée, liv. 1, v. 45.* Ici Minerve s'appelle elle-même *fille de Triton.* Ceux qui voudront en savoir la raison, peuvent consulter Diodore de Sicile, *liv. 5, page 386.* Pausanias, *Attiques, page 14,* édition de Sylburge; et le poëte Nonnus dans ses Dionysiaques, *liv. 5, v. 73. Le Triton est un fleuve de Libye, dans lequel Minerve prit naissance, ce qui lui fit donner le nom de Tritogénia,* dit le Scholiaste de Pindare, ode quatre des Pithiques, v. 136. La traduction est assez fidelle dans le reste des vers.

(2) Euripide, tragédie d'Oreste, *v. 1 et suivans.*

MINERVE.

Quoi donc ! à tes amis du moins tu répondras.

JUPITER.

De mon bruyant tonnerre inutiles éclats,
De quoi me servez-vous ?....

MINERVE.

Calme un peu ta colère, car nous ne pouvons pas jouer la tragédie comme (1) ceux qui en font profession, et d'ailleurs nous n'avons pas avalé tout notre Euripide, pour être en état de te servir d'acteurs.

JUNON.

Eh ! pensez-vous que j'ignore la cause de sa tristesse ?

JUPITER.

Oui, sans doute, autrement tu ferois de beaux cris.

JUNON.

Je sais en général, que le plus grand sujet de tes chagrins vient de tes amourettes, et je ne m'en désole pas ; tu m'as fait si souvent de pareils outrages, que j'y suis toute accoutumée. Il est si ordinaire, lorsque tu as fait la découverte de quelque Danaé, d'une Sémèle ou d'une Europe, de te voir tourmenté par l'amour, délibérer si tu te transformeras en taureau, ou en satyre, ou bien en or pour te laisser couler à travers le toit dans le sein

(1) Le grec porte : *comme ceux-ci.*

de ta maîtresse : d'ailleurs les soupirs, les larmes, la pâleur, ne désignent guère autre chose que de l'amour.

JUPITER.

Que tu es heureuse de croire que toutes mes occupations se bornent à l'amour et à de semblables bagatelles !

JUNON.

Et quelle autre chose peut causer du chagrin à Jupiter ?

JUPITER.

Les affaires des Dieux, Junon, touchent à leur dernier période, et sont, comme on dit communément, *sur le tranchant du rasoir* (1). Il s'agit de savoir si nous continuerons à être adorés, et à jouir des honneurs qu'on nous rend sur la terre ; ou si, entiérement abandonnés des humains, nous serons regardés comme des être vains, qui n'eurent jamais d'existence.

JUNON.

Et quoi ! la terre a-t-elle produit de nouveaux géans ? Les Titans ont-ils rompu leurs fers et renversé leurs gardes ? Prennent-ils une seconde fois les armes contre nous ?

(1) Ceci est un proverbe, qui signifie *courir un grand danger.* Il est fréquemment employé chez les auteurs Grecs ; par Homère, *Il. liv. 10, v. 174 ;* par Théocrite, *Idylle des Dioscures, v. 6 ;* Aristophanes et plusieurs autres ; mais d'une manière fort remarquable par Hérodote, *Erato, chap. 11 ;* et Sophocle, *Ajax Mast. v. 801.*

JUPITER.

Ne crains rien, les Dieux n'ont rien à redouter des Enfers.

JUNON.

Et quel autre malheur pourroit-il être arrivé? Je ne vois pas pourquoi, n'ayant rien de semblable à craindre, tu nous fais voir un Polus ou un Aristodême (1) au lieu de Jupiter.

JUPITER.

Hier, Junon, Timoclès le Stoïcien, et l'Epicurien Damis (je ne sais ce qui donna lieu à leurs discours), ont long-temps disputé sur la Providence, en présence d'un grand nombre de gens distingués: et ce qui me fit beaucoup de peines, Damis avança qu'il n'y avoit point

(1) Polus et Aristodême étoient deux fameux comédiens dans le genre tragique; ils jouoient ordinairement les personnages des Dieux, ce qui autorise la plaisanterie de Junon. Aulugelle, *chap. 5*, *liv. 7*, rapporte de Polus, qu'ayant perdu un fils unique, qu'il aimoit tendrement, et jouant dans cette circonstance à Athènes le rôle d'Electre, dans la tragédie de Sophocle, qui porte ce nom, il rendit si vivement la douleur de cette princesse, lorsqu'elle embrasse l'urne funèbre qu'elle croit renfermer les cendres de son frère, qu'il sembla que c'étoit moins un rôle qu'il jouoit, qu'une douleur véritable à laquelle il s'abandonnoit. Aristodême vivoit du temps de Démosthène; il fut député vers Philippe par les Athéniens, en qualité d'Ambassadeur, à cause de son habileté et de sa grace persuasive, ainsi que le témoigne Æschine, *Disc. des prévarications de l'ambassade*, *page 397*, à la fin, édition de Francfort.

de Dieux, qu'ils ne surveilloient et ne dirigeoient en aucune façon les actions des humains. Mais Timoclès, en galant homme, s'est efforcé de plaider notre cause. Bientôt après la foule est accourue de tous côtés. Cependant la dispute n'a pu être terminée, on s'est séparé, après être convenu toutefois, d'examiner un autre jour le reste de la question. Tous les esprits sont à présent en suspens, et l'on veut entendre ces philosophes pour savoir quel sera le vainqueur et celui qui paroîtra avoir dit la vérité. Vous voyez le danger qui nous menace, combien nos affaires périclitent, et à quelle extrémité nous réduit un seul homme. Il faut en effet, de deux choses l'une, ou que notre pouvoir soit méprisé, et que nous ne passions pour n'être rien que des noms, ou que nous soyons toujours honorés comme auparavant, si Timoclès sort victorieux de la dispute.

JUNON.

L'affaire est vraiment grave, Jupiter, et ce n'étoit point à tort que tu déclamois si vivement.

JUPITER.

Tu croyois cependant, dans l'agitation où j'étois, que je parlois de quelque Danaé ou d'une Antiope. Et bien Mercure, Junon, Minerve, quel parti prendrons-nous ? Cherchez avec moi quelque expédient, et réfléchissez-y chacun de votre côté.

MERCURE.

Je pense qu'il faut convoquer l'assemblée pour examiner cette affaire en commun.

JUNON.

Cela me paroît aussi nécessaire, et je suis de son avis.

MINERVE.

Et moi, je pense au contraire, qu'il ne faut pas mettre l'alarme dans le ciel, ni laisser appercevoir le trouble où vous jette cette affaire. Il vaut mieux que, secrétement, vous fassiez ensorte que Timoclès remporte l'avantage, et que Damis se retire de la dispute couvert de risées et de confusion.

MERCURE.

Mais une telle conduite, Jupiter, ne restera pas ignorée, puisque la dispute de ces philosophes doit se passer en public, et les autres Dieux te regarderont comme un tyran, pour n'avoir pas communiqué avec eux sur des affaires de cette importance et qui les intéressoient tous.

JUPITER.

Cela étant, proclame l'assemblée, et que tous les Dieux s'y trouvent.

MERCURE.

C'est bien dit. *Allons, Dieux, venez à l'assemblée, ne tardez pas, accourez tous, venez. Nous*

Nous allons nous assembler pour des affaires de conséquence.

JUPITER.

Peux-tu faire une proclamation en termes si communs, si bas, si vulgaires, et cela, quand il s'agit d'assembler les gens pour des choses de la plus grande importance?

MERCURE.

Et comment la veux-tu donc?

JUPITER.

Comment je la veux! Mais, il me semble qu'il faudroit annoblir ta proclamation de quelques vers, ou du moins de quelques termes sonores et poétiques, afin qu'on s'assemblât plutôt.

MERCURE.

Oui: mais il faudroit pour cela être poëte ou rapsode, et je ne suis nullement habile en poésie; je pourrois fort bien gâter la proclamation, en composant quelques vers qui excéderoient ou ne rempliroient pas la mesure. Tous les Dieux ne manqueroient pas alors de se moquer de mon ignorance en poésie. Je vois même qu'on rit quelquefois d'Apollon et de ses oracles, malgré l'obscurité dont il a soin de les envelopper, pour ne pas laisser, à ceux qui les entendent, le loisir d'en examiner la versification.

JUPITER.

Et bien, Mercure, remplis ta proclamation d'un bon nombre de vers d'Homère, tels que ceux avec lesquels il nous convoquoit lui-même à l'assemblée; tu dois t'en souvenir.

MERCURE.

Pas beaucoup, ils ne me sont pas très-familiers. Je vais essayer néanmoins.

Qu'aucune Déité, soit mâle, soit femelle (1),
Fleuve, Nymphe ou Fontaine, enfans de l'Océan;
Ne s'absente aujourd'hui; que leur troupe immortelle
Dans le palais des Dieux se rassemble à l'instant.
Venez, accourez tous, vous qui des sacrifices
Obtenez les premiers ou les derniers honneurs,
Et vous Dieux inconnus (2), dont les mortels propices
Font fumer les autels des plus douces odeurs.

JUPITER.

A merveilles! Mercure, voilà une excellente proclamation, et déjà les Dieux accourent ici de toutes parts. Reçois-les donc, et fais-les asseoir chacun selon son mérite, et selon la matière, ou l'habileté avec laquelle ils sont faits. Place d'abord au premier rang ceux qui sont d'or, après eux ceux qui sont d'argent, ensuite les Dieux d'airain ou de pierre; mais

(1) Parodie de différens endroits d'Homère, *Iliade*, *liv.* 20, *v.* 7.

(2) Tout le monde sait qu'il y avoit à Athènes un autel consacré *aux Dieux inconnus.* Il en est fait mention dans les actes des apôtres.

parmi ceux-là, il faut donner le pas aux ouvrages de Phidias, d'Alcamène, de Myron, d'Euphranor et de semblables artistes. Quand à la tourbe des autres Dieux, faits sans soins et sans art, qu'ils soient poussés pêle-mêle dans quelque coin, et qu'ils s'asseyent en silence, seulement pour faire nombre dans l'assemblée.

MERCURE.

Tes ordres seront suivis, et ils prendront les rangs qui leur conviennent. Mais il y a une chose qui m'embarrasse : c'est de savoir si un Dieu tout d'or, qui pèse plusieurs talens, mais qui d'ailleurs est travaillé sans art, dont les proportions sont mal observées, qui n'est enfin qu'un Dieu du commun, doit avoir la préférence sur un Dieu d'airain fabriqué par Myron ou Polyclète, et sur ceux de pierre produits par le ciseau de Phidias et par celui d'Alcamène, ou s'il faut préférer l'habileté de l'exécution à la matière.

JUPITER.

Vraiment, cela vaudroit bien mieux; mais l'or, Mercure, est préférable.

MERCURE.

J'entends, tu veux que je les place selon leur richesse, et non pas selon leur beauté et l'estime qu'on en fait. Venez donc Dieux d'or, venez vous mettre au premier rang. Ceux des Barbares ont l'air d'occuper seuls les premières

places ; car les Grecs que tu vois ici, si beaux, si agréables, si bien faits, sont tous de pierre ou d'airain, les plus magnifiques sont d'ivoire relevés d'un peu d'or, pour leur donner de l'éclat et de la couleur ; mais en-dedans ils sont de bois, et recèlent des troupeaux entiers de souris, qui y ont établi leur république. Au contraire, cette Bendis (1) et cet Anubis, auprès de lui Atis, Mithras et Mên sont d'or massif, d'un poids et d'un prix considérable.

NEPTUNE.

Et quoi donc, Mercure ! est-il juste que cet Egyptien, à visage de chien, soit placé au-dessus de moi, qui suis Neptune ?

MERCURE.

Sans doute, Dieu des mers ; car Lysippe, en te faisant d'airain, t'a fait pauvre. Les Corinthiens à cette époque n'avoient point d'or ; au lieu que celui-ci est plus riche que des mines entières. Il faut en conséquence supporter cette petite humiliation, et ne pas te fâcher de ce qu'on te préfère un Dieu qui a un si riche museau.

VÉNUS.

Cela étant, Mercure, prends-moi par la main, et me fais asseoir à quelqu'une des premières places, car je suis d'or.

(1) *Bendis*, déesse des Thraces ; *Mithras*, dieu des Perses, le même que Vulcain ou le Soleil ; *Mên*, étoit une divinité Phrygienne, la même que la Lune.

MERCURE.

Nullement, autant que je puis voir; mais si je n'ai pas la brelue, tu es taillée d'une pierre blanche de Penthèle (1), dont il a plu à Praxitelle de faire Vénus; tu as ensuite été donnée aux Cnidiens.

VÉNUS.

Cependant je te citerai sur cela un témoin digne de foi, Homère, qui dans mille endroits de ses poésies, dit que Vénus est d'or.

MERCURE.

Je le crois, car le même poëte donne à Apollon le nom de *très-riche*. Néanmoins, vois ce Dieu assis dans un coin, parmi les *Zeugites* (2), dépouillé de sa couronne par les voleurs qui lui ont aussi dérobé les chevilles de sa lyre, et contente-toi de n'être pas réduite à n'avoir séance dans l'assemblée que parmi les pauvres.

LE COLOSSE *de Rhodes.*

Et qui oseroit me disputer le premier rang, à moi qui suis le Soleil, et dont la taille est si gigantesque? Si les Rhodiens n'eussent pas

(1) Le Penthélique étoit une montagne de l'Attique, célèbre par ses marbres. *Voyez* Pausanias, *Attiques*, *page 31*. Le même auteur dit qu'Hérode Atticus épuisa une des carrières de cette montagne, pour construire le fameux stade de marbre blanc qui étoit à Athènes.

(2) Nom de la troisième classe des citoyens d'Athènes. *Voyez* la seconde note de la page suivante.

voulu me donner une grandeur énorme et prodigieuse, ils se seroient fait faire seize Dieux d'or pour la même dépense. Je puis donc, avec quelque raison, passer pour le plus riche; d'ailleurs l'art et la perfection de l'ouvrage (1) se trouvent réunies en moi à l'énormité de la taille.

MERCURE.

Que faut-il que je fasse, Jupiter ? Ceci n'est pas facile à décider, car si je considère la matière, il n'est que d'airain; mais si je calcule combien de talens il a coûté à fabriquer, il aura le pas sur ceux qui ont cinq cent médimnes de revenu, et qui nourrissent un cheval (2).

(1) C'étoit l'ouvrage de Lysippe et son chef-d'œuvre. Il ne faut pas croire que cette prodigieuse masse d'airain ait été fondue. Les anciens n'ont connu l'art de jetter au moule, que fort tard sous les empereurs romains; ils fabriquoient ces statues pièces à pièces, qu'ils joignoient avec des clous et des vis. On n'en doit être que plus étonné de la régularité et de la correction qui régnoient dans leurs statues de métal.

(2) Ceci est une allusion aux différentes classes de citoyens que Solon avoit établies dans Athènes. La première étoit composée de ceux qui avoient un revenu de cinq cent médimnes, tant de choses sèches que de liquides (la médimne valoit six boisseaux de vingt livres pesant chacun). On appelloit en conséquence ceux de cette classe πεντακοσιομεδίμνοι. Ils payoient un talent de tribut à l'état. La seconde classe étoit formée de ceux qui n'avoient que trois cent mesures de revenu; ils payoient un demi-talent d'imposition, et entretenoient un cheval pour le service de la république; on les nommoit ἱππάδα τελῦντες. Ceux qui n'avoient que

JUPITER.

Qu'étoit-il besoin que celui-ci vînt à l'assemblée, pour faire remarquer la petitesse des autres, et nous rompre la tête de ses prétentions. Cependant, ô le plus grand des Rhodiens, quoique tu l'emportes de beaucoup sur les Dieux d'or, comment pourrois-tu t'asseoir à la première place, à moins d'obliger tous les autres à se lever, pour t'y laisser mettre tout seul ? L'une de tes fesses occuperoit le Pnyce (1) tout entier. Tu ferois bien mieux de rester debout au milieu de l'assemblée, en penchant la tête du côté du tribunal (2).

deux cents mesures de revenu (le texte de Plutarque dit *trois cents*, mais c'est une faute d'impression), étoient relégués dans la troisième classe. C'est dans cette classe que Mercure place Apollon, lorsqu'il dit à Vénus : vois Apollon, *ἐν τοῖς Ζευγίταις καθήμενον*, *assis parmi les Zeugites.* Ce nom leur venoit de ce que deux citoyens de cette classe s'unissoient pour entretenir un cheval. *Voyez* J. Pollux, *liv. 8, chap. 10, seg. 129.* Ceux qui composoient la quatrième classe, s'appelloient θῆτες, c'est-à-dire, *mercenaires;* ils ne parvenoient à aucune charge, mais ils ne payoient qu'un écu de tribu. Ils n'avoient d'autre part à l'administration, que le droit d'assister et de porter leur suffrage à l'assemblée. *Voyez* Plutarque, vie de Solon, *pages 87 et 88;* et Guillaume Postel, *de magistratibus Atheniensium, chap. 1, page 8.*

(1) Le Pnyce étoit l'une des quatre places dans lesquelles le peuple d'Athènes tenoit ses assemblées. Il étoit situé près de la citadelle. *Voyez* le Scholiaste d'Aristophane, au quarante-deuxième vers de la comédie des Chevaliers.

(2) Le grec porte le mot *συνέδριον*, qui doit ici s'entendre de la place occupée par les Sénateurs. *Voyez*

MERCURE.

Voici bien autre chose, et qui n'est pas moins embarrassant. Ces deux-ci sont d'airain, faits avec le même art, tous deux l'ouvrage de Lysippe, et qui plus est, égaux en noblesse, et fils de Jupiter : l'un est Bacchus, l'autre Hercule ; lequel aura la préséance ? Tu vois qu'ils se la disputent.

JUPITER.

Nous perdons inutilement les momens, Mercure ; il y a déja long-temps que l'assemblée auroit dû être formée. Qu'on se place donc pêle-mêle, comme il plaira à chacun. Une autre fois on réglera les rangs, et je saurai alors quel ordre je dois établir entre eux.

MERCURE.

Par Hercule ! quel tapage ils font en criant ; comme le peuple le fait chaque jour, après les distributions. *Où est le nectar ? Est-ce qu'il n'y a point d'ambroisie ? Où sont les Hécatombes ? Qu'on nous donne les victimes communes.*

JUPITER.

Dis-leur de se taire, Mercure, et de laisser là ce vain badinage, afin qu'ils apprennent pour quel sujet ils sont assemblés.

le trésor d'Henri Etienne, à ce mot ; et les Commentaires de Budée, *page 665*.

MERCURE.

Mais ils n'entendent pas tous le grec, et moi je ne sais pas toutes les langues pour me faire comprendre à des Scythes, à des Perses, à des Thraces, à des Celtes; il vaut mieux, je pense, leur faire signe avec la main de garder le silence.

JUPITER.

Fais-le donc.

MERCURE.

Fort bien, les voilà devenus plus muets que des Sophistes (1). Il est temps de commencer ta harangue, tu vois qu'ils ont depuis long-temps les yeux fixés sur toi, et qu'ils attendent ce que tu vas leur dire.

JUPITER.

Ah! Mercure, puisque tu es mon fils, je ne ferai aucune difficulté de t'avouer ce que j'éprouve. Tu sais avec quelle hardiesse et quel ton imposant j'ai toujours parlé dans les assemblées.

MERCURE.

Oui, et plus d'une fois j'ai tremblé de peur en entendant tes discours, sur-tout le jour où tu menaças d'enlever de dessus leurs fondemens la terre et la mer avec tous les Dieux,

(1) Ironie. Rien de plus babillard que les Sophistes.

par le moyen d'une longue chaîne que tu jet-terois du ciel en terre (1).

JUPITER.

Et bien, actuellement, mon cher fils, je ne sais si c'est à cause de la grandeur des périls qui nous menacent, ou du grand nombre de ceux qui sont ici présens (car tu le vois, l'assemblée est toute remplie de Dieux); mais je sens que mon esprit est troublé, je tremble, et ma langue semble être liée par la crainte. Le contre-temps le plus fâcheux, c'est que j'ai oublié l'exorde de la harangue que j'avois composée avec soin, pour donner un début imposant à ce que je dois leur dire.

MERCURE.

Tu ruines par-là toutes les affaires. Ton silence commence à devenir suspect à l'assemblée, qui s'attend, d'après un tel retard, à entendre les plus grands malheurs.

JUPITER.

Veux-tu que je prenne pour exorde ce vers d'Homère?

MERCURE.

Lequel?

JUPITER.

Ecoutez-moi, grands Dieux, et vous belles Déesses... (2).

(1) Iliade, *liv.* 8, *v.* 18.
(2) Iliade, *liv.* 8, *v.* 5.

MERCURE.

Fi donc! Tu nous as parodié assez souvent ce début. Mais, si tu le juges à propos, laisse-là l'emphase poétique; choisis quelqu'une des harangues de Démosthène contre Philippe, et l'accommode à ton sujet au moyen de quelques légers changemens. C'est ce que font aujourd'hui la plupart des orateurs.

JUPITER.

Tu as raison. Voilà une méthode fort abrégée de paroître éloquent; elle est facile et d'une extrême commodité pour ceux qui se trouvent dans l'embarras. Je commencerai donc sur le champ.

Je suis persuadé, Athén.... (1), ô Dieux, que vous préféreriez à de grandes richesses, de savoir pour quel sujet vous êtes assemblés aujourd'hui. Si vos dispositions sont telles, vous devez prêter une oreille favorable à mes discours. La circonstance actuelle semble élever la voix, et nous dire, que nous devons nous appliquer sérieusement à nos affaires; cependant nous paroissons les traiter avec une négligence extrême. Mais je veux dès à présent (puisque Démosthène me manque), vous mettre sous les yeux l'objet de mes vives alarmes, et les motifs qui m'ont fait convoquer

(1) Jupiter, plagiaire mal-adroit de Démosthène, en copie jusqu'aux mots qui ne lui conviennent point. Ceci est tiré du commencement de la première Olynthienne.

l'assemblée. Hier, comme vous le savez, Mnésithée le patron de vaisseau, offrit un sacrifice pour la conservation de son navire, qui avoit manqué de périr contre les rochers de Capharée (1). J'allai en conséquence me régaler au Pirée, avec tous ceux d'entre nous que Mnésithée avoit invités à son sacrifice. Bientôt après les libations (2), chacun s'en alla où il voulut. Pour moi, comme il n'étoit pas encore tard, je montai à la ville, dans le dessein de passer l'après-dîner à me promener au Céramique (3). Je réfléchissois, chemin faisant, à la mesquinerie de Mnésithée, qui, pour régaler seize Dieux, leur avoit sacrifié un vieux coq enrhumé et pituiteux, et quatre grains d'encens si moisis, qu'ils ne purent s'allumer au brasier, et ne donnèrent pas la moindre fumée à respirer à nos nez, et cela, après nous avoir promis des Hécatombes entières, lorsque son vaisseau, porté contre les rochers, se trouvoit au milieu des écueils. Tout occupé de ces réflexions, j'arrive dans le Pœcile; j'y vois une grande

(1) Nom d'un promontoire de l'Eubée, aujourd'hui Négrepont. On appelle καφηρεύς en grec, un endroit de la mer situé sur un rivage rempli de rochers, dont l'abord est très-difficile, et comme cette partie de l'Eubée en est bordée, c'est ce qui lui a fait donner le nom de Capharée. *Extrait de la Scholie grecque.*

(2) La libation étoit la première et la dernière cérémonie du sacrifice.

(3) Il y avoit deux Céramiques à Athènes; l'un étoit situé dans la ville, et l'autre dehors. C'est du premier dont il s'agit ici. *Sch. gr.*

multitude d'hommes fort pressée, quelques-uns étoient sous le portique, la plupart se tenoient en-dehors. J'en vois d'autres assis sur des sièges, et qui s'efforçoient à crier de tout leur pouvoir. Je pensai, non sans raison, que c'étoit une dispute de philosophes. Je résolus de m'approcher pour les entendre. J'avois eu la précaution de m'envelopper d'une nuée des plus épaisses. Je composai mon extérieur sur celui des philosophes, et après avoir étalé ma barbe sur ma poitrine, je leur ressemblois parfaitement (1). Je me mis alors à coudoyer la multitude, et j'entrai sous le portique sans que personne me reconnût. Là je trouvai l'Epicurien Damis, que la foudre puisse écraser! et Timoclès le Stoïcien, le plus honnête de tous les hommes, qui disputoient avec beaucoup de chaleur. Timoclès suoit à grosses gouttes, sa voix étoit déja fatiguée à force de crier, tandis que Damis, avec un rire sardonique, excitoit encore plus son adversaire. C'étoit de nous dont il étoit question dans leurs discours. L'abominable Damis prétendoit que notre providence ne gouverne point les hommes, et que nous n'avons pas les yeux ouverts sur leurs actions. Enfin tous ses discours ne tendoient qu'à nier notre existence : il y réussissoit même ; car plusieurs lui donnoient des éloges. Mais Timoclès, qui tenoit notre

(1) Il dit par-là que c'est la barbe qui constitue le philosophe.

parti, combattoit pour nous de tout son pouvoir; il s'emportoit, il employoit toute sorte de moyens à la défense de notre cause, louoit tantôt notre providence, tantôt montroit avec quelle sagesse et quel ordre convenable nous conduisons et réglons l'univers. Il avoit à la vérité quelques partisans qui l'applaudissoient; mais................ (1), car il étoit déja fatigué, sa voix étoit affoiblie, et la multitude se tournoit du côté de Damis. Je sentis la grandeur du péril; j'ordonnai à la nuit d'étendre ses voiles, et de mettre fin à la dispute. Nos philosophes se sont donc retirés, après être convenus de poursuivre le lendemain l'examen de cette question, jusqu'à son entière solution. Pour moi je suivis la foule, et j'entendis un grand nombre de personnes, qui, en s'en retournant chez elles, donnoient des éloges à Damis, et même embrassoient son opinion. Il y en avoit, à la vérité, plusieurs qui ne vouloient pas préjuger la question, et qui attendoient, pour se décider, ce que Timoclès devoit dire le lendemain.

C'est pour délibérer sur tous ces objets que je vous ai assemblés; ils ne vous paroîtront pas de légère conséquence, ô Dieux, si vous considérez que c'est des hommes que viennent notre gloire, nos honneurs et nos revenus.

(1) Je ne sais si l'on doit appeller ceci une *réticence*, ou une *lacune*. La réticence seroit un peu forte. Il est étonnant qu'aucun commentateur n'ait fait là-dessus de remarque.

En effet, s'ils croient une fois qu'il n'y a point de Dieux, ou que s'ils existent, ils ne se mêlent point des affaires humaines, il n'y aura plus pour nous de sacrifices, de présens, ni d'honneurs à attendre de la terre. En vain habiterons-nous le ciel, si nous sommes privés de ces fêtes, de ces solemnités, de ces jeux publics, de ces sacrifices, de ces veillées, dont les Dieux sont l'objet. Je pense donc que dans une affaire aussi importante, nous devons chercher dans notre esprit quelque conseil salutaire contre les dangers qui nous menacent, inventer un moyen par lequel Timoclès triomphe en paroissant dire la vérité, et qui fasse siffler Damis de tous les auditeurs; car je n'ai point assez de confiance en Timoclès, pour croire qu'il puisse remporter la victoire par ses propres forces, sans que nous lui prêtions notre secours. Allons, Mercure, fais la proclamation ordonnée par la loi, afin que chacun se lève et donne son avis.

MERCURE.

Paix là. Silence : écoutez. Quel est celui des Dieux auxquels il est permis de parler, qui ayant atteint l'âge nécessaire (1), veut donner son avis?.... Qu'est-ce que ceci? Aucun ne se

(1) Allusion à une loi des Athéniens, qui n'accordoit le droit de parler en public sur les affaires d'état, qu'à ceux qui avoient au moins cinquante ans. Les étrangers, les gens notés ou dont les mœurs étoient répréhensibles, étoient exclus de ce droit, comme on le voit par le discours d'Æschine contre Timarque, *page* 1.

lève. Vous restez dans le silence, frappés sans doute de la grandeur des périls dont vous venez d'être instruits.

MOMUS.

Que la terre et la mer puissent tous vous confondre (1).

Pour moi, si la permission de parler avec franchise m'étoit donnée, j'aurois, ô Jupiter, bien des choses à dire.

JUPITER.

Parle, Momus, parle avec confiance, puisqu'il paroît que c'est pour le bien public que tu veux dire ton avis avec toute liberté.

MOMUS.

Ecoutez donc, ô Dieux; je parle d'après mon cœur. Je m'attendois déja, depuis longtemps, à la situation critique où se trouvent aujourd'hui nos affaires. Je prévoyois qu'une foule de semblables sophistes, autorisant son insolence sur notre conduite, s'éleveroit contre nous : et en vérité, ce n'est ni contre Epicure, ni contre ses disciples et les héritiers de sa doctrine, qu'il faut se fâcher de ce que les hommes ont une telle opinion de nous. En effet, que veut-on qu'ils pensent lorsqu'ils voient les gens vertueux méprisés, accablés par la pauvreté, par les maladies, par la servitude; les fripons et les scélérats, au contraire, portés au faîte des honneurs, regorgeans

(1) Vers d'Homère, *Iliade, liv. 8, v. 99*. A la lettre : *puissiez-vous devenir terre et eau*, c'est-à-dire, *rentrer dans la poussière*.

de

de richesses, et faisant ployer sous leur autorité ceux qui les surpassent en mérite ; les sacrilèges, qui loin d'être punis, restent inconnus, tandis que l'on crucifie, que l'on fait expirer sous le bâton, des hommes qui, quelquefois, n'ont pas commis la moindre injustice. Il est tout naturel qu'à la vue de ce désordre, les hommes s'imaginent que nous n'existons point. Mais, plus encore, lorsqu'ils entendent des oracles qui disent :

Celui qui de l'Alys franchira le rivage,
D'un empire puissant causera le ravage (1),

sans déterminer si ce sera de son propre empire ou de celui des ennemis. Et ensuite :

Divine Salamine, tu perdras les enfans des femmes (2).

Les Perses et les Grecs étoient également, je crois, les enfans des femmes. Lorsque les hommes entendent dire aux poëtes, que nous sommes amoureux, que nous recevons des blessures, que nous devenons esclaves, qu'on nous met dans les fers, que nous sommes sujets à des dissensions, soumis à mille autres passions, et cela quand ils nous croient heu-

(1) Oracle donné à Crésus lorsqu'il consultoit Apollon pour savoir s'il attaqueroit Cyrus.

(2) Les Grecs, sur le point de livrer un combat naval aux Perses, près de Salamine, consultèrent Apollon sur le sort de leurs armes. Le dieu leur rendit cet oracle ambigu : on dit que Thémistocle profita de l'épithète de divine, que l'oracle donnoit à Salamine, pour rassurer les Grecs et leur prédire la défaite de la flotte de Xercès.

reux et immortels, n'est-ce pas avec raison qu'ils se moquent de nous et ne font aucun cas de notre puissance? Cependant nous nous mettons encore en colère, de ce que quelques-uns de ces hommes, qui ne sont pas tout-à-fait imbécilles, dévoilent notre conduite et attaquent notre providence, tandis que nous devrions nous contenter d'en voir un petit nombre nous offrir encore des sacrifices, malgré toutes les sottises que nous commettons chaque jour.

Or, à présent que nous sommes seuls (car aucun homme ne se trouve dans cette assemblée, si ce n'est peut-être Hercule, Bacchus, Ganymède et Esculape que l'on a inscrits assez mal-à-propos au rang des Dieux), réponds-moi, Jupiter, et dis-nous la vérité: t'es-tu jamais inquiété de ce qui se faisoit sur la terre, au point d'examiner quels sont parmi ses habitans, les méchans et les gens vertueux? C'est ce que tu ne pourrois dire; et si Thésée en allant de Trézène à Athènes, ne se fût occupé pendant sa route à châtier les malfaiteurs, comme il appartenoit à ta providence de le faire, rien n'eût empêché Scirrhon, Pityocampte, Cercion et tous les autres scélérats de vivre, et de se divertir à égorger les voyageurs. Si Eurysthée, cet homme juste, plein de prévoyance et d'amour pour l'humanité, instruit de ce qui se passoit dans chaque pays, n'eût envoyé celui-ci (1), qui étoit son esclave,

(1) Hercule.

et dont le corps robuste le rendoit propre aux plus rudes travaux, tu te serois fort peu soucié, Jupiter, et de l'hydre de Lerne, et des oiseaux de Stymphale, et des chevaux de Thrace, et de la féroce ivrognerie des Centaures. Mais s'il faut dire la vérité, nous vivons ici dans une oisiveté parfaite, ne prenant d'autre soin que de nous informer si quelqu'un nous offre des sacrifices et fait fumer nos autels. Le reste abandonné à son propre cours, va comme il plait au Destin. Ce qui nous arrive aujourd'hui ne doit donc pas nous étonner, et nous souffrirons encore bien d'autres choses, lorsque les hommes, élevant peu-à-peu les yeux vers le ciel, verront qu'ils ne retirent aucune utilité des sacrifices et des libations qu'ils nous adressent. Tu verras bientôt après, des Epicures, des Métrodores (1) et des Damis se moquer de nous, tandis que ceux qui prendront notre défense seront vaincus et auront la bouche fermée par ces incrédules. Il seroit donc de votre intérêt de faire cesser tout ce désordre, et d'y appliquer un prompt remède, puisque c'est vous qui l'avez amené jusqu'à ce point. Pour Momus, il ne risque pas beaucoup à perdre ses honneurs, n'étant pas de ces Dieux dont le culte est ancien. Le péril vous (2) regarde seuls

(1) Métrodore, philosophe Pyrrhonien, né à Chio. Sa maxime ordinaire étoit : *nous ne savons rien, et nous ne savons pas même si nous ne savons rien.*

(2) Au lieu de ἔτι, que porte le texte, je lis ἔστι, sous-entendant *κίνδυνος*, comme s'il y avoit *κίνδυνος*

vous qui êtes heureux et qui jouissez des sacrifices.

JUPITER.

Laissons, ô Dieux, laissons Momus débiter toutes ses folies; son caractère le porte toujours à dire des choses piquantes et satyriques; car, comme le dit fort bien Démosthène, ce grand orateur, il est aisé (1) de blâmer et de s'ériger en censeur, c'est un emploi que tout le monde peut remplir; mais de nous indiquer par quels moyens on peut faire prendre une meilleure face à nos affaires, cela n'appartient véritablement qu'à celui qui sait donner des conseils prudens et sages; et c'est ce que je suis persuadé que vous ferez, pourvu que celui-ci veuille bien garder le silence.

NEPTUNE.

Pour moi qui suis, comme vous le savez, toujours plongé dans les eaux, et qui habite les profondeurs de l'Océan, je ne m'occupe guère qu'à sauver, autant que je le puis, ceux qui naviguent, à faire avancer les vaisseaux, à appaiser les vents; cependant, comme je prends quelque intérêt à ce qui se passe ici, je pense qu'il faut anéantir ce coquin de Damis, soit par un coup de foudre, soit par tout autre moyen, pour empêcher qu'il ne soit vainqueur

ὑμῶν ἐστι εὐτυχούντων. Sans cette correction, le raisonnement de Momus n'auroit pas le sens commun. Gesner a traduit en homme qui n'entend point.

(1) Première Olynthienne.

dans la dispute ; car tu nous as dit, Jupiter, que cet homme étoit fort séduisant. Par-là, nous montrerons aux humains que notre vengeance poursuit ceux qui tiennent contre nous de semblables discours.

JUPITER.

Plaisantes-tu, Neptune, ou as-tu tout-à-fait oublié que rien de semblable n'est en notre pouvoir ; que les Parques seules filent la destinée des hommes (et arrêtent), que l'un doit mourir par la foudre, un autre par l'épée, celui-ci par la fièvre, celui-là par la peste ? Eh mais ! s'il m'étoit permis de faire ce que tu me conseilles, penses-tu que j'eusse laissé sortir d'Olympie, sans les avoir foudroyés, les sacrilèges qui derniérement m'ont coupé deux cheveux d'or, dont chacun pesoit bien six mines (1) ? Et toi, aurois-tu vu dans *Geraste* (2), d'un œil indifférent, ce pêcheur d'*Orée* qui t'enleva ton trident ? D'ailleurs, nous aurions l'air d'être en colère, et d'avoir pris du chagrin de cette affaire. On diroit que nous

(1) La mine ordinaire valoit six dragmes ; mais la mine attique en valoit cent. Ce fut Solon qui la porta à cette valeur ; car avant ce législateur, elle n'étoit estimée que soixante-quinze dragmes. Plutarque, vie de Solon, *page 86*. Cent dragmes attiques valent cinquante livres de notre monnoie. Ainsi le vol fait à Jupiter montoit, à-peu-près, à trois cens livres.

(2) Ville d'Eubée, dans laquelle étoit un temple de Neptune. *Orée* est aussi une ville de la même isle. Démosthène en fait souvent mention dans ses Philippiques.

redoutons la force des argumens de Damis ; que c'est pour cela que nous l'avons mis hors de combat, sans avoir voulu attendre qu'il entrât en lice avec Timoclès, et nous ne passerions jamais pour avoir gagné notre cause, autrement que par défaut.

NEPTUNE.

En vérité, je croyois avoir imaginé un moyen fort court de remporter la victoire.

JUPITER.

Fi donc, Neptune, c'est une idée monstrueuse (1) et tout-à-fait grossière, que d'exterminer son adversaire avant le combat, afin qu'il meure sans avoir été vaincu, et laisse indécis et sujet à de nouvelles contestations l'objet de la dispute.

NEPTUNE.

Et bien, inventez un meilleur expédient, vous autres, puisque le mien vous paroît si grossier.

APOLLON.

Si la loi permettoit aux jeunes gens, et à ceux qui n'ont point de barbe, de parler en public, peut-être pourrois-je dire quelque chose d'utile à cette délibération.

MOMUS.

Mais cette délibération, Apollon, a pour

(1) Le grec : *cette pensée est celle d'un thon.*

ɔjet nos plus grands intérêts, et la permis-
on de parler est également donnée à tous,
ns avoir égard à l'âge. Il seroit singulier,
ı'étant exposés aux plus pressans dangers,
ɔus nous fissions des scrupules sur la liberté
: parler accordée par les loix. Quant à toi,
as toutes les qualités qu'elles exigent d'un
·ateur. Il y a déja long-temps que tu es sorti
: la classe des jeunes gens, et inscrit sur le
:xiarchique (1), au nombre des douze Dieux.
ɐu s'en faut même que tu n'aies été du conseil
: Saturne. Ne fais donc pas le jeune homme
ıs-à-vis de nous. Expose avec confiance ta
çon de penser, et ne sois point honteux de
ırler en public sans avoir de barbe, puisque
ı as, dans Esculape, un fils dont le menton
ı est abondamment fourni. D'ailleurs il est
: ta gloire de déployer en ce moment toute
science, et de nous apprendre (2) que tu
'as pas fait un séjour inutile sur l'Hélicon,
ı philosophant avec les Muses.

(1) Pour constater l'état des citoyens, on tenoit à
thènes deux registres. Dans l'un on inscrivoit toutes
· naissances; l'autre contenoit les noms de ceux qui
·oient atteint la majorité légale. Ce dernier s'appelloit
:xiarchique, parce que ceux qui y étoient inscrits,
·oient le droit de jouir de l'héritage que leur avoit
ıssé leur père. Cet héritage s'appelloit λῆξις. Les biens
:s orphelins mineurs, étoient confiés à des tuteurs
ıargés de les conserver. Mais si-tôt que ces orphelins
'oient atteint l'âge de seize ans accomplis, la loi leur
:rmettoit de se faire inscrire sur le *Lexiarchique*, et
: jouir de leur patrimoine. *Scholie grecque.*

(2) Le grec dit : *à moins que tu n'aies fait un séjour, &c.*

APOLLON.

Ce n'est pas à toi, Momus, c'est à Jupiter à me donner cette permission ; s'il me l'accorde, peut-être dirai-je des choses que ne désavoueront pas les Muses, et dignes de mes occupations sur l'Hélicon.

JUPITER.

Parle, mon fils, je t'en donne la permission.

APOLLON.

Timoclès m'a toujours paru un galant homme, il aime les Dieux et est parfaitement instruit de la doctrine des Stoïciens ; par-là il s'attire un grand nombre de jeunes gens, auxquels il montre la philosophie, et dont il retire de gros honoraires pour prix de ses leçons, car il est fort persuasif lorsqu'il dispute en particulier avec ses disciples ; mais quand il s'agit de parler en présence d'un peuple nombreux, il devient le plus timide de tous les hommes. A sa voix mal assurée, on le croiroit ignorant et à moitié barbare. Il fait rire à ses dépens, parce qu'en parlant, il ne lie pas assez ses mots, qu'il bredouille, et se trouble, sur-tout lorsque, malgré sa timidité, il veut faire montre d'une belle élocution. Cependant, il a la conception vive et l'esprit très-subtil, au jugement de ceux qui connoissent le mieux la dialectique des Stoïciens. Mais lorsqu'il parle, son expression foible gâte ses pensées et les rend confuses, parce qu'il n'expose pas avec assez

de clarté ce qu'il veut dire. Tout ce qu'il avance ressemble à des énigmes ; ses réponses sont encore plus obscures : ensorte que ceux qui ne le comprennent pas, se moquent de lui. Il faut, je pense, parler toujours avec clarté, et l'on doit apporter la plus grande attention à se rendre intelligible à ceux qui nous écoutent.

MOMUS.

Tu as raison, Apollon, de faire l'éloge de ceux qui s'expriment avec clarté, quoique tu ne le fasses guère dans tes oracles toujours ambigus et énigmatiques. Mais tu fais prudemment d'y répandre tant d'incertitude (1), que ceux qui les entendent ont besoin d'un second Apollon Pythien pour les leur expliquer. Toutefois, que nous conseilles-tu de faire dans cette circonstance ? Quel remède peut-on apporter au peu de capacité que Timoclès fait paroître en parlant ?

APOLLON.

Si nous pouvions, Momus, lui donner pour avocat quelqu'un de ces véhémens orateurs,

(1) Le grec emploie ici une métaphore trop singulière pour ne pas la remarquer ; mais trop éloignée du génie de notre langue pour en faire usage. Il porte : *jettant pour ta sûreté bien des choses dans l'espace qui est entre les piques.* *Ἐς τὸ μεταίχμιον.* Ce qui est dans cet espace est incertain, devant appartenir au vainqueur, qui ne sera connu qu'après le combat. De-là cette expression a signifié *douteux*, *incertain*, *entre-deux*. *Voyez* Æschyle, *Sept devant Thèbes*, *page 45*, édition de Turnèbe 1552.

celui-ci prononceroit comme il faut tout ce que Timoclès lui souffleroit après l'avoir imaginé.

MOMUS.

En vérité, ce que tu dis-là est bien d'un Dieu sans barbe, auquel il faut encore un pédagogue. Il est ridicule de vouloir faire paroître, au milieu d'une dispute de philosophes un avocat, qui explique aux assistans, ce qu'aura pensé Timoclès, et que d'un autre côté, Damis parle pour lui-même et en propre personne, tandis que l'autre se servant d'une espèce de comédien, lui communiquera tout bas ses pensées. D'ailleurs, il faudra que cet acteur parle sans avoir compris peut-être ce qu'il aura entendu. Et comment cela ne feroit-il pas rire la multitude ? Cherchons un autre expédient.

Mais toi, dont le savoir est admirable (car tu te donnes pour un devin habile, et en cette qualité, tu as amassé des sommes considérables, jusqu'à recevoir une fois des briques d'or) (1), que ne nous fais-tu voir dans cette circonstance la puissance de ton art, en nous prédisant lequel de ces deux sophistes remportera la victoire ? Tu sais, sans doute, quel doit être l'événement de cette dispute, puisque tu es prophète.

(1) Crésus les envoya au temple de Delphes à l'occasion du fameux oracle sur la tortue, qu'il faisoit cuire avec du mouton.

APOLLON.

Comment est-il possible de faire ce que tu demandes ? Nous n'avons ici ni trépied, ni encens, ni source prophétique, comme est celle de Castalie.

MOMUS.

Ah ! ah ! tu éludes l'épreuve quand tu te sens serré de près.

JUPITER.

Parle, malgré cela, mon fils, et ne donne point à ce calomniateur de prétexte pour décrier ton art et s'en moquer, comme s'il dépendoit entiérement du trépied, de l'eau ou de l'encens, et que tu ne pusses l'exercer à moins d'avoir toutes ces choses.

APOLLON.

Il vaudroit beaucoup mieux, mon père, que cela se passât à Delphes ou à Colophon. Je n'y manque d'aucune des choses qui peuvent m'être utiles, et dont j'ai coutume de me servir. Néanmoins, quoique dénué de tout, et sans m'y être préparé, je vais essayer de prédire, quel sera celui des deux qui remportera l'avantage : vous excuserez si les vers ne sont pas bien harmonieux.

MOMUS.

Parle, mais dis-nous au moins des choses claires, et qui n'aient besoin ni d'avocat ni d'interprète. Il ne s'agit point ici de chairs de

mouton, et d'une tortue que l'on fait cuire en Lydie. Tu connois l'objet pour lequel on te consulte.

JUPITER.

Et bien, qu'en dis-tu, mon fils ?.... Mais déja tous les signes terribles qui annoncent l'oracle paroissent en lui. Comme sa couleur est changée ! Il roule les yeux, secoue sa chevelure, s'agite comme un Corybante, l'esprit prophétique le saisit et lui inspire une horreur religieuse.

APOLLON.

Ecoutez d'Apollon l'oracle inévitable
Sur la querelle épouvantable
Que des mortels armés de subtils argumens
Et d'une voix infatigable,
Font naître en ces affreux momens.
J'entends des deux côtés un tapage effroyable
Et d'horribles croassemens :
Telle, sur les sillons, une épaisse javelle (1)
Tombe ; mais quand l'autour aux ongles recourbés
Aura saisi la sauterelle,
Pour la dernière fois les corbeaux attroupés (2)
De leurs sinistres cris feront gémir la plaine.
Les mulets seront triomphans,
Et l'âne impétueux, d'une corne inhumaine
Frappera ses légers enfans.

JUPITER.

Et pourquoi donc éclater de rire, Momus ?

(1) Ce vers est en grec un vrai galimathias. Cela est fait exprès pour rendre l'oracle plus ridicule.

(2) Le grec dit : *qui annonce la pluie ;* mais il m'a fallu rimer, encore ne l'ai-je pu faire bien richement.

Ce qu'il nous prédit là n'a rien de risible. Finis donc, malheureux : puisses-tu être étouffé par tes ris !

MOMUS.

Et comment puis-je m'empêcher de rire d'un oracle aussi clair et aussi évident.

JUPITER.

Tu pourrois donc nous expliquer ce qu'il signifie ?

MOMUS.

Certainement. Rien n'est moins obscur, et nous n'avons pas besoin pour cela d'un Thémistocle (1). Cet oracle dit expressément qu'Apollon est un charlatan, que nous sommes des ânes bâtés et des mulets, de croire ce qu'il nous dit, et que nous avons moins de bon sens que les sauterelles.

HERCULE.

Pour moi, mon père, quoique je ne sois ici qu'un intrus, je ne balancerai cependant pas à dire mon avis. Le voici. Lorsque l'assemblée sera formée, et que nos philosophes seront aux prises, si Timoclès a l'avantage, laissons continuer la dispute, qui sera toute à notre honneur. Mais s'il en est autrement, trouvez bon que j'ébranle les colonnes du

(1) *Voyez* la note 2 de la *page* 273, sur l'oracle de *Salamine*.

portique, et le renverse sur Damis, afin que cet homme abominable ne nous outrage plus.

MOMUS.

Hercule! ah, Hercule! ton avis est bien brutal, et sent terriblement le Béotien (1); faut-il, pour un scélérat, faire périr tant de monde, et détruire en outre le portique avec Marathon, Miltiade et Cynégire (2)? Et si tout cela n'existoit plus, comment les orateurs pourroient-ils faire briller leur éloquence, eux qui puisent dans ces tableaux le principal sujet de leurs discours (3)? D'ailleurs, lorsque tu étois vivant, tu pouvois, peut-être, faire de pareilles choses; mais depuis que tu es devenu dieu, tu dois avoir appris que les Parques seules ont une pareille puissance, et que nous-mêmes ne l'avons pas.

(1) Les Béotiens passoient pour un peuple stupide.

(2) Les batailles de Marathon et de Salamine étoient peintes sous ce portique, appellé chez les anciens Grecs *Plésianaction*, et depuis *Pœcile*, à cause de la diversité de ses peintures, ouvrage de Polygnote, dont ce peintre ne voulut jamais recevoir d'autre salaire, que l'honneur d'en avoir enrichi sa patrie. *Voyez* Corn. Népos, vie de Miltiade; Plutarque, vie de Cimon, *page 178*, édition de Reiske. Cynégire étoit frère du poëte tragique Æschyle; il se distingua à la bataille de Marathon, et fit des prodiges de valeur à celle de Salamine où il fut tué.

(3) Ceci est une satyre contre les orateurs de son temps, qui, à tout propos, rappelloient au peuple dans leurs harangues le souvenir de Marathon, de Platée, de Salamine.

HERCULE.

Quoi ! lorsque je tuois le lion de Nemée ou l'hydre de Lerne, c'étoit les Parques qui exécutoient ces exploits par mon bras ?

JUPITER.

Oui vraiment.

HERCULE.

Et actuellement, si quelqu'un me fait une insulte, pille mon temple, ou renverse ma statue, je ne pourrai pas l'écraser si les Parques ne l'ont autrefois ordonné ?

JUPITER.

Tu ne le pourras nullement.

HERCULE.

Cela étant, Jupiter (je te parle avec hardiesse, mais je suis un peu rustique, et comme le dit le poëte comique, *j'appelle un bateau un bateau*), si votre condition est telle, je dis un long adieu aux honneurs dont on jouit ici, à la fumée et au sang des victimes, et je descends dans l'empire de Pluton, où les ombres des monstres que j'ai tués me craindront du-moins, lorsqu'elles me verront nud et armé de mon arc.

JUPITER.

A merveilles ! *Voilà un témoin domestique* (1),

(1) Ce proverbe s'appliquoit à ceux qui rendoient témoignage contre eux-mêmes. *Voyez* les adages d'Erasme, *chil. 2, cent. 3, n°. 6.*

comme dit un proverbe. Tu évites à Damis la peine de dire tout cela en le disant toi-même...... Mais quel est ce Dieu d'airain, si bien dessiné, si bien proportionné dans ses contours, et dont les cheveux sont retroussés à l'antique ? Il s'avance avec empressement vers nous. Eh ! Mercure, c'est ton frère qui demeure dans la place publique près du Pœcile. Il est rempli de poix, car les statuaires s'en servent tous les jours pour modèle. Qui te fait accourir ici, mon fils ? Nous apportes-tu des nouvelles de la terre ?

HERMAGORAS.

Oui. De très-intéressantes, Jupiter, et qui demandent la plus grande attention.

JUPITER.

Parle. Quelque révolte se seroit-elle excitée à notre insu ?

HERMAGORAS.

Je portois à l'instant un enduit de résine (1)
Sur le dos et sur la poitrine,
Dont les sculpteurs qui travaillent l'airain
M'avoient couvert pour servir leur dessein.
Et cette risible cuirasse
Appliquée à mon corps par l'art imitateur,
Suivant jusqu'à sa moindre trace,
En exprimoit la forme et la grandeur.

(1) Ces vers sont ridicules, et ils doivent l'être pour bien exprimer ceux du texte, dont, au surplus, ils rendent fidellement le sens littéral. C'est une parodie du v. 863 et 868 de l'Oreste d'Euripide.

Quand

Quand je vois accourir une foule empressée,
Deux hommes sont en tête, une audace insensée
Eclate dans leurs yeux ; leurs cris frappent les airs.
Ils sont pâles, armés de sophismes divers.
C'est Damis, et......

JUPITER.

Ah ! mets fin à tes vers tragiques, brave Hermagore ; je connois ceux dont tu parles. Dis-moi seulement s'il y a long-temps que le combat est engagé.

HERMAGORAS.

Non, ils en sont encore aux escarmouches ; ils se battent à coups de fronde, et se lancent de loin des injures.

JUPITER.

Que nous reste-t-il à faire, ô Dieux, sinon de les écouter, en penchant la tête de leur côté. Que les heures tirent donc la barrière des cieux, qu'elles ouvrent les portes en écartant les nuages.... Par Hercule ! quelle foule est accourue pour les entendre ! Mais la contenance de Timoclès ne me plaît nullement. Il tremble, il paroît troublé. Cet homme va ruiner aujourd'hui toutes nos affaires ; il est évident qu'il ne pourra jamais lutter contre Damis. Faisons au moins en sa faveur tout ce qu'il nous est permis de faire ; formons des vœux pour lui :

Mais si bas, que Damis ne puisse nous entendre (1).

(1) Iliade, *liv. 7, v. 194.*

TIMOCLÈS.

Pourquoi dis-tu, sacrilège Damis, qu'il n'y a point de Dieux, ou que leur providence ne veille point sur les hommes ?

DAMIS.

Non, il n'y en a point : mais, dis-moi toi-même auparavant, quelle raison te porte à croire qu'ils existent.

TIMOCLÈS.

Point du tout ; c'est à toi de me répondre, scélérat.

DAMIS.

Nullement ; c'est à toi-même.

JUPITER.

Jusqu'ici le nôtre fait mieux, il crie le plus fort. A merveilles, Timoclès ; couvres-le d'injures, c'est en cela seul que tu seras vainqueur. Dans tout le reste, il te rendra plus muet qu'un poisson.

TIMOCLÈS.

Non, par Minerve, je ne te répondrai pas le premier.

DAMIS.

Cela étant, Timoclès, interroge-moi. Tu as vaincu en faisant ce serment (1) ; mais parle du moins sans injures, je te prie.

(1) Minerve étant la déesse protectrice d'Athènes, Damis n'ose, par respect pour le peuple, qui est sensé l'entendre, nier l'existence de cette Divinité.

TIMOCLÈS.

Tu as raison. Dis-moi donc, homme abominable, crois-tu que les Dieux exercent une providence ?

DAMIS.

Non.

TIMOCLÈS.

Que dis-tu ? Rien n'est conduit par leur sagesse ?

DAMIS.

Rien.

TIMOCLÈS.

Et aucun Dieu n'a soin de régler l'univers ?

DAMIS.

Aucun.

TIMOCLÈS.

Il est donc emporté au hasard, par une course incertaine ?

DAMIS.

Oui.

TIMOCLÈS.

Et quoi ! vous l'entendez, Athéniens ; et vous le souffrez, vous ne lapidez pas cet impie ?

DAMIS.

Pourquoi exciter le peuple contre moi, Timoclès, et pour quelle raison te mets-tu si fort en colère en faveur de tes Dieux qui

ne s'y mettent jamais ? Ils ne m'ont fait encore aucun mal, quoique depuis long-temps ils m'aient entendu, si cependant ils entendent.

TIMOCLÈS.

Oui, Damis, ils t'entendent, ils ne tarderont pas à te punir.

DAMIS.

Eh ! quand en auroient-ils le temps, ayant, comme tu le dis, tant d'affaires sur les bras, et étant occupés à régler celles de ce monde, qui sont infinies ? C'est pour cela qu'ils ne t'ont pas encore puni de tes parjures continuels, et de tant d'autres crimes ; mais je n'en parlerai pas, de peur de me voir forcé à te dire des injures, malgré notre convention. Cependant je ne vois pas que tes Dieux puissent donner une meilleure preuve de leur providence, que de t'écraser, comme le mérite un aussi méchant homme que toi. En vérité ! l'on s'apperçoit bien qu'ils sont en voyage par-delà l'Océan, sans doute chez les irréprochables Ethiopiens (1) ; car ils sont assez dans l'usage d'aller fréquemment se régaler chez ce peuple, et souvent même ils y vont sur leur propre invitation.

TIMOCLÈS.

Que puis-je répondre à des discours si impudens, Damis ?

(1) Iliade, *liv. 1, v.* 423.

DAMIS.

Ceci, que je desire depuis long-temps apprendre de toi. Qui a pu t'engager à croire à la providence des Dieux ?

TIMOCLÈS.

L'ordre et le mouvement de l'univers : voilà ce qui m'a persuadé. Le soleil toujours fidèle à suivre la même route, la lune sujette à des révolutions régulières, le retour constant des saisons, le développement des plantes, la reproduction des animaux, qui sont si parfaitement organisés, qu'ils se nourrissent, se meuvent, pensent, marchent, sont charpentiers et cordonniers (1), toutes ces merveilles et mille autres semblables, paroissent être les effets d'une providence.

DAMIS.

Tu prends pour preuve ce qui est en question, Timoclès. Il n'est point du tout évident que ces merveilles soient l'ouvrage d'une providence. J'avouerai bien que les faits sont tels que tu le dis, mais rien ne me peut forcer à croire que la Providence en soit l'auteur. Il se pourroit que, produits par le hasard (2),

(1) Cette plaisanterie n'a point bonne grace, même en grec. Il ne convient point à Timoclès de parler ridiculement, lorsqu'il soutient sa thèse avec tant de chaleur.

(2) *Le hasard* est un mot vuide de sens, qui ne peut signifier qu'*une cause inconnue*. Or, cette cause inconnue qui a produit les êtres, qu'est-elle, sinon Dieu ?

ces êtres se conservassent encore aujourd'hui dans le même état, et suivissent les mêmes loix. Toi, tu donnes à leur arrangement le nom de nécessité (1), et tu te mets ensuite en colère contre ceux qui n'adoptent point ton opinion. Il ne suffit pas de faire l'énumération de ces phénomènes (2), et de leur donner des éloges, pour prouver que l'univers est gouverné par une providence. Cette preuve est *de mauvais aloi*, comme dit le poëte comique : donne-nous-en une autre.

TIMOCLÈS.

Je ne pense pas qu'il en soit besoin; cependant je vais t'interroger, réponds-moi. Homère te paroît-il un excellent poëte?

DAMIS.

Certainement.

TIMOCLÈS.

Et bien, c'est lui qui, en parlant de la providence des Dieux, m'a persuadé de sa réalité.

(1) Ceci demande a être expliqué. Damis ne veut pas dire que Timoclès regarde les êtres ou la matière comme existant nécessairement. Il lui prêteroit le systême de l'éternité du monde, qui n'est nullement le sien : mais il dit que Timoclès regarde l'existence et l'arrangement de l'univers, comme une conséquence nécessaire de l'existence d'un Dieu, dont elle est la preuve.

(2) A la lettre : *lorsque tu fais l'énumération de ces choses, que tu donnes des éloges à la manière dont elles existent, pensant prouver, &c.*

DAMIS.

Mais, raisonneur admirable, tout le monde avouera sans difficulté qu'Homère est un excellent poëte; cependant, ni lui, ni aucun autre, ne passera jamais pour un témoin véridique de ces sortes de choses; car les poëtes ont moins à cœur de dire la vérité que de charmer leurs auditeurs, c'est pour cela qu'ils chantent en vers, qu'ils récitent des fables; enfin toutes leurs inventions, n'ont d'autre but que le plaisir. Néanmoins je voudrois bien savoir par quels vers Homère a pu te persuader. Est-ce par ceux où il dit, en parlant de Jupiter, que la fille, le frère et la femme de ce Dieu résolurent un jour de l'enchaîner (1), et que si Thétis, par commisération pour lui, n'eût appellé *Briarée*, le brave Jupiter nous eût été ravi après avoir été garotté; et que pour reconnoître le service que lui avoit rendu Thétis, il trompa Agamemnon, et lui envoya un songe imposteur, afin de faire périr une foule de Grecs? Tu le sais, il lui étoit, sans doute, impossible de lancer son tonnerre, et de réduire en poudre le seul Agamemnon, sans s'exposer à passer pour un trompeur. Seroit-ce par ceux-ci que le poëte auroit subjugué ta croyance: lorsque tu as lu que Diomède blesse Vénus, et ensuite Mars, à l'instigation de Minerve (2); et ailleurs,

(1) Iliade, *liv. 1, v. 399.*
(2) Iliade, *liv. 5, v. 335 et 855.*

que (1) tous les Dieux s'élancent et combattent pêle-mêle (2) les uns contre les autres, les mâles contre les femelles; que Minerve met hors de combat Mars, encore fatigué, sans doute, de la blessure qu'il avoit reçue de Diomède, et que le Dieu de l'éloquence marche contre Latone (3)? Ou bien, as-tu regardé comme très-croyable, ce que le poëte dit de Diane (4); qu'elle fut irritée de n'avoir pas été invitée au festin d'Oinée, et que pour s'en venger, elle envoya sur ses terres un sanglier énorme, à la force duquel rien ne pouvoit résister. Est-ce en débitant de pareilles fables, qu'Homère a pu te persuader?

JUPITER.

Ciel! quels cris d'applaudissemens la multitude fait entendre en faveur de Damis! notre champion a l'air bien embarrassé. Il craint et commence à trembler. On voit clairement qu'il va jetter là le bouclier; et déja il regarde autour de lui, où il pourra se refugier.

TIMOCLÈS.

Est-ce qu'Euripide ne te paroît pas dire des choses sensées, lorsqu'il fait monter les Dieux eux-mêmes sur la scène, qu'il nous les montre occupés à sauver les héros vertueux, et

(1) Iliade, *liv. 20, v. 70 et 75.*
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*
(4) *Liv. 9, v. 529.*

à punir les méchans, dont l'impiété ressemble à la tienne ?

DAMIS.

Et bien, mon cher Timoclès, le plus honnête des philosophes, si c'est par-là que les poëtes tragiques t'ont persuadé, il faut de deux choses l'une, ou que Polus, Aristodême et Satyrus te paroissent des Dieux, ou que ce soit les masques des divinités, leurs cothurnes, leurs robes traînantes, leurs casques, leurs gants, leur ventre factice, leurs cuirasses. Or, rien, je pense, n'est plus ridicule (que cette idée). D'ailleurs lorsque Euripide parle d'après lui-même, sans que sa pièce l'exige, et qu'il expose sa façon de penser, il s'exprime alors avec franchise. Ecoute-le :

Tu vois cet air immense étendu dans les Cieux (1)
Dont les humides bras enveloppent la terre,
C'est-là Jupiter même, il n'est point d'autres Dieux.

(1) Euripide, tragédie inconnue. Plutarque cite ces deux premiers vers, et les applique à l'Amour. *Ad principem ineruditum, page 121, tom. 4*, édition de Réiske. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici un fragment de Ménandre, qui prouve avec quelle liberté les anciens parloient de leurs dieux.

Ὁ μὲν Ἐπίχαρμος τὺς θεὺς εἶναι λέγει
Ἀνέμυς, ἥλιον, γῆν, ὕδωρ, πῦρ, ἀςέρας.
Ἐγὼ δ'ὑπέλαβον χρησίμυς εἶναι θεὺς,
Τὸ ἀργύριον ἡμῶν καὶ τὸ χρυσίον.
Ἱδρυσάμενος τύτυς γὰρ ἐις τὴν οἰκίαν,
Εὖξαί τι βύλει, πάντα σοὶ γενήσεται.

Et ailleurs :

O Jupiter, quelle est donc ta nature (1) ?
Car je ne te connois encore que de nom.

TIMOCLÈS.

Tous les hommes, tous les peuples, sont donc dans l'erreur, lorsqu'ils reconnoissent des Dieux et célèbrent des fêtes en leur honneur.

DAMIS.

Tu as raison, Timoclès, et tu me rappelles à propos les usages des différens peuples : ils peuvent faire connoître combien est incertain tout ce que l'on dit des Dieux. En effet, ces usages ne sont rien moins qu'uniformes ; ils sont aussi divers qu'il y a de différentes nations. Les Scythes, par exemple, offrent des sacrifices à un Cimeterre ; les Thraces à Zalmoxis (2),

Ἀγροὶ, οἰκίαι, θεράποντες, ἀργυρώματα,
Φίλοι, δικαςαὶ, μάρτυρες· μόνον δίδυ.
Ἀυτὺς γὰρ ἕξεις τὺς ὑπηρέτας θέυς.

Voyez Jan. Rutgersii Variæ lect., liv. 4, page 359.

(1) Euripide, tragédie perdue.

(2) Zalmoxis ou Samolcès, fut esclave et disciple de Pythagore, s'il en faut croire Iamblique, vie de Pythagore, *chap. 23 et 30 ;* Diogène de Laërce le dit aussi, *liv. 8, sect. 2.* Mais Hérodote, *liv. 4, chap. 96*, prétend que Zalmoxis vivoit long-temps avant le philosophe de Samos. Quoi qu'il en soit, il est assez constant qu'il fut le premier législateur des Thraces et des Gètes : que ces peuples lui rendoient les honneurs divins, et même lui sacrifioient tous les ans un vieillard des plus distingués.

esclave fugitif de Samos, qui vint se refugier chez eux; les Phrygiens adorent Mêné (1); les Æthiopiens le jour; les Cylléniens Phalès (2); les Assyriens une colombe; les Perses le feu; et les Egyptiens l'eau. Cependant l'eau est la divinité commune de l'Egypte; mais en particulier Memphis rend hommage à un bœuf, Péluse à l'oignon, d'autres villes à l'Ibis ou au crocodile. Le cynocéphale, le chat, le singe, sont les dieux de quelques autres (3). Dans les bourgades, les uns regardent l'épaule droite comme un dieu, tandis que ceux qui demeurent vis-à-vis adorent l'épaule gauche. Ceux-ci révèrent la moitié d'une tête, et ceux-là un pot ou un plat de terre. Comment ne riroit-

Clément d'Alexandrie, *liv. 4 des Stromates, page 497*, atteste cet usage. Zalmoxis prétendoit avoir reçu ses loix de Vesta. Diodore de Sicile, *liv. 1, page 48*.

(1) C'est le dieu *Lunus*.

(2) Phalès étoit le dieu de la génération, représenté sous la forme du Phallus. *Voyez* Tan. le Fèvre sur Anacréon, *chap. 4*, et l'hymne ithuphallique, que dans la première scène du deuxième acte des *Acharniens*, Aristophane met dans la bouche de Dicéopolis. L'histoire du culte de Phalès ou du Phallus, est rapportée par le Scholiaste sur le vers septième de la même scène. *Voyez-la*, elle est très-intéressante, et semble prouver que les maladies vénériennes étoient connues dans la haute antiquité de la Grèce. Clément d'Alexandrie rapporte, *page 22 de son avertissement aux Gentils*, un passage d'Héraclite, qui semble indiquer la même chose.

(3) Clément d'Alexandrie, *page 25 de son avertissement aux Gentils*, fait une curieuse énumération des différentes divinités adorées dans les différentes villes de l'Egypte.

on pas de tant d'extravagance, ô mon cher Timoclès !

MOMUS.

Ne disois-je pas, ô Dieux, que tout cela se découvriroit un jour, et qu'on en feroit une sévère critique ?

JUPITER.

Tu l'as dit, il est vrai, et tu nous en as fait de justes reproches ; aussi je tâcherai de corriger ces abus, si nous parvenons à éviter les dangers actuels.

TIMOCLÈS.

Du moins, ennemi des Dieux, de qui peux-tu dire que les prédictions et les oracles soient l'ouvrage, si ce n'est celui des Dieux même (1) et la preuve de leur providence.

DAMIS.

Ah ! mon ami, garde là-dessus le silence; car je te demanderai duquel de ces oracles tu veux parler. Est-ce de celui qu'Apollon Pythien donna au roi de Lydie ; oracle ambigu, et ayant, comme quelques Mercures, un

(1) Il faut lire l'histoire des oracles de Vandal, ou plutôt l'excellent abrégé qu'en a fait Fontenelle. On y prouve que ces oracles étoient le produit de la fourberie des prêtres, et non l'effet de la puissance des Démons, opinion que quelques écrivains, plus pieux qu'instruits, avoient adoptée. On y prouve aussi qu'ils ont duré plus de quatre cens ans après la mort de J. C. loin que sa mort leur ait imposé silence.

double visage ressemblant des deux côtés, et présentant la même figure en quelque sens qu'on se tourne ? Lequel des deux empires Crésus doit-il renverser en traversant l'Alys, est-ce le sien, est-ce celui de Cyrus ? Cependant l'infortuné roi de Sardes avoit acheté plusieurs talens cet oracle trompeur.

MOMUS.

O Dieux ! le voilà qui va entrer dans le détail des objets que j'ai toujours crains le plus. Où est à présent notre joueur de cithare ? Qu'il descende et se justifie envers Damis de tout ce dont il l'accuse.

JUPITER.

Tu nous assassines, Momus, par tes plaisanteries hors de saison.

TIMOCLÈS.

Vois ce que tu fais, scélérat ; peu s'en faut que, par tes discours, tu ne renverses les temples des Dieux et leurs autels.

DAMIS.

Je ne les renverse pas tous, Timoclès. En effet, qu'ils soient remplis de parfums et d'encens, quel mal peut-il nous en arriver ? Mais je verrois avec plaisir renverser de fond en comble ceux de Diane en Tauride, sur lesquels cette vierge se plaît à se régaler de festins barbares.

JUPITER.

D'où nous vient encore ce malheur, dont nous ne pouvons nous défendre ? Cet homme insolent n'épargne aucun des Dieux : il parle avec autant de licence que s'il étoit sur un tombereau (1) :

Il frappe, tour à tour, le coupable et le juste (2).

MOMUS.

En vérité on n'en trouveroit guère parmi nous qui fussent tout-à-fait innocens, et peut-être qu'en continuant, cet homme va toucher à quelqu'un de nos principaux mystères.

TIMOCLÈS.

Et quoi ! ennemi déclaré des Dieux, n'entends-tu pas Jupiter lui-même tonner.

DAMIS.

Et comment n'entendrois-je pas le bruit du tonnerre, Timoclès ? mais si c'est Jupiter qui tonne, tu le peux mieux savoir que moi, tu arrives, sans doute, du séjour des Dieux. Car ceux qui ont été en Crète, disent qu'ils y ont

(1) Dans les fêtes de Bacchus, des gens montés et assis dans un tombereau, se railloient et se disoient réciproquement des injures ; ce fut-là l'origine de la comédie, et

» Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
» Promena par les bourgs cette heureuse folie. *Boileau.*

(2) Iliade, *liv. 15, v. 137.*

vu un certain tombeau (1) surmonté d'une colonne, laquelle apprend aux passans que Jupiter ne tonnera plus, attendu qu'il est mort depuis long-temps.

MOMUS.

Voilà justement ce que j'attendois, je me doutois depuis long-temps que notre homme alloit en parler. Et quoi donc, Jupiter! tu pâlis, la peur te fait claquer les dents. Allons, il faut montrer plus de courage et mépriser ces homuncules.

JUPITER.

Que parles-tu de les mépriser? Tu ne vois donc pas combien il a d'auditeurs, et avec quelle chaleur ils adoptent ses sentimens contre nous. Damis les entraîne, il les enchaîne par les oreilles (2).

MOMUS.

Que t'importe? Quand tu le voudras, tu les enleveras tous avec une chaîne:

Et la terre et la mer céderont à ton bras (3).

TIMOCLÈS.

Dis-moi, homme exécrable, as-tu quelquefois voyagé sur mer?

(1) Dans les notes sur le *Timon*, nous avons parlé de ce tombeau de Jupiter.

(2) Allusion à l'Hercule Gaulois, sur lequel Lucien a fait une dissertation que l'on peut voir.

(3) Iliade, *liv. 8*, *v. 18*.

DAMIS.

Oui, Timoclès, et souvent.

TIMOCLÈS.

Et bien, n'étoit-ce pas le vent, qui, en frappant sur les voiles, en les enflant, vous faisoit avancer plus rapidement que n'eussent fait les rameurs? Un homme debout, à la pouppe, ne tenoit-il pas le gouvernail, et ne dirigeoit-il pas le vaisseau?

DAMIS.

Il est vrai.

TIMOCLÈS.

Et quoi! un vaisseau ne pourroit voguer s'il n'est conduit par un pilote, et tu penses que cet univers n'a, pour régler sa marche, ni pilote, ni conducteur (1)?

JUPITER.

Fort bien, Timoclès, la pensée est excellente, et ta comparaison d'une force merveilleuse.

DAMIS.

Mais au moins, zélé partisan des Dieux, tu as pu remarquer que ce pilote avoit toujours en vue l'utilité de son vaisseau, qu'il le préparoit avant l'orage, qu'il donnoit ses ordres aux matelots pour que le vaisseau ne portât rien d'inutile ou d'étranger, rien qui ne fût d'une

(1) Cette comparaison est rapportée par Sextus Empiricus, *adversus Physicos*, *liv. 1*, *page 555*.

utilité

utilité ou d'une nécessité reconnue pour favoriser la navigation. Ton pilote, au contraire, celui que tu crois veiller à la conduite du vaisseau de l'univers, et ceux qui lui aident à le gouverner, ne font rien à propos, ni rien de ce qu'ils devroient faire. Mais quand le cable du mât (1) est par hasard attaché à la pouppe, les cordages de la voile (2) le sont tous deux à la proue. Les ancres sont quelquefois d'or, et le chênisque (3) est de plomb. La partie du vaisseau qui plonge dans l'eau est ornée de peintures, et celle qui surnage est difforme. Parmi les matelots, tu verras celui qui est paresseux, qui ne sait pas son métier,

(1) Ce cable, appellé en grec *πρότονος*, servoit à hausser et à baisser le mât. Il étoit attaché à la pouppe quand le mât étoit dressé.

(2) Ces deux cordes fixoient la voile appellée *ἱστίον*. On les nommoit *οἱ πόδες*. Elles devoient être attachées à droite et à gauche sur les bords du vaisseau, pour étendre la voile et la présenter au vent. Les supposer attachées à la proue, c'est dire que la voile n'étoit point ou étoit mal tendue. *Voyez* Bayfius, *de re navali*, *page 129*.

(3) Le chênisque étoit la partie de la proue, à laquelle les ancres étoient suspendues; elle formoit la naissance de la quille; c'étoit la partie du vaisseau qu'on ornoit le plus; souvent elle étoit dorée. On la nommoit *χηνίσκος*, parce qu'elle représentoit dans sa partie supérieure la tête d'une oie, qui se dit Χὴν. Ce nom faisoit allusion à la forme du vaisseau construit sur le modèle du corps de cet oiseau nageur. Peut-être aussi étoit-ce pour servir de bon augure, afin que le vaisseau, tel que l'oie, fût insubmergible, et revînt toujours sur les flots. *Scholie grecque*.

ou qui n'est pas assez hardi pour s'en bien acquitter, avoir deux et quelquefois trois commandemens dans le vaisseau, tandis que celui qui est habile à nager ou à monter légérement sur les antennes, qui a les connoissances les plus utiles, est réduit à l'emploi de vuider la sentine. Il en est de même des passagers; celui qui mériteroit d'être traité à coups de fouet, est placé au premier rang, et s'assied à côté du pilote; on lui fait même la cour. Un infame, un parricide, un sacrilège, sont comblés d'honneurs, et occupent dans le vaisseau les postes les plus éminens, tandis qu'une foule d'honnêtes gens, entassés dans l'endroit le plus obscur du navire, sont foulés aux pieds par ceux qui valent en vérité bien moins qu'eux. Songe à la manière dont Phocion (1), Socrate et Aristide ont fait leur navigation, sans avoir une subsistance suffisante, sans pouvoir même étendre leurs pieds sur des planches sèches, à côté de la sentine; tandis qu'un Callias (2),

(1) Ce Phocion, dit le Scholiaste, eut une femme adultère, avec laquelle Callias fut surpris.

(2) Callias étoit fils d'Hipponicus, de la bourgade de Mélite. Il étoit riche, et adonné aux plus infames voluptés. Il fut ruiné par les courtisannes et les flatteurs qu'il entretenoit; Cratinus, dans une comédie, le représente stigmatisé, comme un homme accablé de dettes. En effet, ceux qui empruntoient à usure, engageoient leurs possessions, et y faisoient une marque pour indiquer qu'elles étoient hypothéquées. De-là Ménandre a coutume d'appeller *ἄϛικτον, qui n'a point*

un Midias (1), un Sardanapale, comblés de richesses, vivoient dans les délices, et crachoient, pour ainsi dire, sur ceux qui étoient placés au-dessous d'eux.

Voilà ce qui se passe dans ton vaisseau, très-sage Timoclès : aussi les naufrages en sont-ils fréquens. S'il y avoit un pilote qui veillât à sa conduite, qui vît et réglât ce qui s'y fait, il connoîtroit d'abord quels sont, parmi les passagers, les gens vertueux et les méchans ; il distribueroit ensuite à chacun d'eux, selon son mérite, le poste qui lui seroit le plus convenable, donneroit la meilleure place à ceux qui ont les meilleures qualités, les placeroit à côté de lui, au-dessus des autres, les prendroit pour ses convives et pour ses conseillers, et relégueroit les vicieux au dernier rang. A l'égard des matelots, celui qui marqueroit envie de bien faire, seroit chargé du soin de gouverner la proue, de commander les flancs du navire, ou enfin seroit le chef de tous les

de marque, un terrein qui n'est point engagé pour dettes. Cratinus dit encore que Callias donna trois talens pour n'être point cité en justice sur l'adultère qu'il avoit commis avec la femme de Phocion. *Scholie grecque.*

(1) Midias, personnage insolent, qui osa donner un souflet à Démosthène en plein théatre, dans un moment où celui-ci exerçoit les fonctions de la charge d'intendant des spectacles, dont il étoit revêtu. Démosthène le cita devant le peuple, et le fit condamner à une amende considérable. On dit que ce Midias fut fort adonné au jeu *de la caille*, dont on peut voir les règles dans Julius Pollux, *liv. 9*.

autres. Le paresseux au contraire, le lâche, seroient frappés sur la tête, avec une corde, cinq fois par jour. En un mot, ta comparaison avec un vaisseau court risque de faire naufrage, ayant un si mauvais pilote.

MOMUS.

Le courant favorise la navigation de Damis. Le voilà qui vogue à pleines voiles vers la victoire.

JUPITER.

Ta conjecture n'est que trop vraie, Momus. Ce Timoclès n'imagine rien de solide. Ses argumens sont communs ; il ne fait qu'entasser les unes sur les autres, des preuves que l'on entend tous les jours, et qu'on renverse facilement.

TIMOCLÈS.

Et bien, puisque ma comparaison ne te paroît pas concluante, écoute : voici l'ancre sacrée (1) qu'aucun moyen ne pourra rompre.

JUPITER.

Que va-t-il dire ?

TIMOCLÈS.

Vois si mes raisonnemens sont conséquens ;

(1) L'ancre qu'on appelloit *sacrée*, étoit celle d'un vaisseau de la première grandeur. Lorsqu'il se trouvoit dans un danger imminent, on lâchoit cette ancre. Timoclès annonce par-là qu'il va mettre en avant la plus forte de ses preuves. *Scholies grecques.*

et si tu peux, en aucune façon, les détruire. En effet, s'il y a des autels, il y a des Dieux: or, il y a des autels, donc il y a des Dieux (1). Qu'as-tu à répondre à cela ?

DAMIS.

Je te le dirai, quand j'aurai ri de tout mon cœur.

TIMOCLÈS.

Mais je crois que tu ne cesseras pas de rire. Que trouves-tu donc de si risible dans cet argument ?

DAMIS.

C'est que tu ne comprends pas à quel fil délié tu as suspendu ton ancre, quoique ce fût ton ancre sacrée. Tu fais dépendre l'existence des Dieux de celle des autels, et tu t'imagines trouver par-là un port assuré. Adieu : puisque tu conviens n'avoir rien de plus fort à m'objecter, je m'en vais.

TIMOCLÈS.

Tu t'avoues donc vaincu, puisque tu te retires ?

DAMIS.

Oui, Timoclès ; car, à l'exemple de ceux qui se voient maltraités par leurs ennemis, tu te refugies aux autels. Je veux même, au

(1) Cet argument est de Chrysippe, un des cerveaux philosophiques le plus ridiculement organisés.

nom de ton ancre sacrée, faire avec toi un pacte sur ces mêmes autels, de ne plus disputer ensemble sur de pareilles matières.

TIMOCLÈS.

Tu prétends te moquer de moi, destructeur de tombeaux, scélérat abominable, esclave à traiter à coups de fouet; infame! nous savons quel étoit ton père, que ta mère étoit une gourgandine, que tu as tué ton frère. Adultère, corrupteur de jeunes garçons, gourmand, impudent, reste donc un instant, tu ne t'en iras qu'après avoir été étrillé. Je te briserai la figure avec ce tesson, monstre d'impureté.

JUPITER.

O dieux! l'un s'en va en riant, et l'autre le suit en l'accablant d'injures: outré des railleries de Damis, il semble prêt à lui lancer un tesson à la tête. Que devons-nous faire dans cette circonstance?

MERCURE.

Certain mot d'un poëte comique (1), me paroît fort juste:

On ne reçoit d'affront qu'autant qu'on se l'applique.

Est-ce donc un si grand malheur, que quelques hommes adoptent l'opinion de Damis; il y en aura toujours assez d'autres qui penseront le contraire, la plus grande partie des Grecs, la

(1) Ménandre.

multitude ignorante, la populace, et tous les Barbares.

JUPITER.

Il est vrai, Mercure; mais ce que Darius a dit de Zopyre est, sans doute, bien pensé. J'aimerois mieux avoir pour défenseur un champion tel que Damis, que d'être le maître de dix mille Babylones (1).

(1) Darius assiégeoit Babylone, et ne pouvoit la prendre; Zopyre se coupa les oreilles et le nez, et se donna des coups de fouet, puis il alla en cet état trouver les Babyloniens, et leur fit entendre qu'il avoit reçu ces mauvais traitemens de Darius. Ils le crurent, et lui confièrent le commandement de leur ville. Zopyre la livra à Darius. Celui-ci le voyant, s'écria: j'aimerois mieux possèder Zopyre sain et sauf, que d'être le maître de vingt Babylones. *Sch. grecq.* *Voyez* Hérodote, *liv. 3. chap. dernier.*

Je ne puis mieux finir mes remarques sur ce traité, qu'en rapportant l'excellente maxime d'un comique Grec nommé Philistion, dont on trouve une comparaison avec Ménandre, dans les *Variæ lectiones Jani Rutgersii*, *liv. 4, chap. 12, page 359.*

Θεὸν νόμιζε, καὶ σέβου· ζήτει δὲ μή.
Πλεῖον γὰρ οὐδὲν ἄλλο τοῦ ζητεῖν ἔχεις.
Εἴτ' ἔστιν, εἴτ' οὐκ ἔστι μὴ βούλου μαθεῖν.
Ὡς ὄντα τοῦτον καὶ παρόντ' ἀεὶ σέβου.
Τίς ἐστιν ὁ Θεὸς οὐ θέλης σου μανθάνειν
Ἀσεβεῖς τὸν οὐ θέλοντα, μανθάνειν θέλων.

LE SONGE

OU

LE COQ.

MICYLLE ET LE COQ.

MICYLLE, *savetier.*

AH! maudit Coq, puisse Jupiter t'écraser de sa foudre, pour te punir d'avoir la voix si aiguë, et d'être si envieux de mon bonheur! Je faisois le plus beau de tous les rêves; je regorgeois de richesses; et, au moment de ma plus grande félicité, tu m'as réveillé par ton cri perçant. Il ne m'est pas possible avec toi de fuir, même la nuit, cette détestable (1) pauvreté qui me poursuit sans cesse. Cependant, si j'en juge par le silence profond qui règne encore, le jour n'est pas près de paroître. Je ne sens point ce froid piquant, qui, mieux qu'un cadran, me fait connoître que le soleil va bientôt se lever. A peine, je pense, sommes-nous au milieu de la nuit. Ce drôle-là est aussi vigilant que s'il gardoit la toison d'or, et le soleil est à peine couché, qu'il se met

(1) Le grec dit: *cette pauvreté encore plus détestable que toi.*

à crier de toutes ses forces. Mais, patience ! tu me le paieras. A présent tu m'échapperois aisément à la faveur des ténèbres ; quand le jour sera venu, je te rosserai comme il faut.

LE COQ.

Pourquoi donc, mon maître ? Je croyois te faire plaisir, en t'éveillant avant le jour, afin que tu pusses te mettre de bonne heure à l'ouvrage. Tu pourrois avoir fait un soulier avant le lever du soleil, et avoir gagné de quoi vivre cette journée. Si cependant tu aimes mieux dormir, j'aurai soin désormais de me taire, et je serai plus muet qu'un poisson ; mais prends garde qu'après avoir été riche en songe, tu ne sentes, à ton réveil, l'aiguillon de la faim, que tu ne pourrois satisfaire.

MICYLLE.

O Jupiter, quelle merveille ! Hercule, qui détournes les malheurs, que veut dire ce prodige ? Mon Coq a parlé comme un homme !

LE COQ.

Quoi ! tu t'étonnes de ce que j'ai, comme vous autres, l'usage de la parole !

MICYLLE.

Qui ne s'en étonneroit ? Dieux ! détournez de moi ce présage.

LE COQ.

Tu me parois bien ignorant, Micylle. N'as-tu

donc jamais lu les poëmes d'Homère ? Tu aurois vu dans son Iliade (1) le cheval d'Achille réciter, au milieu d'une bataille, non pas de la prose comme je viens de faire, mais des vers entiers, prédire l'avenir et rendre des oracles. Cela cependant ne parut point extraordinaire à ceux qui l'entendoient, et ils ne prioient pas comme toi les Dieux de détourner le présage. Qu'aurois-tu donc fait, si la quille du vaisseau Argo t'eût parlé (2), si tu eusses entendu quelque hêtre de Dodone t'annoncer ton destin (3), si tu eusses vu des peaux de bœuf se traîner en rampant, ou que des viandes cuites et mises en broche t'eussent fait entendre de longs mugissemens (4). Et tu t'étonnes de ce que moi, qui suis le compagnon de Mercure, le plus babillard de tous les Dieux, moi qui vis et me nourris avec les hommes, j'aie pu apprendre leur langage ? Si tu voulois me promettre le secret, je te dirois pourquoi j'ai l'usage de la parole, et d'où m'est venu ce beau talent.

MICYLLE.

Mais ce n'est point un songe, mon Coq converse avec moi. Par Mercure, mon cher, dis-

(1) Iliade, *t. 5, v. 408.*

(2) Apollonius de Rhodes, *liv. 4.*

(3) Odyssée, *liv. 14*, Homère parle des chênes de Dodone, *v. 328.*

(4) Homère, *Odyssée, liv. 12, v. 395*, rapporte cet effrayant prodige au moment où les compagnons d'Ulysse mangent les bœufs du Soleil.

moi promptement qui t'a si bien délié la langue. Je te promets de me taire et de n'en parler à personne. D'ailleurs tu n'as rien à craindre : qui voudroit me croire, si je lui disois que j'ai entendu parler mon Coq ?

LE COQ.

Ecoute-moi donc ; ce que je vais te dire va bien plus te surprendre : apprends qu'avant d'être Coq, j'étois homme.

MICYLLE.

Autrefois on m'a conté une histoire qui peut avoir du rapport à ce que tu dis-là. Un jeune homme, nommé Alectryon (1), étoit l'ami de Mars, et le confident de ses plaisirs. Toutes les fois que le Dieu alloit voir Vénus, il emmenoit avec lui Alectryon, et le mettoit en sentinelle à la porte. Il craignoit d'être apperçu par le Soleil, qui n'auroit pas manqué d'en avertir Vulcain ; mais le jeune homme s'endormit imprudemment. Le Soleil surprit Vénus et Mars, qui dormoient sans inquiétude, se fiant sur la vigilance de leur sentinelle. Vulcain, averti par le Dieu du jour, enveloppa les deux amans dans un filet de fer, qu'il avoit préparé depuis long-temps contre eux. Si-tôt que Mars fut délivré, il se mit en colère contre Alectryon ; et pour le punir, il le changea en un oiseau, qui porte

(1) Αλεκτρυὼν, signifie *Coq*. Eusthate, sur le huitième livre de l'Iliade, rapporte la même fable.

encore sur la tête l'aigrette du casque qu'il avoit autrefois. Depuis ce temps, pour vous justifier auprès de Mars, quoique cela ne vous serve de rien, vous criez lorsque vous sentez que le Soleil est sur le point de se lever, et vous avertissez qu'il va bientôt paroître (1).

LE COQ.

On rapporte cette histoire; mais la mienne est bien différente; et c'est depuis fort peu de temps que j'ai été transformé en Coq.

MICYLLE.

Comment cela? J'ai bien envie de le savoir.

LE COQ.

Connois-tu Pythagore, le fils de Mnésarque de Samos.

MICYLLE.

Qui? Ce sophiste orgueilleux, qui défendoit de manger de la viande et de goûter aux fèves? Pour moi je trouve que ces dernières sont un très-bon mets; et, malgré sa défense, j'en mange souvent, parce qu'elles ne coûtent pas cher. C'est encore lui, je crois, qui vouloit persuader aux hommes d'être cinq ans sans parler.

(1) *Voyez* Aristophane, *Oiseaux*, acte deux, scène troisième: il plaisante aussi très-joliment sur ce cri du Coq. Il prétend que cet oiseau a été roi, qu'il a régné sur les Perses, et qu'à son cri tous les hommes se lèvent comme pour obéir à ses ordres.

LE COQ.

Sache donc qu'avant d'être Pythagore, il étoit Euphorbe.

MICYLLE.

On dit, mon Coq, que c'étoit un maître fourbe et un grand sorcier.

LE COQ.

Ce Pythagore, c'est moi-même. Cesse donc d'en dire du mal, ne sachant pas quelles ont été ses mœurs.

MICYLLE.

Voilà qui est encore plus étonnant : mon Coq est philosophe. Apprends-moi donc, fils de Mnésarque, comment d'homme tu es devenu oiseau, et de Samien, citoyen de Tanagre (1). Cependant cela me paroît difficile à croire, car j'ai remarqué en toi deux choses bien opposées à la doctrine de Pythagore.

LE COQ.

Quelles sont-elles ?

MICYLLE.

La première, c'est que tu es babillard et criailleur. Pythagore a ordonné, je pense, de garder le silence pendant cinq ans. La seconde, c'est que tu n'observes point le régime qu'il prescrit. En effet, ne sachant hier que te donner

(1) Ville de Béotie, célèbre pour ses bonne volailles.

à manger, je t'apportai des fèves, et tu ne balanças pas à les ramasser promptement. Or, il faut nécessairement, ou que tu sois un menteur, lorsque tu me dis que tu es Pythagore, ou que tu ayes violé tes propres loix; et alors tu es aussi coupable que si tu avois mangé la tête de ton père (1).

LE COQ.

Tu ne sais pas, Micylle, pour quelle raison j'en agis ainsi, et tu ignores ce qui convient à chaque genre de vie. Lorsque j'étois philosophe, je ne mangeois point de fèves; à présent que je suis oiseau, j'en mange, et cette nourriture ne m'est point défendue. Mais, si cela te fait quelque plaisir, écoute comment de Pythagore je suis devenu Coq. Apprends les métamorphoses que j'ai subies, et tout ce qui m'est arrivé dans ces différens changemens.

(1) Pythagore enseignoit que tous les crimes étoient égaux. Ce passage est une allusion visible à ces deux vers d'Orphée, cités dans les géoponiques de Cassianus Bassus, *liv. 11*, *page 183*.

Δειλοὶ πάνδειλοι, κυάμων ἀπὸ χεῖρας ἔχητε;
Ἶσον γάρ κυάμους φαγέειν κεφαλάς τε τοκήων.

Malheureux! gardez-vous de toucher aux fèves; en manger est un crime égal à celui de manger la tête de son père. *Voyez* Plutarque, au troisième chapitre du second livre de ses questions de table, où il faut lire φαγέειν, au lieu d'ἐσθίειν, qui rompt la mesure du vers.

MICYLLE.

Parle, et sois sûr que ton récit me fera tant de plaisir, que si l'on me donnoit le choix, ou de t'entendre, ou de revoir ce songe rempli de félicité, dont je te parlois tout-à-l'heure, je ne sais auquel des deux je donnerois la préférence. Je crois que tes aventures me réjouiront autant que mon songe; je vous estime tous deux également.

LE COQ.

Quoi! tu penses toujours à ton songe, et tu en conserves dans ta mémoire une vaine image, ou, pour parler comme les poëtes, tu poursuis dans ton esprit un bonheur imaginaire.

MICYLLE.

Ah, mon Coq! sois bien sûr que je n'oublierai jamais tout ce que j'ai vu. Mon songe, en s'envolant, a laissé sur mes yeux un miel qui m'empêche encore d'ouvrir les paupières. Leur pesanteur me rappelle au sommeil, et comme une plume légérement tournée dans l'oreille, nous fait un plaisir extrême, de même les choses que j'ai vues me causent encore un chatouillement délicieux.

LE COQ.

Certes! voilà un effet bien singulier de l'amour que tu as pour ton songe. On dit, il est vrai, que les songes ont des aîles; mais

leur vol ne s'étend pas au-delà du sommeil; et cependant le tien en a franchi les limites. Il se montre encore avec autant de netteté que de charmes à tes yeux! Cela me donne envie de savoir quel étoit ce beau songe, qui fait l'objet de tous tes desirs.

MICYLLE.

Je vais t'en instruire, le souvenir m'en est encore agréable, et j'aurai beaucoup de plaisir à te le raconter. Mais, Pythagore, quand me raconteras-tu tes métamorphoses?

LE COQ.

Quand tu auras fini ton songe, et que tu auras essuyé le miel qui te colle les yeux. Parle, je veux savoir si ton songe est sorti par la porte d'ivoire ou par celle de corne.

MICYLLE.

Ce n'est par aucune des deux.

LE COQ.

Homère, cependant, ne parle que de ces deux-là (1).

MICYLLE.

Laisse ce poëte radoteur, il ne connoissoit rien aux songes; il n'en n'a jamais vu que de pauvres, encore ne les a-t-il pas vus bien distinctement, puisqu'il étoit aveugle. Le mien est sorti par une porte d'or, le songe lui-

(1) Homère, *Odyssée*, *liv.* 19, *v.* 562.

même étoit d'or, tout ce qui l'environnoit étoit aussi d'or; enfin, je ne voyois que de l'or.

LE COQ.

Ne cesseras-tu point, nouveau Midas, de parler toujours de ton or. Ton songe est, sans doute, un effet de ton amour pour ce métal. On diroit que tu en as rêvé des mines entières.

MICYLLE.

Oui, Pythagore, je l'ai bien vu, c'étoit véritablement de l'or en grande quantité, et comme tu peux croire, bien brillant et bien beau. Rappelle-moi ce que dit Pindare, lorsque pour faire l'éloge de l'or, il dit que l'eau est une chose excellente (1). Tu dois t'en souvenir, car c'est la première et la plus belle de ses odes.

LE COQ.

N'est-ce pas-là ce que tu cherches?

L'eau est le premier des elémens, et tel qu'un feu resplendissant au milieu des ténèbres, l'or brille au-dessus des richesses qui rendent le cœur de l'homme superbe.

(1) Perrault n'étoit pas le premier qui eût reproché à Pindare le début de sa première ode. Lucien s'égaie aussi à ce sujet; mais il n'a garde de le blâmer formellement; il savoit trop bien que du temps de Pindare le système de Talès étoit généralement reçu, et que la beauté de la comparaison qu'il fait du premier des élémens, avec le premier des spectacles de la Grèce, étoit supérieure au commun des lecteurs.

MICYLLE.

Par Jupiter, c'est cela même. On diroit que Pindare a vu mon songe, tant il fait bien l'éloge de l'or. Mais afin que tu saches quel étoit ce songe divin, écoute, ô le plus savant de tous les Coqs.

Tu sais qu'hier je ne soupai point à la maison. J'avois rencontré le riche Eucrates dans la place publique, et il m'avoit invité à venir souper chez lui après le bain.

LE COQ.

Je ne le sais que trop, car j'eus bien faim toute la journée. Le soir tu revins avec un petit verre de vin dans la tête, et tu m'apportas cinq fèves, maigre souper (1) pour un Coq, qui fut jadis un célèbre athlète, et qui se distingua plus d'une fois dans les jeux olympiques.

MICYLLE.

Après donc avoir bien soupé, et t'avoir donné ces fèves, je me mis au lit. J'eus, comme dit Homère, pendant cette nuit ambroisienne, un songe tout divin (2).

LE COQ.

Raconte-moi, je te prie, ce qui se passa

(1) Il fait allusion à la voracité de certains Athlètes, tels que Milon, dont la gourmandise est connue; et Egon, dont parle Théocrite, *idyl. 4, v. 34*, qui mangea en un jour quatre-vingt gâteaux.

(2) Iliade, *liv. 2, v. 56.*

chez Eucrates ; fais-moi le détail du souper. Rien n'empêche qu'à l'aide de ton songe tu ne soupes encore une seconde fois, et que tu ne rumines le bon repas que tu as fait hier.

MICYLLE.

Je craignois de t'ennuyer ; mais puisque tu le veux, je vais te satisfaire.

Je n'avois jamais, de ma vie, soupé chez aucun riche. Hier, ma bonne fortune me fit rencontrer Eucrates ; si-tôt que je l'apperçus, je le saluai humblement, en l'appellant *seigneur*, selon ma coutume. Comme je me retirois promptement, de peur que mon mauvais habit ne lui fît quelque honte, il m'adressa la parole, et me dit : « Micylle, je célèbre » aujourd'hui la naissance de ma fille ; j'ai en» gagé plusieurs de mes amis à venir prendre » leur part du festin, et je t'invite à venir » souper avec nous. Tu rempliras la place d'un » de mes conviés qui est malade. Tu viendras » après le bain, à moins qu'il ne me fasse dire » qu'il s'y rendra, car il est encore incertain ». A peine eus-je entendu ces paroles, que je me prosternai devant Eucrates, et m'en allai en priant tous les Dieux d'envoyer à ce malade, que je devois remplacer, la fièvre, la goutte et la pleurésie. Depuis ce moment, jusqu'à celui du bain, le temps me parut un siècle. Je regardois à tout moment où étoit l'ombre du cadran, pour voir quand il seroit temps d'aller se baigner. Lorsqu'il fut venu,

je me précipitai de mon siège, et je sortis après m'être arrangé de mon mieux, et avoir retourné mon manteau du côté le moins sale. En arrivant à la porte d'Eucrates, j'y vis plusieurs de ses amis, et malheureusement cet homme dont je devois remplir la place, et que l'on disoit si malade. Il est vrai qu'il en avoit bien l'air; il gémissoit, toussoit, tiroit avec peine, du fond de sa poitrine, un phlegme épais qui ne pouvoit sortir. Quatre esclaves le portoient; son visage étoit pâle et boursouflé, il paroissoit avoir plus de soixante ans. J'appris que c'étoit un de ces hommes que l'on appelle *philosophes*, qui débitent aux jeunes gens cent sornettes. Une barbe large et touffue descendoit sur sa poitrine. Le médecin Archibius, qui se trouvoit là, le gronda de ce qu'il étoit venu dans l'état où il étoit. « Oh! lui » répondit notre cacochyme, il ne faut pas » manquer aux bienséances, sur-tout quand » on est philosophe, eût-on cent maladies qui » vous liassent les pieds. Si je n'étois pas venu, » ajouta-t-il, Eucrates auroit pu croire que je » le méprisois ». Au contraire, lui répondis-je, il t'auroit su bon gré d'avoir mieux aimé expirer chez toi, qu'au milieu d'un festin. Mon philosophe fit semblant de n'avoir pas entendu la raillerie. Un instant après Eucrates parut sortant du bain. Dès qu'il eut apperçu Thesmopolis, c'étoit le nom du philosophe: « Eh » quoi, mon maître, lui dit-il, vous voilà? » c'est bravement fait à vous. Mais il ne falloit

» pas vous donner la peine de venir ; vous » n'auriez rien perdu en restant chez vous, et » j'aurois eu soin de vous envoyer de tous les » plats ». En disant cela, il entra et donna la main à Thesmopolis, qui s'appuyoit sur ses esclaves.

Pour moi je songeois déja à me retirer ; lorsque Eucrates se tourna de mon côté ; il vit que j'avois l'air triste, et après avoir balancé quelque temps, il me dit : « Micylle, tu resteras » à souper avec nous ; et pour que tu aies de » la place, j'enverrai mon fils souper avec sa » mère, dans l'appartement des femmes ». J'entrai donc dans la salle du festin, la bouche ouverte, comme un loup qui auroit presque vu la proie s'échapper de sa gueule. J'avois cependant quelque honte de déplacer le fils de la maison : mais enfin on servit le souper.

Cinq jeunes gens vigoureux, soulevant Thesmopolis, le posèrent avec peine sur un lit, où ils l'enfermèrent dans un rempart d'oreillers, pour le soutenir dans la même attitude. Personne ne voulut être son voisin, et l'on me fit asseoir à côté de lui, ensorte que nous étions à la même table (1).

Alors, cher Pythagore, on servit un souper magnifique. Toutes sortes de mets y parurent en abondance, dans des vases d'or et d'argent.

(1) Quoique l'on fût trois sur chaque lit, on n'étoit que deux à manger à la même table. C'est ce qui résulte évidemment d'un passage de Lucien dans *le Banquet*.

Nous étions servis par de beaux esclaves, l'on n'avoit point oublié les musiciens ni les farceurs; enfin ma félicité auroit été complette, si Thesmopolis ne l'eût troublée, en me parlant continuellement d'une certaine chose qu'il appelloit *la Vertu*. Il me disoit que deux négations valent une affirmation; que quand il fait jour il n'est pas nuit, et que j'avois des cornes (1). Ce maudit philosophe détruisoit tout mon plaisir, et m'empêchoit, par son bavardage, d'entendre les chanteurs et les joueurs d'instrumens.

Voilà, mon Coq, quel fut le souper.

LE COQ.

Il n'a pas été fort agréable, ce me semble, sur-tout pour toi, qui as eu ce vieillard importun pour voisin.

MICYLLE.

Ecoute à présent mon songe. Je rêvois qu'Eucrates, sans enfans, étoit sur le point de mourir, et qu'ayant fait son testament, il m'avoit institué l'héritier de tous ses biens. Déja il étoit mort, et je m'étois emparé de

(1) Allusion à un syllogisme ridicule dont se servoit Chrysippe, au rapport de Diogène de Laërce. Voici ce Syllogisme: *vous avez ce que vous n'avez pas perdu; or, vous n'avez pas perdu de cornes; donc vous avez des cornes.* Cependant la raillerie qui fait supposer des cornes aux gens dont les femmes ne sont pas sages, n'étoit pas inconnue aux anciens. Artémidore, *Onéiroc. liv. 2, chap. 12*, en parle comme d'un proverbe usité: *γυνή σου πορνεύσει, καὶ τὸ λεγόμενον, κέρατα αὐτῷ ποιήσει.*

sa succession. Je puisois à mon gré l'or et l'argent dont ses coffres étoient remplis, et je les répandois avec profusion. Ses riches habits, ses vases, ses tables, ses esclaves, tout étoit à moi. Ensuite j'imaginois être mollement couché sur un char attelé de deux chevaux blancs. Tout le monde me regardoit, et jalousoit mon bonheur; j'étois environné d'un nombreux cortège. Enfin couvert d'un de ses plus beaux habits, et portant à mes doigts seize de ses plus riches anneaux, j'avois ordonné de préparer un grand festin, je voulois régaler mes amis, et comme dans un songe tout se passe promptement, déjà ils étoient arrivés. Le festin étoit servi, le vin fut trouvé parfait; on étoit au dessert, et je portois dans une coupe d'or la santé de tous les convives, lorsque, mal à propos, tu t'es mis à crier. Ton cri a troublé le festin, renversé les tables et dissipé toutes mes richesses. Avois-je tort d'être si fort en colère contre toi, moi qui aurois desiré que ce beau songe eût duré pendant trois jours?

LE COQ.

Tu aimes donc bien l'or, Micylle, et tu fais donc un grand cas des richesses, puisque tu admires ceux qui les possèdent, et que tu les crois heureux?

MICYLLE.

Je ne suis pas le seul, Pythagore, et toi-

même, lorsque tu étois Euphorbe, et que tu allois combattre les Grecs, tu retroussois ta chevelure sous des rubans d'or et d'argent. Cependant à la guerre, le fer eût été préférable à l'or. Tu courois aux dangers avec plus de valeur quand tes cheveux étoient liés par des tresses d'or : c'est, sans doute, pour cela qu'Homère les compare à ceux des Graces (1). Mais que diras-tu du fils de Saturne et de Rhée, du père des Dieux et des hommes, qui étant amoureux d'une jeune fille d'Argos, et ne sachant en quoi se transformer pour lui plaire, ni comment corrompre les gardiens de sa virginité, se change en or, et se coule à travers le toît pour jouir de son amante ? Que te dirai-je de plus ? Vois combien l'or procure d'avantages à ceux qui le possèdent : il les fait admirer et respecter. D'ignorés et d'obscurs qu'ils étoient, ils les rend en un instant illustres et célèbres. Tu connois Simon, notre voisin, qui naguères exerçoit le même métier que moi, et que je régalai aux dernières Saturnales d'un plat de purée et de deux morceaux d'andouille ?

LE COQ.

Qui ? Ce petit homme au nez retroussé, qui nous vola un plat de terre, le seul encore que nous eussions, et qui s'enfuit après le souper, en le cachant sous son aisselle ? Je l'ai vu, Micylle.

(1) Iliade, *liv.* 17, *v.* 51.

MICYLLE.

Comment ! c'est lui qui nous l'avoit volé ? Il juroit cependant le contraire. Pourquoi ne m'avertissois-tu pas ? C'étoit alors, mon Coq, qu'il falloit crier, puisque tu voyois qu'il nous voloit.

LE COQ.

Je cocassois (1), c'étoit dans ce moment tout ce qu'il m'étoit permis de faire ; mais enfin, ce Simon, tu voulois en dire quelque chose.

MICYLLE.

Eh bien ! il avoit un cousin nommé Drimyle, qui étoit fort riche : tant que ce cousin vécut, il ne donna pas une obole à Simon. Eh ! comment l'auroit-il fait, il étoit si avare, qu'il se refusoit le plus étroit nécessaire ; mais il est mort depuis peu, et Simon a hérité de tous ses biens. Ce coquin, qui vole mes plats, a changé ses haillons en des habits magnifiques. Il a un char, des esclaves, des vases d'or et des tables à pieds d'ivoire. Tout le monde le salue avec un grand respect, et lui ne daigne seulement pas jetter les yeux sur nous. Dernièrement je le rencontrai, et lui dis, *bonjour, Simon ;* il se mit en colère : *apprenez à ce mendiant*, dit-il à ses esclaves, *à ne rien retrancher de mon nom ; je m'appelle Simonide, et non pas Simon.* Ce qu'il

(1) Ce mot est populaire, mais c'est le seul qui puisse exprimer le cri du Coq qui appelle ses poules.

y a de plus fort, c'est que toutes les femmes sont amoureuses de lui; il prend avec elles des airs de grandeur, admet les unes à ses plaisirs, dédaigne les autres, et celles-là sont assez folles pour se désespérer et le menacer de se pendre. Vois de combien de choses agréables l'or est la source : il transforme la laideur en beauté, et ressemble à la ceinture de Vénus. Tu sais les éloges qu'en ont fait tous les poëtes. *O métal précieux, la gloire et la force des mortels!...* (1). Mais, de quoi ris-tu, mon Coq ?

LE COQ.

De ton ignorance, Micylle, et de ce que tu te laisses tromper, comme un autre, sur le sort des riches; sache qu'ils sont cent fois plus malheureux que toi. Tu dois m'en croire, car j'ai été riche et pauvre plus d'une fois, j'ai passé par bien des états différens. Tu verras bientôt que j'ai raison.

MICYLLE.

A propos, il est temps que tu me racontes tes métamorphoses, et que tu me dises ce que tu as appris dans tous les genres de vie que tu as éprouvés.

LE COQ.

Je le veux bien; mais sache d'abord que

(1) Euripide, *Bellerophon*. Tragédie dont il nous reste quelques fragmens.

je n'ai jamais connu personne de plus heureux que toi.

MICYLLE.

Que moi, mon Coq! Puisse le même bonheur t'arriver: car enfin tu me forces à te dire des injures. Cependant apprends-moi comment d'Euphorbe tu es devenu Pythagore, et ensuite Coq? Tu dois avoir acquis beaucoup d'expérience, ayant passé par tant d'états.

LE COQ.

Je ne te dirai point comment mon ame, envoyée par Apollon, est descendue dans le corps d'un homme pour expier une faute (1). Cela seroit trop long; d'ailleurs il ne t'est pas permis d'entendre de pareils mystères, et je ne dois point te les révéler. Lorsque j'étois Euphorbe.....

MICYLLE.

Apprends-moi auparavant, si j'ai, comme toi, subi quelque métamorphose.

LE COQ.

Sans doute.

MICYLLE.

Qu'étois-je donc? Si tu peux me le dire, j'ai une grande envie de le savoir.

(1) Doctrine métaphysique de Pythagore.

LE COQ.

Tu étois une de ces fourmis des Indes (1) qui tirent l'or de la terre.

MICYLLE.

Ah, malheureux ! que n'ai-je été assez avisé pour en garder quelque petit morceau qui puisse m'aider à vivre. Mais que deviendrai-je par la suite ? Si je savois que ce fût quelque chose de bon, je me pendrois tout-à-l'heure au bâton sur lequel tu es perché.

LE COQ.

Il n'est aucun moyen de le savoir. Lors donc que j'étois Euphorbe (je reprends mon histoire), je combattis pour les Troyens, et fus tué par Ménélas. Quelque temps après, je vins dans le corps de Pythagore ; mais auparavant, j'errai long-temps sans avoir de demeure, et jusqu'à ce qu'il plût à Mnésarque de me construire une maison.

(1) Hérodote, *Thalie, chap. 102*, parle de ces fourmis : *elles sont*, dit-il, *un peu moins grosses que des chiens, mais plus fortes que les renards. On en voit quelques-unes chez le roi de Perse, qui ont été prises dans ce pays* (un désert des Indes). *Elles forment leurs demeures sous terre, et transportent le sable comme les fourmis de Grèce ; auxquelles elles ressemblent beaucoup ; mais le sable qu'elles amoncellent est un sable doré ou mêlé d'or, &c.* Pompée Mela parle aussi de ces fourmis fabuleuses, *liv. 3, chap. 7. Voyez* Arrien, *histoire de l'Inde, page 329, chap. 15* ; et Strabon, *liv. 15, page 485.*

MICYLLE.

Et pendant tout ce temps, te passois-tu de boire et de manger?

LE COQ.

Sans doute. La nourriture ne convient qu'à des corps.

MICYLLE.

Mais dis-moi, avant tout, si la guerre de Troye se passa comme Homère l'a racontée.

LE COQ.

Eh! d'où l'auroit-il appris, Micylle, il étoit alors chameau dans la Bactriane (1). Pour moi, je t'assure qu'il ne s'y passa rien de si extraordinaire. Ajax n'étoit pas d'une si grande taille que le dit Homère. Hélène n'étoit pas si belle qu'on le pense. Je l'ai vue; elle étoit, à la vérité, assez blanche, mais elle avoit un long col, qui faisoit bien voir qu'elle étoit la fille d'un Cigne. Du reste, elle étoit déja presque aussi vieille qu'Hécube. En effet, Thésée, qui vivoit du temps d'Hercule, l'avoit enlevée dans sa jeunesse. Or, Hercule avoit déja renversé les murs de Troyes, et vivoit du temps de nos pères. Panthus (2) m'a assuré qu'étant encore fort jeune, il avoit vu Hercule.

(1) Pays des plus gros chameaux. Il est bon de remarquer qu'en grec, le nom d'*animal de la Bactriane*, signifie *le chameau*, comme dans Oppien, de la Chasse, *liv. 3, v. 501.*

(2) Panthus étoit père d'Euphorbe.

MICYLLE.

Et Achille étoit-il si brave, ou sa valeur n'est-elle qu'une fable ?

LE COQ.

Je n'ai jamais combattu contre lui, et je ne pourrois pas te dire au juste ce qui se passoit chez les Grecs, parce que j'étois leur ennemi; mais je sais bien que je n'eus pas de peine à percer de ma lance Patrocle, l'ami d'Achille (1).

MICYLLE.

Ménélas en eut encore moins à te tuer (2). Mais en voilà assez sur la guerre de Troyes. Parle-moi à présent de Pythagore.

LE COQ.

Quand j'étois Pythagore, Micylle, j'étois un grand sophiste; il faut actuellement avouer la vérité, mais aussi j'étois fort instruit, et j'avois cultivé les plus belles connoissances. Je voyageai en Egypte, dans le dessein de conférer sur la philosophie avec les prêtres de ce pays. Je pénétrai leurs plus secrets mystères; j'appris les livres d'Orus et d'Osiris, et de retour en Italie, j'en imposai tellement aux Grecs de cette contrée, qu'ils me regardèrent comme un Dieu.

(1) Il le perça par derrière. Iliade, *liv. 16, v. 807.*
(2) Iliade, *liv. 17, v. 50.*

MICYLLE.

Je savois tout cela. J'avois même entendu parler de ta prétendue résurrection (1), et de cette cuisse d'or que tu faisois voir de temps en temps. Mais je suis curieux de savoir pourquoi tu défendis expressément de manger de la viande et de goûter aux fèves.

LE COQ.

Ne me demande pas cela.

MICYLLE.

Pourquoi donc ?

LE COQ.

J'aurois honte de t'en dire la véritable raison.

MICYLLE.

Tu ne dois point faire de difficultés de tout avouer à un homme qui est ton compagnon et ton ami, je n'ose pas dire ton maître.

LE COQ.

Ce ne fut ni par amour de la sagesse, ni par aucune raison de santé que je défendis cette

(1) Le Scholiaste de Sophocle, au soixante-deuxième vers de *l'Electre*, parle de cette résurrection. « Pythagore, dit-il, s'enferma dans un souterrein, après avoir » engagé sa mère à répandre le bruit de sa mort. Quelques temps après il reparut, et fit accroire aux Grecs, » par plusieurs prestiges, qu'il étoit ressuscité, et qu'il » arrivoit de l'empire de Pluton ».

nourriture (1). Mais, sachant que je n'exciterois pas l'admiration des hommes, si je ne faisois rien d'extraordinaire, je voulus, par des institutions nouvelles, m'attirer leurs respects, et je leur commandai le silence, afin que chacun expliquant mes préceptes d'une manière différente, on eût pour eux autant de vénération que pour des oracles obscurs.

MICYLLE.

Je crois que tu te moques encore de moi, comme tu fis autrefois des Crotoniates, des Tarentins, des Métapontains, et de tous ceux qui suivoient tes préceptes en silence et adoroient la trace de tes pas; mais enfin, après avoir dépouillé le personnage de Pythagore, de quel autre t'es-tu revêtu?

LE COQ.

Je devins Aspasie, courtisanne de Milet.

MICYLLE.

Que me dis-tu là? Tu as aussi été femme, Pythagore! Comment, maître Coq, il a donc

(1) Le véritable motif pour lequel les Pythagoriciens s'abstenoient des fèves, étoit, s'il en faut croire Clément d'Alexandrie, que ce légume rend les femmes stériles. Théophraste, au cinquième livre des causes physiques, cité par le même Clément, écrit que si l'on met des cosses de fèves au pied des arbres nouvellement plantés, ils se des-èchent, et que les poules qu'on nourrit de fèves cessent de pondre. Clément d'Alexandrie, *Strom. liv. 3, page 435*, à la fin.

été

été un temps où tu pondois? Pythagore couchoit avec Périclès, Pythagore poussoit la navette, filoit de la laine, et faisoit le métier de courtisanne?

LE COQ.

Il est vrai, Micylle, mais je ne suis pas le seul; Tirésias et Cænée le fils d'Elatus (1), ont été, avant moi, changés en femmes, et toutes tes railleries retombent aussi sur eux.

MICYLLE.

Sous lequel des deux sexes as-tu goûté le plus de plaisirs? Etoit-ce lorsque tu étois homme ou lorsque Périclès σε ὤπυιεν?

LE COQ.

Sais-tu que Tirésias fut puni pour avoir répondu à une pareille question (2).

MICYLLE.

Et bien! si tu ne veux pas me répondre, je m'en tiendrai à Euripide, qui dit, qu'il

(1) Ce Cænée fils d'Elatus, étoit autrefois une fille dont Neptune devint amoureux. Un jour que ce Dieu la pressoit vivement, elle lui promit de lui accorder ses faveurs, s'il vouloit lui jurer de lui accorder auparavant une demande. Neptune le jura, et Cænée lui demanda de la changer en garçon. Le Dieu fut obligé d'accomplir son serment, et de renoncer à son amour. Cænée devenue garçon, fut très-brave, et se distingua dans la guerre des Centaures, par l'un desquels cependant il fut tué. *Scholie grecque.*

(2) *Voyez* Ovide, *Métam. liv. 3, v. 324.*

aimeroit mieux aller trois fois à la guerre, que d'accoucher une seule (1).

LE COQ.

Un jour, Micylle, tu ponderas à ton tour : je te le prédis, et tu seras quelquefois femme, dans la révolution des siècles futurs.

MICYLLE.

Tu ne t'étrangleras pas, maudit Coq ! crois-tu que tous les hommes soient aussi voluptueux que les habitans de Samos et de Milet ? On dit qu'étant Pythagore, tu étois assez beau garçon dans ta jeunesse, et que tu servois d'Aspasie au tyran de Samos.... Mais après avoir joué le rôle d'Aspasie, sous quel sexe as-tu reparu ?

LE COQ.

Je suis devenu le philosophe Cynique Cratès.

MICYLLE.

Dieux ! quel changement, d'une courtisanne en philosophe !

LE COQ.

Après cela j'ai été roi, puis mendiant, ensuite satrape, peu après cheval, geai, grenouille, et mille autres choses semblables, qu'il seroit trop long de te détailler. Enfin je suis devenu Coq, et je l'ai été plusieurs fois, car j'aime cette condition. J'ai été au service des

(1) Euripide, tragédie de Médée, *v. 260.*

rois, des pauvres et des riches ; à présent je suis au tien, et je ris, lorsque je te vois t'ennuyer de la pauvreté, et admirer les riches. Tu ne connois pas les maux qui les assiègent : si tu savois de combien de soucis et d'inquiétudes ils sont la proie, tu rirois de toi-même, et de la fausse opinion qui te les fait regarder comme heureux.

MICYLLE.

Cependant Pythagore, si toutefois tu veux que je t'appelle ainsi, car je crains de confondre tes noms.

LE COQ.

Appelle-moi comme tu voudras, Euphorbe, Pythagore, Aspasie, Cratès, peu importe, je suis en même temps tout cela. Néanmoins, tu feras mieux de m'appeller Coq, puisque je le suis à présent ; d'ailleurs il ne faut pas mépriser un oiseau qui renferme en lui seul tant de graves personnages.

MICYLLE.

Eh bien, mon Coq, puisque tu as éprouvé tant de genres de vie, puisque tu as appris tant de choses, tu me diras quelle est la condition des riches, et quelle est celle des pauvres, afin que je puisse juger si tu as dit la vérité, en me déclarant plus heureux que les premiers.

LE COQ.

D'abord, Micylle, considère que tu n'as

rien à redouter de la guerre. Si l'on dit que les ennemis font une irruption, rien ne t'alarme ; tu ne crains pas qu'ils ravagent tes campagnes, détruisent tes jardins, ou saccagent tes vignes. Au premier son de la trompette, tu jettes un coup-d'œil autour de toi, et tu te sauves où tu peux. Mais les riches, à ces nouvelles, sont remplis d'inquiétudes, et lorsque du haut des murailles, ils voient toutes leurs possessions ravagées par les ennemis, ils sont plongés dans la plus grande douleur. S'il faut contribuer pour les besoins de l'état, ce sont les riches seuls que l'on impose ; et s'il faut aller à la guerre, ce sont encore eux qui sont le plus exposés aux dangers, parce qu'ils combattent à la tête des troupes. Pour toi, couvert d'un simple bouclier d'osier, rien ne ralentit ta fuite si l'on est vaincu, et si l'on est vainqueur, tu es toujours prêt à célébrer la victoire.

Dans la paix, tu te rends à l'assemblée du peuple. Là, tu règnes sur les riches ; ils frissonnent et tremblent à ton aspect; ils cherchent, par de fréquentes distributions, à capter tes bonnes graces ; ils se donnent toutes sortes de peines pour te procurer des bains, des jeux, des spectacles, des divertissemens : et toi, censeur rigoureux de leur conduite, à peine souvent daignes-tu t'entretenir avec eux. Lorsqu'il te plaît, tu les fais lapider et tu confisques leurs biens. Tu es en sûreté contre la calomnie ; tu ne crains point qu'un voleur,

perçant la nuit le mur de ta maison, vienne t'enlever ton trésor ; tu n'as point l'embarras des affaires ; tu n'es point occupé à des calculs continuels, ni à faire rendre compte à des fripons d'œconomes ; mais le soir, lorsque tu as fini une paire de souliers, tu reçois sept oboles, le prix de ton travail, et tu vas au bain s'il te plaît, ou bien tu achètes, pour te régaler, un hareng, quelques légumes, des têtes d'ail ; tu chantes sans cesse, et tu vis comme un sage, graces à cette excellente pauvreté.

Un pareil régime conserve ta santé, et fortifie ton corps ; tu t'endurcis contre le froid ; le travail, qui t'aiguise sans cesse, te rend un athlète redoutable aux maux qui terrassent les autres hommes ; aucune maladie grave n'ose t'attaquer. Si, par hasard, une fièvre légère s'est emparée de toi, tu la supportes quelque temps ; mais bientôt tu te lèves et tu la chasses par la diète. Elle ne tarde pas à prendre la fuite, lorsqu'elle te voit te remplir d'eau froide, et dire un long adieu aux visites des médecins.

Quels maux, au contraire, l'intempérance ne cause-t-elle pas aux riches ? la phthisie, l'hydropisie, la péripneumonie, tristes fruits de ces splendides soupers, dans lesquels ils passent leurs jours.

Les riches, par leur ambition, ressemblent à Icare ; ils s'élèvent dans les airs, ils s'approchent du Soleil, et ne font pas réflexion que leurs aîles ne sont attachées qu'avec de la cire. Aussi souvent ils tombent avec fracas

dans la mer, la tête la première. Les pauvres, au contraire, semblables à Dædale, ne portent pas leur vol si haut ; ils aiment mieux raser la terre et les bords de la mer. Quelquefois même ils trempent leurs aîles dans l'onde salée, afin de pouvoir la traverser avec plus de sûreté.

MICYLLE.

Tu me parles-là de gens tout-à-fait sensés.

LE COQ.

Vois combien le naufrage des autres leur a attiré de honte. Vois Crésus vaincu (1), exposé aux railleries des Perses, monter sur le bûcher. Vois Denys-le-Tyran (2), chassé de Syracuse, contraint de montrer à lire aux enfans de Corinthe, et de changer son sceptre contre la verge d'un maître d'école.

MICYLLE.

Mais dis-moi, mon Coq, lorsque tu étois roi (car tu m'as dis que tu avois régné), comment as-tu trouvé cette condition ? Tu devois être heureux, puisque tu possédois le premier de tous les biens.

LE COQ.

Ah ! Micylle, ne m'en rappelle pas le souvenir ; c'est l'état où j'ai été le plus à plaindre.

(1) Hérodote, *Clio*. Au lieu de *vaincu*, le grec dit : *dont les aîles sont arrachées*.

(2) Denis-le-jeune.

Il est vrai que j'avois l'apparence du bonheur, mais au-dedans j'étois rongé de mille chagrins cuisans.

MICYLLE.

Et quels étoient donc ces chagrins ? Ce que tu dis-là ne me paroît pas croyable.

LE COQ.

Mon royaume étoit vaste et fertile; la beauté de ses villes et le nombre de leurs habitans, attiroient l'admiration de tous les étrangers. Il étoit arrosé par des fleuves navigables, et la mer lui fournissoit des ports favorables au commerce. J'avois de nombreuses armées de terre et de mer, une garde considérable, des richesses immenses. Mon palais étoit rempli de vases d'or; enfin j'étois décoré de toute la pompe royale. Si je sortois, le peuple se précipitoit en foule sur mes pas. En me voyant, mes sujets croyoient voir un Dieu; les uns se prosternoient à mon passage; d'autres, pour mieux satisfaire leur curiosité, montoient jusques sur les toits. On s'estimoit heureux si l'on avoit pu contempler mon char, mon habit, mon diadême et tout mon cortège. Mais moi, qui connoissois les inquiétudes dont j'étois la victime, je leur pardonnois aisément leur ignorance et leur curiosité. J'avois pitié de moi-même, et je me comparois à ces statues colossales, ouvrages de Phidias, de Miron, ou des Praxitelle. Elles représentent au-dehors Jupiter ou Neptune; elles paroissent d'or ou d'ivoire;

elles ont à la main un foudre ou un trident; mais si vous vous baissez, si vous regardez dessous, vous verrez leur cavité remplie de barres de fer et de clous; des pièces de bois les traversent; elles sont enduites de poix et cachent mille difformités, sans parler des araignées et des souris qui y font leur séjour. Voilà, Micylle, quelle est la royauté.

MICYLLE.

Tu ne m'as pas encore dit, quelle étoit cette difformité secrète de la condition des rois, ni quels sont ces clous et ces barres de fer. Je vois bien, que posséder un grand empire, être traîné sur un char magnifique, recevoir les hommages et l'adoration des peuples, peut avoir quelque ressemblance avec la statue colossale; c'est en effet, quelque chose de divin. Explique-moi donc à présent ce que signifient les ordures qui se trouvent dans l'intérieur du colosse.

LE COQ.

Que te dirai-je, Micylle, des craintes, des soupçons, des remords qui accompagnent les rois, de la haine et des complots de ceux qui les environnent? Les monarques ne goûtent qu'un sommeil rare et interrompu, des rêves épouvantables portent l'effroi dans leurs sens. Toujours inquiets, ils ne lisent dans l'avenir que des événemens funestes. Des occupations continuelles les enchaînent; les négociations, l'administration de la justice, les expéditions

militaires, les traités, les conseils; jamais un sommeil agréable n'appesantit leurs paupières. C'est pour eux une nécessité de veiller sans cesse sur la conduite des autres, et d'avoir mille affaires sur les bras. Le fils d'Atrée (1) ne peut goûter les douceurs du repos, mille soins le tourmentent, tandis que les Grecs jouissent d'un sommeil paisible. Ce roi (2) de Lydie n'est point heureux, parce que son fils est muet. Le roi de Perse (3) ne voit qu'avec inquiétude Cléarque rassembler des troupes pour Cyrus. Un autre est alarmé de voir Dion s'entretenir en secret avec les Syraçusains. Alexandre ne peut supporter les louanges que l'on donne à Parménion. Perdiccas craint Ptolemée, et Ptolemée Séleucus.

L'amour remplit le cœur d'un autre de chagrins. Sa maîtresse lui est infidelle, ou ne lui accorde ses faveurs qu'avec répugnance. Que faire, si l'on apprend que des sujets se sont révoltés, si l'on voit deux ou trois gardes se parler à l'oreille d'une manière mystérieuse? Le comble du malheur est qu'il faut souvent soupçonner ses meilleurs amis, et n'en attendre jamais rien que d'affreux. L'un est mort empoisonné par son fils, un autre a péri par les

(1) Allusion au début du dixième livre de l'Iliade.

(2) Crésus.

(3) Artaxercès. Il désigne ici la révolte de Cyrus le jeune contre son frère, et l'expédition des dix mille Grecs, dont Cléarque étoit le chef.

mains de son mignon, et plus d'un Micylle a terminé ses jours de cette manière.

MICYLLE.

Que me dis-tu là, mon Coq? Fi donc! tout cela est horrible. Ah! j'aime bien mieux, courbé sur mon ouvrage, tailler un morceau de cuir, que de boire, dans une coupe d'or, l'aconit préparé par les mains d'un perfide ami. Je risque tout au plus de me couper le bout des doigts, si mon tranchet vient à me tourner dans la main; mais ceux dont tu me parles, se donnent des festins mortels. Lorsqu'ils tombent, ils ressemblent à ces comédiens que l'on voit représenter Cécrops, Sisyphe ou Télephe; ils portent un diadême, une épée, à poignée d'ivoire, leur chevelure flotte sur un habit couvert d'or; mais si, poussés par quelqu'un, ils viennent à tomber, ce qui arrive assez souvent, alors ils donnent à rire aux spectateurs. Le masque et le diadême du comédien se brisent, son véritable visage s'ensanglante, ses habits déchirés laissent voir les haillons dont il est vêtu, et ses jambes dépouillées de leur cothurne, montrent qu'il avoit le pied trop petit pour une si grande chaussure.

Tu vois, mon Coq, qu'à ton exemple je fais aussi des comparaisons. Mais après avoir été roi, comment as-tu trouvé la condition de cheval, de poisson, de chien, ou de grenouille?

LE COQ.

Tu me fais-là une question qui exigeroit une longue réponse ; d'ailleurs ce n'est pas ici le moment de te la faire, qu'il te suffise de savoir que de toutes les conditions que j'ai éprouvées, aucune ne m'a paru plus rude à supporter que celle de l'homme. Il ne sait pas assez se renfermer dans les bornes de la nature. En effet, a-t-on jamais vu un cheval devenir usurier, une grenouille calomniatrice, un geai faire le philosophe, un moucheron le cuisinier, ou un coq jouer le personnage d'un giton ? Aucun des emplois ridicules que vous exercez ne se trouve parmi les bêtes.

MICYLLE.

Ce que tu dis, mon Coq, est très-vrai. Cependant je ne rougirai point de t'avouer ce que j'éprouve. Je ne puis me défaire de ce desir d'être riche, que j'ai sucé avec le lait. Ce songe qui m'a fait voir tant d'or est toujours présent à mes yeux ; et ce coquin de Simon, nageant dans toutes sortes de biens et de plaisirs, est pour moi un violent sujet de jalousie.

LE COQ.

Je t'en guérirai bientôt, Micylle, et puisqu'il est encore nuit, lève-toi et me suis, je vais te conduire chez ce Simon, et chez tous les riches où tu voudras entrer. Tu verras quel est leur sort.

MICYLLE.

Comment feras-tu ? Toutes les portes sont fermées : veux-tu que je perce le mur de leurs maisons ?

LE COQ.

Non, Mercure auquel je suis consacré, a donné à la plume recourbée que je porte à la queue, une propriété particulière.

MICYLLE.

Mais tu as deux plumes faites ainsi.

LE COQ.

C'est la droite ; celui à qui je la laisse arracher, peut ouvrir toutes les portes, entrer dans l'intérieur des maisons, y voir ce qui s'y passe, et n'être point lui-même apperçu.

MICYLLE.

Ah ! je ne savois pas, mon Coq, que tu fusses aussi un enchanteur. Mais si tu me donnes une fois cette plume précieuse, tu verras bientôt toutes les richesses de Simon transportées chez moi.

LE COQ.

Cela ne seroit pas juste, Micylle, et Mercure m'a ordonné de découvrir par mon cri, celui qui voudroit abuser de la puissance de ma plume.

MICYLLE.

Ce que tu dis-là n'est pas croyable. Quoi !

Mercure, qui lui-même est un voleur, seroit jaloux des autres? Quoi qu'il en soit, allons toujours, je m'abstiendrai, si je puis, de toucher à l'or de Simon.

LE COQ.

Arrache d'abord la plume. Comment! je crois que tu me les arraches toutes deux.

MICYLLE.

C'est afin d'être plus sûr de mon fait, et puis ta queue n'en paroîtra pas si difforme.

LE COQ.

Soit. Irons-nous d'abord chez Simon, ou chez quelque autre riche?

MICILLE.

Non, non! ce sera chez Simon, qui, depuis qu'il est riche, veut avoir quatre syllabes à son nom, au lieu de deux. Mais nous voici déja devant sa porte, que faut-il faire à présent?

LE COQ.

Introduis la plume dans la serrure.

MICYLLE.

Que vois-je! la porte s'est ouverte comme avec la clef.

LE COQ.

Entre le premier. Vois-tu Simon, se privant du sommeil pour compter son argent?

MICYLLE.

Oui, je l'apperçois auprès d'une petite lampe. Comme il est pâle ! je ne sais d'où cela peut lui venir ; il faut que ce soit les soucis et les inquiétudes qui l'aient ainsi rendu maigre, car je n'ai pas entendu dire qu'il fût malade.

LE COQ.

Ecoute-le parler, tu sauras bientôt quelle est la cause de sa pâleur.

SIMON.

Oui, ces soixante-dix talens seront bien plus en sûreté si je les cache sous mon lit ; personne ne s'en doutera. Quant aux seize autres, il faut que Sosyle, mon palfrenier, m'ait vu les enfouir dans l'écurie ; car, depuis quelque temps, il néglige furieusement mes chevaux, et devient bien paresseux. Mais il en a sûrement déja volé beaucoup : avec quoi mon cuisinier lui auroit-il acheté hier de quoi se régaler ? On m'a dit qu'il avoit fait présent à sa femme d'un bijou de cinq dragmes. Oh ! malheureux que je suis ! ces coquins-là me ruinent..... Mais, ma vaisselle n'est point en sûreté ; j'en ai tant, que l'on pourroit bien être tenté de percer la muraille pour me la voler. Tout le monde est jaloux de moi et me dresse des embûches, sur-tout mon voisin Micylle.

MICYLLE.

Oui, je te ressemble, n'est-ce pas, et j'emporte les plats sous mon aisselle ?

LE COQ.

Tais-toi, Micylle, ne vas pas faire connoître que nous sommes-là à l'écouter.

SIMON.

Ah! il vaut mieux ne se point coucher, et rester en sentinelle.... Je ferois bien de faire un tour dans la maison.... Qui va là?.... Je te vois scélérat. Par Jupiter....... Ah! ce n'est qu'une colonne. Bon, tout va bien. Cachons notre argent, demain nous le recompterons pour voir s'il n'y manque rien... On m'a frappé......... On m'assiège, on en veut à mon bien : vîte, mon épée.... Si je prends quelqu'un.... Serrons promptement notre argent.

LE COQ.

Tu vois, Micylle, quelle est la vie de Simon. Allons-nous-en chez quelque autre; la nuit ne va pas tarder à finir.

MICYLLE.

Ah, le malheureux, quelle vie il mène! puissent mes ennemis être riches à ce prix! Cependant auparavant de m'en aller, je veux le frapper sur la joue.

SIMON.

Quelqu'un m'a frappé. Au voleur.... Malheureux! on m'assassine.

MICYLLE.

Pleure, misérable, passe les nuits à veiller, sèche sur ton or, et deviens aussi pâle que lui. Si tu veux, mon Coq, nous irons chez Gniphon; il demeure ici près.... La porte s'est ouverte d'elle-même.

LE COQ.

Le vois-tu, éveillé par l'avarice, s'occuper à calculer ses usures avec ses doigts crochus. Eh bien! dans peu, il faudra qu'il abandonne ses richesses pour devenir chauve-souris ou moucheron.

MICYLLE.

Cet insensé me paroît encore plus malheureux qu'une chauve-souris ou qu'un insecte. Allons chez un autre.

LE COQ.

Allons chez ton Eucrates. La porte est ouverte, et tu peux entrer.

MICYLLE, *regardant les meubles somptueux d'Eucrates.*

Hélas! il n'y a qu'un moment que tout ceci m'appartenoit.

LE COQ.

Quoi! tu penses toujours à ton rêve! tiens, vois cet infame vieillard Eucrates couché avec son valet.

MICYLLE.

MICYLLE.

Ah, cela est abominable : sortons. Que vois-je ! sa femme s'abandonne à son cuisinier !

LE COQ.

Eh bien, Micylle, voudrois-tu à présent être l'héritier d'Eucrates, et posséder ses trésors ?

MICYLLE.

Les Dieux m'en préservent, mon Coq ! périssons plutôt de faim et de misère avant que cela m'arrive. Adieu l'or, adieu les festins, je serai plus riche avec quatre oboles, que ces gens-là avec toutes leurs richesses et tous leurs vices (1).

LE COQ.

Déja le crépuscule commence, le jour s'approche ; retournons à la maison, tu verras le reste une autre fois.

(1) Le grec : ἢ τοιχωρυχεῖσθαι πρὸς τῶν οἰκετῶν, paroîtroit signifier *que de voir ma maison renversée par des valets* ; c'est ainsi que le traducteur latin l'a rendu ; mais en y réfléchissant, on voit que Lucien fait une terrible allusion à l'action infame d'Eucrates.

ICAROMÉNIPPE

OU

LE VOYAGEUR AÉRIEN (1).

MÉNIPPE ET SON AMI.

MÉNIPPE.

OUI, j'ai bien parcouru trois mille stades (2), depuis la terre jusqu'à la lune, où j'ai fait ma première station; de-là jusqu'au soleil, il y a bien à monter cinq cents parasanges (3); et du soleil jusqu'au ciel même, et à la citadelle escarpée de Jupiter, il peut y avoir une forte journée d'aigle (4).

(1) Ὑπερνέφελος, signifie proprement, *qui est au-dessus des nuages.*

(2) Le stade étoit une mesure grecque, adoptée ensuite par les Romains, composée de cent vingt-cinq pas géomètriques.

(3) Le parasange, mesure de Perse, étoit de trente stades de chemin. Le stade est de cent *orgyes* ou *brasses*, et comme l'arpent, de cent pieds. Le mille est de sept stades; cependant quelques auteurs anciens lui en donnent dix. Mais le géographe Strabon ne lui en donne que huit, ainsi que d'autres. *Scholie grecque.*

(4) Le grec dit: *cela seroit d'une journée pour aigle qui auroit une bonne ceinture.* C'est une parodie d'une expression d'Homère. Εὐζώνος, signifie *agile.*

L'AMI.

De graces, Ménippe, que veut dire ce calcul astronomique ? Qu'est-ce que tu mesures-là, tout bas ? Il y a déja du temps que je te suis, et je t'entends parler de lune, de soleil, proférer, qui plus est, les mots étrangers de stations et de parasanges.

MÉNIPPE.

Ne sois pas étonné, mon cher, si je te parois m'occuper d'objets élevés et célestes; je calculois, en moi-même, le chemin que j'ai fait dans mon dernier voyage.

L'AMI.

Apparemment qu'à l'exemple des Phéniciens, tu jugeois de ta route par le cours des astres ?

MÉNIPPE.

Point du tout. C'est dans les astres même que j'ai voyagé.

L'AMI.

Par Hercule ! tu as fait là un songe bien long, si tu as dormi sans t'en appercevoir pendant tant de chemin.

MÉNIPPE.

Tu crois que je te fais ici le récit d'un songe. Et bien, j'arrive tout récemment du palais de Jupiter.

L'AMI.

Que dis-tu ? Ménippe descendu du ciel, et de la demeure de Jupiter, revient aujourd'hui dans la Grèce ?

MÉNIPPE.

Rien n'est plus vrai. Tu me vois arrivant, en ce jour, des régions célestes, où j'ai vu et entendu des choses admirables; et si tu refuses de me croire, j'en serai ravi, car j'aurai joui d'un bonheur incroyable.

L'AMI.

Et comment oserois-je, divin et céleste Ménippe, foible et terrestre mortel que je suis, refuser de croire un homme, qui voit les nuages sous ses pieds, et qui, pour parler comme Homère, *est un des habitans des cieux*. Cependant, je te prie de me dire par quel moyen tu as pu t'élever dans les airs. Où as-tu pu trouver une échelle assez haute ?... Car, à en juger par ta figure, tu ne ressembles pas assez au jeune berger de Phrygie (1), pour que je puisse imaginer que tu as été enlevé par un aigle, et destiné à servir d'échanson, à la table des Dieux.

MÉNIPPE.

Tu te moques de moi, je le vois bien, et ne suis pas surpris qu'un récit aussi extraor-

(1) Ganymède.

dinaire te paroisse tout semblable à une fable. Mais sache que, pour m'élever dans les cieux, je n'ai point eu besoin d'échelle, ni d'être le mignon d'un aigle. J'ai volé de mes propres aîles.

L'AMI.

Voilà qui surpasse tout ce qu'a fait Dédale; et j'ignorois encore que tu eusses été métamorphosé en milan ou en geai.

MÉNIPPE.

Courage, mon ami. Tu n'es pas éloigné de deviner. En effet, à l'exemple de Dédale, je me suis aussi fabriqué des aîles.

L'AMI.

Comment! et tu n'as pas craint, pour prix de ta témérité, de tomber dans quelque mer, à laquelle, comme Icare, tu aurois donné ton nom (1)?

MÉNIPPE.

Non, sans doute; Icare attacha ses aîles avec de la cire, qui se fondit bientôt à l'aspect du soleil; les plumes se détachèrent, et Icare dut nécessairement tomber: au lieu que mes aîles étoient bien plus solides (2).

L'AMI.

Explique-toi. Peu s'en faut que tu ne me

(1) Le grec dit: *que tu aurois fait appeller Ménippienne, comme la mer Icarienne.*

(2) Mot à mot: *étoient sans cire.*

persuades insensiblement de la vérité de ton histoire.

MÉNIPPE.

Voici comment la chose est arrivée. J'avois pris à la chasse un aigle et un vautour de la plus forte espèce ; je leur coupai les aîles, et...... Mais, si tu avois le loisir de m'entendre, il vaudroit mieux que je te racontasse ce qui a donné lieu à cette belle invention.

L'AMI.

Très-volontiers, tes discours excitent ma curiosité (1), et j'attends avec avidité la fin de ton récit. Mais, par le Dieu de l'amitié, ne vas pas me quitter au sommet de ta narration, lorsque tu m'auras suspendu par les oreilles (2).

MÉNIPPE.

Ecoute-moi donc, car je sais qu'il n'est point civil d'abandonner son ami, lorsqu'il desire fortement quelque chose, et sur-tout lorsqu'il est, comme tu le dis, suspendu par les oreilles.

(1) Le grec dit : *je suis suspendu par tes discours, et j'attends la bouche béante, &c.* Notre langue n'atteint point à la force de ces métaphores.

(2) Cette plaisanterie pourra ne pas plaire à bien des gens, mais elle est dans Lucien ; et, que ce soit ou non du sel attique, il faut tout traduire, quand on veut faire connoître un auteur.

Dès que j'eus commencé à réfléchir sur la vie humaine, je trouvai bientôt que les choses d'ici-bas étoient peu stables, ridicules et viles. Je veux dire les richesses, les dignités, la puissance ; et plein de mépris pour ces objets, dont je regardois la recherche comme un obstacle à l'étude de ceux qui sont vraiment dignes de nos empressemens, j'essayai de lever les yeux et de contempler cet univers. Mais je tombai dans un grand embarras, quand, pour la première fois, je considérai ce que les philosophes appellent le *Monde*. Je ne pouvois comprendre comment il avoit été formé, ni quel en avoit été l'ouvrier, s'il avoit eu un commencement, et s'il devoit avoir une fin. En examinant ses différentes parties, mon incertitude redoubloit encore ; et lorsque je voyois la disposition des étoiles, dont le ciel est parsemé, et le soleil lui-même, je desirois vivement en connoître la nature et la cause. Les révolutions de la lune me paroissoient encore plus singulières, et tout-à-fait étranges : je regardois la variété de ses phases, comme tenant à une cause inexplicable. Je pouvois encore moins comprendre la rapidité des éclairs, les éclats du tonnerre, et ces torrens de pluie, de grêle et de neige, qui tombent avec tant de violence ; enfin il m'étoit impossible de former là-dessus quelque conjecture satisfaisante.

Dans la perplexité où se trouvoit alors mon esprit, je pensai que c'étoit des philosophes

que je pouvois apprendre tous ces phénomènes. J'imaginois qu'il leur seroit facile de m'en expliquer les véritables causes ; en conséquence je choisis ceux qu'une physionomie austère, un visage pâle, garni d'une barbe large et touffue, me portoient à croire les plus habiles. En effet, plusieurs me paroissoient sublimes dans leurs discours, et parfaitement instruits des merveilles célestes. Je me remis donc entre leurs mains, moyennant une grosse somme d'argent, dont je payai partie sur le champ, et promis l'autre, quand ils m'auroient fait parvenir au faîte de la philosophie. Je demandois qu'ils m'apprissent à disserter avec facilité sur les phénomènes du ciel, qu'ils me fissent connoître l'ordre et l'arrangement de l'univers. Mais, bien loin de dissiper mon ancienne ignorance, ils me jettèrent dans une incertitude encore plus grande, en ne m'entretenant que de *principes*, de *fins*, d'*atômes*, de *vuide*, de *matière*, d'*idées*, et de mille autres termes barbares, dont ils m'étourdissoient tous les jours. Mais le plus embarrassant pour moi, étoit que la doctrine de l'un, ne s'accordoit nullement avec celle de l'autre, et que leurs opinions se combattoient et étoient diamétralement opposées ; tous vouloient cependant me persuader, et chacun d'eux s'efforçoit de m'attirer à son sentiment particulier.

L'AMI.

Ce que tu me dis est bien étrange ! Com-

ment des gens qui se piquent de sagesse, peuvent-ils disputer sur des vérités constantes, et ne pas avoir, sur les mêmes objets, la même façon de penser ?

MÉNIPPE.

Oh ! tu rirois bien, mon ami, si tu connoissois l'orgueil et la forfanterie qui règnent dans leurs discours. En effet, ces gens-là ont toujours vécu (1) sur la terre ; ils ne sont point d'une nature supérieure à celle des (2) autres hommes, leur vue n'est pas plus perçante que celle de leurs voisins. La plupart même ont les yeux obscurcis de vieillesse (3), et cependant ils assurent qu'ils voient distinctement les extrémités des cieux ; ils mesurent le soleil, marchent dans les espaces qui sont au-dessus de la lune ; et comme s'ils étoient tombés tout récemment des étoiles, ils en décrivent la forme et la grandeur. Souvent ils ignorent combien il y a de stades de Mégare à Athènes, et néanmoins ils osent dire quelle est la distance de la lune au soleil, combien ces astres ont de coudées dans leur circonférence, quelle est la hauteur de l'espace occupé

(1) Le grec dit : *marché.*

(2) *Ils n'ont rien de plus que nous qui marchons sur la terre.* Ces derniers mots sont tirés du vers 442 du cinquième livre de l'Iliade.

(3) Le grec ajoute : *ἢ ἀργίας*, ou *de paresse.* Mot qui me paroît faire ici peu de sens, et que j'aimerois mieux rendre par *foiblesse* ou *infirmité.*

par l'air, quelle est la profondeur de la mer. Ils mesurent la terre, tracent des cercles, figurent des triangles sur des quarrés, décrivent différens orbites, et soumettent le ciel même à leurs hardis calculs. Mais une preuve de leur ignorance et de leur orgueil, c'est qu'au lieu de ne parler que par conjectures sur ces objets, dont on ne peut avoir de connoissances certaines, ils soutiennent leurs sentimens avec la dernière opiniâtreté, sans permettre à nul autre de faire prévaloir le sien. Ils assurent (et peu s'en faut que ce ne soit avec serment), que le soleil est une boule de fer rouge, que la lune est habitée, que les étoiles s'abreuvent des vapeurs que le soleil attire de la mer, comme avec une corde à puits, et qu'il leur distribue à boire tour-à-tour. Du reste, il est aisé de voir combien ils diffèrent dans leurs opinions, et je te prie de remarquer si la doctrine de l'un ressemble à celle d'un autre, ou plutôt si elle ne lui est pas absolument opposée. D'abord ils ne s'accordent point entre eux sur l'origine du monde. Les uns veulent qu'il soit incréé et incorruptible; d'autres osent parler de celui qui en a été l'ouvrier; ils expliquent la manière dont il s'y est pris, pour le composer. Mais ceux qui m'étonnoient le plus, étoient ceux qui parloient d'un certain Dieu, fabricateur de toutes choses, et ne pouvoient me dire, ni de quel lieu il étoit venu, ni en quel endroit il étoit, lorsqu'il travailloit à la formation de tous les êtres; car tu

sens bien qu'avant l'existence de l'univers, on ne peut imaginer ni temps ni lieu (1).

L'AMI.

Pour cela, voilà des hommes bien hardis et bien impudens !

MÉNIPPE.

Et que seroit-ce donc, mon cher, si tu avois entendu tout ce qu'ils débitent sur les *idées*, ou sur les choses *incorporelles*, et leurs savantes dissertations sur le *fini* et l'*infini ?* car souvent il s'élève, sur ces matières, de fortes disputes entre ceux qui croient que l'univers ne périra jamais, et ceux qui assignent un terme à son existence. Bien plus, quelques-uns prétendent prouver qu'il y a une infinité de mondes (2), et condamnent absolument ceux qui enseignent qu'il n'y en a qu'un. Un autre, sans doute ennemi de la paix, pense que la guerre est la mère de toute chose (3). Quant à leurs sen-

(1) Ce raisonnement, plus brillant que solide, se détruit aisément, si l'on songe que le temps n'existe point ; c'est un mot vuide de sens, et voilà pourquoi on n'a jamais pu comprendre ni définir le temps. L'éternité seule existe nécessairement. Quant au lieu, un pur esprit ne peut être renfermé dans l'espace. Les idées de *temps* et de *lieu* ne sont que des idées factices, et qui n'ont pu avoir d'apparence de réalité que pour des êtres imparfaits, qui, n'ayant qu'une existence bornée, ne peuvent juger que par relation.

(2) Il raille ici Démocrite.

(3) Doctrine physique d'Empedocle. Cette guerre est le choc et la combinaison des élémens.

timens sur les Dieux, que te dirai-je ? Les uns veulent que la divinité soit un nombre (1); il y en a qui jurent par le chien, l'oie, ou le platane (2); ceux-ci, chassant tous les autres Dieux, donnent à un seul l'empire de l'univers. En les entendant, je fus fâché d'apprendre combien étoit grande la disette des Dieux. Mais quelques-uns, d'un caractère plus libéral, assurent qu'il y en a plusieurs. Ils les divisent en plusieurs classes, appellent l'un le premier Dieu, donnent à d'autres le second et le troisième rang de la divinité. Quelques-uns croient encore que la nature divine est incorporelle, et n'a ni sens ni figure; d'autres ne la conçoivent qu'avec un corps. Tous ne pensent pas également que les Dieux se mêlent de nos affaires. Il en est qui, les délivrant de tous soins pénibles, à-peu-près comme nous avons coutume de dispenser les vieillards des charges publiques, les font presque ressembler aux gardes que l'on introduit dans les pièces de théâtre. D'autres enfin, surpassant toutes ces opinions, pensent qu'il n'y a jamais eu de Dieux, et laissent le monde se gouverner sans conducteur et sans maître.

En écoutant ces discours, je ne me sentois pas la force de refuser ma confiance à des hommes dont la voix étoit si bruyante, et la barbe si respectable; d'un autre côté, je ne

(1) Pythagore.
(2) Socrate.

savois comment faire pour ne rien trouver de répréhensible et de contradictoire dans leurs enseignemens. Souvent même je m'efforçois de croire à quelques-uns; mais bientôt, comme le dit Homère (1):

Un tout autre desir triomphoit dans mon cœur.

Enfin, ne sachant plus à qui m'adresser, je désespérai de trouver sur la terre la vérité que j'y cherchois. Je crus en conséquence qu'il ne me restoit plus d'autre ressource pour mettre fin à mon incertitude, que de trouver le moyen de m'attacher des aîles, à l'aide desquelles je pusse m'élever dans les cieux. Le desir que j'en avois me fit espérer que la chose ne seroit pas impossible. Esope, dans ses fables, ne nous fait-il pas voir des aigles, des escargots, des chameaux même, pour lesquels la route du ciel a été praticable? Mais comme il me paroissoit de toute impossibilité qu'il me poussât jamais des aîles, je crus qu'en m'accommodant celles d'un aigle ou d'un vautour, les seules proportionnées à la taille d'un homme, je pourrois peut-être réussir dans mon entreprise. Ayant donc pris ces deux oiseaux à la chasse, je coupai adroitement l'aîle droite de l'aigle, et la gauche du vautour, je les attachai à mes épaules avec de fortes courroies, puis ajoutant à leurs extrémités de quoi pouvoir les tenir avec les mains, je m'essayai à voler. D'abord

(1) Odyssée, *liv. 1, v. 302.*

je ne faisois que sauter en m'aidant de mes mains, et, comme les oies, je volois terre à terre, et marchois sur la pointe des pieds; en étendant les aîles; mais, voyant que la chose me réussissoit, j'osai tenter une épreuve plus hardie, et montant sur la citadelle, je me précipitai en bas, et volai jusques sur le théatre. Comme j'avois fait ce trajet sans danger, je résolus d'élever mon vol dans une plus haute région. Je m'élançai du Parnèthe (1), et de l'Hymette, et planai jusqu'au mont Géranée (2), de-là jusqu'à la citadelle de Corinthe (3), puis par-delà la montagne de Pholoë (4) et l'Erymanthe, jusques à Taygète (5). L'exercice augmenta ma hardiesse, et je parvins à m'élever dans les plus hautes régions de l'air. Dès lors je résolus de ne plus mesurer mon vol sur celui des petits oiseaux. Je

(1) Chaîne de montagnes qui sert de limites à l'Attique et à la Béotie.

(2) Montagne à l'entrée de l'Isthme de Corinthe. Son nom signifie *montagne des Grues*; il lui fut donné, selon Pausanias, *Attiques*, *page 38*, de ce que pendant le déluge de Deucalion, Mégarus, fondateur de Mégare, se sauva à la nage sur cette montagne, guidé par une troupe de Grues qui s'y refugioient. Depuis ce temps, ce lieu fut appellé le mont *aux Grues*.

(3) La citadelle appellée *Acrocorinthus*, étoit située sur une montagne escarpée près de Corinthe.

(4) Montagne d'Arcadie. L'Erymanthe est un fleuve de la même contrée.

(5) Taygète, montagne située au fond du Péloponèse, qui sert de limites à la Messenie et à la Laconie.

montai sur l'Olympe (1) ; et après avoir fait une provision de vivres, la plus légère qu'il me fut possible, je dirigeai mon vol droit vers les cieux. La grande élévation me troubla d'abord la vue, mais ensuite je m'y accoutumai à merveille. Lorsque je fus arrivé dans la région de la lune, je laissai beaucoup de nuages derrière moi, et comme je sentois de la fatigue, sur-tout dans l'aîle gauche, qui étoit celle de vautour, je m'approchai de la lune, et m'assis dans cet astre, pour prendre un peu de repos. De-là, jettant les yeux sur la terre, tel que le Jupiter d'Homère (2), je promenois mes regards tantôt sur la Thrace qui nourrit des chevaux, tantôt sur la Mysie; peu après, je considérois à mon gré la Grèce, la Perse, l'Inde, et cette vue me remplissoit d'un plaisir indicible.

L'AMI.

Tu me diras du moins, Ménippe, quelle en étoit la cause, afin que je n'ignore aucune circonstance de ton voyage, et que je sache même tout ce que tu as pu observer de curieux pendant ta route. Je m'attends à entendre bien des choses nouvelles sur la forme dont la terre et les objets qu'elle contient, se sont offerts à tes yeux.

(1) Montagne de Phocide.

(2) Iliade, *liv. 13*, au commencement.

MÉNIPPE.

Tu as raison, mon ami : et pour bien me comprendre, transporte-toi en idée dans la lune, voyage avec moi par le moyen de mon récit, et considère la disposition des choses qui sont sur la terre. D'abord, imagine-toi voir une terre extrêmement petite, mais beaucoup plus petite que la lune ; ensorte qu'au premier coup-d'œil (1), je fus fort embarrassé pour découvrir la place qu'occupoient nos énormes montagnes, et cette mer qui nous paroît immense ; si je n'eusse apperçu le colosse des Rhodiens (2), et la tour bâtie sur le Phare (3), je crois que la terre eût totalement échappé à mes regards. Mais la hauteur de ces deux monumens, qui s'élèvent jusqu'aux nues, et l'éclat dont les feux du soleil faisoient briller

(1) Le grec dit : *ayant tout-à-coup penché la tête.*

(2) Il étoit haut de soixante-dix coudées selon l'opinion commune, et de quatre-vingt ſuivant Simonide, qui dit dans sa quatre-vingt-neuvième épigramme :

Τὸν ἐν Ρόδῳ Κολοσσὸν ὀκτάκις δέκα
Λάχης ἐποίει πηχέων ὁ λίνδιος.

(3) Cette tour, bâtie à Alexandrie, étoit quarrée, et avoit un stade de largeur de chaque côté. Elle servoit à allumer des fanaux pour avertir les navigateurs d'éviter les rochers qui l'avoisinoient. *Voyez* dans Lucien, à la fin du traité, *de la manière dont il ſaut écrire l'histoire*, par qui elle fut bâtie. Le scholiaste de Lucien l'attribue ici assez mal-à-propos à Alexandre. C'est aussi l'opinion des historiens Arabes. Mais on sait qu'en fait d'époque et de chronologie, leur témoignage est nul.

l'Océan

l'Océan dans son calme, me firent connoître que ce que je voyois, étoit la demeure des mortels. Lorsqu'une fois j'eus attentivement fixé les yeux sur elle, je découvris bientôt tout le tableau de la vie humaine. Je ne distinguois pas seulement les nations et les villes, les hommes même ne se déroboient point à ma vue. Les uns navigeoient, d'autres faisoient la guerre, ceux-ci labouroient, ceux-là plaidoient. Les femmes, les animaux, et tous les êtres que nourrit le sein fécond de la terre, parurent alors à mes yeux.

L'AMI.

Tu me dis-là des choses incroyables et contradictoires. Tout-à-l'heure tu cherchois où étoit la terre; son éloignement la réduisoit, disois-tu, à une petitesse extrême, et si le Colosse ne te l'eût fait reconnoître, peut-être tes yeux se seroient-ils mépris sur ce qu'ils voyoient; comment se peut-il à présent, que devenus tout-à-coup plus perçans que ceux de Lyncée, ils distinguent si facilement tous les objets, les hommes, les animaux, et peu s'en faut les nids de moucherons?

MÉNIPPE.

Tu me rappelles fort à propos une circonstance que j'aurois dû te dire auparavant, et que j'ai oubliée, je ne sais pourquoi. La voici: lorsque j'eus reconnu que c'étoit la terre que je voyois, mais qu'il m'étoit impossible d'y

rien observer, à cause de sa distance prodigieuse, qui permettoit à peine à ma vue d'y atteindre, cela me fit un violent chagrin, et me jetta dans un embarras extrême. Déja je commençois à m'affliger, et peu s'en falloit que je ne pleurasse, lorsque le philosophe Empedocle, noir comme un charbonnier, couvert de fumée, et sentant encore la grillade, se présenta derrière moi. En le voyant, je l'avouerai, je fus saisi de frayeur, et je le pris pour quelque génie habitant de la lune. Mais lui, pour me rassurer, me parla en ces termes: ne crains rien, Ménippe, je ne suis point un Dieu: pourquoi me compares-tu aux immortels (1)? Tu vois le physicien Empedocle qui se précipita dans les gouffres de l'Etna: une éruption violente m'a porté jusques dans ces lieux. J'habite à présent la lune, je marche dans les airs, et me nourris de rosée. Je viens à toi pour te délivrer de l'inquiétude qui te tourmente, car je pense que ton chagrin n'est causé que par l'impossibilité où tu te trouves de voir ce qui se passe sur la terre. Ah! généreux Empedocle, m'écriai-je, quel service important vous me rendez! Je n'oublierai point, lorsque je serai de retour en Grèce, de vous sacrifier dans ma cheminée (2), et de vous invoquer aux Néomé-

(1) Parodie d'un vers d'Homère, *Odyssée, liv. 16, v. 198.*

(2) Parce qu'Empedocle étoit mort par le feu; en se précipitant dans le cratère de l'Etna.

nies (1), en ouvrant trois fois la bouche du côté de la lune. Je te jure par Endymion, me répondit-il, que je ne suis point venu ici, attiré par l'espoir d'aucune récompense, mais j'ai été sensiblement touché de la peine où tu m'as paru plongé. Sais-tu bien, ajouta-t-il, ce qu'il faut que tu fasses, pour te rendre la vue perçante? Non vraiment, lui dis-je, à moins que tu ne dissipes toi-même l'obscurité qui me couvre les yeux; car il me semble, en ce moment, qu'ils sont fermés par la chassie (2). = Tu n'auras certainement pas besoin de moi; tu as apporté de terre avec toi de quoi te procurer la meilleure vue possible. — Et qu'est-ce que c'est? Je l'ignore. = N'as-tu pas attaché à ton épaule droite l'aîle d'un aigle? — Oui, mais qu'ont de commun l'aîle de cet oiseau et mes yeux? = L'aigle est de tous les oiseaux, celui dont l'œil est le plus perçant; c'est le seul qui ose regarder fixement le soleil, et c'est pour cela qu'il passe pour leur roi. On le reconnoît pour un véritable aigle, s'il peut, sans baisser la paupière, soutenir l'éclat des rayons du soleil. On le dit, repris-je, et déja je me repens de ne m'être pas arraché

(1) Le premier jour du mois s'appelloit Néoménie, c'est-à-dire, nouvelle lune. Les Grecs avoient coutume en ce jour de brûler de l'encens devant les statues de leurs Dieux; le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers quatre-vingt-seize des Guespes.

(2) Ce signe = est pour Empedocle, et cet autre — pour Ménippe. Je les emploie afin d'éviter la répétition fastidieuse des *dit-il*, et *repris-je*.

les yeux avant de monter ici, pour mettre à leur place ceux d'un aigle. Je suis venu ici sans avoir pris toutes mes précautions, et sans m'être muni de l'attirail de ce roi des oiseaux (1). Je ressemble assez bien à ces bâtards, ou à ces enfans déshérités, qui n'ont que de vaines prétentions. = Et bien, il ne tient qu'à toi de donner à l'un de tes yeux la perspicacité de ceux d'un basilic (2). Si tu veux te lever un instant, contenir en repos l'aîle de vautour, agiter seulement l'autre d'une manière proportionnée à sa grandeur, ton œil droit deviendra perçant. Quant à l'autre, tu ne pourrois par aucun moyen diminuer sa foiblesse, répondant à une partie bien inférieure (3). C'en est assez, lui répondis-je, et quoiqu'il n'y ait que mon œil droit qui puisse acquérir la vue d'un aigle, je n'en verrai pas plus mal, car il me semble que j'ai vu plusieurs fois les charpentiers, pour mieux ajuster les pièces de bois au niveau, ne se servir que d'un œil. En disant cela, je fis ce qu'Empedocle m'avoit recommandé, et lui-même, s'éloignant de moi peu-à-peu, s'évanouit insensiblement en fumée.

A peine avois-je battu de l'aîle, qu'une grande lumière brilla autour de moi; tous les

(1) Le texte dit à la lettre : *sans être en tout royalement équipé.*

(2) J'aime mieux traduire ainsi, que de mettre *d'avoir un œil royal*, ainsi que le traducteur latin.

(3) C'est-à-dire, *appartenant à un vautour.*

objets, qui jusques-là m'avoient été cachés, se montrèrent à ma vue. Je baissai la tête du côté de la terre, et je distinguai clairement les villes, les hommes et leurs actions. Non-seulement je voyois celles qu'ils faisoient en plein air, mais aussi tout ce qu'ils pratiquoient dans l'intérieur des maisons, où ils se croyoient bien cachés. Je vis Ptolemée couché avec sa sœur (1); le fils de Lysimaque dressoit des embûches à son père (2); Antiochus fils de Séleucus, faisoit un signe de tête à Stratonice (3) sa belle-mère. Alexandre le Thessalien (4), étoit mis à mort par sa femme; Antigone déshonoroit par un adultère la femme de son fils; le fils d'Attale lui versoit du poison; d'un autre côté, Arsace poignardoit son mignon, et l'eunuque Arbacès tiroit son épée contre Arsace; le Mède Spartinus avoit la tête rompue par une coupe d'or, et ses Satellites le traînoient par les pieds hors la salle du festin. Pareilles scènes se

(1) Ptolemée Philadelphe épousa Stratonice sa propre sœur, dont il étoit amoureux, *Scholie grecque*. Plutarque donne à cette sœur le nom d'*Arsinoë*, éducation des enfans, *page 11*; et Théocrite, *Id. 17e, v. 57*, la nomme *Bérénice*.

(2) Lysimaque, l'un des successeurs d'Alexandre, fit mourir Agathocle son fils, accusé d'avoir voulu l'assassiner. *Scholie grecque*.

(3) *Voyez* l'histoire des amours d'Antiochus et de Stratonice, dans le traité de la déesse de Syrie.

(4) Alexandre de Phérez, tué par sa femme Thébé. On trouve un récit assez circonstancié de sa mort dans la bibliothèque de Photius, extrait de la bibliothèque historique de Conon, *narration 50*, *page 456*.

passoient en Lybie, chez les Scythes et chez les Thraces. Dans les palais des rois, ce n'étoit qu'adultères, meurtres, embûches, brigandages, parjures, craintes et trahisons. Voilà le spectacle qu'offroit la conduite des rois; mais celle des particuliers étoit bien plus risible; car en les considérant à leur tour, je vis l'Epicurien Hermodore qui se parjuroit pour mille dragmes; Agatocles le Stoïcien, qui plaidoit contre un de ses disciples pour le salaire de ses leçons; l'orateur Clinias, qui déroboit une coupe du temple d'Esculape, et le Cynique Hérophile qui dormoit dans un lieu de débauche. Que te dirai-je des autres? Ceux-ci perçoient le mur de leur voisin: ceux-là plaidoient: quelques-uns prêtoient à usure: d'autres exerçoient des friponneries. En un mot, c'étoit un spectacle infiniment varié, dont tous les peuples étoient les acteurs (1).

L'AMI.

Il seroit bien honnête à toi, Ménippe, de m'en faire un peu le détail; car il paroît qu'il a dû te procurer un plaisir peu commun.

MÉNIPPE.

Il m'est impossible de te raconter tant de choses avec ordre. C'étoit déja pour moi une affaire assez difficile de les regarder toutes.

(1) Le grec dit: *un spectacle varié et de tout pays.*

Mais les principales actions ressembloient assez à celles qu'Homère dit avoir été représentées sur le bouclier d'Achille, où (1) l'on voyoit, d'un côté, des noces et des festins; d'un autre, des tribunaux et des assemblées; dans une autre partie on offroit un sacrifice, à côté on se livroit à la douleur. Toutes les fois que je jettois les yeux sur les Gètes (2), je les voyois qui faisoient la guerre. Si de-là je passois chez les Scythes, je les voyois errer sur leurs charriots. En détournant un peu la vue du côté opposé, je voyois les Egyptiens occupés à labourer; le Phénicien traversoit les mers, le Cilicien exerçoit la piraterie, le Lacédémonien se fouettoit (3), l'Athénien plaidoit. Tu peux juger actuellement quelle étrange confusion il résultoit de toutes ces choses, qui se passoient en même temps. C'est à-peu-près comme si quelqu'un rassembloit plusieurs musiciens, ou plutôt plusieurs chœurs de musiciens; qu'il ordonnât ensuite aux chanteurs d'abandonner leur partie, et de chanter chacun

(1) Οὗ doit se rapporter au bouclier, quoi qu'en dise Gesner.

(2) Cette nation féroce et belliqueuse, que quelques historiens appellent *Daces*, fatiguèrent les Romains pendant un temps considérable par leurs fréquentes révoltes; ils les humilièrent même jusqu'à lever sur eux des tributs; mais Trajan les défit entièrement sous leur roi Décébale, et réduisit toute la nation à quarante hommes. *Scholie grecque.*

(3) Allusion à l'usage où étoient les Lacédémoniens de faire fouetter les jeunes garçons par les jeunes filles devant l'autel de Diane.

un air particulier, et que rivaux les uns des autres, et continuant toujours à chanter son air, chacun d'eux s'efforçât de surpasser son voisin par la force de sa voix; comprends-tu bien quelle musique cela feroit?

L'AMI.

Rien ne seroit plus ridicule et plus discordant.

MÉNIPPE.

Et bien, mon ami, les habitans de la terre, sont tous de pareils Choristes, et c'est d'une pareille discordance qu'est composée la vie des hommes; non-seulement leurs voix ne sont point d'accord (1), mais leurs habillemens sont encore différens. Ils se meuvent tous en sens contraires; ils ne pensent et ne réfléchissent jamais d'une manière uniforme, jusqu'à ce que le maître du chœur (2) les chasse de la scène chacun à leur tour, en leur déclarant qu'il n'a plus besoin d'eux. Alors ils sont tous semblables, gardent un profond silence, et cessent de chanter en faussant l'air confus et discord de la vie. Enfin, sur ce théatre-ci, théatre si varié, où représentent tant d'acteurs différens, tout ce qui s'y faisoit me paroissoit fort risible. Mais rien ne me faisoit plus rire, que ceux qui se querellent pour les

(1) Allusion à la diversité du langage des différens peuples.

(2) La mort.

limites d'un pays, qui forment de grands projets pour labourer la plaine de Sicyone, ou s'emparer de celle de Marathon, dans la partie qui avoisine Œnoë, ou pour posséder mille arpens dans l'Acharnanie ; car toute la Grèce ne me parut pas alors avoir en largeur plus de quatre doigts, et par rapport à la Grèce, l'Attique n'étoit qu'un point. Cela me fit réfléchir à ce qui restoit aux riches pour fonder leur orgueil et leur fierté ; en effet, celui d'entre eux qui possède le plus d'arpens de terre, ne me paroissoit pas avoir à labourer un espace plus grand qu'un des atômes d'Epicure. Ensuite, jettant les yeux sur le Péloponèse, et de-là sur le Cynosourie (1), je me rappellai combien de Lacédémoniens et d'Argiens périrent en un seul jour, pour un pays si petit, qu'il ne paroissoit pas plus large qu'une lentille d'Egypte ; et quand je voyois un homme enorgueilli de ses trésors, parce qu'il possédoit huit bagues et quatre coupes, j'en riois de bon cœur, car le mont Pangée, et toutes ses mines, n'étoit pas plus gros qu'un grain de millet.

L'AMI.

Ah ! fortuné Ménippe, quel spectacle mer-

(1) La *Cynosourie* ou *Cynourie*, comme parle Thucydide, étoit un champ limitrophe des Argiens et des Lacédémoniens, que ces deux peuples se disputèrent avec acharnement. *Voyez* Thucydide, *liv. 5, page 342*, édition de Duker.

veilleux ! mais, de graces, comment te paroissoient les villes et les hommes eux-mêmes ?

MÉNIPPE.

Je pense que tu as vu quelquefois une république (1) de fourmis : les unes rodent autour de leur habitation, plusieurs en sortent, tandis que d'autres y rentrent. Celle-ci emporte au-dehors une ordure, celle-là court porter une écorce de fève, ou bien une moitié de grain de bled qu'elle a dérobée quelque part ; et à considérer la manière dont vivent les fourmis, il semble qu'il y ait parmi elles des architectes, des orateurs, des magistrats, des musiciens et des philosophes. Quoi qu'il en soit, les villes habitées par les hommes me parurent ressembler beaucoup à des fourmillières. Si cette comparaison des hommes avec les fourmis te paroît trop basse, songe aux anciennes fables des Thessaliens, et tu verras que les Myrmidons, cette nation belliqueuse, doit son origine à des fourmis métamorphosées en hommes (2).

Cependant, après avoir suffisamment considéré tous ces objets, après en avoir ri de tout mon cœur, je me levai, et agitant mes aîles, je dirigeai mon vol vers le palais céleste,

Où règne Jupiter avec les autres Dieux (3).

(1) Le grec porte : *une place publique de fourmis*. Plaisanterie qui n'est bonne qu'en grec.

(2) *Voyez* Les métamorphoses d'Ovide, *liv. 7, v. 638 et suivans.*

(3) Iliade, *liv. 1, v. 222.*

Je ne m'étois pas encore élevé à la hauteur d'un stade, que d'une voix féminine, la Lune m'adressa ses paroles : « Ménippe, je te souhaite un bon voyage : voudrois-tu bien me » rendre un service après de Jupiter » ? Volontiers, lui répondis-je ; s'il n'y a rien à porter (1), cela ne sera pas fort lourd. « La commission, me dit-elle, est bien aisée ; c'est » de présenter de ma part une requête à Jupiter. Tu sauras, Ménippe, que je suis excédée de toutes les extravagances que j'entends dire de moi aux philosophes. Ils n'ont » d'autre occupation que de se mêler continuellement de mes affaires, et de vouloir » deviner quelle est ma nature et ma grandeur, » ou pour quelle cause je prends tantôt la » forme d'un demi-cercle, tantôt celle d'un » croissant (2). Les uns prétendent que je suis » habitée, les autres que je ressemble à un » miroir, et que je suis suspendue au-dessus » de la mer. Ceux-ci m'attribuent toutes les propriétés bisarres qui leur passent par l'esprit. » Ceux-là vont jusqu'à dire que ma lumière » est dérobée et bâtarde, qu'elle vient du » Soleil (3) qui est plus haut que moi. Ils ne

(1) Cette plaisanterie, sans doute, délicate chez les Grecs, puisque Lucien, dont le goût n'est pas suspect, l'emploie, est chez nous reléguée parmi le bas peuple, et usitée par les valets.

(2) Le grec porte : *je deviens coupée en deux*, ou *recourbée par les deux extrémités.*

(3) Anaximènes, disciple d'Anaximandre, fut le premier qui découvrit que la lune tiroit sa lumière du

» cesseront point qu'ils ne m'aient brouillée » avec lui, quoiqu'il soit mon frère. Ils ont » sans doute résolu d'exciter entre nous quelque » dissention. Et ne leur suffit-il pas de parler » du Soleil lui-même, comme ils le font, et » de dire que c'est une pierre, une boule de » fer rouge? Ne sais-je pas aussi bien qu'eux-» mêmes, à quelles actions honteuses et in-» fames ils se livrent pendant la nuit, ces » hommes, qui durant le jour, prennent un » visage si austère, dont le regard est si im-» posant, la démarche si grave et si décente, » qui attirent sur eux les yeux de la multitude. » Je vois moi-même tout ce qu'ils font; je me » tais cependant, et je ne pense pas qu'il soit » convenable de découvrir et d'éclairer leurs » passe-temps nocturnes, de mettre, pour » ainsi dire, sur la scène la conduite de chacun » d'eux. Au contraire, si j'en apperçois quel-» qu'un commettre un adultère, un vol, ou » quelqu'un de ces crimes qui ont besoin de » ténèbres épaisses, sur le champ j'attire à » moi un nuage, je m'en enveloppe, de peur » de montrer aux yeux de la multitude des vieil-» lards d'un âge vénérable, qui déshonorent » leur longue barbe et la vertu qu'ils professent. » Malgré cela, ils ne cessent de me faire toute

soleil, que la cause des éclipses venoit de l'interposition de la terre, et que les astres se mouvoient autour de la terre. *Dissertation* de l'abbé Renaudot sur la sphère. Mémoire de l'Académie des inscriptions, *tome 1, page 11.*

» sorte d'outrages ; au point que j'ai souvent
» délibéré, j'en jure par la nuit, de me trans-
» porter le plus loin d'eux qu'il me seroit pos-
» sible, afin de me soustraire à leurs langues
» indiscrètes. N'oublie pas, je te prie, Mé-
» nippe, de rapporter tout cela à Jupiter,
» ajoute encore qu'il ne m'est plus possible
» de rester dans cette région, si, de sa foudre
» il n'écrase tous ces physiciens, ne ferme la
» bouche aux dialecticiens, ne renverse de
» fond en comble le portique, ne réduit l'aca-
» démie en cendres, et ne met fin aux dis-
» putes des Péripatéticiens, car ce n'est qu'ainsi
» que je pourrai jouir de quelque tranquillité,
» et ne plus me voir exposée à être mesurée
» tous les jours ».

Vos intentions seront remplies, lui répondis-je, et en même temps je m'élevai droit vers les cieux :

Des travaux des humains, et des travaux des bœufs,
On ne découvroit pas la plus légère trace (1).

Bientôt après la Lune me parut d'une petitesse extrême ; pour la terre, je l'avois totalement perdue de vue. Alors laissant le Soleil sur ma droite, je volai à travers les étoiles, et, le troisième jour, je m'approchai du ciel. Je crus d'abord que je pouvois y entrer d'un plein vol ; je pensois qu'étant aigle à moitié, il me seroit facile de ne pas être reconnu, je savois

(1) Parodie d'Homère, *Odyssée*, *liv. 10*, *v. 98*.

d'ailleurs que depuis long-temps l'aigle est l'ami de Jupiter; mais, faisant réflexion que mon aîle de vautour ne tarderoit pas à me trahir, je jugeai plus à propos de ne m'exposer à aucun danger. Je m'approchai donc de la porte, et je frappai. Mercure, qui m'entendit, vint me demander mon nom; puis il courut annoncer ma venue à Jupiter. Un instant après, je fus introduit; j'entrai, tremblant de crainte, et je trouvai tous les Dieux assemblés, et assis sur leurs trônes. Mais ils ne me parurent pas exempts d'inquiétude (1): la nouvelle étonnante de mon arrivée les avoit un peu troublés, et ils s'attendoient que bientôt tous les hommes s'étant attaché des aîles, à mon exemple, viendroient fondre dans leur palais. Jupiter me regardant d'un œil terrible, et plein de colère, me dit: *qui es-tu? d'où viens-tu? quelle est ta patrie? quels sont tes parens* (2)? Peu s'en fallut, en entendant ces mots, que je n'expirasse de frayeur. Je restai quelques instans sans pouvoir ouvrir la bouche, et comme foudroyé par la force de sa voix. Avec le temps je me remis un peu, et je lui racontai simplement mon aventure depuis son origine: comment j'avois desiré de connoître la cause des phénomènes célestes; comment je m'étois adressé aux philosophes, comme je les avois

(1) Allusion à une épithète qu'Homère donne souvent aux Dieux, et qui signifie *exempts d'inquiétude*.
(2) Autre allusion au vers 171 du premier livre de l'Odyssée.

entendu raisonner d'une manière bien opposée, le désespoir où m'avoit jetté la contrariété de leurs opinions, ensuite l'idée qui m'étoit venue de m'attacher des aîles, et tout le reste jusqu'à mon arrivée dans le ciel. J'ajoutai encore à tout cela la commission dont m'avoit chargé la Lune. Alors Jupiter souriant, et défronçant un peu ses sourcils : « Que doit-on penser ac» tuellement, s'écria-t-il, de l'entreprise » d'Otus et d'Ephialte (1), puisque Ménippe » a eu la hardiesse de monter dans le ciel ? » Malgré ton audace, me dit-il, nous te don» nerons l'hospitalité ; et demain, après t'avoir » donné l'explication que tu viens chercher » ici, nous te renverrons ». En disant cela, il se leva pour aller dans un endroit du ciel, d'où l'on entend aisément tout ce qui se dit sur la terre, car le moment étoit venu d'écouter les prières. Chemin faisant, il me fit plusieurs questions sur ce qui se faisoit sur la terre. D'abord il me demanda combien le bled valoit en Grèce ; si le dernier hiver avoit été bien rude ;

(1) Otus et Ephialte voulurent monter dans le ciel, et ayant mis montagnes sur montagnes, entreprirent de l'escalader ; mais Apollon les perça de ses flèches. Voilà la fable ; voici l'allégorie expliquée. Otus et Ephialte étoient des physiciens de Thessalie, fils d'Aloë, qui les premiers entreprirent de mesurer la distance des corps célestes à la terre. Ils se servoient pour cela des montagnes les plus élevées de la Thessalie, et de l'ombre qu'elles produisent. Il arriva à ces philosophes de tomber dans un précipice, ce qui donna lieu à la fable. *Scholie grecque.*

si les légumes avoient besoin d'une pluie plus abondante; ensuite, s'il restoit encore quelque descendant de Phidias; pour quelle raison les Athéniens avoient négligé ses fêtes pendant tant d'années (1); s'ils étoient toujours dans la résolution d'achever son temple Olympien, et si l'on avoit pris les voleurs, qui derniérement avoient pillé son temple de Dodone. Après que je lui eus répondu pertinemment sur chacun de ces objets; *Apprends-moi, Ménippe*, me dit-il, *quelle est la façon de penser des hommes à mon égard?* Et quelle autre peuvent-ils avoir de vous, souverain maître, lui répondis-je, sinon que vous êtes le roi des Dieux? « Tu plaisantes, me dit-il, quand tu voudrois » ne m'en rien dire, je connois toute leur méchanceté. Il fut un temps où j'avois auprès » d'eux la réputation de prophète et de médecin; en un mot, j'étois tout. Alors *les rues et* » *les places publiques étoient pleines de Jupiter* (2).

(1) Les fêtes de Jupiter, appellées *Diasia*, se célébroient tous les ans à Athènes hors des murailles de la ville avec un appareil de tristesse. On y sacrifioit à *Jupiter Meilichius*, c'est-à-dire, *doux et benin ;* elles se célébroient à la fin du mois *anthestérion*, novembre. Le temple de Jupiter Olympien à Athènes, fut fort long à construire, et la dépense excessive à laquelle les Athéniens ne pouvoient suffire, fut cause qu'il se passa plus de trois cent ans avant qu'il fût fini, et il ne l'auroit peut-être jamais été, si Adrien, empereur des Romains, n'eût contribué par sa munificence aux dépenses publiques. *Scholie grecque.*

(2) Allusion aux vers second et troisième des phénomènes *d'Aratus.*

» Dodone

» Dodone et Pise étoient illustres et considérées, la fumée des sacrifices m'obscurcissoit les yeux; mais depuis qu'Apollon a établi » à Delphes un bureau de prophéties, qu'Esculape tient à Pergame boutique de médecine, que la Thrace a construit un temple » à Bendis, et l'Egypte à Anubis, qu'Ephèse » a dédié le sien à Diane, tout le monde court » à ces Dieux nouveaux: il se forme de nombreuses assemblées pour célébrer leurs fêtes, » on leur offre des Hécatombes en sacrifice, » et moi, on me traite comme un dieu consumé de vieillesse; on s'imagine m'avoir » suffisamment honoré, si l'on me sacrifie dans » Olympie, une fois tous les cinq ans, et mes » autels sont devenus plus froids que les loix » de Platon, et les syllogismes de Chrysippe (1) ».

En nous entretenant ainsi, nous arrivâmes à l'endroit où Jupiter devoit s'asseoir pour prêter l'oreille aux prières des hommes. Il y avoit à la suite l'une de l'autre plusieurs trappes, dont l'ouverture, semblable à celle d'un puits, étoit fermée par un couvercle: devant chacune de ces trappes étoit un trône d'or. Jupiter ayant ôté le couvercle de la première, s'assit auprès, et se mit à écouter les vœux des hommes: ils

(1) Les loix de Platon, ainsi que sa république, sont de beaux projets d'un gouvernement impraticable. Les syllogismes de Chrysippe ne sont que des sophismes, la plupart si puériles et si mal-adroits, qu'ils ne peuvent séduire personne. Personne aussi ne veut s'en servir.

lui en adressèrent de toutes les parties de la terre, et leur variété infinie me divertit beaucoup, car j'approchai aussi mon oreille de l'ouverture, et j'entendis tous ces vœux. Voici à-peu-près quels ils étoient. *O Jupiter! fais-moi parvenir à la royauté. O Jupiter! fais croître mes oignons et ma ciboule. O Jupiter! fais que mon père meure bientôt.* L'un disoit : *plût aux Dieux que ma femme me fît son héritier.* Un autre : *fassent les Dieux qu'on ne découvre point les embûches que je dresse à mon frère.* Ou bien : *ah! si je pouvois gagner mon procès! Si j'étois couronné vainqueur aux jeux Olympiques!* Les navigateurs souhaitoient, les uns, que Borée soufflât, les autres, que ce fût le vent du midi. Le laboureur demandoit de la pluie, le foulon vouloit du soleil. Jupiter, en les écoutant, examinoit avec attention les vœux de chacun; mais il ne les exauçoit pas tous. Le père des Dieux et des hommes accordoit une chose, en refusoit une autre. Il accueilloit les demandes équitables, et les laissant monter jusqu'à lui par l'ouverture de la trappe, il les prenoit et les déposoit à sa droite. Mais pour les demandes injustes, il les renvoyoit sur le champ, sans leur donner aucun effet, et les souffloit en bas pour les empêcher d'approcher du ciel. Cependant je le vis une fois bien embarrassé sur une certaine prière qu'on lui faisoit. Deux hommes lui demandoient chacun une chose absolument contraire, et lui promettoient tous deux les mêmes sacrifices. Il ne sut

auquel il devoit accorder sa demande ; ensorte qu'il éprouvoit l'incertitude des académiciens (1), et ne pouvant rien prononcer, il prit, comme Pyrrhon, le parti de s'abstenir et de considérer (2). Quand il eut suffisamment vaqué à écouter les prières, il passa sur le second trône, près de la seconde trappe, et, prêtant l'oreille, il écouta les sermens, et ceux qui juroient. Après les avoir entendus, il foudroya l'Epicurien Hermodore ; puis il passa de-là au trône suivant, où il vaqua aux divinations, aux bruits de la renommée et aux augures. Ensuite il passa à la trappe des sacrifices : à travers son ouverture la fumée des victimes montoit, apportant avec elle le nom de celui qui sacrifioit. Il quitta cet endroit, pour aller distribuer ses ordres aux vents et aux saisons. *Qu'il pleuve aujourd'hui chez les Scythes, qu'il tonne en Libye, qu'il neige dans la Grèce. Toi, Borée, souffle chez les Lydiens, et que le vent du midi se taise ; que le zéphyr* (3)

(1) L'incertitude de l'académie étoit un doute prudent, qui n'alloit pas, comme celui de Pyrrhon, jusqu'à nier l'évidence. Mais c'étoit le doute méthodique renouvellé par Descartes, lorsqu'il disoit : *n'admettons pour vrai que ce qui est évident.*

(2) Lorsqu'on proposoit quelque question à Pyrrhon, il répondoit toujours *ἀπέχω καὶ σκέπτομαι. Je m'abstiens et je considère.*

(3) Le zéphyr d'Homère n'est pas comme celui de nos poëtes, l'amant de Flore et le père du printemps ; c'est un vent d'ouest qui excite les ouragans et les tempêtes.

bouleverse la mer Adriatique ; que mille médimnes (1) *de grêle soient répandues sur la Cappadoce.* Enfin quand il eut à-peu-près réglé toutes ces choses, nous nous rendîmes à la salle du festin. L'heure du souper étoit venue ; Mercure me prit par la main, et me fit asseoir à côté de Pan, à la table des Corybantes, d'Atis, de Sabazius (2), des divinités étrangères, et des demi-dieux. Cérès fournit le pain, Bacchus le vin, Hercule la viande, Vénus le myrthe (3), et Neptune le poisson (4). Je goûtai en cachette à l'ambroisie et au nectar. Ganimède, ce brave garçon, encore plein d'amitié pour les hommes (5), m'en versoit une cotyle (6) ou deux, lorsqu'il voyoit Jupiter tourner ailleurs ses regards. Les Dieux, comme Homère l'enseigne quelque part (7), et comme je m'en suis assuré par mes propres yeux, ne mangent point de pain, et ne boivent point de vin;

(1) La médimne étoit une mesure attique de grains ; laquelle contenoit à-peu-près six de nos boisseaux.

(2) Sabazius, étoit le nom que les Thraces donnoient à Bacchus, dit le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers neuf des *Guêpes*. Oppien, dans son poëme de la chasse, *liv. 1, v. 26*, dit : *je m'abstiendrai, puisque tu l'ordonnes, des tyrses de Sabazius.*

(3) On se couronnoit de myrthe dans les festins.

(4) Au lieu du mot *poisson*, le grec porte le nom d'une espèce de *hareng*, par dérision.

(5) Le grec dit : *par amitié pour l'humanité.*

(6) Vase à boire à une seule oreille, selon Athenée ; *liv. 1.*

(7) Iliade, *liv. 5, v. 342.*

mais ils se régalent d'ambroisie, et s'enivrent de nectar. Ils préfèrent cependant pour leur nourriture, la fumée des sacrifices, et l'odeur des chairs rôties, que la fumée fait monter avec elle, aussi bien que le sang des victimes, dont les sacrificateurs arrosent les autels. Pendant le repas, Apollon joua de la cithare, Silène dansa la cordace, et les Muses, debout, nous chantèrent une partie de la théogonie d'Hésiode, et la première des odes de Pindare. Ensuite, lorsqu'on eut bien mangé, et largement bu, chacun fut se coucher comme il put :

Les Dieux et les mortels, pendant la nuit entière,
Aux charmes du sommeil ont livré leur paupière ;
Mais pour moi ses pavots ont perdu leur pouvoir (1).

Mon esprit étoit agité de mille réflexions différentes. Je ne pouvois comprendre comment, depuis un si long-temps, la barbe n'étoit point encore poussée à Apollon, ni comment il faisoit nuit dans le ciel, le Soleil y étant, et tenant table avec les autres Dieux. Je commençois déja à m'assoupir un peu ; mais dès la pointe du jour, Jupiter se leva, et fit proclamer l'assemblée. Lorsque tous les Dieux furent en sa présence, il leur tint ce discours : « l'arrivée de l'étranger, que nous reçûmes » hier, est le motif qui m'engage à vous as- » sembler. J'avois même, depuis long-temps,

(1) Parodie des deux premiers vers du deuxième livre de l'Iliade.

» le dessein de conférer avec vous, au sujet » des philosophes ; enfin, déterminé par les » plaintes réitérées de la Lune, j'ai résolu de » ne plus différer l'examen de cette affaire. » Cette espèce d'hommes, autrefois obscure » et ignorée, est naturellement paresseuse, » amie de la dispute, avide de vaine gloire, » colère à l'excès, gourmande, insensée, or- » gueilleuse, prête à faire outrage à tout le » monde ; c'est, en un mot, pour me servir » d'une expression d'Homère, *un inutile far-* » *deau de la terre* (1). Ces hommes, divisés en » différentes sectes, et dont tout le mérite est » d'avoir inventé divers raisonnemens tor- » tueux (2), où se perd la raison, se nom- » ment *Stoïciens*, *Académiciens*, *Epicuriens*, » *Péripatéticiens*, et portent encore d'autres » noms mille fois plus ridicules. Ce n'est pas » tout, parés du nom respectable de la vertu, » élevant le sourcil, et étalant une large barbe » sur leur poitrine, ils affectent une démarche » composée, qui déguise des mœurs infames : » ils ressemblent parfaitement à ces acteurs tra- » giques, qui, dès qu'on leur arrache le masque, » et qu'on les dépouille de leurs habits brodés » d'or, n'offrent plus qu'un homme ridicule- » ment petit, que moyennant sept dragmes (3)

(1) Iliade, *liv. 18, v. 104.*

(2) Le grec dit simplement : *des labyrinthes de rai- sonnemens.*

(3) Sept dragmes, sont trois livres dix sols de notre monnoie. Les acteurs étoient à bon marché.

» on a loué pour représenter la pièce. Cependant, tels qu'ils sont, ils n'ont que du » mépris pour le reste des hommes, et tiennent » sur les Dieux des discours fort étranges: ils » rassemblent des jeunes gens simples et cré» dules, auxquels ils débitent avec emphase » des lieux communs sur la vertu, et leur » apprennent à faire des raisonnemens subtils » et embarrassans. En présence de leurs dis» ciples, ils élèvent jusqu'aux cieux la tem» pérance et la sagesse, méprisent les richesses » et la volupté; mais si-tôt qu'ils sont seuls, » qu'ils n'ont plus d'autres témoins qu'eux» mêmes, on ne sauroit exprimer jusqu'où va » leur gourmandise, leur lubricité, leur ava» rice (1). Ce qu'il y a de plus révoltant, c'est » que ne contribuant en rien au bien public, » ni à celui des particuliers, inutiles, et même » à charge à l'état, qu'ils ne servent ni dans » les combats, ni dans les conseils (2), ils » osent néanmoins blâmer la conduite des » autres; leurs discours sont remplis d'amer» tume. Uniquement occupés à dire des injures, » ils censurent et invectivent quiconque a le » malheur de les approcher. Celui d'entre eux » qui déploie la voix la plus bruyante, qui

(1) Le grec dit: *on ne peut exprimer combien ils mangent, quelle est leur lubricité, et comme ils lèchent la crasse des oboles*; métaphore hardie, qui répugne à notre langue, mais que le lecteur me saura sûrement gré de lui avoir conservée.

(2) Homère, *Iliade*, *liv.* 2, *v.* 246.

» montre le plus de hardiesse et d'impudence
» dans ses discours insolens, passe ordinai-
» rement pour le plus habile. Cependant, si
» l'on demandoit à ce déclamateur, à cet
» homme qui crie si fort, qui se porte l'ac-
» cusateur de tout le monde : quelle est votre
» occupation : en quoi peut-on dire que vous
» contribuez à l'utilité publique ? Il répondroit,
» sans doute, s'il vouloit parler sincérement :
» *je regarde, il est vrai, comme inutile, le né-*
» *goce, l'agriculture, l'état militaire, et l'exercice*
» *de toute autre profession ; mais je déclame, je*
» *suis sale, je me lave à l'eau froide* (1), *je marche*
» *nuds pieds pendant l'hiver, et comme Momus,*
» *je médis des actions d'autrui. Si quelqu'un fait*
» *de grandes dépenses pour sa table, ou entretient*
» *une courtisanne, je m'en fais une affaire, et*
» *j'éclate en reproches contre lui ; mais qu'un de*
» *mes amis, ou de mes camarades soit retenu au*
» *lit par une maladie, et qu'il ait besoin de secours*
» *et de soins, je ne le connois plus.*

» Voici actuellement ce que pensent de nous
» ces animaux féroces. Ceux que l'on appelle
» *Epicuriens*, sont les plus insolens de tous.
» Ils nous attaquent sans ménagement, sou-
» tiennent que nous ne prenons aucun intérêt
» aux affaires des hommes, et que nous ne
» veillons point sur leurs actions. Voici donc

(1) Plutarque dit à-peu-près la même chose dans son traité sur l'amour. *Il se couvre de poussière, se lave à l'eau froide, fronce les sourcils, et prétend qu'il est philosophe.* Plutarque, *tome 2, page 752.*

» le moment d'y réfléchir avec attention, car » s'ils parvenoient une fois à persuader aux » hommes cette doctrine impie, vous seriez » exposés à éprouver une grande famine. En » effet, qui voudroit encore nous offrir des » sacrifices, n'ayant plus rien à attendre de » nous ? A l'égard des raisons que la Lune a » de se plaindre, vous les avez toutes entendues » hier de la bouche de l'étranger. D'après cela, » prenez le parti qui vous paroîtra le plus avan- » tageux aux hommes, et le plus sûr pour vous- » même (1) ».

A peine Jupiter eut-il cessé de parler, que l'assemblée retentit d'un bruit confus, et tous les Dieux s'écrièrent à la fois : *foudroie, embrase, écrase-les, et les précipite dans le Tartare, comme tu fis des Géans.* Mais Jupiter, ayant fait faire silence une seconde fois, leur dit : « vos » volontés seront suivies, et ils seront tous » écrasés avec leurs argumens ; cependant il » ne m'est pas permis de punir actuellement » personne, puisque nous sommes, comme » vous le savez, dans les hiéroménies de quatre » mois (2), et que j'ai déja publié les am-

(1) Parodie de quelque endroit de Démosthène.

(2) Le mot *hiéroménie*, signifie en général, *jour de fête.* Des *hiéroménies* de quatre mois sont, je crois, quatre mois de suite, pendant lesquels arrivent plusieurs fêtes solemnelles. En effet, si, comme on le prétend, ce traité a été écrit dans le mois *poseidon*, c'est-à-dire, décembre, on trouvera quatre mois consécutifs employés à de grandes fêtes. Décembre a les *saturnalles*,

» nisties. Mais l'année prochaine, au commen-
» cement du printemps, tous les méchans péri-
» ront misérablement sous les coups de mon
» tonnerre effrayant ». Il dit :

Et de ses noirs sourcils il fit un mouvement (1).

» Pour ce qui est de Ménippe, ajouta-t-il, je
» suis d'avis qu'on lui ôte ses aîles, de peur
» qu'il ne vienne ici une seconde fois, et que
» Mercure le descende aujourd'hui sur la terre ».

qui duroient huit jours. Janvier, la fête de *Janus*, adoptée par les Grecs, alors sous la domination des Romains; et celle des *gamélies* ou *mariages* propre aux Grecs. En février, viennent les *Pithœgies*, ou fête de *l'ouverture des tonneaux*, les petits mystères d'*Eleusis*, et les *Diasia* ou fêtes de *Jupiter*. Et en mars, les grands *Dionysiaques* ou fêtes de *Bacchus*. Joignez à cela ce que dit le Scholiaste de Pindare, sur le quatrième vers de la troisième Néméenne : *ἱερομενίαν δε λέγουσι κατὰ σύντμησιν, τὴν ἱερονουμενίαν· αἱ γὰρ τῶν μηνῶν ἀρχαὶ ἱεραὶ εἰσί τοῦ Ἀπόλλωνος, καθ' ὁ αὐτὸς δοκεῖ εἶναι τῷ ἡλίῳ*, c'est-à-dire, *le mot hiéroménie est dit par abréviation d'hiéronéoménie*, nouvelle lune sacrée, *car les commencemens des mois sont consacrés à Apollon, en ce qu'il passe pour être la même chose que le soleil.* Et plus bas : *ἱερομηνίαι δε λέγονται αἱ ἐν τῷ μηνὶ ἱεραὶ ἡμέραι· ὅσαι δὴ ποτε θεοῖς ἀνειμέναι. On appelle hiéroménies, les jours de fêtes qui se trouvent dans le courant du mois, comme étant consacrés aux Dieux. Et Philochorus rapporte*, continue le Scholiaste, *que les Athéniens arrêtèrent par un décret que l'on donneroit au mois Démétryon* (le même que le Munichion, au rapport de Plutarque, vie de Démétrius, *page 21*, édition de Reiske), *le nom d'hiéroménie, comme étant tout entier réputé fête.* D'après ceci, je crois pouvoir conclure que *ces hiéroménies de quatre mois*, sont quatre mois entiers réputés fêtes.

(1) Parodie d'Homère, *Iliade*, *liv. 1*, *v. 528*.

Après avoir dit cela, il congédia l'assemblée, et le dieu de Cyllenne m'ayant pris par l'oreille droite, me déposa hier au soir dans le Céramique.

Volà, mon cher, toute l'histoire de mon voyage dans le ciel, et je vais de ce pas en faire le récit aux philosophes qui se promènent dans le Pœcile.

LA DOUBLE ACCUSATION

OU

LES TRIBUNAUX.

JUPITER, MERCURE, LA JUSTICE, PAN, *plusieurs* ATHÉNIENS, L'ACADÉMIE, LE PORTIQUE, EPICURE, LA VERTU, LA MOLLESSE, DIOGÈNE, LA RHÉTORIQUE, LE SYRIEN, LE DIALOGUE.

JUPITER.

PUISSE la foudre écraser tous ces philosophes, qui prétendent que le bonheur n'habite que chez les Dieux! S'ils savoient tout ce que nous avons à souffrir par rapport aux hommes, ils ne nous croiroient pas si heureux de boire le nectar et de savourer l'ambroisie: ils n'ajouteroient pas foi aux rêveries d'un certain aveugle, nommé Homère, espèce d'enchanteur qui nous appelle bienheureux, et raconte tout ce qui se passe dans l'Olympe, tandis qu'il ne pouvoit pas même appercevoir ce qui se faisoit sur la terre. Cependant le Soleil n'a pas plutôt attelé les chevaux à son char, qu'il court à travers le ciel (1) pendant tout le

(1) A la lettre: *qu'il fait le tour du ciel.*

jour : revêtu de feux, il lance continuellement ses rayons, et n'a pas, comme on dit communément, le temps de se gratter l'oreille. En effet, si, dans un moment d'oubli, il relâchoit quelque chose de sa vigilance ordinaire, bientôt ses coursiers fougueux, révoltés contre le frein, se détourneroient de la route qu'ils doivent suivre, et embrâseroient tout l'univers. La Lune, sans pouvoir se livrer au sommeil, entre à son tour dans la carrière, pour éclairer ceux qui font la débauche, ou qui reviennent à une heure indue de souper en ville. D'un autre côté, Apollon (1), par le métier qu'il a choisi, se voit accablé d'affaires, il a presque les oreilles rompues par tous les importuns qui viennent lui demander des oracles. Tantôt il faut qu'il se trouve à Delphes, un instant après qu'il coure à Colophon, ensuite à Délos, de-là chez les Branchides (2) ; en un mot, par-tout où la prêtresse, après avoir bu l'eau sacrée et mâché le laurier, s'agite sur le trépied, et lui ordonne de paroître ; encore ne faut-il pas qu'il se fasse long-temps attendre, ou bientôt son art perdroit tout son crédit. Je ne parle pas de toutes les embûches que

(1) Apollon et le Soleil, sont donc quelquefois chez les anciens deux divinités différentes. Huet a combattu cette opinion dans sa neuvième dissertation, *recueil de Tilladet.* Mais il n'a pas répondu d'une manière satisfaisante à ce passage de Lucien.

(2) *Voyez* sur les Branchides, *la vie du faux prophète d'Alexandre, page 8, note 2.*

lui dressent les hommes, pour éprouver la véracité de ses oracles, de ces chairs de mouton qu'ils font cuire avec des tortues. Derniérement, s'il n'avoit eu le nez fin, le Lydien (1) s'en alloit en se moquant de lui.

Esculape, fatigué par les malades, ne voit, ne touche que des objets rebutans et désagréables. L'intérêt qu'il prend aux maux d'autrui, ne lui produit que des chagrins personnels. Que dirai-je des vents, occupés à faire pousser les plantes, à souffler sans cesse pour faire avancer les navires, ou pour aider ceux qui vannent le bled? Que dirai-je du sommeil qui vole sur tous les hommes (2), et du songe qui chaque nuit accompagne le sommeil et lui fournit des sujets de prédictions? Tels sont, cependant, tous les travaux dont les Dieux sont accablés par amitié pour les hommes; tels sont les services qu'ils leur rendent pour leur faciliter la vie qu'ils mènent sur la terre. Mais les occupations des autres Dieux ne sont rien en comparaison des miennes. Père et Roi de l'univers, combien de désagrémens n'ai-je point à supporter? J'ai mille affaires sur les bras, je suis rongé de soucis et d'inquiétudes. D'abord, ce m'est une nécessité indispensable de veiller sur la conduite des autres Dieux, chargés de partager avec moi le soin

(1) Crésus.

(2) Le sens est: *qui va trouver tous les hommes en volant.*

et les travaux de mon empire, de peur qu'ils ne s'acquittent négligemment de leurs devoirs. Viennent ensuite mille occupations, auxquelles je puis à peine suffire, tant le détail en est minutieux et pénible. En effet, les principaux soins de mon administration remplis, et lorsque j'ai dispensé sans relâche la pluie, la grêle, les vents et les éclairs, loin de pouvoir me livrer au repos, et respirer un moment à mon tour, il faut encore jetter les yeux de tous les côtés à la fois, et comme le berger de Némée (1), tout voir, tout examiner, appercevoir les voleurs et les parjures. Si l'on offre un sacrifice, il faut regarder d'où vient l'odeur de la graisse, de quel côté monte la fumée, distinguer si c'est un malade ou un navigateur qui m'invoque. Mais le plus fatigant, c'est d'être au même instant à Olympie pour prendre sa part d'une victime, à Babylone pour être spectateur d'un combat, de faire tomber de la grêle chez les Gètes, et d'aller en Ethiopie assister à un banquet (2). Encore

(1) Némée est située dans le territoire de Corinthe, près d'un endroit nommé *Trétos*. Ce fut-là qu'Hercule, après avoir tué le lion de Némée, institua par un sacrifice les jeux Néméens. Avant la victoire d'Hercule, ce lion commettoit de grands désordres, et les bergers, dans la crainte que leurs troupeaux ne fussent la proie de ce lion, étoient laborieux et vigilans. *Scholie grecque.* La remarque du Scholiaste ne me paroît pas juste, le berger de Némée, dont il est ici question, est sans contredit *Argus* aux cent yeux.

(2) Allusion au vers 423 du premier livre de l'Iliade.

n'est-il pas aisé de se dérober aux reproches des hommes :

Cependant les mortels et tous les autres Dieux,
Aux pavots du sommeil abandonnent leurs yeux :
Jupiter seul ne peut se livrer à ses charmes (1).

Si, par hasard, je fermois un instant la paupière, le véridique Epicure ne manqueroit pas de dire que ma providence ne règle point les choses de la terre. Il est bien dangereux que les hommes ne viennent à le croire ; nos temples ne seroient plus couronnés de guirlandes, les rues n'exhaleroient plus l'odeur des sacrifices, nos coupes ne serviroient plus à répandre des libations, nos autels se refroidiroient, on n'immoleroit plus de victimes, on ne nous feroit plus d'offrandes, et nous serions réduits à endurer la plus cruelle faim. C'est pour éviter ce malheur, que, semblable à un bon pilote, je veille nuit et jour, assis à la pouppe, tenant entre mes mains le gouvernail de l'univers. Les passagers s'enivrent quand il leur plaît ; ils dorment d'un profond sommeil, tandis que je me prive de repos et de nourriture, et que mon cœur et mon esprit sont en proie aux soucis dévorans. Pour toute récompense de mes fatigues, je n'obtiens que l'honneur de passer pour le souverain maître de l'Olympe.

(1) Parodie des deux premiers vers du second livre de l'Iliade.

Je

Je demanderois volontiers à ces philosophes, qui prétendent que les Dieux seuls jouissent de la félicité suprême, quand ils croient que nous avons le temps de savourer le nectar et l'ambroisie, avec tant d'affaires sur les bras. Aussi, le peu de loisir qui me reste, est cause que je garde ici, entassés dans un coin, je ne sais combien de vieux procès, dont les sacs (1) sont moisis et couverts de toiles d'araignée. La plupart, et ce sont les plus anciens, ont été suscités par les arts et les sciences, contre quelques mortels. Cependant on crie après moi de toute part, on s'irrite, on demande justice, on m'accuse de lenteur, et l'on ne sait pas que si le jugement en a été retardé, c'est moins à ma négligence qu'il le faut imputer, qu'à cette félicité dans laquelle on nous reproche de vivre; car c'est ainsi qu'on appelle nos occupations.

MERCURE.

J'ai souvent entendu de semblables plaintes, Jupiter; je n'osois t'en parler: mais puisque tu fais tomber le discours sur cette matière, je te dirai que les hommes sont fort en colère; ils se plaignent amérement, et s'ils n'osent le faire tout haut, du moins ils murmurent en baissant la tête, ils te reprochent tes longs

(1) J'ajoute ces mots, *dont les sacs sont*, pour adoucir la métaphore. Il ne faut pas en conclure que ce fût un usage des anciens de renfermer les procès dans un sac.

délais. Il falloit, disent-ils, nous faire connoître notre sort, nous aurions su nous en contenter.

JUPITER.

Quel parti dois-je prendre, Mercure ? Indiquerai-je sur le champ une assemblée pour y juger leurs procès, ou ne faut-il l'annoncer que pour l'année prochaine ?

MERCURE.

Point du tout. Il la faut établir dès à présent.

JUPITER.

Et bien, descends donc sur la terre, annonce aux hommes que l'assemblée va se tenir en cette forme : tous ceux qui ont intenté quelque procès, n'ont qu'à se rendre aujourd'hui à l'Aréopage. La justice elle-même y tirera les juges au sort, et ils seront pris parmi tous les Athéniens, dans un nombre proportionné aux dommages et intérêts (1). Si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il lui sera permis d'en appeller à moi pour être jugé de nouveau comme s'il ne l'avoit point encore été. Toi, ma fille, va t'asseoir auprès des respectables Déesses (2), tire les procès au sort, et veille sur la conduite des juges.

(1) Qui pourroient résulter de la condamnation. Plus les affaires étoient graves, plus le nombre des juges étoit considérable.

(2) Ces respectables Déesses, sont les furies dont les Grecs n'osoient pas prononcer le nom. Ils les appel-

LA JUSTICE.

Que je retourne encore sur la terre ! pour me voir une seconde fois chassée par les hommes, et obligée, par les railleries insultantes de ma rivale, de fuir loin de leur séjour !

JUPITER.

Tu dois espérer un meilleur sort. Les philosophes ont enfin persuadé aux hommes qu'ils doivent te préférer à l'injustice; sur-tout le fils de Sophronisque (1) qui t'a comblée d'éloges et t'a déclarée le souverain bien.

LA JUSTICE.

Oui, les discours qu'il a tenus en ma faveur lui ont été d'une grande utilité. Le malheureux n'en fut pas moins livré aux Onze (2), qui

loient encore *Euménides*, nom qu'ils avoient emprunté des habitans de Sicyone. Car Pausanias, au second livre de ses Attiques, dit que ce sont les Sicyoniens qui appellent ces déesses *Euménides.* Leur temple étoit voisin de l'Aréopage. *Voyez* Pausanias, *Attiques, liv. 1, chap. 28.*

(1) Socrate.

(2) Ce tribunal, composé de dix magistrats et d'un greffier, étoit spécialement chargé des affaires criminelles, de la recherche et de la punition des scélérats. Les onze étoient les mêmes que les *νομοφύλακες, gardiens des loix*, et les *ἐπάρχοι* ou *présidens*, comme le dit J. Pollux, *liv. 8, chap. 9, sect. 102.* Il est bon de remarquer que le lieu où se tenoit le tribunal, s'appelloit Νομοφυλάκειον, et la porte qui étoit unique, et sous laquelle on faisoit passer les criminels avant de les envoyer au supplice, se nommoit *χαρωνεῖον, porte de l'enfer. Voyez* Guillaume Postel, *de magistratibus Atheniensium, chap. 10, page 50.*

l'ont jetté en prison, et lui ont fait boire la ciguë, sans lui donner seulement le temps de sacrifier un coq à Esculape (1). Ses ennemis philosophoient en faveur de l'injustice, et ils ont été les plus forts.

JUPITER.

Oh ! alors la philosophie étoit étrangère à la plupart des hommes, elle n'avoit qu'un petit nombre de disciples; ainsi il n'est pas étonnant qu'Anytus et Mélitus aient entraîné tous les suffrages : mais aujourd'hui les choses sont bien changées. Vois combien il y a de manteaux, de bâtons et de besaces : on ne rencontre par-tout que barbes touffues. Les promenades ne sont remplies que de graves personnages qui marchent en bataillons serrés, et viennent à la rencontre les uns des autres. Tous, un livre dans les mains, ne philosophent que pour l'amour de toi. Il n'en est aucun parmi eux qui ne veuille passer pour un nourriçon de la vertu ; et la plupart renonçant aux métiers, que jusques alors ils avoient exercés, se sont emparés précipitamment de la besace et du manteau. Après s'être noircis le visage à l'ardeur du soleil, par une métamorphose subite, ils sont devenus des maçons ou des cordonniers philosophes. Tous, en se promenant, célèbrent ta puissance ; et, comme le dit

(1) Allusion aux dernières paroles de Socrates, rapportées par Platon à la fin du *Phædon* : Ὦ Κρίτων, ἔφη, τῷ Ἀσκληπιῷ ὀφείλομεν ἀλεκτρυόνα.

un proverbe, il seroit plus aisé de tomber dans un vaisseau sans rencontrer du bois (1), que de jetter ici les yeux sans y trouver un philosophe.

LA JUSTICE.

Il est vrai : mais ces philosophes m'effraient par leurs disputes continuelles ; et l'ignorance qu'ils font paroître en parlant de moi, m'alarme vivement. On m'a dit même que la plupart ne veulent me ressembler que par les discours ; si l'on juge d'eux par les actions, loin d'être disposés à me recevoir chez eux, ils me fermeront bien vîte la porte de leur maison, où depuis long-temps ils donnent l'hospitalité à ma rivale.

JUPITER.

Tous ne sont pas corrompus, ma fille ; il suffit que tu puisses rencontrer quelques gens vertueux. Cependant il est temps de partir, ne tardez pas davantage, afin qu'il y ait du moins quelques causes de jugées aujourd'hui.

MERCURE.

Allons, la Justice, marchons tout droit vers Sunium (2), un peu au-dessous de l'Hymette,

(1) Il n'est pas besoin d'expliquer le sens de ce proverbe, assez clair par lui-même ; j'observerai seulement qu'il ne se trouve pas dans la collection qu'Erasme a faite des adages de l'antiquité.

(2) Sunium est un promontoire de l'Attique, et une bourgade d'Athènes, située à l'orient de cette ville. L'Hymette et le Parnèthe sont deux monticules de

sur la gauche du Parnèthe, où tu vois ces deux élévations. On diroit que tu as oublié le chemin. Mais d'où vient que tu pleures? Pourquoi te désoler? Va, tous les siècles ne se ressemblent pas. Les Scirrhons, les Pityocampes, les Busiris, les Phalaris, que tu redoutois autrefois, sont morts depuis long-temps. La Sagesse, l'Académie et le Portique ont soumis tous les esprits. On te cherche de tous côtés; tu es l'objet de tous les entretiens, et chacun attend, la bouche ouverte, de quel endroit du ciel tu descendras pour venir habiter sur la terre.

LA JUSTICE.

Parle-moi sans détour, Mercure; toi seul peux me dire la vérité: tu es souvent avec les hommes, tu passes chez eux une grande partie de ton temps, soit dans les gymnases, soit dans la place publique (car tu fréquentes le barreau et tu proclames dans les assemblées). Dis-moi donc ce que sont aujourd'hui les habitans de la terre.

MERCURE.

Par Jupiter! je serois bien injuste, si je refusois de dire la vérité à ma sœur. Plusieurs ont retiré de la philosophie d'assez grands avantages; et ne fût-ce par aucun autre motif, du moins par respect pour leur habit, ils com-

l'Attique. Les deux élévations dont parle Mercure, sont la citadelle et l'aréopage, dont le nom signifie *la colline de Mars*.

mettent des fautes moins grossières. Cependant tu trouveras parmi ces hommes un certain nombre de vicieux, beaucoup de demi-sages, beaucoup de ces gens qui allient le vice à la vertu (1). Cela n'est pas étonnant; la philosophie, en les recevant auprès d'elle, les a teints de sa couleur. Ceux qui sont imbus jusqu'à la satiété de cette teinture, sont devenus parfaitement vertueux, ils ne sont point mêlangés, et je les crois très-disposés à te bien recevoir: mais ceux en qui la teinture n'a pu pénétrer profondément (2), ni devenir ineffaçable, à cause de leurs anciennes ordures, quoique meilleurs que les autres, sont encore bien imparfaits; ils ne sont blanchis qu'à moitié, et semblables aux Léopards, ils ont la peau semée d'une infinité de taches. Il en est d'autres qui, n'ayant touché que du bout du doigt le bord du vase (3), se sont barbouillés de suie, et s'imaginent avoir suffisamment changé de couleur. Tu vois bien à présent que tu pourras habiter avec les gens vertueux.

(1) Le grec dit: *de demi-vicieux.*

(2) A la lettre: *ceux qui n'ont pu recevoir ce que la drogue a d'ineffaçable*, δευσοποιὸν, *indélébile, ineffaçable*, et non pas comme a traduit Gesner, *vim illam medicamenti penetrabilem.* Je prie le lecteur d'examiner combien ce morceau est difficile à traduire, et avec quelle fidélité je l'ai rendu. Il pardonnera aisément le peu d'élégance du style; le mot *ordure* peut blesser une oreille délicate, mais c'est le seul qui puisse exprimer le grec, et qui convienne à la circonstance.

(3) Le grec dit: *à l'extérieur du vase.*

Mais tout en conversant, nous approchons de l'Attique. Laissons Sunium sur la droite, et tournons vers la citadelle...... Puisque nous y voilà descendus, tu n'as qu'à t'asseoir ici, quelque part sur cette colline, et considérer la foule, en attendant que j'aie annoncé les ordres de Jupiter. Moi, je vais monter à la citadelle, pour convoquer le peuple d'un lieu d'où il puisse plus facilement m'entendre.

LA JUSTICE.

Avant de t'en aller, Mercure, dis-moi, je te prie, quel est ce personnage qui vient au-devant de nous. Il a des cornes sur la tête, il tient une flûte à la main, et ses jambes sont toutes hérissées de poil.

MERCURE.

Et quoi ! tu ne reconnois pas Pan, le plus bacchique des serviteurs du Dieu du vin ? Il habitoit autrefois le sommet du mont Parthénius (1); mais lors de l'expédition de Datis, et de la descente des Barbares à Marathon, étant venu au secours des Athéniens, sans qu'ils l'en eussent prié, ils lui ont donné, par reconnoissance, cette caverne située au-dessous de la citadelle, et il demeure auprès du Pélasgique. On l'a mis au rang des nouveaux

(1) Montagne d'Arcadie. Consultez sur l'apparition de Pan, à la bataille de Marathon, Pausanias, *Attiques*, *liv.* 1, *chap.* 28.

citoyens. Mais il me semble qu'il nous a vus, et qu'il s'avance pour nous parler.

PAN.

Salut à Mercure et à la Justice.

MERCURE.

Salut........

LA JUSTICE.

Salut aussi à Pan, le plus habile musicien; le plus léger danseur de tous les satyres, et le plus brave guerrier d'Athènes.

PAN.

Quelle affaire vous amène en ces lieux?

MERCURE.

Celle-ci te le dira: pour moi je monte à la citadelle faire ma proclamation.

LA JUSTICE.

C'est Jupiter, ô Pan, qui m'envoie ici pour tirer les procès au sort. Et toi, comment te trouves-tu du séjour d'Athènes?

PAN.

A parler vrai, les Athéniens ne me traitent pas selon mon mérite, et mon sort est bien au-dessous de celui que j'espérois, sur-tout après avoir fait cesser le désordre, dont les Barbares remplissoient la Grèce. Cependant deux ou trois fois l'année, on monte ici pour

me sacrifier un vieux bouc (1), qui exhale une odeur forte et désagréable. Les assistans se régalent de sa chair, et me réduisent à n'être que le témoin de leur plaisir. Ils me paient par de simples applaudissemens. Toutefois leurs jeux et leurs bouffonneries me divertissent assez.

LA JUSTICE.

Du moins, Pan, les philosophes les ont-ils rendus plus vertueux ?

PAN.

Qu'est-ce que ces philosophes dont tu parles? Ne seroit-ce pas ces figures tristes et renfrognées qui se promènent ici par troupes, ces babillards qui me ressemblent par le menton ?

LA JUSTICE.

Justement.

PAN.

Je ne sais trop de quoi ils parlent, et je ne comprends rien à leurs sciences. Habitant des montagnes, je n'ai point appris toutes les belles expressions dont on se sert à la ville. Eh! comment deviendroit-on philosophe en Arcadie ? Ma science à moi, ne s'étend pas au-delà de ma flûte et de mon chalumeau. Du reste, je suis bon chevrier, bon danseur, guerrier même, quand il le faut. Il est vrai

(1) Le grec : *ayant choisi un bouc mâle. Hircum testiculatum.*

que j'entends assez souvent ces philosophes, s'entretenir à grand bruit d'une certaine chose qu'ils appellent la *vertu*, d'*idées*, de *nature*, d'*êtres incorporels*, et de plusieurs autres dont les noms me sont inconnus et étrangers. D'abord ils parlent avec assez de tranquillité, mais à mesure que la conversation s'engage, ils élèvent la voix, ils la poussent au plus haut degré, et bientôt à force de disputer, de crier pour se faire entendre, leur visage devient rouge, leur col s'enfle, leurs veines se gonflent à-peu-près comme celles de ces joueurs de flûte qui s'efforcent d'emboucher un instrument trop étroit. Ils s'interrompent à chaque instant; et après avoir oublié l'objet dont ils s'entretenoient en commençant, ils finissent par se dire réciproquement des injures, et se retirent en essuyant avec leurs doigts crochus la sueur qui dégoutte de leur front. Cependant celui qui a crié le plus fort, qui s'est montré le plus impudent, passe pour le vainqueur. Le peuple les écoute avec admiration, et lorsqu'il n'est retenu par aucune occupation nécessaire (1), il s'amasse

(1) Abresch, dans ses *Lectiones Aristænetæ, page 164*, prétend que ce passage est corrompu, et propose de lire *ὁπόσοι περὶ μηδὲν τῶν ἀναγκαιοτέρων ἀσχολοῦνται*, au lieu de *ὁπόσους μηδὲν τῶν ἀναγκαιοτέρων περιασχολεῖ*. Mais sa correction est absolument forcée; l'accusatif *ὁπόσους*, qui choque Abresch, est gouvernée par *ἀσχολεῖ*, *omnes quos occupat necessariorum nihil.* Le seul changement à faire dans cette phrase, est de lire, comme Grævius et Reitz, *τῶν ἀναγκαιοτέρων περί ἀσχολεῖ*, ou plutôt il faut supprimer *περὶ*, comme le supprime l'édition

en foule autour d'eux, attiré par leurs clameurs et leur impudence. Pour moi, je les ai toujours regardés comme des orgueilleux remplis de forfanterie : je suis fâché de la ressemblance qu'ils ont avec moi par la barbe. Du reste, je ne saurois te dire si toutes ces déclamations sont fort utiles au public, ou s'il résulte pour eux quelque avantage de ce flux de paroles : mais s'il ne faut te déguiser en rien la vérité, je te dirai que demeurant, comme tu le vois, sur une élévation, j'en ai souvent apperçu plusieurs, qui, sur la brune...... (1).

LA JUSTICE.

Arrête, Pan. Ne te semble-t-il pas que Mercure va faire la proclamation ?

PAN.

Oui vraiment.

MERCURE.

Peuple, écoutez. *Aujourd'hui septième jour du mois Elaphébolion commençant* (2), *nous allons*

de Florence et le manuscrit du roi 2954, qui porte ensuite à la marge κεκηλημένοι, et justifie la correction de Dusoul adoptée par Gesner.

(1) Il n'est pas besoin de faire remarquer la délicatesse de cette réticence, et combien il est convenable au caractère de la justice d'interrompre Pan sur le point de dire quelque sottise. Cependant les éditeurs et les commentateurs de Lucien ne paroissent pas s'en être apperçu.

(2) Le mois *Élaphébolion* est le mois de février, suivant l'interprétation commune. Les Grecs énonçoient les dates

établir, sous d'heureux auspices, une assemblée pour juger les procès. Que tous ceux qui ont donné des assignations se rendent à l'Aréopage; la Justice y tirera les juges au sort et les présidera. Ils seront pris parmi tous les Athéniens, et recevront pour salaire trois oboles (1) *par cause. Le nombre des juges sera proportionné à la gravité de l'accusation. A l'égard des personnes mortes avant d'avoir obtenu un jugement sur les procès qu'elles avoient intentés, Eaque les renverra dans ce monde; et si quelqu'un croit avoir été condamné injustement, il peut demander son renvoi et en appeller à Jupiter.*

en partageant leur mois de trente jours en trois parties égales de dix jours chacune. Le premier du mois s'appelloit *néoménie*, c'est-à-dire nouvelle lune; le second, le troisième, et les suivans s'énonçoient dans l'ordre ordinaire, en ajoutant *le mois commençant*, *ἱσαμένυ*, *vel ἀρχομένυ μηνός*. A la seconde dixaine, on ajoutoit *μεσῦντος μηνὸς*, *le mois étant au milieu*. La troisième dixaine se comptoit à rebours, en ajoutant *φθίνοντος* ou *λήγοντος μηνὸς*, *le mois finissant*; ou si, pour cette dixaine, on suivoit l'ordre ordinaire 1, 2, 3, 4, 5, on ajoutoit *ἐπὶ εἰκάδι* ou *μετὰ εἰκάδα*, *après le vingtième*; car ce jour, le dernier de la seconde dixaine, s'appelloit *εἰκὰς*, et ne changeoit point de nom. Le trentième se nommoit *ἔνη καὶ νέα*, *l'ancienne et la nouvelle lune*, ou *τριακάς*.

(1) C'étoit le salaire ordinaire des juges; ce qui fait dire assez plaisamment à Aristophane, dans ses *Chevaliers*, v. 253, *ὦ γέροντες ἡλιασταὶ, φράτορες τριωβόλυ*, *vieillards des habitans l'Héliée, de la tribu des trois oboles*. Sur quoi le Scholiaste remarque que les juges étoient payés de leur salaire par le Démagogue, magistrat chef du peuple. Ces trois oboles valoient une demi-drachme, c'est-à-dire, six sols de notre monnoie.

PAN.

Ah, ciel! quel tumulte! quels cris! comme ils se précipitent! comme ils s'entraînent les uns les autres sur la voie escarpée qui conduit à l'Aréopage! Mais voici Mercure de retour, allez donc tous les deux vous occuper de ces procès, tirez les juges au sort, et prononcez selon vos loix: pour moi je me retire dans ma grotte, où je vais m'amuser à jouer sur ma flûte quelques-uns de ces airs amoureux, dont j'ai coutume de fatiguer l'écho. Je n'ai que trop entendu tous ces discours de plaideurs, dont l'Aréopage retentit chaque jour.

MERCURE.

Allons, la Justice, appellons les causes.

LA JUSTICE.

Tu as raison: la foule s'avance avec un grand tumulte, elle bourdonne autour de la citadelle comme un essaim de guêpes.

UN ATHÉNIEN.

Je te tiens, scélérat.

UN AUTRE.

Tu es un Sycophante.

UN AUTRE.

Je te convaincrai de tous tes crimes.

UN AUTRE.

Fais auparavant tirer ma cause au sort.

UN AUTRE.

Suis-moi au tribunal, homme infame !

UN AUTRE.

Ne m'étrangle point.

LA JUSTICE.

Sais-tu, Mercure, ce que nous devrions faire. Remettons à demain toutes les autres causes, et tirons aujourd'hui celles que les sciences, les arts et les professions ont intentées contre quelques hommes. Remets-moi les assignations de ce genre.

MERCURE.

L'ivresse contre l'Académie, au sujet de Polémon son esclave fugitif (1).

LA JUSTICE.

Tire sept juges.

MERCURE.

Le Portique, contre la volupté qu'il accuse

(1) Polémon Athénien, fils de Philostrate, se livroit dans sa jeunesse à toutes sortes de débauches. Un jour pour braver la philosophie et les philosophes, il entra ivre et couronné de fleurs dans l'Académie où professoit alors Xénocrates de Chalcédoine. Celui-ci sans faire attention à l'impudence du jeune homme, continua de parler, et le fit avec tant d'éloquence, que Polémon rougit de ses excès, changea de mœurs, devint disciple, puis successeur de Xénocrates. Il mourut fort âgé, et laissa beaucoup d'ouvrages, dont pas un ne nous est resté. *Voyez* Diogène de Laërce, *liv. 4, page 262.*

d'injustice pour lui avoir enlevé Dionysius son amant.

LA JUSTICE.

Il suffit de tirer cinq juges.

MERCURE.

La Volupté contre la Vertu au sujet d'Aristippe (1).

LA JUSTICE.

Que cinq décident encore cette affaire.

MERCURE.

La banque contre Diogène (2).

LA JUSTICE.

Tires-en seulement trois.

(1) Ce philosophe étoit de Cyrène, ville d'Afrique. Il vint à Athènes, attiré par la grande réputation de Socrate. Ce fut lui qui, le premier, enseigna la philosophie pour de l'argent. Un jour il envoya à Socrate, dont il prenoit des leçons, un présent de vingt mines; mais Socrate le lui renvoya, en disant que son génie lui défendoit de l'accepter. La morale d'Aristippe étoit assez commode, il regardoit la volupté comme le souverainb ien; mais il en blâmoit l'excès. *Voyez* encore sur Aristippe *les sectes à l'encan, tome II, page 7.*

(2) Diogène naquit à Sinope, ville de Pont; d'Icésius, banquier, lequel étant chargé de la fabrication des monnoies, en fit de fausses. On le condamna, pour ce crime, à un bannissement perpétuel. Diogène le suivit dans son exil, et vint à Athènes, où il s'appliqua à la philosophie sous Antisthènes. Quelques auteurs prétendent que Diogène eut part à la fraude de son père. *Voyez* Diogène de Laërce, *page 337.*

MERCURE.

MERCURE.

La Peinture contre Pyrrhon, pour cause de désertion (1).

LA JUSTICE.

Il faut neuf juges pour celui-là.

MERCURE.

Veux-tu que nous tirions aussi les deux causes nouvellement intentées contre l'orateur ?

LA JUSTICE.

Commençons par vuider les anciens procès : demain on jugera les autres.

MERCURE.

Mais ces causes sont semblables, et l'accusation, quoiqu'assez nouvelle, a beaucoup de rapport avec celles que nous avons déja tirées au sort : il est juste qu'elles soient jugées en même temps.

(1) Pyrrhon, auteur de la philosophie sceptique, cultiva la peinture dans sa jeunesse. Il paroît qu'il y réussissoit, puisque Lucien regarde cette cause comme importante, et fait tirer neuf juges au sort pour la décider. Pyrrhon ayant entendu Dryson, fils du philosophe Stilpon, quitta la peinture pour la philosophie, s'attacha ensuite à Anaxarque qu'il suivit dans les Indes, où il vit les Gymnosophistes et les Mages. Sa philosophie et son doute sont connus de tout le monde. Il regardoit toutes les actions comme indifférentes. Il vécut quatre-vingt-dix ans. S'il a écrit, il ne nous reste aucun de ses ouvrages. Mais Sextus Empyricus a étalé toute la doctrine des Sceptiques dans ses *Hypotyposes*.

LA JUSTICE.

On diroit, Mercure, que tu veux favoriser quelqu'un et que tu sollicites pour lui. Allons, puisque tu le veux, tirons encore ces deux causes, mais ce sera les seules; nous en avons assez. Donne-moi ces papiers.

MERCURE.

La Rhétorique contre le Syrien (1), pour cause de mauvais traitemens. Le Dialogue contre le même, pour cause d'injures.

LA JUSTICE.

Quel est celui-ci ? son nom n'est point écrit.

MERCURE.

Tire toujours pour l'orateur de Syrie. Le défaut de nom ne doit faire aucun obstacle.

LA JUSTICE.

Et quoi! nous tirerons au sort, dans Athènes, au milieu de l'Aréopage, des causes étrangères (2), qui auroient dû être jugées par-delà l'Euphrate (3) ? Néanmoins, tire onze juges pour les deux causes.

(1) C'est Lucien lui-même. Tout ce Dialogue paroît n'avoir été composé que pour se justifier d'avoir abandonné l'éloquence.

(2) Le grec dit : *causes d'au-delà des montagnes.*

(3) Il fait allusion à Samosate sa patrie, située sur les bords de l'Euphrate.

MERCURE.

Bien : n'en tire pas davantage, afin de ne pas trop multiplier les frais.

LA JUSTICE.

Que ceux qui doivent juger l'Ivresse et l'Académie prennent séance les premiers. Toi, Mercure, verse l'eau. L'Ivresse parlera la première...... D'où vient qu'elle garde le silence ? Pourquoi pencher ainsi la tête ? Aborde-la, Mercure, et sache un peu ses raisons.

MERCURE.

Je ne puis, dit-elle, plaider ma cause. Ma langue est enchaînée par le vin que j'ai bu. Je crains de faire rire le tribunal à mes dépens. Je puis à peine me soutenir.

LA JUSTICE.

Et bien ! qu'elle fasse monter à sa place ; quelqu'un de ces véhémens orateurs, il y en a tant qui sont tout prêts à se rompre les poumons pour trois oboles.

MERCURE.

Il est vrai, mais personne ne voudra prendre publiquement la défense de l'Ivresse. Cependant sa demande ne paroît pas mal fondée.

LA JUSTICE.

Que faire ?

MERCURE.

L'Académie est toujours prête à parler pour et contre. Elle s'exerce à soutenir également les propositions les plus opposées. Qu'elle parle pour l'Ivresse, ensuite elle plaidera sa propre cause.

LA JUSTICE.

Voilà du nouveau. N'importe : parlez, l'Académie, et plaidez les deux causes, puisque c'est pour vous une chose si facile.

L'ACADÉMIE.

Citoyens assis ici pour nous juger, je vais d'abord parler pour l'Ivresse, et l'eau coule à présent pour elle (1). Cette infortunée a essuyé de grandes injustices, et c'est l'Académie, c'est moi-même qui les lui ai fait souffrir, en lui enlevant son unique, son fidèle esclave, Polémon, qui poussoit l'amitié pour elle au point de ne regarder comme honteuse aucune des actions qu'elle lui commandoit. Couronné de fleurs, suivi d'une joueuse d'instrumens, on le voyoit chaque jour danser au milieu de la place publique. Il chantoit depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. On le trouvoit

(1) Avant de commencer son discours, l'orateur se couronnoit et se lavoit les mains. Ce passage d'Aristophane en est une preuve : *esclave, apporte-moi une couronne, et qu'on me verse au plutôt de l'eau sur les mains.* Oiseaux, *acte* 2, *scène* 2. Mais ici, il faut entendre par *l'eau qui coule*, la clepsydre qui servoit à mesurer le temps accordé aux orateurs pour parler.

toujours ivre, toujours plongé dans la débauche. Athènes entière est témoin de la vérité de mes discours. Jamais alors on n'a vu Polémon à jeun. Un jour qu'il se divertissoit à la porte de l'Académie, comme il avoit coutume de le faire ailleurs, mon adversaire s'est emparé de lui, l'a fait entrer chez elle, l'a obligé à ne boire que de l'eau, et lui a appris à changer sa débauche en sobriété. Elle a mis en pièces les guirlandes dont il étoit couronné, et loin de lui montrer à s'enivrer, couché mollement sur un lit, elle ne lui a enseigné que des argumens, dont la sécheresse et la difficulté remplissent son esprit de réflexions importunes. Au lieu de ce vif incarnat qui brilloit sur son visage, la pâleur a flétri son teint, et la maigreur de son corps atteste combien il est à présent malheureux. Il ne se souvient plus de ses chansons joyeuses. Il brave la faim et la soif : souvent il s'occupe jusqu'au milieu de la nuit des bagatelles que l'Académie (c'est moi-même) enseigne à ses disciples. Mais ce qu'il y a de plus révoltant, c'est qu'excité (par moi) contre sa première amie, il l'attaque aujourd'hui par de violentes invectives.

Voilà ce que j'avois à dire pour l'Ivresse ; je vais, à présent, plaider ma propre cause. Que de ce moment l'eau coule pour moi.

LA JUSTICE.

Que va-t-elle répondre ? Toutefois, Mercure, verse-lui une égale quantité d'eau.

L'ACADÉMIE.

Le défenseur de l'Ivresse a parlé pour elle d'une manière spécieuse, je l'avoue; mais si vous daignez aussi me prêter une oreille favorable, vous connoîtrez bientôt que je ne suis point injuste à son égard. Ce Polémon qu'elle appelle son esclave, n'étoit point né avec de viles inclinations; il n'étoit pas fait pour être asservi par l'Ivresse. Son caractère semblable au mien, le portoit plutôt à devenir mon ami. La débauche s'empara de lui dans un âge encore tendre. Secondée de la Volupté, sa complice ordinaire, elle corrompit cet infortuné, le plongea dans les plus affreux désordres; et le livrant aux courtisannes, elle acheva d'effacer en lui jusqu'à la plus légère trace de pudeur. Le tableau qu'elle vient de vous tracer, loin d'être favorable à sa cause, comme elle pense, est tout à mon avantage. Il est vrai, ce malheureux jeune homme, dès la pointe du jour, parcouroit la ville couronné de fleurs, s'abandonnoit aux excès les plus honteux, dansoit dans la place publique au son des flûtes, étoit enfin l'opprobre de ses ancêtres et de la ville entière, et l'objet du mépris de tous les étrangers. Lorsqu'il vint chez moi, j'étois alors à disserter avec mes amis sur la tempérance et sur la vertu. La porte étoit ouverte, c'est mon usage de parler ainsi. Polémon entre chargé de guirlandes, accompagné de ses instrumens; il se met à pousser

des cris, s'efforce de troubler l'assemblée, et d'interrompre mon discours par ses clameurs. Je méprisai son insulte; je continuai de parler; il m'écoute, et bientôt (l'Ivresse ne s'étoit pas totalement emparée de ses sens) mes discours le rappellent à la vertu. Il arrache ses guirlandes, il fait taire sa joueuse de flûte, il semble se réveiller d'un profond sommeil: honteux d'être vêtu de pourpre, il voit quelle est sa situation, il condamne ses débauches passées. La rougeur dont l'avoit coloré l'Ivresse se flétrit, disparoît, et fait place à celle que lui cause la honte de sa première conduite. Enfin, heureux transfuge! il s'échappe de ses fers, et vient se jetter dans mes bras. Je ne l'invitois point à prendre ce parti, loin de lui faire violence, comme le prétend ma rivale. Il s'y détermina de lui-même, et dans l'espoir d'un sort plus heureux. Mais, faites-le venir ici, et vous jugerez vous-mêmes en quel état il est à présent, graces à mes soins. Lorsque je l'ai reçu, Athéniens, il n'excitoit que le rire et les mépris; il ne pouvoit ni parler, ni se soutenir, tant il étoit absorbé par le vin. J'ai changé totalement ses mœurs, je l'ai rendu sobre, et d'un vil esclave, j'en ai fait un citoyen honnête et sage, digne de l'estime de tous les Grecs. Lui-même aujourd'hui me remercie de mes soins, et ses parens me savent gré du service important que je lui ai rendu. J'ai dit: considérez à présent avec laquelle de nous deux il lui étoit plus avantageux de vivre.

MERCURE.

Allons, ne tardez pas, levez-vous et donnez vos suffrages. Nous avons encore d'autres causes à juger.

LA JUSTICE.

L'Académie l'emporte de toutes les voix, excepté d'une.

MERCURE.

Il n'est pas surprenant qu'il y ait quelqu'un qui donne son suffrage à l'Ivresse. Vous que le sort a nommés pour juger le procès du Portique contre la Volupté, prenez séance; l'eau est versée. Toi, qui es orné de si belles peintures, Pœcile, parle le premier.

LE PORTIQUE.

Je n'ignore pas, Athéniens, que l'adversaire contre laquelle j'ai à parler, a pour elle l'avantage de la beauté. Je vois même que plusieurs d'entre vous la considèrent avec plaisir, et lui sourient d'un air de complaisance, tandis que mon regard sevère, ma tête rasée jusqu'à la peau, n'attirent que leurs mépris. Je vous parois triste et désagréable; cependant si vous voulez m'écouter, j'espère vous prouver que ma cause est bien plus juste que la sienne. Je l'accuse en ce moment d'avoir employé les charmes de son visage, et la parure des courtisannes à séduire un homme qui fut autrefois mon amant, de m'avoir ravi Dionysius, jadis si sage et si modeste. Les juges, qui avant vous

ont prononcé sur la cause de l'Ivresse et de l'Académie, ont décidé celle-ci. Ces deux causes sont sœurs. Il s'agit, en effet, d'examiner si l'on doit, à l'exemple des plus vils animaux, se tenir sans cesse courbé vers la terre, ne vivre que pour la volupté, ne jamais élever son esprit à de nobles pensées; ou si, préférant l'honnête à l'agréable, des hommes libres doivent s'affranchir du joug des passions par le secours de la Philosophie, apprendre à ne plus redouter la douleur comme un mal insupportable, à ne plus faire de la volupté leur souverain bien, à ne plus vivre en esclave, à ne plus chercher le bonheur dans des mets délicats (1). C'est en présentant ces amorces aux hommes qui n'ont jamais réfléchi, c'est en les épouvantant par l'idée du travail et de la fatigue, que ma rivale en attire un si grand nombre dans ses filets. De tous ces infortunés, le plus malheureux, sans doute, est le jeune homme qu'elle m'a ravi, et auquel elle a fait rejetter le frein salutaire que je lui avois imposé. Encore pour le séduire, a-t-elle attendu qu'il fût malade: jamais en santé, il n'auroit écouté ses discours trompeurs. Mais pourquoi m'indigner ici contre une audacieuse, qui n'épargne pas même les Dieux, qui tous les jours calomnie leur providence? Il est de votre sagesse, Athéniens, de lui faire porter la peine de son impiété. J'apprends que cette efféminée,

(1) Le grec dit: *dans le miel et dans les figues.*

qui n'est point préparée à prononcer une harangue, doit amener Epicure pour lui servir de défenseur. C'est ainsi qu'elle respecte votre tribunal. Cependant qu'elle nous dise (1) ce qu'Hercule et notre Thésée fussent devenus, si, dociles à la voix du plaisir, ils eussent fui la fatigue? Sans leurs travaux, la terre gémiroit encore sous le poids des crimes et de l'injustice. Si je vous parle ainsi, ce n'est pas que j'aime à tenir de longs discours; mais que mon adversaire consente un moment à répondre à mes interrogations, et je vous ferez bientôt connoître son néant et sa futilité. Souvenez-vous, Athéniens, du serment que vous venez de prononcer (2); portez vos suffrages avec intégrité, et gardez-vous de croire Epicure, lorsqu'il vous dira que les Dieux n'ont point les yeux ouverts sur les actions des hommes.

MERCURE.

Retire-toi. Epicure, parlez pour la Volupté.

EPICURE.

Je ne vous dirai qu'un mot, Athéniens; les longs raisonnemens me seroient inutiles. En effet, si par des philtres et des enchantemens la Volupté avoit forcé l'inclination de Dio-

(1) Le grec dit: *demandez-lui ce qu'elle croit qu'eussent été Hercule, &c.*; ensuite, *rien n'empêcheroit sans leurs travaux.*

(2) Lorsque les juges entroient dans l'enceinte du tribunal, avant de s'asseoir, ils juroient de juger suivant les loix. Démosthène, *discours des prévarications de l'ambassade*, au commencement.

nysius, que le Portique appelle son amant, si elle l'avoit obligé de s'éloigner de celui-ci, et de n'avoir des yeux que pour elle, on pourroit avec raison la regarder comme une magicienne, et la déclarer coupable d'injustice pour avoir ensorcelé les amans d'autrui. Mais si le citoyen d'une ville libre, lorsqu'il n'en est point empêché par les loix, ne conçoit que des dégoûts pour l'extérieur rebutant de mon adversaire, s'il traite de chimère ridicule cette félicité qu'on n'obtient qu'à force de travaux, si pour échapper à ces argumens tortueux, plus inextricables que des labyrinthes, il vient de son plein gré se jetter dans les bras de la Volupté ; enfin, s'il brise comme des chaînes insupportables ces filets de syllogismes (1), dont on cherche à l'envelopper, faut-il lui fermer tout asyle ? Faut-il le repousser dans les flots, lorsque échappé du naufrage, il regagne en nageant le port, ne desire que le calme et la tranquillité ? La Volupté devoit-elle le replonger au milieu de la tourmente (2) la tête la première, et le livrer sans pitié à des maux incurables, lorsqu'il imploroit son secours, comme un suppliant qui se refugie à l'autel de la compassion ? Sans doute

(1) Chrysippe appelloit le syllogisme un filet à prendre des hommes. *Voyez* les sectes à l'encan, *page 30*.

(2) Πόνον, peut se prendre aussi bien pour *l'agitation de la mer*, que pour le *travail* et *la fatigue*. Homère s'en sert pour exprimer *le fort de la mêlée* dans les combats, Iliade, *liv. XIII*, *v. 239*. Et la correction de Gesner, qui veut lire πόντον, est absolument inutile.

elle eût mieux fait d'attendre, qu'accablé de sueurs et de fatigues, Dionysius fût enfin parvenu au sommet sur lequel habite cette vertu tant vantée ; c'est-là qu'il auroit pu la contempler à son aise, et après avoir consumé sa vie entière dans les travaux, il auroit joui du bonheur quand il auroit cessé de vivre. Mais, Athéniens, quel juge est plus propre à décider la question que Dionysius lui-même ? Instruit autant qu'on le peut être de la doctrine du Portique, il avoit toujours pensé que *le bon seul est le beau* (1). Il apprend enfin que la douleur est un mal, et de deux opinions opposées, il a choisi celle que sa propre expérience lui a fait connoître pour la meilleure. Il voyoit en effet, ceux qui dissertent le plus sur la patience et le courage dont on doit s'armer contre les maux, servir en secret la Volupté, déployer dans leurs écoles une vigueur extrême, et ne vivre chez eux que suivant les loix du plaisir. Ils rougiroient, il est vrai, qu'on les vît se relâcher de la rigueur de leurs principes et trahir leur doctrine ; mais ils souffrent le cruel tourment de Tantale, et lorsqu'ils espèrent pouvoir se cacher et violer en sûreté leurs propres loix, ils se remplissent sans mesure de tout ce qui peut flatter leurs sens. Qu'on leur fasse présent de l'anneau de Gygès ou du casque de Pluton (2), et bientôt, disant pour

(1) Maxime favorite des Stoïciens.
(2) Le casque de Pluton rendoit invisible, ainsi que

jamais adieu aux travaux et à la douleur, ils se précipiteront sur la volupté, ils suivront l'exemple de Dionysius, qui jusqu'à sa maladie, espéroit retirer les plus grands avantages de ces beaux principes sur la constance : mais lorsque souffrant et malade, il sentit que la douleur le pénétroit véritablement, lorsqu'il vit que son corps philosophoit autrement que le Portique, et lui enseignoit des principes tout-à-fait opposés, il le crut plutôt que ses maîtres. Il reconnut qu'il étoit homme, qu'il avoit un corps sujet aux foiblesses de l'humanité. De ce moment il cessa de le traiter comme une statue (1), et demeura convaincu que celui-là parle autrement qu'il ne pense, qui blâme la Volupté. Ses paroles annoncent la gaieté, mais son esprit est tout entier à la douleur (2). J'ai dit : vous pouvez porter vos suffrages.

LE PORTIQUE.

Point du tout. Permettez-moi de lui faire quelques questions.

l'anneau de Gygès. Homère, *Iliade*, *liv.* 5, *v.* 845. Après ces mots, *l'anneau de Gygès*, le texte porte : *afin que le mettant au doigt, ils deviennent invisibles.* J'ai retranché cette parenthèse, qui ne me paroît être qu'une Scholie, laquelle aura passé dans le texte. Lucien auroit altéré la finesse de sa pensée en expliquant ce que personne ne peut ignorer.

(1) C'étoit un des dogmes du Portique, de traiter son corps comme une statue.

(2) Vers d'Euripide. *Phœniss*, *v.* 363.

EPICURE.

Interroge, je suis prêt à te répondre.

LE PORTIQUE.

Crois-tu que la douleur soit un mal ?

EPICURE.

Oui.

LE PORTIQUE.

Et le plaisir un bien ?

EPICURE.

Certainement.

LE PORTIQUE.

Quoi donc ! connois-tu ce qui est *différent* et ce qui est *indifférent*, le *proposé* et le *rejetté* (1) ?

EPICURE.

Sans doute.

MERCURE.

Les juges disent qu'ils n'entendent rien à ces questions minutieuses (2). Taisez-vous, on va porter les suffrages.

LE PORTIQUE.

Je gagnerois certainement ma cause, si je

(1) Termes de la philosophie Stoïque. *Voyez* les sectes à l'encan, *page 29*.

(2) Le grec dit : *interrogations de deux syllabes.*

l'interrogeois en la troisième figure des *indémonstrables* (1).

LA JUSTICE.

Qui a l'avantage ?

MERCURE.

La Volupté l'emporte de toutes les voix.

LE PORTIQUE.

J'en appelle à Jupiter.

LA JUSTICE.

A la bonne heure. Toi, Mercure, appelle d'autres causes.

MERCURE.

La Vertu et la Mollesse, au sujet d'Aristippe. Qu'elles se présentent.

LA VERTU.

C'est à moi de parler la première. Aristippe m'appartient : ses discours et ses actions le font assez connoître.

LA MOLLESSE.

Nullement. C'est moi qui dois parler. Cet homme est à moi, on peut en juger par ses couronnes, sa pourpre et ses parfums.

(1) Espèce de syllogisme. Apulée sur la doctrine de Platon, cité par Gesner, dit que ce nom d'*indémonstrable*, ne signifie pas qui ne peut être démontré, mais qui n'a pas besoin de démonstration à cause de sa clarté et de sa simplicité.

LA JUSTICE.

Ne disputez pas. La cause sera remise jusqu'à ce que Jupiter ait décidé celle de Dionysius. Il y a lieu de croire que le moment n'en est pas fort éloigné. Si la Volupté gagne sa cause, la Mollesse s'emparera d'Aristippe; et si c'est le Portique qui est vainqueur, Aristippe appartiendra à la Vertu. Que d'autres s'avancent. Qu'on ne donne point aux juges leur salaire (1), la cause n'a pas été jugée.

MERCURE.

Ces vieillards seront donc montés ici pour rien?

LA JUSTICE.

Il suffit qu'ils en reçoivent la troisième partie. Allez-vous-en, et ne murmurez pas; vous jugerez une autre fois.

MERCURE.

Diogène de Sinope, paroissez, il en est temps; et vous la Banque, parlez.

DIOGÈNE.

Si bientôt elle ne cesse de me faire des

(1) Le grec dit: *que ceux-ci ne reçoivent point cela.* Sur quoi le Scholiaste observe que le salaire des juges ne se nommoit jamais, à cause de sa modicité. Je pense, en outre, que Lucien fait ici la satyre d'un abus qui s'étoit introduit dans l'Aréopage. Il paroît que les juges exigeoient leur salaire, quoique la cause eût été remise.

reproches,

reproches, elle ne m'accusera plus de désertion, mais de blessures profondes et multipliées, car je vais à l'instant la frapper de mon bâton.

LA JUSTICE.

Que vois-je ? La Banque prend la fuite : il la poursuit le bâton levé. La malheureuse va sans doute éprouver quelque mauvais traitement. Appelle Pyrrhon.

MERCURE.

Voici la Peinture qui se présente ; mais Pyrrhon n'est point venu. Je me suis bien douté qu'il ne voudroit pas comparoître.

LA JUSTICE.

Pourquoi cela, Mercure ?

MERCURE.

C'est qu'il n'admet aucune certitude dans les jugemens.

LA JUSTICE.

Cela étant, qu'on le condamne par défaut. Appelle à présent l'Orateur de Syrie. Cependant les demandes formées contre lui, ne nous ont été apportées que depuis peu, et rien n'en pressoit encore la décision : mais puisque c'est une chose résolue, tire d'abord la cause de la Rhétorique. Ah ! grands Dieux ! quelle foule accourt ici pour l'entendre !

MERCURE.

Cela n'est point étonnant : cette cause est

aussi singulière que nouvelle, et, comme tu le disois, elle n'est intentée que depuis peu. D'ailleurs l'espérance d'entendre la Rhétorique et le Dialogue accuser tour-à-tour le Syrien, et celui-ci se justifier contre tous deux, attire la multitude autour de ce tribunal. Allons, la Rhétorique, commencez votre plaidoyer.

LA RHÉTORIQUE.

En commençant ce discours (1), Athéniens, je prierai tous les Dieux et toutes les Déesses de me faire obtenir de vous, durant le cours de cette cause, autant de bienveillance que j'en ai toujours témoigné moi-même, et à la République en général, et à chacun de vous en particulier. Je les prierai ensuite qu'ils vous inspirent, conformément à l'équité, d'imposer silence à mon adversaire, afin qu'il me laisse former mon accusation selon l'idée que j'en ai conçue, et sur le plan que je m'en suis formé. Je ne puis concilier les idées qui s'élèvent dans mon esprit (2), lorsque d'un côté, je considère le traitement que j'éprouve, et que je réfléchis de l'autre aux discours que j'entends. Ceux que vous tiendra mon adversaire, res-

(1) Cet exorde est celui de Démosthène, dans le discours *de la Couronne*. Est-ce pour faire l'éloge de ce morceau, que Lucien le met dans la bouche de la Rhétorique? Est-ce pour faire la critique des orateurs de son temps, qui pilloient impudemment les anciens orateurs?

(2) Cette phrase est tirée du commencement de la troisième Olynthienne.

sembleront aux miens ; mais si vous examinez sa conduite, vous verrez qu'elle est telle, que je dois prendre les plus grandes précautions pour empêcher qu'il n'en use encore plus mal à mon égard. Mais pour ne pas consommer le temps dans un long exorde, et laisser l'eau s'écouler inutilement, je commence l'accusation.

Cet homme étoit encore dans sa première adolescence, barbare par son langage, et revêtu, pour ainsi dire, de la robe persanne, suivant l'usage des Assyriens, lorsque je le trouvai en Ionie, errant, incertain du parti qu'il devoit embrasser. Je le pris sous ma protection, je me chargeai de l'instruire. Je ne tardai pas à reconnoître en lui d'heureuses dispositions pour les sciences ; je remarquai que ses regards se fixoient sur moi sans relâche (il me craignoit alors, il me faisoit la cour et n'avoit d'admiration que pour moi seule), je résolus de ce moment d'abandonner tous ceux qui me recherchoient en mariage. Indifférente à la richesse, à la beauté, à l'éclat d'une illustre naissance, je donnai ma foi à cet ingrat. Sa pauvreté, l'obscurité de ses aïeux, son extrême jeunesse, ne furent pour moi que de vains obstacles. La dot que je lui apportai étoit immense, formée d'une foule de discours admirables. Bientôt j'amenai mon nouvel époux dans ma tribu ; je l'y fis enregistrer et déclarer citoyen. En le voyant, tous ceux qui avoient manqué mon alliance étoient suffoqués de dépit.

Quand il voulut voyager pour faire briller à tous les yeux les richesses que lui avoit procurées son mariage, loin de l'abandonner, je le suivis par-tout, je fus moi-même son guide et son conducteur. Le soin que je prenois de sa parure et de ses vêtemens attiroit sur lui tous les regards. Ce que j'ai fait pour lui, soit en Grèce soit en Ionie, est sans doute peu de chose; mais lorsqu'il eut résolu de voyager en Italie, je traversai avec lui la mer Ionienne (1), je l'accompagnai jusques dans les Gaules, où je lui procurai des richesses considérables. Long-temps il se montra docile à mes conseils; il répondoit à ma tendresse (2), il ne se seroit pas absenté une seule nuit de la couche nuptiale.

Mais quand il eut pourvu suffisamment à sa subsistance, quand il crut sa gloire assez bien établie, alors il éleva le sourcil, prit un air de fierté, me négligea, ou plutôt m'abandonna entiérement. Enfin, épris d'un violent amour pour cet homme barbu, le Dialogue, que son costume fait appeller fils de la Philosophie, il en fait aujourd'hui l'unique objet de ses caresses, et ne rougit point d'avoir un amoureux bien plus âgé que lui. Ce n'est pas tout,

(1) Les Grecs appelloient *mer Ionienne*, celle qui s'étend le long des côtes de la Grèce, jusqu'au golfe de Tarente.

(2) C'est ainsi qu'il faut traduire *καὶ συνῆν μοι*. Le latin *et erat mecum*, ne rend pas le véritable sens de *συνῆν*.

il a l'audace de restraindre la liberté de mes discours et de retrancher à leur étendue. Il se renferme dans des interrogations courtes et d'une étroite précision ; au lieu de dire tout ce que bon lui semble, et de le dire à pleine voix, il entremêle des phrases écourtées, ne profère, pour ainsi dire, que des syllabes. Aussi n'a-t-il obtenu par-là, ni ces louanges fréquemment répétées, ni ces nombreux applaudissemens que je lui procurois, seulement un léger sourire échappe à ses auditeurs ; de temps en temps (1) on bat des mains, on fait un léger mouvement de tête en signe d'approbation : voilà ce dont le galant est amoureux : c'est pour cela qu'il me méprise. On prétend même qu'il ne peut pas vivre en paix avec son nouvel amant ; sans doute il lui aura fait aussi quelque outrage.

Peut-on, après une pareille conduite, ne pas le juger coupable d'ingratitude ? N'a-t-il pas encouru la peine prononcée par les loix, contre les époux qui maltraitent leurs femmes, puisqu'il abandonne indignement sa légitime épouse, qu'il oublie celle qui l'a comblé de bienfaits, pour ouvrir son cœur à une nouvelle passion. Et dans quel temps encore me fait-il cet outrage ? Lorsque chacun est saisi pour moi d'une admiration profonde, et me

(1) C'est ainsi que je traduis *ἐντὸς ὅρων*, qui signifie à la lettre, *dans les bornes, avec mesure*. Ensuite je lis avec Reitz, *μικρὰ ἐπινεῦσαι*, au lieu de *μακρά*.

désigne pour sa patrone. Je me refuse cependant aux sollicitations de tant de prétendans : ils frappent vainement à ma porte, vainement ils m'appellent à grands cris. Je ne veux point leur ouvrir. Je ne fais pas semblant de les entendre ; car je vois bien qu'ils n'ont d'autres présens à m'offrir que des clameurs. Celui-ci, loin de revenir à moi, porte tous ses regards sur son nouvel amant. Dieux ! que peut-il espérer d'un vieillard qui ne possède qu'un manteau ? J'ai fini. O juges, si pour se justifier, mon adversaire veut employer le même genre de discours, ne le lui permettez pas. Ce seroit le comble de l'ingratitude s'il employoit contre moi le glaive dont je l'ai moi-même armé (1). Qu'il se défende, s'il le peut, en suivant la méthode du Dialogue (2), l'objet de ses inclinations.

MERCURE.

Cela n'est pas possible, Rhétorique ; comment veux-tu qu'il parle seul dans la forme du Dialogue ? Il emploiera le discours soutenu.

LE SYRIEN.

Puisque mon adversaire, Athéniens, ne peut

(1) A la lettre : *ce seroit une ingratitude d'aiguiser contre moi mon propre glaive.* Ἀγνωμον est mal rendu par le latin *neque enim convenit.*

(2) Le traducteur latin fait ici un contre-sens formel : *contra amasium autem suum dialogum caussam sic dicat.* Κατὰ ne peut signifier *contre*, qu'avec le génitif. Avec l'accusatif, on doit le traduire par *selon*, *suivant*, *conformément à.*

souffrir, sans indignation, que j'emploie à me justifier de longs discours, et que je tienne d'elle la faculté de parler, je vous dirai peu de choses : je me bornerai à détruire les principaux chefs de son accusation ; j'abandonne le reste à votre examen. Tout ce qu'elle a dit de moi, elle l'a dit dans l'exacte vérité. C'est elle qui s'est chargée de mon éducation : elle m'a accompagné dans mes voyages, m'a fait inscrire au rang des Grecs. Je n'ai pu, après tous ses bienfaits, qu'être infiniment flatté d'obtenir son hymen. Quelles raisons m'ont donc obligé de l'abandonner, pour m'attacher uniquement au Dialogue ? Vous allez les apprendre. Ecoutez-moi, je vous prie, Athéniens ; et croyez qu'il n'est point d'intérêt qui puisse m'engager à vous en imposer par le plus léger mensonge.

Je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que cette femme avoit perdu sa première pudeur, et ne conservoit plus ce maintien noble et décent, cet extérieur simple, dont elle étoit revêtue quand l'orateur de Pæanée (1) l'épousa. Elle se paroit avec art, arrangeoit ses cheveux à la manière des courtisannes, se fardoit, se peignoit les joues (2). Je conçus des soupçons sur sa conduite ; j'observai ses regards. Je ne vous ferai point ici le détail de toutes ses

(1) Démosthène.

(2) A la lettre : *le dessous des yeux*. Τὼ ὀφθαλμὼ ὑπογραφομένην.

infidélités ; mais chaque nuit la ruelle de notre maison (1) étoit remplie d'une foule d'amans, ivres pour la plupart, qui venoient lui faire la cour. Ils frappoient insolemment à la porte : quelques-uns oubliant toute retenue, osoient lui faire violence. Elle ne faisoit qu'en rire, et sembloit prendre plaisir à ces insultes. Souvent, du faîte de la maison, elle avançoit la tête pour entendre les chansons d'amour qu'ils lui chantoient d'une voix rude et discordante ; ou bien, elle entre-ouvroit la porte ; et s'imaginant que je ne la voyois pas, elle dépouilloit toute pudeur et se livroit à leurs caresses adultères. Je ne pus souffrir une pareille conduite. Cependant je ne jugeai pas à propos d'intenter contre elle une accusation dans les formes ; j'allai trouver le Dialogue, qui demeuroit dans notre voisinage ; je le priai de vouloir bien me recevoir chez lui. Telles sont, Athéniens, les grandes injustices que j'ai commises envers la Rhétorique. Mais quand son inconduite ne m'auroit pas forcé à la quitter, ne m'étoit-il pas permis, à près de quarante ans, de me retirer du tourbillon des affaires, et du tumulte du barreau ; de laisser reposer les juges ; de renoncer à ces accusations de tyrans (2), à ces

(1) Dans Athènes, la porte de chaque maison étoit dans un enfoncement, une espèce de cul-de-sac que l'on nommoit *στενωπός*. Ce morceau est une vive satyre des orateurs du temps.

(2) Par ces accusations de Tyran, ces éloges, l'auteur indique les déclamations et les discours de parade sur

éloges des grands hommes ; d'aller à l'Académie ou au Lycée me promener avec cet honnête Dialogue, et de causer tranquillement avec lui ? J'aurois encore beaucoup d'autres choses à vous dire ; mais je veux mettre fin à ce discours. Souvenez-vous de porter un suffrage conforme à votre serment.

LA JUSTICE.

Qui l'emporte ?

MERCURE.

Le Syrien, de toutes les voix, excepté une.

LA JUSTICE.

C'est apparemment quelque orateur qui a porté ce suffrage opposé. Le Dialogue, parlez devant les mêmes juges : et vous, restez en place ; vous aurez un double salaire, comme pour deux causes.

LE DIALOGUE.

Mon dessein n'est pas de m'étendre en de longs discours. Je serai aussi bref que j'ai coutume de l'être. Néanmoins, je formerai mon accusation conformément à l'usage établi dans

des sujets imaginaires, que composoient les rhéteurs et les sophistes. Lucien en offre lui-même un exemple dans la pièce intitulée *le meurtrier du tyran*. Quelques-uns de ces rhéteurs se plaisoient à traiter des sujets ridicules, tels que l'*éloge de la gale*, et celui *de la puce*, attribué à Dion Chrisostôme. Le même auteur a fait *l'éloge de la chevelure*, et Synésius en a pris occasion de faire *l'éloge des chauves*.

les tribunaux, malgré le peu de connoissance et d'habitude que j'ai de ces sortes de matières. Tel est mon exorde.

A l'égard des injustices et des outrages que j'ai reçus de cet homme, les voici. Autrefois mon extérieur étoit grave et noble, je contemplois les Dieux, j'étudiois les loix de la nature et les révolutions de l'univers; je marchois au-dessus des nuages, à-peu-près dans la région où le grand Jupiter pousse dans les cieux son char aîlé (1). Je volois déja dans le cercle des étoiles (2), et je m'élançois au-dessus des cieux, lorsque ce Syrien, brisant mes aîles, me fit tomber de cette hauteur prodigieuse, et me réduisit à la condition des hommes ordinaires. Il m'arracha le masque tragique et honnête dont j'étois couvert, et m'en imposa un autre propre à la comédie ou à la satyre, et presque ridicule. Bientôt il me réunit à la Raillerie, m'enferme avec l'Iambe, le Cynisme, Eupolis et Aristophane, gens experts dans l'art de jetter du ridicule sur les objets les plus graves, et de couvrir de risées ce qu'il y a de plus honnête. Enfin il a rappellé du tombeau Ménippe, le plus

(1) Critique de Platon, dans le Phædre, *page 246*; édition de Serranus. Le passage est cité dans *les Ressuscités, page 68.*

(2) Autre critique de Platon, *Phædre, page 247.* Ὅταν δὲ δὴ πρὸς δαῖτα τε καὶ θοίνην ἴωσιν (οἱ θέοι) ἄκραν ἐπὶ τὴν ὑράνιον ἁψῖδα πορεύονται πρὸς ἄναντες ἤδη.

fort aboyeur et le plus mordant de tous les anciens Cyniques (1). Il l'a lâché sur moi comme un chien redoutable, dont les morsures sont d'autant plus profondes, qu'il les fait en riant et sans qu'on s'y attende. Comment ne me croirois-je pas outragé, lorsque je me vois dépouillé de mon ancien costume, réduit à jouer des comédies et des farces ridicules, à représenter sous ce nouveau maître des pièces d'une composition tout-à-fait bisarre ? Oui, ce qui m'offense le plus, c'est le mêlange absurde dont je suis composé. Je ne parle point en prose, je ne marche pas non plus en cadence ; mais tel que les centaures, je parois à tous ceux qui m'écoutent, un monstre d'une nouvelle espèce.

MERCURE.

Que réponds-tu à cela, Syrien ?

LE SYRIEN.

Je ne m'attendois pas, Athéniens, que j'aurois à plaider sur une pareille accusation ; et j'espérois toute autre chose du Dialogue, que les reproches qu'il vient de me faire. Ne se souvient-il plus que lorsque je l'ai pris, il paroissoit à la plupart des hommes triste et rechigné ? Il étoit desséché par ses fréquentes interrogations : elles lui donnoient, à la vérité,

(1) N'oubliez pas que *cynique* et *chien*, s'expriment en grec par le même mot, et autorise les épithètes que Lucien donne à Ménippe.

un air vénérable, mais nullement gracieux. Il étoit bien éloigné de plaire alors à la multitude. En l'employant, j'ai commencé par l'accoutumer à marcher sur la terre à la manière des hommes. Ensuite je l'ai purifié de la rouille (1) dont il étoit couvert, je l'ai fait rire, je l'ai rendu agréable à tous les yeux; enfin, je l'ai associé à la Comédie, et par cette alliance, je lui ai procuré la bienveillance de tous ses auditeurs, qui jusques-là redoutoient les épines dont il étoit armé, et n'osoient pas plus le toucher qu'un hérisson. Je sais bien ce qui le fâche aujourd'hui; c'est que je ne m'occupe pas à calculer avec lui tous ces détails minutieux: *Si l'ame est immortelle* (2); *combien de cotyles de cette matière qui n'admet point de mélange, et garde toujours sa propre nature, Dieu*

(1) A la lettre: *après avoir lavé la crasse dont il étoit couvert.* Il a fallu changer un peu la métaphore, et ménager la délicatesse françoise.

(2) Critique du Phædon. De tous les traités sur l'immortalité de l'ame, le Phædon est, sans contredit, le plus foible; ce Dialogue tant vanté, loin d'éclaircir cette importante question, la couvre de nouveaux nuages. Ce n'est qu'un tissu de sophismes souvent ridicules, toujours aisés à détruire. Le plus brillant argument de Socrate, est celui où, pour prouver que l'ame peut exister sans le corps, il la compare à l'harmonie musicale, qui, selon lui, peut exister sans instrumens qui la produisent. Une harmonie purement intellectuelle est une chimère absurde. Il vaut beaucoup mieux avouer avec l'immortel Descartes, épître troisième à la princesse Palatine, que la raison humaine est impuissante pour sonder un si profond mystère.

versa dans le cratère lorsqu'il forma le monde (1). *Si la Rhétorique est l'image d'une portion de la politique, dont la flatterie forme le quart* (2). En effet, il se plaît à disserter sur ces minuties, à-peu-près comme ceux qui ont la gale se plaisent à se gratter. Ces méditations lui semblent agréables, il s'enorgueillit lorsqu'on dit qu'il n'est pas donné à tout le monde d'appercevoir avec lui les idées (3) qu'il découvre distinctement. Voilà ce qu'il voudroit exiger de moi. Il cherche par-tout ses aîles, et regarde les cieux, tandis qu'il ne voit pas ce qui est à ses pieds. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait à se plaindre de moi, ni qu'il puisse me reprocher de l'avoir dépouillé de son habit grec (4) pour lui en donner un barbare : lui-même, auparavant, ne passoit-il pas pour barbare ? Je serois, sans doute, coupable envers lui d'injustice, si j'avois violé les loix à ce point, et si je lui avois

(1) Platon dans le Timée, *pages 34 et 35*, édition de Serranus. *Τῆς ἀμερίστου καὶ αἰεὶ κατὰ ταυτὰ ἐχούσης οὐσίας, καὶ τῆς αὖ περὶ τὰ σώματα γιγνομένης μεριστῆς, τρίτον ἐξ ἀμφοῖν ἐν μέσῳ συνεκεράσατο οὐσίας εἶδος κ. τ. λ.* Plus bas Platon appelle cette matière première *δύσμικτον*. A quoi Lucien fait allusion, en disant que cette matière n'admet point de mêlange.

(2) Allusion à la définition de la Rhétorique dans le *Gorgias*, *pages 463, 464, 465*.

(3) Le Parménide ou les Idées.

(4) C'est-à-dire, qu'il n'a rien diminué à l'élégance de son style attique. On peut dire même que Lucien y a beaucoup ajouté, par la clarté dont brillent tous ses écrits, et par le naturel de son dialogue, supérieur à celui de Platon.

dérobé son vêtement national. Je me suis justifié aussi bien que je l'ai pu. Vous, portez, je vous prie, un suffrage semblable au précédent.

MERCURE.

Ah! ah! tu l'emportes encore de dix suffrages. Le même homme n'est point encore de l'avis des autres : c'est apparemment son usage de porter dans toutes les causes le suffrage de condamnation (1). Ne cessera-t-il point de se montrer jaloux des gens de bien? Pour vous (*aux juges*), allez-vous-en sous d'heureux auspices. Nous jugerons demain le reste des procès.

(1) Le grec dit: *le caillou percé.* Sur quoi le Scholiaste remarque qu'on se servoit, dans les tribunaux d'Athènes, de deux cailloux différens; les uns pleins, pour donner gain de cause, et les autres percés pour condamner. C'est ce que prouve un passage du discours d'Eschine contre Timarque, où il exhorte les juges à donner à celui-ci *le caillou percé.* La raison de cette marque faite au suffrage de condamnation, étoit afin que les juges pussent connoître les suffrages au toucher, attendu qu'on ne jugeoit à l'Aréopage que pendant la nuit.

LES PORTRAITS (1).

LYCINUS, POLYSTRATE.

LYCINUS.

EN vérité (2), cher Polystrate, tout ce qu'on éprouvoit autrefois à la vue de la Gorgone, je viens de l'éprouver tout-à-l'heure en voyant

(1) L'unique objet de ce Dialogue et du suivant, paroît être de louer une certaine Panthée, maîtresse de Lucien-Vérus, frère de l'empereur Marc-Aurèle. On auroit lieu de présumer d'après le sujet de cet ouvrage, et la manière dont il est traité, que Lucien n'en n'est point l'auteur. Ce n'est pas que le style ne soit digne de cet excellent écrivain ; mais il est difficile de croire qu'un éloge marqué au coin de la flatterie la plus excessive, soit sorti de ce censeur des vices, qui vingt fois a dévoilé la turpitude et la bassesse de la flatterie. Lucien a-t-il pu oublier le noble caractère de philosophe, au point de prostituer son encens à une courtisanne ?

(2) La traduction latine est doublement fautive dès le début de ce Dialogue. La phrase n'a point en grec la forme interrogative que le traducteur lui a donnée ; en second lieu, celui-ci paroît avoir ignoré la force d'ἀλλὰ, ἀλλ' ἦ ou ἀλλὰ καὶ. Au commencement d'une phrase, et lorsqu'il ne peut se rapporter à aucun antécédent, ce mot n'est point une conjonction, mais une exclamation qui doit se rendre, par *en vérité! certes!* C'est ainsi qu'au commencement du *Coq*, Micylle s'écrie : ἀλλά σε ὦ κάκιστε ἀλεκτρυὼν, *ah, maudit Coq!* Aristophane commence ainsi sa Lysistrate : ἀλλ' εἴ τις ἐς βακχεῖον αὐτὰς ἐκάλεσεν, κ. τ. λ., *en vérité, si on les eût convoquées dans un temple de Bacchus, de Pan, de Vénus Coliade ou de Génétillis, on ne s'entendroit pas parler à cause du bruit des tambours.* Xénophon commence de

une belle femme. Peu s'en faut que je n'aie été transformé en pierre : tu me vois encore immobile d'admiration.

POLYSTRATE.

Par Hercule ! il falloit que ce fût une beauté bien extraordinaire, et qui eût des charmes bien puissans, puisqu'étant femme, elle a pu frapper à ce point Lycinus. Qu'un jeune garçon eût produit cette impression sur ton cœur, j'aurois peu de peine à le croire. On parviendroit plutôt à déplacer le mont Sipyle (1), qu'à te distraire de la compagnie des jeunes gens aimables ; vainement voudroit-on t'empêcher d'être toujours auprès d'eux, de les admirer, de répandre même des larmes, comme la fille de Tantale. Cependant, apprends-moi quelle est cette Méduse qui métamorphose ainsi les gens en pierre. D'où est-elle ? Ne puis-je aussi la voir ? Tu ne m'envieras pas un si beau spectacle, et tu ne saurois être jaloux de ce qu'à ton exemple, je vais m'approcher de cette beauté, et m'exposer à subir une pareille métamorphose.

même son traité de la république des Lacédémoniens : *ἀλλ᾽ ἐγὼ ἐννοήσας πότε, en vérité quand je réfléchis comment Sparte, &c. Voyez* encore le septième discours de Thémistius. Je ne fais cette observation, que parce qu'elle ne se trouve dans aucun des livres classiques, et qu'elle est essentielle pour l'intelligence de la langue.

(1) Montagne de Lydie, sur le sommet de laquelle étoit un rocher qu'on disoit être Niobé, fille de Tantale.

LYCINUS.

LYCINUS.

Ah ! mon ami (1), il te suffiroit de la voir de loin, pour tomber en extase. Elle te rendroit à l'instant aussi immobile qu'une statue. Le mal qu'elle te feroit, seroit peut-être assez doux, et sa vue ne te causeroit pas une blessure mortelle ; mais que seroit-ce, si elle venoit à jetter un regard sur toi ? Comment pourrois-tu jamais la quitter ? Semblable à la pierre d'Hercule (2), qui attire le fer, cette belle t'enchaîneroit sur ses pas, et te conduiroit par-tout où elle voudroit.

POLYSTRATE.

Cesse de me décrire une beauté prodigieuse, et qui n'existe que dans ton imagination : apprends-moi du moins quelle est cette femme.

LYCINUS.

Tu penses que j'exagère, et moi je crains, quand tu l'auras vue, de passer pour un bien foible panégyriste, tant tu la trouveras au-dessus de mes éloges. D'ailleurs, je ne saurois te dire qui elle est. Seulement elle étoit suivie d'un grand nombre d'esclaves, d'eunuques et de femmes, accompagnée d'un cortège magnifique, qui annonçoit en elle une condition plus relevée que celle d'une simple particulière.

(1) Le grec dit : *bien plus, il faut que tu saches qu'il te suffiroit.*

(2) L'aimant. Les anciens ont connu sa double propriété d'attirer et de repousser le fer.

POLYSTRATE.

Et tu ne t'es pas informé de son nom ?

LYCINUS.

Je n'ai pu l'apprendre. Tout ce que j'ai su, c'est qu'elle est d'Ionie : un homme qui la considéroit d'assez près, tandis qu'elle passoit, s'est écrié : *voilà quelles sont les beautés de Smyrne. Il n'est pas étonnant que la plus belle des villes de l'Ionie ait produit la plus belle des femmes.* Il m'a semblé que celui qui tenoit ce langage étoit lui-même de Smyrne, et qu'il s'enorgueillissoit d'être le concitoyen de cette belle personne.

POLYSTRATE.

En vérité, tu t'es bien comporté comme une statue, si tu n'as pas abordé cet homme, si tu ne lui a pas demandé quelle étoit la personne qui venoit de passer. Cependant, fais-moi la description de cette beauté, peut-être la reconnoîtrai-je.

LYCINUS.

Ce que tu me demandes, n'est pas au pouvoir de l'éloquence ; il est du moins trop au-dessus de mes talens. Pour peindre cette admirable mortelle, le pinceau d'Apelle, celui de Zeuxis et de Parrhasius suffiroient à peine : et moi je déshonorerois mon modèle par la foiblesse de mes efforts.

POLYSTRATE.

Mais au moins, Lycinus, quels sont ses traits? On ne sauroit t'accuser de témérité d'en tracer à ton ami une légère esquisse.

LYCINUS.

Le parti le plus sûr, est d'appeller à mon secours quelques-uns des plus fameux artistes de l'antiquité, et de les charger de nous représenter cette femme.

POLYSTRATE.

Que veux-tu dire? Et comment les feras-tu venir ici, puisqu'ils sont morts depuis tant de siècles?

LYCINUS.

Cela ne me sera pas difficile, pour peu que tu veuilles répondre à mes questions.

POLYSTRATE.

Tu peux m'interroger.

LYCINUS.

As-tu jamais été à Cnide?

POLYSTRATE.

Sans doute.

LYCINUS.

Et tu as bien examiné la Vénus de ce pays?

POLYSTRATE.

Certainement : c'est le chef-d'œuvre de Praxitelle.

LYCINUS.

Tu sais aussi l'histoire que les habitans racontent au sujet de cette statue, qu'un jeune homme en devint amoureux, se cacha dans le temple, contenta sa passion, autant du moins qu'il fut en son pouvoir (1). Mais ce n'est pas ce dont il s'agit à présent; puisque tu as vu cette Vénus, comme tu le dis, tu n'auras pas manqué de voir celle d'Alcamène dans les jardins d'Athènes.

POLYSTRATE.

Assurément; j'aurois été le plus insensible de tous les hommes, si je n'avois pas été admirer un des plus beaux ouvrages de ce sculpteur.

LYCINUS.

A présent, Polystrate, je ne te demanderai pas si tu es souvent monté à la citadelle, et si tu as considéré la Sosandre de Calamis (2).

(1) Cette histoire est rapportée en détail dans le traité *des Amours*.

(2) Ce fameux statuaire vivoit, je pense, peu de temps après Phidias. Je n'ai rien trouvé dans les auteurs sur l'époque à laquelle il florissoit. Ils gardent également le silence sur cette statue nommée *la Sosandre*. Pausanias, cet auteur d'ailleurs si exact, parle d'une Vénus de Calamis, placée dans la citadelle d'Athènes, près de la Lionne, qui représentoit Léæna, la maîtresse des Tyrannicides. Cette Vénus est peut-être la *Sosandre* de Lucien. Les autres statues les plus célèbres de Calamis, sont un *Apollon Alexicacos*, que l'on voyoit dans le Céramique d'Athènes, *Pausanias*, *page 9*, édition de

POLYSTRATE.

Oui, je l'ai souvent examinée.

LYCINUS.

C'en est assez : dis-moi maintenant quel est des ouvrages de Phidias, celui que tu admires le plus.

POLYSTRATE.

Quel autre pourroit-ce être, sinon sa Lemniéne (1), sur laquelle il n'a pas dédaigné de graver son nom, et la belle Amazone qui s'appuie sur sa lance ?

LYCINUS.

Toutes ces statues sont des chefs-d'œuvre, et nous n'avons plus besoin ici d'aucun autre artiste. A présent, de tous ces chefs-d'œuvre, cher-

Kuhnius ; un grouppe d'enfans à Olympie, dédié par les habitans d'Agrigente, *idem*, *page 443* ; une victoire aîlée, placée dans la même ville, et dédiée par les Messéniens, *idem*, *page 447* ; un char dont les chevaux portent des enfans, *idem*, *page 479*. Calamis n'avoit point d'égal dans l'art de représenter les chevaux, *Pline*, *liv. 34*, *page 610*. Pausanias compte encore parmi les ouvrages de Calamis le Mercure de Tanagre, lequel portoit un mouton sur ses épaules, parce que ce Dieu avoit, dit-on, délivré la ville de la peste en faisant, avec un mouton, le tour des murailles, *Béotica*, *page 752*.

(1) Une Minerve, ainsi nommée selon Pausanias, *Attiques*, *page 67*, parce qu'elle fut dédiée par les habitans de Lemnos. Cette statue située dans la citadelle avoit été consacrée par Périclès, et Pausanias l'estime une des plus belles de l'artiste.

chons à composer une seule figure, en prenant à chacune ce qu'elle a de plus parfait.

POLYSTRATE.

Le moyen d'y réussir ?

LYCINUS.

Cela n'est pas bien difficile. Ce sera l'ouvrage de l'éloquence ; confions-lui le soin de transporter ces beautés, de les fondre, de les disposer dans les proportions les plus exactes ; en prenant garde toutefois que la variété ne nuise à l'ensemble (1).

POLYSTRATE.

Tu as raison. Qu'elle mette la main à l'œuvre, et signale son talent. Je suis curieux de voir l'emploi qu'elle fera de toutes ces perfections, et comment de cette foule de beautés elle en composera une seule, dont toutes les parties seront d'accord.

LYCINUS.

Et bien, voici de quelle manière elle va te faire voir cette beauté se former sous ses mains. De-là, Vénus que nous avons fait venir de Cnide, elle ne prendra que la tête ; nous n'avons pas besoin du corps, puisqu'il est nud. A l'égard des cheveux, du front et des sourcils, laissons-les tels qu'ils sont sortis du ciseau de Praxitelle. Conservons-lui sur-tout ces yeux

(1) A la lettre : *observant à la fois le mélange et la variété.*

charmans où brillent avec les graces la tendresse et la volupté, et qui répondent si bien à l'idée que l'artiste en a conçue (1). Alcamène nous fournira le haut des joues (2), et la partie la plus saillante du visage. Nous les emprunterons de sa statue des jardins, dont nous prendrons encore l'extrémité des mains (3), les doigts ronds et menus. Le contour du visage, la délicatesse des joues, la belle proportion du nez, seront celles de la Lemniéne de Phidias; nous emprunterons à son Amazone l'ouverture gracieuse de la bouche et la rondeur du col. Calamis embellira notre statue de cette pudeur délicieuse, de ce sourire fin et léger qu'on admire dans sa Sosandre; elle en aura le vêtement noble et décent; la seule différence, c'est que la nôtre aura la tête découverte. Sa taille (4) sera celle de la Vénus de Cnide; Praxitelle nous en fournira les proportions. Que te semble à présent de cette figure, sur-tout si elle est parfaitement exécutée?

(1) A la lettre: *elle* (l'éloquence) *les conservera selon l'intention de Praxitelle*, *κατὰ τὸ Πραξιτέλει δοκοῦν*, c'est-à-dire, *tels que les a conçus Praxitelle.*

(2) Selon le texte: *les pommes des joues.*

(3) Le grec ajoute: *les belles proportions des paumes des mains.*

(4) Le traducteur latin a rendu le mot *ἡλικία*, par *âge*; mais il se trompe, on ne peut pas dire en grec *μέτρον ἡλικίας*, quand ce mot est pris pour *âge*. De plus, il y a ici un jeu de mots fort agréable entre *ἡλικίας* et *ἥλικον*, qu'on ne peut rendre dans une traduction.

POLYSTRATE.

En cherchant à réunir toutes les perfections, tu as oublié, mon cher, un genre de beauté qu'on ne sauroit trouver dans une statue.

LYCINUS.

Lequel (1) ?

POLYSTRATE.

Ce n'est pas le moins intéressant, mon ami, à moins que le coloris ne te paroisse peu capable de contribuer à la beauté ; à moins que tu ne croies peu nécessaire de donner à chaque partie la couleur qui lui convient, de peindre en noir ce qui doit être noir, en blanc ce qui doit être blanc, d'animer par l'incarnat, ainsi du reste. Notre ouvrage a tout l'air de manquer encore par le point le plus essentiel.

(1) J'ai ajouté cette interrogation; j'ai changé l'ordre des interlocuteurs, parce qu'il me paroit que le texte est altéré en cet endroit. Lycinus ne peut pas dire, en parlant du genre de beauté, qui manque à la figure qu'il imagine : *cela est très-peu de chose, mon ami, à moins que le coloris ne te paroisse peu capable de contribuer à la beauté;* et ajouter ensuite : *nous courons risque de manquer du point principal.* Ce raisonnement est absolument contradictoire, et prouve que le texte est corrompu. Voici de qu'elle manière je le corrige : ΛΥ. *τί δ' ἐστί; Πολ. οὐ Σμικρότατον ὦ φιλότης, εἰ μή σοι δόξει ὀλίγα πρὸς εὐμορφίαν συντελεῖν χρόα, καὶ τὸ ἑκάστῳ πρέπον καὶ τὰ τοιαῦτα· κινδυνεύει τοῦ μεγίστου ἔτι ἡμῖν προσδεῖν.* ΛΥ. *Πόθεν οὖν καὶ τὰ τοιαῦτα πορισαίμεθ' ἄν, ἢ κ. τ. λ.*

LYCINUS.

Comment nous le procurer, si ce n'est en appellant à notre secours les peintres qui se sont le plus distingués par l'intelligence du coloris ? Faisons donc venir ici Polygnote, Euphranor, Apelle, Aétion ; ils se partageront l'ouvrage. Euphranor peindra la chevelure semblable à celle qu'il a donnée à sa Junon ; Polygnote dessinera les sourcils pleins de noblesse et de graces, colorera les joues de cet incarnat dont brillent celles de sa Cassandre, que l'on voit à Delphes dans le Lesché (1) : il lui donnera ce vêtement fin et léger dont une partie se relève avec graces, tandis que l'autre flotte au gré des zéphyrs. Le corps demande le pinceau d'Apelle, ce peintre l'exprimera sur le modèle de sa Pacate (2) ; la blancheur éclatante en sera relevée par une teinte animée

(1) Le *Lesché* étoit chez les anciens Grecs un lieu public, où l'on s'assembloit pour converser. Il y avoit des *Leschés* dans toutes les villes considérables. Ce mot vient de λέσχη, qui signifie *conversation. Voyez* Périzonius sur Ælien, *hist. div., liv. 2, chap. 34.* Le *Lesché* de Delphes est ainsi décrit par Pausanias, *Phocide, page 859. Au-dessus de la fontaine de Cassotis, est un bâtiment qui renferme des peintures de Polygnote, consacrées par les Cnidiens. Ce bâtiment est appellé* Lesché *par les habitans de Delphes, parce que c'est-là qu'ils s'assembloient pour causer de leurs affaires et s'amuser par la conversation.*

(2) Maîtresse d'Alexandre ; Ælien la nomme *Pancaste, hist. div., liv. 12, chap. 34.* Pline l'appelle *Campaspe, liv. 35, page 629.* Apelle, en la peignant, en devint amoureux, et Alexandre eut la générosité de la lui céder.

qui lui donnera la vie (1) : enfin Aétion lui donnera les lèvres de sa Roxane (2). Mais faisons mieux, appellons le plus habile de tous les peintres, Homère qui ne le cède ni à Apelle ni à Euphranor; c'est à lui de colorer tout notre tableau, comme il sut autrefois colorer les cuisses de Ménélas, en les comparant à de l'ivoire légérement teint de pourpre (3); c'est lui qui peindra les yeux de notre belle, il les fera à fleur de tête (4). Le poëte de Thèbes mettant aussi la main à l'ouvrage, lui donnera des paupières couleur de violette. Homère, reprenant le pinceau, la fera rire avec graces, arrondira ses bras blancs, lui donnera des doigts de rose; enfin il la fera toute semblable à sa Vénus d'or, et cette comparaison sera plus juste que celle qu'il a faite de cette déesse avec Briséis (5).

Voilà le point où peuvent atteindre les

(1) Le grec dit : *pas trop blanche, mais animée par le sang*, ἔναιμον.

(2) *Voyez* le traité intitulé *Aétion, tome 2, page 327.*

(3) Iliade, *liv. 4, v. 140.* Gesner remarque avec raison, que cette comparaison manque de justesse.

(4) A la lettre : *en fera une* βοῶπις, car ce mot ne peut pas se traduire en cet endroit, dont tout le mérite consiste à employer les termes même d'Homère. Il en est de même des mots suivans : φιλομμειδὴς, λευκώλενος et ῥοδοδάκτυλος, ainsi que de l'ἰοβλέφαρον de Pindare. Ces imitations perdent toutes leurs graces en quittant la langue originale.

(5) Iliade, *liv. 19, v. 282.*

Βρισηῒς δ' ἄρ' ἔπειτ' ἰκέλη χρυσῇ Ἀφροδίτῃ.

efforts réunis de la Sculpture, de la Peinture et de la Poésie. Mais ce qui brille en cette belle, au-dessus de tous ses attraits, c'est sa grace, ou plutôt ce sont toutes les graces ensemble. Qui pourra jamais les exprimer? Quel art pourroit représenter tous les amours qui volent autour d'elle?

POLYSTRATE.

Mais, Lycinus, c'est un miracle de beauté dont tu nous parles. Cette femme est sans doute une divinité descendue des cieux. Que faisoit-elle lorsque tu l'as vue?

LYCINUS.

Elle tenoit dans ses mains un livre à moitié roulé, dont elle paroissoit avoir lu une partie, et s'occuper à lire l'autre. Tout en marchant, elle s'entretenoit avec une personne de sa suite. Je n'ai pu entendre sa conversation, car elle ne parloit pas assez haut pour être entendue. Cependant elle rioit et montroit les plus belles dents du monde. Comment t'exprimer leur blancheur, leur égalité, leur symmétrie? As-tu jamais vu un collier de perles brillantes, toutes d'une égale grosseur? Tu auras une idée de la manière dont ces belles dents sont rangées. Deux lèvres de corail en relevoient encore la blancheur. On peut comparer ces dents à cet ivoire poli dont parle Homère: on n'en voyoit aucune plus large que les autres, plus saillante ou plus séparée; leur égalité étoit parfaite;

toutes avoient le même éclat et la même grandeur. En un mot, cette beauté admirable, ravissante, surpasse toutes les beautés mortelles.

POLYSTRATE.

Arrête. Je comprends à présent quelle est celle dont tu veux parler; je la reconnois à ces traits et à sa patrie. Ne m'as-tu pas dit qu'elle étoit suivie d'une foule d'Eunuques, et même de quelques soldats? Cette femme, vraiment digne de tes éloges, est, mon ami, la maîtresse de l'empereur (1).

LYCINUS.

Quel est son nom?

POLYSTRATE.

Il est fort agréable, il est plein de charmes; c'est celui que portoit l'aimable épouse d'Abradate (2). Tu as souvent lu dans Xénophon les éloges qu'il fait de cette femme aussi sage que belle?

LYCINUS.

Certainement, et son récit m'a toujours fait tant d'impression, que je crois, en le lisant, voir cette femme charmante; peu s'en faut que je n'entende les discours que l'historien

(1) Lucius Vérus, associé à l'empire par son frère Marc-Aurelle.

(2) Par conséquent elle s'appelloit *Panthée*, c'est le nom de l'épouse d'Abradate. *Voyez* l'histoire de celui-ci dans Xénophon, *Cyropédie*, *liv. 6. chap. 4.*

lui met dans la bouche, lorsqu'elle arme son mari et qu'elle l'envoie au combat.

POLYSTRATE.

Ah! mon ami, tu n'as vu celle-ci qu'une fois, et tu l'as vu passer avec la rapidité d'un éclair. Tu ne peux en conséquence admirer en elle que des perfections ordinaires, je veux dire, les agrémens du corps et de la figure; les charmes de son esprit n'ont point frappé tes yeux. Tu ne sais pas combien cette beauté divine surpasse en elle les attraits extérieurs. Moi qui suis son compatriote et son ami, je connois toute la douceur de son caractère, sa politesse, la noblesse de ses sentimens, la sagesse de ses mœurs, les connoissances de son esprit, et je les admire bien plus que sa beauté. Ces charmes ne sont-ils pas bien préférables à ceux du corps, puisqu'il seroit absurde et ridicule de faire plus de cas du vêtement que de la personne. La beauté parfaite consiste, à mon avis, dans la réunion des vertus de l'ame et des perfections du corps. Combien de femmes je pourrois te montrer, qui passent pour belles, et qui déshonorent leur beauté! Viennent-elles à parler, leurs charmes s'évanouissent, le prestige est détruit, et l'on s'apperçoit bientôt que ces traits enchanteurs sont un trésor perdu entre les mains d'un possesseur sans talent (1). De pareilles femmes

(1) J'ai changé la pensée; peut-être ai-je eu tort; mais je n'ai pu rendre le texte, qui dit à la lettre:

ressemblent aux temples des Egyptiens ; l'architecture en est superbe et majestueuse, ils sont ornés de pierreries, enrichis d'or, brillans de peintures, mais si vous pénétrez dans le sanctuaire, si vous cherchez le Dieu qu'on y adore, vous ne trouverez qu'un singe ridicule, un chat, un bouc, ou un ibis. Il est malheureusement un nombre assez considérable de femmes de cette espèce. Ce n'est pas assez de la beauté, si elle n'est relevée par de véritables ornemens. Je n'entends pas par ce mot, les colliers et la pourpre des habits ; mais ces vertus dont je parlois tout-à-l'heure, la sagesse, la douceur, l'humanité, et mille autres qualités dont cette femme offre le plus parfait modèle (1).

LYCINUS.

Et bien, Philostrate, rends-moi maintenant la pareille (2), paie-moi de la même mesure

la beauté expire, se flétrit, elle est déshonorée et convaincue d'habiter, mal-à-propos, avec une ame qui est une mauvaise maîtresse.

(1) J'avoue que je n'entends point du tout ces mots ὁπόσοις ταῦτα ὅρος ἐςί. J'entends encore moins la traduction latine *quæ ista vel finitione cognoscuntur*, *qui sont connues sous cette définition.* Qu'est-ce que cela veut dire ? n'est-ce pas insulter aux lecteurs, que d'imprimer de pareilles traductions plus obscures que le texte ? Pour moi je n'hésite point à dire que cet endroit est corrompu, et je pense qu'il faut lire ὅποσα ταύτης τρόπος ἐςί, *qui toutes forment le caractère de cette femme.*

(2) Je ne doute pas qu'il ne faille lire avec Ménage, μοῖτον ἀντὶ μοίτου au lieu de μύθον ἀντὶ μύθου.

comme on dit en proverbe, et même d'une plus forte; tu le peux. Fais-moi le tableau des vertus de cette belle, afin que je puisse l'admirer toute entière.

POLYSTRATE.

Ce que tu me proposes, mon ami, n'est nullement facile. Il est bien différent de louer ce qui frappe tous les yeux, et de décrire ce que l'on ne sauroit appercevoir. J'aurai besoin, ce me semble, pour exécuter ce tableau, d'appeller à mon secours, non des peintres et des statuaires, mais des philosophes qui m'aident à le tracer sur les modèles qu'ils ont donnés eux-mêmes, et d'après les formes antiques. Toutefois mettons-nous à l'ouvrage. Connois d'abord quel est le charme et la douce harmonie de son langage. C'est d'elle, plutôt que du vieillard de Pylos, qu'Homère eût pu dire, que le plus doux miel sembloit couler de ses lèvres (1). Le son de sa voix, sans être grave, ce qui ne convient qu'aux hommes, n'est pas non plus foible et grêle; il n'a rien de trop efféminé; il approche plutôt de celui d'un jeune garçon encore éloigné de son adolescence. Il est tendre et flatteur; il s'insinue dans l'oreille avec une douceur ravissante; il y retentit long-temps après qu'elle a parlé; il y forme un agréable murmure, qui ressemble aux soupirs prolongés par l'écho; il laisse enfin

(1) Iliade, *liv. 1, v. 249.*

dans l'ame une impression délicieuse, que la persuasion suit toujours. Vient-elle à chanter en s'accompagnant de la cithare, c'est alors, mon ami, c'est alors qu'on est ravi d'admiration. Les Alcyons et les Cigales doivent garder le silence : ils ignorent la musique en comparaison de cette divine cantatrice. La fille même de Pandion (1) paroîtroit sans talent, quand elle déploieroit tous les accens variés de sa voix légère.

Orphée et Amphion, ces maîtres fameux dans l'art de charmer leurs auditeurs, et qui par la magie de leurs accords, attiroient sur leurs pas jusqu'aux êtres inanimés, s'ils avoient entendu cette aimable musicienne, ils auroient déposé leur lyre à ses pieds, et debout auprès d'elle, ils l'auroient écoutée dans un profond silence. Qui auroit pu leur enseigner cette harmonie parfaite, qui apprend à ne jamais excéder le rythme, à mesurer le chant avec précision (2), à s'accompagner de la cithare, à

(1) Philomèle.

(2) Ce passage est très-intéressant pour l'histoire de la musique des anciens. Il faut le traduire avec une exactitude scrupuleuse ; *car observer l'exactitude de l'harmonie, au point de ne jamais excéder le rythme, mais par une élévation faite à propos et un abaissement, mesurer exactement le chant, faire sonner en même temps la cithare, observer l'identité de temps avec le plectre et avec la langue, bien poser les doigts, et donner de la rondeur aux membres* (ou *aux chants*, car le mot grec est susceptible des deux sens), *d'où l'auroit appris le chantre de Thrace.* Ces mots par une élévation et un abaissement ἄρσει καὶ θέσει, faire

faire entendre en même temps et l'instrument et la voix, à placer ses doigts avec justesse et avec graces? Cet art fut-il jamais connu du chantre de Thrace, et du berger du Cithéron, qui s'occupoit, en conduisant son troupeau, à tirer quelques sons de sa lyre? O Lycinus! si jamais tu entends cette belle, au lieu d'éprouver seulement le sort de ceux qui voyoient les Gorgones, et d'être métamorphosé en pierre, tu sauras encore quel étoit le pouvoir des Syrènes. Je suis bien sûr que tu tomberas en extase (1), et que ravi de plaisir, tu oublieras insensiblement et tes parens, et ta patrie. Vainement tu fermerois tes oreilles avec de la cire, le charme de son chant franchira ce léger obstacle. Qui l'entend, s'apperçoit bientôt, aux charmes divers de sa mélodie, que Terpsychore, Melpomène, et Calliope même, se sont plues à la former. Enfin, et pour tout dire en un mot, imagine qu'il sort d'entre ses belles dents, une voix aussi ravissante que sa bouche. Tu l'as vue,

désignent les deux temps de la mesure, que nous appellons *le lever* et *le frapper*. De plus, cette position exacte des doigts, *τὸ ἐναφὲς τῶν δακτύλων*, prouve que la cithare avoit un manche sur lequel on posoit les doigts pour former les différens sons, comme on les forme aujourd'hui sur le violon. Delà l'on peut conclure que la différence de la cithare à la lyre, consistoit principalement dans le manche. La lyre n'en avoit point; cependant la plupart des traducteurs et des écrivains modernes sur la musique ancienne, confondent presque toujours ces deux instrumens.

(1) Je lis *παρεξεστήσῃ*, comme Paulmier.

et tu peux facilement t'imaginer l'avoir entendue.

Rien de plus pur que son langage Ionien, rien de plus charmant que sa conversation, embellie de toutes les graces de l'atticisme. On n'en doit point être surpris ; ces avantages sont ceux de sa patrie, elle les tient de ses ancêtres. Peut-il en être autrement d'une personne née dans une colonie d'Athènes (1) ? Il ne faut pas non plus s'étonner du goût qu'elle a pour la poésie, puisqu'elle est concitoyenne d'Homère. Voilà, cher Lycinus, une image de la beauté de sa voix et de son chant. Cette esquisse paroîtra bien foible sans doute ; n'importe : passons à présent à d'autres tableaux. Mon dessein n'est pas de renfermer, comme tu l'as fait, tant d'attraits dans un seul portrait ; il ne pourroit suffire, et ce seroit trop peu d'un seul, avec quelque perfection qu'il fût exécuté, pour représenter tant de beautés différentes, qui toutes se disputent le premier rang. Chacune des vertus de son ame doit être exprimée dans un tableau particulier, formé sur ce bel original.

LYCINUS.

Tu m'annonces une fête, cher Polystrate, tu veux me régaler avec magnificence, et si je ne me trompe, tu vas me payer au centuple.

(1) On prétend que Smyrne fut fondée par Thésée. Quelques auteurs veulent que ce soit une colonie d'Ephèse. *Dusoul*.

Comble donc la mesure, et sois persuadé que tu ne saurois me faire un plus grand plaisir.

POLYSTRATE.

Les connoissances de l'esprit, qui s'acquièrent par l'étude et par la méditation, sont, sans contredit, le plus beau, le plus précieux de tous les avantages. Formons-en un grouppe aussi agréable par sa variété que par l'élégance de ses contours ; car je prétends ne point te céder dans l'art de la sculpture. Réunissons encore dans un tableau, toutes les richesses que produit l'Hélicon, toutes les sciences que professent Clio, Polymnie, Calliope et les autres Muses, celles auxquelles président Apollon et Mercure. Les ornemens de la poésie, la majesté de l'histoire, les documens de la philosophie serviront à décorer notre tableau. Il ne suffiroit pas de le colorer par une teinte légère, il faut au contraire qu'il soit imbu des couleurs les plus indélébiles. Et si, malgré tous nos soins, cette peinture ne rend qu'imparfaitement l'original, on doit nous le pardonner ; car jamais il n'exista, même chez les anciens, un modèle de science aussi accompli. Néanmoins, si tu le juges à propos, nous exposerons notre tableau aux yeux des connoisseurs. Il me semble qu'on n'y peut rien blâmer.

LYCINUS.

Il est très-beau, Polystrate, et le dessein en est parfait.

POLYSTRATE.

Travaillons à présent à peindre sa sagesse et sa philosophie. C'est ici que nous aurons besoin d'un grand nombre de modèles antiques, sur-tout de celui d'Ionie (1). Nous choisirons pour peintres Eschine l'ami de Socrate, et Socrate lui-même ; ce sont de tous les artistes ceux qui savent le mieux saisir la ressemblance, et nous les choisirons d'autant plus volontiers, qu'ils ont travaillé sous les auspices de l'amour. Pour modèle de la pénétration de son esprit, nous ne pouvons mieux choisir que cette Aspasie de Milet, objet des inclinations de l'admirable orateur Olympien (2) ; empruntons son habileté dans la conduite des affaires, son coup-d'œil pénétrant en politique, la justesse et la vivacité de son intelligence, et transportons-les dans notre tableau avec les plus exactes proportions. Toutefois on y trouvera cette différence, que la première est peinte en miniature, et la nôtre a la taille majestueuse d'un colosse.

LYCINUS.

Pourquoi cela ?

(1) Allusion à la philosophie Ionique, dont Pythagore est l'instituteur.

(2) Périclès, surnommé *le Jupiter Olympien*, à cause des foudres de son éloquence. *Voyez* le Nigrinus, *tome 1, page 29, note 1.*

POLYSTRATE.

C'est, cher Lycinus, que ces deux portraits, quoique ressemblans, sont néanmoins d'une grandeur tout-à-fait différente. En effet, la république des Athéniens étoit loin d'égaler la puissance Romaine; et si notre Aspasie ressemble à celle de Milet, elle l'emporte sur elle par la grandeur : c'est donc sur une plus vaste toile qu'on doit la peindre. Le second et le troisième modèles nous seront fournis par Théano (1) et la Muse de Lesbos (2), auxquelles nous ajouterons Diotime (3). La première nous donnera la magnanimité qui doit éclater dans notre tableau; Sapho nous prêtera les graces et l'élégance de son génie; et Diotime, outre les belles qualités que Socrate admiroit en elle, son esprit et la rare prudence qui brilloit dans ses conseils. Voilà, Lycinus, un nouveau portrait que tu peux encore exposer.

LYCINUS.

Sans doute, Polystrate; il est vraiment admirable. Hâte-toi, je te prie, de m'en faire d'autres. Peins-moi l'excellence de son carac-

(1) Fille et disciple de Pythagore. Diogène de Laërce dit qu'elle étoit femme de ce philosophe.

(2) Sapho.

(3) Femme de Mantinée, célèbre par sa philosophie, et de laquelle Socrate, dans le banquet de Platon, se vante d'avoir été le disciple, et d'avoir appris les mystères de l'amour.

tère, la politesse et la douceur de ses mœurs, sa bienveillance à l'égard de ceux qui réclament sa protection.

POLYSTRATE.

Et bien, il faut lui donner les traits de cette autre Théano (1) épouse d'Anthénor, ceux d'Arété (2), de sa fille Nausicaa, et de toutes les femmes qui, comblées des faveurs de la fortune, ont montré la plus grande modération.

Après ce tableau, nous ferons celui de sa vertu et de son amour pour le héros dont elle partage la couche. Telle étoit la fille d'Icare (3), cette femme prudente et sage, dont Homère a tracé le portrait ; car c'est ainsi qu'il a peint Pénélope : mais plutôt, peignons-la sous les traits de l'épouse d'Abradate, dont elle porte le nom, et de laquelle nous avons déjà parlé.

LYCINUS.

Ah, Polystrate ! par ce coup de pinceau tu viens de porter sa beauté au dernier degré de perfection. Mais, tu dois bientôt avoir fini tes portraits, tu as détaillé toutes les vertus de son ame, aucune ne s'est dérobée à tes éloges.

POLYSTRATE.

Il s'en faut bien, mon ami, que je les aie

(1) *Voyez* Homère, *Iliade*, *liv.* 5, *v.* 70.
(2) Femme d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, *Odyssée*, *liv.* 8, *v.* 65.
(3) Pénélope.

toutes représentées. Je n'ai point encore parlé de celle qui mérite nos plus grands éloges, de cette modération qu'elle conserve au milieu des grandeurs qui l'environnent. Loin de se livrer à l'orgueil que pourroit lui inspirer tant de prospérité, loin de s'élever au-dessus de la condition des humains, et de mettre sa confiance dans les faveurs de la fortune, tous ses sentimens sont ceux de la simplicité et de la modestie. Jamais un mot incivil ou désagréable n'est sorti de sa bouche. Affable et populaire envers ceux qui l'abordent, elle descend à leur niveau : sa politesse et les témoignages de sa bienveillance charment tous ceux qui les reçoivent. On en est d'autant plus flatté, qu'ils partent d'une personne élevée, et n'ont cependant rien de cette fierté théâtrale qui accompagne toujours les grands. Qu'ils usent ainsi de leur pouvoir, et qu'au lieu de mépriser les autres hommes, ils les comblent de leurs bienfaits; alors on les jugera dignes des biens qu'ils ont reçus de la fortune; alors ils éviteront les traits empoisonnés de l'envie; personne ne sera jaloux de leur puissance quand ils se montreront modérés au milieu des succès, qu'ils ne marcheront point sur la tête des hommes, comme l'Até (1) d'Homère, et ne fouleront point aux pieds leurs semblables, que le Destin a placés au-dessous d'eux. Telle est, en effet, la

(1) Iliade, *liv.* 10, *v.* 500. *Até*, signifie *outrage*, *injure*, *dommage*.

conduite des riches ; si leur esprit ne sait pas prendre un noble essor, l'on doit en accuser l'aveuglement de la fortune. Lorsque cette Déesse, au moment où ils s'y attendent le moins, les fait monter tout-à-coup sur son char aîlé, et les élève au haut des cieux, peu satisfaits de leur sort, ils aspirent à monter plus haut : ils ne regardent plus sur la terre. Mais bientôt ils éprouvent le sort d'Icare ; la cire qui soutenoit leurs aîles se fond, leurs plumes sont dispersées par les vents : précipités du haut des airs, ils tombent dans les flots la tête la première, et font rire à leurs dépens. Ceux, au contraire, qui ne se servent de leurs aîles qu'avec la prudence de Dédale (1), ne s'élèvent pas trop haut, ils n'oublient point que leurs plumes ne sont unies qu'avec de la cire ; ils ménagent leur vol, le proportionnent à la foiblesse de la nature humaine ; et contens de raser les flots, ils mouillent de temps en temps leurs aîles, et ne les exposent pas à toute l'ardeur du soleil : ceux-là parviennent à achever leur course sans danger. Voilà ce que l'on doit louer avant tout dans notre héroïne : elle mérite de recueillir tous les fruits de sa rare prudence. L'on doit souhaiter qu'elle conserve toujours ses aîles, et qu'elle soit comblée de plus en plus de tous les biens.

(1) Cette double comparaison se trouve encore dans le *Coq*, *page* 342.

LYCINUS.

Puissent tes vœux s'accomplir, Polystrate ! elle en est bien digne. Ses attraits ne se bornent pas, comme ceux d'Hélène, à la seule beauté du corps, ils recèlent une ame mille fois plus belle et plus aimable. Il convenoit qu'un grand prince, d'un caractère généreux et pacifique, joignît à tant d'autres avantages, celui de voir naître sous son empire une femme si accomplie, et fût assez heureux pour l'aimer et posséder son cœur. Ce n'est pas une médiocre félicité que d'être chéri d'une femme qui peut, comme le dit Homère, disputer à Vénus le prix de la beauté, et s'égaler à Minerve (1) pour l'art de manier l'aiguille. Il n'est point en effet de mortelle qu'on puisse comparer à celle-ci pour les attraits du corps, l'excellence du caractère, la délicatesse de l'esprit et l'adresse de la main (2).

POLYSTRATE.

Tu dis vrai, Lycinus; et si tu me crois, nous réunirons tous nos portraits, ceux que tu as faits de ses charmes extérieurs, et ceux que j'ai tracés des qualités de son ame; nous en formerons une seule image; nous la déposerons dans un livre, pour être l'objet de

(1) Iliade, *liv. 10, v. 389.*

(2) Allusion à ce vers d'Homère, *Iliade, liv. 1.*

οὐ δέμας οὐδὲ φυὴν οὔτ' ἄρ φρένας οὔτε τι ἔργα.

l'admiration de tous les siècles. Ce tableau, mieux que ceux d'Appele, de Parrhasius et de Polygnote, triomphera des outrages du temps, puisque celle qu'il représente efface par ses graces tous les modèles de ces artistes : d'ailleurs il n'est point composé de bois, de cire, ou de couleurs passagères, il est formé par les pensées des Muses même ; et cette image est d'autant plus fidelle, qu'elle représente à la fois et les beautés du corps, et les charmes de l'esprit.

POUR LES PORTRAITS.

DÉFENSE DU DIALOGUE PRÉCÉDENT.

POLYSTRATE, LYCINUS.

POLYSTRATE.

ENTRE mille traits ingénieux, ce que j'ai le plus remarqué dans ton ouvrage, Lycinus (m'a dit la dame), c'est ton zèle et ton affection pour moi. On ne fait point un éloge aussi pompeux, s'il n'est dicté par la bienveillance; mais je suis bien aise de te faire connoître mon caractère et ma façon de penser. Je n'aime point les hommages de la flatterie; et les écrivains qui les prodiguent, ne sont à mes yeux que des hommes faux, qui cherchent à nous en imposer, et qui décèlent la bassesse de leurs sentimens. Les louanges excessives me font rougir, peu s'en faut que je ne me bouche les oreilles pour ne les point entendre. Je les regarde plutôt comme une dérision que comme un éloge véritable. La louange n'est supportable, qu'autant que celui auquel elle est adressée peut reconnoître en lui chacun des avantages que l'on a célébrés: dès qu'elle sort de ces bornes, elle nous devient étrangère, c'est une adulation manifeste. Je sais qu'il est beaucoup de personnes qui aiment qu'on leur

attribue dans un éloge des qualités qu'elles n'ont point. Un vieillard est flatté d'entendre vanter sa vigueur; un homme qui n'a que des traits désagréables, veut qu'on le compare à Phaon ou à Narcisse. Ils s'imaginent, l'un que ces louanges changeront sa figure, l'autre qu'elles lui rendront sa première jeunesse: et telle fut autrefois l'erreur de Pélias.

La louange excessive seroit sans doute d'un prix inestimable, si l'on pouvoit en recueillir quelque fruit, si elle nous donnoit réellement ce qu'elle nous prête. Mais ceux qui la reçoivent avec avidité (1), sont, à mon avis, aussi ridicules que celui qui, pour cacher sa laideur, se couvriroit d'un beau masque, et tireroit vanité de cette beauté empruntée qu'on peut aisément lui enlever, ou qui, brisée au moindre choc, découvrira le véritable visage et fera rire à ses dépens, en montrant quelle figure il déguisoit sous de si beaux dehors. Tel seroit aussi un homme de petite taille, qui, monté sur de hauts cothurnes, voudroit disputer de grandeur avec ceux qui, lorsqu'il est à terre, le surpassent de toute une coudée. A cette occasion elle me citoit un exemple.

Une femme illustre par sa naissance, qui

(1) Ces mots sont sous-entendus par ellipse dans le texte; car le plurier *δοκοῦσι*, ne peut se rapporter qu'aux hommes dont il est parlé plus haut *πολλοὺς οἶδα χαίροντας*, &c., à moins qu'on ne suppose ici une lacune, qu'on pourroit remplir ainsi, *νῦν δὲ ὅμοιόν μοι δοκοῦσιν*, *ἔφη*, *οἱ ἀσμένως ὑπερεπαινούμενοι πάσχειν*.

d'ailleurs ne manquoit ni d'agrémens, ni de beauté, mais extrêmement petite, entendoit un jour réciter des vers à sa louange, dans lesquels le poëte célébroit sa beauté, et vantoit sur-tout la noblesse de sa taille, qu'il comparoit pour la hauteur et la souplesse, à un peuplier majestueux. Charmée de cet éloge, et comme si chaque vers l'eut accrue d'une coudée, elle battoit des mains. Le poëte voyant le plaisir qu'elle prenoit à la louange, recommençoit souvent le même passage, lorsqu'un des auditeurs s'approchant, lui dit à l'oreille : *finissez, mon ami, vous la ferez lever.*

Par une foiblesse semblable et plus ridicule encore, Stratonice, femme de Séleucus, proposa un prix de deux talens pour le poëte qui feroit le plus bel éloge de sa chevelure. Stratonice étoit chauve, et personne n'ignoroit qu'elle avoit perdu tous ses cheveux à la suite d'une longue maladie. Il se trouva néanmoins des flatteurs assez exécrables, pour lui dire que ses cheveux étoient des hyacinthes, pour les tresser en longues guirlandes et les comparer à la violette et l'ache, quoiqu'il n'en existât pas un seul.

C'est ainsi que notre héroïne se moquoit de tous ceux qui se livrent eux-mêmes aux flatteurs. La plupart, ajoutoit-elle, ne sont pas seulement sensibles aux éloges, ils veulent encore être flattés jusques dans leur portrait : ils aiment à être trompés. Parmi les peintres, ils choisiront de préférence celui qui leur

donnera dans un tableau la figure la plus agréable. Il en est même qui ordonnent à l'artiste de retrancher quelque chose à leur nez, de donner à leurs yeux une teinte plus noire, enfin de leur prêter les traits qu'ils desireroient avoir réellement. Ils ne s'apperçoivent pas que ce portrait qu'ils couronnent (1), est celui d'un autre, et ne leur ressemble en aucune manière.

Tels ont été ses discours. Elle a donné des éloges à la plus grande partie de ton ouvrage; mais ce qu'elle n'a pu souffrir, c'est que tu l'aies assimilée à des Déesses, à Junon et à Vénus. Une semblable comparaison, a-t-elle dit, est au-dessus de moi et de toutes les mortelles. Je n'aurois pas même voulu qu'il m'eût mise en parallèle avec des héroïnes telles que Pénélope, Arétée et Théano, bien loin de l'être avec les premières de nos Déesses. J'ai pour elles trop de respect et de religion. Si j'adoptois une louange de cette nature, je craindrois qu'on ne m'accusât d'un orgueil semblable à celui de Cassiopée. Cependant ce ne fut qu'aux Néréïdes qu'elle osa se comparer; elle révéroit Vénus et Junon.

(1) Ceci me paroît faire allusion à quelqu'usage particulier. Apparemment que les Grecs ou les Romains avoient coutume de couronner le buste ou le portrait du maître de la maison. Il est certain qu'ils étoient dans l'usage de couronner les statues des Dieux et des Empereurs; la flatterie a pu l'étendre jusqu'aux riches particuliers.

Enfin, Lycinus, elle t'exhorte à changer ces comparaisons, ou bien elle prend les Dieux à témoins que c'est contre son gré que tu les as écrites. Elle t'avertit qu'elle seroit fâchée que ton livre vînt à se répandre tel qu'il est, rempli de traits si peu religieux. Elle se croiroit elle-même coupable d'impiété, si elle permettoit qu'on l'assimilât à la Vénus de Cnide, ou à celle des jardins d'Athènes. Elle te prie de te rappeller ce que tu dis d'elle à la fin de ton ouvrage; que le faste et l'orgueil sont bien opposés à la modération de son caractère, que loin de vouloir s'élever au-dessus de la condition humaine, elle ne vole, pour ainsi dire, que terre à terre. Après avoir tenu ce langage, tu l'as fais monter au-dessus des cieux, en l'assimilant à des Déesses. Elle te conjure de ne pas la croire moins sensée qu'Alexandre, qui rejetta la proposition extravagante que lui fit un architecte, de changer le mont Athos en sa statue, et de lui faire porter une ville dans chaque main (1). Le monarque regardant cette entreprise comme téméraire et trop orgueilleuse, défendit à l'architecte d'exécuter ce prodigieux colosse, voulut qu'il laissât le mont Athos à sa place, sans aller diminuer une si vaste montagne, pour la transformer

(1) *Voyez* notre remarque sur la *manière d'écrire l'histoire*, *page 375*. Selon Plutarque, *vie d'Alexandre*, *page 158*, édition de Réiske, ce colosse devoit tenir une ville dans l'une de ses mains, et de l'autre, verser un fleuve considérable dans la mer.

en la ressemblance d'un homme de taille assez médiocre. Elle applaudissoit beaucoup à la grandeur d'ame d'Alexandre, qui, par ce refus, disoit-elle, s'étoit élevé une statue plus haute que le mont Athos, et qui dureroit à jamais dans la mémoire des hommes; car il n'appartient qu'à une ame généreuse de mépriser un honneur si extraordinaire.

Elle a beaucoup admiré l'art avec lequel tu as formé ta statue; mais elle prétend qu'elle ne lui ressemble en aucune manière. Il s'en faut de beaucoup, a-t-elle dit, que je mérite un pareil éloge, auquel nulle femme ne peut prétendre. Je renonce à cet honneur, et je me contente d'adorer tes modèles. Loue mes vertus humaines, j'y consens, mais que la chaussure ne soit pas plus grande que le pied (1), de peur qu'elle ne me fasse tomber lorsque je voudrai marcher.

Voici encore ce qu'elle m'a recommandé de te dire. J'ai lu dans plusieurs auteurs (c'est

(1) Ce proverbe que j'ai voulu conserver à cause de sa singularité, est fréquemment employé par les Grecs; il étoit en usage dès le temps de Pindare, et je pense que Lucien fait allusion à ce que le poëte dit dans sa sixième olympique:

Ἴστω γὰρ ἐν τούτῳ πεδί-
λῳ δαιμόνιον πόδ' ἔχων
Σωστράτου υἱός.

Que le fils de Sostrate sache qu'il a son heureux pied dans cette chaussure; c'est-à-dire, *qu'il mérite cet éloge.*

aux

aux hommes à savoir s'ils disent la vérité) (1), qu'à Olympie, on ne permettoit point d'ériger aux vainqueurs des statues plus grandes que leurs modèles. Les Hellanodices veillent soigneusement à ce que les sculpteurs ne s'écartent point de la vérité : les statues avant d'être élevées, sont soumises à un examen aussi sévère que l'est celui que les Athlètes subissent pour leur admission. Prends donc garde, Lycinus, qu'on ne puisse nous accuser de vouloir en imposer aux yeux par des proportions exagérées : bientôt les Hellanodices renverseroient ta statue.

Tel fut à-peu-près son discours : examine à présent, Lycinus, par quels moyens tu pourras changer ton ouvrage, en retrancher tous les traits qui semblent offenser les Dieux, et qui ont paru singuliérement lui déplaire. En les lisant, elle a frémi plus d'une fois, elle a supplié les Déesses de lui être favorables. On doit lui pardonner cette frayeur naturelle à son sexe : et, s'il faut t'avouer la vérité, il m'a semblé que ses craintes n'étoient pas tout-à-fait déraisonnables. Je n'avois d'abord rien trouvé de répréhensible dans ton écrit, lorsque tu m'en as fait la lecture ; mais depuis qu'elle m'a fait remarquer ces différens endroits, je commence à être de son avis. Il m'est arrivé la même chose qu'à ceux qui regardent les

(1) Les femmes n'assistoient jamais à ces jeux, dans lesquels les hommes combattoient tout nuds.

objets de trop près; ils ne voient rien distinctement, mais en s'éloignant à une juste distance, on apperçoit sans peine ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. En effet, comparer une mortelle à Vénus et à Junon, est-ce faire autre chose que de dégrader ces déesses? Dans ces sortes de parallèle, ce n'est point le petit objet qui grossit, c'est le plus grand qui diminue. Que deux hommes marchent ensemble, l'un d'une taille gigantesque, l'autre à peine élevé au-dessus de la terre, si l'on veut les rendre égaux, et faire ensorte que l'un ne surpasse pas l'autre, ce ne sera pas en ordonnant au nain de se hausser. En vain il se dresseroit de tout son pouvoir sur la pointe du pied : pour que tous deux paroissent d'égale stature, il faudra nécessairement que le géant se courbe, qu'il se baisse au point de paroître aussi petit que son camarade. De même dans les comparaisons semblables aux tiennes, ce n'est pas l'homme qu'on élève quand on l'assimile à la divinité, c'est celle-ci qu'on est obligé d'abaisser. Si cependant on ne trouvoit rien sur la terre qui répondît à notre idée, peut-être pourroit-on s'élever jusqu'aux objets célestes, sans paroître coupable d'impiété : mais toi, qui avois tant de beautés à choisir, tu vas, sans nécessité, comparer ton héroïne à Vénus et à Junon. Je te conseille, Lycinus, d'effacer de ton ouvrage ces traits propres à réveiller l'envie. Un pareil genre d'écrire n'est pas dans ton caractère.

Tu n'es pas naturellement porté à donner des éloges : on peut dire même que tu en es avare ; mais aujourd'hui, par une métamorphose subite, te voilà devenu prodigue, et tu répands la louange à pleines mains. D'ailleurs tu ne dois pas rougir de retoucher ton ouvrage, après l'avoir publié : Phidias en fit autant, dit-on. Lorsqu'il eut achevé son Jupiter olympien, il découvrit cette belle statue, pour l'exposer aux yeux des Grecs. Caché derrière la porte de son attelier, il écoutoit la critique et les louanges des spectateurs. L'un trouvoit le nez trop épais, celui-ci le visage trop long, un autre blâmoit autre chose. Enfin, lorsqu'ils se furent retirés, Phidias se renferme de nouveau, corrige et rectifie sa statue, d'après l'avis du plus grand nombre ; car il ne croyoit pas qu'il pût y avoir un meilleur jugement que celui d'un peuple entier, et que tant de personnes devoient nécessairement mieux voir qu'un seul homme, fût-il un Phidias. Voilà ce que j'avois à te dire de la part de notre belle, et tels sont les conseils que me dicte mon amitié pour toi.

LYCINUS.

Comment donc, Polystrate, j'ignorois que tu fusses un si bon orateur. Tu viens de prononcer contre mon ouvrage un discours si long, une accusation si grave, que je perds toute espérance de pouvoir y répondre. Cependant vous n'avez guère observé les formes

juridiques, toi sur-tout qui condamnes mon livre en l'absence de son défenseur. Il est fort aisé, dit un proverbe, de remporter le prix quand on court tout seul; et je ne suis pas étonné de me voir condamné, puisqu'on n'a pas fait couler d'eau pour moi, et qu'on ne m'a pas encore permis de me justifier. Ce que je trouve de plus étrange dans cette affaire, c'est que vous êtes tout-à-la-fois les accusateurs et les juges. Quel parti faut-il donc que je prenne? Dois-je m'en tenir à votre décision et garder le silence? Faut-il qu'à l'exemple du poëte d'Himère (1), je chante la palinodie; ou, me permettez-vous d'appeller de ce premier jugement, et de plaider ma cause?

POLYSTRATE.

Sans doute, Lycinus, si tu as quelque raison légitime à alléguer: ce n'est point contre des adversaires, mais en présence de tes amis que tu as à te justifier.

LYCINUS.

Une chose me fait de la peine, Polystrate; c'est que notre héroïne ne soit point présente à mes discours; j'y gagnerois bien davantage. Me voilà réduit à me justifier par commission. Cependant, si tu voulois me promettre de lui rendre mon discours avec la même fidélité que

(1) Stésichore. *Voyez* l'Apologie pour un engagement, *tome II, page 190, note 4.*

tu m'as rendu le sien, peut-être oserois-je tenter l'aventure (1).

POLYSTRATE.

Sois sans inquiétude à cet égard, mon ami; je m'acquitterai de mon rôle à merveilles (2). Seulement, fais ensorte de parler en peu de mots, afin que je puisse retenir plus aisément ton discours.

LYCINUS.

J'aurois cependant besoin de parler long-temps pour détruire une accusation si considérable; mais je veux bien en ta faveur renfermer ma défense dans les bornes les plus étroites. Tu diras donc à cette belle femme, que......

POLYSTRATE.

Point du tout, Lycinus; imagine qu'elle est présente, et adresse lui la parole. Je n'aurai qu'à jouer ton rôle auprès d'elle.

LYCINUS.

Et bien, puisque tu le veux, supposons qu'elle est ici, qu'elle m'a dit elle-même tout ce que tu viens de me dire de sa part. Il est temps de commencer ma réponse. Mais, mon

(1) A la lettre : *j'oserois jetter le dez.*

(2) Le grec : *tu n'auras pas un mauvais comédien de ton apologie.*

ami (je ne fais aucune difficulté de t'avouer ce qui m'arrive), tu m'as rendu ma justification bien redoutable; je me sens troublé, la sueur, comme tu vois, découle de mon front, la présence de cette belle personne m'en impose, je me sens saisi de respect; car il me semble la voir. Toutefois je vais commencer; je ne puis différer plus long-temps, puisqu'elle est devant nous.

POLYSTRATE.

Sans doute : et ne vois-tu pas l'air de bonté qui règne sur son visage ? La douceur et la gaieté brillent dans ses yeux. Tu peux commencer ton discours en toute assurance.

LYCINUS.

Parmi les louanges que je vous ai données, et qui vous paroissent si excessives, ô la plus parfaite des femmes, je ne vois rien qui puisse approcher de celles que vous méritez, par votre profond respect pour les Dieux. Ce trait surpasse tout ce que j'ai pu dire; pardonnez si je ne l'ai point ajouté à votre portrait, je ne le connoissois pas; autrement c'eût été le premier que j'aurois tracé. Loin que mes éloges soient outrés, je sens combien je suis resté au-dessous de mon sujet. Quel coup de pinceau j'ai omis sans le vouloir ! Qu'il eût eu d'énergie pour mettre dans tout son jour l'excellence de votre caractère, et la justesse de votre raison, puisque la piété envers

les Dieux, est le garant de toutes les autres vertus (1) ! Oui, si je dois changer mon écrit, s'il faut retoucher votre portrait, loin d'être assez téméraire pour y rien retrancher, j'y ajouterai ce trait, comme celui qui doit couronner tout l'ouvrage. Je vous ai la plus grande obligation, je l'avoue, pour les reproches que vous m'avez fait faire. Et quand j'ai vanté la modération de votre caractère, ennemi du faste et de l'orgueil au milieu des grandeurs, vous avez confirmé la vérité de mon éloge. Est-il, en effet, une marque plus certaine d'un caractère modeste et populaire, que de ne pas s'approprier ces louanges, de les refuser même par un excès de pudeur ? Mais plus vous montrez de modestie, plus vous faites connoître que vous méritez les éloges les plus pompeux. On peut vous appliquer ce mot de Diogène (2). Quelqu'un lui demandoit par quel moyen on peut mériter la gloire ; c'est en la méprisant, répondit-il. Pour moi, si l'on me demandoit quels sont ceux qui méritent le plus d'être loués, je dirois : ce sont ceux qui ne veulent pas l'être.

Ces réflexions paroîtront peut-être étrangères à ma cause, et s'éloigner de la question. Le point sur lequel je dois me justifier, est

(1) A la lettre : *car tous ceux qui n'honorent point les Dieux avec négligence, sont les plus vertueux à l'égard des hommes.*

(2) Le grec : *la chose tourne pour vous, à-peu-près vers ce mot de Diogène.*

d'avoir comparé votre beauté à celle de la Vénus de Cnide et des jardins d'Athènes, à celle de Junon et de Minerve. Cet éloge vous paroît excessif; la chaussure est, dites-vous, trop grande pour votre pied : c'est aussi l'objet que je vais examiner. Cependant les peintres et les poëtes, suivant un ancien proverbe, ne sont point responsables de leurs fictions (1); à plus forte raison ceux qui font des éloges, quoiqu'ils écrivent comme nous en prose, et que leur muse ne marche point en cadence. L'éloge est libre, son étendue ni sa briéveté ne sont soumises à aucune loi; l'unique objet qu'on s'y propose, est d'exciter la plus vive admiration pour ce qu'on loue, de le rendre digne de tous les vœux; voilà ce que je pourrois alléguer pour ma défense : mais je ne prendrai point cette route; vous croiriez que je suis réduit à n'en pouvoir suivre aucune autre.

Je vous dirai plutôt, que les moyens que nous employons pour faire un éloge, consistent à nous servir de comparaisons et de similitudes, dont le principal mérite est dans leur justesse. Mais pour atteindre à cette justesse, ce n'est pas assez que l'objet de la comparaison soit parfaitement égal au nôtre, ou ne lui soit inférieur en aucun point. Il faut, au contraire,

(1) C'est ainsi qu'Horace a dit dans son art poëtique :

Pictoribus atque poetis
Quid libet audendi semper fuit æqua potestas.

autant qu'il est possible, élever ce qu'on loue jusqu'à un objet qui l'emporte de beaucoup sur lui. Par exemple, si pour faire l'éloge d'un chien, on disoit qu'il est plus gros qu'un renard ou qu'un chat, diriez-vous que ce seroit faire un véritable éloge ? Non, certes ; et quand on compareroit ce chien à un loup, l'éloge ne seroit pas encore fort grand. Comment donc le pousser à la perfection qui lui est propre ? C'est en disant, ce chien, pour la taille et la force, ressemble à un lion. Ainsi un poëte pour faire l'éloge du chien d'Orion, l'appelle *vainqueur de lions*. Voilà un éloge parfait : de même si l'on veut louer un fameux Athlète, Milon de Crotone, Polydamas, ou Glaucus de Carystie, et qu'on dise de lui, qu'il est plus robuste qu'une femme, ne croirez-vous pas que l'auteur d'un si sot éloge a voulu tourner son héros en ridicule ? Eût-il exalté sa force au-dessus de celle d'un homme, il seroit encore loin d'avoir fait un éloge véritable. Ecoutez comme un poëte célèbre (1) fait l'éloge de Glaucus :

Ni le frère d'Hélène,
Ni le terrible fils d'Alcmène,
Malgré ses bras de fer, n'eût osé l'attaquer.

Vous voyez comme il compare son héros à

(1) Pindare, à ce qu'on croit. L'ode par laquelle il célébroit Glaucus de Carystie, n'existe pas parmi celles qui nous restent de ce poëte, et le nom de l'Athlète ne paroît pas dans la liste des vainqueurs olympiques.

des Dieux, ou plutôt comme il l'élève au-dessus des immortels. Cependant Glaucus ne s'est point irrité de ce qu'on le mettoit en parallèle avec les Dieux qui présidoient à la lutte, et jamais ceux-ci n'ont songé à tirer vengeance de l'impiété de Glaucus ou de son poëte. L'un et l'autre, au contraire, ont joui de l'estime et de l'admiration de toute la Grèce, qui les a comblés d'honneurs; Glaucus à cause de sa force, le poëte pour ses autres ouvrages, et principalement à cause de celui-ci. Ne soyez donc plus étonnée si, voulant faire une comparaison nécessaire à tout éloge, je me suis servi d'un exemple plus élevé que mon sujet.

Vous avez parlé de flatterie, vous avez déclaré que les flatteurs vous étoient odieux, c'est un nouveau motif de vous louer; car il n'est pas possible de s'en défendre. Mais distinguez, je vous prie, l'éloge du panégyriste, d'avec l'hyperbole du flatteur: celui-ci, qui ne donne des louanges que pour son utilité particulière (1), fait peu de cas de la vérité; il croit devoir en toute occasion pousser son éloge à l'excès: peu lui importe d'en venir à ses fins par un mensonge; il prend dans son imagination la plupart des qualités qu'il vous

(1) C'est ainsi que Théophraste définit la flatterie: *un commerce honteux utile pour le flatteur.* Τὴν δὲ κολακείαν ὑπολάβοι ἄν τις ὁμιλίαν αἰσχρὰν εἶναι, συμφέρουσαν δὲ τῷ κολακεύοντι. *Charact., chap. 2.*

attribue; il ne fera nulle difficulté de dire que Thersite (1) est mille fois plus beau qu'Achille; que Nestor est le plus jeune des guerriers qui sont devant Troye: il jurera que le fils de Crésus (2) a l'ouie plus sensible et plus délicate que Mélampe (3); que Phinée a la vue plus perçante que Lyncée (4). Celui qui veut faire un éloge, s'y prend bien différemment, et loin d'avancer le plus léger mensonge, il ne supposera pas à son sujet des qualités qui n'existent point : seulement il étend, il amplifie celles qu'il a reçues de la nature. Il osera dire d'un cheval, qui de tous les animaux que nous

(1) *Voyez* le portrait de Thersite dans l'Iliade, *liv.* 2, *v.* 216.

(2) Il étoit sourd et muet, *Hérodote Clio.*

(3) Mélampe avoit élevé deux serpens, qui étant devenus grands, lui léchèrent les oreilles pendant qu'il dormoit; il se réveilla fort effrayé, et fut bien étonné à son réveil d'entendre le langage des oiseaux. *Apollodore, liv. 1, chap. 9, §. 11.*

(4) Orphée ou l'auteur du petit poëme des Argonautes, parle ainsi de ce Lyncée, *v. 179 :*

> Λυγκεύς θ' ὃς τήλιστα δι' αἰθέρος ἠδὲ θαλάσσης
> Βένθεα καὶ Πλουτῆος ὑποχθονίοιο βέρεθρα
> Μοῦνος ἀπ' ἀνθρώπων δεινοῖσιν ὀπώπεεν ὄσσοις.

Sa vue perçante étoit passée en proverbe. Lucien s'en sert fréquemment dans *le Timon, page 138;* dans *les Contemplateurs, page 498;* l'*Icaroménippe, page 354;* et autres endroits où les traducteurs n'ont pas manqué de mettre *la vue d'un Lynx.* Contre-sens ridicule, et qui prouve qu'ils n'ont traduit que d'après le latin.

connoissons, est naturellement le plus vîte et le plus léger :

Courant sur les épis il ne les brisoit pas (1).

Et ailleurs :

Le coursier belliqueux aussi prompt que les vents.

S'il voit une belle maison d'une architecture élégante, il dira :

Tel est de Jupiter le céleste palais (2).

Un flatteur appliqueroit ce vers à la cabane d'un bouvier, s'il espéroit recevoir du bouvier le prix de sa bassesse. C'est ainsi que Kynæthus, courtisan (3) de Démétrius Poliorcète, après avoir épuisé toutes les ressources de la flatterie, louoit ce prince qui étoit tourmenté de la toux, de ce qu'il crachoit avec graces.

Le caractère qui distingue le flatteur de celui qui fait un éloge, ne consiste pas seulement en ce que le premier ne fait aucune difficulté d'employer le mensonge pour faire plaisir à

(1) Homère, *Iliade*, *liv.* 20, *v.* 227; une foule de poëtes grecs et latins, parmi lesquels on distingue Oppien, *de Venat.*, *liv.* 1, *v.* 231; et Virgile, *Ænéide*, *liv.* 7, *v.* 808, ont imité cette hyperbole. Le plus grand nombre est cité dans les remarques de la nouvelle édition d'Oppien, 1786, *page* 170.

(2) Odyssée, *liv.* 4, *v.* 74.

(3) Le grec porte : *flatteur*. Je n'ai pas voulu répéter ce mot, qui se trouve deux lignes plus haut : d'ailleurs *courtisan* et *flatteur* peuvent aujourd'hui passer pour de vrais synonymes.

ceux qu'il loue, tandis que le second ne fait qu'exalter des qualités qui existent déja : une seconde différence très-essentielle, c'est que le flatteur se sert d'hyperboles, et les plus violentes qu'il puisse imaginer ; l'autre, au contraire, évite prudemment cet excès, et sait se contenir dans de justes bornes. D'une foule de traits qui caractérisent la flatterie et le véritable éloge, je vous ai présenté ce petit nombre, afin que vous ne soupçonniez point ceux qui vous louent de vouloir vous flatter, et pour que vous puissiez les distinguer en les mesurant l'un et l'autre sur leur propre molèle (1).

A présent, rapprochez de mon ouvrage ces deux règles, et voyez laquelle lui convient. Si c'étoit quelque femme dénuée d'agrémens que j'eusse comparée à la Vénus de Cnide, sans doute je serois un flatteur plus impudent que Kynæthus ; mais lorsque c'est une femme dont tout le monde connoît et vante la beauté, la distance n'est pas assez grande pour que cet éloge paroisse audacieux.

Peut-être me direz-vous, ou plutôt vous me l'avez déja dit : *je te permets de louer ma beauté ; mais il falloit la louer d'une manière qui n'excitât point l'envie, et ne pas assimiler une mortelle à des Déesses.* A cela je vous répondrai, puisque la vérité m'y force, ce n'est point à des Déesses que je vous ai comparée, femme vertueuse, mais aux chefs-d'œuvre de nos

(1) A la lettre : *d'après la mesure qui leur est propre.*

plus fameux artistes, à des ouvrages de pierre, d'airain ou d'ivoire. On peut sans impiété, je pense, comparer l'homme aux ouvrages sortis de sa main; à moins que vous ne croyez que Minerve n'est autre chose que la statue formée par Phidias, que Vénus Uranie est la même que le marbre sculpté dans Cnide par Praxitèle, il y a peu d'années. Prenez garde alors qu'une telle opinion ne blesse les Dieux, dont la véritable image (du moins je le pense), ne sauroit être représentée par la main des mortels.

Si je vous ai comparée à ces Déesses, je n'ai rien fait en cela qui me soit particulier: je ne suis pas le premier qui ait frayé cette route : plusieurs poëtes estimables l'avoient ouverte avant moi, principalement Homère votre concitoyen. C'est lui désormais que je vais faire monter sur la tribune pour y défendre ma cause. Il n'est pas possible qu'on me condamne sans le condamner aussi. Je lui demanderai donc, ou plutôt je vous demanderai pour lui (car vous conservez dans votre mémoire les plus beaux morceaux de ses poésies), que pensez-vous lorsqu'il dit de Briséis, pleurant Patrocle, qu'elle est semblable à Vénus. Et, comme si ce n'étoit pas assez, il ajoute un instant après :

Ainsi dit cette femme aux Déesses semblable (1).

(1) Iliade, *liv. 19, v. 286.*

Ce langage allume-t-il votre colère, jettez-vous son livre avec indignation, ou lui accordez-vous la permission de s'exprimer ainsi dans un éloge ? Quand vous la lui refuseriez, tant de siècles la lui ont déja donnée : personne ne lui en a jamais fait un crime, ni le critique audacieux (1) qui fouettoit son image, ni celui qui marqua par des obèles (2) les vers qu'il prétendoit supposés. Et quoi ! il lui sera permis de comparer à Vénus une femme barbare, dont les yeux sont baignés de pleurs, et moi je ne pourrai comparer aux statues des Déesses, une Grecque en qui brille, je ne dis pas la beauté, elle ne le permet pas, mais la gaieté, le rire plein de graces, qui rend l'homme semblable aux Dieux.

Veut-il peindre Agamemnon, voyez comme il épargne les Dieux, comme il distribue toutes les parties de leurs images : il donne à son héros les yeux et la tête de Jupiter (3), la ceinture de Mars, la poitrine de Neptune : il divise les

(1) Zoïle.

(2) Zénodote d'Ephèse, poëte et grammairien, disciple de Philétas. Il vivoit sous le premier Ptolemée, roi d'Egypte, qui le mit à la tête de sa fameuse bibliothèque d'Alexandrie, et lui confia l'éducation de ses enfans. Zénodote fit une édition d'Homère, dans laquelle il marqua d'une broche les vers qu'il croyoit supposés. Il y eut un autre Zénodote d'Alexandrie, qui écrivoit contre Aristarque en faveur des vers d'Homère, que ce critique avoit retranchés.

(3) Iliade, *liv. 2, v. 478. Voyez* le traité sur *la manière dont on doit écrire l'histoire, page 370.*

statues des Dieux, pour en former les membres d'un homme. Dans un autre endroit, il assimile à l'homicide Mars, tantôt un guerrier, tantôt un autre ; il fait égal aux Dieux le Phrygien fils de Priam, et donne souvent la ressemblance des immortels au fils de Pélée. Mais je reviens aux exemples des femmes, écoutez le poëte vous dire :

Telle n'est point Diane ou la blonde Vénus.

Ailleurs :

Ainsi dans les forêts on voit marcher Diane.

Non content d'assimiler des mortels aux Dieux, il compare aux Graces (1) les cheveux d'Euphorbe, quoique souillés de sang. Enfin les exemples de ce genre sont si nombreux dans Homère, qu'il n'est presque aucun endroit de ses poésies, qui ne soit embelli par l'image de quelque Déesse. Le poëte s'est cru si peu responsable de ces comparaisons, qu'il ne fait pas difficulté de louer ces Déesses par des similitudes infiniment au-dessous d'elles. Il donne à Junon les yeux d'un bœuf (2). Un autre

(1) Iliade, *liv. 17, v. 51*, critique d'Homère.

(2) Allusion au *βοῶπις* d'Homère. Ce nom et les semblables, qui dans l'origine de la langue, avoient la signification propre qu'annonce leur étymologie, n'ont eu par la suite qu'un sens simple. Ainsi *βοῶπις*, dès le temps d'Homère, ne signifioit autre chose qu'une femme qui a de grands yeux. Les Grecs employoient les noms de *βοῦς* et d'*ἵππος*, *bœuf* et *cheval*, animaux dont la taille est considérable, pour désigner ce qui

poëte,

poëte, dit que Vénus a les paupières de violette, et pour peu qu'on soit familiarisé avec la poésie d'Homère, on connoît l'*Aurore aux doigts de roses.*

Cependant c'est encore peu de chose de comparer la beauté des humains à celle des Dieux : on va jusqu'à usurper leurs noms. Combien n'avons-nous pas de Dionysius (1), d'Héphæstions, de Zénons, de Posidonius, d'Hermias ? Une reine de Cypre, épouse d'Evagoras, se nommoit Latone, et la Déesse qui pouvoit la changer en pierre, comme une autre Niobée, ne s'en est jamais offensée. Je ne parle pas des Egyptiens : quoique les plus superstitieux de tous les hommes, ils emploient le nom des Dieux jusqu'à la satiété. Presque tout chez eux, porte un nom tiré du ciel.

Bannissez donc toute crainte : ce n'est pas à vous qu'il convient d'en avoir de pareilles. Si dans mon ouvrage j'ai commis quelque faute envers la Divinité, vous n'en êtes pas responsable, à moins que vous ne vous croyez coupable de l'avoir lu. C'est sur moi que les Dieux doivent se venger, si cependant ils se

est grand et fort. Il n'y a que les gens qui n'ont aucune teinture de la langue grecque, qui se soient moqués des épithètes qu'Homère donne à ses déesses ; mais leurs mauvaises plaisanteries n'ont servi qu'à dévoiler leur ignorance.

(1) Ces noms sont ceux que portent en grec Bacchus, Jupiter, Vulcain, Neptune, Mercure.

sont vengés autrefois d'Homère et des autres poëtes : mais ils ne se sont jamais courroucés contre ce prince des philosophes (1), qui a osé dire que l'homme étoit l'image de la Divinité. Je pourrois, pour me justifier, vous alléguer encore une foule de raisons ; mais je veux terminer ce discours, en faveur de mon ami Polystrate, et afin qu'il puisse aisément le retenir.

POLYSTRATE.

Je ne sais trop si cela me sera possible, Lycinus, tu as parlé bien long-temps, et plus que ne te permettoit l'eau que je t'ai versée : je tâcherai cependant de conserver ton discours dans ma mémoire. Je cours de ce pas le rendre à notre belle, et durant le chemin je me boucherai les oreilles, de peur qu'aucun bruit étranger ne vienne troubler l'ordre de tes pensées, et que ma mémoire aux abois ne me fasse siffler des spectateurs.

LYCINUS.

C'est ton affaire, Polystrate, de bien jouer ton rôle. Pour moi, qui t'ai confié ma pièce, je me retire en ce moment ; mais lorsqu'on annoncera l'instant où les juges vont porter leurs suffrages, je me présenterai à leur tribunal pour savoir quelle sera l'issue de ce combat.

(1) Platon, selon quelques commentateurs, ou plutôt Diogène le Cynique, qui avoit coutume de dire que les hommes de bien sont les images des Dieux, et que l'amour est l'occupation des gens qui n'ont rien à faire. *Diogène de Laërce, liv. 6, segm. 51.*

LA VIE
DE
DÉMONAX.

NOTRE siècle devoit donc aussi produire (1) de ces hommes fameux, et dignes de vivre dans la mémoire de la postérité : nous faire voir un héros d'une force de corps surnaturelle, et un philosophe d'une sagesse accomplie. Je parle de Sostrate le Béotien, que les Grecs appelloient *Hercule*, persuadés qu'il étoit ce Dieu même, et du philosophe Démonax. Je les ai connus, je les ai admirés tous deux : j'ai même vécu assez long-temps avec le second. A l'égard de Sostrate, j'ai parlé de lui dans un autre ouvrage (2) ; j'ai dit quelle étoit sa

(1) A la lettre : *n'être pas absolument dépourvu d'hommes.* Tournure languissante en françois.

(2) Cet ouvrage de Lucien n'existe plus ; mais nous pouvons y suppléer par le portrait que Philostrate nous a laissé de cet Hercule, sous le nom d'Agathion, *vie d'Hérodes Atticus, page 552*, édition d'Oléarius. C'étoit, dit-il, un grand jeune homme d'une taille semblable à celle d'un Celte, haut de huit pieds (sept pieds quatre pouces de notre mesure, à compter le pied romain pour onze pouces). Il portoit une chevelure touffue, ses sourcils épais se joignoient entre les yeux ; son regard étoit tout-à-la-fois vif et agréable ; il avoit le nez aquilin, le col plein et nourri : sa poitrine large et robuste, n'étoit pas sans beauté, quoiqu'un peu desséchée par la fatigue. Ses jambes un peu tournées en-

taille énorme, sa force prodigieuse, comme il habitoit en plein air sur le mont Parnasse,

dehors rendoient sa démarche plus ferme; il étoit vêtu de peaux de loup cousues ensemble; ses travaux ordinaires consistoient à attaquer les sangliers, les chacals, les loups, les taureaux indomptés. Il montroit volontiers les blessures qu'il avoit reçues dans ces combats. On disoit communément que cet Hercule étoit né du sein de la terre dans une bourgade de Béotie; mais Hérode avoit appris de lui que sa mère étoit une femme tellement robuste, qu'elle menoit les bœufs au pâturage. Il prétendoit avoir pour père Marathon, celui dont on voit la statue dans la plaine qui porte le nom de ce héros. Hérode lui demanda s'il étoit immortel. —Je vivrai, lui répondit-il, plus long-temps qu'aucun homme. —De quoi vous nourrissez-vous? —Je vis presque toujours de laitage; les chèvres, les brebis, les cavales fournissent à ma subsistance; le lait d'ânesse est pour moi la boisson la plus agréable et la plus légère, et lorsque je veux y mêler de la farine d'orge, il m'en faut dix chœniques (sept livres douze onzes, mesure de Paris). Les bergers de Marathon, qui m'appellent Agathion, me paient volontiers ce tribut, dont ils se trouvent bien récompensés. Agathion étoit fort instruit, il s'exprimoit avec élégance. Hérode en fut étonné, et lui demanda où il avoit appris à parler si bien. Au milieu de l'Attique, répondit-il; les Barbares n'y pénètrent point, et l'atticisme s'y conserve dans toute sa pureté; au lieu que les habitans d'Athènes corrompent tous les jours leur langage, par le commerce qu'ils ont avec les étrangers, et avec cette foule de jeunes gens Thraces et Barbares, qu'ils prennent en pension chez eux. Il désapprouvoit la représentation des tragédies, dont les actions criminelles lui paroissoient inspirer des conseils fort dangereux. Il blâmoit également les exercices du Gymnase, et trouvoit infiniment ridicule d'employer ses forces à se maltraiter réciproquement, plutôt que de s'en servir à combattre les animaux sauvages. Il ne buvoit point de lait qui

dormant sur la terre (1), et menant une vie sauvage. Ses actions répondoient au nom qu'on lui avoit donné. Il l'a mérité par tout ce qu'il a fait, soit en punissant les scélérats, soit en ouvrant des chemins à travers des lieux impraticables, ou en établissant des ponts sur des passages dangereux.

Il est juste de parler aussi de Démonax; je le dois pour deux raisons, afin de perpétuer, autant qu'il est en mon pouvoir, le souvenir de ses vertus, et pour que les jeunes gens d'un heureux naturel, qui voudroient s'appliquer à la philosophie, ne soient plus réduits à ne trouver de modèles que dans la seule antiquité. Désormais ils auront sous les yeux un exemple puisé dans notre siècle même, et pourront marcher sur les traces de ce philosophe le plus parfait de ceux que j'ai connus.

Démonax étoit né dans l'isle de Cypre, d'une famille aussi distinguée par les richesses que par le rang qu'elle occupoit. Supérieur à ces avantages, son génie l'éleva bientôt au-dessus de sa fortune, et le fit aspirer à des biens plus précieux, à ceux de la philosophie. Cette noble inclination n'attendit point pour

eût été trait par une femme. Hérode l'invita à manger avec lui, et lui fit servir du laitage; mais Agathion en flairant le vase, reconnut qu'une femme y avoit mis la main, il ne voulut point en boire et se retira.

(1) Au lieu d'ἐπιπόνος, je lis ἐπιγεῖος. Gesner et Jensius, avant lui, lisent ἐπὶ ποᾶς, *sur l'herbe.*

éclore les leçons d'Agathobule (1), de Démétrius (2) et d'Epictète. Instruit à leur école, Démonax écouta long-temps encore Timocrate d'Héraclée (3), de qui l'éloquence égaloit le profond savoir. Mais, comme je l'ai dit, ce ne furent pas ses maîtres qui l'appellèrent à l'étude de la sagesse. Entraîné vers la Philosophie par un penchant naturel, par un amour inné des belles connoissances, il apprit dès ses plus tendres années à mépriser les biens qu'estime le vulgaire. Il se voua tout entier à la liberté, et consacra sa vie à la franchise. La rectitude de sa raison, la pureté de ses mœurs, sa conduite irrépréhensible, présentoient à tous ceux qui le voyoient ou l'entendoient, le ta-

(1) Ce philosophe vivoit, suivant la chronique d'Eusèbe, l'an CXX de J. C. Il paroît qu'il demeuroit en Egypte; si toutefois cet Agathobule est celui dont Lucien parle dans *la mort de Pérégrinus*, *chap.* 17.

(2) Démétrius, philosophe Cynique, vivoit du temps de Néron. Lucien parle de lui au traité de *la Danse*, *page* 94. Diogène de Laërce, à la fin de *la vie de Démétrius de Phalère*, donne une liste de tous les hommes célèbres de ce nom, dans laquelle on est étonné de ne point trouver notre Cynique. Philostrate, *vie d'Apollonius de Thyane*, *liv.* 4, *chap.* 25, parle de ce Démétrius et de sa doctrine, d'une manière fort avantageuse. *Voyez* la note d'*Oléarius*, à cet endroit.

(3) Le même que celui dont Lucien parle dans *la vie d'Alexandre*, *page* 49. Il florissoit cent trente ans après Jésus-Christ. Philostrate, *vie du sophiste Polémon*, *page* 536, donne une notice intéressante sur Timocrate, dont il loue l'éloquence abondante, facile et véhémente.

bleau fidèle de sa doctrine et de la sincérité de ses principes.

Ce ne fut point sans l'aveu de Minerve (1), comme on dit communément, qu'il s'approcha du sanctuaire de la Sagesse. Son esprit étoit nourri des plus excellens poëtes, il les avoit presque tous présens à la mémoire. Il parloit avec facilité, et connoissoit à fond (2) les différentes sectes. Son corps formé par l'exercice étoit endurci aux plus rudes travaux : car le premier de ses soins étoit de ne dépendre de personne. Aussi, dès qu'il sentit qu'il ne pouvoit plus se suffire à lui-même, il quitta volontairement la vie, laissant aux Grecs un long souvenir de ses vertus.

Sans se renfermer dans un seul genre de philosophie, il les réunit presque tous, et jamais il ne fit connoître à quelle secte il donnoit la préférence. Il paroissoit cependant adopter la doctrine de Socrate, quoique par son costume et la simplicité de ses mœurs, il semblât avoir pris Diogène pour modèle. Mais il n'affecta jamais une conduite singulière, dans le desir de se faire admirer, ou d'attirer sur soi les regards de la multitude. Loin d'être enivré d'orgueil, il étoit uni dans ses manières, vivoit comme le commun des

(1) Le grec dit : *sans avoir lavé ses pieds.* J'ai été obligé de changer ce proverbe.

(2) A la lettre : *il connoissoit les sectes de philosophie, non légérement, ni pour les avoir touchées du bout du doigt.*

hommes, conversoit avec tous, soit en public soit en particulier.

Quoiqu'il n'employât point l'ironie de Socrate, sa conversation n'étoit pas moins assaisonnée de toutes les graces de l'Atticisme. On sortoit de son entretien, sans mépriser son indulgence, et sans craindre la sévérité de ses reproches. Au contraire, on éprouvoit, en le quittant, une douceur extrême, un plus grand amour de la vertu, une joie secrète qui ne faisoit concevoir que d'heureuses espérances pour l'avenir.

Jamais on ne vit ce philosophe crier ou disputer avec opiniâtreté, moins encore se mettre en colère. Il reprenoit les vices, mais il pardonnoit aux coupables. Il vouloit que les philosophes imitassent les médecins, qui guérissent les maladies sans s'irriter contre le malade. L'erreur est, disoit-il, l'apanage de la nature humaine; mais il n'appartient qu'aux Dieux de la réformer, ou aux mortels qui se rendent semblables à la Divinité.

Sa manière de vivre lui procuroit l'avantage de n'avoir jamais besoin de personne (1); cependant il s'employoit volontiers pour ses amis dans toutes les occasions où l'honnêteté

(1) Le traducteur latin a fait un contre-sens, en rendant οὐδενὸς, par *nullius rei.* Car quel est l'homme qui n'ait besoin de rien? Mais on peut n'avoir besoin de personne, quand on se procure tout par son travail, comme faisoit Démonax. Le latin a entraîné le dernier traducteur.

le permettoit ; et s'il les voyoit trop enflés de leur prospérité, il les faisoit ressouvenir de l'insconstance de la fortune. Gémissoit-on devant lui des maux de la pauvreté, de la rigueur d'un exil, des douleurs d'une maladie, il vous consoloit par un sourire : *ne voyez-vous pas*, disoit-il, *que vos chagrins vont incessamment finir ? Un long oubli et des biens et des maux va bientôt envelopper votre ame, et vous donner le gage d'une éternelle liberté.*

Le premier de ses soins étoit de rappeller les frères à la concorde, et de rétablir la paix entre les époux. Lorsqu'il voyoit le peuple agité de quelque dissension, il lui parloit avec éloquence, et souvent il persuadoit à la plupart des citoyens de concourir à la gloire de leur patrie par leur modération (1). Tel étoit le caractère de sa philosophie douce, aimable et pleine de gaieté.

La seule chose qui pût lui causer de la peine, étoit la maladie ou la mort d'un ami ; car il regardoit l'amitié comme le plus précieux des biens que puissent posséder les mortels. Aussi étoit-il l'ami de l'humanité entière : il suffisoit d'être homme pour avoir des droits sur son cœur. Cependant il se plaisoit davantage dans

(1) Je sous-entends *κατὰ* dans cette phrase ; *ὑπεργεῖν τῇ πατρίδι κατὰ μετρία*, *servir sa patrie par des choses modérées, par la modération.* Gesner et l'abbé Massieu ont traduit, *en payant à leur patrie de médiocres tributs.* Qui leur a dit qu'il s'agissoit ici *de tributs ?* Lucien n'en dit pas un mot.

la société de certaines personnes, et moins dans celle de quelques autres; mais il n'abandonnoit tout-à-fait que les hommes dont la corruption extrême lui ôtoit l'espérance de pouvoir les guérir. Il ne disoit, il ne faisoit rien que sous les auspices des Graces et de Vénus, et l'on pouvoit lui appliquer ce mot d'un poëte comique: *la persuasion réside sur ses lèvres* (1).

Le peuple et les magistrats d'Athènes avoient conçu pour lui l'admiration la plus profonde, et ne cessèrent point de le regarder comme un Dieu. Cependant sa franchise les offensa d'abord, et la haine de la multitude fut le premier fruit de sa sincérité. Plus d'un Anythus et d'un Mélitus s'élevant contre lui, l'accusèrent comme ils firent autrefois Socrate, de ce qu'on ne l'avoit jamais vu sacrifier aux Dieux, et d'être le seul de tous les Grecs qui ne se fît point initier aux mystères d'Eleusis. Démonax, par sa fermeté, confondit ses accusateurs. Il parut dans l'assemblée du peuple, une couronne sur la tête, et vêtu d'une robe blanche. Pour se justifier, il employa tantôt les graces persuasives de l'éloquence, tantôt une sévérité qui sembloit démentir ses principes. *Ne soyez pas surpris, Athéniens*, leur dit-il, pour répondre au premier chef d'accusation, *si je n'ai point encore sacrifié à Minerve; j'ignorois que cette Déesse eût besoin de mes sacrifices.*

(1) Eupolis. *Voyez* le *Nigrinus, tome 1, page 29.*

A l'égard des mystères, la raison qui l'empêchoit de s'y faire initier, *c'est*, disoit-il, *que s'ils sont contraires à l'honnêteté, je ne pourrai m'empêcher de les révéler aux profanes, afin de les détourner de ces orgies. Si, au contraire, ils sont utiles, je les divulguerai encore par amour de l'humanité.* Les Athéniens, qui déja tenoient dans leurs mains des pierres pour le lapider, s'appaisèrent tout-à-coup, et lui devinrent favorables. De ce moment ils commencèrent à l'estimer et à le respecter; bientôt ils finirent par concevoir pour lui la plus grande admiration. Cependant il avoit commencé son apologie par cet exorde un peu brusque: *Athéniens, je parois devant vous couronné, immolez-moi comme votre victime; depuis long-temps vous n'avez fait d'heureux sacrifices.*

Je veux à présent vous rapporter quelques-unes de ses réponses, où brillent la justesse et la délicatesse de son esprit. Je ne saurois mieux commencer que par celle qu'il fit à Phavorinus (1). Ce sophiste ayant entendu

(1) Phavorinus naquit à Arles, ville de Provence. On prétend que la nature lui avoit fait présent des deux sexes, et qu'il étoit hermaphrodite. D'autres disent qu'il étoit eunuque. Il vécut sous l'empereur Adrien, avec lequel il eut une dispute assez vive, sans que cet empereur lui en témoignât le plus léger ressentiment. Ce qui faisoit dire à Phavorinus qu'il y avoit trois choses dont il étoit toujours étonné; d'être Gaulois et de parler grec, d'être Eunuque et d'avoir été accusé d'adultère, d'avoir contredit un Empereur et d'être encore en vie; Philostrate, *vie des Sophistes*,

dire que Démonax tournoit ses entretiens philosophiques en ridicule, et blâmoit sur-tout les vers dont il coupoit, sans cesse, ses discours, ce qui leur donnoit un ton lâche, efféminé, tout-à-fait indigne de la philosophie; il fut le trouver, et lui demanda, quel il étoit pour se moquer ainsi de sa méthode. *Un homme*, lui répondit Démonax, *dont les oreilles ne se laissent pas facilement séduire.* Le sophiste insista. — Quels sont tes titres pour aspirer à la philosophie? — Ma virilité (1). Une autre fois le même Phavorinus s'approchant de Démonax, lui demanda à quelle secte il donnoit la préférence. *Qui t'a dit que j'étois philosophe?* lui répondit-il. Et comme il se retiroit en riant, l'autre voulut savoir ce qu'il avoit à rire. *C'est*, lui dit-il, *qu'il me paroit fort plaisant que tu veuilles distinguer les philosophes à la barbe, toi qui n'en as pas.*

Le sophiste Sidonius qui s'étoit acquis quelque réputation dans Athènes, prononçoit un discours, dans lequel il se donnoit les louanges les plus outrées, et se vantoit d'avoir pénétré dans tous les sentiers de la philosophie. Il disoit (car il vaut mieux rapporter ses propres paroles): *Si Aristote me veut pour disciple, je le suis au Lycée; si Platon me demande, je vais*

liv. 1, page 489. Aulugelle cite fréquemment Phavorinus, dont il paroît faire le plus grand cas. Il ne nous reste aucun de ses ouvrages.

(1) Le grec porte : *ὄρχεις*, *testiculi.* Démonax reproche à Phavorinus d'être eunuque.

à l'Académie ; si c'est Zénon, j'habiterai sous le Portique ; si Pythagore m'appelle, je me tairai. Démonax se levant aussi-tôt du milieu de l'assemblée, lui dit : *Pythagore t'appelle.*

Un assez beau jeune homme, nommé Python, fils d'un noble Macédonien, s'égayoit un jour aux dépens de notre philosophe, s'obstinoit à lui proposer un argument sophistique, et lui demandoit la solution de son syllogisme. *Je ne sais qu'une chose*, répondit Démonax, *c'est que vous êtes fort pénétrant* (1). L'autre irrité de cette raillerie à double sens, le menaça, en lui disant : *Sais-tu bien que je te ferai bientôt voir un homme ? Vous en avez donc un*, répartit, en riant, le philosophe (2).

Un Athlète, vainqueur aux jeux olympiques, se montroit en public avec une robe brodée de fleurs ; Démonax se moqua de lui. Cet homme lui lança une pierre à la tête : le sang jaillit à l'instant. Chacun des spectateurs indigné, comme s'il eût été blessé lui-même, crioit à Démonax d'aller trouver le proconsul. *Non pas le proconsul*, répondit-il, *mais le médecin.*

En se promenant il trouva sur le chemin un anneau d'or, il fit aussi-tôt afficher dans la place publique, que le maître de cet anneau

(1) Le mot grec περαίνεσθαι, signifie, *tirer une conclusion d'un raisonnement.* Il a encore une autre signification obscène, et répond au *confici* des Latins.

(2) J'avoue que je n'entends pas cette plaisanterie.

perdu n'avoit qu'à se présenter chez lui, et qu'il le remettroit à celui qui désigneroit le poids du bijou, la pierre et son empreinte. Un jeune garçon, d'une rare beauté, vint le redemander, disant que c'étoit lui qui l'avoit perdu. Mais comme il ne le put désigner : *Allez, mon enfant*, lui dit Démonax, *gardez bien votre anneau, vous n'avez pas perdu celui-ci.*

Un Sénateur Romain qui se trouvoit à Athènes, lui disoit, en lui montrant son fils, jeune homme d'une beauté merveilleuse, mais mol et efféminé : *voilà mon fils qui vous salue. Il est beau*, reprit Démonax, *il est digne de vous, et ressemble tout-à-fait à sa mère.*

Il vouloit qu'on appellât Arctésilas un philosophe cynique, nommé Honoratus, qui étoit vêtu d'une peau d'ours.

En quoi consiste le bonheur, lui demandoit-on un jour. *L'homme libre*, répondit-il, *est le seul heureux. — Mais il est une foule de personnes qui jouissent de la liberté. = Celui-là seul en jouit, qui n'est touché ni de crainte ni d'espérance. — Est-il possible de trouver un pareil homme ? Nous sommes tous esclaves de ces deux passions. = Il est vrai, mais si vous connoissiez à fond le sort des humains, vous verriez qu'ils n'ont rien à craindre et rien à espérer. La douleur et les plaisirs s'évanouissent en un instant et pour jamais.*

Pérégrinus, surnommé Protée, lui reprochoit de rire trop souvent, et de se moquer des humains. *Démonax*, lui disoit-il, *tu ne*

fais pas le chien (1). — *Ni toi l'homme, Pérégrinus.*

Un Physicien parloit sur les Antipodes en présence de Démonax : celui-ci le fit lever, le conduisit sur le bord d'un puits, et lui montrant son image répétée dans l'eau ; *n'est-ce pas là*, lui dit-il, *ce que vous appellez les Antipodes* (2) ?

Un homme se disoit magicien et se vantoit de posséder des enchantemens (3), dont la force étoit telle, qu'il se faisoit obéir de tout le monde, et qu'on ne pouvoit rien lui refuser. *Cela n'a rien d'étonnant*, lui dit Démonax : *suivez-moi chez la première boulangère, et vous verrez que par la vertu d'un seul enchantement, et d'un petit ingrédient, elle m'obéira au point de me donner son pain.* Il faisoit allusion à la

(1) C'est-à-dire, *le Cynique.*

(2) On sait combien l'existence des Antipodes a été contredite par les anciens.

(3) Le traducteur latin, en rendant le mot ἐπῳδὰς par *carmina*, a entraîné le dernier traducteur françois dans un contre-sens assez singulier, et qui prouve de la manière du monde la plus évidente, que celui-ci n'a pas consulté l'original. *Quelqu'un se disoit magicien, et prétendoit à l'aide de certains vers remplis d'enchantement.* Lucien ne dit point que l'enchantement fût en vers. Il pouvoit fort bien être en prose, n'être composé que d'un mot ou de deux. Plus bas : *vous verrez que par une seule ligne et un peu de poison.* Cela est inintelligible, et c'est la faute du latin, qui porte : *uno carmine et pauxillo veneno.* Φαρμακὸν ne veut pas dire ici *poison*, mais *drogue* quelconque, *ingrédient ;* car les enchantemens ne consistoient pas seulement en des paroles magiques, on les accompagnoit de quelques cérémonies, on employoit des drogues, &c.

monnoie, dont la puissance est égale à celle de la magie (1).

Hérode (2), cet homme illustre, célébroit les funérailles de Pollux (3), qu'une mort prématurée venoit d'enlever à la fleur de son âge. Il avoit ordonné qu'on attelât son char (4),

(1) Le latin porte encore ici *carminis*, et le dernier traducteur ne manque pas d'écrire : *n'est pas moins efficace que les vers enchanteurs.*

(2) Hérode Atticûs, le plus illustre des sophistes grecs, par ses richesses, sa naissance et ses talens. Philostrate a écrit sa vie, dans laquelle il n'est parlé ni de Démonax, ni de ses bons mots adressés à Hérode.

(3) Ce Pollux, qu'il ne faut pas confondre avec Julius Pollux, auteur de l'Onomasticon, étoit un des disciples chéris d'Hérode. Celui-ci se plaisoit à élever de jeunes esclaves, et à les instruire ; il leur donnoit les noms des héros de l'antiquité. Philostrate parle d'un Achille, d'un Memnon, et n'a pas oublié Pollux et la douleur qu'Hérode fit éclater à sa mort. *Voyez* Philostrate, *page 558.*

(4) Cet endroit est singuliérement obscur dans le texte ; et l'on ne voit pas pour qui le char et les chevaux sont destinés, si c'est pour le défunt, ou si c'est pour Hérode. Le premier sens a été adopté par le traducteur latin. Dusoul, par l'application d'un passage de Philostrate, qui dit qu'Hérode avoit coutume de faire représenter ses disciples sous un costume de chasseurs, semble insinuer que ce char et ces chevaux devoient être sculptés sur le tombeau de Pollux. Mais cette application me paroît fausse : il s'agit ici des obsèques de Pollux et non de la décoration de son tombeau. Cependant je ne vois pas sur quoi pourroit tomber le bon mot de Dèmonax, dans le cas où le char auroit été destiné à transporter le corps de Pollux. Le philosophe n'auroit pas pu dire : *Pollux se plaint de ce que vous n'êtes pas encore parti pour aller le trouver.* Je préférerois donc de lire *καὶ ἠξίκ ὄχημα ζεύγνυσθαι ἀυτῷ*, au lieu qu'on

qu'on lui tînt des chevaux tout prêts, comme s'il eût été sur le point de les monter, et qu'on préparât un festin. En cet instant Démonax l'aborde, et lui dit : *je vous apporte une lettre de Pollux.* Hérode fut charmé de le voir. Il s'imaginoit qu'il venoit, suivant le commun usage, se mêler à la foule des amis qui flattoient sa douleur. *Et bien, Démonax,* lui dit-il, *que me veut Pollux ? Il se plaint,* répondit le philosophe, *de ce que vous n'êtes pas encore allé le trouver.*

Le même Hérode, pleurant la perte de son fils (1), s'étoit renfermé dans les ténèbres.

d'αὐτῷ ; *juberetque currum sibi ipsi jungi et equos adstare tanquam conscensuro.* C'est alors que Démonax, voyant un char et des chevaux préparés pour Hérode, a pu dire à celui-ci : *Pollux se plaint de ce que vous n'êtes pas encore allé le trouver.* Guiet avoit senti cette difficulté, comme on le voit par sa remarque sur αὐτῷ, *an* Πολυδεύκει ; j'ai traduit conformément à ma correction, qui ne consiste qu'à changer un esprit.

(1) Il ne paroît pas qu'Hérode ait eu d'autre fils qu'Atticus, qui survécut à son père selon le témoignage de Philostrate, lequel représente ce fils comme un esprit grossier, et tellement inepte, qu'il ne put jamais apprendre à lire. Hérode en conçut un chagrin extrême, et par son testament déshérita ce fils, auquel il ne laissa que le bien de sa mère. Mais Hérode eut deux filles qui moururent assez jeunes, la perte de l'aînée, nommée Panathénaïs, lui causa beaucoup de douleur. Elle ne fut appaisée, dit Philostrate, que par les honneurs que les Athéniens rendirent à sa fille, en lui donnant la sépulture dans la ville ; privilège réservé aux héros et à ceux qui avoient rendu à la république des services importans. Ils ordonnèrent en outre, que le jour auquel Panathénaïs étoit morte seroit

Démonax va le trouver, et lui dit : *je suis magicien, je puis évoquer l'ombre de votre fils, pourvu que vous me nommiez seulement trois hommes qui n'aient jamais pleuré personne.* Comme il balançoit à répondre (il étoit, je crois, fort embarrassé, et ne pouvoit nommer qui que ce fût). *N'est-il pas ridicule,* reprit alors Démonax, *de vous croire seul en proie à des maux intolérables, quand vous voyez qu'il n'est aucun mortel exempt de douleur?*

Il railloit volontiers les gens qui se servent dans la conversation d'expressions surannées ou étrangères. Un homme auquel il avoit fait une question, lui ayant répondu avec une affectation singulière d'atticisme : *Eh! mon ami,* lui dit-il, *c'est aujourd'hui que je t'interroge ; tu me réponds comme si nous étions du temps d'Agamemnon.*

Un de ses amis, lui disoit un jour : *venez avec moi dans le temple d'Esculape, nous y prierons le Dieu pour la santé de mon fils. Tu crois donc,* lui répondit Démonax, *qu'Esculape est sourd, et ne pourroit pas nous entendre d'ici?*

Il voyoit un jour deux philosophes ignorans

rayé du calendrier. La seconde fille d'Hérode s'appelloit Elpinice. Sa mort le plongea dans le plus grand deuil ; il étoit couché sur le plancher, frappoit la terre, et poussoit des cris de désespoir. *Quel sacrifice te ferai-je, ô ma fille*, disoit-il ; *que déposerai-je avec toi dans le tombeau?* Le philosophe Sextus entra comme il prononçoit ces paroles, et lui dit : *le plus beau présent que vous puissiez faire à votre fille, c'est de la pleurer avec modération.* Philostrate, *vie d'Hérode, page 558.*

disputer avec opiniâtreté. L'un ne proposoit que des absurdités, l'autre ne répondoit pas un mot qui appartînt à la question. Il se mit à dire : *ne vous semble-t-il pas, mes amis, que ces deux hommes s'occupent, l'un à traire un bouc, l'autre à présenter un crible sous l'animal.*

Le Péripatéticien Agatocle, se vantoit d'être le seul et le premier Dialecticien. *Si tu es le premier*, lui dit Démonax, *tu n'es pas le seul; et si tu es le seul, tu n'es pas le premier.*

Céthégus, personnage consulaire, député vers son père en Asie, traversoit la Grèce. Ses discours et ses actions le faisoient universellement mépriser. Un des amis de notre philosophe, lui dit, en voyant paroître Céthégus : *il faut avouer que c'est un grand sot.* — *En vérité, je ne vois en lui rien de grand* (1), reprit Démonax.

Le philosophe Apollonius, accompagné d'une foule de disciples, partoit pour se rendre auprès de l'Empereur, qui le demandoit à Rome afin de s'instruire dans sa conversation. Démonax le voyant passer, se mit à dire : *voilà Apollonius et ses argonautes* (2).

(1) Je lis οὐδὲν μέγα. Dusoul prétend qu'il faut traduire : *cela n'a rien d'étonnant*, comme s'il y avoit οὐδὲν μέγα θαῦμα. Démonax, dit-il, reproche au père de Céthégus la même imbecillité qu'à son fils. Cette explication me paroît absolument forcée : d'ailleurs rien n'indique que le père de Céthégus fût un homme méprisable.

(2) Cet Apollonius est Apollonius l'Athénien, dont Philostrate a écrit la vie parmi celles des Sophistes,

Quelqu'un lui demandoit si l'ame est immortelle : *oui*, dit-il, *comme tout le reste.*

Platon enseigne la vérité, disoit-il à l'occasion d'Hérode, *lorsqu'il soutient que nous avons plus d'une ame ; car ce ne peut être la même qui donne des festins à Rhégilla* (1) *et à Pollux, comme s'ils vivoient encore, et qui compose de si belles déclamations.*

liv. II, chap. 20. Voyez à cet endroit la remarque d'Oléarius. La plaisanterie de Démonax contient une allusion au nom d'Apollonius, auteur du poëme des Argonautes. Il reproche au philosophe d'aller à la cour de l'Empereur dans le dessein de s'enrichir, comme autrefois les Argonautes allèrent à la conquête de la toison d'or. Marc-Aurèle, dans son ouvrage, parle de cet Apollonius, *lib. I*, §. *VIII.*

(1) Rhégilla étoit l'épouse d'Hérode ; il la perdit fort jeune. Il fut accusé d'être l'auteur de sa mort, ayant ordonné à un de ses affranchis de la battre pour une faute assez légère ; celui-ci la frappa violemment sur le ventre. Elle étoit grosse de huit mois, et mourut dans un accouchement laborieux. Hérode se justifia de cette imputation : il fit éclater la plus grande douleur à la mort de Rhégilla ; honora sa mémoire par plusieurs monumens, sur-tout par un théatre couvert, dont le toit étoit de bois de cèdre, enrichi de sculptures, dont la richesse surpassoit celle de la matière. Il poussa son deuil jusqu'à rester un temps considérable dans sa maison tendue de noir, et ne le quitta que sur les reproches et les sarcasmes de Lucius de Patras. Philostrate, *vie d'Hérode, page 555 et suivantes.* A l'égard des festins dont il est parlé en cet endroit : c'étoit un usage de célébrer tous les ans la mémoire des héros et des personnes qu'on avoit aimées, par un festin auquel on les invitoit, quoiqu'ils ne fussent plus. On leur assignoit une place distinguée ; on buvoit à leur santé, &c. &c. On terminoit le repas en prononçant leur éloge funèbre.

Un jour qu'il entendoit faire la proclamation des mystères (1), il osa demander publiquement aux Athéniens pour quelle raison ils excluoient les Barbares de cette initiation établie par Eumolpe, qui lui-même étoit Thrace et Barbare (2).

Comme il étoit sur le point de s'embarquer par un temps fort orageux, un de ses amis lui dit : *vous ne craignez donc point de faire*

(1) Ceux d'Eleusis. La proclamation, dont il s'agit ici, étoit faite par le héraut ; il paroît qu'elle consistoit à interdire les mystères aux barbares et aux profanes. *Voyez* celle que Lucien rapporte dans *la vie d'Alexandre, page 32*, et qu'il dit être semblable à celle d'Athènes.

(2) Cette réflexion de Démonax est fausse à plusieurs égards. Les Barbares, c'est-à-dire, les étrangers n'étoient point exclus des mystères au temps de ce philosophe. Dès le siècle de Cicéron, tous les peuples de la terre venoient se faire initier aux mystères d'Eleusis. C'est ce que nous apprend disertement l'orateur Romain, *de naturâ deor.*, *liv. 1*, *chap. 2*. Il est vrai que, dans l'origine, ces mystères étoient réservés aux seuls Grecs ; mais lorsque Sylla eut conquis Athènes, le temple d'Eleusis s'ouvrit pour les Romains et les étrangers de toute nation. Cette proclamation, par laquelle on excluoit les Barbares, ne pouvoit donc plus être regardée, du temps de Démonax, que comme une simple formule, que l'usage avoit conservée, mais qui n'avoit aucun effet. En second lieu, il n'est pas vrai qu'Eumolpe fût Barbare ; la Thrace dans laquelle il prit naissance, n'est pas celle qu'arrose le Strymon, mais un canton de la Phocide, situé dans la partie orientale du Parnasse, et voisin de l'Attique. *Voyez* sur cette Thrace, *Thucydide*, *liv. 11*, *chap. 29*. Cette note est extraite des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, *tome XXI*, *page 90*.

naufrage, et d'être mangé par les poissons (1)*? Je serois bien ingrat*, lui répondit-il, *si je craignois de nourrir les poissons qui m'ont nourri tant de fois.*

Il conseilloit à un Rhéteur, qui déclamoit fort mal, de méditer et de s'exercer fréquemment. *Mais je parle tous les jours en mon particulier*, reprit l'autre. *Je ne m'étonne plus*, répliqua Démonax, *que vous parliez si mal, ayant un si sot auditeur.*

Voyant un jour un devin qui prédisoit l'avenir en public moyennant un salaire. *Je ne sais pas*, lui dit-il, *pour quelle raison tu exiges une récompense. Si tu as véritablement le pouvoir de changer les décrets du Destin, quel que soit le prix que tu demandes, tu demandes trop peu. Mais si tous les événemens suivent la volonté de ce Dieu, de quelle utilité ton art pourroit-il être?*

Un Romain déja vieux, et chargé d'embonpoint, faisoit montre de son adresse, en s'escrimant de son épée contre un poteau. *Comment trouvez-vous que je combatte*, dit-il à Démonax. *Fort bien*, reprit celui-ci, *tant que vous aurez un adversaire de bois.*

Dans les questions embarrassantes, il avoit toujours quelque répartie heureuse. Quelqu'un lui demandoit, pour se moquer de lui, *si je brûle mille livres de bois, combien y aura-t-il de*

(1) Ce genre de mort étoit celui que les anciens redoutoient le plus, parce qu'il les privoit de l'espoir d'obtenir les honneurs de la sépulture.

livres de fumée ? Pèse la cendre, reprit-il, *la fumée pèsera le reste.*

Un certain Polybius, homme ignorant, et qui parloit fort mal, lui disoit un jour : *l'Empereur m'a honoré de la cité Romaine.* Il répondit : *il eût mieux fait de te faire Grec que Romain.*

Voyant un noble qui s'enorgueillissoit de la large bordure de pourpre de son vêtement (1), il se pencha vers lui, et lui dit à l'oreille, en touchant son habit : *un mouton portoit ceci avant vous, et n'étoit qu'un mouton.*

Un jour au bain il balançoit à entrer dans l'eau qui étoit bouillante : quelqu'un le lui reprochoit comme une lâcheté. *Le salut de la patrie dépend-il donc de ma brûlure* (2) *?*

On lui demandoit ce qu'il pensoit des enfers. *Attendez un peu*, dit-il, *quand j'y serai je vous en donnerai des nouvelles.*

Un mauvais poëte lui disoit qu'il avoit composé son épitaphe en un seul vers, et qu'il avoit ordonné par son testament que ce vers fût écrit sur la colonne de son tombeau. Le voici :

La terre a ma dépouille, Admette est dans les cieux.

Il est si beau, reprit en riant Démonax, *que je voudrois déjà qu'il fût écrit.*

Quelqu'un appercevant sur ses jambes des

(1) Cette bordure étoit ce que les Romains appelloient *le laticlave.*

(2) A la lettre : *est-ce pour la patrie que je dois souffrir cela ?*

marques de vieillesse : *qu'est-ce que ceci Démonax*, lui dit-il. Le philosophe, avec un sourire, lui répondit : *c'est Caron* (1) *qui m'a mordu.*

Il voyoit un Lacédémonien frapper son esclave à coups de verges. *Cesse*, lui dit-il, *de traiter ton esclave comme ton égal* (2).

Une certaine Danaé avoit un procès avec son frère. *Vas au tribunal*, lui dit Démonax, *tu n'es pas la fille d'Acrise* (3).

Il faisoit une guerre ouverte à ces gens qui affectent la philosophie par une vaine ostentation, plutôt que par amour de la vérité. Voyant un Cynique revêtu de la besace et du manteau, et qui au lieu d'un bâton portoit un pilon (4), et crioit de toutes ses forces, qu'il marchoit sur les traces d'Antisthènes, de Cratès et de Diogènes. *Tu mens*, lui dit Démonax, *tu es disciple d'Hypéride* (5).

(1) Le traducteur Latin a mis *Cerbère* au lieu de *Caron*. Il a suivi la correction de Dusoul, que je crois peu nécessaire.

(2) A Sparte il étoit d'usage de fouetter les jeunes Lacédémoniens, pour éprouver leur courage.

(3) Jeu de mots pitoyable sur l'étymologie du nom d'Acrisius, qui peut signifier en grec : *qui ne subit point de jugement.* Ἀκρίσιος, *quasi*, ἄνευ τῆς κρίσεως.

(4) J'adopte la correction de Gesner, ἀντὶ δὲ τῆς βακτηρίας ὕπερον, de ce dernier mot on a fait ὑπέρογκον.

(5) Le nom d'*Hypéride* signifie à la lettre *fils du Pilon*; c'est aussi le nom d'un ancien orateur d'Athènes. Cette plaisanterie est un jeu de mots semblable au précédent, et qui ne vaut guères mieux.

Comme il voyoit un assez grand nombre d'Athlètes qui se battoient mal, et sans observer les loix des combats, se mordoient au lieu de lutter au Pancrace. *Ce n'est pas sans raison que les poëtes en célébrant* (1) *les Athlètes de nos jours, les appellent des lions.*

Ce qu'il dit à un Proconsul, est tout à la fois plaisant et satyrique. C'étoit un de ces hommes efféminés, qui se font arracher avec de la poix les poils des jambes et de tout le corps. Certain Cynique, monté sur une pierre, déclamoit contre lui, et lui reprochoit sa mollesse. Le Proconsul en colère le fit arrêter, et il étoit sur le point de le faire expirer sous le bâton, ou du moins de le condamner à l'exil, lorsque Démonax se trouvant là par hazard, lui demanda la grace du philosophe, dont la hardiesse, disoit-il, est un privilège héréditaire dans la secte Cynique. *Je veux bien lui pardonner cette fois en votre considération*, lui dit le Proconsul; *mais s'il a l'insolence de recommencer, quelle punition aura-t-il méritée? Ordonnez alors*, reprit Démonax, *qu'on l'épile à son tour* (2).

Un autre Proconsul, à qui l'Empereur venoit

(1) Παρομαρτοῦντες me paroît un mot corrompu. *Ce n'est pas sans raison que ceux qui suivent, qui accompagnent les Athlètes, les appellent des lions.* Cela ne me paroît pas faire de sens, j'aimerois mieux lire *οἱ ποιηταὶ ᾄδοντες*, ou *παραινοῦντες*, *ceux qui exhortent, qui encouragent les Athlètes.*

(2) Δρωπακίζειν, signifie épiler avec une espèce de poix appellée *Dropax. Voyez* Suidas à ce mot.

de confier le commandement de ses armées, et le gouvernement d'une grande province, lui demandoit par quel moyen il pourroit parfaitement s'acquitter de son emploi. Il lui répondit : *fuyez la colère, parlez peu, écoutez beaucoup.*

On lui demandoit s'il mangeoit des gâteaux. *Croyez-vous*, répondit-il, *que le miel soit fait pour les sots ?*

Voyant dans le Pœcile une statue mutilée d'une main : *enfin*, s'écria-t-il, *les Athéniens ont honoré Cynégire* (1) *d'une statue d'airain.*

Rufinus de Cypre, sectateur d'Aristote, étoit boiteux, et se promenoit très-souvent au Lycée. Démonax, en le voyant, ne put s'empêcher de dire : *je ne vois rien de plus indécent qu'un Péripatéticien* (2) *qui boîte.*

Epictète lui reprochoit un jour son célibat, lui conseilloit de se marier et de se faire des enfans, ajoutant qu'il convenoit à un philosophe de laisser des successeurs. *Et bien, Epictète*, lui répondit-il, *donnez-moi quelqu'une de vos filles en mariage.* Par ce mot, il faisoit retomber sur Epictète le reproche que celui-ci lui faisoit.

Ce qu'il dit à Herminus, disciple d'Aristote,

(1) Frère du poëte Æschyle. Il combattit à Salamine avec une intrépidité sans exemple ; ayant saisi d'une main un vaisseau Perse, on la lui coupa, il le reprit de l'autre, on la lui coupa de même ; enfin il prit le vaisseau avec les dents, on lui trancha la tête.

(2) Péripatéticien, signifie *qui se promène.*

mérite encore d'être rapporté. Cet Herminus étoit un scélérat, coupable d'une infinité de crimes. Il avoit toujours le nom d'Aristote à la bouche, et ne parloit que des Catégories. *En vérité*, lui dit Démonax, *vous êtes bien digne des dix Catégories* (1).

Les Athéniens délibéroient un jour pour établir chez eux un spectacle de gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens. Démonax se présente devant l'assemblée, et lui dit : *n'allez point aux suffrages, Athéniens, qu'auparavant vous n'ayez renversé l'autel de la Compassion* (2).

Comme il étoit à Olympie, les Eléens ordonnèrent par un décret, qu'on lui éleveroit une statue d'airain. *Gardez-vous-en bien*, leur dit-il, *on croiroit que vous voulez reprocher à vos ancêtres de n'en avoir point érigé à Socrate ni à Diogène.*

Je lui ai moi-même entendu dire à un jurisconsulte, que les loix étoient presque toujours inutiles aux gens de bien et aux méchans : les premiers n'en ont aucune crainte, et les autres n'en deviennent pas meilleurs.

Il avoit souvent à la bouche ce vers d'Homère :

Le lâche et le héros sont sujets au trépas.

(1) Le mot catégorie signifie *accusation*. Les catégories d'Aristote sont les définitions des différens termes de la logique.

(2) *Voyez* le *Timon, page 100, tome 1.*

Il donnoit des éloges à Thersite, et l'appelloit un orateur Cynique.

On lui demandoit un jour, auquel des philosophes il donnoit la préférence. *Ils me paroissent tous admirables*, répondit-il ; *mais je révère Socrate, Diogène m'étonne, et j'aime Aristippe.*

Il vécut près de cent ans, sans avoir éprouvé ni maladie, ni douleur. Il n'importuna personne, et ne demanda jamais rien ; il fut souvent utile à ses amis, et ne se fit aucun ennemi. Les Athéniens, ou plutôt tous les Grecs avoient conçu pour lui tant de vénération, que les magistrats se levoient à son passage, et tout le monde gardoit un respectueux silence. Dans son extrême vieillesse, il lui arrivoit quelquefois d'entrer dans la première maison, d'y prendre son repas, et d'y passer la nuit. Les habitans s'imaginoient voir un Dieu, et croyoient qu'un bon génie étoit venu les visiter. Quand il passoit dans la rue, les boulangères se l'arrachoient, et le prioient d'accepter un pain. Celle qui le lui avoit donné, s'estimoit heureuse. Les enfans même lui apportoient des fruits, et l'appelloient leur père.

Une sédition s'éleva un jour parmi les Athéniens ; il vint à l'assemblée, et son seul aspect imposa silence à tous les citoyens. Voyant qu'ils reconnoissoient leur faute, il s'en alla sans proférer une seule parole.

Lorsqu'il sentit qu'il n'étoit plus en état de fournir à ses besoins, il se mit à réciter, en

présence de ses amis, ces vers, que le héraut proclame aux jeux publics (1).

Les jeux sont finis,
Le plus noble prix
Est la récompense
De notre vaillance.
Partons sans tarder:
Le temps nous appelle....

De ce moment il s'abstint de nourriture, et quitta la vie avec la même gaieté que lui connoissoient tous ceux qui l'avoient vu.

Peu de temps avant sa mort, on lui demanda ce qu'il ordonnoit de sa sépulture. *N'en soyez pas inquiet*, répondit-il, *l'odeur de mon corps me vaudra bien un tombeau. Et quoi*, lui répliqua-t-on, *ne seroit-il pas honteux d'abandonner en proie aux chiens et aux oiseaux le corps d'un homme tel que vous? Et bien*, répondit-il, *ce n'est pas un si grand malheur que d'être encore utile après ma mort à des êtres vivans.*

Toutefois les Athéniens lui firent de magnifiques obsèques aux dépens de la république. Ils le pleurèrent long-temps, et gardèrent avec vénération le siége de pierre sur lequel il avoit coutume de se reposer. Souvent ils le couronnoient de fleurs, pour honorer la mémoire de ce grand homme, et ils regardoient comme un monument sacré, cette

(1) Cette proclamation nous a été conservée toute entière par Julien. Elle se trouve dans ses *Césars*, *page 318*.

pierre sur laquelle il s'étoit assis. Ses funérailles furent célébrées avec un concours prodigieux ; les Philosophes le chargèrent sur leurs épaules, et le portèrent eux-mêmes au tombeau.

D'une foule de traits qui font honneur à Démonax, je n'ai rapporté que ce petit nombre ; c'en est assez pour faire connoître à ceux qui les liront, quel homme fut ce philosophe.

L'EUNUQUE.

PAMPHILE, LYCINUS.

PAMPHILE.

D'OU viens-tu donc, Lycinus ; et qui peut te faire rire de la sorte ? Je te connois d'un caractère assez gai ; mais il me semble que tu l'es aujourd'hui, plus qu'à ton ordinaire : tu éclates malgré toi.

LYCINUS.

J'arrive, cher Pamphile, de la place publique, et tu vas bientôt partager mon envie de rire, quand tu sauras de quel plaisant procès je viens d'être témoin. Deux Philosophes contestoient.......

PAMPHILE.

C'est déja quelque chose de fort risible, que de voir des philosophes s'intenter un procès, eux qui devroient plutôt terminer tous leurs différends à l'amiable, quelqu'importans qu'ils fussent, et ne songer qu'à vivre en paix.

LYCINUS.

Vivre en paix ! ces gens-là ! Ah, mon cher, ils en sont bien éloignés ! Dès la première attaque, ils se sont réciproquement couverts

d'injures (1) ; ils crioient, ils disputoient avec un acharnement incroyable.

PAMPHILE.

C'étoit, sans doute, sur quelque point de philosophie : il n'est pas rare de voir des philosophes disputer lorsqu'ils sont de secte différente.

LYCINUS.

Point du tout : il s'agissoit de bien autre chose. Les deux contendans suivent la même doctrine, et sont sortis de la même école. Cependant le procès étoit établi dans les formes : pour le décider, on avoit nommé des juges choisis parmi les personnages les plus distingués de la ville. Ce sont, la plupart, des vieillards respectables par leur mérite, devant lesquels on rougiroit de dire le moindre mot qui ne fût pas à sa place, loin de se livrer à un tel excès d'impudence.

PAMPHILE.

Tu me diras, enfin, le sujet de ce procès, afin

(1) A la lettre : *ils ont répandu l'un sur l'autre des tombereaux d'injures.* Cette métaphore, que peut-être j'aurois dû conserver, tire son origine d'un ancien usage des Athéniens. Aux fêtes de Bacchus, des hommes barbouillés de lie et montés dans un tombereau, se promenoient par les bourgs de l'Attique, et disoient des injures plaisantes aux passans. La comédie prit, dit-on, naissance de cette farce grossière. La même manière de parler se trouve dans Démosthène, *de Coronâ, chap. 37*, édition d'Oxford. Βοᾷς ῥητὰ καὶ ἄῤῥητα ὀνομάζων ὥσπερ ἐξ ἁμάξης.

afin que je sache à mon tour ce qui a si fort excité tes ris.

LYCINUS.

Tu n'ignores pas que l'Empereur a fondé pour chaque secte une chaire de philosophie. Les honoraires en sont assez considérables, et les Stoïciens, les disciples de Platon, ceux d'Epicure et d'Aristote y ont une égale part. Lorsqu'un de ces professeurs vient à mourir, un autre lui succède, nommé par le suffrage et d'après l'examen des philosophes les plus habiles. Or, le prix du combat n'est pas, comme chez Homère (1), une peau de bœuf ou une victime; mais dix mille drachmes (2), qui chaque année sont payées au vainqueur, à la condition de donner des leçons à la jeunesse.

PAMPHILE.

Je le sais; on m'a dit même que le professeur des Péripatéticiens étoit décédé depuis peu.

LYCINUS.

Voilà, cher Pamphile, l'Hélène pour laquelle nos deux champions combattoient. N'est-ce pas déja quelque chose d'assez ridicule (3),

(1) Allusion au vers 159 du livre de l'Iliade.

(2) Six mille livres de notre monnoie, à douze sols la drachme.

(3) Je lis avec Dusoul: καὶ ἄχρι γε τούτου γελοῖον ἤδη ἦν ἐκείνους.

de voir des hommes qui se vantent d'être philosophes, et de mépriser l'argent, combattre pour un salaire avec autant de chaleur que s'il s'agissoit de défendre la patrie en danger, de venger la religion ou les tombeaux de leurs ancêtres ?

PAMPHILE.

Il est vrai. Cependant c'est un des principes des Péripatéticiens, de ne pas tout-à-fait mépriser les richesses ; ils les regardent même comme la troisième espèce de biens (1).

LYCINUS.

Tu as raison. Telle est leur doctrine, et l'on peut dire que ceux-ci combattoient pour leurs propres foyers : mais, écoute ce qui suit. Plusieurs Athlètes se sont présentés à ces jeux funèbres, que l'on célébroit en l'honneur du défunt. Deux, entre autres, ont rendu long-temps la victoire incertaine ; l'un est Dioclès, ce vieillard si violent dans la dispute ; l'autre est Bagoas, que l'on dit être Eunuque. D'abord ils ont fait assaut d'érudition : chacun a déployé ses connoissances dans les dogmes du Lycée, et montré à quel point il étoit imbu de la doctrine d'Aristote. L'on ne savoit, en vérité, auquel adjuger la palme, lorsque pour terminer cette lutte fatigante, Dioclès, au lieu de s'occuper à faire briller son savoir,

(1) *Voyez* le XIII[e] Dialogue des Morts, et le traité *de la Danse, page 100.*

s'est mis à faire une sortie vigoureuse sur Bagoas, a recherché sa conduite, et mis ses mœurs au grand jour. L'autre a de même examiné la vie de son adversaire.

PAMPHILE.

Ils n'avoient pas tort, Lycinus; il falloit même que la plus grande partie de leurs discours roulât sur cet objet. Pour moi, si j'eusse été juge, je me serois plus attaché, ce me semble, à la pureté des mœurs, qu'à la doctrine, et j'aurois donné le prix au plus vertueux, de préférence au plus habile.

LYCINUS.

Je suis de ton avis. Nos deux philosophes fatigués de se dire des injures et de se faire des reproches, Dioclès s'est écrié tout à-coup, que Bagoas, loin de pouvoir prétendre aux prix de la philosophie, ne pouvoit pas même en exercer légitimement la profession, attendu qu'il étoit eunuque. Ces sortes de gens, a-t-il dit, doivent être exclus, non-seulement de la philosophie, mais de la religion. Il faut leur interdire l'entrée des temples, l'usage de l'eau lustrale, et toute espèce d'assemblée: leur rencontre est d'un mauvais augure. Il s'est beaucoup étendu sur cette matière, et a fini par conclure, qu'un eunuque n'étant ni mâle ni femelle, est un monstre composé des deux sexes, tout-à-fait étranger à la nature de l'homme.

PAMPHILE.

En vérité, voilà un reproche bien singulier ! Je ne puis, sans avoir envie de rire, entendre une accusation si nouvelle. Mais, comment s'en est tiré Bagoas ! Est-il resté dans l'inaction, ou a-t-il osé répondre à son adversaire ?

LYCINUS.

D'abord, troublé par la crainte et la confusion (les Eunuques y sont fort sujets), il a gardé le silence : il rougissoit ; on voyoit la sueur couler sur son visage. Enfin, il a répondu d'une voix grêle et féminine, que Dioclès avoit tort de vouloir l'exclure de la philosophie, sous le prétexte qu'il étoit eunuque, puisque cette profession admettoit des femmes. Il a cité en sa faveur l'exemple d'Aspasie, de Thargélie (1), de Diotime, et celui d'un

(1) Cette femme qui unissoit la science à la beauté étoit de Milet. Elle eut jusqu'à quatorze amans, la plupart souverains ou chefs de leur patrie. Ce fut elle, dit Plutarque, *vie de Périclès, page 638*, qui jetta dans la Grèce les premières semences de Médisme, en faisant entrer ses amans dans les intérêts du roi de Perse. Il paroît qu'elle vivoit vers le temps de Darius, fils d'Hystaspe, puisque c'est alors que plusieurs villes de l'Ionie embrassèrent le parti des Perses. Histicæe de Milet sauva leur armée, lorsqu'elle revenoit de l'expédition de Darius contre les Scythes, en s'opposant au projet de Miltiade, qui vouloit rompre le pont établi sur l'Ister. *Voyez* Hérodote, *Melpomène, chap. 37.* Le Sophiste Hippias, contemporain de Socrate, avoit écrit la vie de *Thargelie*, dans un recueil intitulé *Synagoge*,

Eunuque Gaulois, qui vivoit quelque temps avant nous, et qui s'est illustré chez les Grecs dans la secte académique (1). Mais Dioclès ne recevoit aucun de ces exemples, et sans égard pour la grande réputation de cet Eunuque, il l'auroit également exclus, je pense, s'il eût encore été vivant, et qu'il eût montré les mêmes prétentions. Il rapportoit même les railleries que les Stoïciens, et sur-tout les Cyniques faisoient sur la nullité de ce Gaulois.

La question qui se présentoit à juger, se réduisoit donc à savoir *si l'on peut admettre*

cité par Athenée, *liv. 13, page 609.* Suidas dit que Thargelie étoit fille d'Agésagoras, qu'elle régna trente ans sur la Thessalie, et fut tuée par un Argien, qu'elle tenoit en prison chez elle. *Voyez* Hésychius, au mot Θαργηλια.

Diotime est célèbre dans Platon, qui dans son *Banquet*, lui donne les plus grands éloges par la bouche de Socrate. Elle étoit de Mantinée, ville du Péloponèse. *Voyez* les *Portraits, tome 3, page 469.* Si vous voulez voir une longue énumération des femmes, qui se sont illustrées par la philosophie, consultez Clément d'Alexandrie, *Stromates, liv. 4, pages 522 et 523*, édition de Sylburge.

(1) Cet eunuque Gaulois est Phavorinus, né à Arles, en Provence. *Voyez* la *vie de Démonax, page 507, note 1.* Philostrate, dans la *vie de Phavorinus*, nous apprend que ce Sophiste eut une dispute fort vive avec Polémon, et que l'un et l'autre oubliant le caractère de philosophe, se dirent les injures les plus grossières, et apprêtèrent à rire à leurs dépens. Ne seroit-ce pas ce Phavorinus même que Lucien joue ici sous le nom de *Bagoas*, nom qui signifie *Eunuque?* Ce n'est peut-être que pour dépayser le lecteur qu'il cite l'eunuque Gaulois comme un personnage différent de *Bagoas.*

à l'examen un Eunuque qui veut professer la philosophie, et si l'on doit lui confier l'instruction de la jeunesse. Dioclès soutenoit qu'il étoit indispensable à un philosophe d'avoir un extérieur vénérable, de jouir de toutes ses facultés naturelles, et sur-tout de porter une barbe large et profonde, qui puisse inspirer de la confiance à ses disciples, et qui soit digne des dix mille drachmes accordées par l'Empereur. Qu'à l'égard des Eunuques, ceux qui le sont dès leur naissance (1), sont les plus méprisables de tous ; les autres ont du moins connu quelque temps l'état d'homme ; mais ceux qui, de tout temps, sont retranchés de la société, sont des animaux dont on ne sauroit déterminer l'espèce, semblables aux corneilles, qui ne peuvent être comptées ni parmi les corbeaux, ni parmi les pigeons.

Bagoas répondoit, qu'il ne s'agissoit point de juger les qualités du corps; mais d'examiner les facultés de l'esprit, et la profondeur de la doctrine. Il invoquoit en faveur de sa cause le témoignage d'Aristote, qui poussa son admiration pour l'eunuque Hermias, tyran

(1) Βάκηλος, est interprêté par Hésychius, ὁ μέγας ἢ ἀνόητος, ἢ ὁ ἀπόκοπος, ὁ ὑπ' ἐνίων Γάλλος· οἱ δὲ ἀνδρόγυνος· ἄλλοι παρειμένος γυναικώδης. Suidas donne à-peu-près la même signification à ce mot. Mais aucun Lexicographe ne marque précisément quelle est cette espèce d'Eunuque, que les Grecs appelloient Βάκηλυς. Il paroît par ce passage de Lucien, qu'ils différoient de ceux appellés σπαδώνες, ἀπόκοποι, θλαδίαι.

d'Atarne (1), jusqu'à lui sacrifier comme à un Dieu. Il osa même ajouter, qu'un eunuque

(1) Atarne est une ville de Mysie, située sur les bords de l'Hellespont. Hermias y gouvernoit pour le roi de Perse dont il étoit esclave; il fut disciple d'Aristote, auquel il fit épouser une fille qu'il avoit adoptée. Il n'est que trop vrai, pour l'honneur de la Philosophie, qu'Aristote eut la bassesse de sacrifier à Hermias, ou, comme le dit Diogène de Laërce, à une concubine que cet Eunuque lui céda. C'est pour ce même Hermias qui se donna la mort, qu'Aristote a composé cette fameuse Scolie, *Ἀρετὰ πολύμοχθε γένει βροτείῳ*, que plusieurs auteurs ont prise pour un pæan, et qui n'en est pas un, comme le démontre Athénée, *liv. 15, page 696*. Peut-être le lecteur ne sera-t-il pas fâché de trouver ici la traduction de ce beau morceau de poésie, qui n'a jamais paru en françois. « O vertu, digne » objet des travaux des mortels, le plus précieux des » trésors (à la lettre : *la plus belle chasse de la vie*), » tes charmes puissans, ô vierge sainte, font envier » le sort des héros qui s'immolent pour la patrie. Ta » beauté nous fait braver les plus rudes fatigues. Tel » est l'amour que tu sais inspirer à nos cœurs. Tu » produis des fruits éternels, préférables à l'or, à la » noblesse des aïeux, à la volupté d'un sommeil pai- » sible. C'est pour toi que le fils de Jupiter, Hercule, » et les enfans de Léda ont entrepris de nombreux » exploits. Ils achetoient, au prix de leurs sueurs, » l'éclat dont tu les as couronnés. Epris de tes divins » attraits, Achille et Ajax sont descendus dans le » sombre empire de Pluton; et c'est pour ta beauté » que le nourrisson d'Atarne s'est privé de la lu- » mière ». (A la lettre : *a rendu veufs les rayons du soleil*. *Ἀελίου χήρωσεν αὐγάς*, expression magnifique, et qui rappelle celle d'Homère : *Τροίης χήρωσεν ἀγυιάς*.) « Filles de Mnémosyme, ô Muses, célébrez sa gloire » immortelle, élevez jusqu'aux cieux son respect pour » le Dieu de l'hospitalité, c'est le prix que vous devez » à son amitié constante ». J'ai suivi le texte qu'a publié M. Brunck dans sa seconde édition d'Anacréon.

est bien plus propre qu'un autre homme à enseigner la jeunesse, puisqu'on ne peut le soupçonner de vouloir la corrompre, ni l'accuser du crime que l'on reprochoit à Socrate (1). Et comme son adversaire avoit raillé son menton dégarni de barbe, il lui répondit assez plaisamment (2), que s'il falloit juger des philosophes à la barbe, la préférence étoit due aux boucs.

Là-dessus un troisième prétendant s'est levé : *Athéniens*, a-t-il dit, *quoique cet homme ait les joues lisses, quoiqu'il ait la voix d'une femme, et ressemble en tout à un eunuque, faites le dépouiller, et vous verrez qu'il est réellement homme. Si même ce que l'on dit de lui est vrai, il a été autrefois surpris en adultère*, ἄρθρα ἐν ἄρθροις ἔχων, *ainsi que s'exprime la loi de Solon* (3).

1786. Je crois cependant qu'il y reste encore une faute échappée à cet illustre critique. Il ne me paroît pas possible qu'Aristote ait écrit ἀυξήσουσι Μοῦσαι — ἀύξουσαι. Ce pléonasme est trop fort, c'est une tautologie vicieuse. Je crois en conséquence qu'il faut lire, ἀυδήσουσι Μοῦσαι — ἄυξουσαι, *les Muses le chanteront — en vantant, &c.*

(1) Cela est faux, jamais les accusateurs de Socrate ne lui ont reproché ce crime odieux, on l'accusoit de corrompre les jeunes gens par sa doctrine et non par ses mœurs.

(2) Le grec ajoute : *du moins à ce qu'il pensoit.*

(3) Le grec dit : *membra in membris habens, comme s'exprime le rouleau*, ὣς ὁ Ἄξων φησι. Les loix de Solon étoient écrites sur des rouleaux de bois placés dans un cadre. Du temps de Plutarque, on en conservoit encore quelques fragmens dans le Prytanée. Plutarque, *vie de*

Pour éviter la punition, il a fait semblant d'être eunuque, et ce subterfuge (1) *l'a fait absoudre d'une accusation que les juges ont crue destituée de vraisemblance sur le seul extérieur de l'accusé. Mais je pense qu'aujourd'hui Bagoas, pour gagner le salaire qui est promis, ne fera point difficulté de changer de langage.*

Ce discours excita dans l'assemblée un rire universel. Bagoas resta tout interdit ; il ne savoit que devenir, il changeoit à chaque instant de couleur, une sueur froide couloit sur son visage ; d'un côté, il craignoit de se couvrir de honte, en convenant de l'adultère ; de l'autre, il espéroit que cette accusation ne seroit pas inutile à sa cause.

PAMPHILE.

Voilà qui est tout-à-fait plaisant ; cette contestation singulière a dû beaucoup vous amuser. Quelle en a été l'issue ? Comment les juges ont-ils prononcé ?

LYCINUS.

Ils ont tous été partagés en différens avis. Les uns vouloient qu'on dépouillât l'Eunuque, et qu'on l'examinât, comme un esclave qu'on achète, pour savoir s'il est en état de philosopher en mâle. D'autres opinoient à ce

Solon, page 92, B.; et le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 447 des *Nuées*.

(1) Κρησαύγετος. *Voyez* sur cette expression notre remarque sur l'*Apologie pour un engagement, tome 2, page 200, note 1*, ou plutôt Suidas, à ce mot.

qu'on fît venir quelque courtisanne d'une maison publique, et qu'on ordonnât au Philosophe de l'*épouser* en présence du doyen des juges, qui décideroit, *de visu*, si Bagoas soutenoit bien sa thèse. Mais enfin, après avoir ri de tout notre cœur, et au point que les entrailles nous en faisoient mal, on a arrêté que la cause seroit renvoyée en Italie.

L'autre cependant s'exerce, dit-on, à faire briller son éloquence, il compose une accusation, et prétend réveiller la plainte en adultère. A l'exemple de ces orateurs ignorans, il agit, en cela, contre lui-même; c'est compter son adversaire parmi les hommes, que de lui intenter une pareille accusation. De son côté, Bagoas met tout en œuvre pour se montrer homme; il a toujours son affaire en main, et se flatte de remporter la victoire, s'il parvient à prouver qu'il ne le cède en rien aux étalons. C'est, en effet, mon ami, la meilleure preuve de philosophie, un argument sans réplique. Aussi je souhaiterois que mon fils, qui est encore fort jeune, eût cette partie démonstrative, plus propre à la philosophie, que la langue ou le jugement.

LES AMOURS (1).

LYCINUS ET THÉOMNESTE.

LYCINUS.

DEPUIS ce matin, mon cher Théomneste, tes discours badins (2) sur l'amour, charment

(1) Le plus grand nombre des commentateurs s'accorde à douter que ce traité soit de Lucien. Le style dont il est écrit, paroît en effet très-éloigné de celui de notre auteur. On y remarque une affectation sophistique dans le langage et dans les pensées. Une foule de locutions extraordinaires, de termes recherchés, de métaphores outrées et de mauvais goût. Quel que soit son auteur, le but qu'il s'est proposé est estimable, quoique les moyens qu'il emploie pour y parvenir ne soient pas toujours délicats. Il se propose d'attaquer le vice abominable dans lequel presque tous les Grecs étoient plongés. Plusieurs écrivains de l'antiquité se sont exercés sur le même sujet, et sans parler de Platon, de son *Banquet* et du *Lysis*, Plutarque paroît avoir composé dans la même intention son traité *sur l'Amour*. Achillès Tatius, dans son roman *des amours de Leucippe et de Clitophon*, fait aux chapitres X et XI du premier livre, un parallèle semblable à celui de notre auteur. *Voyez* aussi Clément d'Alexandrie dans son *Pædagogue*, *liv.* 11, *chap.* 10 ; et Maxime de Tyr, *Diss.* 24 *et suiv.*

(2) Au lieu de παιδίας, une des variantes donne παιδείας. J'avoue que je préférerois cette leçon, dont le sens me paroît plus convenable à cet endroit. Je ne crois pas qu'on puisse bien dire en grec παιδίας πληροῦν ὦτα, *remplir les oreilles de plaisanterie*. D'ailleurs il s'agit moins ici de plaisanteries que d'histoires curieuses, d'anecdotes peu connues sur l'amour que Théomneste a racontées à Lycinus ; et c'est ce que signifie très-

agréablement mes oreilles, fatiguées par des affaires sérieuses et continuelles ; et j'éprouvois le besoin le plus vif d'un pareil divertissement, lorsque la grace de tes bons mots est venue me réjouir (1). Notre esprit est trop foible pour soutenir une application sans relâche ; et les travaux opiniâtres demandent que de temps en temps on interrompe les réflexions profondes, pour se livrer au plaisir. Le charme et la douceur de tes histoires un peu libertines, me divertissent tellement depuis le lever de l'aurore, qu'il s'en faut peu que je ne m'imagine être un autre Aristide (2) enchanté des

bien ἐρωτικὴ παιδεία, *érudition amoureuse.* Plus bas le texte porte : *au moment où j'éprouvois la soif la plus ardente d'un pareil divertissement.*

(1) A la lettre : *la grace de tes discours a coulé bien à propos.*

(2) Seroit-ce Aristide le juste que notre auteur auroit en vue ? Je l'ai pensé quelque temps, et c'est sur la foi de ce passage, que j'ai avancé dans la première remarque sur *l'Ane*, qu'Aristide se plaisoit à la lecture des fables Milésiennes. Mais je crains bien de m'être trompé, et le silence absolu que garde Plutarque sur ce goût d'Aristide, me paroît une autorité décisive pour ne pas le lui attribuer. Je crois en conséquence, qu'il s'agit ici d'*Aristide de Milet*, qui avoit composé ou plutôt rassemblé et augmenté le recueil de ces fables, dont la plupart contenoient des histoires peu décentes. Elles furent nommées *Milésiennes* de la patrie de leur compilateur. Cet écrivain étoit célèbre par un nombre considérable de compositions d'un autre genre, parmi lesquelles on cite *une histoire d'Italie, une histoire de Sicile, une histoire des Perses, des Commentaires sur Cnide.* Tels sont du moins les ouvrages que lui attribue Ger. Vossius, *de historicis Græcis, lib. III, page 331*, sur l'au-

fables Milésiennes. Je suis seulement fâché (j'en jure par tes amours, dont les traits frappent sur un large but) (1) que tu en aies déja terminé le récit. Cependant, si tu crois que je me trompe, si quelque amour, ou mâle, ou féminin, s'est glissé dans ton cœur, au nom de Vénus même, je te supplie de t'en rappeller le souvenir. D'ailleurs nous célébrons aujourd'hui une fête des plus solemnelles, nous sacrifions à Hercule; tu n'ignores pas combien ce Dieu étoit ardent aux plaisirs de Vénus, et il me semble que de pareils discours seront pour lui des victimes fort agréables.

torité de Plutarque. Le temps auquel florissoit cet Aristide paroît incertain; cependant il y a lieu de croire qu'il écrivoit long-temps avant la défaite de Crassus par les Parthes, arrivée soixante-dix ans avant Jesus-Christ, puisqu'on trouva dans le bagage *de Sustius*, lieutenant de Crassus, les fables milésiennes que Plutarque caractérise de *livres libertins d'Aristide*, *ἀκόλαστα βιβλία τῶν Ἀριστείδου Μιλησιακῶν*, vie de Crassus, *page 492*, édition de Réiske. Ovide parle aussi d'Aristide, comme auteur des fables Milésiennes, *Trist. lib. II, v. 413.*

Junxit Aristides Milesia crimina secum
Pulsus Aristides nec tamen urbe suâ.

Plus loin il nous apprend que ce livre avoit été traduit en latin par *Siséna:*

Vertit Aristidem Sisena, nec obfuit illi
Historiæ turpes inseruisse jocos.

Il ne nous reste aucun des ouvrages d'Aristide.

(1) C'est-à-dire: *que j'écoute avec le plus grand plaisir.*

THÉOMNESTE.

Tu compterois plutôt, ô mon Lycinus, les vagues de la mer (1), et les flocons de neige qui tombent du ciel, que le nombre de mes amours. Je pense que j'ai totalement épuisé leur carquois; lorsqu'ils voudront voler vers quelque autre, il se rira de leur main désarmée. Depuis l'instant où je suis sorti de l'enfance, pour être compté parmi les adolescens, je me promène d'amours en amours. Ils se succèdent sans interruption, et le premier n'a pas encore pris fin, qu'il en naît un second. Ce sont, je crois, les têtes toujours renaissantes et toujours plus entrelacées de l'hydre de Lerne. Le flambeau d'Iolas ne sauroit m'en délivrer; ce n'est pas par le feu que le feu peu s'éteindre. Je ne sais quelle humide ardeur (2) réside sans cesse dans mes yeux, et, sans pouvoir se satisfaire, attire à soi toute espèce de beauté. Vingt fois j'ai soupçonné que c'étoit un effet du courroux de Vénus; cependant je ne suis point une des filles du Soleil (3), je n'ai point commis le crime des

(1) Imitation de l'Ode trente-deuxième d'Anacréon, *εἰ φύλλα πάντα δένδρων*, &c.

(2) Le grec: *μύωψ*, *un Taon.* Cette phrase n'a pas un sens fort clair. Qu'est-ce qu'*un Taon humide, qui habite dans les yeux, et qui attire à soi toute espèce de beauté, sans pouvoir se rassasier?* Ce n'est point là le style de Lucien.

(3) Vénus avoit juré une haine implacable aux filles du Soleil, irritée contre ce Dieu, qui avoit découvert à Vulcain son entrevue secrète avec Mars.

femmes de Lemnos (1), on ne me voit pas le sauvage orgueil d'Hippolyte; et je ne sais comment j'aurois pu allumer la colère implacable de cette Déesse.

LYCINUS.

Cesse, Théomneste, une dissimulation affectée, et que je ne puis souffrir. Quoi! tu serois fâché que le sort t'eût donné en partage un pareil genre de vie? Il te paroît dur de

(1) Les femmes de Lemnos ayant négligé les fêtes de Vénus, et méprisé cette déesse, pour s'en venger elle répandit sur elles une maladie qui leur faisoit exhaler une odeur insupportable. Leurs maris ne voulant plus avoir de commerce avec elles, firent une irruption dans la Thrace, enlevèrent de jeunes filles, dont ils firent leurs maîtresses; les femmes pour se venger de cet outrage, tuèrent tous les hommes de Lemnos. Il n'y eut que la seule Hypsipyle qui sauva son père Thoas, en l'enfermant dans un coffre, qu'elle exposa sur la mer, qui le porta sur le rivage de Thrace. *Voyez* Apollonius de Rhodes, *liv. 1, v. 609 et suivans. Voyez* aussi le Scholiaste de ce poëte, et celui d'Euripide, *Hécube, v. 887.* Antigonus Carystius, *mirabilium synagoge, chap. 130*, prétend que ce fut Médée qui, par ses maléfices et ses poisons, répandit cette odeur sur les femmes de Lemnos. Voici le passage d'Antigonus, dont l'ouvrage est devenu fort rare: *τὰς δὲ Λημνίας δυσόδμυς γενέσθαι Μηδείας ἀφικομένης μετ' Ἰάσονος καὶ φάρμακα ἐμβαλλέσης εἰς τὴν νῆσον, κατὰ δέ τινα χρόνον, καὶ μάλιστα ἐν ταύταις ταῖς ἡμέραις ἐν αἷς ἱστορῦσι τὴν Μηδείαν παραγενέσθαι, δυσώδεις αὐτὰς ὅλως γένεσθαι ὥστε μηδένα προσιέναι.* Apollonius place ce fait quelque temps auparavant, lorsque Jason allant à la conquête de la toison d'or, aborda à Lemnos; il y avoit un an que cette isle n'étoit plus habitée que par des femmes, gouvernées par Hypsipyle.

vivre dans la compagnie des plus belles femmes, parmi des enfans qui sont dans la fleur de leur beauté? Ah! sans doute, il te faudra recourir à quelque sacrifice expiatoire, pour te délivrer d'une maladie si grave: ton état est tout-à-fait dangereux. Mais, laisse-là l'ironie, crois-moi; reconnois ton bonheur, et remercie le Destin de ne t'avoir assigné pour état, ni l'agriculture ennemie de la propreté, ni le commerce qui nous expose à des courses fatigantes, ni la milice où l'on vit sans cesse sous les armes. Les exercices du Gymnase (1) sont au contraire ta seule occupation: une robe élégante pend voluptueusement jusqu'à tes pieds. Ton unique soin est d'entretenir ta chevelure séparée (2); le tourment même des passions amoureuses est un plaisir délicieux, que les desirs rendent encore plus piquant (3). Après une tentative, tu conçois une douce espérance; et si tu obtiens des faveurs, tu jouis au gré de tes vœux; ensorte que le présent et l'avenir t'offrent une égale volupté.

(1) Le grec dit: *les exercices onctueux de la Palæstre.* λιπαραῖ Παλαῖςραι, parce qu'on s'oignoit le corps pour lutter.

(2) Quoique διακριδὸν signifie en d'autres circonstances, *d'une manière excellente, recherchée,* nous croyons qu'il s'agit ici d'un usage qu'avoient les Grecs, de séparer leurs cheveux de devant en deux parties égales. Pour peu qu'on ait vu de statues ou de peintures antiques, on aura remarqué que presque toutes les jeunes filles ont les cheveux séparés sur le toupet.

(3) A la lettre: *et la dent agréable du plaisir te mord;* ou bien, *le plaisir te fait sentir ses agréables morsures.*

Tout-

Tout-à-l'heure, lorsque tu me faisois le dénombrement de toutes les beautés que tu as aimées, depuis ta première jeunesse (dénombrement comparable au catalogue d'Hésiode) (1), tes yeux étoient humides de volupté, ta voix s'adoucissoit comme celle de la fille de Lycambe (2); l'on voyoit clairement à tes gestes et à ton maintien, que le souvenir de tes amours ne t'est pas moins cher que tes amours mêmes. Allons, s'il te reste encore quelque galante aventure (3) à conter, ne me la cache plus, fais-en un sacrifice complet à Hercule.

THÉOMNESTE.

Ce Dieu, Lycinus, est vorace (4), et l'on dit qu'il ne se plaît nullement aux victimes qui ne donnent point de fumée. Puisque nous avons résolu d'honorer sa fête annuelle par des discours, je crains que mes récits, qui durent depuis ce matin, ne puissent engendrer quelque satiété, s'ils étoient prolongés plus

(1) Ouvrage perdu d'Hésiode, dans lequel ce poëte célébroit, à ce qu'on croit, les femmes illustres de l'antiquité. On le trouve souvent cité sous le titre de Μεγαλαι Ηοιαὶ, parce que le premier vers commençoit par Ηοιὴ. *Voyez* Fabricius, *bibliothèque grecque, tome 1, page 375.*

(2) Néobulé, maîtresse du poëte Archiloque.

(3) Le tour grec est précieux à conserver : *s'il te reste quelque chose de ta navigation faite sous les auspices de Vénus.*

(4) Les Mythologues racontent qu'Hercule mangea deux fois un bœuf entier en un seul jour.

long-temps : il faut que ta Muse à son tour, quittant ses occupations accoutumées, s'accommode à nos jeux, et qu'elle passe gaiement la journée en l'honneur du Dieu. Deviens aujourd'hui l'arbitre d'une question importante. Je ne te vois aucun penchant pour l'une des deux passions ; dis-moi donc, en juge équitable, lesquels tu estimes davantage ou des Philopædes ou de ceux qui se plaisent dans le commerce des femmes. Pour moi, qui ressens l'une et l'autre flamme, je reste dans un équilibre parfait, semblable à une balance égale dans l'un et l'autre de ses bassins. Mais toi, sans intérêt dans la cause, guidé par la seule raison, tu peux, en juge intègre, prononcer en faveur du meilleur parti. Allons, mon cher, dépouille toute dissimulation, et porte le suffrage auquel le récit de mes amours a pu te déterminer.

LYCINUS.

Crois-tu donc, Théomneste, que cette question (1) puisse se décider en badinant ? Rien n'est plus grave (2). J'ai essayé de la résoudre il y a peu de temps, et je sais combien elle est sérieuse (3), depuis que j'ai entendu

(1) Je lis ἐξήγησιν, *expositionem*, *argumentum*, au lieu de διήγησιν, qui signifie, *narrationem*, et ne peut avoir de sens en cet endroit.

(2) A la lettre : *elle annonce quelque chose de grave.*

(3) Ici le texte est corrompu : εἰδὼς ὅτι λίαν ἀλλ' ὦ παλαιᾶς. Les deux derniers mots paroissent aux com-

deux hommes la traiter avec chaleur, dans une dispute qui s'étoit élevée entre eux. Je me rappelle encore leurs discours, qui ne différoient pas moins que leurs passions; car ils n'étoient pas, comme toi, de cette heureuse trempe d'ame, qui fait, qu'invincible au sommeil, tu peux gagner un double salaire :

L'un en paissant des bœufs, et l'autre des moutons (1).

Le premier de ces hommes mettoit dans la philopædie sa volupté suprême; il regardoit la Vénus femelle comme un goufre sans issue. L'autre, chaste sur l'amour masculin, étoit passionné jusqu'à la fureur pour les femmes. Ils me prirent pour juge de leur dispute, née de leurs goûts opposés. Je ne puis t'exprimer le plaisir extrême que j'éprouvai à les entendre; la trace de leurs discours est, pour ainsi dire, encore empreinte dans mes oreilles, comme s'ils ne venoient que d'être prononcés; et pour que tu n'aies rien à me reprocher, je vais te rapporter avec exactitude ce que j'ai entendu dire à l'un et à l'autre.

mentateurs une interprétation du mot ὑπογύιω, qui est auparavant; mais j'aimerois mieux lire ἀλλ᾽ οὐ παιδιᾶς; et après λίαν, je sous-entendrois σπουδαῖον, comme a fait Gesner. Alors je traduirois : *je sais qu'elle est fort sérieuse, et que ce n'est nullement un jeu, depuis que, &c.*

(1) Allusion à un vers d'Homère, *Odyssée*, *liv.* 10, *v.* 85.

THÉOMNESTE.

Moi, je vais me lever d'ici, et m'asseoir vis-à-vis de toi,

En attendant qu'Achille ait mis fin à ses chants (1).

Continue de célébrer, par une douce mélodie, l'antique gloire de cette dispute sur l'amour.

LYCINUS.

J'avois formé le dessein de m'embarquer pour l'Italie, et l'on m'avoit préparé un de ces vaisseaux légers à deux rangs de rames, dont se servent les Liburniens, peuple qui habite le golfe Ionique (2). Après avoir adoré les Dieux du pays, et supplié Jupiter hospitalier, de seconder d'une main propice cette expédition en un pays étranger, je descendis de la ville (3) sur le bord de la mer, dans un char attelé de mules. Je fis mes adieux à ceux qui m'avoient accompagné (une foule de savans avec lesquels je faisois société, et qui me quittoient avec quelque regret, m'avoit conduit jusques au rivage) : je montai sur le vaisseau, et m'assis à la poupe à côté du pilote. Bientôt les efforts des rameurs nous éloignent de la terre : un vent favorable gonfloit les vagues ;

(1) Iliade, *liv. IX*, *v. 191.*

(2) Cette remarque géographique me paroît une scholie, qui a passé mal-à-propos dans le texte.

(3) Athènes, à ce que je crois.

on dresse le mât (1), on attache l'antenne, on déploie les voiles roulées confusément sur les cordages ; insensiblement le vent les emplit, nous volons avec la rapidité d'un trait, le flot bouillonne et frémit sous la proue qui le fend. Il est inutile d'alonger mon récit par le détail de tous les événemens ou sérieux, ou risibles, qui nous arrivèrent durant le cours de la navigation. Je te dirai seulement, qu'après avoir rasé les rivages de la Cilicie, nous entrâmes dans le golfe de Pamphilie, passant ensuite, non sans peine, les isles Chélidonnées, limites de l'ancienne Grèce, nous relâchâmes à chacune des principales villes de Lycie, où nous prîmes plaisir aux fables qu'on nous récitoit (2) ; car ces villes n'offrent plus aucun reste de leur ancienne splendeur. Ensuite nous touchâmes à Rhodes, ville consacrée au Soleil : là, nous résolûmes d'interrompre notre navigation, qui jusqu'alors avoit été continuelle.

Les rameurs tirèrent le navire sur le sable, et dressèrent leurs tentes auprès : moi j'allai tranquillement me rendre à une hôtellerie que j'avois fait préparer devant le temple de Bacchus. En me promenant dans la ville, j'étois rempli d'un plaisir extrême ; Rhodes est par

(1) Littéralement : *élevant le mât du creux qui est dans le milieu du vaisseau ; ἐκ τῶν μεσοκοίλων.* Ce creux étoit destiné à recevoir le mât quand on l'abaissoit. Il s'appelloit encore *ἱστοδόκη.*

(2) J'ajoute ces derniers mots pour plus de clarté. La Lycie avoit été le théatre d'une infinité de fables.

sa beauté véritablement digne du Dieu qui la protège (1). Je m'avançai sous le portique du temple, j'en fis le tour en considérant les tableaux, dont la vue, tout-à-fait agréable, rappelloit à mon esprit les fables héroïques. Deux ou trois personnes, qui étoient accourues vers moi, m'en expliquoient les sujets pour un médiocre salaire : mais j'en avois compris la plus grande partie sur la représentation même.

Ma curiosité satisfaite, et lorsque je songeois déja à me rendre à mon hôtellerie, le plaisir le plus flatteur que l'on puisse goûter dans un pays étranger, vint s'offrir à moi. J'apperçus deux hommes avec lesquels l'amitié me lioit depuis long-temps : je crois même qu'ils ne te sont pas inconnus, tu les as vus souvent à Athènes, et dans ma maison. L'un étoit Chariclès de Corinthe, jeune homme dont la beauté naturelle est relevée par une parure recherchée, laquelle annonce le desir extrême qu'il a de plaire aux femmes ; il étoit accompagné de Callicratidas l'Athénien. Tu connois

(1) Cette réflexion peut servir à prouver que ce traité est d'un écrivain antérieur à Lucien, ou que cet auteur a placé l'époque de son voyage au-dessus de son siècle : car Rhodes avoit été renversée presque de fond en comble, sous le premier des Antonins, par un tremblement de terre. Elle fut très-long-temps à se remettre de ce désastre. Or, Lucien écrivoit sous Marc-Aurèle, successeur d'Antonin. *Voyez* sur le tremblement de terre de Rhodes, le discours d'Ælius Aristide, intitulé : *Rhodiaca*.

cet homme simple dans son extérieur, le chef de nos orateurs politiques, le premier de nos maîtres d'éloquence, d'ailleurs adonné aux exercices du Gymnase; mais moins, à mon avis, par amour de la Palæstre, que par la passion qu'il a pour les jeunes garçons; passion dont il est si transporté, que par haine pour le sexe féminin, il fait souvent des imprécations contre Prométhée. Du plus loin qu'ils me virent, l'un et l'autre accourut à ma rencontre d'un air plein d'allégresse. Après nous être salués, comme il est d'usage en pareil cas, chacun d'eux m'invita à venir chez lui. Ils se disputèrent même assez vivement le plaisir de me recevoir; je m'en apperçus, et leur dis: « pour terminer votre différend, Callicratidas » et Chariclès, il convient qu'aujourd'hui vous » veniez tous les deux chez moi: et les jours » suivans (car j'ai résolu d'en passer ici trois » ou quatre), vous me traiterez chacun à votre » tour. Le sort nommera celui qui doit com» mencer ». Ils en furent d'avis: ce fut moi, qui, le premier, les régalai ce jour même. Le lendemain Callicratidas me traita, et après lui Chariclès. Durant le festin, je remarquai chez chacun de mes hôtes des preuves manifestes de leur passion. L'Athénien n'étoit servi que par de jeunes garçons d'une beauté exquise; pas un de ses esclaves n'avoit de barbe: aussi ne restoient-ils chez lui que jusqu'au moment où leur menton commençoit à s'ombrager; et dès que leurs joues se garnissoient

d'un léger duvet, il les envoyoit en Attique pour avoir soin de ses campagnes. Chariclès, au contraire, étoit entouré d'un chœur de danseuses et de musiciennes : sa maison n'étoit remplie que de femmes, comme dans les Thesmophories (1). On n'y voyoit pas l'ombre d'un homme, si ce n'est peut-être quelque enfant ou un vieux cuisinier, dont l'âge avancé ne permettoit point le moindre soupçon de jalousie. C'étoit, comme je l'ai dit, des indices suffisans de l'inclination de ces deux hommes. Souvent ils se livroient sur la différence de leurs goûts de légères escarmouches; mais elles duroient trop peu pour terminer la question. Lorsque le temps de remettre en mer fut venu, ils voulurent tous les deux m'accompagner. Ils avoient, comme moi, formé le dessein de voyager en Italie.

Nous résolûmes de relâcher au port de Cnide : nous desirions voir le temple (2) et la fameuse statue de Vénus, ouvrage de l'élégant ciseau de Praxitelle, rempli de graces et de vénusté. Un calme délicieux, que fit naître la Déesse, qui sans doute conduisoit notre navire, nous porta doucement sur le

(1) Fêtes en l'honneur de Cérès. Les femmes seules étoient admises à leur célébration.

(2) On comptoit à Cnide trois temples de Vénus. Cette déesse y étoit adorée sous trois noms différens; le plus ancien de ces temples, étoit celui de *Vénus Doritis*; le second portoit le nom d'*Acrée*; et le troisième, celui dont il s'agit ici, s'appelloit *le Temple d'Euploia*, Pausanias, *liv. 1, page 4*.

rivage (1). Je laissai à mes autres compagnons le soin des préparatifs ordinaires, et prenant de chaque main notre couple amoureux, je parcourus Cnide, en riant de tout mon cœur des figures lascives de terre cuite (2) qu'on y rencontre à chaque pas, ce qui n'est pas étonnant dans une ville consacrée à Vénus. D'abord nous visitâmes le portique de Sostrate (3), et tous les endroits qui pouvoient nous procurer quelque divertissement. Nous allâmes ensuite au temple de Vénus; nous y entrâmes, Chariclès et moi, avec un grand plaisir; mais Callicratidas paroissoit n'y venir qu'à regret; ce spectacle lui sembloit tenir trop de la femme. Je crois qu'il eût échangé volon-

(1) Il est évident que l'auteur de ce traité fait ici allusion au nom d'ἐυπλοία, que les habitans de Cnide donnoient à leur Vénus suivant Pausanias, *Attiques*, *page 4*. Ce nom qui peut signifier *favorable à la navigation*, renferme une allégorie délicate.

(2) C'est ainsi qu'il faut entendre ces mots: τῆς κεραμευτικῆς ἀκολασίας, *figulinæ lasciviæ*. Ces sortes de figures sont fort célèbres dans l'histoire des monumens antiques. Suétone, *chap. 43*, parle de celles que possédoit Tibère, et dont l'obscénité surpassoit tout ce qu'on connoissoit en ce genre. Je n'ai rien trouvé de particulier sur celles de Cnide.

(3) Ce portique portoit vraisemblablement le nom de l'architecte qui l'avoit construit. C'étoit assez l'usage des Grecs de donner aux édifices publics le nom des architectes qui en étoient les auteurs. Ainsi, suivant Pollux, *Onom. liv. 8, chap. 10*, il y avoit dans Athènes une place publique, qui portoit le nom de l'architecte *Méthicus*: et suivant Pausanias, *liv. 5, chap. 15*, les Eléens avoient nommé *Agaptus*, un portique bâti par un architecte de ce nom.

tiers la Vénus de Cnide, pour le Cupidon de Thespies (1). A peine nous étions dans la première enceinte, que nous sentîmes la douce haleine des zéphyrs amoureux. Le sol de la cour n'est point stérile, ni revêtu de dalles de pierre; il abonde, comme il est naturel dans un lieu consacré à Vénus, en productions agréables. Les arbres, qui portent jusqu'aux cieux leur tête touffue, enferment sous un épais berceau un air délicieux, qui répand à l'entour une suave odeur. Là le myrthe, chargé de fruits, pousse un feuillage abondant; la présence de sa Déesse lui donne une vigueur nouvelle. Les autres arbres déploient, à l'envi l'un de l'autre, toutes les beautés qu'ils ont reçues de la nature. Jamais leurs feuilles ne sont flétries par le temps; une verdure éternelle règne sur leurs jeunes rameaux toujours gonflés de sève. Quelques-uns ne

(1) L'amour étoit singuliérement honoré à Thespies; les habitans célébroient tous les cinq ans des fêtes en son honneur et en celui des Muses, Plutarque, *in Erotico, initio.* Il y avoit à Thespies trois statues de Cupidon; la première de marbre blanc, fort ancienne, et dont l'auteur n'est pas connu. Lysippe en fit une d'airain; mais la plus célèbre étoit de Praxitelle, il l'avoit faite de marbre de Pentèle. Elle fut enlevée de Thespies et transportée à Rome par l'Empereur Caligula, rendue par Claude, et enlevée de nouveau par Néron. Elle périt dans l'incendie de Rome, qui arriva sous ce prince. Celle qui se voyoit à Thespies du temps de Pausanias, étoit une copie de celle de Praxitelle, faite par Ménodore, Athénien; c'est vraisemblablement celle dont il s'agit ici. *Voyez* Pausanias, *Béotie*, *page* 762.

produisent point de fruit ; mais ils en sont dédommagés par une beauté particulière. Le cyprès et le platane s'élèvent au plus haut des airs, et parmi eux, le laurier qui fuyoit autrefois Vénus, vient chercher un asyle auprès d'elle. Le lierre amoureux rampe autour des arbres, et les tient embrassés. Des vignes entrelacées et touffues sont chargées de raisins ; car Vénus unie à Bacchus a plus de volupté : on doit allier les plaisirs que l'un et l'autre nous procurent ; séparés ils flattent moins nos sens. Dans les endroits où le bocage forme l'ombre la plus épaisse, des lits de verdure présentent un doux repos à ceux qui voudroient y faire un festin. Les citoyens distingués y viennent quelquefois, et le peuple s'y porte en foule les jours de fête, sans doute, pour y célébrer les doux mystères de Vénus.

Lorsque nous eûmes suffisamment goûté le plaisir de cet ombrage, nous entrâmes dans le temple. La Déesse en occupe le milieu ; c'est une statue de marbre de Paros, de la plus parfaite beauté. Sa bouche entre-ouverte exprime un sourire gracieux ; aucun voile ne dérobe ses charmes ; elle est entiérement nue, excepté que de l'une de ses mains elle cache furtivement sa pudeur (1). Le talent de l'artiste se montre ici avec tant d'avantage, que le marbre naturellement dur et roide,

(1) Telle est la belle statue connue sous le nom de *Vénus de Médicis.*

semble s'amollir pour former ses membres délicats (1). A cette vue, Chariclès transporté d'une espèce de fureur, ne put s'empêcher de s'écrier : *ô Mars, le plus heureux de tous les Dieux, d'avoir été enchaîné pour cette Déesse !* En disant cela, il accourut à la statue, et serrant les lèvres, alongeant le col, autant qu'il pouvoit, il lui donna un baiser. Callicratidas gardoit un profond silence ; son admiration étoit concentrée. Le temple a une seconde porte : on l'ouvre à ceux qui veulent examiner avec attention la Déesse, la voir par le dos, et ne passer aucun de ses charmes sans les admirer. On peut aisément contempler sa beauté postérieure, en entrant par cette porte. Comme notre dessein étoit de considérer la Déesse en entier, nous fîmes le tour de l'enceinte. Une femme à qui la garde des clefs est confiée, nous eut à peine ouvert la porte, qu'un subit étonnement s'empara de nous à la vue de tant de beautés. L'Athénien, qui jusques-là avoit regardé assez froidement, considérant ces parties de la Déesse, conformes à son goût, s'écria avec un enthousiasme encore plus véhément que celui de Chariclès : *ô Hercule ! que ce dos est bien proportionné ! que ces flancs charnus offrent une agréable prise !* Et *comme les chairs de ces fesses s'arrondissent avec grace ! elles ne sont point trop maigres ni sèchement étendues sur les os, elles ne se répandent*

(1) A la lettre : *semble convenir à ses membres.*

pas non plus en un embonpoint excessif. Mais qui pourroit exprimer combien ces deux petits trous, empreints sur ses reins, sourient agréablement? Que cette cuisse est bien filée! que cette jambe, qui se prolonge presque en ligne droite jusqu'au talon, est heureusement tournée! Tel Ganymède dans les cieux, verse le doux nectar à Jupiter; car, pour moi, je ne voudrois pas le recevoir de la main d'Hébé. A cette exclamation passionnée de Callicratidas, peu s'en fallut que Chariclès ne restât immobile; et ses yeux humides de volupté, laissèrent échapper quelques larmes.

Quand notre admiration satisfaite se fut un peu refroidie, nous apperçûmes une tache sur l'une des cuisses de cette belle statue. La blancheur éclatante du marbre déceloit encore plus ce défaut. D'abord j'imaginai, avec quelque vraisemblance, que ce que nous appercevions étoit naturel à la pierre. Les plus belles ne sont pas absolument exemptes de défaut, et souvent un accident les empêche d'être d'une beauté parfaite. J'admirois en cela même l'art de Praxitelle, qui avoit su cacher cette difformité du marbre dans l'endroit où l'on pouvoit le moins l'appercevoir. Mais la Néocore (1) qui nous accompagnoit, nous détrompa, en nous racontant une histoire incroyable et tout-à-fait

(1) *Νεώκορος* et *Ζάκορος*, ministre d'un temple, chargé de veiller à sa propreté, à ses ornemens, à ses statues. Ces fonctions étoient très-honorables, car nous voyons par plusieurs médailles, que des villes et des peuples entiers prenoient le titre de *Néocores*.

surprenante. Un jeune homme d'une famille distinguée, nous dit-elle, mais dont le crime a fait taire le nom, venoit fréquemment dans ce temple. Possédé de quelque mauvais génie, il devint éperdument amoureux de la Déesse. Il passoit ici des journées entières. D'abord on attribua sa conduite à une vénération superstitieuse. En effet, dès la pointe du jour, avant le lever de l'aurore, il accouroit en ce lieu, et ne retournoit à sa demeure que malgré lui, et long-temps après le coucher du soleil. Durant tout le jour, il se tenoit assis vis-à-vis de la statue, ses regards étoient continuellement fixés sur elle, il murmuroit tout bas je ne sais quoi de tendre, et lui adressoit furtivement des plaintes amoureuses. Vouloit-il donner le change à sa passion, il comptoit sur une table quatre osselets de chevreuil de Lybie, et faisant dépendre son destin du hasard, il jettoit les osselets, les yeux fixés sur Vénus. Si par un heureux coup, il amenoit celui de la Déesse même (1), aucun osselet ne tombant

(1) Ce coup s'appelloit effectivement le coup de *Vénus*, et celui qui l'amenoit gagnoit tous les enjeux. Le plus mauvais coup, étoit celui par lequel les osselets tomboient sur le côté, qui ne comptoit qu'un : on l'appelloit le coup du *chien*. Nous ne devons pas être étonnés de voir un jeune homme jouer aux osselets dans un temple. Les jeux du hasard n'avoient rien qui blessât les opinions religieuses des anciens, et les Athéniens y jouoient fréquemment dans le temple de Minerve Scirhade, situé dans le quartier de Sciros. De-là on appelloit Σκιράφεια, les lieux où l'on jouoit communément aux dés. *Pollux, Onom. liv. IX, segm. 96.*

dans la même position ; alors il adoroit Vénus, et se flattoit de jouir bientôt de l'objet de sa passion. Si au contraire, ce qui n'arrive que trop, il jouoit malheureusement, et que les osselets tombassent dans une position désavantageuse, il s'emportoit en imprécations contre Cnide entière ; il s'imaginoit avoir essuyé un malheur accablant et sans remède. Bientôt il cherchoit par un autre coup, à corriger son infortune. Déja sa passion s'irritant de plus en plus, il en avoit gravé des témoignages sur toutes les murailles (1). L'écorce délicate de chaque arbre étoit devenue le héraut de la beauté de Vénus. Il honoroit Praxitelle à l'égal de Jupiter même. Tout ce qu'il possédoit de précieux, il le donnoit en offrande à la Déesse. Enfin la violence de sa passion dégénéra en frénésie, et son audace lui procura le moyen de la satisfaire. Un jour, vers le coucher du soleil, sans que les assistans s'en apperçussent, il se glissa derrière la porte, et se cachant dans l'endroit le plus enfoncé, il y resta sans faire

A l'égard des règles du jeu dont il s'agit ici les bornes d'une simple note ne me permettent pas de les détailler. J'espère les exposer incessamment dans une dissertation sur les jeux des anciens.

(1) C'étoit l'usage des Grecs, et principalement des Athéniens, d'écrire sur les murailles le nom des personnes qu'ils aimoient ; la manière de déclarer son amour étoit d'écrire *un tel est beau*. Lucien fait encore allusion à cet usage dans le quatrième dialogue des Courtisannes. *Voyez* Aristophane, *Guespes, v. 99*, et l'explication du Scholiaste.

le moindre mouvement, et respirant à peine. Les Prêtresses, suivant l'usage, fermèrent la porte en la tirant sur elles de dehors ; et le nouvel Anchise fut enfermé dans le temple. Qu'est-il besoin que je vous fasse le détail du crime que cette nuit vit éclore (1) ? Le lendemain on découvrit les vestiges de ses embrassemens amoureux, et la Déesse portoit cette tache, comme un témoin de l'outrage qu'elle avoit reçu. A l'égard du jeune homme, on dit qu'il disparut, et l'opinion commune, est qu'il se précipita contre des rochers, ou s'élança dans la mer.

La Prêtresse parloit encore, que Chariclès l'interrompant s'écria : *une femme se fait donc aimer, même lorsqu'elle est de pierre ! Eh ! que seroit-ce si l'on voyoit vivante une beauté si parfaite ? Ne préféreroit-on pas une seule de ses nuits au sceptre de Jupiter ?* Callicratidas lui répondit en souriant : *nous ne savons pas encore, Chariclès, si en arrivant à Thespies nous n'apprendrons pas une foule d'histoires semblables : en attendant, ceci est une preuve manifeste qui dépose contre cette Vénus qui t'est si chère.* Comment, lui demanda Chariclès ? Callicratidas lui répondit, et avec assez de raison, ce me semble : *ce jeune homme amoureux, avoit le loisir d'une nuit entière, et pleine liberté pour satisfaire sa*

(1) Le même fait est rapporté par Clément d'Alexandrie, *in Protreptico. page 38.* Ἀφροδίτη δὲ ἄλλη ἐν Κνίδῳ, λίθος ἦν, καὶ καλὴ ἦν· ἕτερος ἠράσθη ταύτης καὶ μίγνυται τῷ λίθῳ.

passion ;

passion ; cependant il s'est approché de la statue à la manière des Philopœdes, et il eût bien voulu, je crois, che non fosse femina d'al avanti. Quelques discours semblables jettés au hazard et sans ordre, excitèrent entre ces deux amis une dispute assez vive, que j'appaisai en leur disant : il faut, mes amis, que vous traitiez cette question avec plus d'ordre ; il convient aux gens instruits de mettre de la méthode dans leurs discours. Cessez donc une dispute qui, n'étant point réglée, ne finiroit jamais : il vaut mieux que chacun de vous soutienne son opinion tour-à-tour. Il n'est pas encore temps de retourner au vaisseau, profitons de ce loisir pour nous livrer à la gaieté, et à un examen qui peut nous procurer quelque utilité et beaucoup de plaisir : en conséquence, sortons de ce temple, allons nous asseoir dans quelqu'une des salles de festin : là nous pourrons, à notre aise, écouter et dire ce qu'il nous plaira. Souvenez-vous seulement, que celui qui sera vaincu en ce jour, ne doit plus, par la suite, revenir à la charge sur de pareils objets.

Mon avis fut approuvé, nous sortîmes, moi, fort gaiement, comme n'étant agité d'aucune inquiétude ; eux, avec un air rêveur, et roulant dans leur esprit mille réflexions profondes, comme s'il se fût agi de disputer le droit de mener la pompe de Platée (1). Quand nous

(1) Chaque année, le seizième jour du mois Maimactèrion, qui répond au commencement de notre

fûmes arrivés dans un endroit couvert, où régnoit un ombrage épais, et propre à se reposer (nous étions alors en été): voici, leur dis-je, un lieu fort agréable; les cigales, du faîte de ces arbres, font entendre leurs chants mélodieux. En même temps je m'assis entre nos deux antagonistes, avec le front sévère d'un juge, et portant sur mes sourcils toute la gravité d'un sénateur de l'Héliée (1). Je leur présentai à tirer au sort, pour savoir lequel parleroit le premier; il tomba sur Chariclès: je lui ordonnai de commencer sur le champ

mois d'août, les habitans de Platée célébroient une pompe funèbre en l'honneur de ceux qui avoient perdu la vie dans la bataille de ce nom. On peut voir les différentes cérémonies de cette pompe dans Plutarque, vie d'Aristide, *page 529*, édition de Reiske. Je ne vois pas cependant que le droit de préséance à cette pompe ait été disputé. Je ne parle pas de la fête de Dédale, à laquelle Gesner a cru que l'auteur de ce traité faisoit allusion; tout s'y régloit par le sort, et par conséquent rien n'étoit sujet à contestation. Mais ce droit de préséance étoit une suite du prix de la valeur, qui fut vivement disputé au tribunal des Amphyctions, par les Athéniens, les Lacédémoniens, et les Corinthiens. L'orateur de ces derniers, Cléocrites, prononça un discours qui fut admiré de tout le monde, et par lequel il conseilloit de donner le prix aux Platéens, dont il faisoit un éloge magnifique. Son sentiment fut suivi. Voilà, si je ne me trompe, à quoi notre auteur a voulu faire allusion.

(1) Le grec dit: *portant sur mes sourcils l'Héliée.* C'étoit un des deux sénats d'Athènes. *Voyez* la remarque sur *le Timon*, *page 110*, *tome 1*. Les Grecs plaçoient dans le mouvement des sourcils, les indices de toutes les affections de l'ame. *Voyez* la remarque du nouvel éditeur d'Oppien, *de Venat. lib. 1, v. 44*.

son discours. Alors passant la main sur son visage, après un instant de silence, il commença à-peu-près en ces termes :

« O Vénus ! ô ma souveraine ! c'est toi qu'in» voque ma prière. Viens me prêter ton se» cours, lorsque je vais défendre tes droits. » Tout acquiert une perfection suprême, pour » peu que tu daignes y répandre ces charmes » irrésistibles, qui sont ton apanage (1). Des » discours dont l'amour est l'objet, ont ab» solument besoin de ta présence ; tu en es la » véritable mère. Femme, viens défendre la » cause des femmes, et accorde aux hommes » la grace de vouloir rester dans le sexe où » la nature les a fait naître. En commençant » ce discours, je prends à témoin de la vérité » de mes sentimens, la mère de tous les êtres, » la première source de toute génération, je » veux dire la sainte nature de cet univers, » qui réunissant et consolidant les élémens du » monde, l'air, le feu, la terre et l'eau, a, par » leur mêlange, donné la vie à tout ce qui res» pire. Elle savoit que nous sommes un com» posé de matière périssable, que le destin a » renfermé dans des bornes étroites le temps » qu'il accorde à chaque individu pour exister : » en conséquence, elle a fait ensorte que la » mort de l'un fût la cause de la naissance de » l'autre, afin que par une succession conti-

(1) A la lettre : *Pour peu que tu y répandes quelques gouttes de cette persuasion qui t'est particulière.*

» nuelle, nous vécussions éternellement. Mais, » comme il n'étoit pas possible que d'un seul » être il naquît quelque chose, elle a formé » dans chaque espèce deux sexes différens; le » mâle, auquel elle a donné la puissance d'en- » gendrer; et la femelle, dont elle a fait le » dépositaire du trésor précieux de la géné- » ration. Elle inspire à tous deux un penchant » réciproque, elle les unit sous le joug sacré » de la nécessité, et leur prescrit à chacun » de rester dans les limites du devoir que leur » a tracé la nature; elle défend à la femelle » d'affecter les facultés du mâle, et à celui-ci » de se dégrader en usurpant les fonctions de » la femelle. C'est en suivant cette loi sage, » que l'union de l'homme avec la femme a » conservé jusqu'à ce jour la race humaine » par d'immortelles successions. Nul de nous » ne peut se vanter d'avoir été produit par un » homme seul, mais deux noms respectables » obtiennent également tous nos hommages, » et nous révérons une mère, aussi bien qu'un » père.

» Lorsque, voisins encore de leur origine, » les hommes pensoient en héros, ils respec- » toient la vertu qui nous approche des Dieux, » ils obéissoient aux loix de la nature, et » s'unissant à des femmes d'un âge propor- » tionné, ils engendroient des enfans vertueux, » qui devoient à leur tour en produire de sem- » blables. Mais ils ne tardèrent pas à dégé- » nérer de cette noblesse de sentimens; ils

» descendirent peu-à-peu dans le gouffre des » voluptés, et commencèrent à creuser de nou» velles routes, dans l'espoir de parvenir à » d'autres jouissances. Bientôt la Luxure osa » tout, et viola la nature elle-même. Le pre» mier homme qui jetta sur son semblable, » comme sur une femme, un regard passionné, » employa, ou la violence tyrannique, ou » une persuasion scélérate. Un seul sexe se » rassembla dans un même lit, deux infames » amans osèrent se regarder sans rougir de » leur turpitude (1); et semant, comme on » dit, parmi des pierres stériles, ils reçurent » en échange d'une légère volupté, une éter» nelle infamie.

» Quelques-uns poussèrent la cruauté au » point de commettre avec le fer des sacri» lèges contre la nature, et privant des hommes » de leur virilité, ils cherchèrent à reculer les » bornes du plaisir; mais ces victimes infor» tunées, pour rester plus long-temps dans » l'enfance, cessent d'être hommes, et de» viennent des monstres ambigus d'une double » nature, qui, ne conservant point le sexe dans » lequel ils sont nés, n'obtiennent pas non plus » celui qu'on veut leur donner. La fleur de la » jeunesse se flétrit pour eux avant le temps; » on les compte presque à la fois parmi les » enfans et parmi les vieillards, sans qu'ils

(1) *Neque quæ facerent, neque quæ paterentur erubescebant.*

» aient observé l'intervalle de l'âge viril. Ainsi
» la détestable Luxure enseigne à se souiller
» de tous les crimes : elle imagine successive-
» ment mille infames voluptés, et pour n'igno-
» rer aucune espèce de lasciveté, elle se plonge
» dans ce vice odieux, que la pudeur nous
» défend de nommer.

» Si chacun restoit fermement attaché aux
» loix que la Providence nous a prescrites,
» on se contenteroit de la société des femmes,
» et notre vie pure seroit exempte de tout
» crime honteux. Voyez les animaux, qui ne
» peuvent rien corrompre par une disposition
» vicieuse, ils observent dans toute sa pureté
» la loi de la nature. Les lions ne brûlent point
» pour des lions ; mais dans la saison de leurs
» amours, Vénus réveille en eux le desir de
» s'unir à leur femelle. Le taureau, conduc-
» teur des troupeaux, saillit la génisse ; le
» belier féconde les brebis (1) ; le loup re-
» cherche la louve ; le sanglier poursuit la laye
» avec impétuosité : enfin, ni les oiseaux qui
» sillonnent les plaines de l'air, ni les poissons
» destinés par la nature à nager dans les eaux,
» ni les quadrupèdes qui vivent sur la terre,
» ne desirent une union contraire à la nature.
» Les décrets de la Providence restent chez eux

(1) A la lettre : *et aries universum gregem masculo implet semine*. Il faut comparer à ce morceau la belle description des effets du printemps sur les animaux, laquelle se trouve dans le premier chant du poëme de la chasse d'Oppien, *vers 386 et suivans*.

» sans infraction, tandis que vous, dont on » vante la raison, (l'homme est en vérité un » étrange animal!) vous violez les loix de la » nature par un crime nouveau. Pourquoi ré» pandre sur votre ame une aveugle insensi» bilité (1)! Vous manquez votre but des deux » côtés; vous fuyez ce que vous devriez pour» suivre, et vous recherchez ce qu'il vous fau» droit fuir. Si tous les hommes prenoient le » parti de vous imiter, bientôt il n'en resteroit » pas un seul sur la terre.

» Mais ici les disciples de Socrate font valoir » une raison admirable, qui surprend les oreilles » des jeunes gens encore peu accoutumés à » des raisonnemens justes; car un esprit mûr » ne pourroit en être séduit. Ils feignent de » n'aimer que l'ame, et rougissant d'être amou» reux de la beauté du corps, ils s'appellent » eux-mêmes *amans de la vertu*. Il m'a souvent » pris envie de rire de ces chastes personnages. » D'où vient, vénérables philosophes, que » vous faites si peu de cas d'un homme qui,

(1) Je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux lire *ἀναισχυντίαν*, au lieu d'*ἀναισθησίαν*. Alors le sens deviendroit plus clair, et, je crois, plus juste. *Pourquoi répandre sur votre ame un aveugle oubli de la pudeur?* Ou, pour parler plus correctement: *Pourquoi l'oubli de la pudeur vous fait-il répandre un voile épais sur votre raison?* Car ici ψυχὴ, désigne la faculté intellectuelle; il répond à *τῷ φρονεῖν* de la phrase précédente. L'insensibilité n'est pas ce qu'on peut reprocher à l'adversaire de Chariclès: mais une application dépravée de sa tendresse.

» pendant une longue vie, a donné des preuves
» certaines de son mérite, à la vertu duquel
» la vieillesse et les cheveux blancs viennent
» rendre hommage, tandis que votre amour
» philosophique s'allume avec tant de violence
» pour un enfant en qui la raison est à peine
» éclose, et qui ne peut encore distinguer le
» parti qu'il doit prendre? Est-ce donc une
» loi pour vous, que quiconque n'a pas la
» beauté en partage, doit être taxé de mé-
» chanceté, et qu'on doit louer tout ce qui
» est beau, sans aucun autre examen? Cepen-
» dant, selon Homère, ce grand oracle de
» vérité,

Rarement un mortel ensemble réunit (1)
Aux agrémens du corps les graces de l'esprit;
L'un n'a pas la beauté; mais le ciel le couronne
De ces appas brillans que l'éloquence donne:
Tout un peuple enchanté ressent à son aspect
Des transports de plaisir, d'amour et de respect;
D'une aimable pudeur les invincibles armes
A son génie encor semble prêter des charmes.
S'il marche par la ville, on le prend pour un Dieu;

» Et ailleurs:

L'esprit à la beauté chez vous n'est pas uni (2).

» En effet, le prudent Ulysse a plus obtenu
» d'éloges que le beau Nirée. Comment donc

(1) Odyssée, *liv. 8*, *v. 169*. Ces vers, excepté le dernier, sont tirés de la traduction de M. de Rochefort.

(2) Odyssée, *liv. 17*, *v. 454*. C'est Ulysse qui fait ce reproche à Antinoüs.

» se fait-il que jamais votre amour ne s'attache » ni à la sagesse, ni à la justice, ni à aucune » des autres vertus qui accompagnent ordinai- » rement l'âge viril, et que la beauté qui éclate » dans les enfans, excite en vous les passions » les plus impétueuses? Et quoi, Platon, falloit- » il aimer Phædre pour avoir trahi Lysias (1)? » Convenoit-il d'être amoureux de la vertu d'Al- » cibiade, parce qu'il avoit mutilé les statues » des Dieux, et qu'au milieu d'une débauche, » sa voix indiscrète avoit révélé les mystères » d'Eleusis? Quel est celui qui osera s'avouer » pour son amant, depuis qu'Athènes est trahie » et Décélie fortifiée (2), lorsque sa conduite » ne respire que la tyrannie? En effet, comme » dit le divin Platon (3), tant que ses joues » ne furent point ombragées de barbe, il étoit » aimable à tous les yeux; mais depuis qu'il » est passé de la puberté à l'âge viril (âge » auquel sa raison, jusqu'alors imparfaite, » avoit acquis toute sa maturité), tout le » monde le hait. Pourquoi donc, imposant » des noms honnêtes à des sentimens honteux,

(1) J'ignore quelle est cette trahison.

(2) Bourgade de l'Attique, distante de cent vingt stades de la ville d'Athènes. Les Lacédémoniens s'en étant emparé la dix-huitième année de la guerre du Péloponnèse, Alcibiade alors retiré à Lacédémone, leur donna le conseil perfide de fortifier cette place, afin d'empêcher les Athéniens de porter des secours en Sicile, *Thucydide, liv. 7, chap. 18, page 455. Voyez* le Scholiaste d'Aristophane, *sur la paix, v. 449.*

(3) Au commencement du Protagoras.

» ces hommes, plus épris de la jeunesse que » de la sagesse, appellent-ils vertu de l'ame, » ce qui n'est que beauté du corps? Mais de » peur qu'on ne s'imagine que je rappelle ici » le souvenir de ces hommes illustres, dans » l'intention de les rendre odieux, je n'en dirai » pas là-dessus davantage.

» Je descends de ces graves reproches, à » l'examen de l'espèce de volupté que vous » prétendez goûter, Callicratidas, et je vais » prouver que l'usage d'une femme est en cela » bien préférable à celui d'un jeune garçon. » D'abord, je pense que plus notre jouissance » est de longue durée, et plus elle est agréa- » ble. Un plaisir trop prompt s'envole rapi- » dement; il a cessé avant qu'on ait pu le » connoître: c'est en se prolongeant qu'il de- » vient plus délectable. Eh! plût aux Dieux » que la Parque avare nous eût filé de plus » longs jours! Plût aux Dieux qu'une santé » inaltérable en eût rempli tout l'intervalle, » sans que jamais aucun chagrin n'eût empoi- » sonné notre joie! Tout le temps de notre vie » n'eût alors été qu'une longue fête. Mais puis- » que la Fortune jalouse nous envie, dans sa co- » lère, une si grande félicité, parmi les plaisirs » qu'elle nous présente, les plus agréables pour » nous, doivent être ceux qui durent le plus. » Or, une femme, depuis sa puberté, jusqu'au » milieu de son âge, et avant que les der- » nières rides de la vieillesse aient parcouru » ses charmes, est un objet digne des embras-

» semens et de la tendresse des hommes ; et » quand elle a passé l'âge de la beauté, son » expérience peut encore parler plus éloquem» ment que les jeunes garçons. At si quis vigenti » annorum adolescentulum aggrediatur, ipse » Pathicus esse mihi videtur, qui ambiguam » sectetur venerem. Les membres d'un tel mi» gnon, formés comme ceux d'un homme, » sont robustes et nerveux : de délicat qu'étoit » autrefois son menton, il est devenu rude, » par la barbe dont il est garni, et femora » illa bene nata pilis velut sordescunt. Quæ » hisce magis latent, vos qui experti estis » scire patior. Une femme au contraire brille » dans sa totalité des graces et des couleurs » les plus séduisantes. Les anneaux multipliés » des cheveux qui couronnent sa tête, ressem» blent aux festons de pourpre dont s'embellit » la fleur de l'hyacinthe. Les uns flottent sur » ses épaules, dont ils relèvent l'éclatante » blancheur, d'autres tombent le long des tem» pes et des oreilles, ils sont plus frisés que » l'ache qui croît dans nos prairies. Tout le » reste de son corps, plus uni que le marbre, » reluit d'un éclat plus transparent que l'ambre » ou le crystal de Sidon.

» Mais, parmi les plaisirs, pourquoi ne pas » rechercher ceux qui sont réciproques, qui » réjouissent également celui qui les procure » et celui qui les reçoit ? L'homme ne se plaît » point à mener une vie solitaire, comme les » animaux privés de raison. Liés, au contraire,

» par les rapports communs de la société, nous » trouvons nos plaisirs plus délectables et nos » peines plus légères, lorsque d'autres per- » sonnes les partagent avec nous. C'est de-là » qu'une table commune a été instituée : on » la dresse pour être le centre de réunion de » l'amitié. Si nous accordons à notre estomac » les jouissances qui lui sont dues, ce ne sera » pas en buvant seuls le vin de Thase, en nous » remplissant, sans témoins, de mets somp- » tueux. Chacun n'y trouve de volupté qu'au- » tant qu'un autre la partage avec lui. C'est » en communiquant nos plaisirs, qu'ils devien- » nent plus délicieux : or, le commerce des » femmes procure le plaisir réciproque d'une » commune jouissance, et après s'être mu- » tuellement comblés de volupté, on se retire » également satisfait ; à moins qu'il ne faille » s'en rapporter au jugement de Tirésias, qui » a déclaré que le plaisir de la femme étoit » double de celui de l'homme. Il convient, je » pense, à ceux qui ne veulent pas jouir uni- » quement pour eux-mêmes, d'examiner, » non (1) comment ils retireront un avantage » particulier, ni de qui ils peuvent recevoir » une entière volupté ; mais comment, en par- » tageant le plaisir, ils pourront à leur tour » en procurer un semblable. C'est ce qui ne

(1) Il manque ici une négation qui doit frapper sur *σκοπεῖν* ; car le *μὴ* qui précède, porte sur *θελήσαντας* ; c'est pourquoi au lieu d'*ὅπως ἰδίᾳ*, je lis, *οὐχ ὡς ἰδίᾳ τι χρηστὸν ἀποίσοντας σκοπεῖν*.

» peut arriver à l'égard des jeunes garçons : » personne n'est assez insensé pour le pré- » tendre. Le Pædophile goûte, à ce qu'il croit, » une volupté parfaite ; mais l'objet de sa pas- » sion, en recevant un pareil outrage, n'en » recueille d'autre fruit qu'une douleur aiguë, » qui lui fait verser des larmes ; et lorsque » avec le temps, l'angoisse est devenue moins » vive, vous ne lui causez, dit-on, que de » l'importunité, mais pas l'ombre de plaisir. » S'il est permis de pousser les choses plus » loin (et cela doit être dans un lieu consacré à » Vénus), on peut.....................
» ....à la manière des » Philopædes, et c'est ouvrir une double route » à la jouissance ; mais jamais un homme ne » pourra procurer un plaisir que la femme » seule a droit de dispenser. J'en conclus que » si la femme peut aussi vous plaire, nous » devons à jamais nous abſtenir les uns des » autres ; ou si le commerce d'un homme avec » son semblable est honnête, les femmes peu- » vent alors être éprises l'une de l'autre. Allons, » nouveau Saturne (1), législateur d'étranges » voluptés, après avoir ouvert de nouvelles » routes à la lubricité des hommes, accorde » encore aux femmes une égale licence. Qu'à » votre exemple, elles se joignent les unes » aux autres. Que ceinte de ces instrumens infa- » mes, inventés par le libertinage, monstrueuse

(1) Je lis νεώτερε Κρόνε, au lieu de χρόνε.

» imitation faite pour la stérilité, une femme » embrasse une autre femme, comme le feroit » un homme. Que ce mot, qui si rarement » frappe nos oreilles, et que j'ai honte de pro» noncer, que la lasciveté de nos Tribades » triomphe sans pudeur ; que nos Gynæcées » ne soient remplis que de Philænis (1), qui se » déshonorent réciproquement par des amours » d'Androgynes. Combien encore ne vaudroit» il pas mieux qu'une femme poussât la fureur » de sa luxure, jusqu'à vouloir faire les fonc» tions d'un homme, que de voir celui-ci se » dégrader au point de jouer le rôle d'une » femme »!

En prononçant ces mots avec chaleur, et d'un ton élevé, Chariclès se tut. Il lançoit des regards terribles et farouches : on eût dit qu'il

(1) Plusieurs écrivains de l'antiquité, Suidas au mot Δημοχάρης et Λευάναισα, Clément d'Alexandrie, *in protreptico, page 24*, parlent de Philænis comme d'une courtisanne perdue de débauche, et auteur d'un livre infame, intitulé : περὶ σχημάτων ἀφροδισίων. Mais Athenée nous apprend, *liv. 8, page 335*, que c'est par une insigne calomnie, que l'on a terni la réputation de Philænis. Un sophiste Athénien, nommé Polycrate, composa ce livre, et le répandit sous le nom de cette femme vertueuse. Athénée cite, en preuve de ce fait, les vers Iambiques d'Æschrion de Samos, dont voici le passage traduit. C'est une espèce d'épitaphe : *Je suis Philænis, célèbre parmi les mortels ; une vieillesse extrême m'a endormie sous ce marbre. Nautonier, qui doublez ce promontoire, ne riez point de moi, n'insultez pas à ma mémoire ; je ne fus point souillée par l'infame debauche. Un Athénien, nommé Polycrate, langue perverse, futile écrivain de discours, a lui-même composé le livre qu'on m'attribue, et que je n'ai jamais connu.*

venoit d'employer une conjuration expiatoire contre tous les amours masculins. Pour moi, jettant les yeux sur l'Athénien, je lui dis avec un léger sourire : en m'asseyant ici, Callicratidas, je m'attendois à juger une bagatelle, une simple plaisanterie; mais la véhémence de Chariclès a rendu, je ne sais comment, ma fonction tout-à-fait sérieuse. Il s'est passionné presque autant que s'il eût eu à plaider au milieu de l'Aréopage sur un meurtre, un incendie, ou un empoisonnement. Voici l'instant, si jamais il en fut, de recourir à la tribune d'Athènes; faites briller dans vos discours l'éloquence de Périclès, et les traits foudroyans des dix orateurs armés contre Philippe. Rappellez-vous quelqu'une de ces fameuses harangues, prononcées dans le Pnyce (1).

Callicratidas, après quelques momens de silence, pendant lesquels on lisoit sur son visage l'agitation de son esprit, commença sa réponse en ces termes :

« Si les femmes avoient droit d'assister à » l'assemblée du peuple, de siéger sur les tri» bunaux, et de participer à l'administration » des affaires, elles ne manqueroient pas, Cha» riclès, de te nommer Prostate (2), ou général » d'armée, et de t'élever dans toutes les places » des statues d'airain. Quand on accorderoit aux » plus habiles d'entre elles la liberté de parler

(1) Place d'Athènes, où se tenoient les assemblées du peuple.

(2) Président des juges.

» en public, je ne crois pas qu'elles défen-
» dissent elles-mêmes leur propre cause avec
» plus de chaleur. Ni Télésille, qui fit prendre
» les armes à ses concitoyennes contre les
» Spartiates (1), et dont le courage fait compter
» Mars parmi les Dieux des femmes d'Argos,
» ni la blonde (2) Sapho, la gloire de Lesbos;
» ni la sage Théano, fille de Pythagore; ni peut-
» être Périclès, pour Aspasie (3), n'eussent

(1) Les Lacédémoniens, sous la conduite de Cléomènes, fils d'Anaxandrides, ayant défait les Argiens en plusieurs rencontres, et réduit la ville d'Argos à la dernière extrémité, Télésille arma toutes les femmes, les vieillards, tous ceux qui pouvoient porter les armes, et se présenta sur les remparts au moment où les ennemis alloient les escalader. Sa résistance vigoureuse obligea les Lacédémoniens à se retirer; ils craignoient d'être vaincus par des femmes, et trouvoient peu de gloire à les vaincre. Les Argiens, par reconnoissance, élevèrent à Télésille, une statue posée sur une colonne. Elle étoit située vis-à-vis le temple de Vénus; on y voyoit Télésille un casque en tête, et des livres roulés à ses pieds. De plus, ils ordonnèrent par un décret public, que désormais Mars seroit compté au rang des Dieux des femmes. Télésille joignoit à un courage guerrier, les talens de l'esprit les plus distingués; peu de personnes l'égaloient en poésie lyrique. Ses *chants*, *ᾄσματα*, sont célèbres dans l'antiquité. Il nous en reste quelques fragmens recueillis par Christian. Wolfius, parmi les poésies des femmes Grecques. *Voyez* Pausanias, *Corinthiaques*, *page 157*; Plutarque, *de Virtutibus Mulierum*, *page 10*, *tome 7*.

(2) Μελιχρὸν ἀύχημα, *douce gloire*, à cause de la douceur de ses poésies.

(3) Périclès défendit Aspasie, accusée d'impiété; descendit, pour elle, jusqu'aux plus humbles supplications; alla même jusqu'à répandre des larmes. Plutarque, *vie de Périclès*.

» parlé

» parlé avec tant d'éloquence. Mais s'il sied à des » hommes de prendre la défense des femmes, » parlons à notre tour pour notre sexe. O Vénus! » daignez nous être propice, nous adorons aussi » votre fils.

» J'imaginois d'abord que le différend qui » nous divise, ne passeroit pas les bornes de » la plaisanterie ; mais puisque mon adversaire » appelle au secours des femmes, les raison» nemens subtils de la Philosophie, je saisis » avec plaisir cette occasion de lui prouver » que l'amour masculin est le seul qui puisse » allier la volupté à la vertu. Plût aux Dieux » que nous fussions assis à l'ombrage de ce » Platane (1), qui a retenti si souvent des dis» cours de Socrate, et sous lequel Phædre » goûtoit un doux repos, ainsi que nous l'ap» prend ce divin personnage, que les Graces » ont comblé de leurs faveurs (2)! Peut-être, » au souvenir de l'aimable Phædre, tel que le » hêtre de Dodone, il feroit sortir de ses ra» meaux une voix prophétique, qui béniroit » nos amours. Vain souhait, puisque

L'immensité des mers et de vastes montagnes (3)
Le séparent de nous!

(1) La description de ce Platane, se trouve dans le Phædre de Platon, *page 230, B*, édition d'Henri Etienne. C'est un des morceaux les plus élégans qui soient sortis de la plume de Platon, et son premier ouvrage.

(2) A la lettre : *qui a touché au plus grand nombre des graces.*

(3) Iliade, *liv. 1, v. 156.*

» Mais quoique relégués, pour ainsi dire, dans
» une terre étrangère, quoiqu'au milieu de
» Cnide, dont la présence favorise Chariclès,
» on ne me verra pas trahir lâchement la
» vérité.

» C'est toi seul que j'invoque, ô céleste
» Génie; viens me protéger par ta présence,
» Hiérophante des doux mystères de l'amitié,
» Amour, non ce perfide enfant que le pinceau
» des peintres s'amuse à former, mais celui
» que la cause primitive de toute génération (1)
» produisit parfait dès sa naissance. C'est toi
» qui as revêtu cet univers, autrefois confus
» et sans forme, de toutes les beautés dont il
» brille. Tu as déchiré le chaos ténébreux dans
» lequel le monde étoit enseveli, et tu l'as pré-
» cipité dans les gouffres profonds du Tartare,

Où cent portes d'airain l'enferment sans retour (2).

» La lumière de ton flambeau a dissipé la nuit
» obscure. Tous les êtres, et ceux qui respi-
» rent, et ceux qui ne connoissent point les
» douceurs de la vie, sont l'ouvrage de tes
» mains. Mais le plus beau de tes présens, est
» cette union que tu as établie entre les hommes.
» Par elle tu allumes dans nos cœurs le feu
» sacré de l'amitié, afin qu'élevée sous l'abri
» de la bienveillance, une ame innocente et

(1) Doctrine d'Hésiode, au commencement de sa Théogonie, *v. 120.*
(2) Homère, *Iliade, liv. 8, v. 15.*

» délicate parvienne plus sûrement à sa maturité (1).

» La nécessité de perpétuer l'espèce humaine » a fait recourir au mariage (2) ; mais le seul » amour Philopædique exerce un noble empire » sur le cœur d'un philosophe. De toutes » les inventions, celles qui ont pour objet le » superflu et la décoration, sont plus prisées » que celles qui sont le fruit du besoin, et la » beauté l'emporte sur le nécessaire. Lorsque » le genre humain étoit encore plongé dans » l'ignorance, pressé par des besoins qui re» naissoient chaque jour, il n'avoit pas le » loisir de chercher ce qu'il y a de meilleur. » Les circonstances ne lui permettoient pas » de trouver un genre de vie plus délicat. » Mais quand les besoins les plus urgens fu» rent satisfaits, le génie de la postérité dé» livré des entraves de la nécessité, fut plus » à portée d'imaginer quelque chose de plus » parfait : de-là les arts prirent naissance. » On peut juger de la foiblesse de leurs com» mencemens par la perfection que depuis ils » ont acquise. Les premiers hommes étoient » à peine nés, qu'ils cherchèrent un remède

(1) A la lettre : *afin que la bienveillance produite par une ame innocente et délicate, nourrie avec elle, parvînt à sa maturité.* Cette phrase est un amphigouri auquel j'ai tâché de donner un sens raisonnable.

(2) Plutarque dit de même dans son traité de l'*Amour*, *page 7*, édition de Reiske : ἀλλὰ ταῦτα μὲν (οἱ γαμοὶ) ἀναγκαῖα πρὸς γένεσιν ὄντα σεμνύνουσιν οὐ φαύλως οἱ νομοθέται καὶ καταυλογοῦσι πρὸς πολλούς.

» à la faim qui les tourmentoit chaque jour.
» Esclaves d'un besoin toujours présent, l'in-
» digence ne leur permettoit pas de choisir
» la nourriture la plus délicate; ils vivoient de
» la première herbe que leur présentoit le
» hasard; ils arrachoient des racines sans sa-
» veur, ou mangeoient le plus souvent le fruit
» du chêne. Quelque temps après, ils aban-
» donnèrent aux animaux ces alimens insi-
» pides; l'orge et le froment fixèrent peu-à-
» peu l'attention et les soins du cultivateur,
» qui avoit observé que ces grains se renou-
» vellent chaque année. Il n'est aujourd'hui
» personne d'assez insensé pour préférer un
» gland à un épi.

» Et quoi! dans cette première enfance du
» monde, le besoin de se mettre à l'abri des
» injures de l'air, ne fit-il pas imaginer aux
» hommes de dépouiller les animaux pour se
» vêtir de leur toison? Ils évitoient la rigueur
» des frimas en se retirant dans les antres des
» montagnes ou dans le creux des arbres. In-
» sensiblement ils perfectionnèrent ces mo-
» dèles; ils parvinrent à tisser des tuniques,
» à construire des maisons. Les arts formés
» par les leçons du temps, au lieu d'une con-
» texture grossière, produisirent les étoffes les
» plus riches et les plus variées. A la place
» d'une humble cabane, on vit s'élever un
» palais magnifique, décoré des marbres les
» plus somptueux. On voila la difformité d'une
» muraille toute nue, par les peintures les plus

» brillantes : et chacun de ces arts long-temps » réduit au silence, plongé dans un profond » oubli, sortit enfin de l'obscurité qui le cou- » vroit, et s'éleva peu-à-peu au plus haut » degré de sa gloire. Ce qu'un artiste avoit » inventé, il le transmit à son successeur. » Celui-ci ajoutant à ce qu'il avoit appris ses » propres découvertes, porta son talent à la » perfection.

» Il ne faut pas attendre de ces temps re- » culés, quelque exemple de l'amour Philopæ- » dique. On étoit alors obligé de s'unir à des » femmes, pour ne pas laisser l'espèce humaine » s'anéantir; mais le fruit de tant d'inventions » diverses, fut cette passion que nous inspire » la vertu pour tout ce qui est beau. Elle » devoit éclore dans un siècle qui a porté ses » recherches sur tous les objets, afin que la Phi- » lopædie naquît sous les auspices de la sainte » Philosophie. Gardez-vous donc, Chariclès, » de condamner comme une mauvaise inven- » tion, ce qui n'avoit pas été trouvé d'abord; » et ne méprisez pas nos amours, parce que » le commerce des femmes remonte à une » plus haute antiquité. Souvenez-vous que » les premières découvertes sont le fruit de la » nécessité; mais ce que le génie de l'homme » a trouvé depuis, en profitant de son loisir, » est d'un plus grand prix à nos yeux.

» Il m'a pris envie de rire, lorsque j'enten- » dois, il n'y a qu'un instant, Chariclès faire » l'éloge des animaux, et de la solitude des

» Scythes (1). On eût dit, à la chaleur qu'il » mettoit dans ses discours, qu'il étoit fâché » d'être né dans la Grèce : et comme s'il n'eût » rien avancé de contraire à l'opinion qu'il » s'efforçoit de soutenir, au lieu de parler à » demi-voix, pour nous dérober sa pensée, » il élevoit le ton, et nous crioit à plein go- » sier : *les lions n'aiment point les lions ; les » ours ni les sangliers ne recherchent point leurs » semblables, mais l'amour de leur femelle règne » seul dans leur cœur.* Qu'y a-t-il d'étonnant ? » Un sentiment qui appartient à la raison la » plus sublime, peut-il exister chez des êtres » que leur aveuglement empêche de raisonner ? » En effet, si Prométhée, ou quelque autre » Dieu, eût versé dans leur sein un esprit » semblable à celui des mortels, ils ne mene- » roient pas une vie sauvage au milieu des » déserts, ils ne se dévoreroient pas les uns les » autres ; mais ils construiroient des temples » aussi bien que nous, ils habiteroient au milieu » de leurs foyers, ils seroient gouvernés par » des loix et des institutions publiques. Faut-il » s'étonner que des animaux, condamnés par » la nature même à ne jouir d'aucune des pré- » rogatives de la raison, soient privés, entre » mille autres jouissances, des plaisirs de » l'amour masculin. Les lions n'aiment pas les

(1) Il n'est point parlé de la solitude des Scythes dans le discours de Chariclès ; mais c'est une manière de parler proverbiale, pour marquer une solitude profonde, une vie sauvage.

» lions, parce qu'ils ne philosophent point :
» les ours n'aiment pas leurs semblables, parce
» qu'ils ignorent les douceurs de l'amitié. Mais
» la raison humaine, guidée par le savoir,
» après de fréquentes expériences, a choisi ce
» qu'il y avoit de plus beau, et a donné sa
» sanction aux amours Philopædiques.

» Cessez donc, Chariclès, de puiser vos
» exemples dans la vie dissolue des courti-
» sannes : ne venez point, par des discours
» sans retenue, insulter à notre pudeur, et
» ne confondez plus un enfant pervers avec
» l'Amour céleste. Que la raison croissant en
» vous avec l'âge, vous dessille enfin les yeux :
» réfléchissez à présent, si vous ne l'avez point
» encore fait, et sachez qu'il est deux Amours
» opposés dans leur conduite, et dont le
» souffle allume dans nos ames des feux bien
» différens. L'un est un enfant qui ne s'occupe
» que de jeux puériles ; il ne peut être gou-
» verné par la raison. Il règne avec violence
» sur les hommes insensés ; c'est de lui que
» viennent les desirs qui les portent vers les
» femmes ; il accompagne toujours cette fougue
» impétueuse, mais passagère, de la jeunesse
» qu'il précipite avec emportement vers l'objet
» de sa passion. L'autre amour, plus ancien
» que les siècles d'Ogygès (1), est honnête et

(1) Les Grecs, pour marquer la plus haute antiquité, disoient *du temps d'Ogygès*. Il étoit roi de Thèbes en Béotie ; ce fut sous lui qu'arriva le premier déluge, antérieur de plusieurs siècles à celui de Deucalion.

» grave dans son extérieur, tout annonce en » lui la sainteté de son origine. Dispensateur » des sentimens vertueux, son souffle pénètre » avec douceur dans nos ames ; et quand ce » Dieu nous est propice, nous goûtons la vo- » lupté unie à la vertu : car, comme le dit un » poëte tragique, l'*Amour nous inspire par deux » souffles différens, et sous un même nom il pro- » duit des effets opposés.* De même la Pudeur » est une double divinité, tout à la fois utile et » pernicieuse :

La Pudeur peut servir ou perdre les mortels (1),
Deux espèces de jalousie
Se partagent la terre et règlent notre vie ;
L'une par ses bienfaits mérite des autels,
L'autre nous livre à des maux éternels.

» Ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'on ait » donné à la passion la dénomination de la » vertu, et que l'on ait appellé *Amour* la vo- » lupté déréglée, et la tendresse vertueuse.

» Et quoi ! s'écrie ici mon adversaire, vous » anéantissez donc le mariage, vous proscrivez » la race entière des femmes, que deviendra » le genre humain ? Il seroit à desirer, comme » le dit le sage Euripide (2), qu'affranchi du » commerce des femmes, on obtînt des enfans » de la libéralité des Dieux, et qu'on allât dans

(1) Hésiode, dans le poëme *des Ouvrages et des Jours*, *v. 11 et suivans.*

(2) Euripide, *Hippolyte*, *v. 618.* C'est une critique de ce poëte, qui n'aimoit pas les femmes, et qui cependant s'est marié trois fois.

» leurs temples acheter des héritiers au poids de » l'or et de l'argent. Mais puisque la nécessité » nous impose le joug pesant de l'hymen, il » faut obéir à ses loix. Que l'utilité le cède » donc au besoin; cependant reconnoissons » toujours pour le meilleur, ce que la raison » a choisi elle-même; admettons les femmes » pour donner des enfans, mais au-delà qu'on » ne m'en parle pas. Et quel homme sensé » pourroit soutenir le commerce d'une femme, » qui, dès le matin, ne songe qu'à relever » ses charmes par mille artifices, qui déguise » sa figure sous des ornemens étrangers, et » corrige ce que la nature offre en elle de ré- » voltant?

» Si l'on voyoit les femmes sortir le matin » de leur lit, on s'appercevroit qu'elles sont » plus dégoûtantes que ces animaux dont on » craint de prononcer le nom sinistre (1) durant » la matinée. Voilà sans doute pourquoi elles » s'enferment exactement, et fuient alors les » regards des hommes. En ces instans, une ar- » mée de vieilles et de servantes, souvent aussi » difformes que leur maîtresse, l'environne de » toutes parts. Mille drogues différentes sont em- » ployées à remédier au peu de beauté de son » visage; car ce n'est point dans un ruisseau » d'eau pure qu'une femme se plonge le matin, » pour dissiper le sommeil profond qui couvre

(1) Les singes, dont le nom prononcé le matin, étoit de mauvais augure.

» ses paupières, et s'appliquer ensuite à quel
» que occupation sérieuse. Elle compose de
» fards de toute espèce pour embellir son tein
» désagréable. Les ministres de sa toilette
» rangées comme dans une procession pu
» blique, ont les mains chargées de quelqu
» vase : l'une porte un bassin d'argent, cett
» autre un aiguière, celle-ci présente le miroi
» La chambre, comme la boutique d'un pha
» macopole, est remplie de boëtes et de pots
» où sont précieusement renfermées mille com
» positions perfides : les unes ont la vertu d
» nettoyer les dents, celles-ci de noircir le
» sourcils.

» Mais c'est à tresser leurs cheveux que le
» femmes consomment le plus de temps, e
» qu'elles épuisent leur savoir. Les unes ave
» des drogues qui rendent les cheveux auss
» brillans que le soleil dans son midi (1), le
» teignent comme de la laine : mécontentes d
» la couleur qu'elles ont reçue de la nature
» elles cherchent à leur donner un blond écla
» Celles qui s'imaginent qu'une chevelure noir
» leur sied (2) davantage, épuisent à les pa
» fumer les trésors de leurs époux ; il fa
» que leur tête exhale toutes les odeurs d
» l'Arabie. Des instrumens de fer chauffés
» une flamme peu ardente, servent à roul

(1) Tout le monde sait que la chevelure dorée éto
singulièrement estimée des anciens.

(2) Telle est la véritable signification du ver
ἀρκεῖν en cet endroit.

» les cheveux, à les former en longs anneaux. » Que de soins pour les faire retomber sur les » sourcils ! à peine laisseront-ils au front un » étroit intervalle ; ceux de derrière flottent » avec orgueil sur le dos et sur les épaules. » On met ensuite une chaussure de pourpre » qui presse le pied, au point de pénétrer » jusqu'au milieu des chairs. Un tissu fin et » léger sert de vêtement ; on lui donne ce » nom, mais on ne l'emploie que pour ne pas » paroître nue (1) ; et l'œil, à travers cette » étoffe transparente, distingue mieux ce qu'elle » couvre, que les traits même du visage : il n'y » a que les femmes dont la gorge est déformée, » qui ont grand soin de la retenir prisonnière. » Que dirai-je de leur luxe ruineux, de ces » pierres précieuses qui pendent à leurs oreilles, » et valent (2) plusieurs talens, de ces serpens » d'or (3) roulés autour de leurs poignets et de » leurs bras ? Plût aux Dieux que ce fût des » serpens véritables ! Une couronne de pierrerie des Indes ceint leur tête, et leur front » luit étoilé de mille diamans. Des colliers » d'un prix immense descendent de leur col ; » l'or est condamné à ramper sous leurs pieds,

(1) Lisez *ὑπὲρ τοῦ δοκεῖν μὴ γεγυμνῶσθαι*. Cette négation est indispensable, quoique Gesner ait cru devoir la rejetter.

(2) A la lettre : *du poids de plusieurs talens*. Le poids signifie souvent la valeur.

(3) Les bracelets des femmes représentoient souvent des serpens. *Voyez* dans *les Ressuscités, tome 2, page 56*.

» pour entourer le talon qu'elles laissent dé
» couvert. Il vaudroit mieux, sans doute, qu
» leurs jambes fussent enchaînées dans des cep
» de fer. Lorsqu'elles ont ainsi falsifié tou
» leur corps par les charmes trompeurs d'un
» beauté factice, elles peignent encore leur
» joues sans pudeur, elles les rougissent ave
» le fard, afin d'animer par la vivacité de cett
» couleur, la pâleur excessive de leur peau

» Mais après tant de préparatifs, voyon
» quelle est leur conduite. Elles sortent de l
» maison pour aller adorer certaines Dées
» ses (1), qui toutes sont le supplice de
» maris, et dont les infortunés ne connoissen
» pas même le nom. Ce sont des Coliades (2)
» des Génétyllis; une Déesse de Phrygie, q
» pleure je ne sais quel berger. Viennent e
» suite des initiations secrètes, des mystère

(1) Cet endroit est corrompu, et j'ai adopté la co
rection de Dusoul, qui lit πᾶς θεὸς, au lieu de πα
θεαῖῆς. Gesner traduit : *Statim exitur e domo et spectat*
unusquisque maritos Zelotypia enecat, tum numina salutatu
eunt, quorum, &c. Cette correction est trop violente
s'il étoit permis de hasarder quelque chose, j'aimero
mieux lire *καὶ πρὸς θεὰς αἱ ἐπιτρίβουσι τοὺς γεγαμη*
κότας.

(2) Vénus Coliade avoit un temple dans la bourga
d'Anaphlye en Attique : le lieu où il étoit situé s'a
pelloit *Colias. Voyez-en* la raison dans le Scholias
d'Aristophane, sur le deuxième vers de la Lysistrat
Pausanias, *Attiques, page 6*, parle de ce temple,
la statue de Vénus Coliade, et de celles des déess
Génétyllides, qu'on adoroit en ce même temple av
Vénus. Leur nom paroît signifier, *qui préside à la gén*
ration.

» d'autant plus suspects, que les hommes en » sont écartés. Qu'ai-je besoin de dévoiler (1) » toute la corruption de leurs mœurs ? Sont-» elles enfin de retour, elles entrent, et pour » long-temps, dans le bain : ensuite on dresse » une table somptueuse : c'est-là qu'on peut » remarquer leur dissimulation et leur coquet-» terie envers les hommes. Quand elles ont » satisfait leur gourmandise, et que leur gosier » ne peut plus recevoir d'alimens, elles tou-» chent à tous les mets du bout du doigt, » afin de ne rien laisser sans y goûter. Par-» lerai-je de leurs nuits, de leur sommeil vo-» luptueux (2), de leur lit, où tout respire » la mollesse, et dont on ne peut sortir sans » avoir besoin d'un bain.

» Telle est cependant la vie des plus sages. » Si l'on vouloit scruter avec exactitude tous » leurs vices, on ne pourroit s'empêcher d'écla-» ter en imprécations contre Prométhée, et de » s'écrier avec Ménandre :

Est-ce donc sans raison que le fils de Japet (3)
Fut jadis enchaîné sur son triste sommet ?

(1) Περιπλέκειν, est, je pense, un mot corrompu ; à la place duquel je lirois ἀποκαλύπτειν, ou, comme une variante, περιβλέπειν, *regarder avec curiosité.*

(2) Que signifie ἑτερόχρωτας ὕπνους ? Je l'ignore, et je lis en attendant mieux ἀγρυπνοῦντας ὕπνους, *un sommeil employé à ne pas dormir.* Cela n'a pas besoin de commentaire.

(3) Il y a plusieurs fautes de copiste à corriger dans ce fragment de Ménandre. Le καὶ qui se trouve au

Il a trouvé le feu ; mais nul autre service
N'a pu le dérober à ce juste supplice.
Il a formé la femme, et ce crime odieux
Avoit bien mérité tout le courroux des Dieux.
Ce sexe, de nos maux n'est-il pas seul la cause ?
On l'épouse, il est vrai ; mais c'est en chambre close
On diroit qu'on fait mal et que l'on en rougit.
Bientôt un adultère insulte à notre lit.
Le poison et le fer menacent notre vie.
Ou, pour nous tourmenter, l'affreuse jalousie
Allume dans nos cœurs son funeste flambeau,
Qu'une femme entretient pour nous mettre au tom-
beau.

» Qui voudra rechercher de pareils avantages
» A qui cette vie misérable pourroit-elle plaire

» Opposons maintenant à la perversité de
» femmes, les mœurs innocentes d'un jeun
» garçon. Dès la pointe du jour il quitte so
» lit qu'il ne partage avec personne : un bai
» d'eau pure dissipe le sommeil épanché su
» ses yeux ; il revêt sa tunique, il attache ave
» une agraffe sa clamyde sur son épaule. Bientô
» il sort de la maison paternelle, les yeu
» modestement baissés, sans regarder en fac
» aucun de ceux qu'il rencontre. Ses valets

troisième vers, nuit au sens, et ne peut pas se tra-
duire. Lisez :

Ναὶ γίνετ' αὐτῷ λαμπάς.

Il est vrai qu'il a trouvé le feu, mais, &c. Le septièm
vers est défectueux, et il faut lire :

γαμεῖ
Λάθριος, τὸ λοιπὸν γὰρ ἐπιθυμίαι κακαί.

» ses pédagogues (1) le suivent et lui forment un honnête cortège. Ils tiennent dans » leurs mains les nobles instrumens de sa » vertu : ce n'est point un peigne propre à » caresser sa chevelure, ce n'est point un miroir qui, sans le secours de la peinture, » lui présente son portrait ; mais de nombreuses tablettes marchent à sa suite, ou » des livres, précieux dépôt des vertus de » l'antiquité, ou sa lyre, s'il va chez son maître » de musique.

» Après avoir formé son ame par les préceptes de la philosophie, enrichi (2) son » esprit du cercle des sciences, il développe » son corps par de nobles exercices. Il dompte » les coursiers de Thessalie (3), et méditant » la guerre au sein de la paix, il lance des » javelots et déploie son adresse à décocher » des traits. Ensuite on le voit dans les Gymnases s'exposer à l'ardeur du soleil, se couvrir de poussière et s'endurcir aux travaux. » La fatigue fait ruisseler la sueur de ses » membres ; il se plonge un instant dans le » bain, et vient ensuite s'asseoir à une table » frugale, pour reprendre bientôt après ses

(1) Nous avons déja dit que les Pédagogues, chez les anciens, différoient essentiellement des maîtres, nommés διδάσκαλοι. *Voyez* la remarque sur l'Hermotime, *tome II*, *page 323*.

(2) Le grec dit : *rassasié*.

(3) A la lettre : *les chevaux de Thessalie sont l'objet de ses soins, et après avoir dompté sa jeunesse, comme un jeune poulain*, &c.

» occupations. En effet, d'autres maîtres l'attendent, pour graver dans sa mémoire les faits de l'antiquité, pour lui apprendre quel héros se distingua par son courage, quel autre fut un exemple de sagesse, quels sont ceux qui embrassèrent la justice et la modération. Par ces vertus il nourrit sa jeune ame, et lorsque le soir vient mettre un terme à ses travaux, après avoir payé à son estomac le tribut que la nécessité exige, il va se livrer à un sommeil agréable et profond, qui lui procure un doux repos après la fatigue de la journée.

» Qui ne seroit l'amant d'un pareil jeune homme ? Qui seroit assez aveugle, ou des yeux du corps ou de ceux de l'ame ? Comment ne pas l'aimer ? C'est Mercure dans le Gymnase, c'est Apollon qui touche la lyre, c'est Castor domptant les coursiers. Revêtu d'un corps mortel, il marche sur les traces des Dieux (1). Célestes divinités ! puissai-je couler de longs jours assis vis-à-vis d'un pareil ami, entendre de près son doux langage (2), l'accompagner quand il sort, et partager tous ses travaux ! Il me resteroit à

(1) A la lettre : *il poursuit des vertus divines.*
(2) Imitation de la belle Ode de Sapho :

Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
Ἔμμεν ὤνηρ ὅςις ἐναντίος τοι
Ἰσδάνει, καὶ πλασίον ἀδὺ φωνά-
Σαι σ' ὑπακούει.

» souhait

» souhaiter que l'objet de ma tendresse, après » une vie dont rien n'auroit troublé la tranquillité, parvînt sans douleur à une vieillesse » extrême, sans avoir jamais éprouvé les traits » jaloux de la fortune. Mais, puisque tel est » le sort de l'humaine nature, si quelque maladie l'afflige, je veux être malade et souffrir » avec lui. S'il s'embarque, j'affronterai à ses » côtés les flots en courroux. Si quelque Tyran » le charge de fers, je porterai les mêmes » chaînes. Ses ennemis seront les miens, et » j'aimerai tous ceux qui le chériront. Si je » vois des brigands ou des guerriers prêts à » fondre sur lui, les armes à la main, je le » défendrai, même au-delà de mes forces; » s'il vient à périr dans le combat, je ne supporterai plus la vie, et les derniers vœux » que j'adresserai à nos plus tendres amis, » c'est qu'ils nous creusent une commune sépulture, qu'ils confondent nos os, et ne » séparent point notre poussière insensible.

» Ce n'est pas moi qui, le premier, aurai » porté de pareilles loix en faveur de mes » amans; la vertu héroïque qui s'approche des » Dieux, leur avoit donné déja la sanction, » et l'enthousiasme de l'amitié s'étoit exhalé » jusqu'à la mort. Jadis la Phocide unit Oreste » et Pylade dès leur enfance. Ces héros prenant l'amour pour médiateur de leur tendresse, ne respirèrent que l'un par l'autre (1).

(1) Le tour grec est singulier, et digne d'être conservé : *ils voguèrent ensemble sur le même vaisseau de la vie.*

» Tous deux tuèrent Clytemnestre, comme » s'ils eussent été tous les deux enfans d'Aga- » memnon. Ægisthe tomba sous leurs coups » réunis; et quand les Euménides tourmentoient » Oreste, Pylade souffroit encore plus que lui: » il le défendit au tribunal. Ce ne fut pas dans » les limites de la Grèce qu'ils renfermèrent » leur tendre amitié (1); ils voguèrent en- » semble jusqu'aux extrémités de la Scythie; » si l'un étoit malade, l'autre prenoit soin de » lui. Quand ils descendirent sur le rivage de » la Tauride, l'Euménide, qui vengeoit le sang » d'une mère, leur donna l'hospitalité (2). » Les Barbares les enveloppèrent dans un mo- » ment où Oreste, tombé dans ses fureurs ordi- » naires, étoit couché sans mouvement. Pylade » lui prodiguoit tous ses soins:

> Il essuyoit l'écume à sa bouche amassée (3);
> Et sous un voile épais, le mettoit à couvert.

» On remarquoit en lui moins la tendresse » d'un amant, que la sollicitude d'un père. » Lorsqu'il fut arrêté que l'un seroit immolé, » et que l'autre iroit à Mycène porter la lettre, » tous deux voulurent demeurer pour victime; » chacun d'eux croyoit vivre, si son ami con- » servoit la vie. Oreste refuse de prendre la

(1) A la lettre: *leur amitié amoureuse.*

(2) C'est à dire: *l'assaillit.* Ce traité est rempli de métaphores singulières; la plupart outrées et de mauvais goût.

(3) Euripide, *Iphigénie en Tauride*, v. 311.

» lettre de la Prêtresse ; Pylade, dit-il, mérite
» mieux de la porter (1) :

Ah ! s'il faut qu'il périsse (2)
Sa mort sera pour moi le plus affreux supplice :
C'est moi dans ce péril qui l'ai précipité.

» Et quelques vers après :

Donnez-lui votre lettre (3).
C'est lui que, dans Argos, vous devez envoyer ;
A seconder vos vœux, lui seul peut s'employer.
Prenez-moi pour victime.

» Telle est en général la conduite des amans ; » et quand cet amour honnête, nourri dans » notre cœur dès la plus tendre enfance, se » fortifie avec l'âge et la raison, alors l'objet » de notre tendresse y répond par une ten- » dresse égale ; il seroit difficile de distinguer » quel est l'amant, quel est l'objet aimé ; » l'amitié de l'un est réfléchie par l'autre, » comme notre image par un miroir. Pourquoi » nous reprocher une volupté qui nous est » étrangère ? Pourquoi nous faire un crime » d'un bien que nous tenons des Dieux (4), » et dont la succession s'est perpétuée jusqu'à

(1) Le grec ajoute : *devenant, pour ainsi dire, l'amant au lieu de l'objet aimé.* Notre langue n'a point de terme qui puisse rendre la différence qui est en grec, entre *ἐραστὴς* et *ἐρωμένος*.

(2) Iphigénie en Tauride, *v. 598.*

(3) Idem., *v. 603.*

(4) *Une chose réglée par des loix divines*, dit le texte.

» nous. Selon le témoignage des hommes les
» plus instruits :

Heureux est le mortel de qui les serviteurs (1)
Et les nobles coursiers sont brillans de jeunesse :
Il ne craint point les maux qu'amène la vieillesse,
Lorsque des jeunes gens il possède les cœurs.

» Le trépied de Delphes a rendu hommage à
» la doctrine de Socrate, cet excellent juge
» de la vertu ; et la Pythie a prononcé l'oracle,
» de la vérité, lorsqu'elle a déclaré ce philoso-
» phe le plus sage de tous les hommes ; lui qui,
» entre mille connoissances dont il a enrichi
» son siècle, lui a donné, comme le plus utile
» de tous les arts, celui de la philopædie.
» Oui, il faut aimer les jeunes gens de la
» manière dont Socrate aimoit Alcibiade, avec
» lequel il reposoit sous la même couverture,
» comme un père auprès de son fils (2). Je
» ne puis mieux terminer ce discours, que par
» ces vers de Callimaque, qui contiennent un
» avis très-important :

Vous qui sur les garçons jettez d'avides yeux,
Puissiez-vous les aimer ainsi que vous l'ordonne
Le citoyen d'Erchie (3) ; alors d'hommes fameux
Vous remplirez la ville.

» Retenez bien cette maxime, ô jeunes gens,

(1) On attribue ces vers à Callimaque.

(2) Lisez le discours d'Alcibiade dans le Banquet de Platon.

(3) Bourgade de l'Attique, de laquelle étoit Xénophon.

» et recherchez la compagnie des enfans ver» tueux. N'allez pas, dans la vue d'un plaisir » passager, prodiguer une longue tendresse, » ni feindre des sentimens que l'âge mûr de » vos amans verroit bientôt s'éteindre. Adorez » le céleste amour, et gardez jusqu'à la vieil» lesse, un attachement inviolable. Quand on » aime ainsi, la vie offre mille douceurs, le » cri de la conscience ne reproche aucun crime » honteux. A-t-on cessé d'exister, notre nom » glorieux vole de bouche en bouche (1). » L'ame des vrais amans (2), si l'on en croit » les philosophes, quitte la terre pour habiter » les régions éthérées. Ils ne meurent que pour » entrer dans une meilleure vie, et recevoir le » prix immortel de la vertu ».

Callicratidas prononça ces paroles (3) avec beaucoup de chaleur et de gravité. Chariclès s'apprêtoit à lui répliquer, lorsque je l'arrêtai : il est temps, lui dis-je, de retourner à notre navire. Mais l'un et l'autre, me pressant de donner ma décision, après avoir pesé leurs diverses raisons ; il n'est pas possible, mes amis, leur dis-je, que vous ayez composé sur le champ,

(1) Imitation de ce passage de Théocrite, *Idylle XII*, *v. 19*.

Ἐσσὶ νῦν φιλότης καὶ τῷ χαριέντος ἀίτεω
Ἦσθι διὰ στόματος.

(2) A la lettre : *l'ame de ceux qui embrassent un pareil genre de vie.*

(3) Au lieu de τοιαῦτα, lisez ταῦτα.

et sans préparation, un aussi beau discours, qui porte l'empreinte d'une réflexion profonde et soutenue. Vous ne laissez rien à dire à celui qui voudroit parler sur le même sujet, et vous avez montré une connoissance parfaite de la matière, jointe à une éloquence peu commune. Je voudrois être Théramène le cothurne (1), afin de vous donner le prix à tous deux, s'il étoit possible. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de prononcer entre vous, afin que de nouvelles disputes ne viennent point nous troubler pendant notre navigation, je vais vous déclarer quelle est en ce moment l'opinion qui me paroît la plus juste.

Le mariage est infiniment utile à la société; il rend heureux, lorsqu'on a le bonheur de bien rencontrer. Mais la philopædie, considérée comme le gage d'une amitié pure et chaste, n'appartient qu'à la seule philosophie. Je permets donc à tous les hommes de se marier; mais les philosophes seuls ont droit d'aimer les jeunes garçons, la vertu des femmes n'est pas pour eux assez parfaite. Ne soyez pas fâché, Chariclès, si Corinthe le cède à Athènes.

Je me hâtai de prononcer ce jugement, et par égards pour Chariclès, je me levai. Je

(1) Orateur Athénien, disciple de Prodicus de Céos. Son inconstance extrême, qui le faisoit passer tour-à-tour dans les deux partis opposés, lui fit donner le surnom de *Cothurne*, chaussure qui va également bien aux deux pieds. *Sch. gr.*

remarquois, en effet, qu'il devenoit triste et confus, comme s'il eût entendu son arrêt de mort. L'Athénien, au contraire, bondit de joie; et les yeux brillans de gaieté, il se mit à nous précéder d'un air triomphant. On l'eût pris pour un des vainqueurs des Perses, après la bataille de Salamine. Il me récompensa de mon jugement, en m'invitant le soir même à un grand festin, qu'il donna pour célébrer sa victoire; car en général il étoit magnifique. Pour consoler Chariclès, je le flattai sur son éloquence, et je lui dis qu'il avoit d'autant plus excité mon admiration, qu'il avoit très-bien défendu la plus mauvaise cause.

C'est ainsi, cher Théomneste, que nous passâmes le temps à Cnide. Tels furent les discours prononcés auprès du temple de la Déesse, et la décision de cette dispute, qui nous divertit en nous occupant, et nous procura tout à la fois de l'instruction et du plaisir. Mais toi, qui rappelles à ma mémoire des anecdotes déja presque oubliées, qu'aurois-tu décidé si l'on t'avoit choisi pour juge?

THÉOMNESTE.

Au nom des Dieux, Lycinus, me crois-tu un Mélitide ou une Corèbe (1), pour contredire un jugement si bien rendu? Ton récit m'a tellement enchanté, que je me suis imaginé être à Cnide; j'ai pris cette petite maison pour

(1) Deux fous, célèbres dans l'antiquité.

le temple de Vénus. Cependant (on peut tout hasarder un jour de fête, et la gaieté, même excessive, convient à celle que nous célébrons), quoique la gravité des discours de ton Philopæde me les fasse admirer, je doute beaucoup qu'il soit fort agréable de vivre jour et nuit avec un beau jeune homme, et d'éprouver le supplice de Tantale, d'avoir de l'eau jusqu'au menton (1), et d'endurer la soif quand on peut se désaltérer. Il ne suffit pas de contempler l'objet que l'on aime, d'être assis vis-à-vis de lui, de l'entendre parler : la vue est le premier degré de volupté, et nous fait desirer davantage. Velut scalas quasdam voluptatis fabricans amor primum habet gradum visus, uti spectet, et ubi contemplatus est cupit, admoto corpore, attingere. Si enim vel summis digitis attigerit, totum corpus, fruitus ille percurrit. Hoc ubi facile consecutus est, tertio tentat osculum, non statim curiosum illud, sed placide labia admovere labiis, quæ prius etiam quam plane se contingerint, desistit, nullo suspicionis relicto vestigio. Deinde concedenti se accommodans, longioribus semper amplexibus quasi illiquescit, interdum etiam placide os diducens, nullamque manum otiosam esse patitur; cum manifestæ illæ sensibilium partium commotiones voluptatem accendunt. Aut igitur latenter lubrico

(1) Le grec porte : *d'être inondé de beauté jusqu'aux yeux.*

lapsu dextra sinum subiens, mammillas premit paululum ultra naturam tumentes, et duriusculi ventris rotunditatem digitis molliter percurrit. Post hæc etiam primæ lanuginis in pube florem decerpit. Et quid arcana illa oportet enarrare? tandem nactus opportunitatem amor, calidius quoddam opus occipit : deinde a femoribus orsus illa, ut ait comicus, percutit mihi quidem hoc modo amare pueros contingat. Je ris de ces prétendus philosophes, de ces déraisonneurs sublimes, qui, fronçant le sourcil, cherchent par des noms honnêtes à en imposer à la multitude. Socrate, assurément, se connoissoit en amour aussi bien qu'un autre, il reposoit sous la même couverture avec Alcibiade. Qui non sine plagâ ab eo surrexit. N'en sois point étonné, Achille n'aimoit pas Patrocle pour le seul plaisir de rester assis vis-à-vis de lui. Sed erat ipsorum amicitiæ vinculum voluptas. Lorsqu'il pleure la mort de Patrocle, il se trahit dans sa douleur extrême, et il s'écrie :

> Femorum tuorum sanctæ consuetudinis
> Quid pulchrius (1)?

Et ceux que les Grecs appellent *κωμαστας*, sont-ils autre chose que de pareils amans?

(1) Ce vers est tiré d'une tragédie inconnue. Il faut le lire ainsi :

> *Μηρῶν τί τῶν σῶν εὐσεβὲς ὁμιλίας*
> *Καλλίον;*

Quelqu'un dira peut-être que cela n'est pas honnête, du moins il est véritable, j'en pourrois jurer par Vénus de Cnide.

LYCINUS.

Je ne souffrirai pas, Théomneste, que tu jettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de fête. Mais, sans tarder davantage, allons dans la place publique ; le moment approche où l'on va allumer le bûcher d'Hercule. C'est un spectacle fort agréable, et qui nous rappelle sa catastrophe sur le mont Œta.

Fin du Tome troisième.

ERRATA du Tome troisième.

Page 5, *ligne* 12. figures-toi, *lisez* figure-toi.
6, *note*, *l.* 2. qu'il a produit, *lis.* qu'il a produite.
9, *l.* 18. en Calcédoine, *lis.* à Calcédoine.
14, *note*, *l.* 2. de l'Hébreux, *lis.* de l'Hébreu.
27, *l. dern.* quant, *lis.* quand.
45, *l.* 3. oignez-vous Cytmis, *lis.* de Cytmis.
Ibid. l. 14. les revers, *lis.* le revers.
49, *l.* 19. n'en n'est-ce pas, *lis.* n'en est-ce pas.
52, *note*, *l.* 11. des effets, *lis.* les effets.
56, *l.* 10. jamais vu, *lis.* jamais vue.
59, *l.* 7. leur harmonies, *lis.* leur harmonie.
60, *l.* 25. se sont plu, *lis.* se sont plus.
62, *note* 2, *l.* 1. *chap.* lis. *pag.*
64, *l.* 5. avoit représenté, *lis.* avoit représentée.
97, *l. dern.* fréquentes, *lis.* fréquente.
98, *l.* 2. familier, *lis.* familières.
103, *l.* 12. *enjambes*, lis. *enjambe.*
Ibid. l. 16. *épargnes*, lis. *épargne.*
141, *note* 4, *l.* 3. l'avoir vu, *lis.* l'avoir vue.
184, *l. pén.* polisson, *lis.* espiégle.
199, *l.* 6. je m'enfuis aussi vite qu'un cheval, *lis.* je pars avec la rapidité d'un coursier.
214, *l.* 19. prend l'ane, *lis.* prends l'âne.
217, *l.* 19. résolu, *lis.* résolut.
219, *l.* 8. que lui avoit fait, *lis.* faite.
222, *l. antépén.* présenta, *lis.* présentât.
224, *l.* 9. parés, *lis.* préparés.
229, *l.* 3. que je puisse, *lis.* que je pusse.
243, *l.* 6. d'entendrer, *lis.* d'engendrer.
253, *l.* 19. des être, *lis.* des êtres.
257, *l.* 23. de mon ignorance en poésie, *effacez* en poésie.
259, *l.* 4. sans soins, *lis.* sans soin.
262, *l.* 6. réunies, *lis.* réunis.
267, *l.* 7. la plupart des, *lis.* presque tous nos.
317, *note*, *l. dern.* bonne volailles, *lis.* bonnes volailles.
318, *l.* 10. J'en agis ainsi, *lis.* J'en use de la sorte.
320, *l.* 24. jamais vu, *lis.* vus.
334, *l.* 13. Troyes, *lis.* Troie.
335, *l.* 17. Je n'ose pas dire, *lis.* Je n'ose dire.
338, *l.* 4. tu pouderas, *lis.* tu pondras.
343, *l. antépén.* ou des Praxitelle, *lis.* ou de Praxitelle.
346, *l.* 1. et plus d'un Micylle, *lis.* et plus d'un, Micylle.
Ibid. l. 15. une épée, à poignée; *lis.* une épée à poignée.
447, *note*, *l.* 10. de la flatterie, *lis.* des flatteurs.
454, *l.* 22. De là, Vénus, *lis.* De la Vénus.
479, *l.* 16. tu l'as fais, *lis.* tu la fais.
486, *l.* 6. m'en impose, *lis.* m'impose.
490, *note*, *l.* 3. *διχρὰν*, *lis. διςχρὰν.*
491, *note* 4, *l.* 3. Λυγκεὺς, *lis.* Λυγκεὺς.

ERRATA.

Page 529, *note* 1. du livre, *lisez* du X[e] livre.
532, *note* 1, *l.* 9. Histicæ, *lis.* Histiæé.
556, *l.* 27. que ces flancs charnus, *lis.* que ces flancs par leur moëlleux contour.
264, *l.* 5. la puissance d'engendrer, *lis.* la puissance de lancer les germes producteurs.
573, *l.* 13. on peut . . . . . *remplissez ainsi la lacune :* on peut éprouver une grande volupté, en usant d'une femme.
589, *l.* 10. elles touchent à tous les mets, *lis.* elles effleurent tous les mets.
597, *note*, *l.* 3. Ἐ σὺ, *lis.* Ἠ σὺ.
l. 4. Ηᾶσι, *lis.* Πᾶσι.

